23522
(1

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matieres à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

DÉCEMBRE.

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Éloy, évêque de Noyon.

Sainte Natalie; saint Nahum, prophète; saint Diodore et ses compagnons, martyrs; saint Lucius et ses compagnons, martyrs; saint Ansan, martyr; saint Olympiade, martyr; saint Ananias, martyr; saint Procule, évêque et martyr; saint Vas, évêque et martyr; saint Castritien, évêque de Milan; saint Ursicin, évêque de Bresce; saint Agry, évêque de Verdun.

LA VIE DE SAINT ÉLOY,

ÉVÊQUE DE NOYON.

AN 665.

Saint Vitalien, pape. — Constantin II, empereur. — Clotaire II, roi.

La vie du bienheureux prélat saint Éloy a été écrite en trois livres par saint Ouen archevêque de Rouen, qui fut témoin oculaire de ses principales actions. Il naquit au village de Cataillac, à trois lieues de Limoges. Son père s'appeloit Eucher et sa mère Théorigie. Etant enceinte de lui, celle-ci eut une vision qui l'épouvanta fort, voyant d'ordinaire un aigle voler sur son lit, qui l'appeloit

Digitized by Google

par son nom, et lui faisoit de belles promesses. Elle ne sut ce que cela vouloit dire qu'à son accouchement; car étant en danger de sa vie, un prêtre que l'on ne connoissoit point, l'assura qu'elle accoucheroit d'un fils, qui seroit comme un aigle et qui, par le vol de sa science et de sa vertu admirable, aideroit beaucoup l'Eglise. Cette parole la réjouit et lui fit souffrir patiemment tous ses travaux, voulant que son fils, élu de Dieu, fût appelé Éloy.

Elle n'attendit pas longtemps à le mettre sous la conduite des maîtres qui lui apprirent la piété, aussi bien que les lettres : mais encore qu'il y fit un notable progrès, son père qui n'y étoit point porté, l'en retira et le mit chez un orfèvre de Limoges, nommé Abdon, dans la pensée qu'il excelleroit en ce métier, parce qu'il étoit assez ingénieux. De fait, il l'apprit si bien, que les plus habiles ne purent atteindre à sa perfection, laquelle étant accompagnée de beaucoup de vertus, le rendit encore plus admirable. Car il travailloit fidèlement, faisoit part de son gain aux pauvres, fréquentoit les églises, assistoit à l'office divin et écoutoit attentivement les sermons qu'il méditoit ensuite pendant son travail.

Quelque temps après, il alla à Paris, en la maison du trésorier général de France, où le roi, à la première vue, le prit en affection à cause de sa bonne mine; car il étoit de riche taille, d'un visage vermeil, les cheveux crépus, d'un regard simple, montrant au dehors les vertus de son âme. Le roi sachant qu'il étoit orfèvre, lui fit délivrer de l'or et de l'argent par poids, pour faire un chef-d'œuvre qu'il avoit depuis longtemps désiré. Cette matière se multiplia divinement entre ses mains, et d'un ouvrage que demandoit le roi, il en fit deux, dont chacun pesoit entièrement l'argent qu'on lui avoit livré. Le roi surpris de ce miracle, le désira avoir en sa maison. Et comme selon la coutume de tous ses autres officiers, il voulut exiger serment de lui sur les saintes reliques, jamais il ne l'y put engager, pour le respect qu'il portoit au serment et aux reliques des saints.

Le roi ne laissa pas de l'accepter et de lui donner une honorable place entre ses officiers, où il se comporta si dignement et avec tant de retenue, qu'encore qu'il séjournât à la cour, il ne trempa

point dans les vices qui y règnent. Il se retiroit des mauvaises compagnies, fréquentoit les gens de bien, et s'enfermoit tous les jours une ou deux heures dans son cabinet, pleurant amèrement, et s'imposant d'austères pénitences pour ses fautes passées, bien que légères, pour former des oraisons jaculatoires, et s'en servir aux occasions. Il fit un recueil des plus beaux passages de Job, dont ceux-ci lui étoient des plus familiers. *Souvenez-vous, Seigneur, que ma vie n'est que vent : Pardonnez-moi, car mes jours ne sont qu'un pur néant. Qu'est-ce que l'homme pour en faire état?* Par ces élancements il rallumoit sa ferveur, mortifioit ses mouvements et se maintenoit à la cour en la présence de Notre-Seigneur, sans que l'on s'en aperçût.

Il fut longtemps travaillé d'une peine d'esprit, s'estimant être du nombre des réprouvés; le diable lui persuadant que, quoiqu'il fît, il décherroit enfin de la grâce divine et qu'il n'obtiendroit point le pardon de ses fautes. Dieu permettoit cela pour l'humilier, accroître le mérite de sa patience et pour purifier l'or de ses héroïques vertus. Cette anxiété dura jusqu'à ce qu'une fois dormant sur un lit, dont les draps étoient de haire, il entendit une voix qui l'assuroit du pardon de ses fautes : de sorte que se réveillant en sursaut, il sentit son âme libre de tous ses scrupules, et aperçut les reliques qu'il avoit suspendues à son plancher dégoutter sur lui une liqueur suave, en signe de l'onction et de la consolation divine qu'il recevoit alors. Et ce qui fut encore plus heureux, c'est que le matin racontant ce miracle au bienheureux saint Ouen, son compagnon de cour, il le retira des vanités du monde, et le gagna à Notre-Seigneur. Ils se lièrent ensemble d'une si étroite amitié, que depuis ils ne furent qu'un cœur : il le pria néanmoins de ne parler de ce miracle qu'après sa mort.

Quand il étoit de loisir, il s'employoit à faire la vaisselle du roi, ayant la charge de son argenterie : mais il travailloit plus volontiers à faire des châsses de plusieurs saints martyrs, et ne se mettoit jamais au travail qu'il n'eût un livre devant lui pour s'entretenir avec Dieu pendant que ses mains travailloient.

Le roi Dagobert, après le décès de son père, le prit en si grande

affection, qu'il se déroboit souvent des siens pour lui parler : le saint l'entretenoit de si bons discours, qu'ils servirent beaucoup pour le retirer de ses débauches et le ranger à la vertu.

Les courtisans lui en portèrent envie et tâchèrent par leur médisance d'obscurcir l'estime que le roi en faisoit ; mais la splendeur de sa probité éclatoit tellement, qu'elle reduisoit tous ces bruits en fumée. Il ne se glorifioit point des faveurs du roi, et ne s'enrichissoit point des dons qu'il lui faisoit, parce qu'il en aidoit les pauvres, délivroit les prisonniers, secouroit les étrangers, soulageoit les malades, si bien qu'on connoissoit sa maison à la multitude des pauvres qu'on voyoit devant sa porte. Il racheta en une fois cent prisonniers étrangers, et leur donna le choix de retourner en leur pays, et qu'il leur fourniroit de l'argent ; ou de demeurer en sa maison, et qu'il les tiendroit comme frères ; ou d'entrer en religion, et qu'il les respecteroit comme maîtres. Cette option succéda si heureusement, que plusieurs choisirent le dernier parti ; et se jetèrent dans des monastères, où ils vécurent si saintement, qu'il y en eût de grands prélats, et d'autres qui endurèrent le martyre.

Quand il n'avoit pas de quoi donner, il vendoit ses meubles et les riches habits qu'il étoit contraint de porter à la cour, sous lesquels, néanmoins, il avoit le cilice, pour dompter ses passions. Ses compagnons s'en moquoient, et les valets en murmuroient ; mais la charité qui brûloit en son cœur, lui faisoit dissimuler les mépris des siens. Il ne se contentoit pas de faire des aumônes, il servoit les malades, et faisoit lui-même les emplâtres, baisant les ulcères remplis d'infection ; et Dieu en récompense les guérissoit quelquefois, et multiplioit l'argent entre ses mains pour lui donner moyen de subvenir à tous.

Quoiqu'il fût charitable aux autres, il étoit sévère à soi-même : car il demeuroit souvent trois jours sans manger, se contentant de pain sec, ne buvant que de l'eau, ou du vin trempé, et presque corrompu, et on ne put jamais l'induire à manger de la viande qu'une fois à la venue de certains hôtes. Il couchoit sur la terre couvert d'un cilice, n'y prenant que peu de repos, parce qu'il em-

ployoit la nuit à lire, à composer, et à prier avec abondance de larmes. Quand il étoit en quelque ville, il se relevoit la nuit pour visiter les églises; et n'alloit jamais à la cour qu'il n'eût achevé ses prières, quelque instance qu'on lui en fît même de la part du roi. Comme il reconnoissoit que le séjour de la cour est fort dangereux, il se munissoit à la sortie du signe de la sainte Croix, et au retour il montoit à son oratoire pour rechercher tous ses défauts.

Le roi Dagobert étant sur le point d'entrer en guerre avec Judicaël, roi de Bretagne, députa le vénérable saint pour l'en avertir premièrement et essayer de composer leur différend. Le saint s'y comporta si sagement, qu'il les accorda, et leur fit licencier leurs armées, à la décharge du pauvre peuple, qui ne pouvoit se lasser de publier les louanges de ses admirables vertus. Judicaël lui fit de grands présents, qu'il distribua aux pauvres, ne gardant pas même l'écharpe qu'il lui avoit donnée, laquelle étoit couverte de pierreries.

Parmi ces grands honneurs, il ne respiroit que les déserts, ne prenant plaisir qu'au repos, au silence et à la fuite des compagnies, et délibéroit d'abandonner secrètement la cour; mais Dieu l'en détourna, le destinant à être un jour un très-digne prélat en son Église. Il fit bâtir des églises; il fit les châsses de saint Denys et de ses compagnons, de saint Lucien et de plusieurs autres saints martyrs. Il fonda des monastères, comme celui de Solignac près de Limoges, qui pour son étroite discipline fut chef des monastères réformés de France. Il changea sa maison de Paris en un couvent de vierges, et le dota si amplement qu'il put entretenir trois cents filles, qui menoient une vie angélique sous la conduite de sainte Aure, venue par inspiration divine d'Orléans à Paris; celle-ci en mourant en appela cent soixante, qui moururent avec elle, pour jouir en même temps de leur céleste Époux.

Comme ce monastère étoit trop étroit pour un si grand nombre, saint Éloy obtint du roi une cour voisine, qu'il disoit ne contenir que tant de pieds, mais il s'en trouva un de plus; de quoi le saint se prit à pleurer, en demandant pardon au roi, qui s'étonnant de son exacte fidélité n'en fit que sourire. Quand il alloit aux monas-

tères, il se prosternoit aux pieds des moines, demandant leur bénédiction, et les servoit au réfectoire; puis en récompense de cette faveur, il leur distribuoit beaucoup d'aumônes.

Ses rares vertus ne furent pas sans grands miracles; mais il les attribuoit toujours à autrui, de peur qu'on l'estimât ce qu'il étoit. Saint Ouen dit que par le signe de la croix il rendoit la vie aux morts, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, le marcher aux boiteux, le mouvement aux paralytiques, en leur commandant de se lever. Il forçoit les voleurs par la vertu de ses prières, de rapporter leur larcin, et d'en demander pardon. Il ouvroit les prisons quand il en approchoit, et les prisonniers l'en venoient remercier et lui promettre une meilleure vie.

A Strasbourg, il fit détacher un pendu afin de l'inhumer, ne pouvant souffrir que les corps des chrétiens, quoiqu'ils eussent été punis pour leurs crimes, fussent ainsi exposés aux bêtes et aux oiseaux : mais aussitôt qu'il l'eut touché, il ressuscita. Ses parties adverses insistèrent pour qu'il fût pendu de rechef, mais le roi à la requête du saint les refusa, disant que le criminel avoit été suffisamment puni par la mort qu'il avoit endurée.

En l'abbaye de saint Denys, il aperçut près du sépulcre du saint un pauvre homme perclus de tous ses membres; il s'informa du temps et de la cause de son mal, et s'il n'avoit pas ferme créance que saint Denys le pouvoit délivrer; le malade ayant répondu qu'il le croyoit, saint Éloy pria Dieu pendant quelque espace de temps, puis lui commandant de se lever, le tira par la main, et le guérit, à condition toutefois de n'en dire mot à personne. Passant sur le pont de Paris, un aveugle l'importuna de faire sur ses yeux le signe de la croix; il lui demanda même s'il ne le savoit pas faire qu'il le lui apprendroit : l'aveugle continuant ses importunités, saint Éloy fit ce qu'il désiroit, et la vue lui fut incontinent rendue.

L'église de sainte Colombe ayant été volée, il dit à la sainte d'une manière fort assurée : *Si vous ne faites pas rapporter aux voleurs les ornements et l'argent de votre église, je la fermerai si bien que*

personne n'y rentrera plus. La nuit suivante le tout fut rapporté, de quoi il remercia la divine bonté, admirant la vertu de la sainte.

En passant à Bourges pour aller à Limoges, il eut envie de voir et de consoler les prisonniers ; mais les juges ne le voulurent point permettre, de sorte que pour lors il ne les délivra point ; mais en revenant de Limoges il s'approcha des prisons, et les ouvrit de sa seule présence. Les prisonniers étant poursuivis des sergents, s'enfuirent vers l'église de Saint-Sulpice, laquelle s'ouvrit aussitôt par les mérites du même saint, qui les délivra de leurs mains ; car les sergents ayant vu le miracle, lui demandèrent pardon. Le feu prit un jour à Paris, et menaçoit la ville d'un général embrasement ; saint Eloy y vint, qui s'opposa aux flammes, et les rechassa contre le vent, au grand étonnement du peuple de Paris, qui lui porta depuis une singulière affection.

Il avoit un incroyable zèle contre les hérétiques, et apportoit un grand soin pour empêcher le cours de leur pernicieuse doctrine. Il en fit bannir un de la ville d'Autun, après avoir été convaincu par l'évêque Salvianus ; et un autre de Paris, qui persistoit opiniâtrement en ses horribles blasphèmes. Il fut député pour aller au secours de saint Martin pape, que les Monothélites, supportés de l'empereur Constance et de Théodore gouverneur d'Italie, vouloient chasser de Rome ; comme de fait ils le bannirent cruellement : c'est pourquoi le saint n'y alla point, et demeura en France, où il procura un concile à Orléans pour déraciner beaucoup d'abus. Il fit tant que le roi publia contre les simoniaques un édit, qui les rendoit infâmes, et les privoit de toutes dignités.

Toute la France avoit les yeux sur lui comme sur un astre qui en dissipoit les épaisses ténèbres ; les grands l'honoroient, les petits le respectoient, les méchants le redoutoient, et les gens de bien lui portoient une affection non pareille ; de sorte que l'église de Noyon étant dépourvue de prélat, il fut élu par les chanoines. Il fit tout ce qu'il put pour s'en exempter, mais il ne put résister à la divine Providence, qui l'avoit désigné de toute éternité. Il passa par tous les Ordres, et en exerça les actes avant que de se faire sacrer. Il fut outre cela nommé légat apostolique en France, en

Flandre, en Frise et en Souabe, où le paganisme étoit encore en vogue; il y apporta tant de soin, qu'il le déracina entièrement des villes et des villages, tous ces peuples recevant volontiers la doctrine qu'ils refusoient auparavant; ils vinrent par troupes au baptême, dont quelques-uns cassés de vieillesse, moururent aussitôt, acquérant en peu de temps leur salut.

Il changea tous leurs temples en églises, leurs profanes solennités en fêtes de Jésus-Christ et des Saints. Il fonda de beaux monastères, qui se peuplèrent de moines; et le fruit fut si grand, que l'on eût cru qu'un nouveau soleil et de nouveaux cieux se fussent levés au milieu de ces vastes provinces. Ses prédications n'étoient pas d'un haut style; il n'affectoit pas les paroles exquises, mais il se servoit des familières, criant contre les vices, élevant la vertu, et insistant principalement sur les quatre dernières fins, pour retirer les pécheurs de leurs pernicieuses coutumes. Les diables de dépit excitoient quelquefois au milieu du sermon un tel tintamarre par la bouche des possédés, qu'on ne pouvoit l'ouïr; mais aussitôt qu'il étendoit la main, il les faisoit taire, et les chassoit souvent à la vue de chacun. Des païens sollicités par eux vinrent pour l'assassiner, mais apercevant la lumière brillante de son visage, ils se mirent à pleurer, et à lui demander pardon.

Après avoir réduit tous ces pays, il retourna en France visiter le Vermandois, n'y ayant paroisse, tant aux champs qu'à la ville, qu'il n'honorât de sa présence, et de ses saints et fructueux sermons. Il se mit comme un second saint Ambroise à chercher les corps saints des martyrs, qui avoient été les apôtres de la Picardie, celui de saint Lucien de Beauvais, de saint Crépin et de saint Crépinien à Soissons, de saint Piathon, et de saint Quentin, qu'il trouva, après plusieurs prières accompagnées du jeûne et de l'aumône. Il fit à tous ces saints de belles châsses, qu'il enrichit de plusieurs pierreries.

Quoiqu'il fût naturellement porté à la douceur, il ne laissoit pas de reprendre les opiniâtres, donnant de la verge à celui qui refusoit la manne, et du vinaigre à celui qui méprisoit l'huile de ses aimables conseils; ce qu'il montra à un des favoris d'Ebroïn

régent en France, qui par force vouloit ravir une terre à son église. Voyant que celui-là ne tenoit pas compte de ses remontrances, il l'excommunia, levant la main en haut : les paroles d'anathème ne furent pas sitôt achevées, qu'il tomba incontinent par terre, comme mort, ne se pouvant aucunement lever ; le saint prélat fut prié de l'aider, mais reconnoissant sa malice, il n'en voulut rien faire. Il excommunia aussi un prêtre fort scandaleux, qui ne laissoit pas d'approcher tous les jours de l'autel : il mourut quelque temps après, comme il étoit tout prêt à célébrer.

Des villageois le jour de la fête de saint Pierre s'étant mis à danser avec mille insolences, contre la défense qu'il leur avoit faite, cinquante d'entr'eux furent misérablement possédés ; toutefois, touché de pitié, il les délivra par l'aspersion de l'eau bénite, et les excita à la pénitence. Un curé rebelle voulant célébrer en une église qu'il avoit interdite, la cloche se rendit plus obéissante que lui, car elle ne voulut point sonner que l'interdit ne fût levé, quelque effort qu'y apportât le curé avec ses semblables.

Dieu le favorisa aussi du don de prophétie, car il prédit le succès des enfants de Clovis, et comment ils règneroient l'un après l'autre. Il prédit la mort du tyran Flavade, qui mourut au bout de sept jours : celle d'Erchonoat maire du palais, qui ne fit point de testament, encore que le saint l'eût averti qu'il mourroit bientôt : celle de l'évêque de Limoges, et de son successeur, qui ne dura que bien peu. Mais ce qu'il prédit à l'abbé Domnole est de plus grande importance, il le fit promptement retourner en son monastère, à cause des tentations que le diable livroit aux moines ; trouvant à son entrée que douze s'étoient faits apostats : aussitôt il invoqua l'aide de saint Eloy encore vivant, qui ne lui manqua pas, car quelques-uns revinrent à l'instant à leur devoir.

Continuant en ces saints exercices, et ne laissant passer aucune occasion de profiter ; le temps enfin arriva que Notre-Seigneur voulut récompenser ses grands travaux : si bien qu'étant malade, il sentit que son heure approchoit. Il appela ses chanoines, les consola du mieux qu'il put, les exhorta à s'entr'aimer, puis prononça doucement les paroles de saint Siméon : *Laissez maintenant aller,*

Seigneur, votre serviteur en paix. Ayez pitié de vos enfants (entendant ses diocésains) *et maintenez-les toujours en vos saintes faveurs.*

En achevant ces paroles, il acheva sa vie le premier jour de décembre l'an 665, selon la chronique de Sigebert. On aperçut sa sainte âme monter triomphante au ciel, comme une étoile croisée, Dieu voulant qu'elle y entrât sous cette forme, puisque toute sa vie n'avoit été qu'une perpétuelle croix.

Toute la France déplora cette perte, entr'autres la reine sainte Bathilde, qui accourut à Noyon avec ses trois enfants, pour emporter le corps au monastère de Chelles, qu'elle avoit bâti depuis peu; mais comme on s'efforçoit de l'enlever, il devint si pesant, qu'on ne le pût remuer; si bien qu'il demeura à Noyon, où il fut enterré avec de grandes magnificences. Il apparut après sa mort à un gentilhomme, qu'il avertit de dire à la reine, qu'elle devoit quitter le monde, et se retirer à Chelles. Elle différa de jour à autre, mais Dieu la visita par maladies et afflictions d'esprit; de sorte que reconnoissant la volonté de Dieu, elle y entra, et changea ses atours de reine au voile d'une religieuse.

Plusieurs miracles se firent au tombeau du bienheureux prélat: beaucoup de malades et d'infirmes y recouvrèrent leur première santé par l'huile sainte qui en découloit incessamment; elle eut aussi la force de rompre les fers de beauconp de captifs. Sa vie a été amplement écrite en trois livres par saint Ouen, chancelier de France, et archevêque de Rouen, qui proteste qu'il est impossible de décrire tous ses grands travaux, ses insignes miracles, le nombre des infidèles qu'il a convertis, et des méchants qu'il a ramenés à une meilleure vie. Pierre de Natalibus, saint Antonin, Vincent en son Miroir historial, et Molan, comme aussi le martyrologe romain d'Usuard, d'Adon, et du vénérable Bède, en font une honorable mention au premier jour de décembre, qui est celui où l'Église célèbre sa fête.

Le même jour, sainte Natalie, épouse de saint Adrien, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, s'employa longtemps au service des martyrs détenus dans les prisons de Nicomédie. Quand leur combat fut fini, elle s'en alla à Constantinople, et y mourut en paix. — C'étoit une dame grandement pieuse, née de parents chrétiens, et qui l'étoit aussi en son âme, mais elle n'osoit pas le déclarer, à cause de la persécution de Maximien. Quant à saint Adrien, il étoit payen : mais Dieu lui ayant fait la grâce de se convertir, il fut ainsi mis en prison, et tourmenté avec d'autres chrétiens à Nicomédie. Dès que sainte Natalie sut son emprisonnement et la cause, elle courut promptement à la prison pour le voir ; alors se jetant à ses pieds elle baisa ses chaînes et l'appela bienheureux d'avoir l'honneur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ : ce qu'elle fit aussi à tous les martyrs, qu'elle supplioit d'encourager son mari, l'exhortant elle-même au martyre. C'étoit une merveille de voir son charitable amour envers ces saints confesseurs en la prison. Elle assista au martyre de son mari qu'elle fortifia de tout son possible, lui tenant les pieds et les mains tandis que les bourreaux les lui coupoient. Les reliques des saints martyrs furent transportées à Constantinople par un chrétien, à la réserve de la main de saint Adrien que sainte Natalie conserva pour la garder comme un précieux trésor. Cette sainte veuve, étant très riche, de bonne famille, jeune et belle, et n'étant restée que treize mois en mariage, fut aussitôt recherchée par un tribun militaire. Mais elle s'en délivra par une sainte tromperie, demandant trois jours pour aviser, et feignant toutefois d'avoir agréable cette recherche. Cependant elle recommanda l'affaire à Dieu, et le supplia de ne point permettre que cela fût, et de lui faire la grâce de mourir auprès des reliques de son saint mari. Alors il lui fut commandé par une révélation divine, de s'embarquer et d'aller à Constantinople. Ce qu'elle fit à la dérobée, et s'en alla droit au tombeau de son mari, où ayant placé la main qu'elle conservoit si heureusement sur son corps, elle se retira dans sa chambre pour s'y reposer, et s'y étant endormie, elle rendit ainsi doucement l'âme à son Créateur, le premier jour de décembre.

Le prophète Nahum, qui repose à Bégobar.

A Rome, saint Diodore, prêtre, et saint Marcien, diacre, avec plusieurs autres martyrs, qui méritèrent leur couronne en souffrant par l'ordre de l'empereur Numérien.

Au même lieu, martyr de saint Lucius, de saint Rogat, de saint Cassien et de sainte Candide.

Le même jour, saint Ansan, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant confessé Jésus-Christ à Rome, fut mis en prison, et ensuite conduit à Sienne, dans la Toscane, où il acheva son martyre en étant décapité.

A Amélie en Ombrie, saint Olympiade, personnage consulaire, qui, ayant été converti à la foi par sainte Firmine, consomma son martyre en étant tourmenté sur le chevalet, sous Dioclétien.

A Arbelles en Perse, saint Ananias, martyr.

A Narni, saint Procule, évêque et martyr, qui, après avoir fait plusieurs actions remarquables, fut décapité par ordre de Totila, roi des Goths.

A Casal, saint Vas, évêque et martyr.

A Milan, saint Castritien, évêque, qui, dans le plus grand trouble de l'Église, brilla par le mérite de ses vertus et l'éclat de ses pieuses actions.

A Bresce, saint Ursicin, évêque.

A Verdun, saint Agry, évêque.

DEUXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Bibiane, vierge et martyre. — Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne.

Saint Silvain, évêque de Troade ; saint Eusèbe et ses compagnons, martyrs ; saint Pontien et ses compagnons, martyrs ; saint Sévère et ses compagnons, martyrs ; saint Chromace, évêque d'Aquilée ; saint Pierre, évêque de Ravenne ; saint Loup, évêque de Vérone ; saint Nonne, évêque d'Édesse ; saint Evase, évêque de Bresce.

LA VIE DE SAINTE BIBIANE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 362.

Félix II, pape. — Julien l'Apostat, empereur.

Sainte Bibiane vierge étoit native de Rome, fille du préfet Flavien, et de Dafrose, tous deux chrétiens et martyrs de Jésus-Christ. Sainte Bibiane s'exerça dès son enfance à des œuvres louables et vertueuses. Elle fut prise du temps de l'empereur Julien l'Apostat par le préfet Fauste, à qui le jugement de sa cause fut attribué. Il lui voulut persuader d'adorer les dieux, la menaçant en cas de refus de la faire cruellement tourmenter ; mais elle lui dit tant de belles raisons, qu'elle réveilla le cœur de Fauste, et lui dessilla les yeux pour lui faire voir la divine lumière, par laquelle il connut sa tromperie ; alors il se convertit à la foi de Jésus-Christ, qu'il scella de son sang, et mérita la couronne du martyre.

Elle fut menée devant un autre juge ministre de Julien, qui, la

trouvant constante en la confession de la foi, pour n'adorer jamais les faux dieux, la fit fouetter, et déchirer si cruellement son corps avec des cordes plombées, qu'elle rendit son âme à Dieu en ce tourment, l'an de Notre-Seigneur 362, sous l'empire de Julien l'Apostat. Le corps de cette sainte demeura deux jours sans être enterré; au bout desquels un prêtre nommé Jean l'inhuma près du sépulcre de sa sainte mère, et de sa sœur Démétrie, le 2 de décembre : jour où l'Église célèbre sa fête. Il y a maintenant à Rome auprès le palais de Licinien, une ancienne église de sainte Bibiane, que le pape saint Simplice fit bâtir, et où son corps repose.

Les Martyrologes font mention d'elle, ainsi que Pierre de Natalibus, et le cardinal Baronius dans ses Annotations sur le Martyrologe, et au quatrième tome de ses Annales.

LA VIE DE SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,

ARCHEVÊQUE DE RAVENNE.

AN 449.

Saint Léon-le-Grand, pape. — Valentinien III, empereur. — Mérovée, roi.

Saint Pierre, archevêque de Ravenne, surnommé Chrysologue à cause de sa rare éloquence, naquit à Imola, ville principale de la Romagne. Il fut diacre de Corneille évêque d'Imola, qui le mena à Rome avec des ambassadeurs de Ravenne, lesquels alloient supplier Sixte III de leur donner un évêque au lieu de Jean qui étoit décédé, et de confirmer celui que le clergé et le peuple avoient choisi. Lorsque cet ambassadeur arriva, le pape avoit eu une révélation de l'apôtre saint Pierre, et de saint Apollinaire son dis-

ciple, évêque de Ravenne, qui lui défendoient de confirmer celui qui avoit été nommé par ceux de la ville, mais un autre qui venoit avec des ambassadeurs, qu'ils lui montrèrent.

Le pape entendit la requête de ceux de Ravenne, sans la vouloir accorder; mais il nomma Pierre qui accompagnoit l'évêque d'Imola, qu'il reconnut, comme aussi il surpassoit tous les autres en mœurs et en science. Les ambassadeurs de Ravenne s'offensèrent fort de ce que le pape avoit rejeté celui qu'ils lui avoient nommé; mais quand ils en surent la cause, ils embrassèrent volontiers Pierre Chrysologue, comme une personne élue de Dieu, et qui leur avoit été donnée par les mains de son vicaire. Ils l'honorèrent et l'estimèrent comme un homme divin; toute la ville le reçut avec joie et applaudissement, spécialement l'Empereur Valentinien III, et Placidie sa mère, qui étoient alors à Ravenne.

Le saint prélat les pria tous, puisque la charge épiscopale étoit si pesante, et que Dieu l'en avoit chargé contre son attente, qu'ils l'aidassent, en obéissant à ses conseils, et en gardant parfaitement la loi divine. Ensuite il commença par une œuvre insigne, que ses successeurs achevèrent depuis, touchant la correction des ecclésiastiques d'une certaine église. Il en consacra une autre que l'impératrice Placidie avoit fait bâtir en l'honnenr de saint Jean-Baptiste, où il inhuma proche du grand autel Saint Barbacien, homme de très-sainte vie, par lequel Dieu fit plusieurs miracles en cette église. Avec le temps il en fit construire une troisième, qu'il dédia à l'apôtre saint André, avec plusieurs autres édifices pour la commodité de la république.

Entre les excellences de saint Pierre, l'une fut sa rare doctrine, suivie d'une singulière éloquence, soit aux choix des paroles, soit aux poids des sentences, dont Notre-Seigneur l'avoit doué.

Il s'étoit élevé en orient de certains hérétiques, qui semoient de la zizanie dans le champ de l'Église, et de pernicieuses erreurs contre la vérité de l'incarnation de Jésus-Christ, confondant les deux natures, la divine et l'humaine, sans les distinguer en la personne de Jésus-Christ. Pour extirper cette mauvaise semence, le grand saint Léon pape, premier du nom, qui avoit succédé à Sixte III,

fit assembler ce grand concile de Chalcédoine de 630 évêques, où Eutychès et Dioscore furent condamnés avec les autres monstres infernaux, leurs sectaires, et commanda aussi à notre saint Pierre de Ravenne d'écrire au concile tout ce qu'il jugeroit à propos touchant ces matières; ce qu'il fit avec une divine science et une parfaite éloquence.

Pendant que saint Pierre étoit archevêque, saint Germain évêque d'Auxerre vint à Ravenne, pour négocier avec l'empereur Valentinien et sa mère quelques affaires concernant le service divin : il fit une étroite amitié avec notre saint Pierre, car ils étoient tous deux grands saints et amis de Dieu, unis du même lien de Jésus-Christ. Saint Germain étant là, eut révélation de son heureux décès. Étant trépassé, saint Pierre fit embaumer son corps avec un extrême regret, et l'envoya en France, ainsi que saint Germain l'avoit ordonné : il retint seulement le cilice et le rochet du saint, qu'il garda comme un précieux trésor.

Saint Pierre s'employoit principalement à déraciner les vices de son peuple et les abus qui restoient du pagauisme; spécialement le premier jour de l'an et du mois de janvier, on faisoit des jeux et des fêtes devant une idole : saint Pierre, par ses prédications et et ses assidues exhortations, bannit enfin de sa ville cet usage profane.

Après avoir été dix ans évêque de Ravenne, étant en son pays d'Imola, sachant que Notre-Seigneur le vouloit appeler à lui, il entra dans l'église de saint Cassien martyr, et se prosterna devant son corps saint, lui offrant plusieurs présents, le suppliant de le favoriser en ce passage, et de présenter son âme devant la Majesté divine. Puis, après avoir exhorté ceux de Ravenne qui l'avoient accompagné, de ne se départir jamais des commaudements de Dieu, et d'élire pour son successeur et pasteur une personne digne d'un si haut degré : il acheva le cours de son pèlerinage le 2 décembre de l'an 449. Il fut enterré en la même église auprès du martyr saint Cassien, quoique l'église de Ravenne en garde un bras richement enchâssé, et l'honore grandement.

Saint Pierre laissa parmi ses œuvres plusieurs homélies et ser-

mons fort élégants et graves. Jérome de Rubio en l'histoire de Ravenne écrivit sa vie, qui est au septième tome de Mosandre, au supplément de Surius. Le martyrologe romain parle de lui le 2 décembre. Constance en la vie de saint Germain évêque d'Auxerre, Pierre Damien au sermon de saint Barnacien, et Baronius en ses Annotations, en font mention.

A Troade en Phrygie, saint Silvain, évêque, illustre par ses miracles. — Il étoit grand rhétoricien et fils du sophiste Troïlus, mais bon chrétien et faisant beaucoup de cas de la vie religieuse. Son humilité étoit telle, que bien qu'il vécût en parfait religieux, il n'en voulut point porter l'habit afin de fuir l'honneur qu'il lui eût pu attirer parmi le peuple. Depuis, ses rares vertus l'élevèrent au gouvernement de l'église de Philippopolis, dont il fut ordonné évêque par Atticus, évêque de Constantinople. Il gouverna cette église pendant trois ans, au bout desquels il se fit remplacer par un autre, parce qu'il ne pouvoit supporter la rigueur du froid, qui étoit grand en cette ville, car il étoit d'une constitution foible et délicate. Cependant il se retira à Constantinople, préférant ainsi la pauvreté religieuse à la dignité d'évêque. Et effet, il se tenoit mal vêtu, et marchoit avec de simples sandales. Mais il arriva que l'évêque de Troas étant décédé, le même Atticus le contraignit, comme il alloit le visiter, de gouverner l'église de Troas à la place de l'évêque qui étoit mort. Il étoit ennemi des procès, et estimoit que c'étoit une chose indigne d'un ecclésiastique. Voila pourquoi il en donna la charge à un laïque, qu'il jugea homme vertueux et capable de l'exercer. Dieu l'honora du don des miracles pendant sa vie. Il y avoit au port un grand navire qui devint immobile, de sorte que quelqu'effort que l'on faisoit, on ne le pouvoit remuer : et on crioit tout haut qu'il falloit que ce fût un effet de la puissance du diable. Ainsi on eut recours au saint qui se transporta sur le port : après avoir fait sa prière à Dieu, il prit un câble du navire et le fit sortir.

A Rome, saint Eusèbe, prêtre, saint Marcel, diacre, saint Hippolyte, saint Maxime, saint Adrias, sainte Pauline, saint Néon, sainte Marie, sainte Martane et sainte Aurélie, martyrs, qui terminèrent leur combat dans la persécution de Valérien, sous le juge Secondien.

A Rome encore, saint Pontien, martyr, avec quarante autres.

En Afrique, fête de saint Sévère, saint Sécure, saint Janvier et saint Victorin, martyrs, qui méritèrent leurs couronnes dans ce pays.

A Aquilée, saint Chromace, évêque et confesseur.

A Imola, saint Pierre, évêque de Ravenne, surnommé Chrysologue, célèbre par sa doctrine et sa sainteté.

A Vérone, saint Loup, évêque et confesseur.

A Edesse, saint Nonne, évêque, dont les prières convertirent à Jésus-Christ sainte Pélagie la Pénitente.

A Bresce, saint Evase, évêque.

TROISIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. — Saint Birin, premier évêque de Dorchester. — Saint Cassien de Tanger, martyr.

Saint Sophonie, prophète; saint Claude et ses compagnons, martyrs; saint Agricole, martyr; saint Ambique et ses compagnons, martyrs; saint Miroclès, évêque de Milan; saint Lucius, roi des Anglois; saint Galgan, ermite.

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, APOTRE DES INDES ET DU JAPON.

AN 1552.

Jule III, pape. — Charles V, empereur. — Henri II, roi.

Entre les maisons illustres et anciennes, que l'on appelle les armes de Navarre, il y a celle de Xavier et d'Azpilcueta, qui ont été unies ensemble. Martin d'Azpilcueta, chef de sa famille, ayant épousé Jeanne Xavier, héritière de sa maison; de ce mariage sortit une fille unique, nommée Marie, héritière de ces deux maisons, qui fut mariée au docteur don Jean de Jassa, fort estimé au royaume de Navarre à cause de sa science et de sa prudence, et l'un des principaux conseillers du Roi Jean III de Navarre. Ils eurent plusieurs enfants, dont le dernier fut saint François Xavier, qui naquit au château de Xavier auprès de Pampelune, l'an 1489.

Il fut instruit avec soin en la piété; et mis sous de bons maîtres, où il apprit les premières lettres promptement et avec vivacité

d'esprit. De là on l'envoya en l'université de Paris pour étudier les humanités. Il y fit son cours de philosophie, et fut reçu maître ès arts : puis il y professa avec suite et avec applaudissement.

Il eut pour condisciple en l'étude de la philosophie, et pour compagnon de chambre, Pierre le Fèvre de la Savoie. Comme ils achevoient leurs cours, saint Ignace de Loyola, qui par inspiration divine étoit venu à Paris pour continuer ses études, se logea avec eux, et par son admirable conversation s'acquit tellement ses deux compagnons, qu'ils résolurent de le suivre en ses louables intentions : quoique saint François Xavier s'y rendît du commencement rebelle, étant d'un naturel plus éveillé, et ayant des espérances pour parvenir au monde, à cause de sa noblesse, de son bel esprit, et d'autres bonnes qualités qui lui relevoient le cœur. Il fit les saints exercices que le Père lui donna, avec une confession générale de toute sa vie : il s'imposa de rudes pénitences, entr'autres il fut quatre jours sans manger, et changea tellement ses désirs et ses intentions, qu'il ne se connoissoit plus lui-même.

Pendant que saint François Xavier étoit à Paris, son père écrivit une lettre à Magdeleine de Jassa sa fille, qui étoit sortie d'avec les filles de la reine pour se rendre religieuse de Sainte-Claire à Gandie, où elle vivoit saintement avec beaucoup de réputation, à cause de quelques miracles que Dieu avoit fait par elle. Le père en sa lettre rendoit compte à sa fille de toutes ses affaires domestiques, entr'autres que son frère François se portoit bien, et qu'il s'avançoit aux études, mais qu'il lui dépensoit beaucoup. La bonne fille éclairée de Dieu répondit à cet article, qu'il l'y laissât, quand il y devroit aller de son fonds, parce qu'assurément il seroit un grand apôtre de l'Inde, et comme un vaisseau élu de Jésus-Christ, qui porteroit son saint Nom en diverses provinces et nations barbares, qu'il éclaireroit de la lumière du saint Évangile.

Saint François par la fréquentation du Père saint Ignace s'enflamma si fort en l'amour de Notre-Seigneur, au désir de se mortifier, de vaincre toutes ses passions et ses appétits mondains, qu'à cause qu'il étoit jeune et robuste, s'étant glorifié en son agilité, dont les autres écoliers l'estimoient, il résolut de mortifier son

corps, et de garrotter ses muscles avec des cordes nouées si étroitement, qu'il ne pourroit plus sauter ni courir. Les nœuds entrèrent peu à peu dans la peau et lui causoient de grièves douleurs qu'il supportoit patiemment, sans que personne pût découvrir son mal.

Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1533, il fit vœu avec les autres compagnons du Père saint Ignace, d'aller à Jérusalem dans un certain temps. Ayant achevé leurs cours en théologie, les neuf compagnons partirent de Paris le 15 de novembre 1536, pour aller à Venise, où le Père Ignace les attendoit, comme il avoit été accordé entr'eux. Ils alloient tous à pied, chargés de leurs écrits ; ils passèrent au cœur de l'hiver par l'Allemagne, entre les hérétiques, avec de grandes incommodités.

Mais il arriva une chose étrange sur le chemin à saint Xavier. Il avoit tant d'envie de partir et de se mortifier pour Jésus-Christ, qu'il n'ôta point les cordes dont il s'étoit lié : et le mouvement et l'agitation enfoncèrent si avant les nœuds dans la chair qu'ils ne paroissoient plus. Le mal redoubla si fort, qu'il fut contraint de s'arrêter, et de dire à ses compagnons le sujet de sa douleur; ceux-ci fort tristes de cet accident, se mirent toute la nuit en oraison, suppliant Notre-Seigneur, qui les consola, faisant choir le matin les cordes et les nœuds en pièces hors de la peau, sans aucune plaie; et le Père recouvra une telle santé, qu'il continua son chemin. Ils arrivèrent en joie et en santé à Venise le 8 janvier 1537, où ils trouvèrent le Père Ignace.

Les dix compagnons étant à Venise se divisèrent entre deux hôpitaux pour servir les pauvres, exercer leur humilité et leur charité, attendant le temps de s'embarquer pour le voyage de Jérusalem. Le Père François eut pour sa part l'hôpital des incurables, où il secouroit les malades avec une extrême ferveur. Il dressoit leurs lits, balayoit leurs chambres, s'occupant aux plus vils ministères : et comme il y en avoit plusieurs atteints de maladies contagieuses, et couverts d'ulcères horribles, il servoit toujours celui qui en avoit plus de besoin. Il y en avoit un entr'autres, qui, à cause de l'infection qui sortoit de sa plaie et de tout son corps, lui faisoit horreur, ayant

de la répugnance à le panser : mais désirant obtenir une parfaite victoire sur lui-même, et le regardant comme si c'eût été Notre-Seigneur qu'il servoit en ce pauvre, il lui suça les plaies une et deux fois avec une grande ferveur.

Il partit de Venise pour aller à Rome avec les autres Pères, qui étoient venus de Paris, à dessein de recevoir la bénédiction de sa sainteté avant d'aller à Jérusalem. C'étoit durant le carême, en une saison fort pluvieuse ; ils voyagèrent à pied, demandant l'aumône, jeûnant tous les jours, et n'ayant autre chose que ce qu'on leur donnoit pour l'amour de Dieu. Le Père saint François se rendit remarquable entre tous en l'amour de la pauvreté et en l'intention de souffrir joyeusement. Il soutint une thèse à Rome devant le pape Paul III, et ayant reçu sa bénédiction et une grande aumône pour faire leur voyage, il retourna avec ses compagnons à Venise, où l'an 1537, le jour de saint Jean-Baptiste il fut fait prêtre avec ceux de ses compagnons, qui ne l'étoient pas encore, faisant tous vœu de chasteté et de pauvreté volontaire entre les mains du nonce de sa Sainteté. Puis de là ils s'écartèrent en divers lieux de la seigneurie de Venise, pour se préparer à dire leur première messe, en attendant que l'on fît voile pour Jérusalem.

Les Pères Xavier et Salmeron se retirèrent en un petit village à quatre lieues de Padoue, nommé Moncelse, en une masure ouverte à la pluie et au vent. Le Père Xavier y demeura quarante jours couché sur un peu de paille, nourri de quelques morceaux de pain qu'il mendioit de porte en porte. Ses disciplines étoient journalières, le cilice continuel, l'oraison perpétuelle, employant la plus grande partie du jour et de la nuit en la lecture, en la méditation et en la contemplation des choses divines. Il célébra sa première messe à Vicence, où saint Ignace assista; et il la dit avec tant de larmes et de joie spirituelle, que ceux qui y assistèrent pleurèrent aussi de le voir.

Il tomba malade à Vicence avec un de ses compagnons, et ils furent menés à l'hôpital, où Notre-Seigneur le consola, le faisant visiter par le grand docteur de l'Église, saint Jérôme, à qui il étoit très-dévot.

Digitized by Google

Le saint lui apparut avec une figure glorieuse et vénérable ; et s'approchant du lit, lui parla en ami familier, lui disant entr'autres choses : *Tu auras bien d'autres maux à Bologne, où tu passeras l'hiver : quelques-uns de tes compagnons iront à Rome, les autres à Padoue, à Ferrare et à Sienne.* Ce qui arriva, car Notre-Seigneur conduisit nos Pères par cette voie, et les retint en des lieux où il vouloit qu'ils le servissent, parce qu'ils ne pouvoient passer à Jérusalem, à cause de la guerre des Turcs contre les Vénitiens. De sorte qu'ayant satisfait à leur vœu, ils se partagèrent dans ces places, et le Père Xavier alla à Bologne avec Bobadilla.

Cet hiver, à cause des grands froids, de l'extrême pauvreté et du manque de commodités, qui le travaillèrent continuellement, il tomba en une fièvre quarte, qui épuisa tellement ses forces et sa chaleur, qu'il sembloit plutôt un corps mort qu'un homme vivant. Toutefois, il ne laissoit pas de prêcher au peuple dans les places publiques, comme s'il eût été en pleine santé ; d'enseigner le catéchisme aux enfants, de visiter les hôpitaux et les prisonniers, d'ouïr les confessions de plusieurs, et de consoler tous ceux qui lui communiquoient leurs peines ; de sorte qu'il fit un grand fruit en l'université de Bologne, où la mémoire est encore aujourd'hui récente de sa doctrine céleste, et de son admirable communication. La maison où il demeuroit alors comme un pauvre, a depuis été donnée à la Compagnie, et est devenue un très-dévot oratoire.

Environ la mi-carême, le Père fut appelé de Bologne à Rome par saint Ignace, pour se joindre avec les autres l'an 1538, et pour jeter les fondements de la religion qu'ils prétendoient établir : ce qu'ils firent, avec un grand désir de plaire à Dieu seul, et de chercher le salut des âmes. Xavier prêcha alors à Rome en l'église de de Saint-Laurent *in Damaso*, où par ses sermons, par ses autres pieux travaux et ceux de ces compagnons il fit un fruit admirable en la conversion des âmes pécheresses.

Pendant que le Père étoit ainsi occupé avec ses compagnons, Jean III, roi de Portugal, écrivit à Mascaregnas son ambassadeur à Rome, qu'il obtint, à quelque prix que ce fût, six Pères de la Compagnie pour envoyer aux Indes Orientales ; et que s'il étoit be-

soin il en parlât de sa part au pape pour leur commander d'y aller, aimant mieux assujettir ses peuples aveugles et barbares au joug de Jésus-Christ qu'à sa couronne. Le Père saint Ignace, à qui le pape s'en étoit remis, nomma à cette haute entreprise les Pères Rodriguez portugois, et Bobadilla espagnol. Rodriguez qui avoit la fièvre quarte, s'embarqua pour aller en Portugal avec le Père Paul de Camerino italien. Bobadilla fut retiré de Calabre pour le même sujet : mais il arriva qu'ayant été blessé à une jambe, il ne put aller en Portugal. Alors le Père Ignace ayant fait son oraison, éclairé de la lumière du Ciel, appela Xavier, et lui déclara que c'étoit la volonté de Dieu qu'il entreprît ce voyage.

Le bon Père s'offrit incontinent au travail, avec une extrême joie et une grande ferveur d'esprit ; et le lendemain après avoir reçu la bénédiction de sa Sainteté, et embrassé ses Frères, il partit de Rome avec l'ambassadeur, n'ayant que son bréviaire, comme s'il fût allé visiter quelque église de Rome.

Il avoit reçu plusieurs signes que Notre-Seigneur se vouloit servir de lui pour porter son saint Nom dans les Indes, et éclairer de la lumière de l'Évangile plusieurs âmes des Gentils, ensevelies en l'ombre de la mort : car tantôt il songeoit en dormant qu'il portoit un Indien sur ses épaules, qui l'accabloit sous le faix, ainsi qu'il raconta au Père Lainez, qui étoit couché en la même chambre : tantôt Notre-Seigneur lui montroit les travaux qu'il souffriroit pour lui en cette entreprise, lui donnant tant de courage et de force qu'au lieu de s'épouvanter, il s'écria *encore plus*, s'offrant à toutes les croix et à tous les travaux que Notre-Seigneur lui vouloit imposer. Voilà pourquoi longtemps avant que le Père Ignace lui eût parlé de l'affaire, il en avoit discouru avec joie, souhaitant d'y être employé.

Allant de Rome en Portugal, il gagna à Dieu l'ambassadeur Mascaregnas et tous ses serviteurs, par son humilité, sa modestie et son bon exemple. Durant le voyage il s'offrit assez de périls, dont Notre-Seigneur préserva les serviteurs de l'ambassadeur par le moyen du Père Xavier. Entr'autres le secrétaire qui tomba, en passant les Alpes, dans un abîme de neiges, d'où le Père le retira

lorsqu'il n'y avoit plus de remède. Un autre emporté d'un torrent qui le noyoit, fut miraculeusement délivré par sa prière. Un autre qui ne l'avoit pas voulu croire, retournant à son vice, tomba avec son cheval en un précipice où le cheval creva, et l'homme tout brisé et moribond fut guéri en l'âme et au corps ; chacun reconnoissant que Dieu l'avoit favorisé par l'intercession du Père, qu'ils tenoient pour un saint.

Mais il témoigna particulièrement son courage en ce que passant par son pays, et l'ambassadeur le priant de visiter sa mère, ses frères et ses parents, à cause qu'il ne se détourneroit guère, et qu'il ne les verroit plus jamais, il fit voir combien il étoit détaché de la chair et du sang, ayant pris Dieu pour père, mère et frères. Ce qui sert d'exemple aux religieux et leur montre comment ils se doivent gouverner en cela.

Il trouva en Portugal le Père Rodriguez attaqué de la fièvre quarte ; mais il reçut un si grand contentement de sa venue, qu'il en guérit de joie.

Le roi fut fort joyeux de la venue du Père Xavier, ayant su par l'ambassadeur sa rare vertu, sa doctrine singulière, et sa grande prudence. Il fit fournir abondamment aux Pères tout ce dont ils avoient besoin : mais ceux-ci observant l'ordre de leur Père Ignace, au lieu d'user de la libéralité du roi, allèrent à l'hôpital de tous les saints, pour y vivre comme pauvres parmi les pauvres, et pour soigner les malades ; jetant par cette humilité et cette pauvreté les fondements profonds du haut édifice que Dieu vouloit élever à la Compagnie en ce royaume. Nos Pères y laissèrent une si bonne odeur par leur sainteté de vie exemplaire, qu'on les regardoit comme s'ils fussent descendus du ciel et chacun les appeloit apôtres, nom qui a passé à leurs successeurs.

Le roi voulut retenir les deux Pères en son royaume, à cause du fruit qu'ils avoient fait en peu de temps parmi le peuple et parmi ceux de la cour. Le Père Ignace trouva bon que le Père Rodriguez y demeurât, et que Xavier passât aux Indes, ce qu'il fit le 7 avril 1541, s'embarquant avec don Martin de Sousa, accompagné du Père Paul de Camerino et de Mansilla, Frère-lai, portugois. Le roi

à son départ lui donna un bref apostolique qui le faisoit nonce et légat aux Indes, avec une ample juridiction, lui recommandant surtout la conversion des infidèles et les nouveaux convertis, les mœurs des Portugois et les forces de son État.

De plus il ordonna au trésorier de l'épargne, que les Pères fussent amplement fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour un si long voyage, ce que le Père refusa, hormis quelques livres dont il avoit besoin pour la conversion des Gentils, et qu'il n'eût pu trouver aux Indes, disant qu'il avoit fait vœu de pauvreté et qu'il la vouloit garder, espérant que Notre-Seigneur le pourvoiroit, comme un pauvre, de tout ce qui seroit nécessaire pour son service. On le pressa de recevoir en qualité de nonce et légat apostolique, au moins un serviteur pour aller quérir ses nécessités à la cuisine et le servir à sa chambre, à quoi il répondit : *Tant que Notre-Seigneur me conservera les pieds et les mains, je n'aurai point besoin de valet pour aller à la cuisine et faire la lessive, je ne pense point diminuer rien de mon autorité religieuse, pourvu que je n'offense pas Dieu.*

Le gouverneur s'efforça de le faire manger à sa table, ou qu'il prît au moins la portion des autres passagers; mais il se contenta d'avoir sa part pour la distribuer à quelques nécessiteux, sans y toucher : car il demandoit l'aumône dans le vaisseau, s'estimant également débiteur aux sages et aux ignorants. Il eut soin que l'on y vécût chrétiennement, d'empêcher les jeux et les blasphèmes, et qu'il n'y eût aucune haine, altercations, ni murmures. Il apaisoit les querelles, accordoit les différends, modéroit les passions, catéchisoit tous les jours les mousses, les esclaves et le vulgaire. Il blâmoit les mauvaises actions avec tant d'autorité, que pas un ne lui résistoit, néanmoins avec un tel amour et une telle douceur, que pas un ne s'en offensoit, et que plusieurs s'amendoient.

Quant au soin, au service et au remède spirituel des malades, il se surpassa lui-même, car il eut beaucoup de maladies contagieuses. Il se chargea des nécessités, des travaux et des misères de tous, comme si ses forces eussent égalé sa charité. Pas un ne

mourroit qu'il ne fût à son chevet, aucun ne l'appeloit qu'il ne le trouvât aussitôt auprès de soi ; il les confessoit et les encourageoit avec de saints discours, leur donnoit à manger de sa propre main, et souvent leur en apportoit de sa cuisine ; il faisoit l'office d'un charitable et diligent infirmier : de manière qu'il acquit là le nom de Père saint, qui lui resta depuis dans les Indes.

Sur la fin du mois d'août, le vaisseau aborda à Mozambique, où l'on passa l'hiver jusqu'au mois d'avril suivant. Là il servit les malades de l'armée dans l'hôpital du roi, et par la continuation de ses grands travaux il tomba malade d'une fièvre avec danger de la vie. Quelques gens riches le voulurent faire porter chez eux pour le traiter, mais il ne le voulut jamais souffrir. Tel qu'il étoit, il se levoit pour confesser ceux qui étoient en péril, et pour aider les moribonds. Sa charité fut telle, qu'ayant vu un jeune marinier étendu par terre, abandonné et frénétique, sans espérance humaine de le pouvoir confesser, craignant la damnation de cette âme, il demanda à Notre-Seigneur à chaudes larmes sa conversion : il se leva, et le mit dans son lit. Il n'y fut pas sitôt couché, qu'il retourna en son bon sens, et se confessa au Père, qui lui administra les sacrements de la communion et de l'extrême-onction, puis il mourut le jour même avec des signes assurés de son salut.

On s'embarqua le 15 de mars à Mozambique pour aller à Goa, quoiqu'il ne fût pas encore bien guéri. Étant arrivé à Mélinde, il fut grandement consolé d'avoir trouvé une grande croix de marbre doré, plantée dans un pays infidèle. De là ils cinglèrent vers Socotora, qui est une île sur la côte d'Afrique, dont on estime les habitants chrétiens, encore qu'ils ne le soient que de nom. Enfin le le 6 de mai 1542, ils entrèrent en la barre de Goa, treize mois après leur départ de Lisbonne.

Qui pourroit raconter le malheureux état où saint Xavier trouva cette ville, comme il la convertit en peu de temps, et les moyens dont il usa pour faire ce changement dans les cœurs des habitants? Goa étoit pour lors une sentine de vices, comme une foire générale de toutes les nations, de Portugois, de Turcs et d'infidèles, vivant sans Dieu et sans loi : mais au bout de quelques mois que le Père

y séjourna, il la laissa si bien cultivée, qu'elle ressembloit à un paradis terrestre.

Avant toutes choses il alla premièrement visiter l'évêque, qui pour lors étoit Jean d'Albuquerque, lui déclarant humblement qui il étoit, pourquoi il étoit venu, et par qui il étoit envoyé. Il lui présenta le bref du pape, de nonce apostolique en l'Inde, promettant n'en vouloir user qu'autant qu'il le lui commanderoit; et il se prosterna à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. L'évêque surpris de l'humilité du Père, sachant que c'étoit un homme de Dieu, l'honora et lui rendit son bref, le priant d'en user à sa volonté. Ensuite il alla voir les pauvres de l'hôpital et commença à les servir. Il n'avoit point d'autre lit que sur les pieds du malade qui étoit en danger, administrant les sacrements à tous ceux qui en avoient besoin : il communioit lui même les pauvres de saint Lazare : il amassoit des aumônes en partie de celles qu'on lui offroit, pour les distribuer aux prisons et aux hôpitaux.

Saint Xavier commença donc à prêcher toutes les fêtes et tous les dimanches, le matin aux Portugois, en l'église Notre-Dame du Chapelet; et l'après-dîner aux chrétiens du pays. Il s'exerçoit à instruire les enfants et les simples, les catéchisant avec une singulière humilité et charité : car quoiqu'il fût légat apostolique, et eût tout pouvoir dans les Indes, il marchoit par la ville avec une clochette à la main, criant par les rues et par les places publiques : *Fidèles chrétiens, nés de Jésus-Christ, envoyez vos enfants et vos esclaves au catéchisme pour l'amour de Dieu.* A ce cri toute sorte de peuple accouroit pour l'écouter, recevant ces paroles comme de la bouche de Dieu. Le saint homme s'accommodoit tellement à la capacité des auditeurs, que pour se faire mieux entendre il parloit portugois comme ceux du pays, à la façon de ceux qui apprennent la langue, ce qui les édifioit tous : se représentant l'apôtre saint Paul, qui étoit grec aux Grecs, hébreu aux Hébreux, tout à tous.

Il employa cinq mois en ces saintes occupations, avec une ferveur infatigable; pendant lesquels il acheva par la grâce de Dieu ce qui sembloit impossible d'accomplir en plusieurs années. Enfin

tout Goa fut changé, et tellement amendé, que ceux qui l'avoient vu en son premier état ne l'eussent pu reconnoître.

Encore que saint Xavier eût le corps dans Goa, son esprit ne laissoit pas de méditer la conversion de toutes les Indes. Il apprit qu'au cap Comorin, que l'on appelle autrement la pêcherie à cause que l'on y pêche les perles, il y avoit un grand nombre de chrétiens vivants sans aucune instruction, qui avoient reçu le baptême, et pris le nom de chrétiens plutôt pour être soutenus par les Portugois contre les Mores qui les opprimoient, que par le désir de leur salut. Comme le pays étoit stérile, et exposé aux injures du Ciel, ils étoient demeurés longtemps sans avoir de prêtres ni de prédicateurs pour les enseigner.

Ayant demandé à l'évêque et au vice-roi d'aller à la pêcherie, le saint s'achemina avec François Mansilla, au mois d'octobre, et y arriva au mois de novembre suivant, avec des fatigues incroyables. Il courut tout le pays (qui a cinquante lieues de long) et visita trente bourgs et villages dont il est composé, toujours à pied, et la plupart du temps sans souliers. Il baptisa de ses mains plus de quarante mille personnes. En un jour il baptisa tous ceux d'un bourg, de quoi il étoit si fatigué qu'il ne pouvoit lever les bras ni parler. Il mourut plus de mille créatures après avoir reçu le baptême; et le saint Père se recommandoit à elles comme à des âmes qui alloient jouir de la présence de Dieu.

Il enseignoit le matin le catéchisme aux garçons, et le soir aux filles, si bien qu'ils l'apprenoient à leurs parents et à leurs amis, se montrant si zélé, que si quelqu'un d'entr'eux vaincu par le diable, retournoient à son idolâtrie, ils l'accusoient. Il alloit toute l'année de lieu en lieu, pourvoyant à ce qui étoit nécessaire pour accroître ces chrétiens. François Mansilla faisoit de même de son côté; mais comme il y avoit plusieurs villages, et que deux personnes ne pouvoient satisfaire à toutes leurs nécessités, il choisit en chaque lieu deux ou trois hommes des plus capables; qu'il instruisit sérieusement en la religion chrétienne, et en la forme de baptiser, afin qu'ils en pussent user en son absence en cas de nécessité urgente; par ces hommes, que l'on appelle procureurs de l'Église; le Père

remédia à plusieurs inconvénients, et trouva des aides pour cultiver la vigne qui étoit en friche. Pour en tirer encore un plus grand fruit, Notre-Seigneur commença à l'illustrer de plusieurs miracles.

Il étoit tellement accablé de chrétiens et de gentils malades qui l'envoyoient quérir, qu'il y consumoit tout son temps, et ne pouvoit vaquer à autre chose : de sorte qu'il résolut d'envoyer quelques hommes des mieux instruits vers les malades absents, pour suppléer à son défaut, et faire de même que s'il y avoit pu aller. Ces hommes portoient quelque reliquaire, chapelet, ou croix du Père : et étant arrivés chez le malade, assembloient les voisins; ils leur faisoient dire le *Credo* et d'autres oraisons du catéchisme, puis ils avertissoient le malade d'avoir la foi, et qu'il seroit guéri : ce que Notre-Seigneur par sa miséricorde infinie, et par la foi de l'assistance, accomplissoit au corps et en l'âme, les attirant par ce moyen à la connoissance et à l'obéissance de sa sainte loi. Ce sont les paroles du Père, qui attribue dans son humilité la santé que Dieu donnoit aux malades par son intercession, à leur foi, et à celle des chrétiens présents.

Il convertit là aussi un vieux bracmane, qui par la science, sa superstition et son autorité, étoit ennemi de la religion chrétienne, à l'exemple duquel plusieurs se convertirent.

Ayant laissé en la pêcherie le meilleur ordre qu'il put, il retourna à Goa pour traiter avec le vice-roi et l'évêque, de plusieurs choses importantes au service de Notre-Seigneur, et à l'accroissement de cette chrétienté. Après cela, il recommanda au Père Paul de Camerino le soin et le gouvernement du nouveau collége de Goa (qui avoit auparavant été établi par Jacques Barbe, pour servir de séminaire aux enfants nouvellement convertis, mais dont alors la Compagnie étoit chargée à son instante prière, et par le commandement du roi Jean), puis il retourna à la pêcherie, avec de bons prêtres séculiers, et des enfants bien appris, qui avoient été élevés au collége de Goa.

A son arrivée, il départit les ouvriers qu'il conduisoit, et eut une belle occasion d'exercer sa charité, parce que les Badages, peuple féroce et barbare, ennemi des chrétiens, coururent tous le pays

qu'ils ravagèrent. Les pauvres chrétiens s'échappèrent à grande peine de leurs mains et perdirent tous leurs biens. Néanmoins le Père Xavier par ses prières, son courage et sa prudence, les consola, et leur fit venir des commodités d'ailleurs, n'omettant, comme un bon pasteur, aucune chose pour ramasser les brebis de Jésus-Christ qui étoient égarées et affligées.

De là il passa au royaume de Travancor, où ayant premièrement gagné la volonté du roi et obtenu sa permission, il baptisa un grand nombre de gentils, ses vassaux, qui désiroient embrasser la foi de Jésus-Christ. Quand ils furent bien instruits aux mystères de notre sainte religion, ils brisèrent eux-mêmes leurs idoles, et abattirent leurs temples. Mais les diables excitèrent les Badages à se ruer à l'improviste sur eux; ils les surprirent au dépourvu, et étonnèrent les chrétiens par leur vue et par leurs cris, ceux-ci n'ayant point d'armes pour résister, ni aucun refuge pour se sauver.

Le Père ayant su cette nouvelle, fléchit les genoux, et jeta les yeux au ciel, faisant oraison; puis il marcha au devant des ennemis seul, désarmé, avec un courage invincible; opposant un visage et un maintien assuré à cette furieuse armée, qu'il blâma d'être infidèle à Dieu, et cruelle aux hommes. L'armée sans pouvoir avancer, perdit sa furie et ses forces, et fut contrainte de retourner sur ses pas, sans endommager la terre, ni toucher aux chrétiens, qui par cette faveur et par cette protection de Notre-Seigneur furent plus confirmés en la foi, et obéirent mieux au Père. Le roi de Travancor demeura si étonné, qu'il fit publier partout son royaume, que dorénavant tous eussent à obéir au grand Père comme à sa personne.

Saint Xavier ayant su que les insulaires de Manar désiroient se faire chrétiens, à l'exemple de leurs voisins les Paravas, et n'y pouvant aller en personne, il envoya un des prêtres ses compagnons, pour les baptiser: de fait il en baptisa plusieurs en un village appellé Patin. Mais le roi de Jafanapatan, qui étoit gentil, et ennemi juré des chrétiens, craignant que son aîné (qu'il avoit chassé du royaume) ne se fît chrétien, et qu'à la faveur des Portugois il ne

recouvrât son royaume, fit détruire et brûler ce village, où il mourut plus de six cents personnes qui avoient reçu le baptême.

Il confirma en l'île de Ceylan le deuxième fils du roi, qui appréhendoit fort que son père ne le fît tuer, à cause qu'il s'étoit fait chrétien, comme il avoit fait massacrer pour le même sujet son fils aîné, avec six cents personnes, Notre-Seigneur ayant déclaré par des prodiges du ciel et de la terre, la vérité de notre sainte religion : car quand on tua ce prince, on vit une croix de feu au ciel, et la terre où il fut inhumé s'entrouvrit en forme de croix ; et bien que les Mores et les gentils s'étudiassent à cacher ce miracle, en remplissant le lieu de terre, il s'ouvroit toujours, et faisoit la même forme de croix.

De Ceylan il passa à Méliapor, où est le tombeau de saint Thomas l'apôtre. En ce voyage il fut sept jours entiers sans manger un morceau de pain, se repaissant des délices et des consolations divines, que Notre-Seigneur lui fournit durant le chemin par le moyen de son saint apôtre. Il séjourna trois ou quatre mois dans ce pays en la maison du vicaire, employant les jours entiers à gagner les âmes, et passant la plupart des nuits dans l'église à prier Dieu.

Étant une nuit en oraison dans l'église, les diables le battirent tant qu'il en demeura malade ; mais aussitôt qu'il fut guéri, il retourna au combat comme un brave soldat; et quoique les démons s'efforçassent de l'épouvanter, ils n'en purent venir à bout; au contraire il acquit un tel empire sur eux, qu'envoyant un jeune homme nouvellement converti à un homme riche qui étoit démoniaque, il le délivra de sa tyrannie.

De saint Thomas il passa à Malaca, qui est la principale ville, et comme l'échelle de l'Inde, qu'il trouva remplie de tous les vices, et qui avoit oublié Dieu : toutefois, aussitôt qu'elle entendit les saintes prédications du Père, il y eut un changement notable en la vie et aux mœurs des chrétiens. Le Père les avertit en ses sermons que Dieu les vouloit rudement châtier; comme ils le furent par un long siége de leur ville, et une cruelle peste dont ils furent affligés. Cette punition les corrigea, surtout voyant leur saint prédicateur si ja-

loux de leur bien, et si humble, qu'après avoir travaillé tout le jour, il alloit la nuit par les rues et les carrefours avec une clochette, priant tous les fidèles de recommander à Notre-Seigneur les âmes du Purgatoire. Il guérit un jeune homme malade, muet et possédé.

De là il alla vers Amboine, où il trouva sept villages chrétiens qui n'avoient pas un prêtre : il les visita tous, baptisant les enfants, guérissant les malades, et enterrant les morts. Il y survint une armée de la nouvelle Espagne, conduite par Ferdinand de Sousa de Tavéra, fort malmenée et remplie de malades, qu'il reçut charitablement ; il les servit et leur fournit tout ce qu'il put, tachant que d'autres les secourussent aussi de leurs aumônes. Comme un riche marchand se lassoit de donner ce que le Père lui demandoit pour soulager ces pauvres malades, il l'avertit d'être plus libéral, parce qu'il mourroit bientôt dans cette île, et y laisseroit ses richesses, qu'il pouvoit envoyer devant lui au ciel par les mains de ces pauvres. Le marchand le crut, et ayant distribué ses biens, il décéda incontinent, selon que le Père lui avoit prédit. Etant en une autre île, il eut révélation de sa mort, et dit à ceux qui entendoient la messe, qu'ils recommandassent à Dieu l'âme de Jean d'Araus (c'étoit le nom du marchand) qui étoit décédé à Amboine, à soixante-dix lieues de là.

En cette armée de Ferdinand de Sousa il y avoit un prêtre de Valence, appelé Cosme de Torrès, homme docte et prudent, qui voyant le Père, l'affectionna comme un ange, et se rendit depuis membre de la Compagnie à Goa; où il mena une vie apostolique, et fut, après saint François Xavier, le père des chrétiens Japonais.

L'on donna avis au Père qu'il y avoit une île appelée du More, qui étoit habitée d'un peuple dont les ancêtres avoient été baptisés, mais au reste si barbares, que l'on ne pouvoit traiter avec eux qu'avec un grand hasard de la vie. Il y alla, pour secourir ces hommes qui n'avoient aucun trait de la foi ni d'humilité, et courut par toute l'île, visitant et instruisant les habitants, qu'il civilisa avec

la lumière et la douceur de l'Évangile, marchant parmi eux en toute sûreté et repos de son esprit.

Après avoir établi le mieux qu'il put les affaires de l'île du More, il s'en retourna à Ternate, où il fit bâtir une maison de la Compagnie, afin que les nôtres pussent vaquer plus aisément à la conversion des Gentils, et à instruire les chrétiens de toutes ces îles des Moluques. De Ternate il vint au port d'Amboine, et s'embarqua pour aller à Malaca, où il trouva deux Pères de la Compagnie qui étoient venus de Goa à son mandement, à savoir Jean de Veyra, et Jean de Ribera, qu'il envoya à Ternate, pour demeurer en la maison qu'il y avoit déja commencée.

Cette fois qu'il fut à Malaca, il lui arriva une chose qui le fit admirer en toute l'Inde. Il survint à l'improviste sur Malaca une armée du roi d'Azen, qui ne put emporter la forteresse, ainsi qu'il s'étoit promis; il brûla seulement quelques vaisseaux portugois qui étoient au port, puis se retira. Le Père fit préparer quelques galères qui étoient mal équipées, afin de poursuivre l'armée des ennemis : et bien que chacun y apportât de nouvelles difficultés, il les surmonta; et encouragea le peuple qui présumoit que ce fût une témérité, qu'une poignée de soldats portugois attaquât cinq mille hommes Turcs et Azénois, et que huit méchants vaisseaux vogasseut contre soixante des ennemis. Mais le Père François les reprit en son sermon, et les avertit de rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il leur avoit donnée, leur dépeignant le jour, l'heure et la forme du combat, comme s'il y eût été présent, leur disant le jour que l'armée devoit retourner victorieuse, et chargée des dépouilles des ennemis. De fait elle retourna dans Malaca avec vingt-cinq navires azénois, après avoir coulé le reste à fond, et tué quatre mille hommes, n'ayant fait perte que de quatre chrétiens.

Un Japonois, nommé Anger, vint du Japon exprès, pour communiquer avec le Père de certains remords de conscience dont il étoit affligé, à cause des péchés qu'il avoit commis en sa jeunesse. Le Père l'amena avec lui à Goa, où il se fit chrétien avec deux de ses serviteurs, et fut nommé Paul de Sainte-Foi, à cause qu'il fut baptisé au collége de Saint-Paul de la Compagnie.

Le Père résolut ensuite d'aller en personne au Japon, pour découvrir à ce peuple les premiers rayons de l'Évangile, bien qu'il fût éloigné de treize cents lieues. Il distribua incontinent les Pères et les Frères qui étoient venus de Portugal, par les villages de Ceylan, de saint Thomas, de Malaca, des Moluques, de Basin et d'Ormus, ordonnant à chacun ce qu'il avoit à faire. Il laissa en sa place à Goa le Père Paul de Camerino, l'instruisant de ce qu'il devoit faire, puis il s'embarqua avec Paul Japonois, Cosme de Torrès, Jean Ferdinand, et quelques autres, au mois d'avril 1549.

Après avoir heureusement vogué quarante jours, il prit port à Malaca le dernier jour de mai, où il séjourna quelque temps, en attendant la saison favorable. Il partit de Malaca le jour de saint Jean-Baptiste en la même année; et, favorisé du vent du Saint-Esprit qui le conduisoit, il prit port au Japon, en la ville de Cangoxima, qui étoit le pays de Paul de Sainte-Foi, le jour de l'Assomption de Notre-Dame : bien que le capitaine du vaisseau, qui étoit chinois et gentil, prétendît plutôt aller en son pays, contre sa promesse, par une haine qu'il portoit au Père, à cause duquel il croyoit avoir perdu sa fille qui s'étoit noyée, ainsi que lui avoit fait entendre une idole qu'il avoit en son navire.

Là il fut fort bien reçu des parents et des amis de Paul, même du magistrat, chacun s'étonnant de voir des prêtres chrétiens en leur pays, venus de l'Europe, non pour des épiceries, de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses; mais pour leur faire voir la lumière du ciel, et les retirer des ténèbres de leurs erreurs. La femme de Paul, sa fille, avec plusieurs de ses parents et de ses amis, furent convertis à notre sainte foi. Le roi de Saxuma ayant permis à ses sujets de se faire chrétiens, il y en eut un grand nombre, entr'autres deux Bonzes (qui sont leurs prêtres) qui reçurent le baptême sans aucune contradiction du peuple, ni répugnance de leurs plus proches. Le nombre des convertis s'accrut par les miracles que Dieu fit en Cangoxima, à la prière du Père Xavier : car il y ressuscita la fille d'un riche cavalier gentil, et guérit un lépreux.

Le peuple admirant ces merveilles, commença à le regarder comme un ange. Mais les Bonzes, qui craignoient que par la pré-

dication de l'Évangile leur fausse religion ne déchût, avec la perte de leurs biens et de leurs revenus, persuadèrent au roi de faire défenses sous de grièves peines de recevoir la loi que le bienheureux Père prêchoit. Après avoir séjourné là un an avec beaucoup d'injures et d'incommodités, il y laissa Paul avec huit cents nouveaux chrétiens, fort affligés de son départ, et s'en alla avec ses compagnons à Firando, où il baptisa en peu de jours cent chrétiens, qu'il recommanda au Père Cosme de Torrès.

Ensuite avec Jean Ferdinand il alla à Amanguchy, ville grande, riche, et fort peuplée. Là il prêchoit par écrit sur les places publiques (car il ne savoit pas bien encore la langue japonoise); il y survint un grand nombre de peuple, dont les uns y prenoient plaisir, les autres s'en dégoûtoient, d'autres se moquoient de lui, le tenant pour un fou, et le traitant comme tel. Les enfants et la populace le persécutoient, et se rioient de ce qu'il avoit prêché : toutefois ceux qui étoient les plus avisés, admirant la patience et la mansuétude du Père, l'écoutèrent en leurs maisons, et le roi d'Amanguchy le fit venir pour ouïr sa doctrine, mais il la rejeta. Le Père ayant su que Méaco était la capitale du Japon, et que le roi de cette ville étoit obéi par les autres rois et seigneurs, il résolut d'y aller, pour obtenir de lui une permission de prêcher la loi évangélique partout le Japon.

Le Père Xavier ne savoit pas le chemin, ni la langue du pays; de sorte qu'il fut contraint de promettre à un japonois qui y alloit à cheval, de lui servir de laquais par le chemin, pourvu qu'il le menât avec lui jusque dans la ville. Ce qu'il fit, et en effet il y arriva avec beaucoup de fatigues et de maux, tant à cause de la promptitude du cheval, qu'à cause de la difficulté des chemins. Etant arrivé à Méaco, il ne put avoir audience du roi, parce que les gardes lui refusèrent l'entrée, se moquant de lui. Il voulut prêcher dans la ville; mais elle étoit si troublée du bruit de la guerre, qu'il crut que ce seroit en vain, alors se recommandant à Notre-Seigneur, il résolut de s'en retourner à Amanguchy, qui étoit une bonne ville, où il espéroit profiter davantage; ce qu'il fit avec les mêmes peines et incommodités.

Digitized by Google

Il alla trouver le roi d'Amanguchy qui le reçut humainement, et lui offrit une grande quantité d'or et d'argent, que le Père refusa; il lui dit qu'il n'étoit pas venu de si loin pour des choses du monde, mais seulement pour conduire l'âme de son Altesse, et celles de ses vassaux au ciel, en leur enseignant le chemin pour y aller, qui étoit de connoître et d'obéir à un seul Dieu, créateur de toutes choses, et à son Fils unique Jésus-Christ. Voilà pourquoi il le supplioit de lui permettre de prêcher et de faire publier, que tous ses sujets qui voudroient recevoir la loi chrétienne le pussent librement faire. Le roi fut si content du Père, et du mépris de l'or et de l'argent qu'il lui avoit offert, qu'il lui envoya sur-le-champ tout ce dont il l'avoit requis, et même il lui offrit un monastère de Bonzes, qui étoit vide, pour y faire son habitation.

Avec cette faveur et libéralité du roi, le peuple d'Amanguchy fit état du Père et de sa doctrine, plusieurs venant ouïr ses sermons, qu'il faisoit deux fois le jour. Quoiqu'il employât plusieurs jours à cela, et que les Japonois témoignassent que ce qu'il enseignoit étoit conforme à la raison, nul ne se décidoit à se faire chrétien, jusqu'à ce qu'un jour le Frère Ferdinand, compagnon du Père, prêchant sur la place publique, un japonois qui étoit venu ouïr le sermon, homme libre et imprudent, se moqua de lui, et pour lui faire plus d'opprobre, lui cracha au visage. Le Frère, sans se troubler, s'essuyant avec son mouchoir, continua son sermon sans s'émouvoir. Un autre des auditeurs qui aperçut cela, estima que cette patience du Frère étoit un acte plus divin qu'humain, et que la loi qu'il prêchoit devoit être vraie, puisqu'elle lui apprenoit et donnoit la vertu d'être si endurant, et de supporter si aisément l'injure qu'il avoit reçue. Il vint incontinent trouver le Père François pour le prier de le faire chrétien. Ce fut le premier qui reçut alors la foi à Amanguchy. Il fut suivi de plusieurs, entr'autres d'un jeune homme fort docte et instruit en toutes les sectes du Japon; qui fut baptisé, et s'appella Laurent, s'étant résolu d'entrer en la Compagnie, et de se consacrer entièrement à Dieu. Le Père Xavier fit un tel fruit à Amanguchy, qu'il baptisa trois mille personnes en moins d'un an.

La renommée de sa sainteté avoit tellement couru par le Japon, que le roi de Bungo, homme sage et puissant, l'envoya prier de l'aller trouver. Le Père y alla accompagné de quelques Portugois qui le voulurent honorer. Le roi de Bungo le reçut avec un appareil et une bienveillance extraordinaire. Il discuta souvent devant lui et devant tous ceux de sa cour avec les Bonzes, qui se présentèrent bien une fois trois mille ensemble pour disputer; ils furent tous convaincus et confus, sans que pas un d'eux pût répliquer aux propositions du Père.

Tandis que le Père François étoit occupé avec le roi de Bungo, il survint un trouble à Amanguchy (où le Père de Torrès étoit demeuré pour cultiver cette vigne), par la mort de leur roi. La nouvelle plante de Notre-Seigneur eut beaucoup à souffrir, encore que cette grêle ne fît que passer, car le royaume d'Amanguchy fut donné à un frère du roi de Bungo, qui, à la supplication du Père François, et à la recommandation du roi son frère, favorisa et défendit les chrétiens : ainsi que fit le même roi de Bungo en son royaume, et en d'autres qu'il posséda depuis.

Le Père résolut alors de retourner en l'Inde, pour envoyer davantage d'ouvriers au Japon, qui cultivassent ce qu'il avoit planté. Il s'embarqua au mois de novembre 1551, dans le vaisseau d'Edouard de Gama, qui alloit à Chinchéo, où il fut attaqué d'une horrible tempête : mais Notre-Seigneur par les prières du Père sauva le navire que l'on tenoit perdu : et un bateau chargé de deux Mores (d'autres disent qu'il y avoit quinze personnes) qui avoit été emporté à perte de vue par la furie des vents, retourna contre l'espérance de tous les mariniers près du navire, ainsi que le Père Xavier l'avoit prédit. Il fut vu dans ce bateau par les Mores qui y étoient, conduisant la barque droit au grand vaisseau où il étoit actuellement. Les Mores se prosternèrent aux pieds du Père, et se firent chrétiens, y étant excités par un si évident miracle.

De Chinchéo il alla à Malaca, où il fut reçu avec une allégresse indicible de toute la ville, qui vint en procession à l'Église en sa compagnie pour en rendre grâces à Dieu.

Ensuite il alla à Goa. Avant que d'entrer en la maison, il alla à

l'hôpital pour visiter et consoler les malades, puis il se rendit au collége, où il trouva qu'un des enfants étoit fort malade : il imposa les mains sur lui, en disant un Évangile, et il fut aussitôt guéri. Après avoir disposé toutes choses, et établi l'ordre qui étoit requis, il conseilla au vice-roi d'envoyer Jacques Péreire ambassadeur, avec un riche présent au roi de Chine, et qu'il serviroit de compagnon à l'ambassadeur, pour y entrer sous ce prétexte, et voir la disposition de ce grand et riche royaume, si enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie. Il nomma le Père Gaspard Barzée, flamand, supérieur de tous ceux de la Compagnie de l'Inde; et avant que de partir, se jeta à ses pieds, lui disant qu'il étoit aussi sous son obéissance.

Il sortit de Goa à la mi-avril 1552, dans le vaisseau de Jacques Péreire, qui menoit avec lui le Père Baltazar Gago, et Frère Pierre d'Alcacène, afin de les envoyer à Malaca et au Japon, pour aider le Père Torrès. Quant au voyage de la Chine, il ne prit que Frère Alexis Ferrière, et Antoine de Sainte-Foi, natif de la Chine, qui avoit été élevé au collége de Saint-Paul de Goa. Avant que d'arriver à Malaca, ils furent surpris d'une tempête que Notre-Seigneur apaisa par les prières du saint Père.

Mais à Malaca, il se trouva plus en peine qu'au milieu de la mer; parce que le gouverneur, par une ancienne haine qu'il portoit à Jacques Péreire, nommé ambassadeur pour la Chine, traversa son dessein avec tant de violence, que Jacques Péreire demeura à Malaca, et l'ambassade de la Chine fut rompue. Mais le Père François, quoiqu'il ressentît au vif cet empêchement de la prédication de l'Évangile, et de la facilité avec laquelle il pensoit entrer dans la Chine, consola Jacques Péreire, et l'assura que toute la peine qu'il souffroit tourneroit à l'accroissement de son bonheur et de son bien, menaçant le gouverneur de l'ire de Dieu, et de la punition qui tomberoit bientôt sur lui. En sortant de Malaca il secoua la poussière de ses souliers; et la prédiction du Père fut accomplie au pied de la lettre, car Péreire fut depuis honoré et avancé par le roi de Portugal; tandis que le gouverneur de Malaca, par un juste jugement du ciel, fut pris à Goa quelques mois

après, et mené en Portugal, où il mourut misérablement en prison, tous ses biens ayant été confisqués.

Saint Xavier vint à l'île de Sancian, qui est à trente lieues de la Chine, souhaitant de trouver quelque moyen d'entrer dans ce royaume, qui tient sa porte étroitement fermée à tous les étrangers. Après avoir sondé en vain divers moyens, enfin il s'aboucha avec un marchand de la Chine, qui le devoit conduire secrètement au port de Canton, qui est la première ville de la Chine ; là, après l'avoir caché en sa maison trois ou quatre jours, il l'exposeroit une nuit aux portes de la ville, et le laisseroit à sa bonne aventure. Le Père François pour ce bon office lui avoit promis deux cents ducats, avec une provision de poivre qu'il avoit mendié des Portugois pour cet effet.

Le Père François étoit fort joyeux de cet accord, voyant quelque accès à ce qu'il avoit tant désiré. Mais Dieu se contentant de sa bonne volonté, permit que le marchand chinois manquât de parole, et il envoya une fièvre à son serviteur, pour lui donner enfin la récompense de ses travaux. Sa mort lui fut aussi révélée. Il étoit dans cette île en une chaumine, qu'il avoit couverte de feuilles, sur le haut d'une montagne, abandonné des hommes, dépourvu de toutes choses nécessaires à sa santé : c'est là que répétant souvent le très-doux nom de Jésus et de Marie, il rendit l'esprit à Celui qui l'avoit créé.

Qui pourroit expliquer les grâces, les dons, et les divines vertus dont Dieu enrichit l'âme de son serviteur ? Il prenoit un singulier plaisir de servir les malades dans les hôpitaux, et s'employoit toujours aux offices les plus vils. Venant de Rome en Portugal avec l'ambassadeur Mascaregnas, il s'occupa le long du chemin à aider ceux qui alloient avec lui, leur cédant toujours la meilleure chambre, le meilleur lit, et la plus belle place, prenant le soin de faire panser les chevaux ou les montures.

Quand il s'embarqua pour aller aux Indes, il servoit dans le vaisseau tous ceux qui en avoient besoin, ou qui le vouloient employer. Étant arrivé à Goa, il se prosterna aux pieds de l'évêque, et lui remit le bref du Pape qui l'établissoit Nonce Apostolique en

toute l'Inde, promettant de n'en user qu'autant qu'il le trouveroit bon : il ne découvrit jamais à personne ce Bref, ni le pouvoir de Légat Apostolique, qu'à l'évêque : et depuis au gouverneur de Malaca, lorsqu'il alla à la Chine.

Encore qu'il fût le supérieur des autres prêtres, et le vicaire des évêques, il les respectoit, et leur obéissoit comme à ses Prélats ; lequel respect il recommandoit fort à ceux de sa compagnie, ordonnant qu'ils ne publiassent ni exerçassent leurs ministères que sous le bon plaisir, et avec la bénédiction des supérieurs que Dieu a établis en son Église ; qu'en ce faisant on brisoit la tête à Satan, qui est le chef des superbes.

Il étoit communément tenu pour un Saint, chacun l'appeloit ainsi, mais lui se réputoit le plus grand pécheur du monde. Il fuyoit aussi soigneusement l'honneur et les louanges, que les autres craignent les affronts. Quand on disoit quelque chose qui tournoit à sa louange, il rougissoit et demeuroit tout honteux ; il convroit adroitement ses vertus et les miracles que Dieu faisoit par lui, les attribuant à la foi et à la dévotion de ceux qui les recevoient de la main de Notre-Seigneur. Il ne recommandoit rien tant à ses compagnons, que l'étude de la vraie humilité, assurant qu'on ne peut être enfant légitime de la Compagnie de Jésus, ni servir fidèlement Notre-Seigneur si on ne se méprise, et qu'on ne reconnoisse bien sa bassesse. Il disoit que la vaine présomption de soi-même est le poison de toutes les vertus, et l'ennemi de l'institut et de la perfection de la Compagnie. C'est pourquoi, écrivant du Japon aux Frères de Goa, il leur recommanda de s'exercer soigneusement en l'humilité, de se vaincre en toutes les choses que la nature dépravée abhorre, et de s'efforcer avec la grâce divine, à se connoître parfaitement, attendu que la connoissance de soi-même est la nourriture qui entretient la confiance en Dieu, et comme la mère de l'humilité chrétienne.

Cette affection d'humilité engendra dans le cœur du P. François cette parfaite obéissance qu'il rendit à tous ses supérieurs : spécialement au Père Ignace, qui fut telle que lui ayant commandé d'aller de Rome aux Indes, parce que Dieu l'y appeloit, et s'y vouloit

servir de lui; il baissa la tête, et s'offrit joyeusement au travail, partant dès le lendemain, avant même que la compagnie fût confirmée, et que le Père saint Ignace eût été élu général, étant seulement celui que tous respectoient comme leur père et leur maître.

Avec cette même obéissance il recevoit tous les ordres et les règlements que le Père Ignace lui envoyoit de Rome aux Indes, comme s'ils fussent venus du ciel. Il écrivit une lettre au Père Ignace, dans laquelle il disoit qu'à cause qu'il étoit éloigné de six mille lieues, et déjà vieux, il ne le pensoit jamais voir qu'au ciel : néanmoins que s'il lui avoit commandé de retourner, il lui obéiroit promptement, sans que la mer, les tempêtes ni les vents l'en pussent empêcher. Quand il commandoit quelque chose à ceux qui étoient sous sa conduite, il ajoutoit : *Considérez que je vous charge de cela par le respect et par l'obéissance que vous portez à notre saint Père Ignace :* montrant en cela son humilité, et le respect qu'il rendoit à son supérieur, voulant être obéi en sa considération. Cette humilité ne paroissoit pas moins dans les lettres qu'il écrivit au Père Ignace le genou en terre, et dans l'état qu'il faisoit de la sainteté de son supérieur.

Son humilité parut aussi grandement en l'amour de la sainte pauvreté, comme celui qui en savoit bien les richesses, et le repos d'esprit qu'elle donne à ceux qui l'embrassent pour l'amour de Jésus-Christ. Quand il arriva à Lisbonne, il refusa la maison et la nourriture que le roi lui offrit, et s'en alla à l'hôpital, mendiant son pain de porte en porte : depuis il s'embarqua pour s'en aller aux Indes, et jamais le gouverneur Martin de Sousa ne le put faire manger à sa table, parce qu'il vivoit toujours d'aumônes, tant sur la mer que sur la terre. A Goa, où il n'eut pas manqué de ce qu'il eût voulu, il aimoit mieux mendier, tant il affectionnoit la sainte pauvreté.

Dans les Indes il portoit une vieille soutane déchirée ; ses amis voyant cela lui en firent faire une neuve, qu'il ne vouloit point porter, mais ils la lui firent subtilement vêtir : quand il s'en fut aperçu, il les importuna tant, qu'ils lui rendirent sa vieille. Quand il prêcha au cap de Comorin ou à la Pêcherie, il étoit en grande

pauvreté et nudité ; il alloit souvent nu-pieds, et au Japon aussi, lorsqu'il servit de laquais, courant après les chevaux, déchaussé et pénétré de la froidure de l'hiver. A son retour du Japon à Goa, il portoit un vieux chapeau, sa chemise déchirée, sa soutane par lambeaux, rapetassée, comme un homme qui triomphoit de l'abondance et de la vanité des enfants du siècle.

Il se plaisoit à être pauvre, et à vivre pauvrement : il mandoit à ceux de Goa : *Nous sommes arrivés au Japon par la grâce de Notre-Seigneur, où nous manquons de tout ; ce que je tiens pour un particulier bienfait de la Providence de Dieu, parce qu'aux autres lieux l'excès des vivres délicieux excite souvent les hommes à suivre leurs appétits, et à s'abandonner aux plaisirs de la chair : c'est pourquoi ils sont dépourvus de consolations spirituelles, et le corps endure par fois d'étranges maladies, dont il paye les hauts goûts dans lesquels il s'est délecté.*

C'est une chose merveilleuse de voir combien le cœur de ce saint Père étoit embrasé de l'amour de Notre-Seigneur, avec lequel il s'entretenoit la nuit, le contemplant, et discourant avec lui sans le perdre de vue, le jour conversant pour l'amour de lui avec les hommes : le désir qu'il avoit d'exposer mille fois sa vie pour lui, s'offrant parmi tant de nations barbares aux dangers manifestes de peste, de naufrages, de pirates et de voleurs, cherchant toujours sa plus grande gloire et son service. Si endurer est signe qu'on aime, quel étoit l'amour de ce saint Père envers Dieu pour lequel il a tant souffert ? Il fit par trois fois naufrage, et se tint une fois deux ou trois jours sur un ais parmi les vagues de la mer, dont Dieu le délivra. Une autre fois les Mores le poursuivant il se cacha dans un bois, où il demeura quelques jours, et échappa ainsi.

Combien de fois les barbares décochèrent-ils leurs flèches sur lui, et l'ont-ils voulu empoisonner ? Combien de fois les pirates et les voleurs ont-ils tâché de le prendre pour le massacrer, si Dieu ne les en eût empêchés ? Quelle confiance et assurance avoit-il en l'amour de Dieu, parmi ces travaux et ces périls si étranges, qu'il sembloit ne dépendre que de la seule paternelle Providence de son

Bien-Aimé, de laquelle étant armé, il devenoit maître de toutes les créatures ? Il étoit riche en la pauvreté, satisfait en la nécessité, courageux dans les dangers, assuré dans les tempêtes, sans crainte au milieu des armées barbares, tranquille parmi la mort : il méprisoit les antidotes contre le poison : enfin il brisa la tête du serpent infernal, qui tâcha plusieurs fois de l'épouvanter dans les périls.

Muni de cette singulière confiance, il savoit que son Seigneur ne lui pouvoit manquer, et que le diable ne peut détacher un cheveu de notre tête sans sa volonté. C'est pourquoi en allant au Japon il écrivit au Père provincial de Portugal : *Tous mes amis et mes familiers s'étonnent que j'ose entreprendre un si long et si dangereux voyage, me proposant les tourments, les écueils, et les corsaires : et je m'étonne encore plus d'eux qu'ils aient si peu de confiance en Dieu, sous la main duquel toutes choses ploient : moi qui crois assurément qu'elles se conduisent toutes par sa volonté, je ne crains, sinon que Dieu ne me fasse rendre compte de la négligence dont je l'ai servi, et ne m'en punisse. C'est pourquoi je ne me soucie pas des terreurs, des périls, des misères, des croix ni des tourments : je ne crains que Dieu seul, créateur et gouverneur de toutes choses, et sais bien que pas une d'elles, si pernicieuse qu'elle soit, ne peut nuire aux hommes, qu'autant qu'il le permet.*

Tout ce qu'il endura n'étoit rien au prix de ce qu'il eût voulu souffrir ; car il supplioit Notre-Seigneur de ne le point retirer des extrêmes travaux et angoisses, que pour le mettre en de plus grandes. Une fois Notre-Seigneur lui présentant les croix et les tourments qu'il devoit supporter, il s'écria : *encore davantage, Seigneur ;* trouvant les peines que Dieu lui laissoit voir légères à l'égard de ce qu'il désiroit.

Il avoit un insatiable désir que tout le monde connût, aimât et servît Dieu. Les voyages qu'il fit aux Indes de province en province, de royaume en royaume, de nation en nation, jusqu'au bout de l'Orient dans les terres inconnues, avec tant d'incommodités, montrent cet amour. Il étoit par fois deux ou trois jours sans manger, pour ouïr les confessions, servir les malades, accor-

der les querelles, et vaquer aux œuvres de charité, s'oubliant lui-même, et ne se sustentant que des viandes célestes de la consolation divine, et vivant en Dieu.

Il ne veilloit pas seulement à ce que les peuples, les villes et les royaumes entiers reconnussent Notre-Seigneur, mais il tâchoit de gagner quelque âme que ce fût à Dieu, principalement celles des plus grands pécheurs publics. Quand il fut en l'île de Ternate, il ôta les concubines aux soldats, et il n'en demeura que deux qu'il n'avoit pu persuader de les laisser : mais il écrivit d'Amboine à un sien ami de Ternate, qu'il avertît ces deux soldats de sortir de ce bourbier, et qu'il leur demandât dans quel temps ils le feroient, parce qu'il les y vouloit aider, entendant qu'il supplioit Dieu de les en retirer sans les punir.

Il y avoit à Malaca un juif vicieux et obstiné, quoique savant, qui se moquoit du Père Xavier quand il prêchoit. Le Père ne s'en offensa jamais, au contraire il le rendit doucement son ami, et de juif opiniâtre et rebelle, en fit un fidèle et pieux chrétien. Passant une fois au port de Canavor, il exhorta un grand pécheur qui étoit dans le vaisseau à se confesser; et voyant que cet homme ne le vouloit pas croire, il dissimula et se tut pour lors. Étant descendu à terre, il l'attira peu à peu en se promenant jusque sur une montagne à l'écart, où étant tous deux seuls, le Père se dépouilla, et se disciplina si rudement avec des chardons, que le pauvre homme en fut tout éperdu ; surtout, quand il sut que c'étoit pour apaiser l'ire de Dieu, qui alloit tomber sur lui. Le sang qui qui sortoit des épaules de l'innocent rejaillissoit sur le pécheur, qui, épouvanté et confus d'un tel exemple de charité, se jeta à ses pieds, se confessa, et amenda sa vie.

Le vice-roi Jean de Castre envoyant Alvare son fils en une expédition militaire, le Père Xavier sut qu'il y avoit un vaillant soldat qui vivoit en épicurien : il s'embarqua exprès dans le vaisseau où étoit le soldat, contracta amitié avec lui, et le gagna tellement, qu'étant descendus à terre il lui fit faire une confession générale; ne lui ayant enjoint qu'une pénitence légère pour des péchés abominables, le soldat en fut tout étonné; mais le Père lui répondit,

qu'il satisferoit à Dieu pour lui du reste, se donnant la discipline dans un bois proche de là.

Quoique le Père Xavier fût si fervent et si zélé à procurer le salut des âmes, il n'étoit pas sévère, importun ni fâcheux; mais doux, facile et aimable, prenant divers moyens pour gagner les âmes, selon leurs conditions et leurs qualités. Il étoit soldat avec les soldats, marinier avec les matelots, saint avec les religieux, et sembloit quelquefois être pécheur avec les pécheurs, se faisant tout à tous pour les acquérir à Dieu. On ne sauroit imaginer les subtilités dont il usoit pour délivrer les esclaves du péché, et ceux qui étoient captifs sous la tyrannie de Satan. Quand il savoit quelque amour impudique, il ne l'empêchoit pas incontinent, mais par une sainte ruse il se rendoit ami et familier de ceux-là; puis se convioit lui-même à boire et à manger avec eux, et se les ayant acquis, il les gagnoit à Dieu, prenant le temps qu'il voyoit l'âme disposée, pour la détourner des mauvaises compagnies et des occasions de pécher. S'il ne pouvoit arracher tout d'un coup les péchés, il usoit d'une telle dextérité, qu'amollissant le cœur peu à peu, il les arrachoit l'un après l'autre. De cette manière il ôta avec une admirable affabilité et prudence sept femmes à un homme, desquelles il abusoit, au grand scandale de tout le village.

La mortification de ce saint homme, et la ferveur avec laquelle il s'étudia de se vaincre lui-même, se voit notamment en deux choses qu'il fit : l'une de se lier étroitement avec des cordes nouées, pour surmonter le plaisir qu'il avoit pris à courir et à sauter; l'autre de sucer les plaies à Venise d'un pauvre malade, pour combattre la répugnance qu'il avoit à servir ce pauvre. Toute sa vie fut une perpétuelle mortification du boire et du manger, en ses habits, en ses jeûnes, en ses disciplines, en ses cilices et en ses pénitences. Il ne mangeoit ordinairement que ce qu'il avoit quêté, peu de viande et de vin, sinon qu'il fût convié par quelques amis auxquels il s'accommodoit pour les gagner plus aisément à Dieu.

Notre-Seigneur lui donna une si entière victoire sur la chair, qu'il garda la virginité, avec une si grande horreur des sales pensées, qu'ayant eu en dormant une imagination charnelle, il se ré-

veilla, jetant le sang par le nez, tout éperdu et hors de soi de l'ordure de cette représentation, et de l'effort qu'il fit à la regretter.

Quelle langue pourra expliquer l'oraison continuelle et fervente de ce grand serviteur de Notre-Seigneur, les grâces et les faveurs qu'il lui communiqua en l'oraison? Car étant tout le jour occupé en affaires, ou en voyages, ou en de dangereuses navigations, outre qu'il étoit d'un naturel bénin et affable à tous : c'est une chose étonnante qu'en quelque lieu et en quelque affaire que ce fût, il étoit toujours en soi et en Dieu. Et quoique tout ce qu'il faisoit lui représentoit Dieu, néanmoins il avoit ses temps destinés à l'oraison. Quand il étoit si fort occupé qu'il n'y pouvoit vaquer, en servant les malades, prêchant aux Gentils, ou faisant quelque œuvre de charité, il retranchoit des heures de son repos, quoiqu'il n'en retînt guère pour délasser son corps, et les employoit à l'oraison.

Il passoit souvent les nuits entières, priant et contemplant des yeux de l'esprit; et ce peu de temps qu'il dormoit étoit plutôt oraison que repos; car il soupiroit sans cesse en dormant, criant à haute voix : *O mon bon Jésus! ô l'amour de mon âme! ô mon Créateur, mon Seigneur*! et autres semblables : puis quand on lui demandoit pourquoi il parloit en dormant, il répondoit qu'il ne s'en souvenoit point. Il étoit très-dévot à la Passion de Notre-Seigneur, méditant souvent les divins mystères qui nous y sont representés; il disoit que c'étoient de bons témoignages, des arrhes certaines de l'amour que Notre-Seigneur nous porte, et de vifs exemples que nous devons imiter.

Avant l'oraison, il se préparoit attentivement; et disoit son office dévotement, après avoir chanté l'hymne, *Veni Creator*. Il avoit une dévotion particulière à la très-sainte Trinité, à Notre-Seigneur, et à la glorieuse Vierge Marie; aussi à l'heure de sa mort il recommanda spécialement son âme à ceux qu'il avoit tant invoqués durant sa vie. Il prioit à toute heure l'archange saint Michel, et son ange gardien, avec les autres anges, qui sont gouverneurs des provinces, et présidents des royaumes, pour qu'ils l'assistassent.

Outre que son oraison étoit continuelle et fervente, il y étoit

souvent transporté et ravi. On le vit la nuit à Goa se promener dans le jardin hors de soi, puis il ouvroit sa robe au droit de sa poitrine, à cause du feu qu'il y sentoit, répétant souvent: *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Étant à Goa il enjoignit une fois à son compagnon de l'avertir à une heure de nuit d'aller trouver le gouverneur: son compagnon y alla et le trouva en telle extase, qu'il l'y laissa quatre heures, après lesquelles il le trouva encore au même état: alors il le tira par la robe pour le faire revenir à lui: *Comment,* dit le Père, *est-il déjà une heure.*

Son compagnon lui répondit: *Il en est quatre.*

Allons donc, dit le Père. Il sortit de la maison, cheminant par les rues si suspendu et si élevé en Dieu, qu'il ne put trouver le logis du gouverneur, et s'en retournant à la maison, il dit à son compagnon: *Nous verrons une autre fois le gouverneur, puisque Dieu a retenu cette heure pour lui.*

Quoique tout lieu lui servît d'oratoire, néanmoins quand il pouvoit il alloit faire oraison à l'église devant le très-saint Sacrement, à cause de la présence de Dieu, qui exauce plus volontiers les prières qu'on lui fait en l'église, et que c'est proprement le lieu d'oraison consacré et dedié au service de Dieu; c'est pourquoi il dormoit s'il pouvoit dans la sacristie, ou en quelque maisonnette proche de l'église, afin d'y pouvoir entrer, et passer la nuit en oraison devant Notre-Seigneur.

Quand il ne trouvoit point d'église, il faisoit sa prière devant un crucifix, s'entretenant et se rejouissant avec lui, par l'offre des travaux qu'il avoit ce jour-là endurés à son service, implorant sa grâce pour passer celui du lendemain. Sa dévotion paroissoit surtout à dire la Messe, où il s'abandonnoit à son esprit fervent, et aux larmes qu'il répandoit, spécialement quand il consacroit et consumoit le corps de Notre-Seigneur; de sorte que ceux qui le servoient à l'autel, et les assistants étoient ravis en dévotion.

Il prioit toujours à la messe pour la conversion des Gentils, et disoit une oraison qu'il avoit composée pour cet effet. Après la messe il disoit un répons pour les âmes du Purgatoire, auxquelles il portoit tant d'affection, qu'il les alloit recommander la nuit avec

une clochette aux prières des fidèles. Il s'agenouilloit en donnant la communion, et fut vu quelquefois élevé de terre en cette posture, comme soutenu en l'air par la vertu divine. Le diable s'efforçoit souvent de troubler son oraison par des bruits et des figures épouvantables, ou en le battant, comme il fit à Méliapor, lorsqu'il prioit la nuit en l'église de l'apôtre saint Thomas; mais il ne lui put jamais faire quitter l'oraison, ou empêcher qu'il n'y retournât lorsqu'il fut guéri des blessures du démon.

Par le moyen de l'oraison, Notre-Seigneur lui communiqua le don de prophétie, et une souveraine lumière. Prêchant à ceux de Malaca il les avertit souvent des calamités que leurs péchés attireroient sur eux, les ravages et les incendies que feroient leurs ennemis, du siége de la ville, de la peste, et d'autres misères dont ils étoient menacés, et qui tombèrent sur eux pendant que le Père étoit au Japon. Il en eut révélation, et le dit aux Portugois qui étoient avec lui, afin qu'ils priassent pour la ville de Malaca, qui étoit fort étroitement assiégée. Depuis il lui fut révélé que Dieu l'avoit délivrée, et il le dit à Jacques Péreire qui étoit en peine de l'aller secourir.

En la même ville, lorsqu'il traitoit de passer à la Chine, un jour il se jeta à demi sur le lit, où il demeura comme hors de soi, sans que pas un du logis osât lui parler; au bout de quelque temps il revint en criant: *Dieu te le pardonne, tel,* nommant certaine personne qui étoit pour lors en Portugal, et faisoit de mauvais offices à la Compagnie. Cela fut bien remarqué, encore qu'on ne sût pas ce qu'il vouloit dire, personne ne le lui ayant osé demander; mais on reçut depuis des lettres de Portugal, qui découvrirent ce qui s'étoit passé, et qui avoit été révélé au Père à Malaca. Il fit aussi une notable prophétie en la même ville, de la grande victoire contre l'armée du roi d'Achen, où il ne mourut que quatre chrétiens.

Les habitans du bourg de Tolon, en l'île de More, après s'être faits chrétiens, y renoncèrent au grand mépris et à l'injure de notre Rédempteur : mais il les châtia rudement, avec des prodiges et des signes du ciel. Les Portugois assemblèrent une armée contre eux, à laquelle le Père François promit un heureux succès, que

Dieu accomplit, en délivrant miraculeusement les soldats chrétiens des piéges et des évidents périls que les infidèles leur avoient dressés. La chose fut si notoire, que les barbares eux-mêmes confessèrent que la victoire avoit été obtenue plutôt par la faveur divine, que par la force humaine.

Une fois pour secourir une fille qui étoit en danger de perdre son honneur, il eut besoin d'une grosse aumône, qu'il demanda à un sien ami fort riche, nommé Pierre Vellé, qui jouoit pour lors chez un autre de ses amis. Cet homme n'ayant pas d'argent sur lui, donna la clef au Père pour prendre ce qu'il lui plairoit. Dieu l'en récompensa. Car cet homme étant vieux, il sut que Notre-Seigneur le vouloit délivrer de la prison de ce corps et l'appeler à lui : l'ayant averti il mit ordre à ses affaires, donna tous ses biens aux pauvres, fit son testament, dit adieu à ses amis, et se prépara à la mort, qui le mena le jour même à Dieu suivant la prophétie du Père.

En allant aux Moluques, Jean Galvan fit voile en même temps que lui, dans un autre vaisseau. Le Père arriva à toute peine au port : et comme chacun attendoit Jean Galvan, il leur dit en prêchant qu'ils priassent Dieu pour son âme, et que son vaisseau avoit péri.

Allant de Malaca à la Chine, il avertit Jaques Péreire, son grand ami, dans le vaisseau duquel il s'étoit mis, qu'il eut soin de ses marchandises qui étoient dans un autre navire, parce que celui qu'il y avoit commis n'iroit pas jusqu'à la Chine : ce qui arriva, car cet homme mourut au même voyage.

Il ne voyoit pas seulement par un esprit prophétique les choses absentes et éloignées qu'il prédisoit, et celles qui devoient arriver avant qu'elles fussent advenues ; mais aussi il pénétroit les plus secrètes pensées des cœurs. Jean Dure, jeune et riche marchand, s'étant confessé au Père François, fut tellement ému de ses paroles et de son exemple, qu'il le pria instamment de le recevoir en sa compagnie, parce qu'il vouloit donner tous ses biens aux pauvres, et le suivre. Le Père n'y vouloit point condescendre, craignant l'inconstance de ce jeune homme, lequel ayant commencé à distribuer tous ses moyens aux pauvres s'en repentit, et ayant honte

d'être vu du Père, il amassa secrètement tout son bien sur un vaisseau, pour s'en aller sans lui dire mot.

Comme il étoit prêt de s'embarquer, le Père l'envoya chercher : il vint pensant lui cacher son dessein qu'il n'avoit découvert à personne. Le Père le tira à part, et d'une mine sévère lui dit : *Jean, Jean, tu as péché.* Le pauvre jeune homme demeura bien étonné, voyant que Dieu lui avoit révélé ce qu'il tramoit en son cœur, et se jetant à ses pieds il lui répondit : *J'ai péché, mon Père.* Il s'en repentit et se confessa, puis suivant le conseil du Père, il continua sa première intention et donna tous ses biens aux pauvres, entrant en sa Compagnie. Depuis, ce saint l'éloigna de lui, à cause qu'il avoit pris l'aumône de certains Portugois sans congé, pour subvenir aux nécessités du Père, et le bannit en une certaine île pour quelques jours.

Il avoit retiré un homme d'un mauvais état et l'avoit porté à aimer la vertu, lui conseillant pour y persévérer qu'il se confessât souvent, et qu'il s'en retournât en Portugal. Cet homme ayant promis de faire l'un et l'autre, ainsi que le Père le lui avoit enjoint, il n'en fit rien, étant demeuré aux Indes trois ans sans s'être confessé. Le Père le rencontra en Bazain, où cet homme vint au-devant de lui pour l'embrasser ; mais il lui dit en se tournant : *Croyez-vous que je vous embrasse après que vous m'avez trompé et manqué de parole ? Vous êtes-vous confessé depuis que je ne vous ai vu ? Je ne vous tiendrai point pour mon ami, et ne vous parlerai pas, jusqu'à ce que vous ayez été confessé.* Alors il connut que le Père étoit plus qu'homme, puisque Dieu lui révéloit tout ce qui étoit caché dans son cœur : il se confessa et s'amenda.

Il demanda un jour à un sien ami, à Cochin, comment il se portoit ? L'ami lui répondit : *Fort bien, mon Père.*

Oui, reprit-il, *bien du corps, mais fort mal de l'âme.*

Cet homme projetoit alors une certaine méchanceté qu'il tenoit secrète ; mais il reconnut que le Père l'avoit découverte avec la lumière du ciel : il se confessa et rentra en lui-même. Un jour, avant son décès en l'île de Sancian, regardant en pitié celui qui le servoit, il lui dit : *Malheur sur toi, malheur sur toi.* En effet, quelque

temps après, étant devenu amoureux de certaines femmes, il fut tué dans son crime.

Notre-Seigneur fit plusieurs grands miracles par le Père François, dont le plus grand fut sa vie. Il chassa plusieurs démons des corps, tantôt en personne, tantôt par des hommes nouvellement convertis, les diables se plaignant de rage, de se voir ainsi chassés par des enfants. Il guérit plusieurs malades qui étoient affligés de diverses maladies, spécialement au cap de Comorin. En l'île de Ceylan, il guérit un homme tourmenté de la pierre, en disant la messe pour lui. D'autres qui étoient abandonnés, en faisant le signe de la croix ou jetant de l'eau bénite sur eux, retournoient en santé. A Amanguchy il fit marcher droit un boiteux, fit aussi parler les muets, ouïr les sourds. Il ressuscita aussi quatre morts, trois aux Indes et un au Japon.

Le premier des Indes fut, à Punical, un enfant noble, chéri de ses parents, lesquels affligés de la mort de leur fils, accompagnés de leurs parents et de leurs amis, eurent recours au Père, et lui présentant le défunt, le supplièrent d'avoir compassion de leur misère. Le Père en ayant pitié, s'agenouilla, et après avoir fait son oraison, commanda à l'enfant, qu'il prit par la main, de se lever au nom de Jésus-Christ. La mort obéit soudain au Seigneur de la vie, et l'enfant se leva sain et sauf. Le second fut, à la Pêcherie, un petit enfant d'une pauvre chrétienne, qui tomba en un puits, et se noya; on l'apporta mort chez sa mère, où le bon Père, touché par ses larmes et par ses prières, le ressuscita. Le troisième étoit aussi de la Pêcherie; et le quatrième, une fille, en la ville de Cangaximo, quand il alla au Japon.

Le Père passant à la Chine, fit amitié avec un marchand qui retourna aux Indes, où il s'abandonna au désordre de ses passions. Le Père lui apparut, et l'avertit avec un visage sévère, que Dieu le puniroit bientôt; l'homme répondit tout épouvanté, qu'il avoit raison; à quoi le Père repartit : *Ne l'avez-vous pas bien mérité, ayant commis tel péché?* lequel étoit si secret, qu'il n'y avoit que Dieu et le marchand qui le sussent. Il se repentit, se confessa, et prit l'habit de Saint-François par le conseil du Père.

Etant au bourg de Samore, au delà de Malaca, cheminant le long du rivage d'un fleuve proche de là, les gentils commencèrent à le poursuivre à coups de pierres et de flèches. Il s'avança, et recontra en fuyant une grosse poutre sur le bord de l'eau, qui lui fermoit le passage; il la prit d'une main et la détourna fort aisément, quoi qu'elle fût si lourde que plusieurs hommes ensemble ne la pouvoient ébranler. Les gentils voyant que c'étoit une force plus qu'humaine, cessèrent de le persécuter.

Retournons à ce qui se passa lors de son décès, lequel ayant été rapporté à ceux du vaisseau de Jacques Péreire, dans lequel le Père étoit venu, et qui mouilloit encore l'ancre au port de Sancian, chacun courut vers la chaumine où il étoit trépassé, pour le voir et le révérer. Ils le trouvèrent étendu sur sa pauvre couche, avec une nouvelle splendeur de visage, de grâce et de vivacité de teint, ayant l'air plutôt d'un homme qui se repose, que d'un trépassé.

On lui touva un reliquaire de cuivre pendu au col, où il y avoit trois divers papiers : celui du milieu enveloppoit un petit ossement de l'apôtre saint Thomas qu'il tenoit pour son patron et pour son modèle, et auquel il se recommandoit particulièrement; l'autre étoit une signature du glorieux saint Ignace son maître, qui témoignoit de l'opinion qu'il avoit de sa sainteté, et la confiance qu'il avoit en ses mérites; dans le troisième papier étoient écrits de sa main les vœux de sa profession, pour se souvenir toujours de ce qu'il avoit promis à Dieu, et de tâcher de l'accomplir parfaitement.

Les Portugois enlevèrent son corps avec tout l'honneur, et avec toute la révérence qu'ils purent; ils l'enterrèrent revêtu de ses ornements sacerdotaux dans un cercueil, en un lieu écarté, avec l'intention de l'emporter à Malaca quand le vaisseau partiroit. Afin de le pouvoir plus aisément faire, ils emplirent son cercueil de chaux vive pour faire manger la chair, et qu'il ne demeurât que les os sans aucune mauvaise odeur. Deux mois et demi après, qui fut le 17 de février 1552, le vaisseau étant prêt à faire voile, le capitaine envoya voir s'il pourroit enlever ce corps. Il fut trouvé sans aucun changement, avec la même couleur et

avec des marques d'être plutôt vif que mort : car il étoit entier, solide et plein de suc et de sang, les entrailles saines, rendant une suave odeur, pour montrer que quoique l'âme eût quitté son corps en le privant de vie, elle lui avoit encore laissé beaucoup de sainteté.

Ce saint corps fut porté en procession avec de nouveaux regrets jusque dans le vaisseau, qui fit voile, et arriva heureusement le 22 de mars suivant à Malaca. Quant on sut par la ville que le vaisseau étoit arrivé au port, et ce dont il étoit chargé, chacun alla faire honneur et révérence au corps du saint Père leur pasteur, leur prophète et leur maître. Il fut amené en procession solennelle dans l'église de la Compagnie, encore que pour lors il n'y eût pas un des religieux dans la ville, à cause que le Père auparavant que de mourir leur avoit commandé d'en sortir, pour punir la rébellion et la désobéissance du gouverneur de Malaca, qui avoit empêché l'ambassade de la Chine à Jacques Péreire.

Le cercueil fut alors ouvert, et on trouva le corps aussi entier que quand on l'y mit, chacun admirant les merveilles que Dieu opère pour honorer ses saints. Et pour mieux témoigner la sainteté du Père, Notre-Seigneur permit qu'il fût tiré du cercueil, et inhumé dans la terre avec ses habits, comme il étoit, lui mettant seulement un linge sur son visage, et un oreiller de soie sous sa tête.

Au mois d'août suivant, le Père Jean Beire, de la Compagnie, étant venu à Malaca, ouvrit secrètement le tombeau, où il trouva le linge dont on l'avoit couvert, et l'oreiller tout rougis d'un sang vermeil, avec une odeur céleste, et le corps aussi frais que quand il trépassa ; les habits et les ornements où il fut enterré étoient entiers, et sembloient n'avoir jamais été portés. Alors la dévotion s'augmentant, on leva le corps qui fut mis dans une châsse pour l'emmener à Goa, au premier bon vent. Il plût à Notre-Seigneur que depuis que le corps fut honorablement posé en cette châsse, la peste qui affligeoit Malaca, cessa par les mérites du saint Père : ce qui lui rendit le peuple encore plus affectionné.

Le temps étant favorable pour partir, on mit le corps richement

paré avec plusieurs cierges allumés et des parfums, sur un vaisseau qui se trouva au port de Malaca, dans lequel les marchands portugois n'osoient hasarder leurs marchandises, à cause qu'il étoit vieux et pourri : mais ayant su qu'on y mettoit le corps du saint Père, ils se rassurèrent, croyant que le navire qui avoit un si bon pilote ne pouvoit périr, ainsi qu'il arriva, car quoique le vaisseau fut échoué, et qu'on le tint pour perdu, en mettant le saint corps sur le tillac, tous prièrent Notre-Seigneur de les conduire par l'intercession du saint. Ils abordèrent à Baricala, et comme les vents étoient contraires, le capitaine du navire, Lopez de Norongue, s'en alla dans un bateau à Goa pour donner avis au vice-roi du don inestimable qu'il apportoit.

Le vice-roi Alphonse de Norongue envoya un brigantin léger et bien armé pour l'apporter promptement, car toute la ville de Goa avoit un tel désir de le voir, qu'ils ne purent attendre la venue du navire. Le Père Melchior Nuguez, recteur de la Compagnie et du collége de Saint-Paul, vice-provincial des Indes, entra en ce brigantin avec quelques autres Pères ; et l'ayant vu sain et entier, seize mois après son décès, ils le portèrent du navire dans le brigantin. Le lendemain ils descendirent dans un ermitage de Notre-Dame de Rebandar, à demi-lieue de Goa.

Le jour d'après, qui étoit le vendredi du Lazare 1554, il fut reçu avec une procession générale de toute la ville, et fut porté en l'église de la Compagnie. On mit la châsse dans la principale chapelle, où l'on célébra la messe : mais la populace y fit une telle presse, qu'elle rompit le grillage pour voir et toucher le saint corps, et il fut impossible de les faire sortir de l'église, jusque'à ce qu'on le leur eût montré trois fois ce matin-là. Les trois autres jours suivants il fallut encore le leur montrer, ainsi qu'il étoit revêtu, les mains et le visage découverts, pour satisfaire à la dévotion du peuple ; le quatrième jour il fut transporté dans un caveau auprès du grand autel, du côté de l'Évangile.

Le miracle de l'intégrité du corps du bienheureux Père Xavier étant divulgué, quant on sut qu'après avoir été mis dans de la chaux vive, puis enterré l'espace de seize mois, il étoit aussi frais

et aussi ferme, la couleur aussi vive, les habits aussi neufs, que s'il eût été plein de vie, Ambroise Rebeire, inquisiteur et visiteur général de Goa, voulut s'informer de cela; le vice-roi le désira aussi, et commanda à Cosme Saraive, son médecin, de visiter le corps saint pour en faire leur rapport; ce qu'ils firent fort soigneusement, et en rendirent témoignage.

Notre-Seigneur fit encore plusieurs miracles depuis sa mort par son intercession. Quand le corps saint passa par Baricala, Marie Serran, femme d'Antoine Rodriguez, qui étoit malade depuis plusieurs mois, faisant son oraison à son cercueil fut incontinent guérie. Elle coupa un bout de la ceinture du Père, qu'elle suspendit à son col, en guérit par deux fois un sien fils, d'une fièvre qui l'avoit tenu six mois; puis après, d'une apoplexie: elle en guérit aussi son mari d'une autre maladie, avec deux garçons blessés, et délivra sa servante qui se mouroit en travail d'enfant.

Quand le corps arriva à Goa, il y avoit une dame nommée Jeanne Péreire, plus morte que vive, d'un mal qui la rongeoit depuis trois mois : ne pouvant voir la procession, tant elle étoit foible, elle se recommanda au saint, et ressentit aussitôt de l'amendement, recouvrant ses forces et sa santé. Plusieurs autres atteints de diverses maladies, en touchant le saint corps, ou la châsse où il étoit pendant les trois jours qu'on le montra, furent aussi guéris.

Il décéda en l'île de Sancian, près de la Chine, le 2 de décembre 1552, âgé de cinquante ans, après avoir travaillé dix ans et demi dans les Indes, où il fut fort regretté de tous les chrétiens. Le roi Jean de Portugal l'aimoit tendrement et le révéroit comme un saint; ayant su les illustres vertus du saint Père, et les grands miracles que Notre-Seigneur opéroit par lui, il supplia le pape de le canoniser. Pour y procéder avec un bon fondement, le 28 de mars 1556, il commanda à François Baret, vice-roi de l'Inde, de faire informer diligemment de la vie, de la mort, des vertus et des miracles du Père Xavier, par tous les lieux de l'Inde où il avoit été; d'examiner les témoins qui l'avoient connu, et de recevoir leur déposition avec serment, pour lui envoyer ensuite l'en-

quête close et scellée. Ce qui fut fait, quoi qu'on n'informa qu'en quatre lieux de l'Inde, à Goa, à Cochin, à Basain et à Malaca. Quant l'enquête fut apportée en Portugal, le roi étoit décédé : ainsi l'instance de sa canonisation fut discontinuée.

Saint François Xavier étoit d'une haute stature, carrée et robuste, d'un visage grave et doux : il avoit la couleur blanche et vermeille, les yeux noirs et clairs, la tête bien proportionnée, le nez médiocre, la barbe noire, l'abord gai, vif et majestueux. Il portoit les cheveux longs, étoit vêtu d'une pauvre robe, et sans manteau, pour se conformer aux autres Prêtres, à la façon du pays. Le Père Turselin a écrit sa vie en six livres latins ; Jean de Lucène, en dix livres en langue portugoise ; Louis de Gusman en l'histoire de Castille ; des Moissons de la Compagnie en l'Inde orientale ; et le Père Maffée en son histoire latine des Indes, traitent bien au long de la vie, des vertus et des actions du Père Xavier.

Alexandre VII ordonna que sa fête se célébreroit le 3 décembre.

LA VIE DE SAINT BIRIN,

PREMIER ÉVÊQUE DE DORCHESTER, EN ANGLETERRE.

AN 640.

Jean IV, pape. — Héraclius, empereur. — Dagobert, roi.

On ne sauroit assez louer le zèle et le soin du Pape Honorius, à l'avancement de la religion chrétienne en Angleterre, principalement de la partie occidentale. Ayant appris qu'il y avoit espérance, que s'il y envoyoit des vignerons pour y planter la vigne du Sei-

gneur, ils n'y seroient point mal reçus, il y députa saint Birin pour semer la doctrine évangélique dans les cantons et dans les provinces où la foi et la religion chrétienne n'avoit point encore été annoncée. Saint Birin donc sur la promesse et la protestation qu'il fit à Sa Sainteté d'y accomplir son devoir, fut sacré évêque par Astérius, qui étoit évêque de Gênes.

Ce saint évêque traversa promptement toute la France, et vint en Bretagne pour passer en Angleterre. Avant que de s'embarquer il voulut célébrer la messe, où il communia ceux de sa compagnie. Après cela il entra dans le navire, et oublia un corporal que le pape Honorius lui avoit donné, sur lequel il consacroit le corps de Notre-Seigneur, et qu'il portoit enveloppé pendu à son col, si bien que lors qu'ils furent montés sur le vaisseau en mer et déjà un peu avancés, il s'éleva une grande tempête, qui donnoit bien de la peine aux matelots.

Ce saint évêque voulut s'adresser au maître de la mer aussi bien que de tout le reste de l'univers, qu'il croyoit avoir sur lui dans ce corporal, afin de le prier de faire cesser cette bourrasque de vents : mais il demeura bien étonné lorsqu'il ne le trouva pas, et son affliction fut fort grande, pensant l'avoir laissé tomber dans la mer. Toutefois les matelots lui donnèrent quelque consolation, soutenant qu'il l'avoit laissé au port, et qu'assurément il ne l'avoit point quand il entra dans le vaisseau. Néanmoins cette consolation étoit petite, parce que la tempête empêchoit que le vaisseau ne pût retourner ; et ainsi il demeuroit toujours privé de ce qu'il chérissoit le plus. Enfin tout plein de confiance en Dieu, il se jeta en mer, marchant hardiment sur les eaux, et alla chercher ce corporal; et quand il l'eut retrouvé, il s'en retourna franchement à son vaisseau de la même facon qu'il en étoit sorti ; car Dieu l'avoit arrêté miraculeusement contre tous les efforts de la tempête, afin d'attendre le saint prélat. Ces pauvres mariniers voyant cela, conclurent que c'étoit un effet de la puissance divine, et qu'il falloit que le Dieu que saint Birin prêchoit et adoroit, fût en effet le vrai Dieu, en vertu duquel ces merveilles se faisoient. Aussitôt ils se

firent instruire par le saint homme, embrassèrent la religion chrétienne, et reçurent le baptême.

Saint Birin prit terre, et aborda à une certaine contrée de l'Angleterre occidentale, dont les habitants, que l'on nommoit anciennement West-Saxons, étoient idolâtres. Il resolut de s'y arrêter, d'y apporter le flambeau de l'Évangile, pour éclairer ces pauvres gens qui étoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, et de ne passer pas plus avant, puisqu'ils témoignoient un grand désir de l'entendre, accourant de toutes parts autour de lui; il sembloit même qu'ils y prissent plaisir. Alors il déploya ce qu'il apportoit, leur expliquant les mystères de la foi chrétienne : de sorte que d'abord plusieurs se firent chrétiens et furent baptisés. Ceci arriva l'an de Notre-Seigneur 635, environ trente-huit ans après que le pape saint Grégoire eut envoyé saint Augustin en Angleterre.

Il y avoit une femme sourde et aveugle depuis longtemps, qui eut révélation d'aller vers l'évêque Birin, par lequel elle recouvreroit l'ouïe et la vue, ce qu'elle fit : et sitôt que le saint homme eut fait le signe de la croix, elle reçut une entière guérison. Ce miracle ayant été divulgué par tout ce royaume, donna un vif désir à chacun de voir ce nouveau prédicateur, qui faisoit ces merveilles. Le roi même, qui s'appeloit Cengilsy, voulut l'entendre; après s'être fait pleinement instruire, il reçut le baptême par saint Birin, et eut pour parrain Oswal, roi de Nortumbres, qui pour sa sainte vie a mérité d'être mis au rang des saints, et dont il épousa la fille quelque temps après. Ainsi toute cette contrée renonça au culte des faux dieux, et embrassa la religion chrétienne, par le moyen de saint Birin.

Ces deux rois voulant remercier le saint évêque pour la grande obligation qu'ils lui avoient d'avoir retiré ce pays-là de l'idolâtrie, lui donnèrent la ville de Dorchester pour y établir son siége épiscopal. Cette ville est distante d'Oxford d'environ sept lieues. Il y fit bâtir une belle église qui y servit de cathédrale, et où il institua des chanoines. Lui et ses successeurs y ont demeuré l'espace de 457 ans jusqu'en l'an 1067, que l'évêque Remy transporta ce siége à Lincoln, sous le règne de Guillaume le Conquérant. Saint

Birin enfin après avoir beaucoup travaillé à la conversion de ce peuple, et gouverné son troupeau en vrai pasteur, mourut le 3 décembre, et fut enterré en l'église cathédrale de Dorchester.

Son corps demeura longtemps depuis caché en cette église, jusqu'à ce que l'an 1224, saint Birin apparut à un chanoine, lui commanda de chercher son corps, et lui dit qu'il étoit devant l'autel de Sainte-Croix. Ce chanoine en avertit l'archevêque Etienne, qui pour lors gouvernoit cette église ; et ce précieux gage fut trouvé entier, au lieu qui avoit été révélé à ce chanoine, mais réduit en poudre, avec plusieurs choses propres à un évêque, qui avoient été enterrées avec lui. Il se trouva présent un certain abbé, qui voyant le saint corps, s'écria : *Assurément voilà le corps de saint Birin, car cette nuit passée j'ai entendu la voix comme d'une personne, qui disoit : Ne doutez point de l'invention du corps de saint Birin, vous le trouverez entier, mais réduit en poudre.*

Cette invention fut d'autant plus célèbre, qu'elle fut approuvée, et honorée de Dieu par plusieurs miracles. Un aveugle recouvra la vue. Un jeune homme sourd et muet eut révélation d'aller à Dorchester, et de se recommander aux prières de saint Birin, et que là il recevroit une entière guérison : et sur ce qu'il s'excusoit qu'il ne savoit le lieu ni le chemin, celui qui lui apparoissoit s'offrit de le conduire, ce qu'il fit, et Dieu lui rendit l'usage de la parole et de l'ouïe. Comme ce jeune homme parloit anglois, un certain chanoine lui dit en raillant, que celui qui lui avoit appris à parler n'étoit pas un courtisan, parce qu'il lui eût appris le langage de la cour. Trois jours après il parla plus librement françois qu'anglois. Il y eut de plus trois morts ressuscités, un lépreux guéri; et un muet, qui l'étoit de naissance, recouvra l'usage de la parole.

Le vénérable Bède en son histhoire ecclésiastique d'Angleterre dit, que le corps de saint Birin fut transporté de Dorchester à Vinchester, et qu'il fut mis en l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, durant le siége de Hedda, évêque du lieu. Mais les chanoines de Dorchester n'en demeurèrent pas d'accord, ils en eurent procès vers le pape Honorius III, qui leur écrivit deux fois : et sur le rap-

port des miracles qui se faisoient ordinairement à Dorchester, et non à Vinchester, conclut que véritablement il y avoit plus d'apparence que ce précieux trésor fût à Dorchester qu'à Vinchester.

La vie de saint Birin a été écrite par Guillaume Rames, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît; le cardinal Baronius la croit être la même que celle que Surius a recueillie d'un autre auteur. Ce cardinal en parle fort honorablement tant en ses Annales qu'en ses Annotations sur le martyrologe. Le vénérable Bède décrit sommairement sa vie. Le martyrologe romain fait mention de lui en ce jour-ci, ainsi que le docte Molan en ses Additions au martyrologe d'Usuard.

LA VIE DE SAINT CASSIEN DE TANGER,

MARTYR.

Le bienheureux Cassien exerçoit la charge de greffier sous Aurèle Agricolan, lieutenant du préfet du prétoire en Afrique. C'étoit lui qui tenoit la plume, et qui écrivoit les réponses de Marcel, dans l'interrogatoire que ce généreux soldat prêta devant ce magistrat le 3 des calendes de novembre. Agricolan le pressoit vivement, et se servant pour l'intimider, de paroles menaçantes qu'il prononçoit d'une voix terrible, il sembloit qu'il alloit lui arracher un lâche et honteux désaveu de sa foi. Mais le saint martyr montra en cette rencontre une fermeté inébranlable: il protesta toujours hautement qu'étant soldat de Jésus-Christ, il ne pouvoit plus porter les armes pour un autre maître; et il persista dans cette déclaration avec une constance si héroïque, qu'il parut en ce moment être lui-même le juge de celui qui le jugeoit.

Agricolan commençoit à entrer en fureur, et déchargeant sa co-

lère sur le papier, il dictoit à son greffier tout ce qu'elle lui inspiroit. Cassien écrivit quelque temps, mais enfin voyant que le gouverneur, quoique vaincu par les reparties sages et sensées de Marcel, ne laissoit pas de prononcer contre lui la sentence de mort, la patience lui échappa. Il ne put dissimuler davantage son indignation; il se leva brusquement du bureau sur le quel il écrivoit; et se récriant de toute sa force contre une aussi horrible injustice, il jeta au visage du tyran plume, encre et papier.

Une action de cette force mit le trouble et la confusion dans toute l'assemblée, et la partagea en divers sentiments. Les uns étoient dans l'admiration, les autres dans la crainte, tous dans la surprise et dans l'attente. Marcel sourioit, mais Agricolan frémissoit de rage; il descendit tout furieux de son tribunal: et ne se possédant presque plus, il demanda à Cassien pourquoi il avoit ainsi jeté les registres à terre. Le greffier lui répondit: Parce que vous venez de rendre une sentence injuste. Agricolan, pour ne se voir plus exposé à de nouveaux reproches de son injuste cruauté, l'envoya en prison.

Au reste la joie que saint Marcel avoit témoignée par son sourire, provenoit d'un secret pressentiment que le Saint-Esprit lui avoit donné, que Cassien seroit le compagnon de son martyre. En effet, saint Marcel en ayant ce jour-là même reçu la couronne pour laquelle il formoit depuis long-temps de continuels souhaits, peu de jours après, c'est-à-dire le 3 de décembre, le bienheureux Cassien la reçut aussi au même lieu, et presque avec les mêmes circonstances.

En Judée, saint Sophonie, prophète.

A Rome, saint Claude, tribun, et sainte Hilarie, sa femme, saint Jason et saint Maur ses fils, avec soixante-dix soldats, martyrs. Dans ce nombre, l'empereur Numérien fit attacher Claude à une grosse pierre, puis précipiter dans un fleuve, et fit décapiter les soldats et les fils de Claude. Quant à sainte Hilarie, après qu'elle eut inhumé

ses fils, elle fut arrêtée par les païens, quelque temps après, lorsqu'elle prioit près de leur sépulture, et rendit son âme au Seigneur.

En Afrique, saint Claude, saint Crispin, sainte Magine, saint Jean et saint Etienne, martyrs.

En Pannonie, saint Agricole, martyr.

A Nicomédie, martyre de saint Ambique, saint Victor et saint Jules.

A Milan, saint Miroclès, évêque et confesseur, dont saint Ambroise a fait mention quelquefois.

A Coire en Allemagne, saint Lucius, roi des Anglois, qui fut le premier de leurs rois à embrasser la foi chrétienne, au temps du pape Eleuthère.

A Sienne en Toscane, saint Galgan, ermite.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Barbe, vierge et martyre.
— Le bienheureux Carloman, roi de France et religieux de l'Ordre de Saint-Benoît.

Saint Théophane; saint Mélèce, évêque du Pont; saint Félix, évêque de Bologne; saint Osmond, évêque d'Angleterre; saint Annon, évêque de Cologne; saint Maruthas, évêque en Mésopotamie; saint Bernard, cardinal et évêque de Parme.

LA VIE DE SAINTE BARBE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 240.

Saint Fabien, pape. — Maximin, empereur.

Du temps que Maximin étoit empereur d'Orient, il y avoit en Nicodémie un riche et puissant seigneur, nommé Dioscore, mais fier, cruel, et fort adonné au service des faux dieux. Ce seigneur avoit une fille unique, nommée Barbe, extrêmement belle, et bien éloignée des mœurs de son père. Celui-ci craignant qu'elle ne fût recherchée à cause de sa rare beauté et de ses grandes richesses, par des personnes qu'il n'affectionneroit pas, l'enferma en une tour, afin qu'étant éloignée des yeux des hommes, personne n'en eût envie. Notre-Seigneur gagna tellement le cœur de la sainte en cette tour, qu'elle résolut de garder sa virginité, et de le choisir pour son époux, renonçant à tous les plaisirs et sensualités de la chair.

Quelque temps après, son père la voulut marier à un noble et

riche seigneur qui la demandoit : mais elle n'en voulut point entendre parler, et répondit à son père, qu'il n'étoit pas raisonnable que celle qui avoit déjà un Époux immortel, fût mariée à un homme, et que pour les joies du mariage elle perdît les doux entretiens de son Époux. Son père résolut de s'absenter de sa maison, espérant que sa fille s'adouciroit peu à peu, et condescendroit enfin à sa volonté. Il fit faire un bain pour sa fille, avec deux fenêtres pour lui donner du jour, puis s'en alla, et demeura un grand espace de temps hors du pays.

La sainte fille descendant un jour pour voir l'ouvrage de ce bain, commanda qu'on y fît trois fenêtres en l'honneur de la très-sainte Trinité, et non pas deux, comme son père l'avoit ordonné. En versant des larmes qui tomboient dans la fontaine comme de grosses perles précieuses, elle s'approcha d'un pilier de marbre qui étoit là, et y fit le signe de la croix du bout du doigt, qui fut aussi facilement gravé que si le marbre n'eût pas été plus dur que de la cire ; il y demeura toujours depuis, au grand étonnement de ceux qui le virent : et tous ceux qui entroient en ce bain pour recouvrer la santé, guérissoient de toutes leurs maladies. Après cela, la sainte voyant les idoles que son père y tenoit, jetoit de pitoyables soupirs du fond du cœur, et crachoit dessus, en disant : *Que tous ceux qui vous adorent, deviennent semblables à vous, avec ceux qui vous tiennent pour dieux, se confiant en votre aide et en votre faveur.*

Dioscore étant de retour de son voyage, trouva trois fenêtres où il n'en avoit commandé que deux, et le signe de la croix imprimé dans ce pilier de marbre. Alors il voulut savoir de sa fille la cause de cette nouveauté. Elle lui dit hardiment sans s'émouvoir tout ce qui se passoit : prenant de là sujet de lui prêcher la foi de Notre-Seigneur, le mystère de la très-sainte Trinité, et de notre Rédemption, que le Fils de Dieu opéra en mourant sur la croix. On ne peut pas exprimer en quelle fureur entra Dioscore, voyant que Barbe sa fille étoit chrétienne, et qu'à cette occasion elle avoit refusé de se marier. Le faux zèle qu'il portoit à ses dieux, joint à la crainte d'une confiscation de ses grands biens, si cela venoit jus-

qu'aux oreilles de l'empereur, lâcha la bride à sa cruauté naturelle, de sorte qu'oubliant le nom de père pour prendre celui de tyran, il mit la main à l'épée contre sa fille, qui s'enfuit de devant lui, Dieu l'ayant réservée à une plus signalée victoire, et à un plus noble triomphe.

Comme ce cruel bourreau couroit après elle pour l'attraper, un grand rocher s'entr'ouvrit soudain par la vertu du Seigneur, à qui toutes les créatures obéissent, et la sainte se garantit, passant au travers. Son père ne fut point amolli de ce miracle, parce qu'il étoit plus dur que la pierre même : au contraire ayant su par deux pasteurs le chemin qu'elle tenoit, il courut après elle et l'attrapa, lui donnant des coups de poings et de pieds ; puis il la traina par les cheveux dans les chemins raboteux, jusqu'à une petite maison, où il la fit enfermer.

Pour se mieux venger d'elle, et rendre témoignage de l'honneur qu'il portoit aux dieux, il la fit conduire devant le président Marcien, où il l'accusa d'être chrétienne, et demanda que la rigueur des lois impériales contre les chrétiens fût exécutée contre elle. Sa fierté fut si barbare, qu'il fit jurer le président qu'il traiteroit sa fille avec toute rigueur, jusqu'à la faire mourir dans les tourments.

La vierge fut conduite devant Marcien, qui commença à la flatter de paroles, lui voulant persuader de quitter ce qu'il appeloit une vaine superstition : mais ayant trouvé le cœur de sainte Barbe plus impénétrable qu'un rocher, changeant cette douceur simulée en une vraie cruauté, il la fit dépouiller et fouetter avec des nerfs de bœuf, puis frotter ses plaies d'un rude cilice: de sorte que son sang ruisseloit de tous côtés. On la ramena en prison, où son cher Époux Jésus-Christ lui apparut sur le minuit, brillant d'une grande clarté, lequel l'encouragea, et lui promit d'être toujours à côté d'elle, pour la tenir en sa protection, en sorte que toutes les inventions et les cruautés des tyrans ne la pourroient vaincre. Avec ces paroles que Notre-Seigneur lui dit, elle demeura aussi sainte de tous ses coups, que si elle ne les eût jamais reçus sur son corps,

et fort résolue d'endurer tous les tourments qu'on lui voudroit présenter.

Le lendemain on la fit comparoître devant le président, qui la voyant si bien guérie de ses plaies, en fut surpris, et attribua le miracle du vrai Dieu à la pitié de ses faux dieux. Il essaya pour la seconde fois, mais en vain, de faire reconnoître à la sainte qu'elle devoit adorer ses faux dieux, qui avoient une si grande bonté pour elle. Mais elle répondit avec toute la constance qui se pouvoit désirer en une fille, que Jésus-Christ l'avoit choisie pour épouse. Le président irrité de cela, commanda à deux puissants bourreaux de gratter les flancs de la sainte avec des peignes de fer ; et après qu'ils furent entr'ouverts, il les fit brûler avec des torches ardentes, et lui fit frapper la tête à coups de marteau. Cette bienheureuse vierge restoit ferme au milieu de ces tourments ; ayant le cœur et les yeux au ciel, et disoit à son cher Époux : *Ah! bon Jésus, vous voyez bien le secret de mon cœur, et savez que j'ai mis toute mon espérance en vous : Seigneur, que votre pitoyable main ne me délaisse pas, car sans vous je ne puis rien, et je puis tout avec vous.*

Sa cruauté alla bien plus loin : car il lui fit couper les seins avec des rasoirs, et elle endura une extrême douleur en ce tourment : mais l'amour qu'elle portoit à Notre-Seigneur, et le désir de souffrir pour lui, apaisoit toutes ses douleurs. Afin de les supporter avec plus de force et de joie, elle disoit avec le Prophète royal : *Mon Dieu, ne vous détournez pas de moi et ne retirez pas votre esprit d'avec moi.*

Le tyran pour détourner la sainte, et épouvanter les autres filles chrétiennes par son exemple, commanda qu'on la trainât toute nue par les rues, la châtiant à coups de fouet. Pendant que l'on faisoit cette cruelle et ignominieuse exécution, elle leva les yeux au ciel, en disant : *Mon Seigneur, qui couvrez le ciel de nuages, et la terre de l'obscurité de la nuit, cachez, s'il vous plaît, la nudité de mon corps, de peur que les yeux infidèles la voyant n'aient sujet de blasphémer votre saint Nom.* Sa prière fut exaucée aussitôt ; car Notre-Seigneur couvrit si bien le corps de la pure vierge depuis les pieds jusqu'à la tête d'une merveilleuse clarté en forme de

longue robe, que les païens ne la purent voir. On la ramena devant le président, qui après tant d'épreuves de sa constance la condamna d'avoir la tête tranchée.

Dioscore son père s'étoit trouvé à tout ce spectacle, se baignant comme un tigre dans le sang de sa fille, et s'endurcissant de ses tourments. Il requit le juge qu'il le laissât être son bourreau, et qu'elle mourût de sa main. On la mena hors la ville sur une montagne, où sainte Barbe s'agenouillant fit une dévote prière à Dieu, le remerciant de ce qu'il l'avoit réduite à ce point, et le suppliant d'accorder toutes les grâces que les chrétiens lui demandèrent pour l'amour d'elle. Alors une voix descendit du ciel, qui l'appela pour recevoir la couronne, et lui promit que ce qu'elle venoit de désirer seroit accompli. Elle tendit le col à son père, qui le lui coupa de son épée.

Une autre pieuse femme nommée Julienne mourut avec la sainte. Ayant vu la joie et la patience avec laquelle sainte Barbe enduroit les tourments, dans lesquels elle étoit consolée de Dieu, et que ses plaies avoient été guéries en la prison, elle fut tellement excitée à l'imiter, qu'elle en fit une démonstration publique. Le juge la fit prendre et tourmenter sur-le-champ, lui fit arracher les seins, et puis trancher la tête en la compagnie de la noble vierge sainte Barbe, avec laquelle elle reçut la couronne du martyre. Mais par la justice de Dieu, l'impie Dioscore, indigne du nom de père de sainte Barbe, après qu'il l'eut exécutée, fier et content de s'être vengé de sa fille, et de l'avoir offerte en sacrifice aux dieux, retournant de la montagne en sa maison, fut privé de la vie temporelle et éternelle par un éclat de tonnerre. Il en arriva autant au président Marcien.

Les corps de sainte Barbe et de sainte Julienne furent enlevés par Valentinien, homme pieux, qui les enterra honorablement en un lieu nommé Gelase, où Notre-Seigneur par son intercession fit plusieurs grands miracles.

Le martyre de sainte Barbe arriva le 4 décembre, sous la persécution de Maximin. Il a été écrit par Damase et Arsène, desquels Pierre Galais, protonotaire apostolique, l'a tiré. Métaphraste l'a aussi

écrit; l'un et l'autre se trouvent dans Laurent Surius en son sixième tome. Tous les martyrologes font mention d'elle; les Grecs célèbrent aussi sa fête, et l'appellent l'illustre martyre sainte Barbe. Elle fut martyrisée en Nicomédie, sous Maximin, qui succéda en l'empire à Alexandre Sévère (ainsi que dit le Martyrologe romain), et quelques-uns assurent qu'elle fut instruite par Origène en la sainte Écriture.

Sainte Barbe est particulièrement invoquée contre les tonnerres et les foudres, dont Notre-Seigneur punit le juge et son père, qui la condamna et la fit mourir. Un prêtre nommé Théodoric rapporte un miracle insigne, qui s'accomplit sous ses yeux l'an 1448, en la ville de Gorgue en Hollande, et dont Surius fait mention. Il y avoit en ce pays un homme qui étoit dévot à cette sainte à cause qu'il avoit ouï-dire que tous ceux qui l'honoroient durant leur vie, ne mouroient point qu'ils n'eussent premièrement reçu les saints Sacrements. Cet homme nommé Henri, se trouva surpris du feu, sans qu'il pût sortir de la maison où il étoit couché, et se voyant environné de tous côtés de flammes, et son corps qui brûloit au milieu, il avoit plus de regret de mourir sans sacrement, que d'être brûlé vif. Il se souvint de sainte Barbe, l'invoqua et implora son aide, non pour être préservé de la mort, mais afin qu'il ne mourût point sans recevoir les Sacrements de l'Église. Sainte Barbe lui apparut, elle amortit les flammes, en mettant son manteau au devant, et le délivra de cet incendie, lui disant qu'à cause de la dévotion qu'il lui avoit portée, Dieu avoit prolongé sa vie jusqu'au lendemain matin, pour lui donner le loisir de se confesser, de communier, et de recevoir l'Extrême-Onction. Ce qui fut fait, encore que le corps de cette homme fut tellement brûlé depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'on l'eût pris pour un homme grillé et rôti, et non pas vivant.

LA VIE DU BIENHEUREUX CARLOMAN,

DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Le bienheureux Carloman étoit fils de Charles-Martel, frère de Pepin-le-Bref et oncle de Charlemagne. Après la mort de son père, qui avoit sauvé la France de l'invasion des Sarrasins et qui la gouvernoit sous les derniers rois Mérovingiens, Carloman eut en partage la Neustrie, la Souabe et la Thuringe. En ce temps-là saint Boniface évangélisoit l'Allemagne. Carloman l'aida de tout son pouvoir. Par ses conseils il assembla plusieurs conciles où l'on rétablit l'autorité des saints Canons. Il enrichit le monastère de Fulde et plusieurs autres couvents qui furent alors fondés en Allemagne. Les peuples de ce pays s'étant révoltés, il marcha contre eux avec son armée, et les ayant vaincus, assura le triomphe du Christianisme.

Cependant saint Boniface cherchoit à lui donner le ciel en échange de tous les bienfaits qu'il en recevoit. Il lui parloit souvent de la nécessité de travailler au salut de son âme, en sorte que le prince se résolut de renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. En 747 il fit à son frère l'abandon de son État, et partit pour Rome, où le pape saint Zacharie l'encouragea dans ses pieux desseins, lui donna de ses mains la tonsure monastique et lui conseilla de se retirer au couvent des Bénédictins du mont Saint-Oreste, anciennement appelé le Soracte.

Carloman fit bâtir au pied de la montagne un nouveau couvent qu'il dédia à saint Étienne, premier martyr. Il fit encore plusieurs autres fondations dans ce pays; mais comme tous les Francs qui alloient à Rome le venoient visiter dans sa retraite, il résolut de

fuir ces hommages, et de s'aller cacher dans un monastère où il seroit entièrement inconnu. Il fit part de son projet à un de ses compagnons et tous deux s'étant échappés de nuit, ils prirent le chemin du Mont-Cassin, qui étoit la maison mère de l'Ordre de Saint-Benoît.

« Un jour donc, vers le coucher du soleil, raconte un pieux visiteur de cette antique et célèbre abbaye, deux pèlerins inconnus gravissoient le flanc rocailleux du Mont-Cassin, puis frappoient à la porte du couvent. « Soyez les bienvenus, mes frères, leur dit le Père hôtellier.

— Dieu vous bénisse de votre charité.

— Frères, que demandez-vous ? leur dit l'abbé.

— Nous sommes venus, reprennent les étrangers, pour servir Dieu avec vous dans cette sainte maison.

« Ils sont admis au nombre des Frères; mais ordre est donné de veiller avec soin sur leur conduite et d'éprouver leur vocation. L'abbé lui-même veut se charger de l'un d'eux. Pour exercer sa patience et son humilité, il l'envoie garder les brebis; l'étranger obéit avec grâce. Chaque matin il conduit sur le plateau que nous parcourions nous-mêmes, son petit troupeau qu'il surveille avec amour et qu'il ramène chaque soir au monastère. Un jour, des larrons, sortis brusquement de la forêt, veulent lui enlever une de ses brebis; il court à eux et leur dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne souffrirai pas que vous preniez rien de ce qui m'est confié. Alors ces méchants le dépouillent de ses habits et se retirent : le pauvre berger revient au couvent presque nu. Pour l'éprouver, l'abbé, loin de compatir à ses peines, le traite d'homme lâche et sans conduite; à quoi l'inconnu répond humblement : « Je sais bien que je ne suis qu'un pécheur qui commet beaucoup de fautes. »

Quelque temps après, l'abbé le met à une autre épreuve, et lui ordonne d'aller aider le Frère qui sert à la cuisine. L'étranger s'incline profondément et se rend à son nouvel emploi; mais ne l'ayant jamais pratiqué, il entasse les maladresses. Le Frère cuisinier s'impatiente si fort qu'il en vient à le frapper. L'inconnu ne

répond rien ; mais l'autre étranger, ne pouvant contenir son indignation, dit au cuisinier : Frère, que Dieu et Carloman vous le pardonnent. *Frater, ignoscat Deus et Carlomannus.*

A quelques jours de là, une nouvelle faute provoque la même scène ; et le compagnon de l'inconnu dit encore : Frère, que Dieu et Carloman vous le pardonnent. *Frater, ignoscat Deus et Carlomannus.* Enfin, une troisième maladresse attire le même traitement au pauvre novice. Alors son compagnon emporté par la colère, saisit un pilon, en frappe le cuisinier, et lui dit : Méchant serviteur, que ni Dieu ni Carloman ne te pardonnent. *Nec tibi Deus pareat, serve nequam, nec Carlomannus ignoscat.*

L'abbé ayant appris cette querelle fit mettre en prison le compagnon de l'inconnu, et le lendemain, il le fit comparoître devant le chapitre assemblé. L'accusé étant à genoux : « Pourquoi, lui dit l'abbé, avez-vous battu le Frère cuisinier ?

— C'est parce que j'ai vu le plus méchant de tous les serviteurs frapper le meilleur et le plus noble de tous les hommes.

— Qui est donc ce religieux que vous appelez le plus noble de tous les hommes ?

— C'est notre prince Carloman, qui a quitté sa dignité et la gloire du monde pour l'amour de Jésus-Christ.

A ces mots tous les religieux, étonnés, l'abbé en tête, se lèvent de leurs stalles, entourent le prince et lui font mille excuses. Mais oubliant ce qu'il avoit été dans le siècle : Mes Pères et mes frères, leur dit Carloman, vous vous trompez, je ne suis pas un prince, je ne suis qu'un pauvre pécheur.

Bientôt, par l'ordre du pape Étienne, le pauvre pécheur du Mont-Cassin fut envoyé en France pour traiter avec son frere Pepin, des grands intérêts de la paix de l'Europe. (1). »

Ce fut dans ce voyage qu'il obtint de Pepin-le-Bref les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique qui avoient été transportées en France à l'abbaye de Fleury, pour les soustraire aux insultes des Lombards. Le prince les ramena au Mont-Cassin où

(1) *Les Trois Rome*, par *Mgr Gaume*, t. III, p. 61 et suiv.

elles furent placées sous le grand autel. Il reprit ensuite les humbles fonctions de jardinier du couvent, dans lesquelles il espéroit mourir, lorsque Astolphe, roi des Lombards, dont le frère étoit aussi entré dans l'Ordre de Saint-Benoît, le pria de demander la paix pour lui au redoutable Pepin-le-Bref qui le menaçoit de passer en Italie. Sur le commandement expresse de son abbé, le bienheureux Carloman se rendit de nouveau en France où le pape s'étoit réfugié. Il obtint la paix pour Astolphe ; mais ce prince perfide ayant renouvelé ses persécutions contre l'Eglise et essayé de tromper Pepin, celui-ci prit enfin la résolution de mettre un terme à la domination des Lombards.

Sur le conseil du pape, le bienheureux se retira alors dans un monastère de Vienne, où la fièvre l'ayant surpris, il mourut le 4 décembre, vers l'an 754, en odeur de sainteté.

Son corps fut reporté au Mont-Cassin dans une châsse d'or, où son frère l'avoit fait déposer, et comme les miracles se multiplioient à son tombeau, ses reliques furent placées sous le grand autel, à côté de celles de saint Benoît. En 1628, le saint corps fut uni dans une urne de marbre à ceux de saint Constantin et de saint Simplice, abbés du Mont-Cassin.

Le bienheureux Carloman n'a jamais été canonisé par l'Eglise. Il a été honoré cependant d'un culte très-ancien dans le monastère où il vécut.

A Constantinople, saint Théophane et ses compagnons.

Dans le Pont, saint Mélèce, évêque et confesseur, qui, bien que très-distingué par sa grande érudition, étoit cependant encore bien plus remarquable par la vertu de son cœur et la pureté de sa vie.

A Bologne, saint Félix, évêque, qui auparavant avoit été diacre de l'église de Milan sous saint Ambroise.

En Angleterre, saint Osmond, évêque et confesseur.

A Cologne, saint Annon, évêque.

En Mésopotamie, saint Maruthas, évêque, qui répara les églises qui avoient été ruinées en Perse par la persécution du roi Isdegerde, et illustre par plusieurs miracles. Il mérita d'être honoré même de ses ennemis.

A Parme, saint Bernard, cardinal et évêque de cette ville.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Sabas, abbé. — Sainte Crispine, martyre.

Saint Basse, évêque et martyr; saint Jules et ses compagnons, martyrs; saint Dalmace, évêque et martyr; saint Pélin, évêque et martyr; saint Anastase, martyr; saint Nicet, évêque de Trèves; saint Jean le Thaumaturge, évêque.

LA VIE DE SAINT SABAS,

ABBÉ.

AN 531.

Jean II, pape. — Justinien, empereur. — Childebert, roi.

Saint Sabas naquit en un village de la province de Cappadoce, nommé Mutalasque. Son père s'appeloit Jean, et sa mère Sophie, personnes nobles et pieuses. Ses parents furent contraints d'aller à Alexandrie d'Egypte, laissant Sabas leur fils, âgé de cinq ans, sous la garde d'Hermias son oncle maternel. Sa femme, qui étoit grondeuse, rudoyoit si fort Sabas, qu'il fut contraint de se retirer chez un autre de ses oncles nommé Grégoire, afin de vivre plus en repos.

Ses deux oncles, Hermias et Grégoire, entrèrent en de grands procès, à cause des biens de Sabas, que ses parents lui avoient laissés en allant à Alexandrie. Le saint jeune homme étant d'un naturel doux et paisible, se fâcha de les voir entrer en de si grands débats pour si peu de chose que le bien, et se retira dans un monastère pour se donner tout à Dieu. Depuis, ses oncles s'accordèrent

et le voulurent retirer du monastère, pour le mettre en jouissance de son bien, et le marier : mais il étoit déjà si uni avec Dieu, et si embrasé de son amour, qu'ils ne le purent détourner de sa sainte résolution Il s'adonnoit fort à la vertu, tâchant d'exceller en tout, particulièrement en l'abstinence et la sobriété.

Un jour qu'il travailloit au jardin du couvent, il vit sur un pommier de belles pommes, et en cueillit une en intention de la manger : il s'avisa depuis que c'étoit une tentation du diable, de sorte qu'il la jeta, et la foula aux pieds, faisant résolution, pour mieux vaincre l'ennemi, de ne manger jamais de pommes. Avec cette victoire il s'avança aux autres vertus, s'exerçant le jour aux travaux, et la nuit à l'oraison. Il étoit si charitable et si rempli de compassion, qu'une fois le boulanger de la maison ayant mis ses habits mouillés dans le four pour les sécher, comme il n'y pensoit plus, il y mit ensuite le feu ; et se ressouvenant alors que ses habits y étoient, il commença à se fâcher. Sabas eut un tel regret de voir l'affliction du boulanger, auquel il servoit de compagnon, que faisant le signe de la croix, il entra dans le four, et en rapporta les habits, passant au travers des flammes sans se brûler.

Après qu'il eut demeuré quelque temps en ce monastère, ayant atteint l'âge de dix-huit ans, par une inspiration particulière de Dieu, et avec le congé de son abbé, qui en eut révélation, il alla visiter les saints lieux de Jérusalem, et de là par le conseil de l'abbé Euthime, il se mit sous la discipline d'un homme parfait, nommé Théoctiste, sous lequel il fit un grand progrès en toute sorte de vertus. C'étoit toujours le premier à l'oraison et au travail. Il étoit humble, obéissant, modeste, charitable envers tous, les secourant en leurs offices et en leurs charges, avec un soin et une joie extraordinaire. Il servoit de modèle à chacun ; ils l'appeloient le vieux garçon, parce qu'en son jeune âge on remarquoit déjà le sens d'une vénérable vieillesse.

Il alla une fois, par obéissance à son supérieur, accompagner un autre moine qui se rendoit à Alexandrie, où il rencontra ses parents. Ceux-ci le voulurent retirer par force de la religion ; mais lui connoissant que c'avoit été un artifice du diable, et un piége

qu'il avoit tendu pour l'attraper, résista fortement aux assauts de ses parents, qu'il apaisa enfin, et il les fit soumettre à sa volonté.

De là il entra dans la caverne d'un monastère, pour y mener une vie solitaire; et il y demeura cinq ans, menant une vie plus angélique qu'humaine. Il restoit cinq jours de la semaine sans manger, toujours occupé en l'oraison, ou au travail. Le samedi il sortoit de sa caverne, et apportoit cinquante paniers qu'il avoit faits en cinq jours, et le dimanche il rentroit dans sa caverne avec autant de branches de palmier qu'il lui en falloit pour travailler toute la semaine. Les diables le persécutoient infiniment, lui apparoissant en diverses formes de serpents et d'autres bêtes farouches pour l'épouvanter, mais armé de l'oraison et de la confiance en Dieu, il les surmontoit, et vivoit en sûreté.

Après qu'il se fut long-temps exercé en l'austérité, en l'oraison, et en la pénitence, il quitta la solitude, pour servir à plusieurs, et fonda un monastère, où il gouverna cent cinquante moines, que Dieu pourvoyoit extraordinairement de toutes leurs nécessités par le moyen de plusieurs pieuses personnes, qui, admirant leur sainteté et leur vertu, leur faisoient de grosses aumônes; aussi Notre-Seigneur les secourut miraculeusement d'une source d'eau vive, qui ne croissoit point en hiver, et ne diminuoit aucunement en été, fournissant abondamment à tous ceux qui en vouloient puiser.

Durant le cours de la vie de saint Sabas, qui fut longue, plus divine qu'humaine, et pleine de grands miracles, Notre-Seigneur le favorisa fort, particulièrement en le secourant dans les nécessités de sept monastères qu'il fonda, il le fit Père d'innombrables moines, le rendit admirable en tout le pays, épouvantable aux démons, et vénérable aux lions et aux bêtes sauvages. Il n'y avoit que les méchants hommes qui le persécutoient, parce que sa vie et sa doctrine condamnoient leurs mauvaises mœurs et leurs dangereuses opinions. Car Notre-Seigneur permit pour une plus grande preuve et exercice de sa vertu, que quelques-uns, même de ses disciples, le maltraitoient : il les vainquit par son humilité et par sa douceur; quittant le monastère qu'il avoit bâti, pour se retirer en des lieux incommodes, afin d'avoir la paix avec ceux qui ne cherchoient que

la guerre. Il voulut aussi nous enseigner par son exemple, combien il est plus expédient de souffrir, que de faire la guerre, pour Notre-Seigneur; que l'essence de la vertu consiste à endurer plusieurs travaux de ceux auxquels on fait le plus de bien; et que Notre-Seigneur ne donne la couronne qu'à ceux qui savent bien combattre et vaincre.

Dieu l'a honoré de plusieurs miracles, entre lesquels celui-ci lui arriva avec un lion. Le saint entra une fois dans une caverne, pour faire oraison, là se retiroit un lion d'une énorme grandeur. Après qu'il eut achevé sa prière, il s'y reposa quelque peu; sur le minuit le lion vint dans sa tanière, où trouvant un hôte, il ne lui osa rien faire: néanmoins le prenant doucement par sa robe, il le tiroit, comme le voulant chasser de sa caverne. Le saint ne s'étonna point de se voir surpris à l'improviste de cette bête farouche; au contraire, il commença à dire dévotement et à loisir ses matines. Le lion sortit attendant qu'il les eût achevées; il rentra peu après, et le tiroit par le bout de sa robe, comme disant qu'il sortît de sa maison. Le saint sans s'étonner lui dit : *Regarde, lion, si tu veux, nous demeurerons bien ici tous deux, car la tanière est assez grande; sinon, il est plus raisonnable que tu t'en ailles, et me la laisses libre, parce que non-seulement je suis créature de Dieu comme toi, mais qui plus est, créé à son image.* Le lion entendant cela, sortit de la tanière, et comme s'il eût eu du jugement, la laissa au saint abbé.

Après qu'il se fut long-temps exercé dans les monastères et dans la solitude, vivant en réputation d'un homme de sainte vie, il se présenta une affaire d'importance, qui le tira de la solitude, et l'obligea d'aller à Constantinople, pour apaiser l'empereur Anastase, hérétique qui persécutoit les catholiques, et chassoit les évêques de leurs siéges. Ceux-ci envoyèrent vers l'empereur une ambassade de plusieurs moines, dont saint Sabas étoit le chef, âgé pour lors de soixante-trois ans. Les ambassadeurs entrèrent tous dans le palais de l'empereur, où ils furent reçus, hormis Sabas, qui étoit le principal, auquel on refusa l'entrée, à cause qu'il étoit pauvrement habillé d'un rude cilice.

Ceux qui étoient entrés voyant le saint absent, le firent chercher, et on le trouva disant son psautier près du palais impérial. Il fut conduit devant l'empereur, où les autres ambassadeurs ses compagnons l'attendoient. Comme il entroit dans la salle, l'empereur aperçut un ange resplendissant, qui marchoit devant saint Sabas, ce dont il fut surpris : et reconnoissant que c'étoit un homme de Dieu, il se leva de son siége, et le salua avec beaucoup d'honneur. Il fit asseoir les ambassadeurs, puis leur demanda ce qu'ils souhaitoient. Chacun d'eux ayant oublié l'affaire publique pour laquelle ils étoient venus, ils commencèrent à proposer à l'empereur leurs affaires particulières : il n'y avoit que Sabas qui devoit porter la parole pour tous, qui ne disoit pas un mot. L'empereur lui demanda s'il désiroit aussi quelque chose. Alors il lui dit le sujet de son ambassade, ce qui l'apaisa et l'arrêta pour lors, voyant que c'étoit un homme saint qui ne parloit point pour son intérêt, et ne désiroit aucune chose de la terre.

Il lui arriva une autre fois une semblable particularité avec l'empereur. Il y avoit eu en ce temps-là une grande famine accompagnée de la peste, et nonobstant la disette le peuple étoit chargé de nouveaux impôts, de sorte qu'il étoit accablé de tous côtés. Le saint abbé eut compassion des misères de ce pauvre peuple. Il alla trouver l'empereur et le supplia d'ôter ce nouvel impôt de dessus le peuple, ce que l'empereur accorda par respect pour le saint qui l'en supplioit : néanmoins un de ses officiers nommé Marin, homme riche, et qui avoit beaucoup de crédit auprès de l'empereur, lui persuada le contraire. Le Saint avertit Marin de se déporter de cela, autrement qu'il en seroit grièvement puni, mais il n'en voulut rien faire. Peu de temps après, il s'émut une sédition dans la ville, le peuple se jeta sur la maison de Marin, la pilla, y mit le feu, et il ne s'en fallut guère qu'il ne passât par leurs mains : néanmoins Dieu le préserva, lui ayant fait connoître sa faute, et en demander pardon ; apprenant à ses dépens la grande sainteté de Sabas, qui lui avoit prédit la punition qui lui en arriveroit.

Le saint ayant heureusement achevé son ambassade, s'en retour-

na en sa solitude. Cependant l'empereur Anastase ayant été foudroyé d'un éclat de tonnerre par un juste jugement de Dieu, dont saint Sabas avoit eu révélation, Justin prince catholique, lui succéda. Le Saint abbé sortit pour la seconde fois de son monastère à l'âge de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage et de contentement, pour se rendre porteur et prédicateur d'un édit que l'empereur fit publier en faveur de la foi catholique, et de la paix de l'Eglise. Et comme tous les travaux que le saint vieillard Sabas entreprenoit pour Jésus-Christ, lui étoient plus agréables que le repos, ce ne fut pas la dernière fois qu'il sortit de sa cellule pour le bien du prochain.

La troisième fois étant âgé de quatre-vingt-onze ans, du temps de l'empereur Justinien, il alla à Constantinople, pour le supplier de repousser les Samaritains, qui persécutoient les chrétiens de la Palestine, ruinant leurs églises, brûlant leurs reliques, et tuant les évêques; de plus, par le moyen du comte Arsène, homme dangereux et méchant, ils persuadoient à l'empereur que les chrétiens étoient cause des maux qu'ils enduroient. Le saint abbé fut reçu de l'empereur Justinien, comme un ange: il l'envoya recevoir par des gentilshommes de sa maison, et même le patriarche de Constantinople Epiphane alla au-devant de lui. Quand il entra dans la chambre, l'empereur aperçut sur sa tête une couronne merveilleusement brillante; il se leva de son siége, l'embrassa, puis lui accorda amplement tout ce qu'il lui demanda, et fit en outre plusieurs bonnes œuvres par son conseil.

Il lui arriva en cette négociation une chose fort considérable avec l'impératrice Théodora. Elle étoit stérile, et eût bien désiré avoir un fils, qu'elle crut pouvoir obtenir de Dieu par les prières du saint. Elle le conjura plusieurs fois très-instamment d'avoir soin de cela: mais le saint n'en voulut rien faire, ni lui en donner espérance, non pas même lui dire une bonne parole, parce qu'il reconnut qu'elle étoit hérétique, et que Dieu ne vouloit pas qu'il sortît d'un méchant arbre un fruit qui eût apporté beaucoup de dommage à son Église.

Il lui arriva aussi une autre chose notable avec l'empereur Justi-

nien, qui dépêchoit les affaires dont le Saint l'avoit supplié, avec un grand plaisir de le rendre content; le saint abbé étant alors avec lui, et l'heure de tierce étant venue, il quitta l'empereur, et se retira en un coin pour dire son office accoutumé. Son compagnon Jérémie lui dit, que cela ne seroit trouvé guère à propos, que l'empereur étant occupé à expédier ses affaires propres, il le laissât pour vaquer à autre chose. A quoi il répondit doucement: *Mon fils, l'empereur fait son office, et nous autres le nôtre.*

Saint Sabas ayant achevé ses affaires, retourna en son monastère, où il tomba malade, âgé de quatre-vingt-douze ans, après avoir eu révélation de son décès. Ayant exhorté ses enfants et ses disciples à la vertu et à la perfection, il rendit son âme à celui qui l'avoit créée pour sa gloire, le 5 de décembre, l'an de Notre-Seigneur 531. Il fut solennellement enterré par les évêques, les moines et les habitants de ce quartier-là; et Notre-Seigneur depuis sa mort l'honora de plusieurs miracles.

Sa mémoire n'a pas été seulement célébrée en Orient, mais aussi en Occident. Il y a dans Rome un monastère de saint Sabas, dont parle Jean, diacre, en la vie du pape saint Grégoire, lequel est mis au nombre des vingt-deux excellents monastères qui étoient en cette sainte ville. Grégoire XIII le donna au collége d'Allemagne, qu'il fonda à Rome pour la restauration de la foi catholique dans les provinces du nord de l'Europe. En ce collége on instruit plusieurs enfants catholiques de ces nations, sous la conduite des Pères Jésuites, lesquels après avoir achevé leurs études, s'en retournent pour les éclairer de la doctrine apostolique, et les édifier de leur bonne vie, ce dont on a recueilli un grand fruit pour l'exaltation de la foi catholique, et pour la confusion des hérétiques.

On dit que le corps de saint Sabas est à Venise. Sa vie a été écrite au long par le moine Cyrille, auteur grave de son temps, et Métaphraste l'a augmentée. Il est fait mention de lui dans le Martyrologe romain, dans le Ménologe des Grecs, et dans les Annotations du cardinal Baronius sur le Martyrologe, et aux sixième et septième tomes de ses Annales.

LA VIE DE SAINTE CRISPINE,

MARTYRE.

En l'an de Notre-Seigneur 304, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, Anulin, proconsul d'Afrique, étant assis sur son tribunal, dans la chambre des interrogatoires, le greffier lui dit : Seigneur, on entendra maintenant, si vous voulez, Crispine, qui a méprisé les ordonnances des empereurs nos maîtres.

— Qu'on l'amène, dit le proconsul.

Crispine étant entrée, le proconsul lui dit : Vous savez quel est le nouvel édit ?

— Je ne sais quel est cet édit, répondit Crispine.

— Il porte, reprit le proconsul Anulin, que vous sacrifiez à tous les dieux pour le salut des empereurs nos maîtres, les pieux Dioclétien et Maximien, et Constantius César.

— Je n'ai jamais sacrifié, répondit Crispine, et je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, et à son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est né, et qui a souffert pour nous.

— Défaites-vous de votre superstition, dit le proconsul, et soumettez-vous au culte de nos dieux.

— J'adore tous les jours mon Dieu, qui est le seul que je connoisse.

— Vous êtes opiniâtre et méprisante, dit le proconsul, et vous subirez, malgré vous du moins, une partie de l'édit.

— Je soutiendrai volontiers pour l'honneur de ma foi, répliqua Crispine, tout ce que vous ordonnerez de me faire souffrir.

— Etes-vous encore si insensée, que vous ne vouliez pas abandonner cette illusion pour adorer nos dieux ?

— J'adore tous les jours un seul Dieu, et n'en connois point d'autre.

— Je vous présente l'édit sacré, dit Anulin, c'est à vous à l'observer.

— J'observe la Loi de Jésus-Christ mon Seigneur et mon Dieu, répondit Crispine.

— Si vous ne vous rendez de bonne grâce à l'ordre de nos empereurs, on vous le fera faire de force, et vous en pourriez bien perdre la vie; vous savez bien comme on en a usé dans toute l'Afrique.

— Que les empereurs meurent plutôt que de me faire sacrifier aux démons, répondit Crispine, mais je sacrifie au Dieu qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qui y est contenu.

— Vous n'acceptez donc pas ces dieux, dit le proconsul, pour lesquels il vous faut contraindre d'avoir la dévotion que vous leur devez?

— Où il y a de la contrainte, il n'y a pas de dévotion.

— Eh bien, ayez-la volontairement, et venez offrir librement de l'encens dans nos temples.

— Je ne l'ai point fait depuis que je suis au monde, et je ne le ferai de ma vie.

—Faites-le, dit le proconsul, si vous voulez éviter la rigueur des lois.

— Cela n'est rien, je ne vous crains pas, répondit Crispine, mais si je méprisois le Dieu du ciel, je serois alors vraiment sacrilége, et il me perdroit au grand jour de son jugement.

— Vous ne sauriez être sacrilége, dit le proconsul, en obéissant à nos lois sacrées.

— Voulez-vous que je sois sacrilége envers mon Dieu, répondit Crispine, de peur de l'être envers vos empereurs? A Dieu ne plaise: mon Dieu est seul grand, et tout-puissant; c'est lui qui a fait la terre, et tout ce qu'elle produit: mais les hommes qu'il a créés lui-même que peuvent-ils faire?

— Suivez la religion romaine comme nous, et nos invincibles empereurs mêmes.

— Je ne connois qu'un Dieu, qui est le seul véritable ; car pour ces dieux que vous voulez me faire adorer, ce ne sont que des pierres taillées par la main des hommes.

— Ces blasphèmes que vous proférez avec si peu de retenue, dit Anulin, ne rendront pas votre cause meilleure. Puis se tournant vers son greffier : Qu'on la rase, ajouta-t-il, qu'on lui arrache ensuite la peau de la tête, et qu'en cet état elle soit produite devant le peuple comme un objet d'horreur.

— Que vos dieux me disent seulement une parole, répondit Crispine, et je suis prête à croire tout ce que vous voudrez : sachez au reste, que si je cherchois le salut éternel, je ne me serois pas laissée conduire ainsi à votre tribunal pour y être interrogée.

— Je vous donne encore le choix, dit Anulin, ou de vivre heureuse, ou de mourir dans les tourments comme vos compagnes Maxime, Donatile et Seconde.

— Ce seroit pour lors, répondit Crispine, que je choisirois la mort, et que je me précipiterois volontairement dans un feu éternel, si j'adorois vos démons.

— Tu les adoreras, dit Anulin, ou je te ferai trancher la tête.

— Que d'actions de grâces je rendrois à mon Dieu, répondit Crispine, si j'obtenois de vous cette faveur. Je ne saurois perdre la tête qu'une fois : mais si j'offrois de l'encens aux idoles.....

Anulin l'interrompit : Eh bien, tu persistes toujours dans ton fol entêtement ?

— Le Dieu que j'adore, répondit Crispine, est véritablement Dieu, et il l'a toujours été. C'est lui qui après m'avoir fait naître, m'a encore régénérée dans les eaux du saint baptême. Il est avec moi, et il empêche que mon âme ne fasse ce que vous voulez, qu'elle ne commette un sacrilége.

— C'est trop longtemps souffrir cette impie, dit Anulin. Qu'on fasse la lecture de son interrogatoire. Ce qui ayant été exécuté, il prononça cette sentence : « Crispine persévérant dans sa super« stition, et refusant de sacrifier aux dieux, sera mise à mort con« formément à l'édit des empereurs ».

Crispine rendit grâces à Jésus-Christ de ce qu'il la délivroit ainsi

des mains et de la puissance du proconsul. Elle souffrit à Thébaste, le 5 de décembre. Saint Augustin la loue fréquemment dans ses écrits.

A Nice, sur le Var, saint Basse, évêque, qui, dans la persécution de Dèce et de Valérien, fut, par ordre du président Pérennius, tourmenté sur le chevalet pour la foi de Jésus-Christ, brûlé avec des lames ardentes, déchiré à coups de bâton et avec des scorpions, jeté dans le feu, étant sorti sain et sauf, il fut percé de deux clous, et consomma son illustre martyre. — L'évêque Esquilin rapporte son martyre sous les empereurs Dèce et Valérien, et dit qu'en Provence, il y avoit un lieutenant des empereurs, nommé Pérennius, qui étoit fort rigide à faire observer l'édit contre les chrétiens. Comme saint Basse prêchoit hautement que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu que l'on devoit adorer, il le fit appréhender, pensant par ses menaces le faire sacrifier aux faux dieux. Mais refusant courageusement de le faire, il fut mis sur le chevalet, et longtemps tourmenté. On lui brûla les côtés avec des lames de fer en feu, sans toutefois rien gagner sur lui, car il confessoit avec plus de constance Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors on redoubla ses tourments; on le frappa de coups de bâton et on le fouetta cruellement avec des scorpions; puis on le contraignit de porter du bois au lieu où étoient les idoles, pour faire le feu des sacrifices, afin que s'il refusoit de sacrifier, lui-même servît de victime. De sorte que persistant en sa constance, et confessant toujours Jésus-Christ le seul et vrai Dieu, il fut jeté dans ce feu, où après avoir été un longtemps sans en recevoir d'incommodité, on l'en tira, le destinant à de plus cruelles souffrances. Enfin on fit forger deux gros clous de fer, de la longueur de son corps, qu'on lui ficha par les pieds, en sorte qu'ils lui sortirent par la tête. Ce dernier supplice lui enleva la vie, qu'il sacrifia joyeusement pour la défense de Jésus-Christ, le cinquième jour de décembre. Le cardinal Baronius dit, que

l'église de Nice lui envoya la vie de ce saint évêque manuscrite, que l'évêque Esquilin avoit sommairement décrite.

A Thagore en Afrique, saint Jules, sainte Potamie, saint Crispin, saint Félix, saint Grate et sept autres martyrs.

A Pavie, saint Dalmace, évêque et martyr, qui souffrit dans la persécution de Maximien.

A Pentina, dans l'Abruzze citérieure, saint Pélin, évêque de Brindes, qui, sous Julien l'Apostat, ayant fait tomber un temple de Mars par le mérite de ses prières, fut très-cruellement traité par les pontifes des temples, et, couvert de quatre-vingt-cinq blessures, mérita la couronne du martyre.

Au même lieu, saint Anastase, martyr, qui, dans le désir de souffrir, s'offrit de lui-même aux persécuteurs.

A Trèves, saint Nicet, évêque, homme d'une admirable sainteté.

A Polybote en Asie, saint Jean le Thaumaturge, évêque.

SIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Nicolas, évêque et confesseur. — Sainte Aselle, vierge.

Sainte Denise et ses compagnons, martyrs; saint Majoric, martyr; saint Polychrone, prêtre et martyr; le bienheureux Pierre Paschal, évêque et martyr.

LA VIE DE SAINT NICOLAS,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 326.

Saint Sylvestre, pape. — Constantin, empereur.

Le bienheureux saint Nicolas, l'ornement de l'Église catholique et l'exemple des saints Prélats, naquit à Patare, ville de la province de Lycie, de parents nobles, riches, chrétiens, et fort adonnés au service de Dieu. Ils demeurèrent quelques temps en ménage sans avoir d'enfants, encore qu'ils ne fussent pas stériles : mais à la fin Notre-Seigneur leur donna pour prix de leurs larmes, de leurs aumônes et de leurs prières, Nicolas, qui fut seul héritier de leurs biens.

Cet enfant en naissant donna des marques qu'il étoit choisi de Dieu; car au même instant qu'il commença à vivre, il commença aussi à le révérer : sitôt qu'il sût ce que c'étoit de manger, il sut ce que c'étoit de jeûner. Car ayant coutume de prendre tous les jours souvent le sein de sa nourrice, les mercredis et les vendredis il ne le prenoit qu'une fois le jour, vers le soir, sans qu'on lui pût faire avaler autre chose pendant qu'il téta.

Avec le temps il fit voir des signes de sa vertu, qui croissoit selon l'âge. Ses parents l'envoyèrent à l'école, où il apprit beaucoup

en peu de temps par la vivacité de son esprit et par sa diligence, se rendant capable des sciences qu'on lui montroit. Il se retira de la fréquentation de ceux de son âge, qui s'adonnoient aux vices et aux légèretés, pour fréquenter les honnêtes et vertueux écoliers. Il fuyoit non-seulement la conversation des femmes, mais aussi leur vue pernicieuse à la jeunesse. Il domptoit sa chair avec des veilles, des jeûnes, des cilices, afin de se délivrer de la tyrannie de la concupiscence, qui par de sales désirs et des pensées charnelles fait la guerre à tous et principalement aux jeunes gens. Il fréquentoit les églises, désirant d'être le temple vivant du Saint-Esprit. Il paroissoit vieux en jugement, en discrétion et en mœurs graves et sérieuses, ce qui le foisoit aimer et respecter de tout le monde.

Saint Nicolas avoit un oncle maternel évêque, qui s'appeloit aussi Nicolas, homme saint et savant, qui persuada à son beau-frère et à sa sœur, de donner Nicolas, son neveu, à Dieu, et de le faire homme d'église. Saint Nicolas fut très-aise de cela, et reçut l'Ordre de prêtrise par les mains de l'évêque, son oncle. Pendant qu'il l'ordonnoit, il dit à toute l'assistance : *Mes frères, je vois lever un nouveau soleil, qui sera la consolation et le repos du monde. O l'heureux troupeau qui aura ce pasteur! car il ramassera ses brebis égarées, il consolera les désespérés, il guérira les malades, et il rafraîchira ceux qui seront fatigués.*

Tout cela fut accompli en Nicolas, comme il l'avoit prédit : car se voyant promu à la dignité sacerdotale, il mena une vie plus austère. Il dormoit, mangeoit et buvoit moins ; ordinairement il ne buvoit que de l'eau. Il s'habilloit pauvrement, toutefois avec propreté. Il se rendoit plus assidu à l'église, s'adonnant davantage à l'oraison. Il ne lisoit que des livres saints et de dévotion. Son visage étoit plus modeste, ses discours plus sérieux : de sorte qu'en un corps mortel, on eût dit qu'il menoit une vie immortelle.

La province de Lycie et tout l'Orient furent affligés de contagion, dont plusieurs moururent, et entre autres les parents de saint Nicolas, en moins de trois jours. Il succéda à tous leurs biens : et néanmoins, comme s'il n'eût pas été le vrai héritier, mais seulement

le dispensateur de ce bien, il résolut de le distribuer aux pauvres, et d'acheter le ciel avec de grandes aumônes. Entre celles qu'il fit il y en eut une digne d'éternelle mémoire, par laquelle il secourut trois sœurs pauvres filles, qui pour entretenir leur état et leur noblesse, étoient sur le point de vendre leur chasteté. En voici l'histoire.

Dans la ville de Patare, un homme de bonne maison avoit trois fort belles filles, toutes trois en âge d'être mariées; cet homme par diverses infortunes étoit tombé en une si grande nécessité, que non-seulement il n'avoit pas le moyen de marier ses filles, mais qu'il n'avoit pas même de quoi les nourrir. Et comme les hommes perdent ordinairement le respect qu'ils doivent porter à Dieu, sans reconnoître d'où leur vient le dommage, ce misérable conseilla à ses filles de se prostituer pour gagner leur vie, comme si Dieu ne les eût pu sustenter sans être offensé, et comme s'il n'eût pas été plus expédient de mourir mille fois de faim que de l'offenser. Le désastre de cette maison vint à la connoissance de saint Nicolas, qui résolut aussitôt de remédier à cette nécessité, néanmoins de telle sorte qu'on ne sût point que cela vint de lui : car son humilité lui faisoit fuir la vaine gloire.

Il prit donc une bonne somme d'or, l'enveloppa dans un linge, et sortit de nuit de sa maison pour s'en aller auprès de celle où étoit logé ce pauvre gentilhomme : il découvrit à la clarté de la lune une fenêtre de la chambre où il étoit couché, entr'ouverte, et jetant son aumône par là, se retira le plus vite qu'il pût. Le gentilhomme à son réveil trouva cette bénédiction de Dieu, dont il fut fort étonné, craignant qu'il n'y eût en cela de la surprise du diable ou de quelque ennemi : mais voyant que c'étoit de bon or, il perdit tous ses soupçons, et en remercia Notre-Seigneur les larmes aux yeux. *Ah Seigneur*, disoit-il, *vous avez mieux fait envers moi que je ne me proposois d'en user envers vous : j'étois sur le point de vous offenser; et vous m'avez fait une si grande miséricorde, que je me sens obligé à perdre mille fois la vie, plutôt que de pécher contre vous, je me répens de la mauvaise résolution où j'étois, et vous en demande humblement pardon.*

Le père maria avec cet or l'une de ses filles selon son état. Quand saint Nicolas le sut, il demeura plus content d'avoir donné de l'or, que le père l'étoit de l'avoir reçu, et se proposa de secourir les deux autres de la même manière. Il jeta pour la seconde fois une pareille somme d'or, dont la seconde fille fut mariée. Le père espérant que Dieu auroit soin de la troisième, et désirant savoir qui étoit son bienfaiteur, par la main duquel Dieu lui faisoit tant de grâces, sans les avoir méritées, il résolut de faire sentinelle toute la nuit, afin que s'il venoit pour la troisième fois, il le pût découvrir et reconnoître en tout ce qui lui seroit possible, ses extraordinaires bienfaits. Le saint y vint et jeta son aumône, puis se retira vivement : mais l'homme qui le guettoit le suivit de si près, qu'il l'attrapa, et se jeta à ses pieds, en lui disant : *Pourquoi, Monsieur, vous cachez-vous de moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je déclare combien je vous suis obligé ? Vous êtes mon secours et mon remède, celui qui a délivré mon âme et celles de mes filles de l'enfer, et leurs corps d'infamie. Par vous Dieu a relevé le pauvre de la terre et de l'ordure.*

Ce pauvre homme en disant cela, tenoit les genoux de saint Nicolas embrassés, lui lavant les pieds de ses larmes : mais le saint bien fâché d'être découvert, lui dit que ce n'étoit pas si grand'chose pour en faire tant d'état ; néanmoins il lui demanda surtout, en récompense de sa bonne volonté, de n'en parler à personne. Mais ce fut en vain, car Notre-Seigneur vouloit que la charité et l'humilité de saint Nicolas nous servissent d'exemple, que cela fût prêché par toute son Église, et que celui même qui avoit cueilli le fruit de cette bonne œuvre, témoignât et publiât ses rares vertus ; apprenant à tout le monde par cet exemple, encore que les afflictions nous attaquent, et que nous soyons accablés et presque submergés de travaux et de misères, qu'il ne faut jamais se défier de Dieu.

L'oncle de saint Nicolas, qui étoit évêque, avoit fait bâtir un monastère, dont il donna la charge à son neveu, lequel l'accepta seulement pour lui obéir, car sa grande humilité lui faisoit fuir toutes les charges de commandement.

Digitized by Google

Quelques années après il eut envie de visiter les saints lieux de Jérusalem, et de là se retirer dans quelque désert, pour vivre loin du tumulte et de la fréquentation du monde. Pour ce sujet, il s'embarqua dans un vaisseau qui alloit en Egypte. A la sortie du port ils eurent le vent en poupe, la mer calme, et le temps beau : mais le saint vit entrer le diable dans le navire, furieux, l'épée nue à la main, qui se mettoit en devoir de couler le vaisseau à fond. Alors saint Nicolas connut par inspiration divine ce qui devoit arriver, et dit aux mariniers qu'ils se préparassent à soutenir une horrible tempête.

Elle s'éleva tout à coup, et fut si grande, qu'ils pensoient être tous perdus, et se jetoient aux pieds du saint, le suppliant, puisque Dieu lui avoit révélé cet orage avant que de l'envoyer, à présent qu'il étoit venu de l'apaiser par ses prières. Saint Nicolas fit oraison, et à l'instant le ciel s'apaisa, les vents cessèrent, la mer s'applanit, et ceux qui pensoient être perdus, revinrent de la mort à la vie, et en remercièrent Notre-Seigneur. Et afin que les mérites de saint Nicolas fussent rendus plus illustres en ce même voyage, l'un des mariniers, qui plioit le bourset au haut de la hune, tomba roide mort dans le navire. Saint Nicolas ayant prié pour lui, le ressuscita.

Etant arrivé à Jérusalem, il visita les saints lieux, spécialement le mont Calvaire, où Jésus-Christ fut crucifié, et le saint Sépulcre. Comme il se préparoit à sa résolution, et à se retirer en quelque solitude, Notre-Seigneur lui révéla qu'il s'en retournât à son monastère, parce qu'il vouloit se servir de lui en autre chose que celle qu'il avoit projetée. Saint Nicolas obéit et s'embarqua aussitôt pour retourner en son pays ; mais les mariniers trompeurs le menoient à Alexandrie d'Egypte ; toutefois aussitôt qu'ils eurent découvert et salué la terre, il se leva une bourrasque qui les jeta loin du port, et repoussa le vaisseau jusqu'en Lycie, pays de saint Nicolas, où ils avoient promis de le rendre : ce dont les mariniers furent si confus, qu'ils lui en demandèrent pardon.

Il retourna dans son monastère, où il fut bien reçu de ses moines. Il pensoit demeurer là toute sa vie comme en un port

assuré : mais étant un jour recueilli en oraison, il ouït une voix du ciel qui lui dit : *Ce n'est pas ici le lieu où je veux que tu sois, sors, et converse avec les hommes, afin que je sois glorifié en toi.* Cette voix lui ayant appris que Dieu se vouloit servir de lui ailleurs, il résolut de s'en aller à Myre, qui étoit la ville capitale de la province de Lycie, estimant qu'il fuiroit l'honneur qu'on lui faisoit en son pays.

Les évêques suffragants de la province s'étoient pour lors assemblés à Myre, pour élire un prélat digne d'elle. Dieu révéla à l'un des évêques, qui étoit un homme ancien et de bonne vie, qu'ils élussent le premier qui entreroit le lendemain au matin dans l'église, et qui auroit nom Nicolas : il avertit tous les autres prélats, et ceux du clergé, qui en demeurèrent d'accord, ayant donné ordre que pas un ne sortît de l'église, et que chacun demeurât cette nuit-là en prières.

Saint Nicolas de son côté, suivant sa coutume, l'employa à louer et à contempler Dieu ; et sans savoir ce qu'il vouloit ordonner de lui, il s'en alla de bon matin à l'église où étoit l'évêque qui avoit eu la révélation, et gardoit la porte. Voyant Nicolas, il s'approcha de lui pour savoir qui il étoit, et comment on l'appeloit : *Je suis,* dit-il, *un pauvre pécheur qui a nom Nicolas.* L'évêque voyant sa gravité, et pesant ses paroles humbles, et que le nom de Nicolas convenoit à la révélation de Dieu, le mena aux autres évêques, qui le consacrèrent évêque de Myre.

Quoique la vie de saint Nicolas eût été auparavant parfaite, et comme un divin portrait, néanmoins depuis qu'il se vit évêque, il estima qu'il devoit la perfectionner, et surpasser d'autant ses sujets en vertu, qu'il les devançoit en dignité. Il disoit en lui-même : *Nicolas, cette dignité requiert une autre vie : jusqu'ici tu as vécu pour toi, maintenant il faut vivre pour les autres : si tu veux que tes paroles persuadent tes sujets, tu as besoin de leur montrer l'exemple, et de donner par tes œuvres l'efficace à tes paroles.*

Dès lors il commença à se resserrer davantage, et à se traiter plus austèrement. Son vêtement étoit plus simple qu'auparavant ;

il ne mangeoit plus qu'une fois le jour. et point de viande : il faisoit toujours lire à sa table quelque livre de la sainte Ecriture; il passoit les nuits en oraison et en méditation ; il couchoit sur la dure et ne dormoit guère; il se levoit devant le jour, et éveilloit ses clers pour chanter des hymnes et des psaumes à la louange de Jésus-Christ : à soleil levé il alloit à l'église, assistoit au service divin, et employoit le reste du jour aux affaires qui concernoient la charge de pasteur.

Il mit de doctes curés et de bonne vie, pour gouverner toutes les paroisses de son évêché ; et quand il reconnoissoit les nécessités corporelles et spirituelles de son peuple, il y remédioit avec une diligence extraordinaire. Quant aux nécessités corporelles, il y avoit de riches bourgeois qui lui envoyoient de grosses aumônes pour les distribuer aux pauvres : car il n'y avoit en sa maison que de la pauvreté, et rien que l'on pût vendre ni engager : il n'avoit même que des livres d'emprunt, ne possédant rien en propre, et faisant plus d'état de la pauvreté volontaire, que de toutes les richesses du monde. Pour le regard des nécessités spirituelles, il avoit aussi des personnes zélées et prudentes, qui l'avertissoient des péchés publics : il y remédioit avec la douceur et la sévérité qui étoit convenable, s'aidant de l'autorité des magistrats.

Quoiqu'il fut fort sage se défiant de lui-même, il prit pour ses conseillers deux grands et saints personnages, Paul de Rhodes, et Théodore d'Ascalon, à qui il communiquoit toutes ses actions. Non content de cela, tous les ans, le premier de septembre, il assembloit un synode pour traiter de la réformation et du bon gouvernement des églises qui étoient en sa juridiction, et considérant qu'il devoit rendre compte à Dieu de toutes les âmes qui étoient sous sa charge, et craignant sa foiblesse pour supporter un si pesant fardeau, il supplioit souvent Notre-Seigneur à chaudes larmes de le délivrer d'un si grand péril. Un jour étant en cette angoisse, il ouït une voix du ciel, qui lui dit : *Ne crains point, Nicolas, que faisant fidèlement mes affaires je sois ingrat, et te délaisse.* Cela le consola.

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, cruels ennemis de Jésus-Christ et de sa religion, il s'éleva une furieuse tempête contre l'Eglise, qui donna jusque dans la ville de Myre, où plusieurs chrétiens souffrirent. La plupart eussent été submergés en ce naufrage, si saint Nicolas, comme un bon pilote, n'eût tenu le gouvernail, et défendu par sa sainteté, par son courage et par sa prudence, le navire de son Église, battu et ébraulé de la violence des vagues.

Le saint prélat fut pris, les juges le vouloient faire mourir; mais ils n'osèrent, à cause qu'il étoit respecté de chacun : il fut seulement banni, et son exil servit de consolation à beaucoup qui y étoient comme lui. Mais le siècle doré de l'empereur Constantin ne tarda guère à venir, lequel fit mettre en liberté tous les chrétiens qui étoient prisonniers pour la foi de Jésus-Christ, et fit raser les temples des idoles.

Par le moyen de ces édits, saint Nicolas retourna en son église, et visita les paroisses de son évêché, détruisant les temples des faux dieux, entre lesquels il y en avoit un très-fameux dans la ville de Myre, dédié à la déesse Diane, qu'il renversa si exactement, qu'il n'y resta pas pierre sur pierre. Tandis qu'on le sapoit, on entendoit en l'air des cris et hurlements épouvantables des diables, qui se plaignoient de ce qu'on les chassoit de leur ancienne demeure. La religion catholique commença alors à fleurir, et l'idolâtrie fut renversée par la vigilance de ce saint prélat, qui ne fut pas seulement brave capitaine de Dieu contre les gentils, mais aussi contre les hérétiques, en convertissant plusieurs à notre sainte foi catholique. Il se trouva aussi au concile de Nicée, entre les 318 évêques qui s'y assemblèrent pour condamner l'hérésie d'Arius; il éclatoit parmi eux en sainteté, comme un soleil entre les étoiles.

Notre-Seigneur envoya une grande famine en la province de Lycie, où tout le peuple mouroit de faim; et le saint homme n'avoit point d'autres greniers pour le secourir, que l'oraison et la confiance en Dieu. En ce temps-là, un marchand avoit chargé un vaisseau de blé en Sicile pour l'aller vendre en Espagne :

comme il étoit prêt à faire voile, saint Nicolas lui apparut une nuit en songe, et lui dit qu'il menât ce blé en la ville de Myre en Lycie, où il le vendroit bien, et le feroit riche de cette charge, lui mettant en la main trois pièces d'or comme pour denier-à-Dieu. Le marchand se réveilla, et voyant cet or, et la porte de sa chambre bien fermée, il reconnut que cette vision étoit de Dieu : il leva l'ancre, il prit la route que Dieu lui commanda ; il fut porté à Myre d'un bon vent, où il vendit fort bien son blé, et le peuple rendit grâces à Jésus-Christ de les avoir secourus par les mérites de leur saint prélat.

L'empereur Constantin envoya trois tribuns, Nepotien, Urse, et Herpilion, avec des gens de guerre, apaiser une sédition qui s'étoit élevée dans une province d'Asie. Les capitaines arrivèrent en une bourgade près de la ville de Myre, et les soldats sautant à terre commencèrent à ravager les paysans, qui prirent les armes pour se défendre, et pour résister aux pilleries de ces gens de guerre. Saint Nicolas sachant cela, y accourut en diligence, pour obvier aux inconvénients qui en pourroient naître, s'ils en fussent venus aux mains : sa présence eut assez de pouvoir pour faire poser les armes de part et d'autre, et les ranger tous à sa volonté.

Le bienheureux saint convia les trois tribuns, et les mena en son logis, où il les traita honnêtement. Comme ils étoient encore avec lui, on l'avertit qu'Eustache, préfet de la ville, avoit condamné à mort trois citoyens innocents, ayant été corrompu par l'argent, que quelques-uns de leurs ennemis lui avoient donné, et que toute la ville étoit fort scandalisée de l'injustice dont on usoit en leur endroit. Le saint se leva soudain, et pria ces trois tribuns de l'accompagner, sachant qu'on avoit déjà conduit les condamnés au lieu du supplice pour exécuter promptement la sentence. Il y alla en grande hâte, et trouva ces trois habitants agenouillés, les yeux bandés, les mains liées, le bourreau derrière avec son épée nue, prêt à leur trancher la tête, et une grande multitude de peuple qui pleuroit à ce triste spectacle.

Saint Nicolas arriva à l'improviste, et de sa seule présence

étonna le bourreau : il lui ôta l'épée des mains, fit lever les innocents et leur donna la vie sans que personne osât lui résister ni ouvrir la bouche. Au contraire, le préfet averti de ce qui se passoit, craignant le remords de sa conscience et le châtiment de l'empereur Constantin, si cela arrivoit à sa connoissance, se vint jeter aux pieds de saint Nicolas, le suppliant de lui pardonner et de n'en point avertir l'empereur, promettant de réparer la faute.

Ces trois tribuns virent cela et admirèrent ce qui s'étoit passé; puis ayant reçu la bénédiction de saint Nicolas, ils continuèrent leur route jusqu'en la province qui s'étoit soulevée, et ils composèrent les affaires avec beaucoup de prudence et de valeur, comme l'empereur le leur avoit enjoint. Étant de retour à Constantinople, ils furent bien reçus de lui, ainsi qu'ils le méritoient. Néanmoins, comme l'envie est ennemie de la vertu, quelques-uns qui étoient fâchés de voir ces tribuns en si grand honneur et autorité auprès de l'empereur, les accusèrent d'avoir conspiré contre son empire.

Les princes, d'ordinaire, sont jaloux et soupçonneux de la moindre chose qui regarde la conservation de leur État : l'empereur les fit prendre, par le conseil d'Ablave son favori et son préfet du prétoire, qu'on avoit gagné par présents, afin qu'il fît perdre la vie à ceux qui l'avoient si bien servi; celui-ci fit tant par son crédit, qu'une sentence de mort intervint contre eux et leur fut prononcée. Alors les trois colonels ne trouvèrent point de meilleur remède que de se recommander à saint Nicolas qui étoit bien loin de là, se ressouvenant qu'en leur présence il avoit délivré les trois bourgeois de Myre, qui étoient déjà entre les mains du bourreau.

Dieu les ouït du ciel, et saint Nicolas de la terre où il étoit. La nuit suivante, lorsque Constantin dormoit d'un profond sommeil, et Ablave pareillement, saint Nicolas apparut à chacun d'eux à part, leur dit son nom, et les reprit aigrement de l'injuste sentence qu'ils avoient donnée contre ces trois colonels, qui étoient innocents ; il ajouta que Dieu l'envoyoit pour venger cette grande méchanceté, ainsi qu'il y étoit résolu s'ils ne rétractoient leur jugement sur-le-champ. Le saint lui dit cela avec tant de poids et

de sévérité, que Constantin dès la pointe du jour fit appeler Ablave, et lui raconta la vision qu'il avoit eue, puis ayant su qu'il en étoit autant advenu à Ablave, il envoya délivrer ses trois colonels, et leur commanda de s'en aller à Myre pour remercier saiut Nicolas qui leur avoit sauvé la vie; disant qu'ils le saluassent de sa part, et lui présentassent le livre des Évangiles, écrit en lettres d'or, relié et couvert richement, avec un encensoir d'un ouvrage excellent, enrichi de pierres précieuses, et deux chandeliers d'or pour servir à l'autel, en mémoire de la vénération que l'empereur avoit pour lui.

A l'occasion de ce miracle il écrivit à Ablave, et fit une Constitution dans laquelle il commande que l'on obéisse aux jugements et aux sentences ecclésiastiques, en ces termes : *Nous ordonnons que l'on obéisse aux sentences des évêques, en quelque manière qu'elles soient prononcées, soient toujours entièrement et inviolablement gardées, et qu'on tienne pour saint et vénérable, tout ce qui aura été déterminé par la sentence des évêques.*

Ce miracle fut divulgué, et la renommée du saint vola par tout le monde; de sorte que tous les affligés et tous ceux qui se trouvoient en quelque grand péril et nécessité, l'invoquoient, et incontinent étoient secourus. C'est ainsi qu'il arriva à certains matelots en une tempête si effroyable qu'ils se tenoient déjà tous pour perdus; ne sachant plus que faire, ils supplièrent Notre-Seigneur de les délivrer par l'intercession du saint évêque Nicolas, qui parut à l'instant devant eux et leur dit : *Me voici pour vous secourir, ayez confiance en Dieu, dont je suis le serviteur.* Alors prenant à la vue d'eux tous le gouvernail, il guida le vaisseau en sûreté, apaisant la mer.

Ils s'en vinrent incontinent en la ville de Myre pour remercier le saint prélat de la faveur qu'ils avoient reçue de lui; ils le trouvèrent dans l'église qui assistoit au service divin, et se prosternèrent à ses pieds, lui racontant devant toute l'assistance ce qui s'étoit passé en leur voyage, de quoi le saint demeura confus pour sa grande humilité, leur disant : *Mes enfants, rendez la gloire à Dieu, car je suis un pauvre pécheur, et un serviteur inutile.* Puis

les tirant à part, il leur déclara qu'ils étoient tombés en ce péril pour leurs péchés, et leur en découvrit quelques particularités secrètes, afin qu'ils s'en corrigeassent. Car entre les grâces que Dieu lui avoit faites, celle-la étoit bien remarquable, de voir au fond de la conscience de ceux avec lesquels il traitoit, et ce qu'ils cachoient dans l'âme, et d'avoir la vertu de leur persuader tout ce qu'il désiroit. Ainsi il les renvoya tous contrits et pénitents de leurs péchés.

Saint Nicolas brillant donc comme un soleil au monde par sa très-sainte vie, par sa doctrine et par ses miracles, plein d'années, de vertus et de mérites, désirant achever son pèlerinage, et soupirant après l'éternelle patrie, il fut saisi d'une petite maladie. Sachant qu'il en devoit mourir, quoiqu'il fût toujours prêt, il se disposa le plus soigneusement qu'il put à cette glorieuse journée, et rendit l'esprit à Notre-Seigneur, le 6 de décembre, l'an de grâce 326, sous l'empire du grand Constantin.

Le décès de saint Nicolas fut pleuré de toute la ville et de la province, qui perdoit un si grand pasteur et un tel défenseur. Les évêques, le clergé, et le peuple des environs accoururent pour faire les obsèques solennelles de ce corps saint, en une magnifique église qui étoit pour lors dans la ville de Myre. Notre-Seigneur qui avoit honoré le saint pendant sa vie de si grands miracles, l'exalta encore après sa mort. Car dès lors il coula de son corps une merveilleuse liqueur, qui étoit salutaire à toutes maladies. Les fidèles venoient de plusieurs pays éloignés en pèlerinage à son tombeau, pour révérer ses précieuses reliques, et pour profiter de ce continuel bienfait.

Jean Diacre en la vie qu'il a écrite de saint Nicolas, recueillie par le patriarche Méthode, ajoute même que l'évêque de Myre ayant été chassé de son siége, cet onguent précieux ne couloit plus du tombeau du saint; et qu'aussitôt que l'évêque eût été rétabli en son église, la liqueur commença à couler comme auparavant.

Entre les prodiges que l'on raconte de saint Nicolas depuis sa mort, il y en a un fort notable. Plusieurs pèlerins alloient une fois

en un même vaisseau, pour visiter le corps de saint Nicolas ; mais le diable qui avoit été chassé de ce temple de Diane, que le saint fit raser, se voulant venger de lui sur ceux qui lui portoient de la dévotion, car il ne pouvoit rien contre lui, prit la figure d'une femme, qui tenoit un grand vase d'huile ; alors parlant aux pèlerins et aux passagers, elle leur dit qu'elle savoit bien qu'ils alloient en voyage à saint Nicolas, et qu'elle leur feroit volontiers compagnie, si sa foiblesse ne l'empêchoit pas ; mais puisqu'elle n'y pouvoit aller, elle les prioit de prendre cette huile, et de l'offrir de sa part pour l'usage des lampes qui étoient allumées devant le sépulcre du saint. Les pèlerins prirent cette huile, pensant que ce fût quelque femme dévote qui leur parlât.

Le deuxième jour ils souffrirent une grande tourmente, et voulant relâcher, saint Nicolas leur apparut sous la forme d'un vénérable vieillard qui venoit en une barque, et leur commanda de jeter à la mer ce vase d'huile, que le diable déguisé en femme leur avoit donné, et qu'après ils feroient bon voyage. Ils obéirent aussitôt, et à l'endroit où cette huile tomba il s'éleva un feu si épouvantable et si infecte au milieu de la mer, qu'ils reconnurent bien que ce devoit être quelque liqueur infernale.

Les Vandales passant d'Afrique en Calabre, ravagèrent tout le pays. L'un d'eux trouva dans la maison d'un chrétien une image de saint Nicolas, qu'il emporta sans savoir ce que c'étoit. Étant de retour en Afrique il s'enquit de qui étoit cette image. Les chrétiens lui dirent que c'étoit du saint évêque Nicolas, par lequel Dieu faisoit des choses prodigieuses, et favorisoit ceux qui se recommandoient à lui. Le Vandale mit l'image du saint dans le cabinet où étoient ses richesses, et sortant un jour à la hâte pour quelque nécessité pressée, il se tourna vers l'image du saint, en lui disant : *Nicolas, puisque vous avez tant de pouvoir, gardez bien la maison, et tout ce que j'y laisse.*

Le barbare ne fut pas si tôt sorti, que les voleurs y entrèrent et emportèrent tout. Au retour n'y trouvant plus rien, il se fâcha contre le saint, commença à frapper l'image, la menaçant de la brûler, si elle ne lui rapportoit ce qu'on lui avoit pris. Au même

temps saint Nicolas apparut aux larrons, et leur commanda de rapporter leur vol incontinent, les menaçant s'ils ne le faisoient. Les voleurs firent restitution, et le Vandale admirant cela, se convertit à notre foi, lui, sa femme, avec tous ceux de sa maison, et fit bâtir une église en l'honneur de saint Nicolas, dans laquelle il fut enterré.

Il arriva une chose étrange à un jeune homme né de parents nobles, riches, et très-dévots à saint Nicolas, qui après plusieurs larmes et oraisons avoient obtenu de Dieu ce fils par l'intercession du saint. Ayant été pris des Sarrasins, lorsque ses parents solennisoient joyeusement la fête de saint Nicolas, il fut mené dans Babylone, et présenté au roi. Au bout de l'an, le même jour qu'ils l'avoient pris, comme il servoit le roi à table, la tasse à la main pour lui verser à boire, il jeta un profond soupir, et le roi lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui répondit, que c'étoit à cause qu'il avoit été fait captif ce jour-là, et que ses parents d'ordinaire solennisoient la fête de saint Nicolas, lui racontant les faveurs que Dieu faisoit à ceux qui se recommandoient à lui par le saint. Le roi enflé d'orgueil dit : *O misérable! qui te pourra délivrer de mes mains?* A l'instant saint Nicolas apparut, et prenant le jeune homme par les cheveux en la posture qu'il étoit, la coupe à la main, l'enleva à la vue du roi, et le rendit à ses parents sain et sauf, comme ils solennisoient sa fête, et distribuoient le dîner aux pauvres et aux clercs pour l'amour du saint, le suppliant affectueusement qu'il leur rendît leur fils.

Le corps de saint Nicolas fut transporté de Myre en la ville de Bari qui est en la province de la Pouille, au royaume de Naples, ainsi que le dit le Martyrologe, le 9 de mai. Sigebert rapporte que cette translation fut faite l'an 1078, 745 ans après qu'il eut été enterré Son corps saint, d'où cette précieuse liqueur découle toujours, est à présent en ce pays. Il en est fait mention dans le Breviaire de Tolède. Les Grecs l'appellent l'insigne saint Nicolas. Sa vie a été écrite par Métaphraste, Méthode, évêque de Constantinople, Jean Diacre, et Léonard Justinien, frère de saint Laurent Justinien.

Tous les Martyrologes font mention de lui, ainsi que Nicéphore Calixte, Suidas, la liturgie de saint Jean Chrysostôme, le deuxième concile de Nicée, le cardinal Baronius dans ses Annotations sur le Martyrologe, et au troisième tome de ses Annales.

LA VIE DE SAINTE ASELLE,

VIERGE.

AN 410.

Saint Innocent, pape. — Honorius, empereur.

Dans une lettre que saint Jérôme écrivit à sainte Marcelle, il lui dépeint la vie de sainte Aselle, vierge; et la prie de la lire aux autres filles. afin qu'elles la tiennent pour un miroir et un portrait de perfection. « Je veux taire, dit-il, qu'elle fut bénie de Dieu dès le sein de sa mère, et qu'elle fut montrée à son père sous la forme d'une boule de verre cristallin très-pur, et qu'étant encore emmaillottée dans les langes elle fut consacrée à Dieu: donnons à la grâce tout ce qui ne lui coûta rien, et venons à ce qu'étant à l'âge de douze ans, elle choisit elle-même, ce qu'elle entreprit soigneusement, en quoi elle persévéra avec beaucoup de peine depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Quoiqu'elle fût enfermée dans une cellule, elle jouissoit de l'étendue du Paradis; la même place lui servoit de lieu d'oraison et de repos; c'étoit son plaisir que de déjeûner, sa réfection étoit de ne rien manger: mais quand la nécessité plutôt que l'appétit la forçoit de prendre quelque chose, elle se contentoit de pain salé avec de l'eau froide, aiguisant plus la faim qu'elle ne l'apaisoit.

Aussitôt qu'elle eut résolu de mener cette vie, elle vendit, à l'insu de ses parents, sa chaîne d'or, et prit une robe simple et honnête pour se consacrer à Notre-Seigneur, afin de montrer à tous ses parents quelle étoit son intention, et qu'elle avoit déjà condamné le monde en ses habits.

« Elle vécut si recluse, qu'elle ne sortit jamais en public, ni ne parla à aucun homme. Elle avoit une sœur qu'elle aimoit mais elle ne la voyoit pas. Elle travailloit aux ouvrages, et parloit amoureusement à son époux Jésus-Christ, ou chantoit des Pseaumes avec ses louanges. Lorsqu'elle visitoit les églises des saints martyrs, elle marchoit à grands pas, de peur d'être considérée, et se réjouissoit que personne ne la connût.

« Elle se nourrissoit presque toute l'année du jeûne, demeurant deux et trois jours sans manger : mais en carême elle augmentoit sa dévotion, jeûnant toutes les semaines avec beaucoup de contentement. Avec cette austérité elle parvint jusqu'en l'âge de cinquante ans, sans se plaindre de l'estomac, ni du cœur, ni avoir d'autres indispositions, tant elle étoit saine du corps, et encore plus de l'âme.

« Ses délices consistoient en la solitude au milieu de la ville de Rome, où elle vivoit comme en un désert. Elle prioit si assidûment, qu'elle avoit des calus aux genoux comme les chameaux. Il n'y avoit rien de si joyeux que sa sévérité, ni de si sévère que sa joie; ni de si triste que sa suavité, ni de si suave que sa tristesse : la couleur blême de son visage montroit tellement sa sainteté, qu'il n'y avoit pas un seul trait d'ostentation; ses paroles étoient si bien mesurées qu'elle se taisoit en parlant, et parloit en se taisant.

« Son allure étoit vive et elle marchoit à grands pas. Elle avoit toujours une même robe, sans curiosité, fort propre; en sorte qu'en sa propreté on voyoit un mépris de l'ornement : bref, elle seule, par la suite d'une même façon de vivre, a obtenu en la ville qui est la plus pompeuse et la plus dangereuse du monde, où l'on estime l'humilité misère, que les bons l'estimoient, que les méchants n'en osoient médire, que les veuves l'imitoient, que

les vierges et les femmes mariées l'honoroient, que les moins retenues la craignoient et que les prêtres la révéroient. »

Voilà ce qu'en dit saint Jérôme en son épître quinzième; et en une autre qu'il écrit à Principie, qui est la 140e; il parle de l'érudition et de la sainteté d'Aselle, à laquelle il écrivit l'épître 99e du temps qu'il sortit de Rome pour se retirer à Jérusalem.

Le Martyrologe romain fait mention de sainte Aselle le 6 décembre : le cardinal Baronius en parle en ses Annotations, et au quatrième tome de ses Annales; et Pallade en son Histoire, chapitre 49.

En Afrique, les saintes femmes Denise, Dative, Léonce, et un homme pieux nommé Terce ; saint Émilien, médecin, et saint Boniface avec trois autres, qui tous dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, tourmentés par des supplices cruels et innombrables pour la défense de la foi catholique, méritèrent d'être associés au nombre des confesseurs de Jésus-Christ. Au même lieu saint Majoric, fils de sainte Denise, qui, craignant les tourments parce qu'il étoit fort jeune, fortifié par les regards et les paroles de sa mère, devint plus courageux que les autres, et mourut dans les tourments. Sa mère, embrassant son corps, lui donna la sépulture dans sa maison, et prit l'habitude de prier assidûment auprès de son sépulcre. — Sainte Denise étoit une femme hardie et courageuse, mais fort belle, qui durant la persécution des Vandales en Afrique, sous le roi Hunéric arien, fut prise et dépouillée d'abord de ses vêtements, puis battue à coups de bâton. Pendant ce tourment elle se moquoit des bourreaux. J'ai une entière confiance en Dieu, disoit-elle, tourmentez-moi à votre plaisir : toutefois je vous en supplie de ne point découvrir mon corps. Mais eux au contraire la mirent en un lieu plus élevé, afin que le monde la pût voir plus facilement, et redoublèrent leur furie contre elle à coups de verges et de bâton, de sorte que le sang ruisseloit de toutes parts.

Alors elle leur cria : Ministres du diable, cet affront que vous pensez me faire, sera ma gloire et mon honneur. Elle avoit plusieurs compagnons de martyre, entr'autres sainte Dative, sa sœur germaine, et saint Majoric son fils, qu'elle exhortoit et encourageoit à souffrir constamment le martyre. Et parce que son fils étoit jeune et délicat, craignant les tourments, elle s'adressa à lui comme on le torturoit, et lui dit : Mon fils, souviens-toi que nous sommes baptisés au nom de la bienheureuse Trinité, en son Église catholique notre sainte Mère : ne perdons pas le vêtement de notre salut, il faut craindre la peine qui n'a point de fin, et désirer la vie qui dure éternellement. Elle l'anima tant, qu'il acquit la couronne du martyre avec plus de courage que les autres. Elle l'ensevelit dans sa maison, et elle faisoit ordinairement ses prières, près de son sépulcre.

Le même jour, saint Polychrone, prêtre, qui, au temps de l'empereur Constance, étant à l'autel et célébrant la messe, fut pris et égorgé par les Ariens.

A Grenade en Espagne, supplice du bienheureux Pierre Paschal, martyr, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, de la Rédemption des Captifs, et évêque de Jaën, dont la fête, par ordre du pape Clément X, se célèbre le 10 avant les calendes de novembre (23 octobre).

SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Fare, abbesse de Faremontiers.

Ordination de saint Ambroise; saint Agathon, martyr; saint Polycarpe et Saint Théodore, martyrs; saint Serf, martyr; saint Urbain, évêque de Thiène; saint Martin, abbé.

LA VIE DE SAINTE FARE,

ABBESSE DE FAREMONTIERS.

Il y avoit à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, un seigneur du sang royal de Bourgogne qui s'appeloit Agnéric. Il étoit marié à une pieuse dame nommée Léodegonde, de laquelle il eut quatre enfants. Saint Faron, qui fut évêque de Meaux, saint Cagnoald, d'abord moine à Luxeuil, puis évêque de Laon, sainte Fare, abbesse de Faremontier et Agnétude. Son château d'Aupigny étoit le refuge des pauvres, et l'asile des serviteurs de Dieu.

C'est là qu'en 610, le bienheureux saint Colomban, qui avoit été chassé de Luxeuil par la reine Brunehaut, vint demander l'hospitalité avec saint Eustase, et quelques autres de ses disciples, au nombre desquels étoit sans doute saint Cagnoald qui avoit pris l'habit religieux depuis plusieurs années. Un jour le saint abbé rencontra sainte Fare âgée alors de six à sept ans. L'enfant tenoit dans sa main quelques épis de blé, et le serviteur de Dieu lui dit qu'elle avoit choisi la meilleure part, parce que le grain seroit pour elle. Et comme sainte Fare ne paroissoit pas comprendre sa pensée, il ajouta : Sachez, mon enfant, que le froment représente Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été jeté dans le monde comme un grain de blé, et qui après être mort comme lui dans sa Passion, a rendu pour notre salut des fruits admirables, auxquels vous

avez participé déjà par le baptême, mais que vous recevrez avec encore plus d'abondance, si vous correspondez à son amour pour vous.

— Je le voudrois bien, répondit sainte Fare, mais où le trouverai-je ? Il est vrai qu'il m'est apparu plusieurs fois la nuit, tantôt sous la forme d'un bel enfant, tantôt couronné d'épines et mourant sur la croix en présence de sa sainte Mère, ensuite ressuscité et plein de gloire : mais je ne sais ce que ces visions signifient.

Saint Colomban admira les merveilles de la grâce qui se préparoit un trône dans ce cœur si pur. Il bénit l'enfant et l'offrit à Notre-Seigneur, en lui recommandant de veiller sur elle-même et de méditer souvent la Passion où elle ne manqueroit pas de le trouver. Alors sainte Fare se mit à genoux et dit à Notre-Seigneur : Mon bon Jésus, je me consacre à vous toute entière ; recevez-moi pour votre fille, je vous donne mon cœur, donnez-moi aussi le vôtre afin que je fasse en tout votre sainte volonté.

Saint Eustase étoit présent lorsqu'elle fit cette promesse, et plus tard il l'aida à l'accomplir.

Depuis ce jour, sainte Fare se regarda comme fiancée à Notre-Seigneur. Elle vivoit dans la retraite, passant ses journées en prières et en œuvres de charité. Elle avoit une particulière dévotion à la très-sainte Vierge, à son Ange Gardien et au prince des Apôtres. Elle méditoit souvent la Passion de son bon maître, comme saint Colomban le lui avoit recommandé. Sa beauté, sa naissance, la fortune qui lui étoit destinée, la firent bientôt rechercher en mariage, mais Notre-Seigneur permit qu'elle devînt aveugle, en sorte que ses parents ne purent réaliser alors les projets qu'ils avoient formés pour son établissement. Sainte Fare s'en réjouissoit, aimant mieux, comme elle le dit un jour, perdre la vie que la liberté de se consacrer à Dieu. Cette parole ayant été rapportée à son père, Agnéric en fut tellement irrité qu'il ne voulut plus la voir ; ses domestiques l'abandonnèrent, et elle resta seule dans la maison de son père comme dans un désert.

Dans cette douloureuse épreuve Notre-Seigneur ne lui manqua pas. Il lui apparut une nuit, et lui faisant voir des yeux de l'âme

un vénérable religieux, il lui dit qu'elle seroit bientôt guérie par ses prières. Il lui montra ensuite une noble compagnie de vierges qu'elle devoit conduire, et lui promit que son père leur feroit bâtir un couvent. En effet, peu de temps après saint Eustase passant par Aupigny, alla voir le comte Agnéric. Il lui rappela ce qui avoit eu lieu entre sa fille et saint Colomban, et lui reprocha sévèrement de vouloir frustrer Notre-Seigneur d'un bien qui lui appartenoit ; ajoutant qu'il attireroit ainsi sur sa maison les plus terribles châtiments de la colère divine.

Le comte, troublé par ces paroles, promit de laisser à sa fille la liberté de suivre sa vocation ; il conduisit le saint à la chambre de sainte Fare, qui comprit aussitôt que c'étoit le vénérable religieux dont l'avoit entretenue Notre-Seigneur. Elle lui raconta donc la vision qu'elle avoit eue, en le priant de lui rendre la vue. Le saint s'y refusa d'abord, disant qu'il n'étoit qu'un pauvre pécheur ; puis, vaincu par ses instances, il fit oraison avec elle, et ayant formé sur ses yeux le signe de la croix, elle recouvra la vue à la grande joie de toute sa famille.

Mais Agnéric ne tarda pas à oublier la promesse qu'il avoit faite à saint Eustase. Il accorda la main de sainte Fare à un riche seigneur de la cour ; et afin de réussir plus sûrement dans ses desseins, il lui cacha soigneusement ce projet d'union. Déjà la famille du jeune homme étoit arrivée au château d'Aupigny, lorsque la sainte apprit enfin qu'on la vouloit marier. Elle s'enfuit aussitôt, encore qu'on la surveillât, et s'alla retirer dans l'église, au pied des autels, suppliant Notre-Seigneur de la préserver de ce nouveau péril. Sa mère s'aperçut la première de sa fuite ; elle la suivit dans l'église, essayant de la faire condescendre aux ordres de son père ; mais la sainte jeune fille lui répondit courageusement que si elle tenoit de ses parents la vie du corps, son âme appartenoit à Notre-Seigneur à qui elle étoit fiancée.

Quand le comte apprit la fuite de sainte Fare et la tentative infructueuse de sa mère, il entra dans une terrible colère, et commanda à ses serviteurs de la lui amener, ajoutant que si elle refusoit d'obéir il lui coupassent la tête et la lui apportassent. Ces

hommes entrèrent dans l'église, et l'ayant trouvée la maltraitèrent pour la forcer de les suivre, mais touchés de sa douceur, de ses paroles angéliques, de ses larmes, ils n'osèrent exécuter les ordres barbares qu'ils avoient reçus. Agnéric alors envoya d'autres serviteurs qui l'arrachèrent du saint asile, et la jetèrent dans un cachot où elle resta six mois.

Cependant saint Eustase revenant de la cour du roi Clotaire, repassa de nouveau chez le comte Agnéric. Là il apprit les malheurs de sainte Fare, et résolut d'y mettre un terme; il dit à son père : comte, j'avois un ami, qui m'avoit fait une promesse solennelle, sur laquelle je comptois, mais qui m'a trompé avec une insigne perfidie ; c'est pourquoi vous me voyez dans un grand chagrin, car je ne puis oublier cet affront.

— Vous avez raison, répondit Agnéric : il n'y a rien de plus injurieux que de manquer de parole à un religieux qui représente en sa personne Jésus-Christ même.

— Ne vous condamnez pas davantage, reprit le saint en l'arrêtant : c'est vous qui êtes cet homme. Vous m'aviez promis de ne point vous opposer aux pieux désirs de votre fille : vous avez manqué au Saint-Esprit, et si vous ne réparez cette faute, elle ne vous sera point pardonnée.

Le comte, condamné par lui-même, se résigna enfin à céder à la volonté de Dieu. Il rendit la liberté à sa fille, lui promettant de lui faire bâtir un couvent. Saint Eustase pria alors l'évêque de Meaux de donner le voile à sainte Fare qui le reçut avec deux de ses compagnes. Elle se retira ensuite à Champeaux, en attendant que le couvent fût bâti ; elle y resta deux années pendant lesquelles un grand nombre de personnes se vinrent joindre à elle, en sorte que sa communauté étoit déjà nombreuse lorsqu'elle prit possession de l'abbaye qui depuis fut appelée Faremontiers, c'est-à-dire monastère de sainte Fare. L'évêque de Meaux l'y établit lui-même, en présence de sa famille qui dota richement ce couvent. Saint Eustase pourvut à ses besoins spirituels en le mettant sous la direction de saint Cagnoald et de saint Waldebert, qui depuis lui succéda au gouvernement de Luxeuil.

La renommée du nouveau monastère se répandit rapidement à cause des admirables vertus qu'on y pratiquoit. Elle passa en Angleterre, où plusieurs princesses, parmi lesquelles on comptoit sainte Eartongate, fille du roi de Kent, sainte Sédride et sainte Edilburge, voulurent se mettre sous la conduite de sainte Fare. Faremontiers devint une école de sainteté, d'où beaucoup d'âmes bienheureuses s'envolèrent au ciel. La première fut sainte Sisetrude, sœur de sainte Eartongate, et qui étoit cellerière du couvent. Elle quitta ce monde au milieu des concerts des anges, dont les chants furent entendus de sainte Fare et de ses compagnes. Sainte Gibitrude, cousine de la sainte abbesse, qu'elle avoit guérie une fois par ses prières, fut ensuite avertie que l'heure de son passage approchoit. Son âme ayant été séparée de son corps, fut transportée au tribunal de Dieu ; mais parce qu'elle conservoit encore quelque rancune contre trois religieuses qui l'avoient accablée de chagrin, elle ne put entrer alors dans le ciel, et fut renvoyée en la prison de son corps pour s'y purifier. Elle revint donc à la vie, demander pardon à ses compagnes et fit pendant six mois une rigoureuse pénitence, après laquelle elle annonça l'heure de son passage aux noces éternelles. Elle mourut, en effet, au moment qu'elle avoit marqué, embaumant sa cellule de parfums célestes. Sainte Ercantrude l'alla rejoindre au son d'une harmonie divine. Mais nous n'aurions jamais fini, si nous voulions nommer toutes les bienheureuses vierges que sainte Fare, par ses paroles et par ses exemples, conduisit dans les bras de son cher Époux Jésus-Christ.

Mais hélas ! parmi ses disciples, toutes ne profitèrent pas de ses saints enseignements. Le démon en entraîna quelques-unes dans ses piéges, et les fit périr dans le désespoir. Leurs compagnes les virent avec horreur entourées sur leur lit de mort d'ombres épouvantables qui les appeloient par leur nom, et encore que la sainte abbesse et elles redoublassent leurs prières, Satan vainqueur reçut leur dernier soupir et emporta leurs malheureuses âmes dans les enfers. Comme elles avoient refusé de se convertir, elles furent enterrées dans la campagne, et vers Noël et au temps de Pâques

on voyoit apparoître des flammes sur leur tombeau. Terrible exemple de la fragilité et du néant de l'homme ! Elles avoient renoncé au monde, elles s'étoient données à Dieu, elles avoient vécu au milieu des saints, des miracles, des secours de toute sorte, et cependant elles n'avoient point persévéré. Tant nous sommes peu sûrs de nous-mêmes, tant nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement, suppliant notre Seigneur d'avoir pitié de nous, de nous préserver de notre propre foiblesse, de ne point retirer de nous sa main protectrice, sans quoi nous roulerions de nous-mêmes au fond des abîmes.

Saint Faron avoit succédé à son père dans le gouvernement de ses terres : il étoit marié et vivoit à la cour dans la faveur du roi Clotaire. Sainte Fare l'eût voulu retirer du monde : elle prioit continuellement pour lui, tremblant qu'il ne se perdît au milieu des dangers du siècle. Une nuit, elle le vit en songe monté sur une nacelle que les flots alloient submerger. La sainte abbesse comprit le péril qu'il couroit et le fit prier de la venir voir à son monastère. Alors elle lui parla avec tant de chaleur des intérêts de son âme, des vanités du monde, des peines horribles et éternelles de l'enfer, que Faron, touché de la grâce, résolut de se donner à l'heure même à Jésus-Christ. Il obtint le consentement de son épouse qui se retira dans un cloître, pendant que lui-même se consacroit au service de l'Église. Peu de temps après il fut élu évêque de Meaux. Il n'oublia jamais ce qu'il devoit à sainte Fare, et il aimoit à combler de bienfaits son monastère qui avoit été pour lui l'origine du salut.

Enfin, après une longue vie passée dans la pénitence et la pratique de la vertu, le moment vint où sainte Fare fut appelée par son céleste Époux, pour jouir de la récompense éternelle. Elle mourut le 7 décembre vers l'an 655, et fut reçue dans les saints tabernacles par les âmes bienheureuses qui l'y avoient précédée. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, et levé plus tard par saint Hildevert, successeur de saint Faron, à cause des miracles qui s'accomplissoient à son tombeau. En 1622 les religieuses de Faremoutiers ayant voulu faire transporter les reliques de leur

Mère à Paris pour les préserver des insultes des soldats du comte de Mansfeld, une sœur nommée Caroline Lebret, qui étoit aveugle depuis quatre ans, recouvra la vue en les touchant, et fut guérie en même temps des douleurs qu'elle éprouvoit. L'abbaye de Faremontiers a été détruite par la révolution.

A Milan, ordination de saint Ambroise, évêque et docteur de l'Église, dont la sainteté et la doctrine ont fait honneur à toute l'Église.

A Alexandrie, fête de saint Agathon, soldat, qui, dans la persécution de Dèce, repoussant quelques personnes qui vouloient insulter les cadavres de quelques martyrs, entendit s'élever contre lui tout à coup le cri de toute la populace. Il fut présenté au juge, et comme il persévéroit à confesser Jésus-Christ, il fut, pour prix de sa piété, condamné à avoir la tête tranchée.

A Antioche, saint Polycarpe et saint Théodore, martyrs.

A Tuburbe en Afrique, saint Serf, martyr, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, fut très longtemps déchiré de coups de bâton, puis fréquemment élevé en l'air avec des poulies, et laissé au poids de son corps, qui le faisoit tomber tout à coup sur des cailloux; et ayant été tailladé avec des pierres très-aiguës, il obtint la couronne du martyre.

A Thiène, dans la Campanie, saint Urbain, évêque et confesseur.

A Saintes en France, saint Martin, abbé, au tombeau duquel se font de fréquents miracles.

HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.
— Saint Romaric, abbé de Remiremont.

Saint Eutychien, pape et martyr; saint Macaire, martyr; saint Eucaire, premier évêque de Trèves; saint Sophrone, évêque; saint Potape, solitaire; ordination de saint Zénon.

LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

Quand le prophète-roi David parla aux princes du peuple d'Israël, les exhortant de faire un somptueux et magnifique temple au Seigneur, il leur dit : *C'est une grande œuvre; car nous ne parlons pas de faire un palais à un roi mortel, mais un temple où Dieu doit demeurer et habiter.* Nous pouvons dire de même en toutes les fêtes de la Vierge très-sainte, et spécialement en celle de sa très-pure Conception, car ce fut le commencement de toutes ses fêtes; c'est là qu'après sa prédestination éternelle furent jetés les fondements de ce temple divin, et qu'on commença à préparer la maison où Dieu devoit habiter.

Ce fut un grand ouvrage, et toutes les choses qui s'y rencontrent sont grandes; aussi Marie dit-elle de soi : *Car le Tout-Puissant a fait d'excellentes choses en moi.*

Mais pour traiter convenablement de la fête d'aujourd'hui, et donner mieux à entendre ce que fait la sainte Église, en solennisant la Conception de Notre-Dame, j'estime être à propos de prendre la chose de plus haut, et de déclarer ce que la foi nous enseigne du péché originel, dont nous disons que la très-sainte Vierge fut

préservée : de manière qu'encore qu'elle fût fille d'Adam, elle n'encourut pas le péché originel, comme font tous ceux qui par le cours de la nature sont enfants d'Adam, et issus de sa postérité.

Comme Dieu est en soi très-riche et très-heureux sans avoir besoin de personne, de même par sa seule et infinie bonté il créa l'homme enrichi de son image et de sa ressemblance, afin qu'il pût être participant de sa gloire, voir, aimer et jouir de l'essence et de la beauté divine, dont Dieu même jouit (encore que ce ne soit pas pour l'homme en un si grand degré, parce que Dieu se comprend lui seul), être bien heureux comme lui, et avec cette même gloire qu'il l'est.

Cette fin étant si haute et si éclatante, Dieu pourvut l'homme de grâces et de qualités surnaturelles, par le moyen desquelles il se pût rendre capable de cette dignité. Ces qualités et ces dons surnaturels ont été spécialement la grâce et la justice originelle. La grâce rendoit l'homme beau et agréable à Dieu, et le faisoit son ami ; c'étoit comme son Fils, qui avoit droit de parvenir à la gloire. Avec cette grâce il étoit aussi orné de toutes les autres vertus et dons du Saint-Esprit, afin de pouvoir aisément et avec suavité faire des œuvres méritoires de la gloire, pour lui acquérir par justice ce à quoi Dieu l'avoit prédestiné par grâce.

Le deuxième don, c'étoit la justice originelle, qui est une rectitude et un ordre, selon lequel l'homme étoit en paix avec Dieu et avec lui-même, ayant tout pouvoir sur ses passions naturelles ; car la partie inférieure et animale de l'homme étoit sujette à la partie raisonnable et supérieure. Outre cela, il avoit la seigneurie universelle sur tous les animaux, sur la mort et sur toutes les maladies, qui sont comme des hôtes de la mort.

Mais Dieu donna tout cela à notre premier père, à condition qu'il jouiroit seulement de ces priviléges, tant lui que tous ceux qui descendroient de lui, pendant qu'ils seroient fidèles et obéissants à Dieu, et en cas de rébellion, qu'il en seroit privé, avec toute sa postérité. Pour preuve de cette fidélité et de cette obéissance, en mettant l'homme dans le Paradis terrestre, et en lui permettant de manger du fruit de tous les arbres, il lui défendit sous

peine de mort et de confiscation de tous les dons qu'il avoit reçus, de manger d'un seul fruit qu'il lui nomma.

Ève séduite par le serpent, mangea de ce fruit défendu, et étant pervertie elle corrompit son mari : de sorte que tous deux désobéirent au commandement de Dieu, et perdirent à l'instant l'innocence avec les dons admirables qu'ils avoient reçus, et demeurèrent nus, pauvres et aveugles, misérables et mortels. Tels qu'ils étoient, tels ils nous ont engendrés. De manière que quand Adam pécha et viola le commandement de Dieu, il ne fit pas seulement tort à lui-même, mais à nous tous, tant au corps qu'en l'âme. Au corps, parce que nous demeurons sujets à la mort, à la corruption, aux peines et aux douleurs ; en l'âme, parce que tout enfant d'Adam conçu par la génération humaine, a au même instant la tache du péché originel en son âme, laquelle est la mort de l'âme, avec un défaut de cette grâce et de cette justice originelle qu'il devoit avoir, et que Dieu même avoit si libéralement donnée à notre premier père, pour lui et toute sa postérité.

Ce péché ne peut être effacé par les forces naturelles, mais par le seul mérite de Notre-Seigneur, qui nous est appliqué au baptême, par lequel la grâce nous est rendue, alors tout le péché nous est pardonné et ôté, sans qu'il demeure aucune chose en l'âme, à raison de laquelle Dieu puisse haïr celui qui est baptisé.

Adam nous fit aussi préjudice en l'âme, parce qu'en lui et en nous la concupiscence se dérégla et se révolta, laquelle auparavant, par le moyen de la justice originelle, étoit ordonnée et sujette à la raison ; tandis que maintenant c'est une source de tous les péchés du monde. Il est vrai qu'après le baptême cette concupiscence ne peut faire tort à ceux qui ne consentent pas à leurs plaisirs et à leurs passions, et qui combattent contre les vices, s'en servant comme de matière et d'exercice de vertu. Que si l'apôtre appelle cette concupiscence péché, ce n'est pas qu'elle soit vraiment et proprement péché en ceux qui sont déjà baptisés, mais parce que c'est un effet du péché originel, qui nous incline à pécher. Car (comme le disent les théologiens), le péché originel

est un seul péché en soi ; mais en puissance il est tous les péchés, parce qu'il est le principe et la cause d'eux tous.

De cette doctrine, tirée du concile de Trente, il suit que le péché tue l'âme, et que ceux qui y meurent ne verront jamais Dieu, et l'on peut dire véritablement et sans exagération, d'un enfant qui ne fait que de naître, avant que d'être baptisé, qu'il est en péché, qu'il est ennemi de Dieu, enfant de colère, et horrible en la présence divine ; qu'il est sous le pouvoir de Satan, son esclave, un sujet de perdition, un vaisseau d'immondités et d'abominations, rayé du livre de vie, parce que tout cela est la suite infaillible du péché originel.

Cela étant ainsi, voyons quelle est l'intention de la sainte Église en célébrant la fête de la Conception de la Notre-Dame. C'est pour reconnoître qu'encore que la glorieuse Vierge, considérée comme une fille d'Adam, et conçue par une voie naturelle de saint Joachim et de sainte Anne ses père et mère, devoit contracter le péché originel, et tomber dans les inconvénients qui suivent ce péché, ainsi que tous les autres enfants d'Adam ; néanmoins elle n'y tomba pas, en étant préservée et prévenue par la grâce surabondante de Notre-Seigneur, qui de toute éternité l'avoit prédestinée pour être sa Mère, et par un privilége singulier l'avoit exemptée de cette loi générale qui comprenoit tout le genre humain ; parce que cela étoit convenable à l'excellence et à la dignité d'un tel Fils et d'une telle Mère ; ce qui se fit en cette sorte.

Au même instant que Dieu créa cette sainte âme de la glorieuse Vierge, la versant dans le petit corps formé aux entrailles de sa mère Anne, en ce même moment il l'enrichit de sa grâce souveraine, et la retint, de peur qu'elle ne tombât au péché originel, comme elle s'y en alloit naturellement trébucher ; il la rendit si agréable à ses yeux, que le diable n'y eut jamais de part, et ne se put glorifier d'avoir jamais eu en sa servitude la Mère de Notre-Seigneur, l'Épouse du Père éternel, et le Temple du Saint-Esprit. Voilà ce que l'Église célèbre en cette fête, ce qui est entièrement conforme à l'Écriture sainte, à la doctrine de l'Église, et à toute bonne raison.

Car depuis qu'Adam et Ève eurent péché, et furent convaincus de leur transgression, avant que de prononcer la sentence contre eux, Notre-Seigneur jeta premièrement sa malédiction sur le serpent qui avoit séduit Ève, par ces paroles mémorables que nous lisons au troisième chapitre de la Genèse : *Je mettrai*, dit-il, en parlant au serpent, *inimitié entre toi et la femme, entre sa lignée et la tienne, elle te brisera la tête, et tu iras toujours épiant ses talons ;* c'est-à-dire lui tendant des piéges en toutes ses voies. Dieu prononça cette sentence contre le diable avant que de fulminer la sentence contre les pécheurs. Les saints docteurs l'interprètent de la glorieuse Vierge-Marie, qui devoit briser la tête du serpent, et par le moyen de Jésus-Christ, son saint Fils, détruire tout son pouvoir, délivrer l'homme de sa tyrannie, et le rétablir en sa grâce et en sa dignité. Dieu nous vouloit ainsi faire savoir qu'il n'entendoit aucunement comprendre en cette sentence celle, qui avant qu'elle fût donnée en avoit été exceptée, et qui avoit été constituée pour être la réparatrice du péché qu'il alloit condamner par une sentence rigoureuse et épouvantable.

Le même Seigneur, son cher Époux, dit d'elle : *qu'entre toutes ses autres filles elle est comme le lis entre les épines*, parce que toutes les autres, en comparaison de la très-sainte Vierge, sont comme des épines, à cause du péché originel qu'elles ont apporté d'Adam ; mais elle seule fut blanche comme un lis, suave comme l'odeur de l'œillet et de la rose du vrai Salomon : c'est d'elle que dit l'Époux : *Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a point en vous de tache ni de ride du péché.* Lesquelles paroles la sainte Église applique à la très-sainte Vierge en cette fête, or elles ne lui conviendroient pas bien si nous lui imputions la souillure du péché originel. En un autre passage : *Vous êtes ma tourterelle, ma bien-aimée, ma parfaite, vous êtes la seule élue,* ou comme d'autres lisent : *la seule immaculée ;* parce qu'elle seule fut sans aucune tache du péché actuel et originel. Cette Vierge glorieuse s'appelle encore en la sainte Écriture, Jardin fermé et Fontaine scellée, parce que le serpent ne put y entrer, ni boire, ni empoisonner ses très-pures et très-salutaires eaux.

L'ange saint Gabriel en cette ambassade solennelle l'appela : *Pleine de grâce* ; ou comme dit le texte grec, singulièrement gracieuse, parce qu'elle obtint la grâce qu'aucune fille d'Adam n'a eue, et parce que, comme dit saint Jérôme, aux autres on donna une partie de la grâce, mais toute la plénitude de la grâce fut communiquée à Marie. L'ange ajouta : *Le Seigneur est avec vous*, parce qu'il fut toujours avec Marie : ce qui n'eût pas été, si au moindre espace de temps elle eût été captive du diable. Mais que disent ces dernières paroles : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, si elle a été sujette comme les autres à la malédiction. Toute cette grâce et ce privilége lui sont octroyés, parce que le fruit de son sein est béni, parce que cette bénédiction et cette prérogative si excellente ne procède pas à la très-sainte Vierge de son patrimoine, ni de sa nature, mais de la grandeur et de la sainteté de son Fils, comme Théophylacte et le glorieux saint Bernard l'ont remarqué.

En outre, plusieurs saints enseignent clairement cette vérité, ou elle se peut tirer facilement de leurs paroles. L'apôtre saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, en sa liturgie, que le sixième concile honore et respecte tant, appelle la très-sainte Vierge, immaculée, et notre très-glorieuse Dame Mère de Dieu ; et ensuite il dit ces paroles : *C'est bien avec raison que nous vous appelons vraiment Bienheureuse et Irrépréhensible en toutes manières, et plus excellente que les Chérubins. Toute créature, ô Vierge pleine de grâce, se réjouit avec vous, parce que vous êtes le Temple de Dieu sanctifié.* On raconte que saint André disoit : *Que tout ainsi que le premier Adam avoit été formé de la terre avant que Dieu lui donnât sa malédiction ; de même le second Adam avoit été formé de la terre virginale qui n'avoit jamais été maudite.*

Au septième concile il est dit qu'elle étoit immaculée, plus pure et plus nette qu'aucune autre nature sensible et intellectuelle. Le concile de Francfort, Origène, Ephrem, André de Crète et Euthyme, l'honorent des mêmes titres d'immaculée, très-pure et très-digne Mère de son très-digne et immaculé Fils. Théodoret l'appelle très-sainte et immaculée Marie, Mère de Dieu. Saint Grégoire Thaumaturge dit, que la seule Vierge fut sainte, entièrement pure

et sans tache au corps et en l'âme. Et Fulbert de Chartres salue la glorieuse Vierge en ces termes : *Dieu vous garde, Marie élue, qui dès le commencement de votre conception avez toujours été immaculée, parce que vous deviez enfanter l'Auteur et la Fontaine de toute sainteté.*

Le grand docteur et la lumière de l'Église, saint Augustin, si zélé défenseur de la grâce de Jésus-Christ, vainqueur des hérétiques pélagiens qui le vouloient obscurcir au livre de la nature et de la grâce, dit ces mots très-remarquables : *Exceptant la Vierge et Mère de Dieu, dont quand nous parlons des péchés, je ne veux pas que l'on en fasse aucun doute, parce que nous croyons qu'elle fut douée d'une surabondante grâce pour vaincre entièrement le péché, ayant mérité de concevoir en ses entrailles, et d'enfanter Celui de qui nous savons qu'il fut exempt de tout péché.*

Voilà comment ce grand docteur saint Augustin parle contre les Pélagiens qui nioient le péché originel ; duquel de tout autre péché actuel il excepte tellement la très-pure Vierge, qu'il ne veut pas que cela se révoque en doute : parce que c'est une chose certaine qu'elle avoit vaincu le péché, non en partie, mais entièrement, pour être digne Mère de Celui qui n'eut et ne pouvoit avoir de péché. Cette doctrine est conforme à ce que le même docteur enseigne, en écrivant contre Julien : Que celui qui étant en âge de raison ne fit point de péché, étant enfant ne le contracta point. Or l'Église catholique confesse à haute voix que la très-sainte et très-sacrée Vierge n'eut point de péché actuel ; d'où il s'ensuit qu'elle n'eut point non plus le péché originel.

Saint Jérôme exposant ces paroles du psaume : *Il les tira de la nuée du jour* : Par la nuée du jour il entend la très-sainte Vierge, parce qu'elle fut toujours en la lumière, jamais en ténèbres. Le bienheureux Laurent Justinien dit, que personne n'est excepté du péché originel, sinon celle seule qui engendra le Sauveur du monde : et saint Jean Damascène dit : *O très-sainte Vierge, qui avez trompé les princes et les puissances infernales, et avez été conservée immaculée pour être l'Epouse de Dieu.* Et en un autre lieu il dit, que le serpent n'eut point d'entrée dans le paradis de plaisirs, et il intro-

duit la très-sainte Vierge qui parle à son Fils, en cette sorte : *Recevez mon âme si aimée, que vous avez toujours gardée pure de tout péché.*

Plusieurs saints rapportent des merveilles de la pureté immaculée de la très-sainte Vierge, et principalement Suarez. Voici quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu a préservé sa sainte Mère du péché originel et actuel; car cela étoit convenable, tant à la grandeur du Fils, qu'à la dignité de la Mère, et aux hommes et aux anges, et à toute la cour céleste.

Car en premier lieu y a-t-il un bon fils au monde qui n'honore sa mère ? ou quel homme, s'il étoit en sa puissance, qui ne voulût maître de la plus excellente femme, et ornée de toutes les grâces que l'on sauroit trouver, puisque l'honneur de la mère, c'est l'honneur du fils ? Que si Notre-Seigneur peut faire cet honneur à sa Mère, où est la raison pourquoi il ne le lui a pas fait? Et si la sagesse (comme dit Salomon) n'entre point en une âme perverse, et n'habite point en un corps sujet au péché, comment croirons-nous que la sagesse éternelle ait voulu demeurer au sein virginal, en ce corps et en cette âme qui en quelque temps auroient été sujets au péché ; et que le sein qui devoit allaiter Jésus-Christ payât tribut au diable ? Spécialement, souvenons-nous de ce que dit l'apôtre saint Paul, que c'étoit une chose très-convenable, que nous eussions un tel pontife qui fût saint, innocent, immaculé, et séparé des pécheurs. Car comment eût-il été séparé des pécheurs, si sa très-sainte Mère eût été sujette au péché, puisqu'il étoit la chair de sa chair.

De plus il étoit fort à propos que le Fils honorât sa Mère ; et puisqu'il ne manquoit pas de pouvoir, il n'étoit pas raisonnable qu'il manquât de bonne volonté, il ne falloit pas qu'étant Rédempteur de tous, y ayant divers degrés de rédemption (car quelques-uns jouissent, et d'autres par leurs fautes se privent de ce bienfait) il n'eût pas usé envers sa Mère du plus parfait et du plus excellent degré de rédemption, qui est de ne la laisser pas tomber pour la relever, mais de l'empêcher de choir.

Celui-là est bien plus excellent médecin, qui préserve le malade, que non pas celui qui le guérit du mal : le débiteur est bien plus

obligé à celui qui paye la dette avant qu'on l'ait emprisonné, qu'à celui qui lui tire les fers des pieds; et l'innocent qui n'est point tombé, est plus obligé à Notre-Seigneur à cause qu'il l'a préservé de sa main puissante, que celui qui, après être tombé, a été relevé par sa grâce.

De là vient que cette Vierge très-sainte pour avoir été préservée du péché originel, non-seulement n'est pas excluse de la grâce de la rédemption de Notre-Seigneur, au contraire elle jouit plus parfaitement que tous les autres enfants d'Adam, et par une manière ineffable et singulière, de la grâce de sa rédemption : ce qui tourne à une plus grande gloire du Rédempteur, qui l'a si bien su et pu faire, qu'il l'a fait, à celle qui lui a donné la chair et le sang dont il nous devoit tous racheter. Voilà pourquoi saint Bernardin de Sienne appelle gravement la très-sainte Vierge, la fille aînée du Rédempteur.

Il étoit enfin convenable que de même que le Fils unique de Dieu, en tant que Dieu, est la figure substantielle du Père Éternel, la splendeur de sa gloire, et la très-parfaite image de toutes ses perfections : de même en tant qu'homme, il ressemblât fort à sa sainte Mère en la constitution, en la complexion et en la composition corporelle : et que cette sainte Mère en celle de l'âme (vu qu'elle étoit aussi fille de son Fils) fût un vif portrait de ses grâces et de ses vertus.

Que si nous considérons que cette très-pure Vierge est Mère de Dieu, ce que ce nom de Mère de Dieu comprend, et la dignité qu'il renferme en soi, nous trouverons qu'il ne peut donner aucune grâce ni privilége à une pure créature, qui ne soit contenue en cette dignité. C'est le niveau où nous devons mesurer, et régler tout ce qui concerne cette Vierge très-sacrée; car, comme le dit saint Bonaventure, Dieu peut faire un ciel plus beau, un monde plus grand, et plus rempli de nouvelles et diverses espèces de créatures; mais il ne sauroit faire une mère qui soit plus recommandable que la Mère de Dieu; car il ne peut y avoir de mère d'un plus grand Fils, ni d'un plus excellent que Dieu même.

Et afin que nous sachions que c'est là le plan sur lequel il faut

dresser ce qui appartient à la très-sainte Vierge, Notre-Seigneur n'a pas voulu qu'en l'Écriture sainte il fût fait mention de son père ni de sa mère, pour nous donner à entendre, que nous la devons regarder non comme une chose de la terre, mais comme étant venue du ciel, et considérer seulement en elle ces paroles : *De laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ.* D'elle naquit Jésus-Christ, elle est Mère du Fils unique de Dieu : c'est par là qu'il la faut regarder, si vous désirez apprendre quelque chose de ses excellentes grandeurs. Car, comme dit saint Thomas, le titre de Mère de Dieu contient en soi une certaine dignité infinie, comme aussi l'humanité de Jésus-Christ qui fut unie à la personne du Fils de Dieu, et la félicité dont jouissent tous les bienheureux du ciel, en voyant Dieu qui est infini.

Néanmoins il y a une différence entre ces trois choses, car encore que la gloire des bienheureux soit infinie à cause de l'objet infini, l'humanité de Jésus-Christ à cause de l'union du Verbe infini, et la dignité de Mère de Dieu, à cause qu'elle est Mère de Dieu infini : cependant en la dignité de Mère il y a une chose particulière, qui est, que le Fils demeure obligé à sa Mère ; de manière qu'encore qu'elle n'ait pu mériter d'être Mère ; que ç'ait été une grâce singulière de Celui qui l'a élue pour une si haute dignité : néanmoins depuis qu'il l'eut choisie, le Fils demeura redevable à sa Mère, comme tous les autres enfants le sont aux leurs, et encore davantage, parce que Notre-Seigneur n'avoit point de père en la terre, et jamais enfant que lui n'eut ni ne put avoir une telle Mère. C'est pourquoi Méthode dit : *Notre-Dame, réjouissez-vous, d'avoir obligé Celui à qui nous sommes tous obligés, parce qu'il donne à tous, et ne reçoit de personne.* Mais Jésus-Chrit reçut de sa très-pure Mère la substance de son corps, formé de son sang par la vertu du Saint-Esprit, et nourri de son lait : et la chair de Jésus-Christ étoit la même chair de Marie, comme dit saint Augustin.

De là le saint Cardinal Pierre Damien tire cet argument, que non-seulement Dieu est en la très-sainte Vierge par essence, présence et puissance, ainsi qu'aux autres créatures non pas simplement par grâce, comme il est en l'âme du juste ; mais par une

autre plus excellente et plus divine manière, qui est par identité; à cause qu'il est la chair de sa chair, les os de ses os, et qu'il a pris d'elle la substance de son corps très-sacré.

Or si les pères, comme le dit Philon, sont les seconds auteurs de notre vie ; si nous ne leur pouvons payer ce que nous leur devons; si la nature a engendré et empreint aux enfants l'amour et la révérence envers leurs pères, et si Dieu a commandé que nous les honorassions, ce qui est le premier précepte de la seconde table du Décalogue : croirons-nous bien que celui qui a donné la loi ne l'ait pas accomplie, ni honoré sa très-sainte Mère, la retirant de tout déshonneur, et l'ornant de tous les dons et grâces qu'il peut faire? Car l'honneur que le Fils doit à ses parents, ne consiste pas seulement en paroles, mais à leur départir tout le bien que l'on peut, et dont ils sont capables. *Ainsi*, disoit Hippolyte, *Celui qui t'a commandé d'honorer ton père et ta mère pour accomplir la loi que lui-même avoit faite, donna à sa Mère toute la grâce et tout l'honneur qu'il lui fut possible.*

Tous les priviléges de la très-sainte Vierge sont fondés sur deux principes, le premier est le pouvoir du Fils, qui est infini : c'est pourquoi saint Augustin parlant de l'Assomption en corps et en âme de la glorieuse Vierge, dit que Dieu le peut faire, et que s'il le peut faire, qu'on lui dise quelle raison il y avoit pourquoi il ne le fit pas. Et le second, est la dignité de Mère de Dieu, qui est aussi infinie ; de sorte qu'ainsi que le titre de Fils de Dieu est la règle que nous devons suivre pour entendre les excellences de l'humanité de Notre-Seigneur; de même le titre de Mère de Dieu, est le principe d'où nous devons tirer les prérogatives et les grâces singulières de la très-sainte Vierge.

De là vient que saint Anselme n'a point craint de dire, que ce fut une chose très raisonnable qu'elle éclatât avec une pureté si grande, qu'il ne s'en pût imaginer de plus grande après Dieu. Or est-il que l'on en pourroit imaginer une plus grande, si elle n'eût été préservée du péché originel. Car il est bien certain, que c'est une plus grande pureté de n'avoir point de péché originel, que d'en être entaché : toutefois cette pureté dépend de Dieu, qui par sa

nature ne peut pécher; et la très-sainte Vierge a pu pécher; et en effet elle eût péché, si elle n'eût été prévenue d'une grâce singulière. Mais comme le dit bien Ulpien, encore que le Prince seul ne soit point sujet aux lois, et que la Princesse ou la Reine le soit; néanmoins le Prince l'en exempte, et lui octroie les mêmes priviléges qu'à lui.

Toutes les grâces que Dieu a faites à quelque pure créature que ce soit, sont dues à sa Mère avec beaucoup d'excellence, de peur que la Mère ne se trouve inférieure à ses serviteurs en quelque chose, et la Reine au-dessous de ses sujets. Et puisqu'Adam et Ève furent créés en grâce et en innocence parfaite; et que cette grâce de la parfaite innocence a été pareillement communiquée aux anges sans aucune tache de coulpe : pourquoi n'accorderons-nous pas ce bienfait à cette Dame, qui est Reine des anges, et réparatrice des hommages qu'ont faits Adam et Ève?

Si nous sommes d'accord qu'elle n'avoit aucune étincelle de concupiscence, ni mouvement désordonné; et qu'elle ne conçut pas avec une volupté sensible, ni n'enfanta pas avec douleur, quels sont les effets du péché originel; pourquoi nierons-nous qu'elle fut exempte de la coulpe même du péché originel, qui est la source de ces effets, et celle que l'on doit le plus avoir en horreur? Il est indubitable que nous devons donner de plus hauts degrés de grâces à la très-sainte Vierge, qu'à saint Jean-Baptiste, parce qu'il y a loin d'être Mère de Dieu, ou d'être son serviteur ou précurseur. Et puisque saint Jean ouït la voix de la très-sainte Vierge, il est bien juste que nous croyions, que la glorieuse Vierge fut sanctifiée d'une autre manière plus sublime, et par un privilége singulier préservée du péché originel, à l'instant de sa Conception.

De plus, quelle gloire et quel ornement est-ce à tout le genre humain, qu'une pure créature, qui fut la fille d'Adam, et conçue naturellement d'un homme et d'une femme, ait été si sublime et si enrichie de grâces, que la coulpe du péché originel ni actuel n'ait pu trouver d'entrée en elle; mais qu'au même instant qu'elle commença à respirer la vie naturelle, dès lors elle vécut d'une vie surnaturelle et divine? Quelle grande confiance est-ce aux pécheurs

qui désirent sortir du péché, de savoir qu'ils ont une Avocate qui a vaincu le péché ; et que celle qu'ils invoquent et supplient de les délivrer de la tyrannie de Satan, ne fut jamais esclave de cet ennemi commun. Tous les esprits célestes, et cette innombrable armée d'anges bienheureux, sont sans doute triomphants et glorieux de voir leur Reine, la Mère de leur Roi et Seigneur, si riche de dons, si ornée de grâces, si comblée de priviléges divins, que tous tirent leur origine de cette très-pure Conception. C'est pourquoi saint Vincent Ferrier dit qu'au même instant qu'elle fut conçue, toutes les hiérarchies célestes solennisèrent sa fête au ciel.

O Vierge glorieuse et Mère très-pure : quel esprit pourra dignement comprendre l'abondance des grâces que vous reçûtes, quand vous fûtes conçue dans les entrailles de sainte Anne, votre mère, et que votre sainte âme se joignit à votre corps délicat? Car Notre-Seigneur vous regarda, non comme une fille d'Adam, ni comme une pécheresse et son ennemie ; mais comme celle qu'il avoit choisie pour sa Mère, pour l'Épouse du Père éternel, et le sanctuaire du Saint-Esprit, pour le rempart des pécheurs, et pour briser la tête au serpent infernal.

Si le ciel empyrée est igné, et d'une substance presque spirituelle, parce qu'en lui se doit exercer une si noble action, à savoir la vision de Dieu : quelle deviez vous être, sainte Dame! puisque Dieu devoit demeurer en vous plus parfaitement que dans le ciel empyrée, et le Verbe éternel s'unir à notre substance?

Les mouches à miel nettoient et frottent leurs ruches avant que de faire leurs rayons : et Notre-Seigneur vous préserva de coulpe, vous enrichit de ses dons, parce que vous deviez former ce rayon de miel, qui est le Sauveur du monde. L'hermine se laissera plutôt prendre et tuer, que d'entrer en sa tanière où elle se souilleroit : et votre Fils, plus net que l'hermine, plus blanc que la neige, et plus pur que la lumière, ne voulut pas demeurer en une maison qui eût été jamais souillée.

Notre père Adam eut un péché actuel, et non originel, parce que le péché originel que contractent ses enfants, comme venant de lui, fut en lui un péché actuel. Les enfants qui meurent sans

baptême, avant l'usage de raison, n'ont que le péché originel où ils sont nés : les autres avec le péché originel, ont les actuels qu'ils commettent depuis par la volonté. Vous seule élue entre toutes les femmes par une singulière grâce de votre Fils (qui est la Fontaine de grâce, et qui ne pouvoit pécher naturellement) fûtes libre et exempte de tout péché actuel et originel, prévenue de la bénédiction du fruit de vos entrailles.

O Dame, que les anges, les cieux, la terre et toutes les créatures le louent pour cette faveur si signalée qu'il vous fit, et au monde par vous. Car vous êtes cette terre vierge et pure, dont le vrai Père de notre vie, et notre second Adam fut formé. Terre bénite, et qui n'est soupçonnée d'aucune malédiction : terre nette et pétrie des seules mains de Dieu, vous êtes ce paradis de délices, planté par Notre-Seigneur vers le vrai Orient, qui est Jésus-Christ, lequel ne s'obscurcit jamais devant vous, et ne s'en cacha jamais. Vous êtes cette terre sacerdotale, qui en une si grande disette de grâce, toute l'Egypte étant tributaire, fut seule affranchie de l'impôt c'est-à-dire, délivrée du péché.

Vous êtes cette Mère de Moïse, qui, bien qu'elle fût en Egypte, ne fut jamais esclave de Pharaon, mais libre et exempte, pour nourrir son fils, et pour passer la mer Rouge avec lui. Vous êtes ce buisson d'épines, qui par un nouveau miracle brûle au désert, sans se consumer : parce que les flammes du péché originel qui ont brûlé tous les autres, n'ont point approché de vous, ô grande Dame !

Vous êtes cette Arche du testament faite de bois incorruptible, pour conserver non la manne corruptible, mais le pain vif et céleste. Vous êtes cette légère nuée du jour, dans laquelle le Seigneur devoit descendre en Egypte : car encore que vous naquîtes de la terre, vous fûtes élevée au haut du ciel, et êtes légère, sans aucune pesanteur ni fardeau de péché. Nuée vraiment du jour, qui n'a jamais été obscurcie, mais toujours revêtue de lumière.

Vous êtes cette terre de promission, qui regorge de lait et de miel : du lait de l'humanité, et du miel de la Divinité de votre précieux Fils. Vous êtes le trône glorieux du pacifique Salomon :

vous êtes la verge droite et sans nœud de la racine de Jessé, qui n'eut jamais aucun pli de péché, et qui nous engendra la très-belle et très-suave fleur du monde, notre Rédempteur Jésus-Christ.

Vous êtes la ville de Bethléem, du pain vivant : vous êtes la sainte Sion, le palais du roi David, la cité de Dieu, dont on publie partout tant de louanges et de grandes merveilles. Vous êtes le suaire très-blanc et très-fin, sans tache ni souillure, et le sépulcre neuf, où le très-sacré corps de votre Fils s'enveloppa et se déposa, le lis entre les épines ; le jardin fermé, la porte d'Orient close, par où il n'y a que Dieu seul qui ait pu entrer ; la fontaine scellée, dont le vieux serpent n'a jamais pu boire.

Vous êtes plus blanche que le lis, plus belle que la rose, plus suave que le baume, plus douce que le miel. Vous êtes la fontaine du Paradis, le puits d'eau vive ; le très-pur vaisseau, vide de toute amertume, et rempli de toute suavité. Vous êtes la gloire du genre humain, l'ornement du ciel, et la beauté singulière de tout ce qui est créé.

Dieu a toujours fait de grandes et signalées faveurs à ceux qui ont été dévots à sa très-sainte Mère, et spécialement à sa très-pure Conception. Ainsi le grand prédicateur de notre temps, lorsqu'il traite des tentations sensuelles qui se rendent importunes et fâcheuses, et montre combien l'intercession des saints a d'efficace pour les vaincre, particulièrement celle de la très-sainte Vierge, dit-il ces mots : *J'ai spécialement vu arriver beaucoup de profit par le moyen de Notre-Dame à des personnes molestées de la foiblesse de la chair ; disant quelque chose en mémoire de la pureté dans laquelle elle fut conçue sans péché, et de la pureté virginale avec laquelle elle conçut le Fils de Dieu.* Et il est certain que Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles pour assurer cette vérité.

La grâce ne fut pas seulement infuse à la très-sainte Vierge pour la préserver du péché originel ; mais aussi toutes les vertus morales : l'usage de la raison lui fut avancé, avec la vraie connoissance de Dieu, beaucoup plus parfaitement qu'à saint Jean-Baptiste. La très-pure Vierge dès sa conception eut la science des choses naturelles et morales, qui sont nécessaires à la parfaite intelligence des

Écritures saintes, et à la prudente conduite extérieure : avec une grâce si grande, qu'elle lui donna des qualités admirables et divines, n'ayant jamais de mouvement désordonné, ni de mauvaise pensée, ni aucune parole oiseuse ; bref, elle ne tomba pas en la moindre imperfection du monde, ni en chose qui ressentît tant soit peu le péché ; tant s'en faut, dès le moment de sa conception, elle commença à mériter la gloire, et courut si vite à la joie de la félicité, qu'elle devança tous les saints.

La fête de la Conception de la très-sainte Vierge est célébrée des Latins et des Grecs, encore que les Latins la font le 8 et les Grecs le 9 décembre. Il se trouve quelques oraisons ou sermons en la louange de cette fête, qui sont de Georges, évêque de Nicomédie. Quelques-uns ont pensé qu'elle commença à être célébrée en l'Église latine, par ordonnance du Pape Sixte IV, néanmoins elle est beaucoup plus ancienne. Elle fut introduite à Naples et à Crémone dans le VIIe siècle, en Espagne dans le Xe.

Elle commença en Angleterre, du temps de saint Anselme, qui décéda l'an 1109, à cause d'une révélation qui fut faite à Elsin, abbé anglois, lequel voyageant sur mer l'an 1070, fut en danger de se perdre par une furieuse tempête qui s'éleva tout à coup. Durant cet orage il lui apparut un homme resplendissant, revêtu en prélat, qui lui dit de promettre à Dieu de garder tous les ans la fête de la Conception de Notre-Dame, et de solliciter les autres à la garder, qu'en ce faisant il échapperoit de ce péril, et parviendroit au port désiré. Elsin lui demanda qui il étoit, et à quel jour il la falloit solenniser. Il dit qu'il étoit Nicolas, évêque, envoyé par la très-sainte Vierge, à laquelle ils s'étoient recommandés pour être préservés de cette tourmente, et que le jour de cette fête étoit le 8 décembre, jour où elle avoit été conçue. Le saint abbé et ceux qui étoient avec lui dans le navire, firent vœu à Dieu, selon qu'il leur avoit été révélé, et ils se virent aussitôt hors de péril.

Saint Anselme, qui étoit archevêque de Cantorbéry, et primat d'Angleterre, favorisa fort cette fête qui se répandit par tout, et l'église de Lyon la reçut du temps de saint Bernard, environ l'an de Notre-Seigneur 1145. Celui-ci comme très-zélé et très-obéissant

Digitized by Google

à l'Église romaine, écrivit une lettre aux chanoines de Lyon, pour les reprendre d'avoir introduit une fête nouvelle sans l'autorité de l'Église romaine, qui est mère et maîtresse de toutes les autres ; et il y fait mention, sans toutefois l'expliquer, de la révélation dont nous avons parlé, laquelle ne fut pas la seule. On en rapporte encore d'autres, et entre les révélations de sainte Brigitte il y en a une qui fut faite à cette sainte sur ce mystère.

Depuis, la dévotion de la fête de la Conception s'augmenta comme la lumière qui croît avec le jour ; et la sainte Église, éclairée du Saint-Esprit, reconnut davantage cette vérité, comme dans la suite elle en a reçue plusieurs autres : le Saint-Esprit, comme dit saint Grégoire, l'enseigne peu à peu. Mais cette vérité demeura surtout établie par les Constitutions du pape Sixte IV, d'heureuse mémoire, qui ne permet pas simplement de solenniser cette fête ; mais qui convie les fidèles de la garder, donnant des indulgences à ceux qui la célébreront. Ce qui a été confirmé par le concile de Trente, qui commande d'observer les Constitutions de Sixte, et déclare que ce n'est point son intention de comprendre dans le décret, où il est traité du péché originel, la Vierge immaculée.

Par où l'on peut voir l'inclination et le commun consentement de toute l'Église universelle, avec quelle piété on peut célébrer cette fête, et avec combien de révérence et de dévotion elle seroit reçue et prêchée par quelques saints, s'ils étoient encore en vie, qui pour cette raison particulière, qu'elle n'étoit pas admise du Siége apostolique, firent difficulté de la solenniser : car ils étoient tellement enfants de l'Église romaine, qu'il leur sembloit que l'on ne devoit introduire aucune fête sans son autorité.

Saint Thomas voyant que certaines églises particulières célébroient de son temps cette fête, et que l'église romaine toléroit cette introduction, dit que l'on ne la pouvoit pas réprouver pour cela seul. Et en un autre lieu il parle ainsi : *La coutume de l'Eglise a une très-grande autorité, qu'il faut suivre en toutes choses ; parce que la doctrine des docteurs catholiques emprunte son autorisation de l'Eglise ; de sorte que nous nous devons plutôt appuyer à l'auto-*

rité de l'Église qu'à celle de saint Augustin, de saint Jérôme, ni d'aucun autre docteur quelconque.

Que si saint Thomas approuve la fête de la Conception, qui se célébroit en quelques églises, à cause que l'Église romaine l'enduroit, et veut qu'en tout et partout nous suivions l'autorité de l'Église plutôt que celle d'un docteur catholique, quel qu'il soit; que diroit-il, et que feroit-il, s'il vivoit à présent, voyant que non-seulement l'Église romaine permet la fête de l'Immaculée Conception; mais qu'elle la propose à tous les fidèles, et les convie à la célébrer, par des grâces et des indulgences: que le concile de Trente confirme les Constitutions des papes faites pour cela, et n'entend point comprendre la très-pure Vierge dans le péché originel?

Où est le chrétien, qui pouvant attribuer pieusement cette grâce à la très-sainte Vierge, la lui voudroit refuser; qui pouvant croire qu'elle l'a eue, ne s'en réjouisse, et ne lui donne l'honneur d'avoir été préservée par une exemption singulière de ce Seigneur, qui l'a choisie pour sa Mère, et l'a élevée à une souveraine dignité. Nous pouvons donc non-seulement honorer sans crainte son immaculée Conception, mais nous devons la célébrer saintement, pour nous conformer au consentement de l'Église universelle.

VIE DE SAINT ROMARIC,

ABBÉ DE REMIREMONT.

Saint Romaric sortoit d'une illustre famille, alliée à celle de nos premiers rois. Il fut élevé à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, qui lui confia les premières charges de son royaume. C'est là qu'il connut saint Arnoul, d'une naissance non moins illustre, et

qui depuis devint évêque de Metz. Tous deux menoient dans le monde une vie plus religieuse que séculière, fréquentant les églises et les monastères, secourant les pauvres, les recevant et les soignant dans leurs propres palais, donnant à leurs officiers et à leurs sujets d'admirables exemples de vertu.

En 612, le roi Théodebert ayant été vaincu par son frère Thierry, roi de Bourgogne, puis renfermé dans un cloître et enfin assassiné par les ordres de Brunehaut, le père de saint Romaric fut tué également pour sa fidélité à son prince, et son fils envoyé en exil. Mais saint Romaric ayant invoqué l'appui de saint Martin, en qui il avoit une particulière confiance, le saint ne tarda pas à lui donner des marques éclatantes de sa protection ; car le lendemain même on apprit la mort de Thierry, ses peuples se soulevèrent, et Brunehaut fut contrainte d'implorer le secours de Romaric pour s'enfuir de Metz, ce qu'il lui accorda avec une générosité digne de sa religion.

Cependant le roi Clotaire II s'empara de l'Austrasie où l'appeloient les vœux de la nation : il traita saint Romaric avec une grande faveur ; mais le saint loin de s'enorgueillir de sa nouvelle fortune, reprit ses œuvres de charité ordinaires, et fit de ses châteaux l'asile des religieux et des pauvres. C'est ainsi qu'en 617 il reçut saint Ormat ou saint Amé, qu'il accueillit plus comme un ange du ciel, que comme un homme de la terre. On sait comment Dieu l'en récompensa. Nous avons raconté dans la vie de saint Amé par quels discours il gagna son hôte à la vie religieuse.

Saint Romaric renonça donc au monde, à ses terres, et à ses châteaux pour suivre Notre-Seigneur dans le chemin de la pauvreté. Il se retira à Luxeuil avec un grand nombre de ses domestiques, qui voulurent à son exemple se consacrer à Dieu. Dans son domaine d'Abend il fit deux monastères, l'un de religieuses où deux de ses filles prirent le voile, l'autre de religieux dont saint Amé eut la conduite. Saint Romaric y passa dix années dans la prière, dans la pénitence, domptant son corps et sanctifiant son âme par ses austérités.

En 627, saint Amé rejoignit au ciel saint Eustase qui l'y avoit

précédé de deux années. Saint Romaric ayant perdu ces deux saints amis, dont l'un avoit été son Père à Luxeuil et l'autre au couvent d'Abend, il fut obligé de prendre la direction de ce dernier monastère. Ce fut en ce temps que Notre-Seigneur commença à l'honorer par des miracles. Un jour que ses ouvriers, occupés à tracer le chemin d'Abend dans les montagnes des Vosges, manquoient de nourriture, le saint abbé se mit en prières, et aussitôt une biche poursuivie par un chien, tombant du haut de la montagne, fut prise par les ouvriers.

Il reçut en voyage l'hospitalité chez un de ses amis, dont la femme se lamentoit de n'avoir plus de bière pour faire honneur à ses hôtes : le saint voulant la consoler forma le signe de la croix sur le tonneau qui se remplit aussitôt d'une bière excellente. Beaucoup de malades furent guéris en en buvant. Il chassa le démon du corps d'une religieuse ; une autre qui étoit couverte de lèpre recouvra la santé en se lavant avec de l'eau qui avoit servi au saint abbé. Il avoit au reste un soin tout particulier pour les lépreux, en mémoire de Notre-Seigneur, qui dans sa Passion avoit paru comme un lépreux selon la parole du prophète Isaïe. Il leur fit bâtir un hôpital où il les servoit de ses mains, et encourageoit fort ses amis à l'imiter dans cette charité, qu'il savoit être très-agréable à Dieu.

En 629, il alla à Metz chercher saint Arnoul qui, renonçant à l'épiscopat, vint finir ses jours avec son ami dans son monastère d'Abend. Il vécut encore onze ans et mourut dans les bras de saint Romaric en 640. L'année suivante celui-ci partit pour Rome afin d'obtenir du souverain Pontife quelques priviléges en faveur de ses couvents. Le Pape Jean IV les lui accorda volontiers, les exemptant tous deux de la juridiction épiscopale. Le roi Dagobert les prit aussi sous sa protection. En reconnoissance de ce bienfait, le saint abbé portoit à son fils, le roi Sigebert, une vive affection. Tout vieux qu'il étoit, il se rendit à Metz pour le prévenir des malheurs qui le menaçoient, et exhorter Grimoald, maire du palais, à lui rester fidèle. Grimoald le lui promit avec serment, mais emporté par l'ambition, il fit empoisonner son roi et proclamer son

fils à sa place. Dieu le punit comme le saint abbé l'en avoit menacé sans doute; car son fils fut tué dans une bataille, et lui-même décapité par l'ordre de Clovis II.

Ces grandes infortunes remplirent de douleur les derniers jours de saint Romaric; aussi ne soupiroit-il plus qu'après le moment où il quitteroit ce monde pour entrer dans la paix et le repos éternel. Notre-Seigneur exauça enfin ses vœux et lui fit voir dans une extase ceux de ses disciples qui l'avoient précédé dans le ciel où ils l'attendoient. Il fut pris d'une petite fièvre et ayant reçu les derniers Sacrements avec une piété admirable, il remit son esprit entre les mains de son Créateur le dimanche 8 décembre de l'an 653. En ce moment une nuée lumineuse couvrit la montagne, au milieu de laquelle paroissoit un globe de feu qui resta visible jusqu'à ce que le saint corps fût porté dans l'église où on l'enterra auprès de saint Amé, son maître et son ami.

Cette nuit-là même, un peu avant qu'il expirât, un diacre fut conduit en esprit dans la céleste Jérusalem, où se faisoient les apprêts d'un grand festin, et il reconnut parmi les bienheureux habitants de la cité divine saint Arnoul et saint Abbon, desquels il apprit que l'on attendoit le moment des noces de leur frère Romaric. C'est ainsi que Notre-Seigneur se plut à manifester la gloire de son serviteur.

Du haut des cieux le saint abbé ne cessoit de veiller sur ses enfants. Il apparut à une de ses filles spirituelles, la reprit d'une faute qu'elle avoit commise contre la règle, et lui imposa une pénitence de quarante jours. Il éveilla une autre fois la Mère sacristine du monastère pour l'avertir que l'huile manquoit à la lampe du Saint-Sacrement.

Le monastère d'Abend, appelé depuis de Romaric, ou de Remiremont, ayant été détruit par les Hongrois, on le rebâtit au pied de la montagne. Là furent transportés en 910 les corps de saint Romaric, de saint Amé et de saint Adolphe, successeur de saint Romaric. Ils étoient parfaitement intacts, sans aucun signe de corruption. Le corps de saint Romaric rendit même une grande quantité de sang par une incision qu'on lui fit aux genoux. Cent

quarante ans après, tous trois furent canonisés solennellement par saint Léon IX, qui voulut placer de ses mains leurs saintes reliques sur les autels. Cette cérémonie s'accomplit le 17 décembre de l'an 1050, et l'on en fait encore la fête chaque année dans ce pays.

A Rome, saint Eutychien, pape, qui enterra de ses propres mains trois cent quarante-deux martyrs en différents lieux. Leur ayant été dans la suite associé, il fut couronné par le martyre, sous l'empereur Numérien, et enterré dans le cimetière de Calixte.

A Alexandrie, saint Macaire, martyr, qui, au temps de Dèce, étant engagé avec beaucoup d'instance par le juge à renier Jésus-Christ, et en montrant d'autant plus de constance à confesser sa foi, fut condamné à être brûlé vif.

A Trèves, saint Eucaire, disciple de l'apôtre saint Pierre, et premier évêque de cette ville.

En l'île de Chypre, saint Sophrone, évêque, qui se montra le défenseur admirable des petits, des orphelins et des veuves, et le soutien des pauvres ainsi que de tous les opprimés.

A Constantinople, saint Potape, solitaire, illustre par ses vertus et ses miracles.

A Vérone, ordination de saint Zénon, évêque.

NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Léocadie, vierge et martyre.

Saint Syr, premier évêque de Pavie; saint Restitute, évêque et martyr; saint Pierre et ses compagnons, martyrs; sainte Valère, vierge et martyre; saint Procule, évêque de Vérone; saint Julien, évêque d'Apamée; saint Subran, abbé; sainte Gorgonie.

LA VIE DE SAINTE LÉOCADIE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 305.

Saint Marcel, pape. — Dioclétien, empereur.

Sainte Léocadie, vierge, étoit native de Tolède, de fort bonne maison, et grande servante de Dieu. Elle fut prise par le commandement du président Dacien, qui, comme une bête féroce, ne se pouvoit assouvir du sang des chétiens. L'ayant fait amener devant lui, il lui représenta la noblesse de sa race, au prix de la roture et de l'ignominie de ce qu'il appeloit la superstition des chrétiens, s'efforçant par de belles paroles, puis par des menaces, de lui faire quitter la foi de Jésus-Christ, et d'adorer les faux dieux.

La sainte ne s'émut point de ce que lui dit le président, lequel n'ayant pu faire brèche par ces artifices dans ce cœur invincible, la fit mettre dans un cachot noir, pour la tourmenter et pour la faire mourir cruellement. Sainte Léocadie se réjouit de se voir conduire en prison, et le remercia de cette grande faveur qu'il lui faisoit, puis se tournant vers ceux qui la suivoient, les larmes aux

yeux, elle leur dit d'un visage riant : *O soldats de Jésus-Christ! ne pleurez point de ma peine, réjouissez-vous plutôt de ce que Dieu m'a fait digne d'endurer pour la confession de son Nom.*

Quelques-uns disent qu'elle fut rudement fouettée avant que d'entrer en la prison, Dacien étant très-cruel. Elle demeura quelque temps en ce sombre cachot, où ayant entendu parler de l'horrible boucherie que Dacien faisoit des chrétiens, et des grands tourments dont il avoit fait mourir sainte Eulalie de Mérida; touchée de douleur, elle supplia Notre-Seigneur de l'appeler à lui, s'il étoit expédient, de peur qu'elle ne vît la destruction de son Église et la foi de sa sainte religion anéantie. Dieu accomplit le désir de la sainte, car, comme elle étoit en oraison, elle fit le signe de la croix avec les doigts sur une petite pierre, lequel y demeura gravé, et en le baisant dévotement, elle rendit l'âme à Dieu.

Son corps fut trouvé auprès de cette croix, couché par terre, et fut enterré par les chrétiens du mieux qu'ils purent. Elle décéda le 9 de décembre, l'an de Notre-Seigneur 305, sous les empereurs Dioclétien et Maximien.

Il y a trois églises en la ville de Tolède dédiées à son nom : l'une où étoit sa maison, l'autre où elle fut mise en prison, et la troisième où elle fut enterrée.

Il arriva en l'église où son corps reposoit une chose merveilleuse. Le jour de la fête de sainte Léocadie, le roi Resselvinde y alla au service, accompagné des seigneurs de sa cour. L'église étant toute pleine de clercs et de séculiers, saint Ildefonse, qui étoit alors archevêque de Tolède, se mit en prières devant le sépulcre de sainte Léocadie : tout à coup la tombe, qui (comme le dit Calixte) étoit si pesante, que trente hommes ne l'eussent pu lever, s'ouvrit d'elle-même, et la vierge sortit de son sépulcre. Alors regardant saint Ildefonse, elle le prit par la main et lui dit : *O Ildefonse! la gloire de Notre-Dame a été maintenue par toi* : voulant dire, qu'il avoit défendu la pureté de la virginité de Marie, Mère de Dieu, contre les hérétiques, qui la déchiroient par leurs langues pernicieuses.

Ceux qui étoient présents tombèrent par terre, étonnés de la

nouveauté du prodige : mais saint Ildefonse parla hardiment à sainte Léocadie en ces termes : *O noble vierge, digne de régner au ciel avec Dieu, ayant méprisé et donné votre vie pour l'amour de lui, que cette ville est heureuse, où vous êtes née, et que vous avez consacrée par votre présence ! Regardez-la, des cieux où vous êtes, aidez de votre intercession vos compatriotes et le roi qui solennisent si dévotement votre fête.* Après cela sainte Léocadie commença à se retirer dans son tombeau, et saint Ildefonse coupa, avec une dague que le roi lui donna, un bout du voile dont elle étoit couverte, en mémoire d'un si signalé miracle, lequel voile est encore gardé à présent dans la sacristie de Tolède.

Le corps de sainte Léocadie demeura plusieurs années dans la ville de Tolède en son sépulcre, dans une belle église que le roi Sigebert fit bâtir ; mais les chrétiens, crainte de l'incursion des Mores, qui envahissoient l'Espagne, le transportèrent en la ville d'Oviédo, où l'on tient qu'il fut quelque temps, comme il s'en trouve des marques certaines dans la ville et dans l'église. De là ce saint corps fut porté en Flandres, et mis dans un monastère de saint Guislain, de l'Ordre de Saint-Benoît, près de la ville de Mons en Hainaut. De laquelle translation le docteur Jean Molan parle dans les Additions qu'il a écrites au Martyrologe d'Usard.

Le bruit est, que ce saint corps fut porté par un grand seigneur flamand, qui vint au secours des Espagnols contre les Mores, et qu'un roi de Léon, en reconnoissance de ces courageux services, lui donna le corps de sainte Léocadie, lequel fut révéré en ce monastère de saint Guislain, par tous les peuples circonvoisins, qui reçurent plusieurs grands bienfaits par son intercession, spécialement contre la peste, dont ils étoient fort travaillés.

Depuis, la reine Jeanne, fille et héritière de Ferdinand et d'Isabelle, et mère de Charles-Quint, étant princesse de Flandre, par le mariage du prince Philippe qu'elle épousa, obtint de l'abbé et des religieux, l'an 1500 le 15 octobre, la cheville du pied droit de sainte Léocadie, dont elle fit présent à l'église de Tolède, comme d'un précieux trésor. Enfin par une grande providence et miséricorde de Notre-Seigneur, ce corps saint fut apporté de ce

monastère où il étoit, de l'autorité du pape Grégoire XIII et de Philippe II, par un Père jésuite, nommé Michel Hervaudes, et après tant d'années rendu à son pays, à sa ville de Tolède, dans sa grande église, où il fut solennellement reçu.

Le roi Philippe, le prince Philippe son fils, l'infante Elisabeth sa fille, l'impératrice Marie sa sœur, vinrent à Tolède pour solenniser sa fête, et porter sur leurs épaules le corps de cette sainte martyre, se tenant heureux de lui faire cet humble service. Cela arriva le 26 d'avril l'an 1589, sous le pape Sixte V, qui commanda que la fête de cette translation fût célébrée en l'archevêché de Tolède.

A Pavie, saint Syr, premier évêque de cette ville, qui brilla par ses miracles et ses vertus apostoliques. — Il fut disciple de saint Hermagore, évêque d'Aquilée, qui l'ordonna évêque de Pavie, et l'envoya prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, lui donnant pour compagnon saint Juvence, que saint Syr ordonna diacre, pour l'aider en la prédication de l'Évangile. Il lui succéda après sa mort au gouvernement de l'église de Pavie. Quand ils passèrent par Vérone, saint Syr ressuscita par ses prières l'enfant d'une veuve qui se convertit à la foi, et reçut le baptême avec toute sa famille, et une grande multitude de peuple. Lorsque les habitants de Pavie eurent ppris ce miracle, et que le saint évêque venoit en leur ville porter la lumière Évangélique, ils allèrent au devant de lui, et le supplièrent de les instruire dans la foi : ainsi en peu de temps il les convertit et les baptisa. Il fit bâtir une église hors des murs de la ville en l'honneur des saints Gervais et Protais, après avoir appris leur martyre à Milan. Un juif s'étant présenté malicieusement à la sainte Table avec les autres chrétiens, dans l'intention de jeter la sainte Hostie, et de la fouler aux pieds, il ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il commença à ouvrir la bouche, et à crier qu'il y avoit du feu qui le brûloit. Alors le saint évêque la reprit, comme elle étoit sus-

pendue sans toucher la chair de cet infidèle, qui ainsi délivré, confessa sa faute et se convertit. Ce saint homme fit quantité d'autres miracles dans les lieux circonvoisins, rendant la vue aux aveugles-nés, la parole aux muets, et délivrant les démoniaques. Enfin, après avoir gouverné l'église de Pavie l'espace de cinquante-huit ans, il mourut le neuvième jour de décembre, étant âgé de cent douze ans. Son corps fut inhumé dans l'église des saints Gervais et Protais. L'église de Pavie fait la fête de sa translation le vingt-sixième jour de juin.

A Carthage, saint Restitute, évêque et martyr, à la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple à son sujet.

Encore en Afrique, saint Pierre, saint Successe, saint Bassien, saint Primitif et vingt autres martyrs.

A Limoges en France, sainte Valère, vierge et martyre.

A Vérone, saint Procule, évêque, qui, dans la persécution de Dioclétien, fut meurtri de soufflets et de coups de bâton, puis chassé de la ville. Enfin, ayant été rendu à son église, il mourut en paix.

A Apamée en Syrie, saint Julien, évêque, qui brilla par sa sainteté au temps de Sévère.

A Périgueux en France, saint Subran, abbé, homme d'une grande sainteté.

A Nazianze, sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire le théologien, qui a écrit lui-même ses miracles et ses vertus.

DIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de la Translation de la sainte maison de Nazareth, en laquelle le Verbe fut fait chair.
— Saint Melchiade, pape et martyr. — Sainte Eulalie, vierge et martyre.

Saint Carpophore, prêtre, et saint Abonde, diacre, martyrs; sainte Julie, vierge et martyre; saint Menne et ses compagnons, martyrs; saint Mercure et ses compagnons, soldats, martyrs; saint Gemelle, martyr; saint Sindulphe, évêque de Vienne; saint Deusdedit, évêque de Bresce.

FÊTE
DE LA TRANSLATION DE LA Ste MAISON DE NAZARETH,
EN LAQUELLE LE VERBE FUT FAIT CHAIR.

Il n'y a pas dans le monde de lieu plus vénérable que celui où le Fils de Dieu daigna s'unir la nature humaine pour accomplir l'œuvre miséricordieuse de notre rédemption. C'est là que l'homme commença d'être régénéré, et que les portes du ciel s'entr'ouvrirent aux enfants d'Adam. C'est là que la très-sainte Vierge fut élevée au comble de tous les honneurs en devenant Mère de Dieu, et qu'elle mérita la couronne qui lui fut décernée plus tard sur le monde entier.

Cette sainte maison de Nazareth, où le Verbe fut fait chair, est véritablement le berceau du Christianisme; c'est le nouvel Eden, où les enfants de Dieu ont reçu la vie par la foi et par l'obéissance de leur mère. Ève nous avoit donné la mort, en refusant de croire à la parole de Dieu sur les funestes effets du fruit défendu, et en désobéissant à ses ordres. Marie au contraire crut qu'elle pouvoit devenir mère sans perdre sa virginité, et pour se soumettre aux désirs du Seigneur ne craignit pas d'encourir le mépris de son mari

qu'elle aimoit, l'indignation de sa famille, la haine des juifs et la peine de mort portée contre l'adultère dont les apparences alloient se manifester dans son sein.

Ainsi Ève avoit exposé toute sa race à la damnation éternelle dans la folle espérance de devenir semblable aux dieux, c'est-à-dire aux anges, sachant le bien et le mal, immortelle comme eux. Ayant sous les yeux la preuve qu'un arbre pouvoit donner la vie, elle n'avoit pas cru, encore que Dieu l'en eût assurée, qu'un autre pût donner la mort. Parce que ce fruit étoit beau, agréable à l'œil, elle l'avoit pensé innocent, préférant sa raison à la parole divine. L'orgeuil avoit détruit sa foi, et la désobéissance avoit achevé sa perte.

Marie fut pour notre salut soumise à une plus difficile épreuve, mais l'humilité et l'amour l'en firent triompher. L'ange Gabriel lui annonce qu'elle deviendra mère par la vertu du Saint-Esprit : elle le croit, encore que ce prodige soit inouï, et qu'il renverse toutes les lois de la nature. Elle ne raisonne pas, elle *a foi en Dieu* et dit simplement : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Cependant elle ne pouvoit ignorer que son mari alloit la soupçonner d'adultère, comme il le fit en effet ; qu'il pouvoit la renvoyer à sa famille, comme il en eut la volonté ; la déshonorer même, et la traduire devant les juges qui l'eussent probablement condamnée à mort. Mais son amour pour Dieu est si grand, qu'elle préfère l'accomplissement de ses désirs à l'affection de son mari, à l'estime des hommes, à sa vie même. Elle n'hésite pas ; elle ne demande pas s'il y a quelques moyens de sauver son honneur tout en obéissant à Dieu. Dieu a parlé, cela lui suffit : elle croit et se soumet. *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* En ces deux mot si simples elle donne à Dieu ce que les hommes ont de plus cher : la réputation et la vie.

Qui a jamais été soumis à une plus périlleuse épreuve ? L'Ange lui propose un mystère inouï ; en témoignage de sa foi à ce mystère, il lui demande de s'exposer à briser tous les liens qui l'attachent à son mari, à sa famille, à son pays. Encore s'il eût fait

quelque grand miracle pour appuyer sa mission ? Mais il lui cite seulement l'exemple de sa cousine Elisabeth, qu'elle ne put vérifier en ce moment. Au reste Marie n'exige ni preuves, ni miracles : l'étendue du sacrifice ne l'effraye pas. *Je suis la servante du Seigneur*, dit-elle ; et elle s'abandonne à lui sans réserve.

Jamais Dieu n'avoit rencontré une foi plus complète, une humilité plus profonde, un amour plus généreux. Et si plus tard elle mérita d'être mère des hommes en offrant son Fils pour nous au pied de la croix, en ce moment-là elle mérita vraiment d'être Mère de Dieu autant que le pouvoit mériter le plus admirable abandon que jamais une créature ait eu pour son Créateur. Or, ce sublime sacrifice s'est accompli dans la sainte maison de Nazareth ; et aussitôt le Fils unique de Dieu s'incarna dans ses chastes entrailles, le genre humain commença d'être sauvé.

On comprend assez quel respect les premiers chrétiens durent avoir pour ce lieu vénérable si longtemps habité par la très-sainte Vierge, témoin de ses prières et de ses larmes, de ses entretiens avec Notre-Seigneur et avec les anges qui la visitoient. Une bulle de Jules II rapporte qu'il devint un sanctuaire consacré par saint Pierre, et où le prince des apôtres célébra la première messe. L'impératrice sainte Hélène l'enferma dans une église magnifique qui portoit cette inscription gravée sur le marbre : *C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes.* Les pèlerins venoient y offrir leurs vœux de tous les points de la chrétienté. Saint Louis y fit ses dévotions le jour de l'Annonciation de l'an 1252. Une ancienne peinture la représente encore sur le mur occidental de la sainte maison. Il est debout devant la très-sainte Vierge qui tient l'Enfant Jésus sur ses genoux ; un manteau de pourpre couvre ses épaules, et les fers de sa main droite rappellent la captivité qu'il venoit de souffrir en Egypte pour la foi. Il fut un des derniers pèlerins qui visitèrent en Palestine ce sanctuaire, car peu après ces contrées furent conquises par les Musulmans.

Alors s'accomplit le grand prodige dont l'Église célèbre aujourd'hui la mémoire. Notre-Seigneur ne voulut pas permettre que la

demeure de sa très-pure Mère fût souillée par les infidèles, et il commanda à ses anges de la transporter au centre de la chrétienté. Qu'un Fils si pieux ait rendu cet honneur à la sainte maison d'une telle Mère, et qu'il ait voulu donner cette consolation à ses enfants, nul ne s'en étonnera parmi ceux qui connoissent le cœur de Dieu. Voici comment on raconte ce miraculeux événement.

« Sous le pontificat de Nicolas IV, dit M. Dalmières, qui lui-même visita la sainte maison, le 10 mai 1291, la chambre de la Mère du Verbe incarné fut déposée sur les rivages de l'Adriatique, entre Tersaty et Fiume, en Dalmatie. Aujourd'hui Tersaty est un bourg et Fiume une ville des provinces Illyriennes, qui appartiennent à l'Autriche. Une distance de deux lieues à peu près sépare ces deux localités, et la sainte maison s'arrêta plus près de la première, dans un endroit qui s'appelle Ranniza. Tous les habitants accoururent au bruit du prodige. On admire, on examine le bâtiment mystérieux qui repose sur la terre nue sans aucun fondement; on pénètre dans l'intérieur, qui est une chapelle avec son autel et la statue de la sainte Vierge tenant au bras son divin enfant; mais l'étonnement est à son comble quand le peuple voit accourir son évêque, Alexandre de Modrusia, qui étoit à toute extrémité et qui apparoît tout à coup plein de santé et de joie. La sainte Vierge lui a apparu ; elle l'a guéri ; elle lui a ordonné d'aller annoncer que cette église est la chambre de Nazareth où le Verbe a été fait chair. Quels transports d'enthousiasme éclatent au milieu de la foule ! Il est plus facile de l'imaginer que de l'exprimer.

Nicolas Frangipani, gouverneur de la province, quitta l'armée de l'empereur Rodolphe, dès qu'il apprit la nouvelle de l'événement miraculeux. Après avoir examiné la sainte maison, il resolut d'envoyer des commissaires à Nazareth. Il choisit les hommes les plus recommandables, dont les noms ont été conservés et sont cités dans l'ouvrage de M. Caillau. Ceux-ci racontent à leur retour ce qu'ils ont vu et touché. La maison de Marie ne se trouve plus : il n'en reste que les fondements, dont les pierres sont exactement semblables à celles qui composent l'édifice transporté en Dalmatie ; les mesures de longueur et de largeur sont parfaitement

conformes. Ce témoignage fut écrit, signé, confirmé par un de ces serments solennels qui étoient si sacrés pour les hommes de l'époque.

Tous les peuples du voisinage accouroient à la sainte maison, quand elle disparut tout à coup le 10 décembre 1294, pour passer de l'autre côté de la mer Adriatique, sur le territoire de Récanati. Cette seconde translation eut lieu sous le pontificat de Célestin V, qui abdiqua bientôt la papauté pour se réfugier dans la retraite qu'il avoit quittée à regret et par force. Ce jour du 10 décembre, un samedi, la sainte maison s'arrêta sur le territoire appartenant alors à Récanati, au milieu d'un bois de lauriers, d'où est venu sans doute le nom de Lorette (1). Comme à la naissance du Sauveur, les bergers accoururent les premiers à la vue d'une lumière inaccoutumée : ensuite arrivèrent les habitants de Récanati, et saint Nicolas de Tolentino, qui demeuroit alors dans cette ville, annonça que c'étoit là la chambre de la Mère de Dieu, cette divine Mère lui étant apparue pour le lui dire.

Il y a à Rome, sur la place de la colonne Trajane, une église de Notre-Dame de Lorette où l'on voit un beau tableau de Peruzzini qui représente saint Nicolas assistant à la translation. Les fidèles venoient de toutes parts rendre leur pieux hommages à Marie. Les historiens racontent tous les témoignages de joie, d'enthousiasme et de reconnoissance qui éclatèrent partout à cette époque ; mais des voleurs s'étant mis à dépouiller et même à tuer les pèlerins, la sainte maison quitta la forêt au bout de huit mois, pour se poser sur une colline appartenant à deux frères (2). Ceux-ci ayant eu de violent démêlés pour la possession de la vénérable chapelle, elle disparut encore après quatre mois, et elle se fixa enfin sur la voie publique de Recanati à Ancône, à une lieue de la mer. »

(1) D'autres prétendent que ce bois appartenoit à une dame appelée Loretta.

(2) L'endroit où s'arrêta d'abord la sainte maison est à une demi-lieue à peu près de la ville, vers le nord-est, dans un quartier appelé la Bandirola : la place est marquée par un mur qui figure les dimensions avec la position. — L'emplacement de la colline des Deux-Frères est dans l'enceinte des murs de Lorette, derrière le quartier des soldats.

Digitized by Google

Ces translations multipliées étoient déjà une preuve de la réalité du miracle, parce qu'avec elles se multiplioient les témoins. Les regrets des Dalmates, qui ont traversé les siècles et qui s'expriment encore aujourd'hui par de touchants cantiques, sont un invincible témoignage que la sainte maison a reposé parmi eux. Que si tant de témoins peuvent certifier qu'elle est venue de Ranniza à Récanati, puis à Lorette, comment ne croirions-nous pas qu'elle a pu être transportée de Nazareth en Dalmatie par les anges?

Au reste, à l'exemple de Frangipani, ajoute M. Dalmières, le Pape envoya de nombreux commissaires à Nazareth; il envoya pareillement à Tersatz: les rapports s'accordèrent parfaitement entre eux et avec les précédents. Les procès-verbaux écrits sur parchemin furent scellés des armes de la ville de Récanati. Ils ont été vus par les auteurs qui racontent ces événements prodigieux. Des voyageurs recommandables ont depuis comparé, à Lorette et à Nazareth, et ils ont été convaincus de la vérité du miracle. Au XVIe siècle, Clement VII envoya à Nazareth trois commissaires pour inspecter soigneusement les lieux : l'un de ceux-ci apporta deux pierres entièrement conformes à celles du sanctuaire de Lorette. Ce sont des pierres qui imitent de grosses briques, par leur forme naturelle; elles sont entrecoupées de veines rougeâtres et brillantes, et il ne s'en trouve point de cette qualité dans toute l'Italie. »

Voici maintenant la description que donne de la sainte maison M. Caillau qui en a écrit l'histoire « La chambre formoit un carré long surmonté d'un petit clocher. Le plafond étoit de bois, peint en couleur d'azur et parsemé d'étoiles dorées. Les murs construits sans règle et sans niveau ne suivoient pas exactement la ligne verticale; ils étoient recouverts d'un enduit, où l'on voyoit en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez large étoit ouverte dans une des parties latérales, et à droite étoit percée une étroite fenêtre. En face, s'élevoit un autel construit en grosses pierres carrées : il étoit dominé par une croix grecque antique. Près de l'autel, on apercevoit une petite armoire fort simple, destinée à recevoir les ustensiles d'un pauvre ménage, elle renfermoit

quelques petits vases comme ceux dans lesquels on fait manger les petits enfants. A gauche, étoit une petite cheminée, et au-dessus, la niche où étoit la statue de la Vierge tenant au bras l'Enfant Jésus : cette statue étoit en bois de cèdre et noircie par le temps, une couronne de perles étoit posée sur la tête de la Mère, dont le corps étoit revêtu d'un manteau doré et d'un manteau bleu, le tout encore du même bois de cèdre. L'Enfant Jésus levoit les premiers doigts de la main droite, comme pour bénir, et dans la main gauche, il tenoit un globe, symbole de sa puissance sur l'univers. Au moment de son arrivée, la Vierge étoit en outre recouverte d'une robe de laine rouge, qui se conserve encore sans altération.

La sainte maison a en longueur 29 pieds 8 pouces; sa largeur est de 12 pieds 8 pouces, et sa hauteur de 13 pieds 3 pouces. »

Tel est le sanctuaire que nous a conservé la bonté de Dieu. Que de grâces y ont été répandues sur le monde ! Que de miracles s'y sont accomplis. Les souverains Pontifes l'ont enrichie des plus précieuses indulgences, des priviléges les plus insignes, et l'ont fait orner par les plus grands génies de leur temps. Presque tous les princes chrétiens y ont envoyé de magnifiques offrandes en reconnoissance des grâces qu'ils y avoient obtenues. Beaucoup de saints sont venus s'agenouiller dans ces murs bénis : sainte Brigitte, sainte Catherine de Suède, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, saint Charles Borromée, saint Camille de Lellis, et tant d'autres dont le dernier fut saint Alphonse de Liguori. N'est-ce pas là, avec les miracles qui s'accomplissent chaque jour dans la sainte maison, un témoignage irrécusable de la vérité de la translation. S'il y eût eu fraude ou erreur, Dieu ne l'eût-il pas révélée à ses amis, comme il l'a fait en plusieurs autres circonstances, et la soutiendroit-il encore par des prodiges ?

Si extraordinaire que cet événement nous paroisse, tout se réduit à savoir si Dieu l'a pu et s'il l'a voulu. Qu'il l'ait pu, nul ne l'oseroit mettre en doute. L'a-t-il voulu ? « Des saints nous l'affirment, répond l'éloquent auteur de *Rome et Lorette* ; l'Église, sans nous en faire un article de foi, veut bien nous l'attester et nous le croyons pleinement. Nous le croyons parce que Dieu lui-même honore sa

Mère et veut, pour notre bien et notre salut, que nous l'honorions; parce que sa bonté nous donnant l'occasion d'un grand acte de foi et d'hommage envers Marie, nous donne en même temps le moyen d'obtenir par l'intercession de cette protectrice de tous les chrétiens, les secours dont nous avons besoin pour acquérir le ciel. Lorette est en quelque sorte une source de grâces où les âmes pieuses vont puiser abondamment la manne spirituelle que l'on peut garder, et qui ne se corrompt point dès le second jour. Nous en appelons à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la Santa-Casa. N'ont-ils point senti au fond de leur cœur une preuve de son authenticité contre laquelle aucun raisonnement sceptique ne prévaudra jamais? Combien d'entre eux, arrachés au péché ou gardés de ses embûches par ce puissant souvenir, pourroient, comme autant d'aveugles, de paralytiques et de lépreux guéris, se produire en témoignages vivants du miracle auquel ils ont cru.

Ah! lorsqu'au bout de sa longue route, le pèlerin aperçoit enfin, non pas la maison elle-même, mais seulement le temple qui la renferme; lorsqu'il lit au fronton cette inscription qu'y plaça, dans la sainte hardiesse de sa foi, le grand pontife Sixte-Quint: *Deiparæ Domus in quâ Verbum caro factum est* (1); soyez assurés qu'il n'est plus besoin d'attestations, ni de procès-verbaux, ni de raisonnements pour constater ce qui se constate en ce moment-là de soi-même au fond de l'âme. La sainte maison paroîtroit au milieu des airs, soutenue sur les ailes des anges, qu'elle n'exciteroit pas un sentiment plus profond ni plus convaincu. Qu'est-ce donc, quand, purifié par la pénitence, le pieux voyageur entre enfin dans cette humble maison qui fut, sur la terre, l'asile de la Reine des cieux, et que mêlé parmi ses frères, chrétiens comme lui, venus souvent comme lui de tous les coins du monde, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de soupirs, ayant reçu le Verbe fait chair, devenu le pain de la vie éternelle, il peut dire comme Marie: le Seigneur est avec moi, *Magnificat anima mea Dominum.* Souvent le cœur y est changé; la lumière s'y fait; le repos y descend. Vous voulez des faits, subtils raisonneurs: en voilà!

(1) Maison de la Mère de Dieu dans laquelle le Verbe a été fait chair.

Puissiez-vous savoir un jour, bientôt, combien sont concluants et positifs ceux que nous vous donnons ici. »

La fête de la Translation de la sainte maison fut sans doute établie de bonne heure dans la marche d'Ancône ; elle y fut autorisée dès l'année 1632 par un indult de la sainte Congrégation des rites. Innocent XII la confirma solennellement pour toute la province, avec une messe et un office propres. Il ajouta même aux leçons du second nocturne quelques paroles où il rappeloit, que l'authenticité de la sainte maison s'appuyoit *sur les bulles des souverains Pontifes, sur la vénération que lui porte tout l'univers chrétien, sur les miracles qui s'y accomplissent continuellement, et sur les grâces nombreuses que le Seigneur se plait à y accorder*. En 1719 la Toscane obtint le privilége de célébrer cette fête, lequel fut étendu par Benoît XIII à tout l'État romain, puis aux pays soumis à la république de Venise, et enfin à tous les royaumes qui appartiennent au roi d'Espagne. Espérons que la France obtiendra aussi une pareille faveur. Le royaume de Marie ne sauroit rester étranger à tout ce qui concerne la gloire et le culte d'une si bonne Mère.

LA VIE DE SAINT MELCHIADE,

PAPE ET MARTYR.

AN 313.

Constantin, empereur.

Saint Melchiade étoit Africain de nation ; il succéda au souverain pontificat à Eusèbe. C'étoit un très-saint personnage, qui

endura de grands travaux pour la gloire de Notre-Seigneur. Il défendit aux chrétiens de jeûner le dimanche et le jeudi, de peur d'imiter les païens qui jeûnoient ces jours-là, et tenoit que ce jeûne étoit sacré ; encore que depuis, la cause de jeûner les jeudis cessant, la prohibition fut ôtée.

Il y avoit à Rome plusieurs hérétiques Manichéens, que le saint pape s'efforça de remettre au chemin de la vérité. Saint Melchiade écrivit aussi une lettre aux évêques d'Espagne, dans laquelle il dit que tous les apôtres reconnurent la supériorité de saint Pierre, et que le sacrement de baptême est plus nécessaire que celui de la confirmation, parce que sans le baptême personne ne peut être sauvé; néanmoins que le sacrement de confirmation de la part du ministre est de plus grande dignité, parce qu'il n'y a que l'évêque qui le puisse conférer. Ensuite il décrit les effets de l'un et de l'autre sacrement; il traite auparavant des effets que le Saint-Esprit opéra par sa venue sur les apôtres, et ceux que reçoivent les chrétiens au baptême et à la confirmation.

On célébra de son temps le concile provincial de Néocésarée, où l'on établit quelque chose touchant l'état présent de l'Église. Il tint une fois les Ordres, au mois de décembre, où il consacra onze évêques, six prêtres et cinq diacres.

Enfin, après avoir saintement gouverné l'église de Notre-Seigneur, deux ans deux mois et sept jours, il mourut le 10 décembre 313, laissant l'Église paisible sous l'empire de Constantin. Le Martyrologe romain dit qu'il souffrit beaucoup en la persécution de Maximien, mais qu'il mourut lorsque l'Église jouissoit de la paix; à cause de ces grands travaux, les Martyrologes anciens l'appellent saint Melchiade martyr, et l'Église le célèbre comme tel.

Son corps fut enterré dans le cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Son chef est à Rome, en l'église de la maison profès de la Compagnie de Jésus. Les Martyrologes font mention de lui, avec les autres auteurs anciens et modernes qui ont écrit les vies des papes.

LA VIE DE SAINTE EULALIE DE MERIDA,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 304.

Saint Marcel, pape. — Dioclétien, empereur.

Sainte Eulalie étoit native de Mérida, issue de noble lignée. Son père s'appeloit Libère, homme chrétien et craignant Dieu. Il avoit élevé sa fille dès son enfance en toutes les vertus, et lui avoit donné, à elle et à une autre fille nommée Julie, un prêtre appelé Donat pour les instruire. Elle affectionna tellement la virginité et les choses de la religion, qu'elle ne se soucioit pas dès lors d'ornements ni de parures, et ne vouloit ouïr parler de discours de mariage, se montrant fort retenue en son regard, en son parler et en son maintien.

Elle avoit atteint l'âge de douze ans, lorsque Calphurnien, juge commis par Dacien, arriva à Mérida, qui étoit alors une grande ville, riche et peuplée, pour persécuter les chrétiens, et y exécuter ce que Dacien faisoit partout où il passoit. De peur d'y faillir, et afin d'avoir connoissance de ceux qui étoient chrétiens, il fit publier un sacrifice solennel à ses dieux.

Les parents de sainte Eulalie la voyant éprise de l'amour de Jésus-Christ et désireuse du martyre, craignant de la perdre, et que ce tourbillon ne la leur ravît, la tenoient cachée à dix lieues de la ville, en une de leurs terres nommée Poncien, du côté de l'Andalousie. Mais quand la sainte ouït parler de l'édit que le juge avoit fait publier, le poëte Prudence dit qu'elle vint dans la ville

secrètement, de sa propre volonté, pour s'offrir au martyre; tant elle mouroit d'envie de mourir pour Jésus-Christ, qu'elle avoit choisi pour son Époux.

Quelques-uns disent que sainte Julie venoit avec elle, et que sainte Eulalie s'étant un peu avancée sur le chemin, elle lui dit comme d'un esprit prophétique : *Eulalie, vous avez beau vous hâter de passer devant, je mourrai la première.*

La jeune fille étant arrivée s'adressa à Calphurnien, et avec une grande liberté, lui reprocha la cruauté dont il usoit envers les chrétiens, la vanité de ses dieux et la tyrannie des empereurs. Le juge essaya de la séduire par ses discours, en lui mettant devant les yeux sa noblesse, sa délicatesse et sa jeunesse, tâchant par flatteries et par promesses de la détourner de l'amour de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il perdoit le temps, il changea la douceur en rigueur, les flatteries en terreurs et en tourments, qu'il fit exécuter sur cet agneau, avec tant de furie, qu'il n'en usoit point de plus cruels contre les saints martyrs de ce temps-là.

Elle fut fort rudement fouettée, et on lui brisa tous les os avec des cordes plombées, puis on lui versa de l'huile bouillante sur sa peau écorchée de coups; on l'égratigna avec des harpons de fer, puis on la lava et on la mit à la torture. Et cependant elle, qui avoit Dieu en son âme, montroit en son visage la joie de son cœur, et levant les yeux au ciel se recommandoit à son cher Époux, implorant sa faveur, et regardant ses plaies, comme écrit Prudence, lui disoit : *Maintenant, ô mon Rédempteur Jésus-Christ, vous êtes bien plus remarquable en moi, et ces lettres qui sont écrites sur mon corps avec mon sang, représentent beaucoup mieux votre Passion.* Enfin ils la firent mourir dans le feu, où elle reçut la couronne du martyre, comme dit saint Isidore.

Prudence ajoute que cette sainte avoit un tel désir de mourir pour Jésus-Christ, qu'elle ouvrit la bouche pour avaler les flammes, et être plutôt consumée : ce qui est conforme à ce qu'en rapporte le Martyrologe romain, qu'elle rendit l'esprit après avoir bu le feu et la fumée.

Ainsi finit cette sainte vierge, et son âme fut vue s'envoler au

ciel sous la figure d'une colombe blanche, entre autres par le bourreau même qui l'avoit tourmentée, ce dont il fut tellement épouvanté qu'il en fit pénitence.

Et comme le corps saint demeuroit nu et découvert, il tomba soudain une grande quantité de neige pour le couvrir : depuis, les chrétiens l'enterrèrent le mieux qu'ils purent. Du temps du poëte Prudence, il y avoit déjà à Mérida une belle église dédiée en son nom, où elle étoit révérée, ainsi qu'il le dit lui-même. Ses saintes reliques y ont été toujours tenues en grand honneur ; Notre-Seigneur y a fait plusieurs miracles par son intercession, et à sa prière a conservé sa patrie. Les Goths respectèrent l'église, et la chemise de sainte Eulalie. Le roi don Pélage, restaurateur d'Espagne et le fléau des Mores, voulut être enterré en une église du nom de cette sainte, à cause qu'il l'invoqua à son aide, quand il vainquit les Mores. Théodoric, roi des Goths, ayant assiégé Mérida, sainte Eulalie la secourut, et empêcha qu'elle ne fût ruinée, commandant la nuit en songe au roi, qu'il eût à lever le siége, ce qu'il fit.

On raconte plusieurs autres victoires et heureux succès qu'ont eu les chrétiens, par l'entremise de cette glorieuse vierge, à qui les Espagnols ont une grande dévotion. Plusieurs femmes portent son nom, même des bourgs et des villages dans le royaume de Castille et d'Andalousie : ce qui est une marque des grands mérites de cette vierge, et du respect qu'on lui porte.

Grégoire de Tours raconte un miracle qui se faisoit tous les ans le jour de son martyre, de quelques branches d'arbres dont on couvroit son tombeau ; et quoiqu'elles n'eussent point de feuilles, à cause que sa fête est au mois de décembre, elles fleurissoient ce jour-là, et produisoient des fleurs odoriférantes, faites comme de petits pigeons, par le moyen desquelles, selon le temps qu'elles servoient, le peuple pouvoit conjecturer si l'année suivante leur seroit favorable ; remerciant Notre-Seigneur de l'un, et suppliant la sainte pour l'autre, afin qu'elle garantît leur ville de toute misère.

Ce même jour, et avant le martyre de notre sainte, sa com-

pagne Julie eut aussi la tête tranchée, suivant ce qu'elle avoit prédit.

Le corps de sainte Eulalie fut transporté de Mérida à Oviédo, où il est à présent en une riche châsse d'argent faite en forme de tombeau, ce qui montre bien son antiquité. Il est en l'église cathédrale sur un autel dédié sous son nom. On a accoutumé de le porter en procession lors de quelque nécessité extrême, que Notre-Seigneur exauce toujours les prières de son peuple, et lui accorde leurs demandes par l'intercession de cette glorieuse vierge.

Son martyre advint le 10 décembre de l'an 304, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

Les Martyrologes font mention d'elle, ainsi que les auteurs qui écrivent les vies des saints. Le poëte Prudence a décrit sa vie et son martyre en un hymne fort élégant.

Ce même jour, saint Carpophore, prêtre, et saint Abonde, diacre, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, furent d'abord très-cruellement déchirés de coups de bâton, ensuite jetés en prison, où on les laissa sans boire ni manger. On les tourmenta derechef sur le chevalet, et après tous ces maux, ayant été longtemps macérés dans une prison, ils furent à la fin frappés du glaive.

A Mérida en Espagne, sainte Julie, vierge et martyre, compagne de sainte Eulalie, et qui s'attacha à elle, et ne s'en sépara point quand elle marcha au supplice.

A Alexandrie, saint Menne, saint Hermogène et saint Eugraphe, martyrs, qui souffrirent sous Galère-Maximien.

A Lentini en Sicile, saint Mercure et ses compagnons, soldats, martyrs, qui périrent par le glaive, sous le président Tertylle, au temps de l'empereur Lézin.

A Ancyre en Galatie, saint Gemelle, martyr, qui, après avoir souffert de cruels tourments sous Julien l'Apostat, consomma son martyre par le supplice de la croix.

A Vienne, saint Sindulphe, évêque et confesseur;

A Bresce, saint Deusdedit, évêque.

ONZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Damase, pape.

Saint Victoric, saint Fuscien et saint Gentien, martyrs; saint Thrason et ses compagnons, martyrs; saint Barsabas, martyr; saint Eutyche, martyr; saint Savin, évêque de Plaisance; saint Daniel le Stylite.

LA VIE DE SAINT DAMASE,

PAPE.

AN 384.

Théodose et Valentinien II, empereurs.

Le très-saint et très-docte pape Damase étoit Espagnol de nation : son père s'appeloit Antoine. Quelques-uns disent qu'il étoit natif de Tarragone, d'autres de Madrid. On ne sauroit croire le soin que saint Damase apportoit pour l'avancement de l'Église universelle; car il employoit tout son temps à renverser les erreurs, et à convertir les infidèles ; ce qui lui acquit une grande renommée; en sorte qu'il en fut fort loué des principaux écrivains de son temps.

Théodoret dit qu'on l'appeloit homme admirable et digne de louange, et qui éclatoit en toute sorte de vertus. Saint Jérôme, son secrétaire et son grand ami, entre autres louanges, dit de lui, qu'il étoit vierge sans tache, comme un vrai pape de l'Église. Saint Ambroise dit qu'il fut élu par un jugement divin, et au sixième concile de Constantinople il fut appelé rempart de la foi;

à cause de sa grande constance contre les hérétiques qui troublèrent de son temps l'Église de Dieu. Les autres auteurs ne peuvent assez élever ses grandeurs et ses excellences. Il succéda au pontificat du pape Libère, dont il avoit été prêtre et vicaire.

Après son élection, un diacre nommé Urfin, homme ambitieux, brigua pour se faire élire, et fut assisté de plusieurs suffrages, ce qui fut cause d'une grande altercation dans la ville de Rome. Les deux partis en vinrent aux mains, et il y en eut plusieurs blessés et tués tant d'un côté que d'autre. Ce fut l'occasion d'un schisme dans l'Église contre la volonté du saint pape Damase; car saint Jérôme écrit de lui qu'il étoit bénin, et qu'après avoir surmonté ses adversaires, il ne les maltraita aucunement.

Ce schisme fut incontinent apaisé par l'autorité de Valentinien l'aîné : on retrancha les maux qui pouvoient naître d'une si mauvaise source, et saint Damase demeura établi en sa possession légitime. Toutefois les méchants qui avoient tenu le parti d'Urbin, ne se rendirent pas pour cela; au contraire, voyant qu'ils n'avoient pas pu faire perdre l'opinion que tout le monde avoit conçue de sa sainteté. Pour cet effet, ils subornèrent deux diacres, Concorde et Calixte, qui l'accusèrent d'avoir commis un adultère : mais le saint pape fit assembler à Rome un concile de quarante évêques, devant lesquels il se rendit publiquement. Le fait étant bien avéré, les accusateurs furent chassés du giron de l'Église comme calomniateurs : et pour réprimer ces calomnies, il fut ordonné que la peine du talion auroit dorénavant lieu en de semblables cas.

Du temps de saint Damase il s'éleva plusieurs hérétiques qui troublèrent la paix de l'Église par de nouvelles opinions, spécialement dans les provinces d'Orient. Saint Damase désirant en couper la racine, persuada à l'empereur Théodose d'assembler un concile général à Constantinople. Il s'y trouva cent cinquante évêques, qui tous d'une voix confessèrent la foi du concile de Nicée, et condamnèrent Macédonius avec les autres hérétiques. Saint Damase confirma le décret de ce concile, qui est l'un des quatre généraux desquels saint Grégoire disoit qu'il les respectoit comme les quatre Évangiles. L'empereur Théodose avec Gratien et Valen-

tinien également empereurs, firent une loi qui enjoignit à tous leurs sujets de suivre la religion que saint Pierre prêcha à Rome, et que le pape Damase suivoit, condamnant toutes les doctrines qui lui étoient contraires.

On célébra encore un autre concile de son temps en la ville d'Aquilée, où saint Damase l'aida beaucoup à poursuivre les hérétiques, et à les chasser de Milan et de son diocèse. Par la faveur et le pouvoir de Justine, mère de l'empereur Valentinien (laquelle étoit Arienne, et gouvernoit l'empire à cause du bas âge de son fils) ils lui avoient fait la guerre, et y avoient causé un grand ravage, au préjudice de la religion catholique.

Outre le soin et la diligence qu'apportoit ce saint pape pour arracher la zizanie des hérésies du champ de Notre-Seigneur, il s'étudia aussi à retrancher les abus qui s'étoient glissés parmi les ecclésiatiques par la négligence des prélats. De fait il supprima les coévêques, qui étoient une sorte d'archiprêtres, lesquels demeuroient anciennement aux bourgs et aux villages pour soulager les évêques; mais ils avoient poussé leur pouvoir beaucoup plus avant qu'il ne s'étendoit, et avoient usurpé témérairement les charges qui n'appartiennent qu'aux évêques, comme de sacrer les diacres et les sous-diacres, et de faire le saint Chrême.

En une épître que saint Damase écrivit, il reprend fort les évêques qui, pour se décharger du travail, prennent des coadjuteurs, qui sont plus mercenaires que pasteurs; et il ajoute : *Les bons pasteurs et les prélats vigilants doivent garder leur troupeau avec le même soin que Jacob dit à son beau-père Laban, qu'il avoit maintenu ses brebis, sans jeter le fardeau sur les épaules d'autrui et se donner du bon temps du reste.* Il écrivit aussi aux évêques d'Afrique, pour les avertir de choses graves et importantes, et que les affaires qui touchent les évêques ne se peuvent déterminer sans l'autorité du pape.

Il fit bâtir deux églises, l'une dans la ville de Rome, à l'honneur de saint Laurent martyr; et l'autre au faubourg, sur la voie d'Ardée, aux Catacombes, où il consacra la platonie, qui qui avoit servi de sépulture à l'apôtre saint Pierre. Il les enrichit

de beaux dons. Il y trouva aussi plusieurs corps saints des martyrs.

Il se servit de saint Jérôme pour répondre aux doutes et aux consultations des églises de toute la chétienté, qui s'adressoient au saint siége apostolique. Il l'estima et l'honora tellement, à cause de sa grande sainteté et de sa profonde doctrine tant en l'explication des Écritures saintes, qu'aux salutaires conseils qu'il donnoit, qu'étant le souverain pasteur et le maître de toute l'Église, il se tenoit comme s'il eût été son disciple, tant il avoit l'humilité en recommandation; et il lui proposoit les difficultés qu'il rencontroit en l'Écriture sainte, afin qu'il les lui expliquât. Il donna autorité à la traduction de l'Ancien Testament faite par saint Jérôme, l'Église s'étant servie jusqu'alors de la version des septante.

Enfin après avoir très-saintement gouverné le saint-Siége pendant dix-huit ans, étant âgé de quatre-vingts ans, comblé de vertus et mérites, il passa de cette vie temporelle à l'éternelle, le 11 du mois de décembre l'an de Notre-Seigneur 384, sous l'empire de Théodose l'aîné. Il tint cinq fois les Ordres, où il fit trente-un prêtres, onze diacres, et vingt-six évêques.

Il fut enterré sur la voie Ardéatine, auprès de sa mère et d'une sienne sœur : depuis son corps fut transporté en l'autre église de Saint-Laurent *en Damase*, qu'il avoit pareillement fait bâtir dans la ville. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par ce saint pape après son décès, guérissant de plusieurs maladies ceux qui en étoient affligés, et délivrant les démoniaques. Durant sa vie il rendit la vue à un homme qui avoit demeuré treize ans aveugle.

Tous les martyrologes, les compilateurs des vies des papes, et les historiens ecclésiastiques font mention de lui, ainsi que le cardinal Baronius, dans ses Annotations sur le Martyrologe et au quatrième tome de ses Annales.

A Amiens, saint Victorie et saint Fuscien, martyrs sous l'empereur Maximien, dans les narines et les oreilles desquels le président Rictiovare fit mettre des triangles de fer, et leur fit aussi percer les tempes avec des clous embrasés; ensuite, leur ayant fait arracher les yeux et percer leurs corps de dards, ils eurent la tête tranchée avec saint Gentien, leur hôte, et rendirent leur âme au Seigneur. — Saint Victorie et saint Fuscien étoient Romains; ils étoient venus en France avec saint Quentin, saint Lucien, et d'autres grands apôtres, pour y prêcher l'évangile de Jésus-Christ. Ainsi chacun ayant eu son département à l'entrée des Gaules, saint Fuscien et saint Victorie s'arrêtèrent à Théroucenne, y jetèrent les premiers la semence de l'Évangile, et partout le pays Bolonois. Quelque temps après, ayant eu le désir de visiter saint Quentin, qui étoit à Amiens, ils prirent cette route, toujours en prêchant partout où ils passoient. Étant arrivés à Amiens, ils s'adressèrent à saint Gentien, bourgeois de cette ville, qui leur apprit le martyre de saint Quentin, et logea ces deux saints en sa maison. Peu de temps après ils furent découverts, pris et accusés d'être chrétiens devant Rictiovare, préfet des Gaules. Ce cruel tyran ordonna qu'on leur mit des broches et des alènes de fer toutes rouges dans les narines et dans les oreilles: puis il leur fit percer les deux tempes de la tête avec de gros clous embrasés, et arracher les yeux; enfin après les avoir fait tirer à coups de flèches, ils eurent la tête coupée avec leur hôte, saint Gentien, en la maison duquel on dit qu'ils retournèrent portant leurs têtes entre leurs bras; ils y furent enterrés le onzième jour de décembre. Saint Honoré, évêque d'Amiens, eut une révélation de leurs saints corps, qui étoient demeurés sous terre, il y avoit près de trois cents ans, au village de Secin, où ils avoient été inhumés. Leurs saintes reliques reposent en l'église cathédrale d'Amiens, dans une châsse d'argent doré.

A Rome, martyre de saint Thrason, qui, nourrissant de ses biens les chrétiens qui travailloient aux Thermes, et qui se fatiguoient aux autres travaux publics, fut arrêté par ordre de Maximien, et

reçut la glorieuse couronne avec les deux autres martyrs Pontien et Prétextat.

En Perse, saint Barsabas, martyr.

En Espagne, saint Eutyche, martyr.

A Plaisance, saint Savin, évêque, illustre par ses miracles.

A Constantinople, saint Danie le Stylite.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Épimaque et saint Alexandre, martyrs. — Saint Valery, abbé.

Saint Synèse, martyr ; sainte Ammonarie et ses compagnes, martyres ; saint Hermogènes et ses compagnons, martyrs ; saint Maxence et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINT EPIMAQUE ET DE SAINT ALEXANDRE, MARTYRS.

AN 253.

Saint Corneille, pape. — Décius, empereur.

Décius, après avoir conjuré la mort des deux Philippe, père et fils, s'empara de l'empire, il fut surnommé Trajan, pour être d'assez bon naturel. Néanmoins il fit des édits sanglants contre les chrétiens, plusieurs desquels il envoya au ciel par le martyre. Ce fut en l'an 253, qu'il commença son empire par une cruelle persécution, qui fut le commencement de la septième.

Elle fut grande par toute l'Egypte, mais principalement à Alexandrie, où les pauvres chrétiens souffrirent beaucoup ; car on les tourmentoit de tous les supplices imaginables, et des plus cruels sans considération d'âge, de condition, ni de sexe ; le supplice le plus ordinaire étoit le feu.

Saint Denis d'Alexandrie, évêque de cette ville, ayant été divinement averti de s'enfuir, ne laissa pas toutefois de tomber entre les mains des tyrans : mais Dieu lui fit la grâce d'échapper. Depuis écrivant à Fabius, évêque d'Antioche, il lui décrivit en une épître

Digitized by Google

les combats, les tourments et les supplices des chrétiens d'Alexandrie, et rapporte entre ceux qui se montrèrent les plus constants en la confession de Jésus-Christ saint Epimaque et saint Alexandre. Il dit qu'ayant refusé de sacrifier aux idoles, ils furent mis en prison, chargés de fers; et qu'après avoir beaucoup souffert, ils finirent leur vie dans un grand feu qui accomplit leur martyre.

Tous les Martyrologes latins font mention de ces deux saints martyrs, et en parlent honorablement : le Romain, celui de Bède, d'Usuard, et d'Adon. Pour les Grecs, ils font mention de la mort de saint Epimaque le dernier jour d'octobre en leur Ménologe, et de sa translation à Constantinople, le 3 mars. Eusèbe de Césarée rapporte leur martyre mot à mot, ainsi que le décrit saint Denis d'Alexandrie. Le cardinal Baronius parle d'eux également, l'évêque Esquilin décrit leur martyre dans les mêmes termes qu'Adon en son martyrologe.

LA VIE DE SAINT VALERY,

ABBÉ.

Saint Valery naquit en Auvergne vers le milieu du sixième siècle. Il garda dans sa jeunesse les troupeaux de son père; mais ayant appris à lire et à écrire, il chantoit les louanges de Dieu au milieu des champs. Il parvint ainsi à savoir par cœur le psautier, et tout son bonheur étoit d'aller dans les églises entendre chanter ces psaumes qui remplissoient son âme de consolation.

Il avoit un frère de sa mère religieux au monastère d'Antom : désireux de se consacrer à Dieu, il se rendit au couvent de son oncle, où pour l'éprouver l'abbé le laissa plusieurs jours sans nourriture. Le saint jeune homme supporta cette dure abstinence

avec tant de courage, qu'on ne put lui refuser l'habit, malgré les prières et les menaces de son père, qui l'eût voulu conserver dans le siècle. Dès son noviciat, il se montra un modèle de régularité et de vertu, et ses qualités aimables le rendirent singulièrement cher à tous les religieux.

En 590 il obtint la permission de passer au couvent de saint Germain d'Auxerre, gouverné par saint Aunaire, évêque de cette ville. Il y resta cinq années et y gagna à Dieu un riche gentilhomme, avec lequel il s'alla mettre en 595 sous la conduite de saint Colomban. L'amour du changement ne guidoit point en cela le saint religieux, mais seulement le désir de mener une vie plus austère et de profiter des admirables exemples de ce grand patriarche, saint Colomban, par lequel la France fut comme renouvelée et produisit tant de saints au septième siècle.

Saint Colomban voulant exercer les deux novices dans l'humilité, leur donna le soin du jardin du monastère. Un jour qu'il s'étonnoit de la beauté inaccoutumée des légumes que l'on y cultivoit, et de la disparution des insectes qui les ravageoient d'ordinaire, saint Valery rejeta ce changement sur ses compagnons, mais ceux-ci l'attribuèrent à sa sainteté. Une autre fois saint Colomban s'aperçut que son disciple exhaloit une odeur céleste, en sorte qu'ayant reconnu combien il étoit aimé de Dieu, il le fit son vicaire dans le gouvernement du couvent.

Il y avoit alors à Luxeuil un saint religieux nommé Waldolein, qui désiroit aller prêcher l'Évangile aux païens du nord de la France : il demanda saint Valery pour compagnon. Mais à cette époque, saint Colomban ayant été exilé par Thierry, roi de Bourgogne, les religieux de Luxeuil furent dispersés, et le couvent tomba entre les mains des bergers du pays qui s'y établirent. Saint Waldolein et saint Valery revinrent alors à Luxeuil : malgré les officiers de Thierry qui les en vouloient chasser, ils parvinrent à se remettre en possession du couvent. Saint Colomban l'ayant appris, leur envoya aussitôt saint Eustase qu'il fit abbé de Luxeuil.

Nous avons vu dans la vie de saint Romaric, comment le roi Thierry périt misérablement après avoir fait assassiner son frère

Théodebert. A sa mort Clotaire II s'empara de ses États, et devint ainsi roi de toute la France, ayant réuni à la Neustrie, qu'il gouvernoit, l'Austrasie et la Bourgogne. Clotaire se ressouvint alors que saint Colomban lui avoit prédit cet agrandissement de sa puissance, et voulant mettre fin à son exil, il chargea saint Eustase de l'aller chercher en Italie où il s'étoit réfugié. Pendant son voyage, saint Valery le remplaça à Luxeuil; mais à son retour en 614, il reprit avec saint Waldolein son premier dessein d'évangéliser le nord de la France. Saint Eustase y consentit avec joie.

Ils partirent donc pour la Picardie. Un jour qu'ils passoient dans le pays d'Amiens, ils trouvèrent un pauvre homme qui venoit d'être pendu par les ordres du comte Sigobard. Encore qu'il fût mort, saint Valery, ému de pitié, coupa la corde qui l'attachoit malgré les gardes, et s'étant étendu sur le cadavre, après qu'il eut fait sa prière, il le ressuscita. Il demanda alors sa grâce au comte; mais celui-ci emporté par la fureur, ordonna qu'on le pendît de nouveau. Le saint répondit qu'il vouloit mourir avec lui, en sorte que le comte touché de ses larmes, finit par lui accorder la vie.

Le roi Clotaire avoit donné aux deux apôtres la terre de Leuconay, à l'embouchure de la Somme, dans le pays de Vimeu. Le bienheureux Berhard, évêque d'Amiens, leur permit d'y bâtir un oratoire avec des cellules, où ils se retirèrent. De là ils évangélisèrent tout le pays, convertissant les gentils par leurs paroles, leurs saints exemples et leurs miracles. Saint Valery guérissoit tous les malades qu'on lui présentoit. Il avoit un si grand pouvoir sur les démons, que quand on lui amenoit des possédés, ceux-ci se plaignoient, poussoient des cris épouvantables, disoient qu'ils ne pouvoient résister à ses prières, et qu'il les tourmentoit par ses jeûnes et ses oraisons.

On lui amena un jour un jeune homme du Dauphiné, nommé Blitmond, que le démon avoit rendu si foible, qu'il ne pouvoit plus se soutenir sur ses pieds. A mesure que le saint homme posoit la main sur ses membres, ceux-ci recouvroient leur vigueur, et il se trouva guéri. Non content de lui avoir rendu la santé du

corps, le saint le gagna si bien par ses discours qu'il se fit son disciple et lui succéda plus tard dans le gouvernement du monastère.

Il avoit le don de prophétie et la connoissance des cœurs. Souvent il reprenoit ses disciples de leurs fautes secrètes, ou leur annonçoit les événements qui devoient arriver. Quelquefois il se servoit d'eux pour faire des miracles. Passant un jour au pied d'un arbre auquel les païens rendoient un culte idolâtrique, il commanda à un jeune moine qui l'accompagnoit de le renverser. Celui-ci le poussa sans hésiter, et aussitôt cet arbre que plusieurs hommes auroient pu à peine ébranler, tomba avec un grand fracas et se mit en pièces. Les païens furieux poursuivirent le saint avec des bâtons, pour venger l'injure faite à leur idole; mais il leur dit: Si le Seigneur ne vous le permet, personne ne pourra lui résister. Et en effet, ils demeurèrent immobiles et se retirèrent sans avoir pu accomplir leur dessein.

Pendant un hiver rigoureux, il fut obligé d'aller demander l'hospitalité dans une maison où se trouvoient un prêtre et le juge du pays. Voulant se moquer du saint abbé, ils commencèrent à tenir des discours si inconvenants, que celui-ci crut devoir les reprendre, leur rappelant que Notre-Seigneur nous demandera compte de toutes nos paroles au jour du jugement. Mais ils continuoient leur conversation licencieuse; le saint sortit de la maison pour ne plus les entendre. A peine étoit-il dehors que le prêtre devint aveugle, et que le juge fut frappé d'une plaie secrète et honteuse. Ils se repentirent alors et firent prier le saint de revenir; mais il s'y refusa, sans doute par l'ordre de Dieu qui vouloit les punir, en sorte que l'un demeura aveugle, et que l'autre mourut dans des souffrances horribles.

Le cœur de saint Valery étoit plein d'indulgence pour ses religieux: il les reprenoit avec une grande douceur, et ses paroles avoient plus d'efficacité que les châtiments les plus sévères. Les oiseaux eux-mêmes connoissoient sa bonté: ils voloient à lui sans crainte et venoient manger dans ses mains. Il n'étoit dur que pour lui-même, traitant son corps comme le plus cruel ennemi, dormant peu et sur la dure, ne buvant que de l'eau, et passant quelquefois

toute la semaine sans prendre de nourriture. Sa charité pour les pauvres étoit extrême : il leur donnoit tout, jusqu'à ses habits, et aux provisions du monastère. Ses religieux en murmuroient quelquefois, mais il leur disoit : Sachez que si vous ne refusez rien aux pauvres, Notre-Seigneur ne vous refusera rien non plus.

Il aimoit la solitude, et avoit coutume de se retirer au haut d'une montagne, sous un grand arbre entouré de broussailles ; c'est là qu'il contemploit le ciel, et qu'il voulut être enterré. Sachant que l'heure de sa mort approchoit, il en avertit ses disciples, et leur montra le lieu où il désiroit que fût son tombeau. Il mourut le dimanche suivant, 12 décembre 622, sous le règne de Clotaire. Son corps saint fut inhumé sous l'arbre où il prioit, et l'on y contruisit une chapelle bien connue des matelots, qui y vont remercier Dieu des grâces obtenues dans les tempêtes. Le bienheureux Berhard eut désiré posséder les reliques de son ami : il voulut les faire transporter à Amiens, mais on ne put ouvrir la terre, et il fallut renoncer à ce dessein.

Quelque temps auparavant le monastère de Leuconay avoit été détruit par les païens. Saint Blitmond, qui s'étoit retiré à Bobie auprès de saint Attale, ayant demandé à son abbé la permission de revenir au tombeau de son premier maître pour garder ses reliques, saint Attale, après une vision où saint Valery lui apparut, y consentit volontiers. Saint Blitmond revint donc à Leuconay, en 627, acheva de détruire les idoles du pays, releva le monastère, et fit construire une magnifique église dans laquelle il transporta les reliques de saint Valery. En 952, un comte de Flandre ayant pris Montreuil les obtint de Louis d'Outremer et les fit transférer à l'abbaye de saint Bertin, d'où Hugues Capet les tira pour les replacer en leur première église. Cette translation eut lieu en l'an 981. On rapporte que saint Valery apparut alors à ce prince, qui n'étoit encore que comte de Paris et duc des François, lui promettant de la part de Dieu la couronne s'il rendoit ses reliques au lieu qu'il avoit choisi pour son tombeau. Le prince obéit, et peu de temps après monta sur le trône. *C'est par moi que règnent les rois,*

dit le Seigneur, et il se plaît à donner les empires à ceux qui honorent les saints qui sont ses serviteurs et ses amis.

A Rome, saint Synèse, martyr, qui, ayant été ordonné lecteur au temps du pape saint Xyste, et ayant converti beaucoup de monde à Jésus-Christ, fut accusé devant l'empereur Aurélien, et reçut la couronne du martyre sous le tranchant du glaive.

Au même lieu, sainte Ammonarie, vierge, sainte Mercurie, sainte Denise, et une autre sainte Ammonarie, dont la première, dans la même persécution de Dèce, ayant surmonté des tourments inouïs, fit une sainte mort sous le tranchant du glaive. Quant aux trois autres, comme le juge avoit honte d'être vaincu par des femmes, et craignoit, s'il leur faisoit souffrir les mêmes tourments, d'être aussi vaincu par leur constance, il les fit décapiter aussitôt.

Le même jour, saint Hermogènes, saint Donat et vingt-deux autres martyrs.

A Trèves, saint Maxence, saint Constance, saint Crescence, saint Justin et leurs compagnons, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, souffrirent sous le président Rictiovare.

TREIZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Lucie, vierge et martyre. — Sainte Odile, patronne de l'Alsace. — Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Notre-Dame.

Saint Eustase et ses compagnons, martyrs; saint Antioque, martyr; saint Aubert, évêque de Cambrai; saint Josse; le bienheureux Jean Marinon, théatin.

LA VIE DE SAINTE LUCIE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Sainte Lucie naquit d'illustres et riches parents, en la ville de Syracuse en Sicile. Elle étoit chrétienne dès son enfance, et fort adonnée à toutes sortes de vertus, spécialement à conserver la pureté de son ame, et à offrir à Dieu la candeur de sa virginité. Son père étant décédé, Eutichie sa mère la promit en mariage, contre son gré, à un gentilhomme de fort bonne maison, mais païen. Lucie y apportoit toutes les longueurs qu'elle pouvoit pour rompre ce mariage. Notre-Seigneur lui en envoya une fort à propos, qui fut une fâcheuse et longue maladie d'Eutichie sa mère, laquelle fut atteinte d'un flux de sang qui lui dura quatre ans.

La renommée de sainte Agathe étoit fort grande par toute la Sicile, parce que du temps de l'empereur Décius elle avoit souffert le martyre pour la foi de Jésus-Christ en la ville de Catane, dis-

tante d'environ treize lieues de Syracuse, et que Dieu faisoit de grands miracles à son sépulcre. Sainte Lucie conseilla à sa mère d'aller en pèlerinage à Catane, visiter le corps de sainte Agathe, l'assurant qu'elle trouveroit un divin remède à son mal. Elles y allèrent, et se prosternèrent sur le tombeau de sainte Agathe, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de cette sainte martyre, la guérison d'Eutichie.

Sainte Lucie s'endormit pendant son oraison, et vit en songe sainte Agathe resplendissante et richement vêtue, suivie d'un grand nombre d'anges, qui lui dit d'un visage riant : *Ma sœur Lucie, pourquoi me demandez-vous ce que vous pouvez si facilement donner à votre mère, à qui votre foi a rendu la santé? Ainsi que la ville de Catane a été illustrée par moi, de même celle de Syracuse sera par vous ennoblie; car vous aviez préparé en votre cœur virginal un temple au Saint-Esprit, et une demeure à Dieu.* A ces paroles, sainte Lucie s'éveilla, et dit en riant à sa mère : *Ma mère, vous êtes guérie.* Ce qu'elle trouva vrai.

En retournant à Syracuse, la sainte fille pria sa mère de ne lui parler d'aucun mari, et qu'il lui plût employer les deniers qu'elle avoit destinés pour sa dot, au service de l'Epoux céleste et immortel qu'elle avoit choisi. Eutichie ne prenoit pas plaisir d'entendre parler de se dépouiller de son vivant de son bien, et prioit sa fille d'attendre après son décès, qu'elle disposeroit alors de tout à sa volonté : mais la sainte fille lui repartit, que les aumônes que l'on fait après la mort, ne sont pas si agréables, que celles qui se font durant la vie; parce qu'en mourant on laisse ce qu'on ne sauroit emporter; et l'on donne en sa vie ce dont on peut jouir. Elle le lui montra si bien, qu'elle la persuada enfin de lui donner sa dot, qu'elle vendit, et en distribua l'argent aux pauvres.

Le gentilhomme à qui sa mère l'avoit accordée, sachant cela, croyoit au commencement qu'elle vendoit ses bagues et ses joyaux pour mettre son argent en quelque belle terre; mais sitôt qu'il vit que c'étoit pour donner aux pauvres, et que Lucie étoit chrétienne, il la prit en tel horreur, qu'il alla l'accuser devant le préfet nommé

Pascal, d'être sorcière, sacrilége et ennemie des dieux de l'empire Romain.

Le président la fit venir devant lui, et tacha par ses discours de lui persuader de quitter la religion chrétienne qu'il appeloit une vaine superstition, et de sacrifier aux dieux; mais la sainte n'y voulut point entendre; au contraire, elle lui répondit hardiment, que le vrai et le plus agréable sacrifice à Dieu, c'étoit de visiter les veuves, les orphelins et les pauvres, pour les consoler en leurs tribulations; qu'elle s'étoit employée trois ans en ce sacrifice, donnant tout ce qu'elle pouvoit aux pauvres, et qu'elle n'avoit plus rien que son corps, qu'elle désiroit offrir à Dieu, comme une vive hostie en perpétuel sacrifice.

Pascal lui dit que c'étoit là des rêveries des chrétiens, et des paroles perdues qu'il ne falloit pas dire à lui qui gardoit l'ancienne religion, et les commandements des empereurs. Sainte Lucie lui répondit avec une merveilleuse constance : *Tu gardes les lois de ces princes, et moi celles de mon Dieu; tu crains les empereurs de la terre, et moi Celui du ciel; tu as peur d'offenser un homme, et moi je redoute le Roi immortel; tu désires de plaire à ton seigneur, et moi à mon Créateur; tu fais ce que tu penses être pour le mieux, et moi ce que je juge être convenable : ne pense pas me pouvoir séparer de l'amour de Jésus-Christ par tes raisons.*

Le préfet se courrouça si fort de cette réponse, que convertissant cette fausse douceur en furie, il dit des injures à la sainte fille, comme à une femme prodigue, et qui avoit perdu tout son bien et son honneur en débauches et en luxe; mais sainte Lucie lui répliqua : *J'ai mis mon patrimoine en lieu assuré, et j'ai toujours eu en horreur ceux qui corrompent les âmes comme vous faites, nous voulant persuader de laisser notre Créateur et vrai Epoux Jésus-Christ pour pécher avec les créatures en les adorant et les tenant pour des dieux. J'ai aussi fui la conversation de ceux qui corrompent les corps, embrassant les plaisirs de la chair, et s'acharnant avec une telle servitude à leurs passions brutales, qu'ils préfèrent un goût sale et lascif aux joies éternelles.*

Tout ce langage, dit Pascal, *changera quand nous viendrons aux prises.*

Les paroles de Dieu, répliqua sainte Lucie, *ne peuvent manquer à ceux qui sont le temple du Saint-Esprit, à savoir, à tous ceux qui vivent chastement, et qui le révèrent comme ils doivent.*

Si cela est, dit le juge, *je te ferai conduire en un lieu infâme, où tu perdras la chasteté; et ce Saint-Esprit, qui, à t'entendre parler, est si amoureux des vierges, s'enfuira.*

La sainte répondit à cela : *Le corps ne peut être souillé, ni la virginité perdue, que par le consentement de l'âme : si tu avois mis par force de l'encens en ma main, et que tu me contraignisses de le jeter sur les charbons pour sacrifier à tes dieux, le vrai Dieu qui verroit cela n'y auroit aucun égard : de même je te dis, que si tu prétends me faire outrager, j'aurai deux couronnes au ciel, l'une de vierge, l'autre d'avoir été forcée, en défendant ma virginité.*

Enfin ce méchant juge commanda qu'elle fût menée dans un lieu infâme : mais l'y voulant conduire, ô vertu divine! elle demeura si immobile, qu'on ne la pût remuer du lieu où elle étoit à forces d'hommes, ni de cordes, ni de bœufs qu'on attela pour cet effet.

Le juge attribua cela à la vertu du diable, et de la magie, envoya chercher des magiciens pour rompre ce prétendu sort; mais ils y apportèrent en vain tous leurs charmes diaboliques. Pascal en demeura éperdu, rugissant comme un lion, de se voir vaincu par une fille. La sainte lui demanda alors pourquoi il se fâchoit; que s'il reconnoissoit qu'elle fût le temple de Dieu, pourquoi il ne la croyoit pas; que s'il en doutoit encore, il en fit tant de preuves qu'il voudroit, jusqu'à ce qu'il en eût suffisamment : que ce n'étoit point un diable ni un sort, mais l'Esprit de Dieu qui la rendoit immobile, lequel habitant en son âme, la pouvoit rendre si forte, que tout le monde ensemble, ne l'eût pu ébranler d'où elle étoit.

Le juge fit mettre autour d'elle du bois, de la poix, et de l'huile, et le feu pour la brûler; mais elle ne remua non plus que si elle eût été au milieu d'un jardin de plaisance, ne recevant aucune incommodité du feu. Alors elle dit hardiment au juge : *J'ai prié mon Seigneur Jésus-Christ que ce feu ne me brûlât pas, et qu'il lui*

plût de prolonger mon martyre, afin que les chrétiens demeurent constants en leur foi, qu'ils ne craignent point les tourments, et que les infidèles soient confondus.

Le juge inhumain voyant enfin que tous ces tourments étoient inutiles, commanda qu'on lui donnât un coup d'épée au travers de la gorge. Cette sainte étant frappée à mort, fit sa prière à Dieu, et consola les chrétiens qui étoient là présents, de l'espérance de la paix, dont l'Eglise devoit bientôt jouir; ajoutant qu'ainsi que la ville de Catane avoit sa sœur la bienheureuse sainte Agathe pour patrone, de même elle le seroit de Syracuse, si le peuple se convertissoit à la foi de Jésus-Christ. Alors sainte Lucie, après avoir reçu le très-saint Corps de Notre-Seigneur, de la main d'un des prêtres, qui le lui porta secrètement, rendit l'âme à Jésus-Christ.

Son corps fut enterré à Syracuse, où il y a aujourd'hui deux églises, l'une fort belle, hors de la ville, au lieu de son martyre, et une autre dans la ville. Son corps demeura plusieurs années à Syracuse, où Notre-Seigneur fit de grands miracles, par son intercession, aux fidèles qui se recommandoient à elle : puis il fut porté en la ville de Constantinople, et par la suite transféré en la ville de Venise, où il est tenu en fort grande vénération.

Le martyre de sainte Lucie arriva le 13 décembre (jour où l'Église solennise sa fête) sur la fin de Dioclétien et de Maximien, qui suivant la prophétie de la bienheureuse sainte, abdiquèrent volontairement l'empire : et depuis, par un juste jugement de Dieu, moururent misérablement.

Il est fait mention de sainte Lucie dans le Martyrologe, dans les Annotations de Baronius, à la fin du second tome de ses Annales et au deuxième tome de Surius. Sa vie et son martyre sont rapportés dans des livres fort anciens et authentiques.

On expérimente tous les jours de nouvelles faveurs que fait Notre-Seigneur à ceux qui ont mal aux yeux, et se recommandent à sainte Lucie. Le docteur Jean Ekins, homme docte et grave de notre temps, écrit que sainte Lucie et saint Laurent sont invoqués contre le feu.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINTE ODILE,

PATRONNE DE L'ALSACE.

Sainte Odile dont le culte est resté si populaire en Alsace, appartenoit à une famille qui a donné des rois à la France, des empercurs à l'Allemagne, des ducs à la Lorraine, des princes à plusieurs contrées germaniques. Son père s'appeloit Adalric, et étoit duc de l'Alsace ; il descendoit d'Erchinald, maire du Palais, son aïeul, et sortoit par sa mère de la maison royale de Bourgogne. Il avoit épousé la nièce de saint Léger, évêque d'Autun, et étoit beau-frère de Childéric II, duquel il tenoit le duché d'Alsace. Au milieu de tant de grandeurs, il semble que sainte Odile n'eût dû rencontrer que des prospérités dans la vie. Dieu permit cependant pour mieux préparer l'âme de sa servante à la sainteté qu'il lui destinoit, et pour faire éclater sa gloire par des marques de sa puissance, que son enfance fût éprouvée des plus cruelles traverses.

Elle naquit au milieu du septième siècle, ou vers l'an 657. Il y avoit longtemps que ses parents désiroient se voir revivre en leur postérité. Sa naissance leur apporta donc une grande joie, mais cette joie se changea bientôt en deuil, quand on s'aperçut que l'enfant étoit aveugle. Le bonheur d'Adalric, dit M. de Bussières, historien de sainte Odile, fit place alors à un profond désespoir, et l'amour paternel qu'il avoit ressenti à l'avance pour son enfant se convertit en une haine violente. Il se repandit en plaintes amères : « Dieu « est en colère contre nous, disoit-il, et veut nous punir de quel- « que grave transgression, car il nous accable d'un opprobre sans « exemple parmi ceux de ma race, et qui obscurcit à jamais l'hon-

« neur de ma maison, si la naissance de cette enfant venoit à être « connue. »

Mais Berswinde, son épouse, lui répondit : « Gardez-vous, ô « seigneur, de vous laisser aller à la colère et au désespoir, et « souvenez-vous que quand les disciples du Sauveur le question- « nèrent touchant l'aveugle-né, il leur dit : Ni l'aveugle, ni ses « parents n'ont péché, mais cet homme doit servir à manifester « la puissance de Dieu. Ne murmurons donc point contre les « décrets de l'Éternel, jusqu'ici il nous avoit comblés de biens : « bénissons son saint Nom, dans l'affliction aussi bien que dans « la joie. »

Ces douces et sages paroles n'apportèrent aucune consolation à Adalric ; la malheureuse duchesse ne réussit à calmer enfin son emportement qu'en s'engageant à tenir secrète la naissance de sa fille, à la faire élever hors de la maison paternelle, à n'en plus parler à l'avenir en présence de son époux.

On répandit donc le bruit que l'enfant étoit morte en naissant, et elle fut confiée en secret par Berswinde à une de ses anciennes suivantes, sur l'attachement de laquelle elle pouvoit compter. La pauvre mère l'embrassa une dernière fois, « la recommandant à son très-cher Sauveur et Seigneur Jésus, et à la bienheureuse Vierge Marie. » Mais quelque temps après des soupçons commençant à circuler dans le peuple sur l'origine de cette petite aveugle, elle la fit porter en Franche-Comté au couvent de Baume, dont sa tante étoit abbesse. C'est là qu'elle fut élevée dans les sentiments de la piété la plus vive, et que son cœur se développa à la vertu. Toutefois elle n'avoit point encore reçu le baptême, soit que la précipitation avec laquelle on l'avoit soustraite à tous les regards n'eût pas permis d'accomplir cette cérémonie, soit qu'elle eût été mal faite, Notre Seigneur l'ayant ainsi permis pour guérir l'infirmité de son corps en même temps qu'il rendroit à son âme son innocence et sa pureté.

Il y avoit donc environ douze ans que sainte Odile habitoit le couvent de Baume, près de Besançon, lorsqu'une voix divine se fit entendre à un saint évêque de la Bavière, qui s'appeloit Erhard,

lui ordonnant de se rendre sur-le-champ dans la Franche-Comté: Là tu trouveras, lui dit la voix, au couvent de Baume, une jeune servante du Seigneur ; tu la baptiseras et tu lui donneras le nom d'Odile, et au moment du baptême ses yeux qui n'ont jamais été ouverts, verront la lumière.

« Saint Erhard, ajoute M. de Bussières, partit sans délai pour obéir à cet ordre, mais au lieu de se rendre en Franche-Comté par la voie la plus directe, il prit à dessein le chemin des âpres montagnes de l'Alsace et de la Lorraine, car il savoit que son frère Hidulphe, qui jouissoit d'une haute réputation dans la chrétienté, avoit volontairement renoncé à la dignité d'Archevêque de Trèves, dont il étoit revêtu, pour se retirer dans ces lieux sauvages, y fonder l'abbaye de Moyen-Moutier et y terminer sa carrière dans la solitude et la prière ; Erhard vouloit se faire accompagner par Hidulphe dans sa mission.

Le voyage du saint évêque fut heureux, et une antique tradition rapporte, que lorsque les deux frères se revirent ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et que pendant un long embrassement, leurs âmes eurent une communication intime et mystérieuse, qui leur rendit inutile l'usage de la parole. Ils s'étoient compris, s'étoient tout dit sans se parler. Hidulphe se disposa aussitôt à suivre Erhard afin d'assister au miracle que toute la puissance divine devoit opérer par son entremise. Les deux saints pèlerins étant arrivés à Baume, demandèrent à voir l'enfant aveugle; lorsqu'il leur fut présenté, ils versèrent des larmes, et l'esprit qui les animoit les poussa à s'écrier d'un commun accord : « O Jésus qui « êtes la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans ce « monde, laissez tomber votre pitié semblable à une rosée bien- « faisante, sur votre jeune servante, et accordez la clarté aux « yeux de son corps aussi bien qu'à ceux de son âme ! » Erhard et Hidulphe procédèrent alors à l'examen de la catéchumène, ils la trouvèrent parfaitement instruite de tous les dogmes de la religion chrétienne, et furent édifiés de la haute sagesse et de la grande piété qui brilloient dans ses réponses.

La cérémonie du baptême eut lieu peu de jours après. Toute

la communauté se réunit dans l'église du couvent, et saint Hidulphe tint la jeune fille sur les fonts. Erhard ayant prononcé les prières usitées, procéda à l'onction des yeux avec le saint Chrême, en disant : « A l'avenir sois éclairée par les yeux du corps, aussi bien « que par ceux de l'âme, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Les religieuses agenouillées dans l'église attendoient avec un pieux recueillement et dans un silence profond, que le miracle s'opérât, et leur attente ne fut pas vaine ; car au moment où Erhard cessa de parler, les paupières de l'enfant se séparèrent, ses grands yeux bleus s'ouvrirent à la lumière, et son premier regard, dans lequel brilloit toute la pureté de son âme, fut dirigé vers le ciel comme pour remercier le Tout-Puissant de la faveur qu'il venoit de lui accorder.

Tous les assistants se mirent à louer Dieu à haute voix, et Erhard donna à la jeune fille le nom d'Odile, ainsi qu'il en avoit reçu l'ordre d'en haut ; puis se tournant du côté de l'assemblée il lui rappela que jamais avant la venue de Notre-Seigneur, les yeux d'un aveugle-né n'avoient vu le jour : « Le miracle dont vous « venez d'être témoins, ajouta-t-il, est également l'œuvre de notre « très-doux Sauveur, gardez-vous donc de ressembler à ces juifs, « dont les cœurs se fermoient de plus en plus, bien qu'ils eussent « assisté aux œuvres admirables, que le Christ avoit faites devant « eux, afin de les convertir. Gardez-vous surtout d'avoir été simples « spectateurs de ce qui vient de se passer ici, mais que cela serve « également à ouvrir vos yeux spirituels, et à vous rendre plus « disposés à servir le Dieu qui protége ses serviteurs d'une ma- « nière si admirable, et qui repousse au contraire dans d'éternelles « ténèbres les pécheurs endurcis. »

Ayant alors béni un voile, le prélat en couvrit la tête d'Odile ; en même temps il lui remit une petite cassette dorée, contenant des reliques précieuses, et prédit que le ciel lui réservoit des faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle conservât toujours en son cœur le trésor de grâces qui y avoit été déposé.

Hidulphe et Erhard quittèrent Baume aussitôt après y avoir accompli leur mission. Avant de s'éloigner ils recommandèrent

Digitized by Google

à l'abbesse et à ses compagnes de veiller au développement de la fleur précieuse qui croissoit dans leur paisible retraite. Erhard donnant une dernière bénédiction à Odile, lui dit encore : « O ma « chère fille, plaise à la miséricorde du Tout-Puissant, qu'un jour « nous soyons réunis dans le royaume du ciel aux joies duquel « nous sommes tous appelés. »

Saint Erhard avoit appris à Baume le secret de la naissance d'Odile ; avant de retourner en Allemagne, il chargea son frère de faire une tentative auprès d'Adalric pour en obtenir le rappel de sa fille. Mais les sentiments du duc ne s'étoient point affoiblis avec le temps : il avoit eu d'ailleurs depuis quatre fils et une fille, et encore qu'il fût touché du miracle que le Seigneur avoit accompli en sa faveur, il ne voulut point permettre son retour dans sa famille. Sainte Odile demeura donc à Baume, vivant dans la retraite et dans la prière, se consolant de son exil par la contemplation des choses divines dont sa longue cécité lui avoit fait une douce habitude. Elle menoit la vie des anges, conservant son âme chaste et pure, jouissant de son Seigneur Jésus-Christ qui étoit son Époux, et chantant comme eux ses louanges.

Au bout de quelques années, sa nourrice qui l'avoit suivie à Baume tomba malade. Sainte Odile la soigna avec la tendresse inquiète d'une fille ; elle adoucit l'amertume de ses derniers moments, lui ferma les yeux lorsqu'elle eut passé dans le Seigneur, et voulut l'ensevelir de ses propres mains. Quatre-vingts ans après, le tombeau de cette femme ayant été ouvert, on remarqua avec admiration que le sein droit duquel sainte Odile avoit été nourrie, s'étoit conservé intact tandis que le reste du corps étoit réduit en poussière. Notre-Seigneur ayant voulu ainsi rendre témoignage de la sainteté d'Odile et ranimer par ce prodige le souvenir des vertus qu'elle avoit pratiquées au couvent de Baume.

Après la mort de sa nourrice, sainte Odile se voyant plus seule encore au monde, résolut de faire une tentative pour connoître au moins sa famille qui l'oublioit si durement. Elle écrivit à l'un de ses frères, le comte Hugues, dont on parloit déjà comme du prince le plus vertueux et le plus accompli de son temps.

Un pèlerin se chargea de porter cette lettre qu'elle avoit cachée dans une étoffe écarlate. Hugues accueillit avec joie le message de sa sœur; il parla d'elle à son père; mais le duc lui défendit impérieusement de renouveler jamais sa demande. Comprenant alors que la présence d'Odile pouvoit seule amollir ce cœur de glace, Hugues lui envoya des chevaux et un char avec une escorte suffisante pour la préserver de tout péril. Ce ne fut pas sans regret que la sainte jeune fille dit adieu à ses compagnes, encore qu'elle espérât les revoir bientôt; car elle désiroit seulement embrasser sa famille et revenir ensuite au monastère; mais Notre-Seigneur en avoit autrement décidé.

Le voyage s'accomplit heureusement, et elle arriva avec son escorte au pied de la montagne sur laquelle étoit bâti le château de Hohenbourg qu'habitoit son père. Adalric, dit le noble et pieux historien de la sainte, entouré de ses quatre fils, s'entretenoit familièrement avec eux, lorsqu'il aperçut au loin une troupe de gens armés qui accompagnoient un char et gravissoient péniblement la hauteur, « Le duc ayant demandé quels étoient ces étrangers, » « ajoutent les chroniqueurs dont ces détails sont tirés, Hugues ré- « pondit avec un grand mouvement de grande joie : « C'est Odile, « c'est ma sœur. »

« Et qui a osé la faire arriver sans mon ordre? s'écria le duc d'un « air courroucé. »

« L'adolescent vit bien alors qu'il falloit avouer la vérité, et « ployant le genoux devant son père, il dit : C'est moi, seigneur. « Poussé par l'amitié extrême que je ressens pour elle, je lui ai « écrit qu'elle pouvoit venir; j'ai été coupable par trop d'affection, « et si vous êtes inexorable, punissez-moi, car elle est innocente. »

Hugues comptant sur la tendresse de son père, avoit espéré en être quitte pour de dures paroles, mais Adalric, enflammé par la colère comme il l'avoit été jadis en voyant pour la première fois l'enfant aveugle, leva le bâton qu'il portoit à la main, et en asséna un coup si violent à son fils que le jeune homme resta évanoui à ses pieds. Honteux et repentant de sa fureur, le duc fit relever alors

celui qui avoit toujours été son bien-aimé et ordonna qu'on prît soin de sa blessure.

L'emportement d'Adalric acheva de se dissiper, lorsque Odile, arrivée au sommet de la montagne et fléchissant le genoux, fixa sur lui ses yeux, qui jadis fermés à la lumière, jouissoient maintenant de la clarté du jour, grâce à la bonté divine, car le duc se rappelant en ce moment le miracle opéré sur la personne d'Odile, éprouva pour la première fois un mouvement d'affection, et la relevant d'un air bienveillant, il engagea ses fils à la recevoir avec amitié.

Dans cet instant accoururent Berswinde et sa seconde fille Roswinde. La duchesse versant d'abondantes larmes, baisa avec respect les yeux d'Odile, et reconnut alors qu'en effet Dieu avoit fait naître son enfant privé de la vue, pour manifester plus tard sa puissance, en répétant sur elle le miracle de l'aveugle de l'Évangile. »

Selon la pieuse coutume de ce temps, on conduisit aussitôt la jeune princesse dans la chapelle du château, afin que sa première visite fût pour Notre-Seigneur, qu'elle remercia de l'heureux succès de son voyage. Cependant le cœur d'Adalric n'avoit été qu'un moment ébranlé; il ne pouvoit s'accoutumer à la voir, et la tenant à l'écart, il la traitoit plus comme une servante que comme sa fille. Sainte Odile endura ces injustices avec une patience admirable, et du peu qu'on lui accordoit pour sa nourriture elle trouvoit encore le moyen de soulager les pauvres. Notre-Seigneur la récompensa de sa charité en lui rendant le cœur de son père. « Un jour qu'Adalric « traversoit les cours du château, il rencontra Odile qui portoit « en main un vase couvert, surmontant alors sa froideur accou- « tumée, il lui dit d'un ton assez doux : Où vas-tu, ma fille ?

« Seigneur, répondit-elle, j'emporte un peu de farine d'avoine « afin de préparer les aliments pour les pauvres malades. » Ces paroles prononcées d'une voix timide, émurent vivement le duc, et regardant alors avec tendresse cette fille que jusqu'alors il avoit repoussée sans que la charité et la douceur d'Odile en eussent été altérées, il s'écria les larmes aux yeux : « Ne t'afflige point, très-

« chère enfant, d'avoir mené jusqu'à présent si pauvre vie, il n'en « sera plus ainsi à l'avenir. »

En effet, à partir de ce moment, les rapports d'Odile avec son père changèrent entièrement; Adalric commença à la traiter avec une bienveillance extrême, et à lui témoigner, même en toute occasion, une prédilection marquée, comme s'il eût voulu lui payer les longs arrérages de son ancienne dette d'amour paternel; mais notre sainte que le malheur n'avoit point abattue, se montra également supérieure à sa bonne fortune; dédaignant les plaisirs terrestres, qui maintenant lui étoient journellement offerts, elle continuoit à consacrer son existence entière au Seigneur.

Ses journées et ses nuits se passoient en prières et en bonnes œuvres. Les vertus d'Odile ne tardèrent plus alors à recevoir la douce récompense que souhaitoit son cœur, elles trouvèrent des imitateurs dans tous les membres de sa famille; sa sœur Roswinde, voulant suivre son exemple, renonça aux joies et aux vanités du monde, pour porter la croix du Sauveur; ses frères et son père réformèrent peu à peu ce qu'il y avoit de barbare et de grossier dans leurs mœurs, et essayèrent de pratiquer à l'instar de notre sainte, les plus excellentes vertus du christianisme; les serviteurs mêmes du duc et de la duchesse commencèrent à vivre dévotement, pour plaire à la jeune princesse qui avoit gagné les affections de tous.

Les pauvres ne furent point oubliés d'Odile, qui leur devoit en quelque sorte la tendresse dont les siens l'entouroient: aussi leur donnoit-elle tout ce qu'elle possédoit, son or, ses vêtements, et jusqu'au pain dont elle se privoit pour eux. Chaque jour elle descendoit de la montagne pour aller soigner les malades, consoler les mourants et les préparer par de saintes paroles à paroître devant Dieu. Ces pieuses occupations ne lui faisoient pas perdre le souvenir de Baume où s'étoit écoulée son enfance et où elle avoit joui d'une si douce paix. Elle eût bien voulu retourner au milieu de ses anciennes compagnes, pour servir avec elles le Seigneur; mais son père s'y opposa constamment. Il lui fallut donc rester dans le monde, parmi les honneurs qui affligeoient son humilité, n'ayant

d'autres consolations que les services qu'elle rendoit aux amis de Dieu.

En 679 ses parents la voulurent marier à un jeune duc d'Allemagne dont les grandes qualités les avoient séduits. En vain la jeune fille représenta à son père qu'étant déjà fiancée à Notre-Seigneur, elle ne désiroit avoir d'autre époux que lui; comme cet union flattoit l'orgueil et l'ambition du duc, il résolut d'employer la violence s'il le falloit pour l'y faire consentir. Après avoir imploré le secours de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, Odile se détermina alors à prendre la fuite pour sauver le précieux trésor de sa virginité. Elle se recouvrit des pauvres haillons d'une mendiante et s'enfuit de grand matin du château par une rampe escarpée de la montagne. Elle pensa d'abord à se retirer au couvent de Baume, mais songeant qu'on l'y découvriroit bientôt, elle s'achemina vers le Rhin qu'elle passa dans la barque d'un pêcheur.

Dans la matinée, le duc s'étoit aperçu de la fuite de sa fille, et ayant envoyé ses quatre fils en différentes directions, il se mit lui-même à sa poursuite, se dirigeant vers le Rhin. « Là, on lui dépeignit une jeune mendiante dont les haillons ne pouvoient dissimuler l'air noble et l'extrême beauté, et qui, lui dit-on, s'étoit dirigée vers Fribourg (en Brisgau), après avoir passé le fleuve. Le duc ne doutant point que cette mystérieuse mendiante ne fût Odile, se fit transporter également sur la rive opposée, avec ses hommes d'armes, et suivit notre sainte de si près, qu'à en juger par les apparences, il étoit impossible qu'elle lui échappât. « Cependant, ajoute la vieille « chronique de Fribourg à laquelle nous devons ces détails, la « princesse, arrivée déjà en vue de la ville, près du lieu appelé « Muszbach, mais abîmée de fatigue et n'ayant plus de forces, « avoit été obligée de s'asseoir et de reprendre haleine; et elle » venoit à peine de remercier le ciel de l'avoir protégée durant « son voyage, lorsqu'elle aperçut à quelque distance une troupe « de cavaliers qui s'avançoient rapidement; ayant alors reconnu « son père et les personnes de sa suite, elle éleva les yeux au « ciel, de qui seul elle pouvoit encore attendre du secours, et

« prononça avec ferveur les paroles suivantes : Je suis perdue, « mon Sauveur, chaste protecteur de ma virginité, si vous ne me « faites la grâce de me céler à tous les yeux et de me couvrir de « votre ombre ; et aussitôt le Seigneur exauça cette ardente « prière, voulant prouver ainsi que la fuite d'Odile et son dessein « de vivre pour lui seul lui étoient agréables ; car le rocher auprès « duquel la sainte étoit assise s'ouvrit pour la mettre à l'abri de « l'impétuosité de ses persécuteurs ; elle y entra, et Adalric arriva « au moment où la pierre se refermoit sur sa fille. Dès qu'il se « fut éloigné, Odile reparut, et afin que la postérité ne perdît point « le souvenir d'un aussi grand miracle, Dieu fit couler du sein « même de la roche une source salutaire et limpide. Cette fontaine, « objet de la dévotion des fidèles, est constamment visitée par de « nombreux pèlerins, et la sainte elle-même y a fait construire une « chapelle en mémoire de sa délivrance. »

Sainte Odile passa une année dans le Brisgau où elle s'étoit retirée ; elle vivoit, disent les chroniqueurs, solitairement et en mendiante, offrant à son Fiancé les souffrances et les humiliations qu'elle enduroit pour se garder toute à lui. Enfin son père ne pouvant plus supporter son absence, fit publier à son de trompe dans ses États qu'il s'engageoit sur l'honneur à la laisser maîtresse de ses actions ; elle revint alors au milieu de sa famille, et avec elle y rentrèrent la paix et la joie.

Adalric tint fidèlement la parole qu'il avoit donnée. Odile désirant fonder un couvent de filles pour s'y sanctifier dans la retraite, il lui abandonna son château de Hohenbourg avec ses vastes dépendances et ses immenses revenus. Il fit abattre tout ce qui ne pouvoit servir à une communauté religieuse, et élever à la place un magnifique monastère dont la construction dura dix ans. Il pourvut à toutes les dépenses, prenant plaisir à surveiller lui-même les travaux.

Aussitôt qu'on sut en Alsace le dessein de sainte Odile, beaucoup de jeunes filles des plus nobles familles du pays vinrent se mettre sous sa direction. L'exemple fut donné par sa sœur Roswinde, à laquelle se réunirent ses trois nièces, Attale, Eugénie et Gundelinde.

Le monastère n'étoit pas encore achevé que l'on comptoit déjà cent trente religieuses. Leur vie étoit très-austère : la nourriture se composoit d'un peu de pain d'orge et de légumes cuits à l'eau; on ne buvoit de vin qu'aux jours de fête. Le chant des psaumes, la prière, le travail des mains occupoient tout le jour et une partie des nuits. Une peau d'ours servoit de couche, et une pierre d'oreiller.

Les pauvres profitoient seuls des richesses du monastère : ils y accouroient en foule pour recevoir les aumônes qu'on y distribuoit. Comme le chemin de la montagne étoit rude et escarpé, sainte Odile en fit pour eux adoucir la pente, et le fit paver de larges dalles. Elle construisit aussi un hospice pour les malades et les vieillards, avec une chapelle qu'elle dédia à saint Nicolas. Berswinde, sa mère, voulant l'aider dans cette bonne œuvre, y consacra les revenus de son bourg de Bersch. Saint Odile le visitoit chaque jour, encore qu'il fût situé au pied de la montagne, afin de soigner les malades, de consoler les vieillards, et de voir si rien ne manquoit aux pèlerins qu'on y recevoit. Plus tard elle y fonda un second convent, qu'on appela *Nieder-Munster*, ou le Bas-Montier, dans lequel elle plaça celles de ces compagnes qui avoient le plus d'aptitude à soigner les infirmes.

Notre-Seigneur ne tarda pas à montrer par des miracles combien lui étoit chère la charité de sa servante. « Il advint un jour, dit « un écrit contemporain, qu'un homme couvert d'une lèpre « affreuse s'arrêta à la porte de Hohenbourg, pour demander une « aumône en proférant les cris les plus lamentables; mais ce mal- « heureux étoit hideux à tel point, et répandoit une odeur si « infecte, qu'aucun des serviteurs de la maison ne voulut l'ap- « procher. L'un d'eux cependant alla en informer la sainte. Odile, « après avoir préparé à la hâte la nourriture qu'elle croyoit devoir « convenir au malade, accourut auprès de lui pour le servir. « Malgré sa tendresse pour l'infortuné et l'empire qu'elle exer- « çoit habituellement sur ses sens, il lui fut impossible de réprimer « le premier mouvement d'horreur que lui inspira la vue d'un être « aussi dégoûtant. Cependant, honteuse de cette foiblesse, elle sut

« aussitôt la maîtriser, et serrant tendrement le lépreux dans « ses bras, elle fondit en larmes ; puis elle rompit par petits mor- « ceaux les mets qu'elle avoit apportés et les lui fit manger. En « même temps aussi elle leva les yeux au ciel, et d'une voix pleine « d'émotion elle s'écria : Oh ! Seigneur, daignez lui rendre la santé, « ou lui donner le courage nécessaire pour supporter de sem- « blables maux. L'humble prière fut aussitôt exaucée : la lèpre « disparut et une odeur agréable se répandit autour de l'étranger, « de telle sorte que ceux qui, saisis de crainte, s'en étoient d'abord « éloignés, ne pouvoient maintenant se lasser de l'examiner, de « le toucher et d'admirer le miracle opéré sur lui. »

Odile, ajoute M. de Bussière, donnoit du pain, du vin et de la viande à tous ceux qui se présentoient au monastère ; elle ne vouloit pas qu'un seul d'entr'eux s'éloignât sans être rassasié. Les anciens chroniqueurs rapportent tous à cette occasion un miracle plus éclatant encore que celui du lépreux.

L'affluence des mendiants fut immense à Hohenbourg, et un certain jour de fête, disent-ils, on leur distribua tous les vivres au couvent et même la portion de vin destinée à la communauté ; Odile se trouvoit dans l'église lorsque la sœur chargée du soin de la cave vint l'avertir qu'il n'en restoit plus pour le dîner de ses compagnes ; mais la supérieure se tournant vers elle avec un doux sourire, lui répondit : « Celui qui a rassasié cinq mille personnes « avec cinq pains et deux poissons y pourvoira, si tel est son vou- « loir. N'oubliez pas, ma fille, que le Seigneur nous a dit de « chercher d'abord le royaume de Dieu, et nous a promis qu'alors « les autres choses nous seroient données en abondance ; allez « donc au lieu où le devoir vous appelle. » La sœur s'éloigna, et en effet, lorsqu'à l'heure du repas elle descendit à la cave, elle y trouva tous les vases pleins d'un vin excellent.

Comme les deux chapelles du château de Hohenbourg étoient trop petites pour contenir l'affluence des pèlerins et des peuples environnants qui s'y portoient en foule, sainte Odile pria son père de lui faire construire une église plus vaste, qui fut dédiée à la très-sainte Vierge. Elle voulut aussi témoigner sa reconnois-

sance à saint Jean-Baptiste, son particulier protecteur, en lui élevant une chapelle qui lui seroit consacrée. Ce fut l'occasion d'un nouveau miracle que rapportent en ces termes toutes les Chroniques d'Alsace.

« Odile n'avoit pas encore choisi l'emplacement de la chapelle « de Saint-Jean et ne savoit auquel donner la préférence; agitée « et inquiète à ce sujet, elle sortit du couvent au milieu de la « nuit et alla s'agenouiller au pied d'un grand rocher, où elle « resta longtemps plongée dans une profonde méditation. Alors « elle se vit soudainement entourée d'une éclatante lumière, au « milieu de laquelle apparoissoit la figure radieuse du précur- « seur de Notre-Seigneur, vêtu d'étoffe de poils de chameau, tel « qu'il étoit lorsqu'il prêchoit dans le désert, et Jean désigna à « la sainte le lieu où elle devoit élever l'édifice qu'elle vouloit « lui consacrer, et détermina en même temps les dimensions de « la nouvelle chapelle.

« Or, Eugénie, nièce d'Odile, veillant cette même nuit, et étant « sortie du cloître pour connoître l'heure d'après le cours des « astres, elle aperçut une clarté éblouissante dont elle s'approcha; « elle fut saisie d'effroi en voyant sa mère spirituelle au milieu « de cette lueur, mais le précurseur du Christ lui resta invisible, « et elle n'entendit point ses paroles. Odile défendit à sa nièce de « parler de cette miraculeuse aventure avant qu'elle n'eût ter- « miné elle-même son pèlerinage terrestre; et, pleine de joie, « elle rassembla dès le lendemain des ouvriers afin d'obéir aux « paroles de saint Jean. Il arriva pendant la bâtisse de cette cha- « pelle qu'une voiture très-grande et chargée de pierres de con- « struction tomba, avec les quatre bœufs qui la traînoient, d'une « hauteur de plus de soixante-dix pieds. Témoins de cette chute, « les valets et les serviteurs d'Adalric s'empressèrent d'accourir « pour rassembler les débris au bas de la montagne et pour « achever les bœufs afin d'en manger la chair; mais grande fut « leur surprise lorsqu'ils y trouvèrent la voiture encore chargée « et intacte, et l'attelage se disposant paisiblement à reprendre « le chemin du couvent, bien qu'il fût sans conducteur. »

La construction de la petite église de Saint-Jean fut terminée vers l'automne de l'année 696. Aussitôt on s'occupa des préparatifs de sa consécration, « et la veille du jour où elle devoit « s'accomplir, ajoutent nos historiens, la pieuse fondatrice s'en- « ferma dans la chapelle afin d'y passer la nuit en prières; elle « vit alors le Prince des apôtres, entouré d'un chœur d'anges, « qui venoit lui-même accomplir la cérémonie. » Depuis lors l'anniversaire de cette nuit fut toujours pompeusement célébré à Hohenbourg, et la chapelle porte indifféremment les noms de *Johannis, Bett, Haus* et de Chapelle miraculeuse. Plus tard on lui donna encore ceux de *Sacrarium* et de Sainte-Odile : le premier, parce que la sainte y déposa la cassette de reliques que Erhard lui avoit donnée au moment de son baptême; le second, parce qu'elle y fut enterrée elle-même.

Quelques années après, Adalric s'en alla au Seigneur après avoir réparé par les pieux exemples des derniers temps de sa vie, les scandales et les duretés de sa jeunesse. Il fut assisté dans ce redoutable passage par les encouragements de sa fille, dont les prières le suivirent au delà du tombeau. Le cinquième jour, comme elle répandoit pour lui ses larmes aux pieds du Seigneur, une voix du ciel la consola par ces paroles : « Odile, cesse de pleurer, car tu as obtenu la rémission des péchés de ton père; voilà qu'il est délivré des peines du purgatoire, et les anges le conduisent au chœur des patriarches. » Elle vit alors, et toutes ses compagnes virent avec elle, selon un récit contemporain, l'âme de son père que les anges portoient au ciel sous la conduite du Prince des apôtres. Berswinde mourut neuf jours après, sans maladie, sans douleurs, et fut inhumée dans la chapelle de saint Jean-Baptiste.

Sainte Odile leur survécut plus de vingt ans, pendant lesquels elle ne cessa de se dévouer à la sanctification des âmes et aux œuvres de charité. Enfin, après avoir établi un ordre parfait dans ses deux couvents qu'elle avoit placés sous la règle de saint Augustin, Notre-Seigneur l'avertit que la fin de son pèlerinage approchoit, et qu'il la convioit aux noces éternelles. La sainte

épouse se réjouit aux paroles de son Époux, et réunissant autour d'elle ses compagnes, elle les consola de leur séparation prochaine, les exhortant, une dernière fois, à la simplicité, à l'humilité, à la charité qu'elle leur avoit tant recommandées pendant sa vie.

Comme ses trois nièces fondoient en larmes, elle se tourna vers elles et leur dit: « Ne pleurez point ainsi, mes filles bien-aimées, « car vos larmes ne sauroient prolonger mon existence ici-bas, « allez toutes dans la chapelle de la bienheureuse Mère de Dieu, « priez ensemble, récitez les psaumes et demandez pour moi la « grâce d'une bonne mort. »

Dès que la communauté eut quitté Odile pour obéir à ses ordres, la sainte tomba en léthargie et en même temps elle eut une extase pendant laquelle elle commença déjà à goûter les célestes joies.

Ses compagnes la trouvant en cet état lorsqu'elles sortirent de la chapelle de la Vierge et n'apercevant plus en elle le moindre symptôme de vie, se mirent à pleurer amèrement, et à exprimer leur douleur de ce que l'abbesse eût quitté la terre sans avoir communié d'abord.

Mais la sainte, réveillée par leurs sanglots et leurs gémissements, ouvrit les yeux et dit: « Pourquoi donc, mes chères filles, vous « êtes-vous hâtées de venir me troubler dans mon repos? j'étois « auprès de la bienheureuse sainte Luce, et je jouissois d'un bon- « heur immense; car, comme le dit l'apôtre, l'œil n'a jamais « rien vu, l'oreille n'a jamais rien entendu et l'esprit de l'homme « n'a jamais rien conçu de semblable. »

Odile, ajoutent les chroniqueurs Alsaciens, témoigna encore un fervent désir de recevoir le très-saint Corps et le précieux Sang de Notre-Seigneur avant de mourir, et aussitôt les flots d'une immense lumière se répandirent dans la chapelle; la sainte se ranima un instant, se mit à genoux et toutes les religieuses imitèrent son exemple. Un messager céleste rayonnant de gloire parut alors auprès de l'autel. Il s'avança vers l'autel et lui présenta à la vue de l'assemblée un riche calice, puis il remonta au ciel laissant ce vase merveilleux dans les mains de la mourante. Odile

communia, dit un dernier adieu à ses filles, joignit les mains; et ses yeux qu'un miracle avoit ouverts jadis se refermèrent à la lumière.

Suivant la volonté qu'elle avoit exprimée à cet égard, son corps exténué de jeûnes et d'austérités, resta exposé pendant huit jours sur une peau d'ours dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, du côté de l'Évangile, les pieds tournés vers l'autel; et durant ce temps une odeur très-suave se répandit dans le couvent. Ses anciennes compagnes comprirent alors que loin de pleurer la mort de celle qui avoit combattu le bon combat et qui avoit gardé à Dieu une inviolable fidélité, elles devoient se réjouir de ce que le juste Juge l'eût ceinte de la couronne de justice, et tâcher de l'imiter et d'obtenir, grâce à son intercession, une fin semblable à la sienne (1). »

Sainte Odile mourut le 13 décembre, vers l'an 720 ou 722. Sainte Eugénie et sainte Gundelinde, ses deux nièces, lui succédèrent: l'une comme abbesse de Hohenbourg, et l'autre de Nieder-Munster ou du Bas-Montier. Ces monastères, autrefois si célèbres, ravagés par les protestants, détruits par les flammes, après avoir été donnés aux Prémontrés, finirent par être abandonnés à la révolution. Le pèlerinage de sainte Odile demeura cependant populaire en Alsace, même aux plus mauvais jours de la terreur. En 1841, le 7 juillet, ses saintes reliques furent tirées de leur tombeau et exposées solennellement à la vénération des fidèles sur l'autel de sa chapelle à Hohenbourg. Le nom de sainte Odile est inscrit au Martyrologe romain.

(1) Histoire de sainte Odile, patronne de l'Alsace, par le baron Marie-Théodore de Bussière, p. 129 et suiv.

LA VIE DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL,

RELIGIEUSE FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE.

AN 1641.

Urbain VIII, pape. — Ferdinand III, empereur. — Louis XIII, roi.

Sainte Jeanne-Françoise Frémiot étoit issue de très-nobles parents, tant du côté paternel que du côté maternel. Elle prit naissance à Dijon en Bourgogne, le 23 janvier 1572. Son père s'appeloit Bénigne Frémiot; il étoit second président au parlement de Dijon. Sa mère, appelée Marguerite, étoit de l'illustre maison de Borbisy, dans laquelle, depuis trois cents ans, étoient entrées les premières charges de la province, tant de l'épée que de la robe. Ils eurent deux autres enfants avec elle, savoir Marguerite, qui fut mariée au baron d'Effran de la maison de Nuchèzes, sœur aînée de notre Jeanne-Françoise, et André Frémiot qui devint archevêque de Bourges et patriarche d'Aquitaine.

Elle perdit sa mère n'ayant encore que dix-huit mois; mais elle ne laissa pas d'être élevée avec un très-grand soin par son père, qui pleinement instruit des obligations du Christianisme, et des plus excellentes maximes de la morale, n'oublia rien de ce qu'il jugea nécessaire pour la perfection d'une personne de sa condition.

Dès son bas âge, elle conçut une aversion si étrange contre les hérétiques, qu'elle ne pouvoit pas seulement souffrir qu'ils la touchassent. N'étant encore qu'en l'âge de cinq ans, comme elle étoit

un jour dans la salle où son père parloit à un gentilhomme qui nioit la réalité du Saint-Sacrement, elle s'échappa de sa gouvernante, courut à ce seigneur, et lui dit : Monsieur, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement de l'autel, parce qu'il l'a dit : quand vous ne croyez pas ce qu'il dit, vous le faites menteur.

Les paroles de cet enfant surprirent et touchèrent si merveilleusement ce seigneur, qu'il lui donna des dragées dans son tablier, mais elle courut aussitôt les jeter au feu, et lui dit en même temps : voyez-vous, monsieur, voilà comme les hérétiques brûleront dans les enfers, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. Elle ajouta encore : si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous feroit mourir; vous en donnerez tant à Notre-Seigneur, que ces deux présidents (lui montrant un grand tableau des apôtres saint Pierre et saint Paul) vous ôteront la vie.

Le président son père la tenant à Dijon auprès de lui, elle ne demeura guère sans être recherchée en mariage des plus considérables personnages de la province. Entre ceux-ci Christophe de Rabutin, baron de Chantal, de Bourbilly et de Montholon, gentilhomme de la chambre du roi, et mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, qui joignoit un fort grand mérite par les services qu'il avoit rendus pendant la ligue, à l'éclat de son illustre nom, eut aisément la préférence et le consentement du père de la jeune fille, de sorte que son mariage ayant été achevé, il l'emmena à son château de Bourbilly, sa demeure ordinaire. Elle n'avoit que vingt ans, et cependant elle ne donna rien à sa jeunesse, ni aux priviléges d'un nouveau mariage; au contraire, elle ne s'habilloit que d'une très-simple étoffe, et ne songeoit qu'à régler ses mœurs et toute sa famille.

D'abord elle ordonna que la messe de fondation (que par négligence on ne disoit plus) se diroit même tous les jours, et elle vouloit que ses domestiques l'entendissent avec elle. Pour les fêtes et dimanches, elle ne se dispensoit point d'aller à la paroisse, nonobstant les obstacles de son mari, qui lui en vouloit épargner la peine, car elle désiroit donner l'exemple à ses sujets, au moins ces jours

là ; *outre*, disoit elle, *que j'ai une satisfaction particulière d'adorer Dieu dans son temple avec tous les chrétiens.*

Sa charité envers le prochain parut extrêmement recommandable à l'occasion d'une grande famine : elle donnoit elle-même tous les jours du pain et du potage à un très-grand nombre de pauvres qui venoient de cinq à six lieues à la ronde, et elle en donnoit aussi aux pauvres honteux, selon leurs nécessités.

Il arriva qu'un pauvre reçut deux fois la portion ; mais loin de l'en reprendre, elle disoit : *Mon Dieu, je mendie à la porte de votre miséricorde : et quoi! voudrois-je bien être refusée à la deuxième et troisième fois? Mille fois vous avez souffert mon importunité et pourquoi n'endurerois-je pas celle de votre créature.*

Quelque temps après, tout son blé étant réduit à un tonneau de farine et un peu de seigle, ses domestiques s'aperçurent qu'il s'étoit miraculeusement multiplié, et tout le monde alloit voir cette merveille, qu'elle attribuoit aux prières et à la vertu d'une sienne servante. Sa mansuétude et ses douceurs étoient encore très-remarquables ; elle retiroit secrètement de prison ceux que son mari y détenoit, quelquefois pour les faire coucher la nuit dans des lits, et le matin les y faisant remettre, elle demandoit leur liberté.

On remarque qu'en huit ans de mariage et neuf de veuvage, elle ne changea point de domestiques. Pendant les longs voyages que son mari faisoit à la cour, elle vivoit dans une retraite tout à fait exemplaire. En 1601, monsieur de Chantal quittant la cour, autant par dégoût du monde, qu'attiré par la sainteté de sa femme, s'en revint chez soi où il fut malade pendant six mois, qu'il passa avec elle en de perpétuelles réflexions saintes et morales. Un jour étant à la chasse, un sien ami par mégarde laissant aller son arquebuse, lui cassa la cuisse, ce dont il mourut neuf jours après, ayant pardonné de très-bon cœur à son ami, qu'il reconnut lui-même plus malheureux que coupable.

Il laissa sa femme âgée de vingt-huit ans avec trois enfants, de six qu'elle avoit eu. Après avoir rendu les devoirs funèbres à son cher défunt, avec tous les respects qu'elle devoit à sa mémoire, accompagnée d'un déluge de larmes, elle courut aussitôt aux pieds

des autels, s'y considéra comme une hostie et une victime dont elle devoit le sacrifice à Dieu, et s'y consacra parfaitement, lui donnant son corps par un vœu de chasteté, et son cœur et son esprit par un entier abandon de soi-même à la divine Providence.

Dans sa retraite elle se sentit pressée du désir d'avoir un directeur. Or, comme elle y songeoit incessament, Dieu voulut qu'au milieu des champs elle eût une vision où elle connût le bienheureux François de Sales, évêque de Genève, revêtu d'une soutane noire, d'un rochet, et le bonnet en tête; elle entendit en même temps une voix qui lui dit : *Voilà l'homme bien-aimé de Dieu et des hommes, entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience.* De l'autre côté, et au même moment, Dieu découvrit les principes de l'institution de la Visitation à saint François de Sales, et fit voir en esprit à ce bienheureux évêque celle qu'il avoit choisie pour en être la première pierre fondamentale.

La première année de son deuil étant expirée, elle alla voir le président, son père, à Dijon. Là, tous ses plaisirs étoient de visiter les pauvres et les malades, et de fréquenter les églises. Mais les affaires la rappelant à Bourbilly, le baron de Chantal, son beau-père, qui étoit à Montholon, lui manda de se rendre auprès de lui. C'etoit un vieux seigneur, âgé de soixante-quinze ans, fort chagrin, de sorte qu'elle y mena une vie très-pénible; car il avoit remis toute la conduite de sa maison entre les mains d'une maîtresse domestique, dont l'humeur impérieuse accabloit notre sainte veuve. Souvent celle-ci s'abaissoit jusqu'à peigner et à nettoyer les enfants de cette femme; et par une humilité signalée lui rendoit en toutes occasions des bienfaits pour des injures. Elle avoit des eaux et des onguents pour les malades du pays, qui avoient recours à elle de toutes parts, et son principal emploi étoit de les recevoir.

En l'an 1604, les échevins de Dijon prièrent le bienheureux François de Sales de prêcher à Dijon tout le carême. Madame de Chantal en voyant cet illustre prélat, reconnut aussitôt que c'étoit celui que Dieu lui avoit montré dans sa vision, et le saint évêque en fit autant d'elle; si bien qu'elle eut plusieurs entretiens avec lui chez l'archevêque de Bourges, et lui découvrit le fond de son

cœur, ce qui lui donna un grand désir de suivre sa conduite, après qu'il l'eut délivrée du scrupule qui lui restoit d'avoir eu un premier directeur. Mais ses incertitudes la reprirent au départ de monsieur de Sales, et quoique le Père de Villars, jésuite, et ensuite un Père capucin, par une sainte vision, lui confirmassent l'intention de Dieu pour monsieur de Sales, elle ne laissa pas d'en écrire à ce grand homme, qui lui répondit que l'unité du Père spirituel n'excluoit pas la confiance à un autre.

Plus tard ils se donnèrent rendez-vous à Saint-Claude en 1604. Là, après avoir passé les nuits en oraison, le bienheureux Père lui dit : *J'ai veillé et travaillé toute la nuit à votre affaire, et je crois que c'est la volonté de Dieu que je me charge de votre conduite, et que vous suiviez mes avis.* Après quoi il lui écrivit une méthode pour passer ses journées, et lui donna plusieurs pratiques de mortification, comme la résignation, la simplicité, la charité envers les pauvres malades, la compassion envers les pécheurs, la douceur du cœur, la patience, l'amour de l'abjection.

Etant de retour à Dijon, elle fut en pèlerinage à Notre-Dame de l'Étang, où elle fit ses vœux de chasteté et d'obéissance à monsieur de Sales. Alors elle pria la très-sainte Vierge d'être la protectrice de ses vœux, et les envoya à monsieur de Genève, qui lui marqua tous ses exercices spirituels, avec l'emploi de toutes les heures du jour. Elle revint deux jours après chez son beau-père, où elle pratiqua soigneusement tout ce qui lui avoit été ordonné; si bien que se levant tout l'hiver à cinq heures, sans feu et sans aide, et l'été encore plutôt, elle se mettoit en prières, puis entendoit la messe, lisoit ensuite les constitutions, puis catéchisoit et instruisoit ses enfants, avec les domestiques de son beau-père, et toute la famille.

Le soir elle assembloit toute la maison, pour prier Dieu : le monde étant retiré, elle se mettoit encore en prières, et finissoit ainsi sa journée, suivant de point en point et par heure les ordres de son directeur. Jamais elle ne souffroit qu'on lui fît son lit ni sa chambre, dont elle prenoit le soin. Elle se coupa les cheveux et s'habilloit encore plus modestement qu'auparavant, ne portant que des étoffes de serge noire. Elle jeûnoit ordinairement le ven-

dredi et le samedi, ne mangeoit que des viandes qui lui donnoient de l'aversion, se donnoit souvent la discipline, et prenoit la haire.

Elle étoit très-affectionnée aux pauvres, et fit vœu de ne jamais refuser l'aumône, depuis un saint saisissement qui lui prit après l'avoir faite à trois grands pauvres, à qui elle donna une bague de son mari, n'ayant que cela sur elle, car s'étant jetée à leurs pieds pour les baiser, ils le souffrirent, et s'en allèrent sans qu'elle pût s'apercevoir de quel côté ils avoient disparu. Elle pansoit les chancreux et les lépreux, alloit tous les jours dans le village faire leurs lits et nettoyer leurs immondices. Elle lavoit et ensevelissoit les morts et assistoit les moribonds, et quand ils mouroient en son absence, on l'en avertissoit promptement, parce que, disoient ces bonnes gens, c'est un droit que madame s'est réservé.

Elle nettoyoit et raccommodoit les haillons des pauvres et leur prêtoit de ses habits, en attendant qu'elle raccommoderoit les leurs; elle prit entre autres le soin d'un pauvre lépreux qu'elle porta chez elle, à qui elle coupa les cheveux pleins de vermine, et l'assista longtemps jusqu'à ce qu'il mourût.

En l'an 1606, elle fut attaquée d'une forte dyssenterie à Bourbilly, et croyant en mourir, elle apprit dans une vision qu'elle devoit faire un vœu pour sa guérison, en suite duquel elle se trouva saine le lendemain, et s'en retourna voir son beau-père avec ses enfants à Montholon. L'année d'après, étant pressée d'un désir ardent d'entrer en religion, et en ayant écrit à monsieur de Sales, elle prit rendez-vous à Annecy pour conférer avec lui.

D'abord il voulut éprouver sa résignation, et lui proposa plusieurs religions l'une après l'autre; mais il trouva toujours l'âme de cette bonne dame disposée à toutes choses : enfin elle reçut la proposition de la congrégation qu'ils ont érigée depuis, avec une satisfaction intérieure qui ne se peut exprimer. Elle renouvela donc ses vœux et ensuite s'en retourna à Dijon, où elle fut beaucoup persécutée par ses parents et par ses enfants, pour les affaires de leur maison, et particulièrement par des mariages, tant pour elle que pour eux, à quoi elle ne pouvoit entendre.

Le diable lui ayant suscité de puissantes tentations, son ardeur

lui suggéra un jour de prendre un fer chaud, et de se graver le nom de Jésus du côté du cœur : cette action rendit véritable la prédiction du cardinal de Berulle, qui, après l'avoir communiée à Dijon, demanda qui elle étoit, et dit : Le cœur de cette dame est un autel où le feu de l'amour divin ne s'éteint point, et il se rendra si véhément qu'il ne consumera pas seulement le sacrifice, mais l'autel même.

Pour disposer enfin tous ses parents d'approuver son dessein, elle alla à Montholon, maria sa fille de Chantal à monsieur de Torans en 1609, et donna le soin du jeune baron son fils, et du biens des autres enfants à monsieur le président, son père.

Toutes ces choses ainsi accomplies, le jour de quitter sa famille étant venu, elle laissa tous ses domestiques et tous les pauvres fondant en larmes. En passant par Autun elle fit quantité de pieuses actions, et entre autres des vœux à saint Bernard et à Notre-Dame de l'Etang, Le 9e jour de mars 1610, après une assemblée de tous ses parents chez son père le président, elle embrassa tout le monde et les fit fondre en larmes. Le jeune baron son fils se jetant sur le seuil de la porte, lui dit : *Ma mère me foulerez-vous aux pieds pour vous en aller ?* Tout ce que put obtenir cette belle action, fut seulement de la faire pleurer, et elle passa en pleurant sur le corps de son fils. Un ecclésiastique la voyant en cet état, lui dit qu'elle prit garde de ne se pas laisser gagner. *Non*, dit-elle, *mais que voulez-vous ? je suis mère.*

Ainsi étant venue à bout de ses desseins elle arriva à Annecy à la grande joie de tout le monde. Il fallut que monsieur de Genève contribuât à l'achat d'une maison ; ce qui se fit heureusement, nonobstant mille obstacles du côté du diable et du monde, et après quantité de rudes combats qu'elle sentoit dans son âme. Le 6e jour de juin 1610, les premières dames de la Visitation entrèrent dans leur maison ; et la Mère de Chantal, qui avoit été choisie pour supérieure, fit la lecture des règlements que monsieur de Genève avoit donnés à ses compagnes.

On ne sauroit dire avec quelle douceur elles supportoient la pauvreté. Il arriva que leur ayant été donné un baril d'huile à leur

entrée, il dura huit mois quoiqu'elles fussent quinze à s'en servir, et cela fit dire à la Mère, que *si on eût point pensé à en avoir d'autre, il eut toujours duré.* Les Mères qui étoient entrées avec madame de Chantal, firent leurs vœux de profession, leur noviciat étant fini, en juin 1611 : et la supérieure renouvela les siens.

Le président Frémiot, son père, mourut environ ce temps-là : le diable prit occasion de cette mort pour la tenter, lui reprochant qu'il auroit vécu davantage si elle ne l'eût point quitté. Cette mort l'obligea de faire un voyage chez son beau-père ; mais elle voulut faire le vœu de pauvreté auparavant. Comme elle étoit prête de partir, il lui arriva d'avoir un ravissement pendant la messe, duquel étant revenue, elle fut si hors d'elle-même qu'elle ne put pas manger.

Et étant rentrée dans sa maison religieuse, elle disposa toutes choses pour exercer les œuvres de charité, et voulut que les religieuses allassent soigner les pauvres en ville, et leur portassent leurs nécessités. Elle donna des gages à un médecin pour les traiter. Mais rien n'est plus étonnant que son courage à nettoyer elle-même la tête et les habits des malheureux.

Au commencement de son établissement elle devint très-infirme, et avoit des maladies si extraordinaires, que les médecins attribuèrent ses maux à l'amour de Dieu ; mais elle s'abandonnoit tellement à leur conduite et à l'obéissance, qu'on eût dit qu'elle n'avoit point de volonté. Elle donnoit l'exemple de tout ce qu'elle ordonnoit aux autres ; car elle faisoit les plus bas exercices de la maison.

Le nombre des religieuses s'étant augmenté, elles entrèrent dans une plus grande maison, la veille de la Pentecôte en 1612. Son beau-père mourut en ce temps, et elle fit un tour à Montholon, où elle régla tout. Elle rendit mille bienfaits à la domestique qui lui avoit fait tant de mal, et la faisoit même dîner à sa table.

Monsieur le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, ayant demandé à monsieur de Genève qu'il établît un couvent de la Visitation dans Lyon, et ce par la dévotion de madame d'Auxerre qui en fut la fondatrice.

La Mère de Chantal y fut avec quatre autres, et monsieur l'Archevêque en fit la cérémonie. Il arriva qu'on se voulut servir des vieilles patentes du roi pour l'établissement d'un monastère, dit la Présentation, qui fut ruiné dès sa naissance : et comme on voulut mettre le mot de *Visitation*, on l'y trouva miraculeusement écrit.

En ce temps-là mourut une de ses filles qui étoit veuve, avec un petit enfant qu'elle avoit ; mais ce ne fut pas sans que cette digne fille reçût les Sacrements, et fit la profession de la religion, entre les mains de sa bonne Mère. Celle-ci tomba elle-même mortellement malade, alors son confesseur fit un vœu à saint Charles, et donna de ses reliques à notre bonne Mère, ce qui lui fit dire aussitôt : *Ah ! je suis guérie !* et de fait elle le fut bientôt après.

Notre bonne Mère, après avoir fait heureusement plusieurs établissements, vint à Paris, par ordre de son directeur ; elle y passa par mille traverses, et souffrit la dernière pauvreté : car sans parler de la faim ni du froid, elles n'avoient point de meubles, et plusieurs de ses filles étoient couchées dans des greniers, à cause de la petitesse du logement, n'ayant que des fagots pour lits, lesquels le matin se trouvoient couverts de neige. Étant de retour à Lyon, elle y trouva monsieur de Genève, et d'abord elle lui dit : *Mon cœur a grand besoin d'être vu du vôtre* : à quoi monsieur de Genève répliqua : *Quoi, vous avez encore un choix et des désirs* ? Alors cette bonne dame baissa les yeux de l'esprit, et reçut cette petite mortification le plus saintement qu'il se pouvoit.

Étant à Grenoble en oraison pour son directeur, elle entendit une voix qui lui dit : *Il n'est plus* ; et elle apprit sa mort peu de temps après, avec une grande douleur, et néanmoins avec une résignation merveilleuse. Le corps de ce saint prélat fut apporté à Annecy dans l'église de ses bonnes filles, où on lui fit des funérailles et un tombeau.

Dans le chapitre elle ne voulut point consentir d'être supérieure perpétuelle ; mais bien triennale. Il est à remarquer qu'elle voulut quitter la communion quotidienne, dont elle jouissoit depuis quatorze ans, sur ce que monsieur de Genève avoit dit que s'il eût été religieux sans être prêtre, il n'eût communié qu'avec la com-

munauté : mais son successeur ne le lui voulut pas permettre, aimant mieux satisfaire à sa charité qu'à son humilité. Elle composa un coutumier de tout ce que monsieur de Genève avoit dit, et le mit sur son tombeau pour lui demander son approbation.

Dieu la voulut mortifier par la mort de monsieur le baron de Chantal son fils, qui fut tué à l'Ile de Retz, où il combattoit vaillamment pour la foi : elle reçut cette nouvelle comme un coup de foudre ; mais avec une extrême résignation. Quelque temps auparavant elle dit à monsieur de Genève : *Je me sens intérieurement sollicitée de demander à Dieu, que sa bonté me fasse la grâce que mon fils meure à son service, et non dans les duels, qui étoient fréquents alors.*

En ce temps-là monsieur de Gragneux étant accablé d'un mal de tête continuel, vint la voir ; elle appuya la main sur son mal, et le malade guérit. Le feu se mit chez mademoiselle de Saint-Julien, et s'éteignit miraculeusement par les prières de notre Mère ; comme on crioit, MIRACLE, l'humble dame l'attribuoit à monsieur de Genève. Elle guérit à Orléans une sœur d'un mal de côté incurable, et pria constamment qu'on n'en parlât point. Les commissaires qui furent envoyés pour visiter le tombeau de monsieur de Sales, arrivèrent, et ayant trouvé le corps tout entier, la Mère leur demanda la permission de le toucher avec sa communauté ; elle mit donc la main du saint homme sur sa tête, et incontinent elle sentit qu'il la serroit, les sœurs le virent, et l'attestèrent ; et ensuite l'on envoya les dépositions à Rome. Un jour qu'elle prioit Dieu, elle entendit une voix qui lui dit : *Regardez Dieu, et le laissez faire.*

Passant un jour chez la fille de Toulonjon, elle trouva son petit fils en danger de mort ; mais ayant prié pour lui, il fut guéri à l'instant. En passant chez une dame qui lui fit elle-même à dîner, cette dame lui dit : *Vous m'avez donné la santé.* Etant de retour à Paris, elle guérit une sœur de la paralysie qui la rendoit difforme au visage, si bien qu'elle le remit en son premier état. Une dame malade lui disant adieu, et lui ayant mis sa main dans la sienne, fut guérie à l'instant.

Elle fut enfin attaquée d'une inflammation de poumons, et

mourut le vendredi, 13e jour de décembre, à sept heures du soir, l'an 1641, âgée de 70 ans, et la 32e année de son entrée en religion. Son visage ne changea point devant et après sa mort. Je ne m'arrêterai point à faire l'éloge de cette bienheureuse, dans un simple abrégé, je me contenterai de dire que les établissements de tant de maisons de la Visitation qui lui sont dus, parlent assez des bénédictions dont Notre-Seigneur l'a comblée. Elle fut canonisée par Clément XIII.

Nous avons suivi les mémoires que nous en a laissés messire Henri de Maupas du Tour, évêque et comte du Puy, lequel a écrit la vie de cette grande servante de Dieu, et en a composé un volume entier qui contient le détail particulier de toutes ses actions.

En Arménie, supplice de saint Eustase, saint Auxende, saint Eugène, saint Mardaire et saint Orestes, martyrs dans la persécution de Dioclétien. Eustase fut livré à des supplices raffinés avec Orestes, d'abord sous Lysias, ensuite à Sébaste, sous le président Agricolaüs. Ayant été jeté dans une fournaise, il rendit l'esprit. Pour Orestes, ayant été posé sur un lit de feu ardent, il rendit son âme à Dieu. Les autres, livrés aux plus cruels supplices, sous le président Lysias, chez les Arabesques, consommèrent leur martyre de différentes manières. Leurs corps, apportés à Rome dans la suite, furent placés avec honneur dans l'église de Saint-Apollinaire.

En Sardaigne, dans l'île de Sulci, martyre de saint Antioque, sous l'empereur Adrien.

A Cambrai, en France, saint Aubert, évêque et confesseur.

Au pays de Ponthieu, saint Josse, confesseur.

A Naples, le bienheureux Jean Marinon, théatin. — Il naquit à Venise le 25 décembre de l'an 1490; il fit ses études en l'univer-

sité de Padoue, où il eut pour ami Louis Lippomani, qui devint dans la suite évêque de Vérone, et qui fut un des plus vertueux et savants évêques du seizième siècle. On lui doit un recueil des vies des saints qui a produit de grands biens en Italie et partout où il a été traduit. Après ses études, le bienheureux Marinon fut ordonné prêtre, et attaché d'abord à l'église de Saint-Pantaléon à Venise. Il devint ensuite supérieur d'un hôpital où il montra un grand courage dans la peste de 1528. Il venoit d'être nommé à un canonicat de Saint-Marc, lorsqu'il renonça au monde pour entrer dans la congrégation des Clercs-Réguliers, appelés Théatins, que saint Gaëtan de Thienne établissoit alors à Venise. Il y entra le 9 décembre 1528 et fit ses vœux le 29 mai 1530. Dès lors il marcha à pas de géant dans la carrière de la sainteté. Sa pénitence, son humilité, sa charité, son obéissance frappoient d'admiration ceux qui en étoient témoins. Nommé supérieur de la maison de Naples, il eut la gloire de recevoir dans la congrégation saint André Avellino et le bienheureux Paul d'Arezzo. Saint André avoit une telle estime de ses vertus qu'il l'appeloit quelquefois une image de sainteté. Il mourut dans les bras de ces deux saints amis le 13 décembre 1562. Le pape l'avoit voulu faire archevêque de Naples ; mais il s'y étoit refusé constamment. On doit à sa charité l'établissement d'un *mont-de-piété* qui a rendu de grands services aux pauvres familles de la ville de Naples. Les miracles se multipliant à son tombeau, il fut béatifié en 1762 par Clément XII.

QUATORZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Spiridion, évêque. — Saint Nicaise, archevêque de Reims et martyr. — Saint Jean de la Croix, de l'Ordre des Carmes réformés.

Saint Héron et ses compagnons, martyrs; saint Druse et ses compagnons, martyrs; saint Juste et saint Abonde, martyrs; saint Viateur, évêque de Bergame; saint Pompée, évêque de Pavie; saint Agnel, abbé; saint Jean de la Croix; saint Matronien, ermite.

LA VIE DE SAINT SPIRIDION,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 330.

Saint Sylvestre, pape. — Constantin, empereur.

Saint Spiridion étoit natif de Chypre, simple berger, mais très-saint homme. Néanmoins, bien qu'il eût gardé les brebis, il étoit un riche pasteur, et de fort bonne condition : il étoit libéral, retiroit volontiers les passants, les traitoit et les chérissoit, leur lavoit les pieds, et eût été bien chagrin qu'un pèlerin eût passé devant sa maison sans y entrer. Il fut marié : et sitôt qu'il eut une fille, sa femme et lui se séparèrent d'un commun consentement, et vécurent comme frère et sœur.

Notre-Seigneur eut la vie de saint Spiridion si agréable, même lorsqu'il étoit marié, qu'il l'honora de plusieurs miracles, guérissant par ses prières ceux qui étoient frappés de diverses maladies. Il délivra plusieurs possédés de la tyrannie de Satan. Par ces miracles, joints à sa sainte vie, il devint évêque de Trimythonte, en Chypre, en laquelle dignité il parut bien davantage, et Notre-

Seigneur fit par son intercession tant de merveilles, que tout le monde en étoit surpris.

Notre-Seigneur pour punir les péchés des hommes envoya une grande sécheresse, qui causa la cherté, la famine et la peste : il mourut la troisième partie du monde, le reste ne faisoit que languir, lorsqu'ils eurent recours à saint Spiridion, pour apaiser Notre-Seigneur par ses prières, et pour leur obtenir la pluie du ciel par ses larmes. Le saint pria, pleura et obtint, comme un autre Elie, l'eau du ciel qui fit cesser cette calamité : mais les péchés continuant, la punition revint aussi.

Il y eut un pauvre homme entre autres, qui s'adressa à un riche, le priant d'avoir compassion de sa misère, et de le secourir de ce qu'il voudroit : mais celui-ci refusa. Il s'en alla vers saint Spiridion lui demander secours. Le saint lui dit qu'il ne se fâchât point, qu'au premier jour sa maison seroit remplie, et que celui qui lui sembloit riche, deviendroit pauvre. Le pauvre homme pensa que le saint lui disoit ces paroles par compliment pour le consoler, et se retira fort triste. Notre-Seigneur envoya la nuit un ravage d'eau, qui emporta toutes les gerbes de la grange du riche, et les biens qu'il avoit, et les traîna par la ville : les pauvres accoururent et entre autres celui à qui il avoit refusé l'aumône, qui en emporta dans sa maison, et la remplit des biens qu'il tira du torrent. Le riche voyant son bien dissipé, et qu'il n'y pouvoit donner ordre, lui dit qu'il en prît le plus qu'il pourroit: et le pauvre se riant de lui, se ressouvint de ce que saint Spiridion lui avoit prédit.

Ainsi ce riche perdit tous ses biens, sans toutefois amollir la dureté de son cœur : car un autre pauvre ayant été depuis le supplier d'avoir pitié de lui, et de le soulager soit de don ou de prêt, en échange ou à rente, ou en quelque façon qu'il lui plairoit ; mais il ne put jamais rien obtenir de lui ; au contraire, il lui répondit absolument, qu'il ne donneroit pas un grain de blé, ni l'ombre d'un seul grain, s'il ne lui apportoit de l'argent à la main. Le pauvre homme étant désespéré, eut recours à saint Spiridion, le refuge de tous les misérables, qui lui donna une verge d'or, pour

porter à cet avare marchand, en gage du blé qu'il lui vendoit. Le riche voyant de l'or, donna au pauvre autant de blé qu'il voulut pour vivre et pour semer. Celui-ci eut une si heureuse moisson, qu'il vendit son blé, paya le marchand, et retira la verge d'or, qu'il rendit à saint Spiridion. Alors le saint le mena avec lui en un jardin, où il fit son oraison, et supplia Notre-Seigneur de convertir cet or en ce qu'il étoit auparavant. Aussitôt il se transforma en un serpent, que Dieu avoit changé en or par les mérites du saint évêque.

Une autre fois un bonhomme, ami du saint évêque, fut accusé faussement d'un crime. Le saint ayant su que le juge l'avoit condamné à mort, pria Notre-Seigneur, puis s'en alla vers la ville ou étoit ce mauvais juge, et où la sentence de mort se devoit exécuter. Il falloit passer par un ruisseau qui avoit tellement crû, à cause des pluies, qu'on ne le pouvoit passer à gué : le saint commanda au ruisseau de s'arrêter ; il s'abaissa, et le laissa passer. Avant qu'il fût entré dans la ville, le juge sut ce miracle, et que le ruisseau avoit obéi au Saint : incontinent il remit ce prisonnier en liberté.

Il alloit toujours à pied, sans avoir égard à sa dignité épiscopale, pour laquelle il ne s'élevoit aucunement ; au contraire, il s'humilioit devant ceux-mêmes qui lui étoient inférieurs. Un jour étant fort fatigué d'un long chemin, il logea en la maison d'un homme, qui, pour le bien traiter et l'accommoder, lui voulut laver les pieds. Il s'en présenta d'autres à l'envi pour faire ce pieux office : entre autres il y eut une femme qui faisoit bien l'empressée de rendre ce bon service au saint personnage ; mais il la regarda de travers, en disant : *Ne m'approche pas, femme.* Comme elle ne laissoit pas de s'y obstiner, il lui déclara en secret son péché, et que s'étant depuis peu plongée en la fragilité sensuelle, elle étoit indigne de le toucher, et qu'elle se devoit convertir à Dieu, et pleurer ses péchés : ce qu'elle fit depuis.

On assembla le concile de Nicée en Bithynie par le commandement du pape saint Sylvestre et de l'empereur Constantin-le Grand, où Arius fut condamné par trois cent dix-huit évêques. Il-

s'y trouva non-seulement des savants d'entre les chrétiens, mais aussi des philosophes païens, pour voir cette sainte assemblée, qui ressembloit à un théâtre de science et de majesté. Il y avoit entre ces philosophes un homme fort subtil, qui disputa avec plusieurs des plus doctes évêques, qui ne le purent jamais convaincre, tant il étoit habile, vif et prompt en ses arguments.

Saint Spiridion voyant cela, demanda congé de disputer contre le philosophe; ce qu'on ne lui put dénier, à cause de son autorité. Alors il proposa au philosophe en peu de paroles le sommaire de ce que la foi chrétienne enseigne de la très-sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Naissance, de la Vie, de la Mort, de la Résurrection, et de l'Ascension de Notre-Seigneur; puis il dit au philosophe: *Voilà la croyance des chrétiens, et toi, que crois-tu?*

Le philosophe demeura si éperdu et hors de soi, qu'étant éclairé de la lumière céleste, il répondit : *Je crois ce que vous croyez, et confesse que vous avez dit la vérité.* Puis se tournant vers les philosophes ses compagnons qui étoient fort étonnés de ce changement, il leur dit : *Quand on a disputé avec moi de paroles et de raisons, j'ai repoussé les discours par des discours, les raisons par des raisons: mais quand la vertu divine a parlé par son serviteur, l'esprit ni la raison humaine n'ont pu résister à la vertu de Dieu.* Il fut converti et se rendit chrétien. Ce qui nous enseigne combien l'humble foi est meilleure que la subtile dialectique et la vaine science, pour défendre la vérité.

Ce saint prélat se trouva encore depuis au concile de Sardique, où il soutint la foi catholique contre les ariens, ainsi que le dit saint Athanase en sa seconde Apologie.

Pendant que le saint étoit occupé au concile de Nicée, où il faisoit plusieurs merveilles, il perdit sa fille, vierge, nommée Irène. Quand il fut de retour chez lui, il trouva une femme fort triste et éplorée, parce qu'elle avoit donné à garder un précieux joyau à Irène sa fille, qui étoit décédée sans le lui avoir rendu, ni déclaré où elle l'avoit mis. Spiridion fouilla par toute sa maison, et ne trouvant point ce joyau, s'en alla, accompagné de plusieurs per-

sonnes, au tombeau de la fille, et lui dit : *Irène, ma fille, où as-tu caché ce dépôt que cette femme te donna à garder?*

La fille répondit comme si elle eût été en vie : *Je l'ai mis en tel endroit, vous l'y trouverez, mon père.*

Dors donc, et repose, ma fille, dit le père, *jusqu'à ce que Notre-Seigneur te réveille au jour du jugement, et que tu ressuscites avec les autres.*

Le père alla chercher où elle avoit dit, et il trouva le joyau, qu'il rendit à cette femme.

Constance succéda en l'empire d'Orient, à Constantin son père, et voulant déclarer la guerre aux Perses, il tomba malade à Antioche d'une plaie incurable. Se voyant destitué des remèdes humains, il eut recours à Dieu, et le pria de le guérir. Un ange lui apparut de nuit, qui lui montra une assemblée de saints évêques, et deux entre autres, et lui dit : *Il n'y a que ces deux-là qui te puissent guérir.* Constance, désireux de sa santé, fit venir plusieurs évêques, entre autres celui de Chypre, saint Spiridion, qu'il reconnut pour être le principal des deux que l'ange lui avoit montrés, et celui qui le devoit remettre en santé, comme il fit, en posant ses mains sur la tête de l'empereur.

Mais il arriva trois choses en cette circonstance. La première, que quand saint Spiridion, qui étoit mal vêtu, entra au palais de l'empereur, un des gardes de la cour impériale ne le connoissant pas, lui donna un grand soufflet pour le faire sortir, et lui défendit l'entrée du palais. Le saint, sans se troubler, se présenta pour en recevoir encore autant, ce dont cet homme demeura fort honteux et confus ; mais bien davantage, quand il sut que c'étoit un évêque, et le sujet pourquoi il venoit. Alors il se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon. Le saint le releva, et le remit avec une singulière mansuétude.

La seconde fut qu'après avoir guéri le corps de l'empereur, il lui donna de salutaires conseils pour son âme. La troisième, que l'empereur lui voulant faire de beaux présents, il ne lui put jamais persuader d'en garder aucun pour lui ; mais se voyant trop importuné, il les prit, et les distribua tous avant que de sortir de là,

au grand étonnement de l'empereur, qui dit qu'il ne s'étonnoit plus si cet homme faisoit des choses si prodigieuses, puisqu'il méprisoit ainsi les biens de la terre.

L'empereur alors fit de belles aumônes aux pauvres femmes veuves, aux orphelins, et aux personnes honteuses qui étoient en nécessité. Il commanda par un édit, que tous les prêtres et les gens d'église fussent exempts de toutes sortes de tributs, jugeant que c'étoit une chose indigne, que ceux qui sont voués à Dieu, et obligés par leurs offices à prier pour les autres, payassent des impôts aux princes de la terre.

Le saint évêque sortit du palais royal, et alla loger en la maison d'un homme, serviteur de Dieu. Étant là, une femme barbare, qui n'entendoit pas la langue grecque, le vint trouver, portant un enfant mort entre ses bras, qu'elle mit aux pieds du saint; et encore que sa langue se tût, ses larmes et ses soupirs faisoient assez entendre qu'elle le prioit de le ressusciter. Le saint fit oraison, et l'enfant se releva plein de vie, ce dont la mère eut une joie si excessive, qu'elle mourut sur la place. Saint Spiridion leva les yeux au ciel, et supplia Notre-Seigneur de rendre la vie à la mère, puisqu'il l'a redonnée au fils, ce que Jésus-Christ lui accorda. Ainsi le saint livra le fils à sa mère, et la mère au fils, au grand étonnement de chacun, qui louoit le pouvoir de l'auteur de la vie et de la mort, estimant beaucoup les mérites d'un tel saint, qui avoit tant de crédit auprès de Dieu.

Encore que saint Spiridion eût la charge spirituelle des âmes, il ne laissoit pas d'avoir des troupeaux aux champs, peut-être à cause de la pauvreté de son évêché, et de la nécessité de plusieurs qu'il secouroit de ses moyens. Un marchand fit prix avec lui de cent chèvres : le saint lui dit qu'il les payât et qu'il en allât prendre dans le troupeau autant qu'il en avoit payé. Cet homme n'en paya que quatre-vingt-dix-neuf et en prit cent dans l'étable, pensant que le saint n'y prendroit pas garde de si près, ayant reçu l'argent sans le compter. Ce marchand emmenant ces cent chèvres, il y en eut une qui retourna par deux ou trois fois à la maison, sans qu'on la pût ranger de force avec celles qui avoient été ven-

dues. Il la prit sur ses épaules pour l'emporter avec les autres, mais la chèvre crioit si horriblement et donnoit si fort des cornes contre la tête de celui qui la portoit, que chacun s'en étonnoit. Alors le saint dit au marchand : *Prenez garde, mon ami, que cette chèvre ne veut peut-être pas vous suivre parce que vous ne l'avez pas payée.* L'homme eut regret, et sitôt qu'il en eut payé le prix, la chèvre le suivit aussi aisément que les autres qu'il avoit payées.

Il avoit commandé à un diacre de faire certaine prière ; lequel par vanité et hypocrisie prolongeant son oraison, il lui dit : *Taisez-vous*, et ce diacre demeura muet, jusqu'à ce que par les prières de plusieurs, ayant compassion de lui, il pria Notre-Seigneur de lui rendre la parole, toutefois à condition qu'il bégayât, et ne pût parler aussi habilement, à cause qu'il étoit grand parleur, ce qu'il fit voyant qu'il étoit ainsi convenable pour le salut du diacre, qui s'écoutoit parler et n'avoit que du caquet. Une fois qu'il faisoit oraison dans l'église, n'y ayant plus d'huile dans les lampes, ni de quoi les remplir, l'huile commença à sourdre comme une fontaine.

Il avertit souvent une femme mariée, qui commettoit l'adultère, de demander pardon à Dieu de son péché, et à son mari ; mais elle y étoit si endurcie, qu'elle n'en vouloit point entendre parler : enfin le saint la menaça et lui dit, puisqu'elle nioit la vérité, qu'elle crût que la créature qui étoit dans son sein ne viendroit point sur la terre, comme il arriva ; car après avoir enduré plusieurs tranchées et douleurs, elle mourut misérablement, sans se reconnoître ni confesser son péché.

Des larrons entrèrent une nuit dans le parc où étoient les troupeaux de saint Spiridion, à dessein de le voler ; quand ils furent prêts à faire leur coup, ils se trouvèrent les mains attachées et le corps si roide, qu'ils étoient immobiles : ils demeurèrent toute la nuit dans cet état. Saint Spiridion y vint de bon matin, et voyant que Dieu les tenoit là liés, il le pria de les détacher, puis il leur dit qu'ils ne devoient pas chercher le bien avec l'offense de Dieu ; que puisqu'ils avoient eu tant de peine toute la nuit, ils prissent un mouton, et les renvoya ainsi joyeux et confus.

Le saint avoit coutume de donner tout aux pauvres, ou de prêter à ceux qui étoient incommodés. Lorsqu'il leur prêtoit, il ne regardoit pas combien ils prenoient, ni ce qu'ils lui rendoient, mais il leur disoit : *Allez prendre en tel lieu ce qui vous est nécessaire*; et lorsqu'ils le rapportoient, il se contentoit de leur dire : *Mettez-le où vous l'avez pris.*

Un marchand alloit quelquefois à lui aux emprunts, et lui rendoit aussi; mais une fois il fit semblant de remettre ce qu'il avoit emprunté, et le remporta chez lui. Quelque temps après il eut affaire d'argent et eut recours au saint évêque, qui l'envoya en prendre autant qu'il en voudroit; le marchand n'y trouva rien et le vint dire à saint Spiridion; mais le saint lui répondit : *Si vous l'y aviez remis, vous l'y trouveriez encore, car personne n'y a touché depuis vous : si vous ne l'y avez pas rapporté, ne vous plaignez pas de moi, mais plutôt de vous-même, car en pensant me tromper, vous vous y trouverez le premier pris.* L'homme reconnut sa faute et en demanda pardon.

Le patriarche d'Alexandrie assembla plusieurs évêques et prêtres pour supplier Notre-Seigneur de détruire les idoles des païens que l'on ne pouvoit abolir. Notre-Seigneur les exauça, car plusieurs tombèrent dans les temples des faux dieux : néanmoins il en resta une très-célèbre, et le patriarche ent révélation que cette idole ne tomberoit point avant que saint Spiridion en eût prié Dieu. On l'envoya aussitôt chercher en Chypre, où il étoit, et avant qu'il fût entré dans Alexandrie, en descendant du vaisseau, il maudit cette statue, et les temples des faux dieux furent à l'instant réduits en poudre.

Enfin, après avoir glorieusement achevé son pèlerinage, Notre-Seigneur lui révéla l'heure de son décès, dont il avertit les siens, et les exhorta à suivre la vertu, spécialement la charité, puis il rendit l'esprit. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles après sa mort. On en raconte un entre autres d'un certain homme qui étant venu visiter son tombeau et célébrer sa fête, acheta quantité d'habits pour les distribuer aux pauvres à son retour. Lorsqu'il se vouloit embarquer pour retourner chez lui, voyant une pluie qui le mena-

çoit, il s'en alla sur le tombeau de saint Spiridion le prier d'empêcher que les vêtements qu'il emportoit pour les pauvres ne fussent mouillés ni gâtés. Le saint en eut tant de soin, qu'il accompagna l'homme le long du chemin, comme un pèlerin, l'eau demeurant suspendue, parce que le saint empêchoit par ses prières qu'elle ne tombât. Quand l'homme fut chez lui, le saint disparut, et il tomba une pluie qui dura trois jours.

Métaphraste a écrit la vie de saint Spiridion, ainsi que Surius en son sixième tome. Les Martyrologes latins en font mention le 14 de décembre. Les Grecs en leur Ménologe le 12. Les auteurs ecclésiastiques parlent de lui : Rufin, liv. 1, chap. 5. Socrate, liv. 1, chap. 8. Sozomène, liv. 1, chap. 11. Nicéphore, liv. 8, chap. 15 et 42. Grégoire, prêtre, en l'oraison des saints Pères du concile de Nicée. Cédrène en Constantin Glicas, le cardinal Baronius en ses Annotations, et aux deuxième et troisième tomes de ses Annales. Suidas dit que Triphile, évêque de Lèdre, en Chypre, et disciple de saint Spiridion, écrivit sa vie en vers.

Saint Jérôme dit que ce Triphile étoit le plus éloquent homme de son temps, et que haranguant un jour au Synode, et citant ce passage de saint Marc, chap. 2 : *Prends ton grabat, et t'en va*, il dit, *ton lit*. Saint Spiridion qui étoit là présent, quoiqu'il fût très-béniu, se leva de son siége en colère, et blâma Triphile d'être si présomptueux d'avoir osé changer une parole du texte évangélique, et celle de l'interprète. Telle étoit la dévotion de ce saint, et la révérence avec laquelle il croyoit qu'il falloit adorer les syllabes, les titres et les points de la sacrée et vénérable antiquité.

LA VIE DE SAINT NICAISE,

ARCHEVÊQUE DE REIMS ET MARTYR.

AN 400.

Saint Anastase, pape. — Honorius, empereur.

La vie de saint Nicaise, archevêque de Reims, et le plus célèbre prédicateur de son temps, a été recueillie de plusieurs graves et anciens auteurs, de saint Antonin, de Vincent en son *Miroir Historial*, de Pierre de Natalibus, et des manuscrits qui se gardent encore dans l'église de Reims.

Tous disent qu'il étoit un prélat de très-grande vertu, miraculeux, et doué d'une admirable sainteté, zélateur de l'honneur de Dieu et du salut de son troupeau, qu'il visitoit avec soin, n'y ayant église, tant aux champs qu'en la ville, qu'il n'honorât de ses saintes et ferventes prédications. Et comme après la persécution des tyrans, la chrétienté sous les empereurs catholiques jouit d'une profonde paix, le sang de Jésus-Christ commençant à se refroidir, les hommes se licencièrent, prenant leurs aises, s'adonnant aux plaisirs, et ne courant qu'après les vanités; ce saint prélat faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les remettre, alloit de tous côtés prêcher, priant jour et nuit, menaçant les chrétiens de la vengeance divine qui les poursuivoit de fort près s'ils ne s'amendoient.

En effet, Dieu envoya une peste universelle par toute la France, qui emporta une infinité de peuple, et il n'y eut que la ville de Reims qui en fut exempte par les mérites et les prières du saint prélat. Ce fléau les ayant châtiés, mais non amendés; au contraire

l'énormité de leurs vices croissant toujours, Dieu, lassé de souffrir tant d'exécrables impiétés, permit que les Vandales, altérés du sang chrétien qu'ils répaudoient de tous côtés, descendirent en France et assiégèrent la ville de Reims. Les citoyens effrayés accoururent à saint Nicaise, pour savoir ce qu'ils feroient.

Dieu lui ayant révélé la prise de leur ville, et que cette affliction serviroit à l'expiation de leurs iniquités, il répondit qu'ils devoient plus combattre par la pénitence et l'oraison, que par les les larmes, et qu'ils ne feroient qu'aigrir davantage les ennemis. Puis après les avoir exhortés à endurer patiemment ce grand désastre : *Pour moi*, dit-il, *je suis prêt à mourir, et si par ma seule mort je pouvois détourner ou empêcher la rage des ennemis, je m'exposerois maintenant à leur furie ; mais parce que je ne puis, Dieu en ayant disposé autrement, j'attendrai leur entrée, m'employant à prier jour et nuit, et à pleurer tant mes fautes que les vôtres, n'ayant aucun regret de mourir pour Celui qui m'a donné la vie.*

Sainte Eutropie, sa sœur, tenoit le même discours, et les encourageoit avec une force plus que virile, à endurer et à se préparer au martyre. Néanmoins ils ne laissèrent pas de se défendre, et tinrent bon quelques jours, après lesquels la ville fut prise d'assaut, pillée, saccagée et remplie d'une infinité de corps morts. Saint Nicaise et sainte Eutropie, sa sœur, avec quelques gens de bien, se retirèrent dans l'église, bâtie dans la forteresse, qui est aujourd'hui la cathédrale dédiée à la mémoire de la très-sainte Vierge ; il ne voulut point que l'on se mit en défense, mais que l'on priât pour les barbares, qui les venoient tous mettre à mort. De sorte que les voyant entrer, il alla au-devant d'eux, chantant comme le cygne, plus mélodieusement qu'il n'avoit jamais fait.

Après avoir obtenu d'eux le silence, il leur parla en cette sorte : *Plût à Dieu, généreux soldats, que vous fussiez enrôlés sous les enseignes de Jésus-Christ, vous ne tremperiez pas ainsi vos mains dans le sang de ses enfants, et ne violeriez pas ses temples et ses autels, comme vous faites par votre aveuglement. Vous estimez que sa divine Providence nous ait abandonnés, que nos espérances sont*

vaines, et que jamais nous ne nous relèverons de ces calamités. Il est très-certain que vous êtes en un état plus déplorable, car notre misère est temporelle et la vôtre est éternelle. La mort que vous nous donnez est un passage à la vie ; et la vôtre sera le commencement des malheurs infinis. Dieu fera de vous ce que les pères font des verges qu'ils jettent au feu après en avoir châtié leurs enfants. Je ne vous fais qu'une demande, c'est que vous déchargiez sur moi toute votre colère, et que vous pardonniez à ceux-ci qui sont avec moi. Il vous doit suffire de faire mourir le chef, sans verser le sang de tant de pauvres gens, qui prient la divine bonté pour le pardon de vos péchés.

Il se mit à l'instant à genoux, priant à haute voix pour eux, et attendant patiemment le coup. Il n'appartenoit qu'à des barbares de ne s'amollir point à ces saintes remontrances. Comme ils déchargeoient leur cruelle rage sur lui, il se prit à dire : *Mon âme a été fixée à ce pavé*, et sa tête, quoique coupée, par un miracle spécial, ne laissa pas d'achever le verset : *Vivifiez-moi, Seigneur, selon votre parole.* Ils tuèrent ensuite presque toute la compagnie, qui s'envola avec son saint prélat au ciel, pour y recevoir la couronne des martyrs.

Sainte Eutropie, sa sœur, couroit le même danger, n'eût été que le meurtrier qui avoit donné le premier coup à son frère, la voyant si belle, en fut épris, et la défendit de la rage des autres pensant en abuser après le carnage ; mais la sainte plus jalouse de sa virginité que de sa vie, lui dit : *Cruel tyran que tu es, non content d'avoir mis la main sur l'Oint de Dieu, tu veux encore m'ôter l'honneur, et exposer mon corps à la fureur de tes sales plaisirs, il n'en sera pas ainsi, je t'en ferai présentement porter la peine.*

Et soudain, assistée d'une force d'en haut, et inspirée particulièrement de Dieu, elle sauta à son visage, et avec ses ongles lui arracha les yeux Ce barbare enragé tira l'épée encore toute rouge du sang de saint Nicaise, transperça son estomac, et par la mort temporelle, lui ouvrit les portes à la vie éternelle.

Ce crime ne demeura pas impuni : car il s'éleva incontinent en l'église un si grand tintamarre, que saisis de frayeur, les Van-

dales s'enfuirent et alarmèrent leurs compagnons qui pilloient la ville, ne leur donnant pas le temps d'emporter leur butin. Ce qui vint à propos pour les pauvres habitants qui étoient échappés du carnage.

Les corps des saints martyrs demeurèrent longtemps étendus dans l'église, abandonnés des hommes; mais gardés des anges, qui chantoient mélodieusement à l'entour, et leur faisoient rendre une telle lumière, que les habitants cachés dans les montagnes l'apercevant toutes les nuits, vinrent les enterrer, mettant les corps de saint Nicaise et de sainte Eutropie en un même tombeau, au lieu de leur martyre. Ceux qui échappèrent à la violence des barbares, et qui furent témoins oculaires du martyre de saint Nicaise, rapportèrent fidèlement ce qui s'étoit passé et la tradition s'en trouve encore en l'église de Reims.

Saint Antonin écrit qu'en prêchant, il prédisoit d'ordinaire que la France seroit détruite pour la luxure, l'oisiveté et l'ivrognerie. Son martyre arriva le 14 de décembre, l'an 400, sous Arcadius et Honorius. On le réclame contre la peste, parce qu'il en préserva par ses prières la ville de Reims, et que lui-même en fut frappé.

Les martyrologes de Rome, d'Usuard, et de Bède en parlent honorablement au 14 de décembre, comme aussi de sainte Eutropie, sa sœur, et des autres qui l'accompagnèrent en ce triomphe. Ils endurèrent le martyre sous les Vandales à leur première descente en France.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX,

PREMIER RELIGIEUX DE LA RÉFORME ÉTABLIE PAR SAINTE THÉRÈSE EN L'ORDRE DU MONT-CARMEL.

AN 1591

Innocent IX, pape. — Rodolphe II, empereur. — Henri IV, roi.

Le bienheureux saint Jean de la Croix étoit Espagnol, natif de Fontibéra, petite ville d'Espagne près d'Avila, issu de parents de basse condition. Son père s'appeloit Gonzalez d'Yépès, tisserand de son métier, et sa mère Catherine Alvarez, l'un et l'autre originaires de Tolède; mais ils faisoient leur demeure à Fontibéra, lors de la naissance de saint Jean de la Croix; il avoit un frère nommé François, lequel a vécu et est mort en grande estime de sainteté.

Dès l'âge de cinq ans, la très-sainte Vierge fit bien paroître qu'elle l'avoit pris en sa protection, car étant tombé dans un puits qui étoit à fleur de terre, comme il jouoit avec ses compagnons, elle le retint au-dessus de l'eau, jusqu'à ce qu'on l'eût retiré sans aucune blessure. Quelque temps après, il reçut encore une pareille faveur de la très-sainte Vierge : car étant tombé dans une mare profonde et sale, qui provenoit d'une tannerie, comme il étoit sur le point de s'y noyer, elle lui apparut visiblement, et le retint sur l'eau, en attendant qu'un paysan qui survint le retirât.

N'ayant pas pu s'accommoder avec un maître, sous lequel ses parents, à cause de leur pauvreté, l'avoient placé pour apprendre un métier, un gentilhomme qui s'étoit retiré dans l'hôpital pour y servir les pauvres le prit avec lui, et le voyant fort porté au

service de Dieu, l'envoya étudier au collége des Jésuites; il avoit le dessein de l'avancer en l'Ordre de prêtrise, pour servir de chapelain en cet hôpital; mais afin de mieux servir la très-sainte Vierge, saint Jean se fit religieux au monastère de Sainte-Anne, de l'Ordre du Mont-Carmel, à Médine du Champ, l'an de Notre-Seigneur 1560, et y reçut le surnom de la Croix.

Après avoir fait ses études de philosophie et de théologie à Salamanque, où ses supérieurs l'avoient envoyé, l'amour du silence et de la solitude lui donnèrent la pensée de passer aux Chartreux; mais ayant découvert son dessein à sainte Thérèse, qui méditoit déjà la réforme des religieux et religieuses de son Ordre, elle l'arrêta, et lui conseilla de temporiser un peu, jusqu'à la première commodité de quelque fondation. A quelque temps de là, il partit de Médine du Champ, pour la suivre à Valladolid, et de là il fut à Deruelle, pour y commencer la réforme dans une petite maison fort incommode.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, avec la licence du Père général, il se déchaussa, prit un habit conforme à la pénitence, et se fit le premier religieux de cette réforme. Peu de temps après, il fut suivi du Père Antoine d'Heredie, dit depuis de Jésus, prieur au couvent des Carmes de Sainte-Anne à Médine; lequel, après avoir renoncé à son priorat, et pris l'habit de la réforme, vint trouver Frère Jean de la Croix en ce nouveau monastère, où le Saint-Sacrement fut aussitôt posé le jour de saint André, l'an de Notre-Seigneur 1568, d'où l'on compte la fondation de ce monastère.

Incontinent après, le Frère Jean de la Croix, qui n'étoit que diacre, fut fait prêtre. La première fois qu'il célébra la messe, comme il tenoit Notre-Seigneur entre ses mains, il le pria de lui faire la grâce de ne commettre aucun péché mortel, et de lui faire encore souffrir en cette vie la peine de ceux dont il l'auroit préservé. Ce qui lui fut accordé, la divine bonté l'ayant conservé dans une innocence et une pureté vraiment angélique; en sorte que son confesseur qui entendit sa confession générale sur la fin de se jours, assura par serment, qu'il n'avoit jamais commis un péché mortel. C'est ce qui a obligé sainte Thérèse de dire plusieurs fois que le

Père Jean de la Croix étoit l'une des plus pures et des plus innocentes âmes que Dieu eût en son Église.

L'année suivante, qui fut l'an 1569, sainte Thérèse procura la fondation du second monastère de la réforme, à Pastrane, sept mois après celui de Deruelle : lequel à cause de son incommodité fut transporté à Mancère, où ce grand maître de religion, le Père Jean de la Croix, commença de faire paroître les trésors de la sagesse que Dieu avoit enfermés en son esprit, confirmant par les exemples de sa vie et de ses vertus héroïques la vérité de sa doctrine. En quoi il réussit avec tant de bonheur, qu'il rétablit aussi la discipline monastique, même dans les anciennes maisons de l'un et de l'autre sexe. Ce qui me semble pouvoir être compté pour un aussi grand miracle que celui de la résurrection des morts ; car l'on dit que ce serviteur de Dieu fit revivre une religieuse du monastère d'Avila, où sainte Thérèse étoit prieure, laquelle étoit morte sans confession.

La foi étoit si parfaite en cette sainte âme, qu'il ne vouloit point d'expérience, ni d'effets miraculeux, moins encore de visions ou de révélations ; mais la vérité et l'autorité divine pour tout ce qui nous est proposé par l'Église. D'où vient qu'il exigeoit de ses disciples une entière résignation au bon plaisir de Dieu, et en sa sainte Providence ; sur quoi il s'appuyoit si fort, qu'il ne vouloit pas d'autre viatique quand il voyageoit.

Son espérance étoit très-grande, d'où lui venoient souvent ces paroles en la bouche : *O espérance du ciel, qui obtient tout ce que tu demandes et désires!* Il l'appelloit le patrimoine des pauvres, surtout des religieux, qui s'en devoient servir en leurs nécessités, plutôt que des secours humains. La charité l'avoit toujours accompagné dès son enfance, et dans l'âge plus avancé elle l'unissoit à Dieu, en sorte qu'elle lui a fait donner le titre d'homme intérieur ; elle étoit vraiment admirable en lui. Ses paroles étoient autant de traits embrasés du divin amour, qui perçoient jusqu'au cœur ceux qui l'écoutoient, et l'on jugeoit aisément qu'il étoit un séraphin, par l'amour dont il étoit consumé. De là vient qu'il commence un de ses livres par ces mystiques paroles *O vive*

flamme d'amour, qui me va doucement blessant au plus profond de mon âme. Au reste, pour mieux reconnoître les embrasements et les blessures de son cœur, il ne faut que lire son livre et ses cantiques d'amour, qui ne contiennent à dire vrai, qu'une description générale de sa vie, et de tout ce qui se passoit en lui même, sans se nommer.

Il avoit un certain domaine, et comme un empire sur les esprits des autres, pour leur persuader la vertu, et les convertir à Dieu : ce qui se vit entr'autres en une certaine créature du monde, laquelle ayant ouï parler de ce nouvel Élie, tomba par terre évanouie, et ne se releva que pour faire pénitence. Sainte Thérèse l'appeloit son petit Sénèque, à cause des trésors de la sagesse divine qui étoient enclos dans son petit corps.

Il avoit aussi le don de discerner les esprits. Il y avoit une religieuse de l'Annonciade à Lisbonne, que tout le monde croyoit sainte à cause de ses grandes pénitences, de ses stigmates et de ses contemplations ; le Père Jean de la Croix assura que c'étoit une fourbe, et que bientôt Dieu découvriroit ses malices : ce que le tribunal de l'Inquisition trouva comme il l'avoit dit. Il avoit cette même grâce pour ceux qui se présentoient, ou entroient en religion ; de sorte qu'il en a refusé plusieurs, et renvoyé d'autres qui sembloient de saints novices ; mais l'événement a fait voir qu'ils n'étoient pas appelés de Dieu.

Son amour envers le prochain n'avoit ni mesure, ni bornes. Rien ne demeuroit à la maison où il présidoit, et pourtant rien n'y manquoit. Il avoit un grand soin des malades et des personnes affligées ; mais hors de là, tout le monde étoit également traité en la communauté ; il ne s'y voyoit point d'inégalité, sous prétexte de la qualité des personnes. Il étoit admirablement zélé pour ce qui regarde le culte de Dieu. Par fois, au milieu de la nuit, il ouvroit la petite fenêtre de sa cellule pour contempler le ciel, et on l'y a souvent trouvé ravi en extase.

Il avoit une très-profonde connoissance du mystère adorable de la très-sainte Trinité, dont il parloit si hautement, que ses auditeurs ne pouvoient pas suivre le vol de son esprit et de ses pen-

sées. Il célébroit souvent la messe de la sainte Trinité, et pour satisfaire à ceux qui lui en demandoient la cause, il disoit qu'elle étoit la plus grande sainte du Paradis. Quelquefois on lui a entendu dire ces paroles : *Dieu communique tellement à ce pécheur la vue de la très-sainte Trinité, que si sa Majesté ne fortifioit ma foiblesse par un extraordinaire secours, il me seroit du tout impossible de vivre.* Une fois il arriva que traitant à la grille de cet adorable mystère avec sainte Thérèse, l'un et l'autre, chacun de son côté, furent trouvés ravis en extase, par la Mère Béatrix de Jésus.

Il n'étoit pas moins sensible aux autres mystères que l'Église nous propose, particulièrement à ceux de la naissance de Notre-Seigneur, de sa Passion, du Saint-Sacrement, et de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il étoit si humble, qu'il publioit à dessein la bassesse de sa naissance et la pauvreté de ses parents : et cet amour du mépris faisoit qu'il se déplaisoit d'ouïr bien parler de lui; en sorte que l'unique moyen de le fâcher, c'étoit de lui donner des louanges. Un jour Notre-Seigneur lui demandant quelle récompense il désiroit des travaux qu'il souffroit pour son Nom, il lui fit cette réponse : *de souffrir, et d'être méprisé pour vous.*

Il étoit si sincère en ses paroles, qu'il ne vouloit pas qu'on usât de dissimulation, ou de mots à double entente. Sa chasteté virginale étoit si merveilleuse, qu'elle étoit assez puissante pour se communiquer aux autres, et le Saint-Esprit fortifioit ses paroles en sorte qu'elles ont rendu chastes et pénitentes même des femmes débauchées, qui étoient venues à dessein de le séduire : cette même vertu est demeurée dans ses habits, et en tout ce qui l'avoit touché durant sa vie, jusqu'après son décès.

Ces grandes vertus ne l'exemptèrent pas de beaucoup de souffrances, il demeura neuf mois durant, dans une étroite prison, et si obscure, qu'elle n'avoit du jour que par une canonière, non pour autre cause, que parce qu'il soutenoit la réforme avec zèle, et qu'il s'en rendoit comme l'appui. Mais si les hommes le persécutoient, il recevoit de la part de Dieu de grandes et de sensibles consolations. Car il parut dans cette prison des clartés brillantes qui furent même vues au dehors, et la sainte âme y reçut des lumières pour

le dessein de ses excellens livres, qu'il a faits depuis avec tant de profit. Il fut aussi visité dans cette même prison par la sainte Vierge, le jour et la fête de son Assomption; laquelle lui ayant commandé par plusieurs fois d'en sortir, il obéit, et fut délivré d'une façon toute miraculeuse.

Dieu permit que les démons se vengeassent sur son corps, des pertes qu'ils faisoient pour les âmes qu'il gagnoit à Notre-Seigneur, et de ce qu'il les chassoit, par la force de ses prières, des corps des possédés. Notre-Seigneur l'affligea lui-même par des maladies étranges, qui couvrirent tout son corps d'ulcères et de pourriture; et pour son âme, elle souffroit de grandes douleurs invisibles, des délaissements et des abandons intérieurs. Tant de persécutions et d'afflictions, joint qu'il se vit délivré de tous les engagements d'offices et des charges de la religion, lui donnèrent l'occasion et le moyen de se mettre à l'abri du désert, afin d'y jouir à son aise des agréables douceurs de la solitude. Mais y étant tombé malade, on fut contraint de l'en tirer et de le mettre au couvent d'Ubède, pour l'y traiter avec plus de douceur.

Cependant la maladie s'opiniâtrant de jour en jour contre la force des remèdes, Dieu lui fit connoître par révélation l'heure de son trépas. De quoi prenant sujet de se réjouir, il se mit à chanter ce vers de David : *Je me suis réjoui pour ces bonnes nouvelles que l'on m'a dites : nous irons bientôt en la maison de Dieu.* En même temps il se disposa à la mort, par la réception des Sacrements, sur les neuf heures du soir, et incontinent après il dit tout haut : *A minuit, nous irons dire matines au ciel.* Sur les onze heures et demie il fit appeler les religieux, et leur demanda pardon de toutes les offenses et mauvaises édifications qu'il disoit avoir commises envers eux; puis entendant sonner le premier coup de matines, il chanta : *Gloire soit à Dieu;* et mettant sa bouche sur les pieds du crucifix avec ces paroles : *Seigneur, je recommande mon esprit entre vos mains,* il rendit son âme à Dieu, le premier coup de matines n'étant pas encore achevé, le 14 décembre, l'an de Notre-Seigneur 1591, âgé de 56 ans.

Son corps fut tranporté d'Ubède à Ségovie, à la sollicitation de

quelques personnes puissantes ; mais depuis, un bras et une jambe en furent séparés et portés à Ubède, où le corps même devoit être rapporté ; d'après un décret du pape Clément VIII, donné le quinzième jour de septembre 1595, par lequel fut terminé le procès intenté par devant Sa Sainteté, entre ces deux villes, qui débattoient à qui posséderoit ce riche et sacré dépôt.

Depuis, par l'aveu et la permission du Saint-Siége, on a fait les informations de la vie et des miracles de ce grand serviteur de Dieu ; et sa sainteté lui a donné la qualité de bienheureux.

Cette vie est tirée de celle qui a été composée par le révérend Père Joseph de Jésus-Maria, religieux du même Ordre.

A Alexandrie, saint Héron, saint Arsène, saint Isidore et saint Dioscore, enfant. Le juge, faisant tourmenter les trois premiers de différentes manières, pendant la persécution de Dèce, et les trouvant animés d'une même constance, il les fit livrer aux flammes ; mais Dioscore, après avoir souffert diverses flagellations, fut renvoyé, par une permission divine, pour la consolation des fidèles.

A Antioche, fête de saint Druse, saint Zozime et saint Théodore, martyrs.

Le même jour, martyre de saint Juste et de saint Abonde, qui, sous l'empereur Numérien et le président Olybrius, furent jetés dans le feu. En étant sortis sans atteinte, ils furent frappés du glaive.

A Bergame, saint Viateur, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Pompée, évêque.

Naples en Campanie, saint Agnel, abbé, célèbre par le don

des miracles, qui, pendant que la ville étoit assiégée, fut vu souvent la délivrer des ennemis avec l'étendard de la croix.

A Ubéda en Espagne, saint Jean de la Croix, dont la fête se célèbre le 24 novembre.

A Milan, saint Matronien, ermite.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr.

Saint Mesmin, abbé de Mici; saint Irénée et ses compagnons, martyrs; saint Faustin et ses compagnons, martyrs; saint Valérien, évêque; une sainte servante.

LA VIE DE SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE VERCEIL, MARTYR.

AN 330.

Saint Damase, pape. — Saint Valentinien, empereur.

La vie de saint Eusèbe, évêque de Verceil, ville de Lombardie, est prise de ce qu'en a fait compiler depuis peu Jean-François Bonhomme, évêque du lieu, de ce qui est rapporté par Vincent de Beauvais en son histoire, et par Surius en son quatrième tome, et de ce qu'en écrit Baronius aux Annotations sur le Martyrologe romain, et aux troisième et quatrième tomes de ses Annales.

Du temps du pape Eusèbe, Grec de nation, qui entra au Saint-Siége l'an 309, il vint de Sardaigne à Rome, une femme d'honneur, nommée Restitute; elle amena un sien fils avec soi, qu'elle offrit au saint pape Eusèbe, le suppliant de le prendre en sa protection et de le faire instruire à la vertu. Eusèbe le fit volontiers, le baptisa et lui donna son nom. Avant que de le baptiser, il eut révélation qu'il seroit un jour un grand personnage, et l'on dit qne les anges le tirèrent eux-mêmes des fonts du baptême.

Le saint pape le fit instruire aux bonnes lettres, en sorte que,

par la grâce de Notre-Seigneur et par son grand esprit, il fut avec le temps la lumière de l'Église catholique, un très-saint religieux, un très-excellent prélat, et un fléau des hérétiques ariens, desquels il endura de très-rudes persécutions pour notre sainte religion.

Il s'adonna tellement à la chasteté, qu'il demeura perpétuellement vierge. Pour s'y maintenir avec plus de retenue, il ne voulut jamais embrasser sa propre mère. Une femme impudique qui le cherchoit ne put jamais trouver sa chambre, parce que les anges l'en détournoient; et le lendemain au matin, ayant reconnu sa faute, elle se jeta à ses pieds et lui demanda pardon.

Il entra en religion, et depuis fut élu évêque de Verceil, qui étoit en ce temps-là une église fort renommée. Il ne quitta pas pour cela les exercices du monastère : au contraire, comme dit saint Ambroise qui le loue fort, ce fut le premier d'Italie qui sut joindre la pénitence des moines avec la dignité et l'occupation des clercs : comme fit saint Martin en France et saint Augustin en Afrique.

En ce temps-là l'hérésie arienne ayant la protection et la faveur de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, comme un épouvantable incendie embrasoit toutes les provinces de l'Orient et menaçoit celles de l'Occident. Les hérétiques ariens donc sachant qu'Eusèbe avoit été nommé évêque de Verceil, ils tâchèrent de lui en interdire l'entrée, ayant fait fermer les portes de l'église cathédrale; mais le saint les ouvrit par sa prière, s'étant agenouillé au parvis de l'église, et ainsi il en prit possession.

Le pape Libère régnoit pour lors à Rome : voulant éteindre le feu qui augmentoit de jour en jour, il envoya une solennelle ambassade à l'empereur Constance, qui avoit passé en France, le priant de trouver bon que l'on assemblât un concile à Milan, pour la tranquillité de l'Église, qui étoit si agitée des vents contraires, des nouvelles et fausses opinions qui s'élevoient de plus en plus. Et comme Eusèbe étoit un homme de grande sainteté et autorité, Libère lui écrivit et lui commanda par ses lettres de faire cette ambassade vers l'empereur avec ses légats, et de procurer la paix

de l'Église catholique. Eusèbe, sans s'excuser sur son âge, s'y employa et obtint ce qu'il voulut de Constance.

Le concile fut assemblé à Milan ; l'empereur s'y trouva en personne, et les évêques ariens à l'abri de sa faveur : ils firent condamner saint Athanase, qui étoit leur plus grand ennemi et celui qu'ils abhorroient le plus, trompant et pervertissant quelques évêques catholiques ; toutefois ils ne purent venir à bout de notre Eusèbe, ni l'induire à leur volonté, de sorte qu'ils tournèrent leur rage contre lui, le bannissant de son église, avec Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, Paulin, évêque de Trèves, et Denis, évêque de Milan, qui n'avoient pas voulu souscrire à la condamnation d'Athanase.

Notre Eusèbe enfin arriva à Scitopolis, lieu de son exil, et tomba entre les mains d'un évêque arien, nommé Patrophile, qui étoit le plus obstiné hérétique de tous, et d'autre part l'homme le plus barbare que l'on eût pu trouver. Il prit Eusèbe et le fit mettre en prison avec tant de mauvais traitements, qu'il l'y retint plusieurs jours, sans lui faire donner à manger, afin qu'il mourût de faim, ou qu'il mangeât des viandes qu'il lui présentoit; il vouloit, en cas qu'il en eût mangé, publier qu'Eusèbe s'étoit rangé à son opinion, et par cette ruse tromper les catholiques : que s'il venoit à mourir faute d'avoir mangé, il eût donné à entendre qu'il étoit mort de désespoir. Mais Eusèbe ne voulut pas manger des viandes des hérétiques, de peur de faire préjudice aux catholiques; il écrivit une lettre à Patrophile, digne de sa sainteté et de sa constance : l'avertissant que s'il mouroit de faim en sa prison, tout le monde sauroit qu'il en seroit la cause, et qu'Eusèbe ne se seroit pas fait mourir de lui-même.

Il écrivit aussi une lettre pour son église de Verceil, consolant ses brebis, les exhortant et les encourageant à mourir pour la foi catholique ; dans laquelle il leur parloit ainsi : *Les hérétiques me disent beaucoup de choses, et se vantent de leur grand pouvoir ; néanmoins je leur ai voulu montrer qu'ils n'étoient rien, et qu'ils pouvoient encore moins, leur abandonnant mon corps comme à des*

bourreaux, sans dire mot; et durant quelques jours qu'ils ne m'ont pas épargné, j'ai montré avec quel courage j'endurois leurs injures, en ne leur parlant même point.

Il raconte ensuite ce qu'il écrivit à Patrophile, et dit la raison pour laquelle il ne voulut pas manger de ce qu'il lui envoyoit, et de la cruauté dont les ariens avoient usé envers lui : il dit qu'ils étoient plus cruels pour les catholiques, que les gentils et les païens qui avoient tyrannisé les martyrs, ne s'étoient montrés envers eux. Car après avoir éprouvé sa constance, et tâché en vain de lui persuader de consentir à leur perfidie, voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur lui, ils le traînèrent par le pied du haut d'un dégré jusqu'en bas, et l'importunant sans cesse sur une même chose, et lui répondant toujours de la même façon, ils le traînèrent autant de fois (comme dit saint Maximin en un sermon) qu'il refusa de leur obéir.

Depuis, comme écrit saint Jérôme, pour le tourmenter encore plus, ils l'envoyèrent de Scitopolis en Cappadoce. Toutefois, par la mort de Constance, il demeura pour lors libre des mains des Ariens, et s'en alla à Alexandrie, où saint Athanase, qui avoit été rétabli en son Eglise, assembloit un concile; et de là à Antioche, pour pacifier les contestations qui étoient entre les ecclésiastiques. Par ordonnance du concile tenu à Alexandrie, et du pape Libère, il alla visiter les églises d'Orient, ruinées par les Ariens, afin de les relever, et d'y rétablir des prélats catholiques qui s'opposassent aux hérétiques.

Ayant achevé cette commission avec un grand zèle et une exacte vigilance, il retourna en Italie, où il fut reçu comme un brave capitaine et confesseur de Jésus-Christ: et les catholiques, comme dit saint Jérôme, essuyèrent la fange dont ils étoient tachés. Il fit en Italie le même office de prêtre et de médecin qu'il avoit exercé en Orient, visitant et consolant les églises avec une joie et un profit incroyable des catholiques, et au grand dépit des hérétiques, qui enfin le traînèrent, et le tourmentèrent par divers supplices, le lapidèrent, et lui mirent la tête et le corps en pièces. Il acheva glorieusement sa course, âgé de quatre-vingts

ans, l'an 371, sous l'empire de Valentinien et de Valens son frère.

Voilà ce qui est rapporté en sa vie, et ce qui est cause qu'on l'appelle martyr ; et le Martyrologe romain lui donne aussi cette qualité. Saint Grégoire de Tours rapporte quelques miracles de saint Eusèbe après sa mort, particulièrement sa puissance à délivrer les possédés, à éteindre le feu. Il empêcha de brûler la maison du même saint Grégoire, à cause qu'il y avoit une relique de saint Eusèbe.

Le Martyrologe romain met le jour de son décès le 1er d'août, ainsi que les autres Martyrologes, encore que le Bréviaire de Clément VIII commande que l'on en fasse commémoration au 15 de décembre.

Octave de la Conception de la bienheureuse vierge Marie.

Au territoire d'Orléans, saint Mesmin, confesseur. — Il étoit neveu de saint Sulpice, premier fondateur de l'abbaye de Micy, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il prit l'habit de religieux sous la discipline de son oncle, après la mort duquel il fut élu abbé en sa place. On remarque de lui qu'il avoit un grand soin de faire labourer la terre, pour avoir de quoi entretenir ses religieux, joignant par ce moyen la vie active à la contemplation. Comme l'on amenoit la provision du monastère dans un bateau sur la Loire, l'embarcation fut surprise d'une telle tempête, qu'il n'y avoit point d'espérance de sauver ni le grain ni les hommes qui la conduisoient. Mais le saint abbé en ayant été averti, eut recours à Dieu : par ses prières, la tempête cessa à l'instant, et tout vint à bon port. La bonne administration de ce saint abbé étoit accompagnée d'une grande charité envers les pauvres, ce qu'il fit bien paroître, lors d'une étrange famine qui arriva dans la ville d'Orléans; il assembla tous

les pauvres en son monastère, où il leur faisoit distribuer ce qui étoit le plus nécessaire pour leur entretien.

A Rome, saint Irénée, saint Antoine, saint Théodore, saint Saturnin, saint Victor et dix-sept autres martyrs, qui souffrirent pour Jésus-Christ dans la persécution de Valérien.

En Afrique, le martyre des saints Faustin, Lucius, Candide, Célien, Marc, Janvier et Fortunat.

Au même lieu, saint Valérien, évêque, qui, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, étant engagé par le roi arien Genséric, dans la persécution des Vandales, à livrer les effets qui étoient à l'usage de l'église, et ayant constamment refusé de le faire, fut condamné à être expulsé seul de la ville; et comme il y avoit ordre que personne ne le reçût ni dans sa maison ni même dans son champ, il demeura longtemps couchant à l'air sur les places publiques, et termina le cours de sa bienheureuse vie en confessant et défendant la vérité catholique.

En Géorgie, au delà du Pont-Euxin, une sainte servante chrétienne qui, par la force de ses miracles, convertit cette nation à la foi de Jésus-Christ, au temps de Constantin.

SEIZIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Adon, archevêque de Vienne. — S int Évrard.

Les saints jeunes gens Ananias, Azarias et Misaël; saint Valentin et ses compagnons, martyrs; sainte Albine, vierge et martyre; plusieurs saintes vierges, martyres; saint Béan, évêque d'Aberden; saint Irénion, évêque de Gaza.

LA VIE DE SAINT ADON,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Sous le règne de Charlemagne, vers l'an 800, naquit saint Adon, d'une noble famille du Gâtinois, au diocèse de Sens. Ses parents étoient voisins du célèbre monastère de Ferrières, dédié sous l'invocation de Notre-Dame et de Saint-Pierre; désirant consacrer leur fils au Seigneur dans l'Ordre de Saint-Benoît, ils le portèrent au monastère, où il fut élevé dans l'étude des lettres et la pratique de la vertu. Il surpassa bientôt tous ses compagnons, en sorte qu'il fut demandé par dom Marenard, abbé de Prom, pour diriger l'instruction littéraire de ses religieux.

Il y avoit entre l'abbaye de Ferrières et l'abbaye de Prom, une sorte de fraternité plus intime que la règle ne l'établissoit alors entre les différents couvents de l'Ordre de Saint-Benoît. Les moines de Ferrières alloient volontiers à Prom pour apprendre la langue allemande, si utile en un temps où la France possédoit la meilleure partie de l'Allemagne. Dom Marenard avoit été lui-même moine de Ferrières, et il étoit en correspondance continuelle avec le savant Loup de Ferrières, qui fut après lui abbé de Prom.

Saint Adon fut donc reçu par dom Marenard avec beaucoup de bienveillance. D'ailleurs ses vertus aimables et son grand mé-

rite le firent bientôt connoître et apprécier des religieux. Cependant, à la mort de l'abbé, quelques envieux parvinrent, à force d'outrages et de calomnies, à lui faire quitter le monastère. Il obtint la permission d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte, et à son retour il s'arrêta à Rome où il demeura cinq ans. Comme il revenoit en France, il passa par Ravenne. Là un religieux de cette ville lui permit de copier un vieux Martyrologe, qui avoit été autrefois envoyé de Rome par le pape à un saint évêque d'Aquilée. Ce fut l'origine du Martyrologe que saint Adon publia depuis, et qui est si estimé dans l'Église. Ainsi Notre-Seigneur s'étoit servi de la jalousie de quelques-uns de ses Frères pour épurer sa vertu et le faire travailler à la gloire de ses saints.

A Lyon, saint Adon vit l'Archevêque qui, connoissant son mérite et sa piété, voulut le retenir auprès de lui. Il en écrivit à Loup de Ferrières, abbé de Prom, et à l'archevêque de Sens, qui consentirent tous deux à sa demande. Il lui confia donc l'église de Saint-Romain avec ses dépendances, et c'est là que saint Adon publia en 858, son Martyrologe, auquel il avoit fait de nombreuses additions. On a encore de lui les vies de saint Didier et de saint Chef, avec une chronique universelle divisée en six âges : de la création au déluge, du déluge à Abraham, d'Abraham à David, de David à la captivité de Babylone, puis à la naissance de Notre-Seigneur, et de là au temps où il écrivoit.

En 860, l'archevêché de Vienne étant devenu vacant, le clergé et le peuple l'y élurent sur le conseil de l'archevêque de Lyon et de l'évêque de Grenoble. Le comte de la province l'ayant accusé d'être un moine fugitif, on écrivit à Loup de Ferrières, son abbé, qui rendit témoignage de son innocence, de sa vertu, de ses talents, ajoutant qu'on avoit reconnu depuis longtemps la fausseté des accusations que ses ennemis avoient avancées contre lui. Il fut donc consacré archevêque de Vienne, par l'archevêque de Lyon et l'évêque de Grenoble. Le pape Nicolas Ier lui envoya le pallium avec les récents décrets du concile de Latran. Il lui écrivit plusieurs autres fois, pour confirmer les priviléges de son église et louer son zèle dans le rétablissement de la discipline.

Saint Adon assista à plusieurs conciles et prit une certaine part aux affaires politiques de son temps. Il fut particulièrement estimé de Charles-le-Chauve qui l'appela au concile de Toul, et de l'empereur Louis II qui lui écrivoit fréquemment. Le roi Lothaire, à son retour de Rome, le pria de venir au-devant de lui à Saint-Maurice, désirant le voir à cause de l'affection qu'il lui portoit.

Ces honneurs ne purent altérer l'humilité du saint archevêque. Il répétoit souvent ces paroles de Notre-Seigneur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;* et toute sa vie y répondoit. Il étoit simple dans ses vêtements, frugal dans ses repas, austère dans ses mœurs, libéral aux pauvres, hospitalier pour les pèlerins, assidu aux divers offices : il étoit sévère au vice et doux au repentir. Il travailla avec un zèle admirable à la réforme de son troupeau, qu'il opéra peu à peu, par ses saints exemples encore plus que par ses paroles.

Enfin, après quinze années d'un épiscopat glorieux, il mourut saintement le 16 décembre de l'an 875, et fut enterré dans l'église du monastère des Saints Apôtres de Vienne. Il avoit conservé un si doux souvenir de son pèlerinage au Saint-Sépulcre, qu'il avoit fait construire une chapelle sur ce modèle dans sa cathédrale. Sa vie a été publiée par Mabillon. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 16 décembre.

LA VIE DE SAINT ÉVRARD,

CONFESSEUR.

AN 838.

Grégoire IV, pape. — Louis-le-Débonnaire, empereur et roi.

Sous le règne de Louis-le-Débonnaire, et de Charles-le-Chauve son fils, saint Évrard florissoit en France. Il étoit François de

nation, issu d'une très-noble famille : il étoit comte de Chisoin, entre Lille et Tournay, et duc de Frioul. Sa noblesse et sa grandeur de courage lui donnèrent une grande autorité dans l'armée du prince Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire, contre les Esclavons et autres peuples, qui étoient païens. Saint Évrard fit plusieurs belles expéditions, défendant l'Église chrétienne contre ces infidèles.

Ce grand capitaine, bien qu'il fût d'un naturel vraiment martial, et toujours employé dans l'exercice de la guerre, ne laissoit pas de pratiquer les œuvres pieuses, joignant l'amour de Dieu au service de son prince, pour l'avancement de la religion chrétienne. Il employoit une bonne partie de ses biens à nourrir les pauvres, et à bâtir des monastères, pour y retirer principalement ceux qui se convertissoient à la foi. Il fit aussi construire plusieurs églises dans la France.

Entre toutes les donations qu'il fit, celle de Chisoin est une des plus belles, et dont il faisoit le plus d'état, entre Lille et Tournay, où il fit bâtir un beau monastère, et y établit des religieux, qui sont chanoines de l'Ordre de Saint-Augustin. L'église en fut dédiée à Dieu, sous le nom de saint Calixte, pape, dont il y fit apporter le corps, pour orner et enrichir cette église. Il est bien vrai que l'évêque de Bresse avoit obtenu ce saint corps, il y avoit déjà longtemps, et en avoit la possession ; mais l'autorité et les mérites de ce saint duc, qui avoit si fort obligé l'Église, lui ravirent, comme de vive force, ce riche gage, ne le lui osant pas refuser. Ainsi le corps de saint Calixte fut transporté de Bresse à Chisoin : ce que Dieu et le saint témoignèrent avoir agréable, par les miracles qui se firent en beaucoup de lieux par où il passoit, principalement à Saint-Quentin, en Vermandois, et de là à Chisoin.

Saint Évrard étoit marié et avoit épousé une très-noble et très-vertueuse dame, nommée Gisle, qui, imitant les vertus de son mari, fonda et fit bâtir un prieuré, qui s'appelle Beaurepaire, et dépend de l'abbaye de Chisoin. Ce bon prince vécut assez longtemps en grande sainteté et comblé de mérites, pour avoir augmenté l'honneur et le service de Dieu par tant de travaux, qu'il

entreprit pour la défense de son Église et pour l'augmentation de la religion chrétienne; et pour tant de fondations de lieux remplis de piété et de dévotion, il s'en alla recevoir la récompense éternelle au ciel, le 16 de décembre. Son corps fut enterré dans ce monastère de Chisoin, où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles.

Le docte Molan fait mention de saint Evrard dans ses Additions au Martyrologe d'Usard et en la table des saints de Flandre, où il parle d'une translation du même saint, le 10 de ce même mois. Mejer fait aussi mention de lui l'an 838, au rapport de Molan. Et M. Guillaume Gazet a fait un petit extrait de sa vie, de ce qu'en disent Molan et les légendaires de l'abbaye de Chisoin.

Les trois jeunes gens Ananias, Azarias et Misaël, dont les corps ont été déposés dans une caverne à Babylone.

A Ravenne, saint Valentin, mestre-de-camp; saint Concorde, son fils; saint Navale et saint Agricole, martyrs, qui souffrirent pour Jésus-Christ dans la persécution de Maximien.

A Formies, dans la Campanie, sainte Albine, vierge et martyre, sous l'empereur Dioclétien.

En Afrique, martyre de plusieurs saintes vierges, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi arien Hunéric, furent suspendues en l'air, puis attachées à des poids pesants, souffrirent le supplice des lames ardentes qu'on leur appliquoit aux côtés, et terminèrent heureusement le combat de leur martyre.

A Aberden en Hibernie, saint Béan, évêque.

A Gaza en Palestine, saint Irénion, évêque.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Lazare, disciple de Notre-Seigneur, premier évêque de Marseille. — Saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs.

Sainte Beggue, veuve; saint Florian et ses compagnons, martyrs; saint Sturme, abbé; sainte Vivine, vierge; sainte Olympiade, veuve; translation de saint Ignace, évêque et martyr.

LA VIE DE SAINT LAZARE,

DISCIPLE DE JÉSUS-CHRIST ET PREMIER ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

AN 40.

Saint Pierre, pape. — Caligula, empereur.

Saint Lazare étoit juif de nation, issu d'une noble et riche famille. Son père s'appeloit Sirius et sa mère Eucarie. Il étoit frère des saintes Marthe et Marie-Magdeleine, qui après la mort de leurs parents, partagèrent les grands biens de leur succession.

En considération de ces saintes dames, Notre-Seigneur affectionna fort saint Lazare, leur frère; parce qu'elles lui portoient un amour singulier, et s'estimoient bien heureuses, quand elles pouvoient rencontrer l'occasion de le traiter, lui et tous ses disciples, lorsqu'il alloit prêcher par les villes. Notre-Seigneur, qui est auteur de notre amour, et qui nous prévient toujours du sien; ainsi qu'il leur inspiroit cet amour dont elles l'aimoient, de même il les aimoit d'un autre amour infiniment plus avantageux et plus parfait, et pour l'amour d'elles, il vouloit du bien à leur frère Lazare.

D'où vient qu'étant tombé malade elles lui demandèrent simplement par un messager, que celui qu'il aimoit se portoit mal; car étant assurées de l'amour qu'il leur portoit, elles jugeoient que c'étoit assez de l'avertir de leur nécessité, pour y remédier, comme il fit.

C'étoit au château de Béthanie où saint Lazare étoit demeuré malade. Jésus-Christ cependant n'étoit pas en Judée pour lors, mais il avoit passé au delà du Jourdain, parce que les Juifs le cherchoient pour se saisir de lui; et il y demeura deux jours entiers depuis les nouvelles reçues de la maladie de Lazare, ce qui pouvoit causer quelque impatience à ces saintes femmes, voyant leur frère qui se mouroit. Mais Notre-Seigneur le faisoit exprès, afin de montrer aux Juifs jusqu'où s'étendoit sa puissance; c'est pourquoi il dit à ses disciples : *Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu soit glorifié*. Mais le temps étant venu qu'il jugea à propos d'y aller, il s'y achemina et vint pour l'éveiller.

Le château de Béthanie n'étoit pas beaucoup éloigné de Jérusalem, si bien que quantité de personnes à la nouvelle de la mort de Lazare, y étoient allées pour consoler ses sœurs. Mais aussitôt qu'elles eurent avis que Notre-Seigneur les venoit voir, sainte Marthe quitta toute compagnie, et s'en alla au-devant de lui, lui disant que s'il eût été présent, son frère ne fût pas mort; mais qu'elle savoit bien que Dieu lui accorderoit ce qu'il lui demanderoit. Notre-Seigneur lui promit de le ressusciter. Elle retourna promptement au château pour envoyer Magdeleine sa sœur le saluer, et l'avertit à l'oreille qu'il la demandoit. Incontinent sainte Magdeleine y courut promptement, et ces Juifs qui la virent sortir, ne sachant pas où elle alloit, et s'imaginant qu'elle alloit pleurer sur le tombeau de son frère, la suivirent pour pleurer avec elle. Aussitôt qu'elle eut aperçu Jésus-Christ, elle se jeta les genoux en terre devant lui, en présence de ceux qui l'accompagnoient, et lui dit en pleurant, ainsi qu'avoit fait sa sœur, que s'il eût été présent, son frère ne fût pas mort; ce qui montroit la grande foi de ces saintes femmes et la confiance qu'elles avoient en Lui.

Notre-Seigneur ne put pas s'empêcher de pleurer, et l'évangéliste saint Jean rapporte qu'il frémit en son esprit et se troubla en lui-même. C'étoit vraiment là un témoignage du grand amour qu'il leur portoit. Mais son amour alla plus loin : il voulut le ressusciter pour le leur rendre, et s'étant fait conduire au lieu où il avoit été inhumé, bien qu'elles lui eussent représenté l'infection qui pouvoit être en ce cadavre, étant mort il y avoit déjà quatre jours ; il fit lever la pierre qui couvroit le tombeau, leva les yeux au ciel, fit sa prière à Dieu son Père, puis commanda à l'âme de rentrer en son corps disant : *Lazare, viens dehors.*

Aussitôt Lazare se leva debout, tout enseveli qu'il étoit, en la présence de tous ces Juifs, qui demeurèrent bien étonnés ; mais comme il ne pouvoit pas marcher, Jésus-Christ commanda qu'on le débarrassât du suaire et qu'on le laissât aller. O Dieu, quelles plus grandes preuves pouviez-vous donner de votre amour envers ces saintes dames ! Cette action miraculeuse est fort bien décrite par l'évangéliste saint Jean, dans le chapitre XI de son Évangile. Saint Jérôme rapporte qu'en mémoire de ce miracle, les chrétiens bâtirent une belle église à Béthanie, sur ce premier tombeau de saint Lazare.

Depuis, les pontifes et les pharisiens voyant que plusieurs Juifs, tant de ceux qui avoient été spectateurs de ce miracle, que d'autres à qui ceux-ci le racontoient, et qui de plus voyoient vivre celui qu'ils avoient vu mort, croyoient en Jésus-Christ, et se convertissoient ; ils conspirèrent et résolurent la mort de Jésus-Christ et de Lazare même, parce que sa présence occasionnoit la conversion de plusieurs d'entre eux. Cela fut cause que Notre-Seigneur se retira en la ville d'Ephrem, près du désert, où il demeura quelque temps avec ses apôtres et ses disciples, jusqu'à ce que le temps de la Pâque étant fort proche, il s'achemina vers Jérusalem, et passant par Béthanie, il alla visiter saint Lazare au château de sainte Marthe, sa sœur, où saint Lazare avec ses sœurs lui firent un festin.

Il est bien vrai que saint Jean dit simplement que ce banquet se fit à Béthanie, sans marquer précisément le lieu, mais il est pro-

bable que ce fut comme nous avons dit, avec saint Lazare, au château de Marthe, sa sœur, parce que quand il passoit par là, il avoit accoutumé de les y aller voir, d'y boire et d'y manger, ainsi que saint Luc le rapporte. Or afin que la vérité de la résurrection du Lazare fût attestée et vérifiée, Notre-Seigneur voulut qu'il s'assît à la table et qu'il bût et mangeât avec les autres; bien que ses sœurs fussent occupées au service de Jésus-Christ, et que lui, hors cette considération-là, dût aussi faire de même.

L'Évangéliste remarque que ce fut un souper, et que c'étoit six jours devant Pâques, ce qui a donné sujet au cardinal Baronius de réfuter ceux qui le confondent avec celui qui lui fut fait en Béthanie, chez Simon le lépreux, deux jours seulement devant la même fête de Pâques, selon l'évangéliste saint Marc. En effet les circonstances qu'en ont remarquées les évangélistes saint Jean et saint Marc, montrent bien que ce furent deux soupers différents, car en celui-ci qui se fit chez Lazare, il est dit que Magdeleine oignit les pieds de Jésus-Christ, et en l'autre la tête; en celui-ci, que Judas se scandalisa de la dépense qu'elle faisoit en parfum, et en l'autre, que non-seulement Judas, mais aussi les disciples, s'en offensèrent.

Saint Lazare demeura toujours fidèle disciple de Jésus-Christ, depuis qu'il lui eut donné la vie pour la seconde fois. Et bien que l'Évangile n'en fasse point de mention, c'est une chose indubitable que saint Lazare se trouva présent quand Notre-Seigneur monta au ciel, et lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, et les combla de ses dons et de ses grâces célestes; que pendant le temps qu'il demeura à Jérusalem, il n'abandonna point les disciples et les apôtres, étant du nombre des soixante-dix disciples de Notre-Seigneur, et prenant la forme de vivre apostolique.

Mais après la mort du premier martyr saint Etienne, la persécution s'étant élevée à Jérusalem contre l'Église, l'an de notre salut 35, et les disciples de Notre-Seigneur, par sa disposition et sa providence particulière, étant sortis de la ville et s'étant répandus en diverses contrées et provinces, excepté les apôtres, pour les éclairer de la lumière du saint Évangile et de la doctrine de Jésus-

Christ; entre les autres fidèles qui furent maltraités à Jérusalem par les Juifs, et persécutés avec une plus furieuse rage, saint Lazare, sainte Marie-Magdeleine et sainte Marthe, ses sœurs, furent des premiers.

Ils les avoient en haine et en horreur particulière à cause du grand amour qu'ils avoient porté à Notre-Seigneur pendant qu'il vivoit sur la terre, et du regret qu'ils avoient eu de sa mort. Pour se venger, ils les prirent tous trois avec Marcelle, leur servante (que l'on dit être celle qui pendant que Notre-Seigneur discouroit, dit à haute voix : *Bien heureux est le ventre qui vous a porté et heureuses les mamelles qui vous ont allaité*) avec Maximien, l'un des septante disciples de Jésus-Christ, et quelques autres chrétiens, qu'ils exposèrent dans un navire sans voiles, sans avirons, sans gouvernail ni mariniers, afin qu'ils se perdissent en la mer. Mais comme il n'y a point de conseil qui puisse empêcher les effets de la providence de Dieu, le navire vint aborder à Marseille, et là Lazare et sa sainte compagnie descendirent à terre.

Baronius dit que saint Célidoine, qui fut l'aveugle-né à qui Notre-Seigneur rendit la vue en lui frottant les yeux avec de la boue, étoit de cette sainte troupe; comme aussi Joseph d'Arimathie, ce noble Décurion, qui détacha Jésus-Christ de la croix, et que celui-ci passa de France en Angleterre, et fut le premier qui y prêcha l'Évangile.

Les habitants de Marseille, qui étoient gens polis, à cause des sciences qui y florissoient, les reçurent assez civilement; peu de temps après ils se convertirent à la foi de Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile, et plus encore par le bon exemple de ces saintes personnes. Saint Lazare fut élu évêque par le peuple, et saint Maximien fut fait évêque de la ville d'Aix, qui se convertit aussi. Sainte Marthe se retira dans un monastère avec quelques filles, et sainte Magdeleine s'en alla dans un désert, où elle fit pénitence pendant trente ans. Cette sainte compagnie s'étant ainsi séparée, saint Lazare, chargé d'ans et de mérites, rendit l'âme à Dieu le 17 de décembre. On voit encore à présent son chef en la

grande église de Marseille avec ses habits et ses ornements sacerdotaux, que l'on garde religieusement.

Tous les Martyrologes font mention de lui le 17 de décembre. Les Grecs en leur Ménologe font mention de la translation de ses reliques à Constantinople le 17 d'octobre, sous l'empereur Léon IV, qui fit bâtir une belle église à son honneur, comme le remarque Cédrénus. Nous avons recueilli la vie de saint Lazare, tant de l'Évangile de saint Jean, que du cardinal Baronius, et de la Vie des saintes Marthe et Magdeleine, écrite par le Père Ribadénéira.

LA VIE DE SAINT JEAN DE MATHA,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Saint Jean de Matha naquit sur les confins de la Provence, dans le comté de Nice, au village de Faucon, le 23 juin 1160. Son père s'appeloit Euphémius et sa mère Marthe. Les armes de la maison de Matha représentoient un captif chargé de chaînes, avec ces paroles pour devise : *O Domine libera me ab istis vinculis ;* Seigneur, délivrez-moi de ces liens. Pendant que sa mère le portoit dans son sein, un jour qu'elle se recommandoit particulièrement à la très-sainte Vierge, Notre-Dame lui apparut toute resplendissante en lui disant : Ne crains rien, tu mettras au monde un enfant qui sera saint, et le rédempteur des esclaves chrétiens : il sera père d'un grand nombre de fils, qui rempliront le même ministère pour le salut des âmes.

Ses parents l'élevèrent dans l'amour de Dieu et de la très-sainte Vierge, pour laquelle il montra de bonne heure une tendre dévotion. On remarque de lui, ainsi que de plusieurs autres saints, que

le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi, il ne prenoit le sein qu'une seule fois, comme s'il eût voulu déja s'habituer aux jeûnes et aux austérités. Il fit ses études à l'université d'Aix, où son temps se partageoit entre la prière, l'étude, la visite des églises, des hôpitaux et des prisons. Au bout de quelques années, il revint chez ses parents, avec l'intention de leur dire adieu, et de quitter le monde pour se retirer dans quelque désert. Il partit en effet pour la sainte Baume, où sainte Magdeleine avoit vécu dans la pénitence, et voulant imiter sa vie, il choisit pour demeure une affreuse caverne, dormant sur la terre nue, portant le cilice et se nourrissant d'herbes sauvages.

Le démon, prévoyant les fruits de salut qu'il produiroit un jour, l'assaillit de toutes les tentations par lesquelles il avoit autrefois essayé d'abattre le courage de saint Antoine et des autres solitaires du désert. Mais voyant qu'il ne pouvoit triompher ainsi du jeune et valeureux champion de Jésus-Christ, il se servit d'une ruse vraiment infernale. Il prit la figure d'un étudiant qu'il avoit connu à Aix, et vint lui demander la faveur de se joindre à lui pour faire son salut dans ce désert. Le saint y consentit volontiers. Alors peu à peu ce nouveau compagnon lui représentoit les dangers de sa solitude, son manque d'expérience, le besoin d'un bon guide pour se diriger dans les voies de Dieu, la difficulté de se relever, loin de tout secours spirituel, si l'on avoit le malheur de tomber. Il espéroit ainsi le ramener dans le monde; mais le saint consulta Notre-Seigneur, qui lui fit connoître la ruse de l'esprit infernal. Va-t-en, Satan, lui dit le saint, et n'espère plus me tromper, car Dieu est avec moi. Le démon disparut aussitôt, honteux d'être encore une fois vaincu par un si jeune homme.

Après avoir passé une année dans ce désert, Notre-Seigneur lui commanda de rentrer dans la société des hommes et d'achever ses études, parce qu'il vouloit se servir de lui dans ses desseins de miséricorde. Il revint à Faucon, d'où il se rendit à Paris dont l'université étoit alors célèbre. Un jour qu'il prioit devant un crucifix de l'église du couvent de Saint-Victor, il entendit une voix qui lui dit clairement et par trois fois différentes ces paroles : *Stude sa-*

pientiæ, fili mi, et lætifica cor meum; applique-toi, mon fils, à l'étude de la sagesse, et tu réjouiras mon cœur. Il reprit donc ses études avec une grande ardeur, sans négliger toutefois la visite des églises, des hôpitaux et des prisons, comme il avoit coutume dans sa première jeunesse. Il se rendit si habile dans la théologie que les docteurs de l'université lui offrirent d'eux-mêmes le bonnet de docteur. Il le refusa d'abord par humilité, mais l'apôtre saint Pierre lui étant apparu pour lui commander de l'accepter au nom du Seigneur, il céda aux instances de ses maîtres, reçut les Ordres et commença d'enseigner la théologie.

Il fut ordonné prêtre par Maurice de Sully, évêque de Paris : comme le prélat lui imposoit les mains en disant : *Accipe spiritum sanctum,* un globe de feu parut sur sa tête. Le jour où il célébra sa première messe en présence de ce même évêque, du recteur de l'université, et des abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, au moment de l'élévation, un ange apparut sur l'autel, vêtu de blanc, portant sur sa poitrine une croix bleue et rouge : il tenoit ses mains croisées sur deux captifs dont l'un étoit chrétien et l'autre Maure. Les assistants s'émerveillèrent de cette vision dont ils ne comprenoient point le sens, et ils en demandèrent l'explication au saint. Celui-ci leur avoua alors que Dieu, dans une extase, l'avoit appelé à fonder un ordre pour la rédemption des captifs. Ils lui conseillèrent d'en aller rendre compte au pape, qui étoit Célestin III, et lui donnèrent des lettres de recommandation pour Sa Sainteté.

En ce temps-là saint Dominique étudioit à Palencia. Un jour une pauvre femme vint lui demander l'aumône pour l'aider à racheter un de ses frères qui étoit esclave chez les Maures. Le saint qui n'avoit plus rien à donner, s'offrit lui-même, et comme cette femme ne vouloit point consentir à le vendre, saint Dominique se jeta au pied d'un crucifix, priant Notre-Seigneur avec beaucoup de larmes de venir au secours du captif et des autres esclaves chrétiens. Alors le crucifix lui répondit à haute voix : Mon fils, ce n'est pas toi que je veux charger de cette œuvre, mais Jean, docteur de Paris. Je te réserve un autre ministère que tu exerceras avec les

chrétiens. Depuis saint Jean de Matha et saint Dominique se rencontrèrent en France, lorsqu'ils y établissoient leurs Ordres.

Saint Jean de Matha étoit donc parti pour Rome; mais arrivé à Faucon, par où il avoit voulu passer, une voix divine l'avertit de rebrousser chemin. Il revint à Paris, rendit les lettres qu'on lui avoit données, et se retira dans une forêt près du bourg de Gandela au diocèse de Meaux. Il y resta sept mois, dans les exercices de la pénitence, attendant que Dieu lui manifestât sa sainte volonté, jusqu'à ce qu'un ange lui révéla l'existence de saint Félix de Valois, qui menoit non loin de là, depuis vingt années, la vie érémitique, et que Notre-Seigneur vouloit associer à son œuvre. Nous avons raconté dans la vie de saint Félix, au 20 novembre, comment ils se réunirent et vécurent ensemble trois années pratiquant toutes les vertus des anciens Pères du désert; comment un cerf blanc portant dans son bois une croix bleue et rouge leur apparut et fit connoître à saint Félix les desseins que Dieu avoit déjà révélés à son compagnon; comment ils allèrent à Rome, où le pape Innocent III, après une vision semblable à celle qu'avoit eue saint Jean de Matha pendant sa première messe, approuva leur Ordre.

Le jour de la Purification de Notre-Dame, le 2 février de l'an 1196, Innocent III voulut leur donner lui-même l'habit : en les en revêtissant, il leur dit que les trois couleurs dont il se composoient étoient le symbole de la très-sainte Trinité, le blanc représentant le Père, le bleu le Fils, et le rouge le Saint-Esprit : c'est pourquoi l'Ordre prendroit le nom de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs. Et il ajouta ces paroles : *Hic est Ordo approbatus, non à sanctis fabricatus; sed à solo summo Deo*; ceci est un Ordre approuvé, institué non par les saints, mais par Dieu lui-même.

Innocent III leur conseilla ensuite de retourner en France, leur donnant des lettres pour l'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor. Les deux saints patriarches fondèrent d'abord le couvent de Cerfroid, au lieu même où le cerf leur étoit apparu. Le comte Gauthier de Châtillon, qui les avoit autrefois connus pendant qu'ils menoient la vie érémitique, se trouvoit alors prisonnier chez les

infidèles : s'étant recommandé en lui-même à ses deux saints amis, il se trouva tout à coup transporté dans une terre qu'il avoit auprès de Cerfroid. En reconnoissance de cette délivrance miraculeuse il donna une partie de sa fortune pour la rédemption des captifs et aida beaucoup à la construction du couvent.

Saint Jean de Matha revint à Rome au commencement de décembre de l'an 1198. Il y fonda un couvent sur le mont Célius, et au bout de quatre mois il avoit amassé déja des aumônes assez considérables, pour faire une première rédemption. Deux de ses religieux furent envoyés au Maroc avec des lettres d'Innocent III pour le Miramamolin, souverain de ce pays. Ils y gagnèrent quelques âmes et rachetèrent cent quatre vingt-six esclaves chrétiens. Bientôt le saint passa lui-même à Tunis, où il brisa les fers d'un grand nombre de captifs ; il eut beaucoup à souffrir des Maures, mais la très-sainte Vierge lui apparut et lui remit une somme considérable en or pour satisfaire leur avidité. Un fait presque semblable lui arriva à Valence, qui appartenoit alors aux infidèles : après avoir invoqué Notre-Dame il trouva sur l'autel ce qui lui manquoit pour payer la rançon des chrétiens.

Les Maures de Tunis avoient brisé les agrès et mis en lambeaux les voiles du navire qui le devoit ramener à Rome ; mais le saint déployant son manteau en guise de voile, le navire sortit du port et en six heures les conduisit sur les côtes d'Italie. Le saint fit une entrée triomphante dans Rome, entouré de cette armée d'esclaves qu'il avoit rachetés. Le pape l'accueillit avec une grande joie et remercia le Seigneur par ces paroles du psaume : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati* ; tu as brisé nos liens, et c'est pourquoi nous ne te rendrons grâces, le Seigneur nous a remplis de joie en mettant fin à la captivité de Sion.

Saint Jean de Matha fut ensuite envoyé comme légat en Dalmatie pour corriger quelques abus qui s'étoient glissés en ce pays. A son retour le pape le voulut faire évêque d'Ostie ; mais il le pria instamment de le laisser mourir dans la pauvreté, et le pape y consentit enfin pour ne point l'affliger. Il fonda en Espagne un grand

nombre de couvents, avec l'aide des rois de Castille, d'Aragon et de Léon. Il en établit aussi plusieurs dans le midi de la France et prêcha la croisade contre les Albigeois par l'ordre d'Innocent III. Il faisoit partout beaucoup de miracles. Un jour qu'il prêchoit dans une église de Rome, il remarqua un sourd-muet qui étoit possédé du démon. Il mit sur la bouche de cet homme la croix de son scapulaire, et en invoquant la très-sainte Trinité il chassa le démon : aussitôt le muet parla.

Le pape ayant convoqué un concile œcuménique à Saint-Jean de Latran, le roi de France Philippe Auguste choisit saint Jean de Matha pour y être son théologien ; mais le moment étoit proche où Notre-Seigneur le devoit récompenser de ses austérités, de ses travaux et de sa charité envers les pauvres esclaves. Au mois de décembre, il tomba malade; et bientôt il fut à l'extrémité. Il bénit une dernière fois ses enfants, reçut les saints Sacrements, récita le cantique *Benedictus*, et en prononçant ces paroles : *Per viscera misericordiæ Dei nostri*, il rendit à Dieu son âme, le 17 décembre de l'an 1213.

Il fut enterré dans l'Eglise de son couvent, au milieu des larmes du peuple, des prélats, des cardinaux et des regrets d'Innocent III qui dit que l'Église venoit de perdre en lui une de ses colonnes. Son corps avoit conservé toutes les apparences et la flexibilité de la vie. Il se fit un très-grand nombre de miracles à son tombeau, en sorte qu'il fut canonisé par Urbain IV vers l'an 1262. Sa fête fut fixée au 8 février par Innocent XI.

A Anden, aux Sept-Églises, sainte Beggue, veuve, sœur de sainte Gertrude. — Elle étoit fille de Pepin, premier duc de Brabant et maire du palais d'Austrasie, et sœur de sainte Gertrude. Elle épousa Ansegise, fils de saint Arnould : et d'eux est sortie la lignée royale des Carlovingiens. Il arriva que son mari fut assassiné : de sorte

qu'elle demeura veuve. Cependant elle s'en alla à Rome visiter les Saints-Lieux, où après avoir reçu la bénédiction du pape, avec plusieurs reliques, elle s'en revint dans son pays, et en l'honneur des sept églises de Rome, y fonda un monastère de religieuses appelé Sept-Églises, parce qu'en effet il y en a sept petites. Elle le forma et le régla sur celui de sainte Gertrude, sa sœur, d'où elle tira nombre de vertueuses filles, pour la conduite et la discipline de celles de son monastère. Cette sainte veuve voulut même recevoir le voile avec les autres, et leur donna un grand exemple de sainteté. Enfin, elle mourut le dix-septième jour de décembre, l'an 698, selon Sigebert. Depuis, ce beau monastère a été divisé en deux colléges : l'un de chanoines, et l'autre de chanoinesses séculières.

A Eleuthéropolis en Palestine, saint Florian, saint Colonic et cinquante-huit de leurs compagnons, martyrs, qui, au temps de l'empereur Héraclius, furent tués par les Sarrasins pour la foi de Jésus-Christ.

Au monastère de Fulde, saint Sturme, abbé et apôtre de la Saxe, mis au rang des saints dans le second concile de Latran, par le pape Innocent II.

A Bigarden, près de Bruxelles, sainte Vivine, vierge, dont l'éclatante sainteté est attestée par de fréquents miracles.

Le même jour, translation de saint Ignace, évêque et martyr, qui fut le troisième successeur de l'apôtre saint Pierre dans le gouvernement de l'église d'Antioche. Son corps, transporté de Rome, où il avoit souffert sous Trajan, à Antioche, fut déposé dans le cimetière de l'église, hors de la porte de Daphné. Au jour de sa fête, saint Jean Chrysostôme fit un discours au peuple. Dans la suite, ses reliques furent transportées de nouveau à Rome, et placées avec une grande vénération dans l'église de Saint-Clément, avec le corps de ce bienheureux pape martyr.

DIX-HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de l'Attente de l'enfantement de Notre-Dame.

Saint Gatien, premier évêque de Tours; saint Ruf et saint Zozime, martyrs; saint Théotime et saint Basilien, martyrs; saint Quincte et ses compagnons, martyrs; saint Moysètes, martyr; saint Victure et ses compagnons, martyrs; saint Auxence, évêque de Mopsueste.

FÊTE DE L'ATTENTE DE L'ENFANTEMENT DE NOTRE-DAME.

AN 653.

Martin Ier, pape. — Constant II, empereur. — Clovis II, roi.

En l'archevêché de Tolède, et en plusieurs églises d'Espagne, on célèbre la fête de l'attente d'enfantement de la très-sainte Vierge Marie, qui fut instituée sous le nom de l'Annonciation de Notre-Dame, au dixième concile de Tolède : parce que les saints prélats, qui s'y trouvèrent assemblés, reconnoissant l'obligation précise qu'ont tous les chrétiens de solenniser ce bienheureux jour où le Verbe éternel prit chair dans les très-pures entrailles de la très-sainte Vierge, qui fut le 25 de mars : et à cause que l'Église est ordinairement occupée ces jours-là à pleurer la Passion de Notre-Seigneur, elle ne le peut célébrer avec une réjouissance convenable, ils ordonnèrent que le 18 de décembre, huit jours avant sa nativité, l'on en fît une fête solennelle. Ce concile fut célébré l'an 8 du règne du roi Récesswinte, le dernier de la prélature d'Eugène, à qui saint Ildefonse succéda. Celui-ci ordonna

que cette fête de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge fût célébrée sous le titre de l'Attente de l'enfantement.

On appelle aussi cette fête, Notre-Dame de l'O; parce qu'aux premières Vêpres, on dit des Antiennes au *Magnificat*, qui se continuent jusqu'aux Vêpres de Noël, lesquelles commencent par O, avec une particulière cérémonie de l'Église de Tolède. Car après l'Oraison des Vêpres de cette fête de l'Attente, tous les ecclésiastiques qui assistent au chœur, chantent sans ton ni mesure l'O; pour exprimer le désir et l'anxiété que les saints Pères des Limbes et tout le monde avoit de la venue et de la nativité de son universel Restaurateur et Rédempteur.

Car aussitôt que l'homme mangea de l'arbre défendu, rendant coupable par sa désobéisance toute sa postérité, Notre-Seigneur par sa bonté infinie lui donna l'espérance du remède, quand il dit ces mots au serpent : *Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre sa lignée et la tienne : elle te brisera la tête et tu iras toujours épiant ses vestiges ;* c'est-à-dire, lui dressant des embûches en toutes ses voies et ses actions. Cette sentence de Dieu, prononcée contre le diable, fut depuis cette chute, la première lumière, la grâce primitive, et les arrhes de l'espérance que la divine bonté donna au monde, notamment à ceux qui furent plutôt meurtriers que pères de leurs enfants. Ils entendirent par cette promesse divine, que le fruit d'une femme, fille, leur devoit confondre le diable, réparer les dommages de leur désobéissance, et rétablir au genre humain ce qu'il avoit perdu par leur faute. Ils commencèrent dès lors à demander à Notre-Seigneur très-instamment, qu'il hâtât ce remède.

Depuis, Notre-Seigneur en donna encore d'autres marques, et redoubla ses promesses ; de sorte que tous les saints et les amis de Dieu surent cet incomparable bienfait que Dieu vouloit procurer au genre humain : ils désiroient infiniment voir cet heureux jour, où devoit naître Celui que Dieu avoit promis d'envoyer pour ennoblir l'homme, le délivrant du pesant joug de la tyrannie de Satan qui le tenoit captif. C'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez,*

parce que plusieurs rois et prophètes ont désiré de le voir, et ne l'ont pu obtenir. Il remontra aux Juifs qu'Abraham avoit souhaité de voir ce jour; ce qui avoit été accordé, et il s'étoit réjoui de l'avoir vu.

De là vint que le patriarche Jacob en la dernière bénédiction qu'il donna à ses enfants en mourant, leur prédit : *Que le sceptre ne sortiroit point de la lignée de Juda, ni le Capitaine de sa race et de sa famille, que Celui qui doit être envoyé, et qui doit être l'attente de toutes les nations ne fût venu.* Et il ajouta : *Seigneur, j'espère en votre salutaire, et en votre Sauveur.* De là vint que Moïse, quand Dieu lui apparut au désert, et lui commanda d'aller en Égypte délivrer son peuple, lui dit : *Je vous prie, Seigneur, envoyez Celui que vous devez envoyer.* Sur ce même souhait David s'écrioit : *Réveillez, Seigneur, votre puissance, et venez pour nous sauver.* Et le sage Salomon son fils parlant de la sagesse éternelle, c'est-à-dire de notre Rédempteur Jésus-Christ, Fils unique du Dieu vivant, disoit ces paroles : *Envoyez-la, Seigneur, de vos cieux sanctifiés, et du trône de votre grandeur et de votre Majesté, afin qu'elle demeure et opère avec moi.*

L'Écriture est toute pleine de souhaits que les Pères faisoient d'avoir le bonheur de voir le Dauphin du Paradis naître sur la terre, et cheminer parmi les hommes revêtu de leur nature. Tobie témoigna ce même desir à l'article de la mort, quand il dit : *Que mon âme bénisse le Seigneur qui délivrera Jérusalem de toutes ses tribulations* : Et il ajouta : *Oh ! que je serois heureux, si quelqu'un de mes enfants vivoit, pour voir la gloire et la clarté de Jérusalem, quand Dieu la visitera !* Le prophète Isaïe s'écrioit à haute voix, et disoit en soupirant : *Envoyez, Seigneur, cet Agneau innocent, qui doit dominer tout le monde :* Puis s'adressant aux cieux, il disoit : *O Cieux, faite tomber votre rosée d'en haut, et que la nuée pleuve le Juste : que la terre féconde s'entr'ouvre, et produise le Sauveur.* Et en un autre endroit, tout bouillant de ce désir, pour le long retardement de la venue du Sauveur, il jette ces profonds soupirs : *Oh ! si vous ouvriez les cieux, Seigneur, si vous descendiez et vous résolviez de venir incontinent !*

Enfin tous les patriarches demandoient affectueusement à Dieu la venue du Sauveur, tous les prophètes la prédisoient en diverses figures, tous les saints de l'Ancien Testament soupiroient après, toutes les nations la souhaitoient : et c'est pourquoi le prophète Aggée l'appelle le Désiré de tous les Gentils : *Le souhait de toutes les nations viendra par la présence duquel j'illuminerai et remplirai ce temple de gloire, dit le Dieu des armées.* De manière qu'il ne faut pas s'étonner, si au temps où Notre-Seigneur devoit naître, les créatures étoient en suspens, et soupiroient après cet heureux enfantement, où consistoit le prix de leur salut et de leur félicité éternelle ; si la sainte Église en fait une fête particulière, nous représentant l'attente et l'anxiété avec laquelle tout l'univers se promettoit l'accouchement de la très-sainte Vierge.

Si tous les autres saints et les prophètes eurent une telle soif de cette Fontaine de vie, qu'ils crioient incessamment à Dieu qu'il ouvrît et fît sortir cette veine d'eau vive, que pensons-nous que faisoit celle qui étoit plus sainte qu'eux, et qui avoit une plus grande lumière céleste pour reconnoître et estimer ce souverain bienfait, et une plus ardente charité pour désirer le remède de toutes nos pertes et de nos misères ? Et que ne disoit point celle qui savoit que Celui qu'elle portoit en son sein, étoit son vrai Fils, et d'elle seule, et semblablement Fils unique du Père éternel ; et que déjà ce bienheureux jour approchoit où elle devoit enfanter, et faire voir au monde son Réformateur, son Sauveur, sa vie, sa gloire, et toute sa félicité ? Comme son esprit tressailloit d'aise, en voyant les gémissements de tous les siècles exaucés, les vœux des nations, les prières des justes, ses larmes et ses oraisons continuelles, dont elle avoit très-humblement supplié notre Rédempteur de ne plus retarder son avénement, afin qu'il parût vêtu de sa chair, pour spiritualiser les hommes charnels et les faire enfants de Dieu. Que cette Dame étoit ravie et hors de soi, contemplant ce mystère ! Que de brasiers d'amour s'allumoient en son cœur, par l'espérance de son terme d'accoucher incontinent ! Elle désiroit infiniment de le voir, pour l'adorer comme son Dieu, l'honorer comme son Seigneur, l'embrasser et le baiser comme son cher Enfant.

A Tours, saint Gatien, évêque, qui, ayant été ordonné par le pape saint Fabien, premier évêque de cette ville, s'endormit dans le Seigneur, illustre par plusieurs miracles. — Il étoit romain et prêtre, lorsque le pape saint Fabien l'envoya prêcher l'Évangile en France (ainsi que le rapporte saint Grégoire de Tours), et lui donna la province de Touraine pour son département, en l'ordonnant évêque, la première année de l'empire de Décius, qui étoit l'an de notre salut 253. Ce saint prélat fit si bien, que, tant par ses prédications que par ses exemples, il convertit un certain nombre de païens à la foi de Jésus-Christ; mais la persécution étoit si grande, qu'il n'osoit paroître en public; de sorte que pour éviter la rencontre de ceux qui avoient l'autorité et qui le maltraitoient quand ils le trouvoient, il se cachoit dans des cavernes et d'autres lieux souterrains pour célébrer secrètement la messe, et communier les chrétiens qui s'y trouvoient, le jour du dimanche. C'étoit un évêque d'une vie grandement sainte, pieux et craignant Dieu. Après avoir sagement gouverné son petit troupeau, il mourut en paix le dix-huitième jour de décembre, l'an de grâce 270. Son corps fut enseveli au cimetière des faubourgs de cette ville, parce que les chrétiens n'avoient pas alors un libre accès dans les villes de l'empire, pour y faire aucun exercice de la religion chrétienne. Ce siége demeura vacant trente-sept ans, après lesquels saint Lidoire lui succéda.

A Philippes en Macédoine, fête de saint Ruf et de saint Zozime, martyrs, qui furent du nombre des disciples par lesquels la primitive Église fut fondée parmi les Juifs et les Grecs. Saint Polycarpe, dans sa lettre aux Philippiens, parle aussi de leur bienheureux martyre.

A Laodicée en Syrie, martyre de saint Théotime et de saint Basilien.

En Afrique, saint Quincte, saint Simplice et autres, martyrs, qui souffrirent dans la persécution de Dèce et de Valérien.

Au même lieu, saint Moysètes, martyr.

En Afrique encore, saint Victure, saint Victor, saint Victorin, saint Adjuteur, saint Quarte et trente autres, martyrs.

A Mopsueste, en Cilicie, saint Auxence, évêque, qui, étant auparavant soldat sous Lézin (Licinius), préféra quitter le baudrier que d'offrir du raisin à Bacchus. Ayant été fait évêque, il mourut en paix, illustre par ses mérites.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Némèse, martyr. — Saint Adjute, abbé.

Saint Darie et ses compagnons, martyrs; saint Cyriac et ses compagnons, martyrs; saint Timothée, diacre et martyr; sainte Meuris et sainte Thée, martyres; saint Grégoire, évêque d'Auxerre; sainte Fauste.

LA VIE DE SAINT NÉMÈSE,

MARTYR.

Le martyre de saint Némèse est raconté avec celui de plusieurs autres saints confesseurs, par saint Denys, évêque d'Alexandrie, dans une lettre qu'il écrivoit à Fabius, évêque d'Antioche. Voici comment il peint la persécution qu'endurèrent les chrétiens d'Égypte sous l'empire de Philippe et sous celui de Décius (1) :

La dernière année du règne de l'empereur Philippe, un certain homme d'Alexandrie qui se mêloit de prédire l'avenir, et qui étoit aussi quelquefois saisi de la fureur poétique, se servit du motif de la religion, pour animer contre les chrétiens le peuple de cette ville. Comme il n'avoit déjà que trop de penchant pour toute sorte de crimes, il fut ravi de trouver une occasion si favorable, d'accorder son inclination dominante avec l'intérêt de ses dieux, et il s'abandonna sous prétexte de piété, à tous les excès que l'enfer, dont il soutenoit le parti contre le ciel, lui put suggérer pour perdre les fidèles.

La première victime que les Alexandrins immolèrent à leur rage et à leur démons, fut un vieillard nommé Métran. Ils vou-

(1) Nous empruntons la traduction de Drouet de Maupertuy.

lurent le contraindre de proférer des paroles impies contre le culte du vrai Dieu; et sur le refus qu'il en fit, ils le maltraitèrent à coups de bâton, ils lui enfoncèrent des éclats de roseaux dans les yeux, et l'ayant enfin traîné dans un de leurs faubourgs, ils le lapidèrent.

Ils se saisirent ensuite d'une femme chrétienne appelée Quinta. Ils la menèrent au temple d'une de leurs idoles, et la voulurent forcer de l'adorer; mais elle, bien loin de consentir à cette impiété, chargea de mille injures cette divinité exécrable. Ce qui rendit ce peuple si furieux, qu'il se mit à traîner par les pieds cette fidèle servante de Jésus-Christ sur le pavé de la ville, qui n'est que de cailloux fort pointus; et après l'avoir cruellement fouettée et lui avoir meurtri tout le corps avec de gros quartiers de meule, ils l'allèrent achever dans le même faubourg, où ils la firent expirer sous un monceau de pierres.

Mais les choses n'en demeurèrent pas là, car il se forma tout-à coup dans Alexandrie un orage si universel contre les chrétiens, qu'on le vit fondre en un instant de tous côtés sur leurs maisons et sur leurs personnes. On forçoit leurs logis, on se jetoit sur ceux qu'on y trouvoit, on les en chassoit, on les dépouilloit. Les meilleurs meubles étoient enlevés comme un butin pris de bonne guerre sur des ennemis, et on brûloit ceux qui n'étoient que de bois; en un mot, on voyoit partout dans Alexandrie l'image d'une ville prise d'assaut. Les frères de leur côté n'opposoient que la fuite à cette horrible violence; ils paroissoient peu touchés de la perte de leurs biens, et ils en voyoient le pillage avec cette joie tranquille, qui marque le peu d'attache qu'on y a. Mais leur foi ne fut pas moins ferme que leur désintéressement fut parfait; car de tous ceux qui tombèrent entre les mains de ces furies, il n'y en eut qu'un seul que je sache, qui fut assez malheureux pour renoncer à Jésus-Christ.

L'admirable Apollonie, que la vieillesse et la virginité rendoient également vénérable, ne le put être à ces hommes de sang. Ils lui firent sauter les dents à force de lui décharger des coups de poing sur les mâchoires; puis ayant fait allumer un grand feu hors de la ville, ils la menacèrent de la brûler toute vive, si elle ne disoit

avec eux de certaines paroles impies. Elle leur demanda quelques moments comme pour s'y résoudre, mais ce ne fut que pour s'élancer d'elle-même dans le feu, ne voulant pas qu'on pût soupçonner le moins du monde son sacrifice de n'être pas volontaire. Un nommé Sérapion fut tourmenté dans son propre logis, et précipité du haut en bas. Enfin aucun chrétien n'osoit se montrer de jour ou de nuit dans les rues d'Alexandrie : des gens couroient aussitôt après lui, l'arrêtoient et le menaçoient du feu, à moins qu'il ne prononçât sur l'heure cette formule impie et sacrilége qu'ils faisoient redire après eux. Il n'y eut qu'une guerre civile qui pût mettre fin à tant de mauvais traitements. Pendant que nos ennemis se déchiroient les uns les autres, et qu'ils tournoient contre eux-mêmes le fer et le feu dont ils s'étoient servis contre nous, nous respirâmes un peu.

Mais ce calme ne dura pas longtemps, et l'empire ayant changé de maître, après un gouvernement doux et modéré, et que nous avions éprouvé favorable, nous nous vîmes exposés à de nouvelles alarmes. Il parut cet horrible édit de l'empereur Décius, si cruel et si perfide à l'Église, qu'on a douté si ce n'étoit pas celui que le Seigneur avoit prédit devoir être aux élus même un sujet de scandale et de chute. L'épouvante se répandit généralement parmi tous les fidèles. Elle s'empara d'abord de ceux qui, par leurs grands biens et leurs hautes dignités font dans le monde une figure considérable; ils furent les premiers qui se rendirent. Il y en eut qui par une malheureuse nécessité d'engagement qu'ils avoient avec le prince, à cause des affaires publiques dont ils étoient chargés, se virent comme forcés à avoir pour lui une lâche complaisance. D'autres qui ne pouvoient résister aux prières de leurs amis et aux sollicitations de leurs proches, se laissoient entraîner au pied de l'autel des faux dieux. Quelques-uns y apportoient un visage pâle et défait; et quoiqu'ils parussent être dans la résolution de ne point sacrifier, elle étoit toutefois si foible et si chancelante, qu'on auroit plutôt cru qu'ils venoient pour être sacrifiés eux-mêmes, et qu'on ne pouvoit s'empêcher de rire en les voyant si peu résolus ou à mourir ou à les sacrifier. D'autres se présentoient sans façon

et sans s'embarrasser beaucoup de sauver les apparences, donnoient de l'encens aux idoles, protestoient hautement qu'ils n'avoient jamais été chrétiens. Enfin le grand nombre se rendit honteusement; plusieurs prirent la fuite, et on en arrêta quelques-uns. Mais parmi ces derniers il y en eut qui n'eurent de fermeté que pour souffrir la prison et les fers, et qui la virent évanouir dès qu'ils aperçurent le visage des juges; d'autres qui n'en avoient fait fond que pour les premiers tourments qu'on leur faisoit endurer, et qui en manquoient lorsqu'on venoit à redoubler.

Mais enfin la foi ne fut pas abandonnée de tous; il se trouva encore de ces hommes bienheureux, de ces colonnes fermes et inébranlables, et que la main du Seigneur avoient tellement affermies, qui se sentirent une force et une générosité capables de rendre témoignage à la vérité de cette foi, et à la puissance souveraine de Jésus-Christ. De ce nombre fut Julien; il étoit fort tourmenté de la goutte, et elle lui avoit de telle sorte ôté l'usage de ses membres, qu'il ne pouvoit ni se tenir debout, ni marcher: on fut obligé de le faire porter devant le juge par deux hommes, l'un desquels renonça aussitôt: mais l'autre, appelé Cronion, ayant avec le saint viellard Julien confessé hautement Jésus-Christ, on les fit monter sur des chameaux, et faire en cet état tout le tour de la ville, qui est, comme l'on sait, d'une très-grande étendue. Durant tout le chemin, on ne cessoit de les battre à coups de verges faites en manière de fléaux, et enfin on les jeta dans un grand feu, en présence d'une multitude infinie de peuple, qui prit plaisir à les voir réduire en cendres. Un soldat qu'on nommoit Besas, se trouva présent comme on les menoit au supplice; il ne put souffrir qu'on les couvrît encore d'outrages dans le moment qu'on leur alloit ôter la vie, et il marqua assez que cette violence brutale lui déplaisoit. Il fut aussitôt mené au juge parmi les huées d'une populace insolente, et ce généreux soldat de Jésus-Christ ne s'étant point démenti dans ce combat entrepris pour sa gloire, eut la tête tranchée. Un autre, originaire de la Lybie, nommé Macar, mais heureux en effet par les favorables dispositions de la Providence à son égard, n'ayant pu être contraint de renoncer

Jésus-Christ, quelque moyen que le juge pût employer pour l'y forcer, fut brûlé tout vif. Enfin Epimaque et Alexandre, après avoir essuyé durant plusieurs jours toutes les horreurs d'une prison obscure, après qu'on eut éprouvé leur constance par les ongles de fer, les fouets et mille autres tourments, furent jetés dans une fosse pleine de chaux vive, où leurs corps furent consumés, et ne firent plus avec la chaux qu'une masse blanche.

Quatre femmes chrétiennes eurent le même sort. La première se nommoit Ammonarium, une sainte vierge. Le juge la fit longtemps tourmenter, pour l'obliger de prononcer quelque blasphème contre Jésus-Christ, mais elle refusa toujours avec une constance admirable, de souiller ses lèvres de cette impiété; le juge l'envoya au supplice. Les trois autres étoient Mercurie, respectable par sa vieillesse; Denise, mère de plusieurs enfants, mais pour qui son cœur s'intéressoit beaucoup moins que pour le Seigneur; et une autre Ammonarium, qui ne cédoit en rien à la générosité de la première. Le juge n'osa tenter de les faire tourmenter, craignant l'inutilité de ses tourments et la honte d'être vaincu par des femmes, il leur fit couper la tête; la vierge Ammonarium ayant eu seule la gloire de souffrir pour ses compagnes.

On présenta ensuite au juge Héron, Ater et Isidore, tous trois d'Égypte, et un jeune humme âgé seulement de quinze ans, nommé Dioscore. Le juge s'adressa d'abord à celui-ci; il crut qu'étant d'un naturel facile et sans expérience, il se laisseroit aisément surprendre à de belles paroles, et que s'il se démêloit de ce piége, il ne pourroit en tout cas, foible et délicat qu'il étoit, résister à la violence des tourments. Mais le juge fut trompé dans son attente, ni ces discours artificieux ne purent rien gagner sur ce jeune martyr, ni les tourments l'ébranler. Ils ne firent pas plus d'effet sur les autres; on les jeta dans le feu. Pour Dioscore, le juge ne pouvant s'empêcher d'admirer la sagesse de ses réponses, le renvoya, lui faisant comprendre qu'il lui accordoit quelque délai en faveur de la tendresse de son âge, et dans l'espérance qu'il en profiteroit pour reconnoître son égarement. Cet admirable jeune homme est maintenant avec nous, Dieu le réservant pour un

combat plus long et plus glorieux. On avoit pris Némésion, et on l'accusoit faussement d'être d'une bande de voleurs qu'on avoit aussi arrêtés. Il n'eut pas de peine à se purger d'un crime dont on n'auroit pas même dû le soupçonner, et il se justifia fort bien auprès du Centurion. Mais quelque temps après, ayant été déféré comme chrétien, il fut amené devant le préfet, et ce juge inique le fit fouetter bien plus cruellement qu'il n'avoit fait fouetter les voleurs, et il le condamna ensuite à être brûlé avec des scélérats. Heureux d'avoir fini sa vie comme Jésus-Christ, son maître.

Il y avoit proche le tribunal du gouverneur, quelques soldats de sa garde qui étoient chrétiens, et entre autres Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingenu, et le vieillard Théophile. On interrogeoit alors un chrétien : et comme le juge le pressoit vivement, le pauvre homme commençoit à se troubler, et à donner des marques d'une foi chancelante : peu s'en falloit qu'il ne renonçât Jésus-Christ. Voilà l'inquiétude qui prend à nos soldats ; ils ne peuvent s'empêcher de la faire paroître; et les divers signes qu'ils firent pour encourager ce foible athlète, les trahirent bientôt. Mais ils n'attendirent pas qu'on se saisît d'eux; et s'approchant encore plus près du juge, ils déclarèrent hautement qu'ils étoient chrétiens. Cet aveu si peu attendu épouvanta le préfet et les autres juges, et suspendit pour un temps leur sévère cruauté : ils n'osèrent rien ordonner contre ces braves soldats, qui sortirent du prétoire plein de joie, et couverts de gloire pour avoir fait triompher Jésus-Christ de l'impiété et des idoles, à la vue même de leurs autels, et en la présence de leurs ministres les plus dévoués.

Mais ce ne fut pas seulement dans la capitale de l'Egypte que les Gentils immolèrent à Dieu tant de saintes victimes; les autres villes, les bourgs et les villages eurent part à cet honneur, et eurent aussi leurs martyrs. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple. Ischyrion faisoit les affaires d'un magistrat de la province. Son maître voulant l'obliger de sacrifier aux dieux, et lui n'y pouvant consentir, il en fut d'abord maltraité, et ensuite percé d'un pieu, que cet homme emporté lui enfonça dans le ventre.

Qui pourroit dire maintenant combien de fidèles durant cette

persécution ont péri parmi les déserts et dans les montagnes, où la faim et la soif, le froid et la nudité, les voleurs et les bêtes, leur ont ôté une vie qu'ils cherchoient à dérober à l'épée des persécuteurs. Et si quelques-uns d'entr'eux ont échappé à tant d'ennemis, par une providence particulière, ils n'ont été réservés que pour venir publier les victoires de ces généreux combattants, qui, sans ces témoins, seroient demeurées ensevelies dans le silence des solitudes et l'obscurité des forêts.

LA VIE DE SAINT ADJUTE,

ABBÉ.

AN 900.

Romanus, pape. — Louis IV, empereur. — Charles-le-Simple, roi.

Saint Adjute fut d'abord moine en la ville de Mantes en Normandie. Ayant passé quelque temps en grande sainteté de vie, Dieu voulut qu'il fût élu abbé d'un autre monastère, au territoire de Chartres. Là il mena une vie entièremeut saiute, pour récompense de laquelle Dieu l'honora de plusieurs miracles. Il fut principalement doué du don de prophétie, et prédit à ses religieux le jour de sa mort, avec beaucoup d'autres choses, tant pour le fait de quelques particuliers, que pour l'état de toute l'Église, la vérité desquelles on reconnut après sa mort, qui arriva le 19 de décembre. Son corps fut inhumé à Orléans, et sur son tombeau fut bâtie une église, qui étoit visitée de tous les peuples circonvoisins avec une grande dévotion.

Il arriva un jour comme on célébroit la fête de saint Adjute à

Orléans, qu'un vigneron, habitant du lieu, méprisant d'ouïr la messe ce jour-là, s'en alla travailler à sa vigne; et comme quelques-uns, qui reconnurent son infidélité et sa mécréance, s'efforcèrent de lui persuader d'aller à l'église, pour assister au service divin, et honorer saint Adjute le jour de sa fête, il répondit brusquement, que saint Adjute avoit autrefois été vigneron aussi bien que lui. Ce malheureux n'eut pas plutôt proféré ces paroles, que par une punition divine, ses mains devinrent torses et renversées, et le visage lui tourna derrière le dos, au grand étonnement de tous ceux qui étoient là présents, lesquels lui conseillèrent d'aller demander pardon à Dieu de sa témérité en l'église de Saint-Adjute. Ce pauvre homme fut conduit en cette église, où il demeura quelques jours, Dieu différant de lui restituer la santé, afin de rendre un plus grand témoignage de la sainteté et des mérites de saint Adjute. Mais enfin, après avoir confessé et pleuré son péché, demandé pardon à Dieu, et imploré l'assistance du saint devant son tombeau, il recouvra l'usage entier de ses membres.

L'évêque Esquilin, en son Catalogue des Saints, et Gazet, écrivirent la vie de saint Adjute: les Martyrologes romain et de Bède parlent honorablement de lui le 19 de décembre: le cardinal Baronius aussi en fait mention en ses Annotations sur le Martyrologe.

A Nicée, saint Darie, saint Zozime, saint Paul et saint Second, martyrs.

A Nicomédie, saint Cyriac, saint Paulille, saint Second, saint Anastase, saint Syndime et leurs compagnons, martyrs.

En Mauritanie, saint Timothée, diacre, qui, après une dure prison, ayant été jeté dans le feu pour la foi de Jésus-Christ, consomma son martyre.

A Gaza en Palestine, martyre de sainte Meuris et de sainte Thée.

A Auxerre, saint Grégoire, évêque et confesseur.

A Rome, sainte Fauste, mère de sainte Anastasie, illustre par sa noblesse et sa piété.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Dominique de Silos, abbé.

Vigile de saint Thomas; saint Libérat et saint Bajule, martyrs; saint Ammon et ses compagnons, martyrs; saint Jules, martyr; saint Eugène et saint Macaire, prêtres et martyrs; saint Philogone, évêque d'Antioche; saint Dominique, évêque de Bresse.

LA VIE DE SAINT DOMINIQUE DE SILOS,

ABBÉ.

AN 1003.

Jean XVII, pape. — Othon, empereur. — Robert, roi.

Saint Dominique de Silos étoit natif d'Espagne. Il s'exerça en son enfance, comme le petit David, à garder le troupeau de son père; depuis il se retira pour mener une vie solitaire, et s'adonner entièrement à la contemplation, et se fit religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, au monastère de Saint-Millano. Il y étudia les saintes Lettres, et y profita beaucoup en peu de temps. Il fut fait prêtre et eut la charge de la cure de Sainte-Marie. Il rendit si bon compte de son troupeau qu'on le rappela dans le couvent de Saint-Millano, où il fut élu prieur.

En ce temps-là Garcie, roi de Navarre, entreprit de piller les joyaux d'or et d'argent de la sacristie du couvent. Le saint résista constamment à l'avarice du roi, faisant plus d'état de la gloire de Dieu, et de défendre les biens de l'Église si nécessaires au service divin, que de l'indignation ou de l'amitié du roi, qui de dépit le

chassa du couvent de Saint-Millano avec quelques-uns de ses religieux. Le saint homme se retira vers Ferdinand Ier, roi de Castille et d'Aragon, qui le reçut fort civilement, et le bruit de sa sainteté commença à se répandre par toute l'Espagne.

Cet exil fut cause qu'il fut fait abbé de Silos, monastère qui avoit autrefois été un des plus grands sanctuaires de Castille; mais qui pour lors étoit ruiné, tant au temporel qu'au spirituel. Durant vingt-trois ans qu'il en fut abbé, il le réforma si bien qu'on le pouvoit avec justice compter pour un rare et nouveau miracle du monde.

L'exemple de sa sainteté étoit admirable, et son zèle merveilleux, s'appliquant avec un grand soin à orner de vertus les âmes de ses inférieurs, et d'enrichir de biens le monastère que Notre-Seigneur augmentoit comme pour récompense de ses grands services. Il éclata par beaucoup de merveilles que Notre-Seigneur fit par lui pendant sa vie et après sa mort, guérissant plusieurs malades, aveugles, boiteux, impotents et autres misérables.

Mais où il excella davantage, ce fut à secourir les chrétiens qui étoient pour lors en très-grand nombre esclaves des Mores : car leur vraie liberté, c'étoit l'intercession de ce saint pour eux envers Dieu; ce qu'il faisoit si efficacement que les captifs qui se recommandoient à lui dans les cachots, se trouvoient en un instant transportés sur la terre des chrétiens, et quelquefois aux portes de son monastère, où ils laissoient pour témoignage leurs chaînes, reconnoissant Dieu comme l'auteur de leur liberté, et saint Dominique de Silos pour leur médiateur.

On rapporta tant de chaînes d'esclaves en ce couvent, que c'étoit un proverbe de Castille : *Tu n'auras pas assez de toute la ferraille de saint Dominique*. Les captifs qui recouvroient leur liberté, ne portoient pas seulement leurs fers à saint Dominique de Silos, mais encore aux autres églises de son nom, comme l'on voit en l'église de Jesne-du-Mont, près du village de Lorance de Tajuna, à cause que ç'avoit été un ermitage de saint Dominique de Silos. Il y a plusieurs fers attachés contre les murs par les chrétiens captifs, qui furent secourus de lui en leurs misères : ce qui est une grande marque de la dévotion que l'on portoit à ce glorieux confesseur; comme

aussi les neuvaines que Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique de Guzman, patriarche et fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fit au monastère de Silos, veillant au sépulcre du saint religieux, pour le supplier qu'il lui obtînt une heureuse couche de l'enfant dont elle étoit enceinte. Il la consola, lui apparoissant en son habit, et l'assura de l'excellence de l'enfant qu'elle portoit. Il fut nommé Dominique, du nom de son patron saint Dominique de Silos, et fonda un monastère de religieuses de son Ordre à Madrid, qu'il nomma Saint-Dominique, à cause de la dévotion qu'il lui portoit.

Enfin ce grand serviteur de Dieu tomba malade, et se voyant proche de son heure dernière, il appela ses religieux et leur donna de fort bonnes instructions spirituelles, leur prédisant beaucoup de choses à venir qui arrivèrent depuis comme il les avoit annoncées. Après avoir reçu les sacrements, il rendit à Dieu son âme que des enfants innocents virent monter au ciel avec trois couronnes. Son corps fut enterré au même monastère de Silos, qui porta depuis son nom.

Quelques églises d'Espagne célèbrent sa fête le jour de son décès, qui fut le 20 de décembre, l'an 1003. Les anciens bréviaires d'Espagne, et les auteurs des vieilles Légendes font mention de saint Dominique de Silos. Il y a dans Tolède un fort beau monastère de religieuses de Saint-Dominique de Silos, qu'ils appellent aujourd'hui Saint-Dominique l'Ancien.

Vigile de saint Thomas, apôtre.

A Rome, saint Libérat et saint Bajule, martyrs.

A Alexandrie, saint Ammon, saint Zénon, saint Ptolémée, saint Ingènes et saint Théophile, soldats, martyrs, qui, étant devant le tribunal, et voyant un certain chrétien, mis à la torture, trembler

et pencher presque à l'apostasie, s'efforçoient de ranimer son courage avec leurs visages, leurs yeux et leurs signes ; et comme, à cause de cela, tout le peuple crioit contre eux, s'avançant au milieu de l'enceinte, ils déclarèrent qu'ils étoient chrétiens ; et leur victoire procura un glorieux triomphe à Jésus-Christ, qui avoit donné aux siens une telle constance.

A Geldube, saint Jules, martyr.

En Arabie, les saints martyrs Eugène et Mucaire, prêtres, qui, pour avoir repris Julien l'Apostat de son impiété, furent cruellement meurtris de coups, puis relégués dans un vaste désert, où on les fit mourir par le glaive.

A Antioche, la fête de saint Philogone, évêque, qui, de la profession d'avocat, ayant été appelé au gouvernement de cette église, par une disposition particulière de la volonté divine, fut un des premiers, avec saint Alexandre, évêque, et ses collègues, à combattre pour la foi catholique contre l'impie Arius. Comblé de mérites, il passa au repos du Seigneur. Saint Jean Chrysostôme prononça en son honneur un excellent panégyrique le jour de sa fête.

A Bresce, saint Dominique, évêque et confesseur.

VINGT-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Thomas, apôtre.

Saint Juste et saint Festus, martyrs; saint Thémistocle, martyr; saint Glycère, prêtre et martyr; saint Anastase, évêque et martyr; saint Séverin, évêque de Trèves.

LA VIE DE SAINT THOMAS,

APÔTRE.

AN 75.

Saint Lin, pape. — Titus, empereur.

Saint Thomas étoit Galiléen de nation, pauvre pêcheur de profession, et l'un des douze apôtres que Notre-Seigneur choisit pour être prédicateur de son Evangile. Ce fut l'un des principaux apôtres, vu que la sainte Eglise au Canon de la messe, et aux Litanies, lui donne le cinquième rang immédiatement après saint Jean l'Evangéliste.

Ce que nous trouvons de lui dans l'Evangile, c'est que quand Jésus-Christ voulut retourner en Judée pour ressusciter le Lazare, les autres disciples l'en dissuadoient, en lui disant qu'ils l'avoient voulu lapider depuis peu, mais saint Tho nas fut d'un autre avis, et dit courageusement : *Allons-y aussi nous autres, et mourons avec lui.* Ce qui fut un témoignage du grand amour qu'il portoit à son divin Maître, de vouloir exposer sa vie pour lui et une preuve de sa généreuse constance : car ces termes ne sont pas d'un homme qui eût peur, mais plutôt d'un cœur qui aimoit

beaucoup; ni d'un esprit qui épouvantoit les autres, mais qui leur donnoit courage; ni d'un homme qui eût faute de créance, mais qui étoit rempli de confiance.

Outre cela, en la nuit de la Cène, Notre-Seigneur ayant ordonné les prêtres, communié les apôtres, entre les raisons de ce très-doux et très-amoureux sermon qu'il leur fit sur la Cène, il leur dit qu'il alloit préparer le lieu, et qu'ils savoient le chemin qu'il prenoit. Alors saint Thomas, désireux d'apprendre, dit : *Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, comment est-il possible que nous sachions le chemin?* Ce qui donna sujet à Notre-Seigneur de faire une merveilleuse réponse, et de grande consolation à tous les fidèles : *Je suis,* dit-il, *le chemin, la vérité et la vie.* Car, comme dit saint Cyrille, quand Jésus-Christ nous enseigne ce que nous devons faire, il est notre chemin; quand il nous éclaire de la lumière de la foi, il est la vérité; et c'est la vie qui nous sanctifie.

De plus, le jour même de la résurrection de Jésus-Christ, notre Sauveur apparut aux autres apôtres qui étoient assemblés dans le cénacle, leur montra ses plaies, leur donnant à entendre que c'étoit lui-même qui avoit auparavant conversé avec eux, qui étoit déjà ressuscité. Saint Thomas ne s'y trouva pas alors; mais à son retour ayant appris des apôtres, que Jésus-Christ leur étoit apparu vivant, triomphant et glorieux, avec les stigmates des plaies qu'il avoit souffertes en la croix, saint Thomas dit ces paroles, que rapporte l'évangéliste saint Jean : *Si je ne vois de mes yeux les ouvertures des clous en ses mains, si je ne mets les doigts au travers, et si je ne mets la main dans son côté, je ne croirai pas qu'il soit ressuscité, ni que ce soit lui.*

Bien que quelques saints docteurs aient voulu excuser ces paroles par une douce interprétation, à la décharge de saint Thomas, comme saint Ambroise, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Gaudence et Métaphraste, il faut confesser que ce saint apôtre douta et fut incrédule; aussi Notre-Seigneur lui dit-il, qu'il ne fût pas incrédule, mais fidèle.

Notre-Seigneur permit qu'il tombât, pour nous empêcher de tomber; qu'il ne crût pas sitôt, afin de toucher ses plaies, pour

confirmer notre foi et guérir l'infidélité de plusieurs. C'est ce que dit saint Grégoire : *Pensez-vous que Thomas, élu de Jésus-Christ, ait manqué par hasard à se trouver avec les autres quand Jésus-Christ vint aux apôtres ; et qu'étant venu il avoit ouï dire ; et qu'ayant ouï, il avoit douté ; et que doutant, il avoit touché et manié, et en touchant, qu'il avoit cru. Cela n'advint pas sans une grande dispensation divine, parce que la souveraine clémence de Notre-Seigneur traça les choses en sorte, que le disciple doutant, touchât les plaies de la chair de son Maître pour guérir celles de notre infidélité. Le doute de Thomas a été plus utile pour exciter notre foi, que la fidélité des autres disciples ; car lui, ayant recouvré la foi par l'attouchement des plaies, a confirmé nos cœurs en la même foi, et chassé tous les doutes qui nous pouvoient troubler.*

Et saint Augustin dit aussi : *C'a été une bonne ignorance qui a instruit les ignorants et enseigné les incrédules. Que cette incrédulité a été profitable, qui a servi à la foi de tous les siècles!*

Mais si saint Thomas faillit et fut un peu de temps incrédule, il se releva bientôt et racheta cette faute par une excellente confession de la foi. Car Notre-Seigneur, comme un vigilant et amoureux pasteur, voyant cette brebis s'égarer, il la ramena au troupeau. Huit jours après il apparut aux apôtres, lorsque saint Thomas y étoit, et après les avoir salués, il se tourna vers Thomas et lui dit : *Mets ici ton doigt, et regarde bien mes mains ; étend les bras et touche à mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais fidèle.*

Thomas demeura tout éperdu de la vue et de la douceur du Sauveur, et reconnut que celui qui avoit vu son cœur en son absence étoit Dieu ; toucha, pour obéir, aux plaies de ce corps glorieux : parce qu'encore qu'il suffit pour la foi de les avoir seulement vues (comme dit saint Léon), néanmoins il nous importoit grandement qu'il les touchât de ses mains. Alors transporté d'amour, étonné de la nouveauté et ravi de joie, il s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu*, confessant que ce Seigneur qui avoit été crucifié, et qu'il voyoit devant ses yeux ressuscité, étoit le vrai Seigneur de toute créature, qu'il étoit vrai Dieu, et en tout égal au Père.

Digitized by Google

Encore qu'il semble que saint Thomas crût ce qu'il vit, néanmoins (comme dit saint Augustin) il vit une chose et crut l'autre; il vit l'homme et crut qu'il étoit Dieu. Par sa confession et l'attouchement des plaies, il nous enseigna ce que nous devons croire, et renversa toutes les erreurs que les hérétiques eussent pu inventer touchant la résurrection de notre chair et la gloire de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'article de la résurrection de Jésus-Christ, qui est dans le *Credo*, et ces paroles : *Surrexit à mortuis*, saint Augustin et d'autres Pères l'attribuent à saint Thomas.

Il est fait encore une fois mention de saint Thomas en l'Evangile, quand saint Pierre alla pêcher, et mena quelques apôtres avec lui, entre lesquels étoit saint Thomas. Ils pêchèrent toute la nuit sans rien prendre. Notre-Seigneur leur apparut le matin et leur commanda du bord de la mer de jeter leurs filets à main droite de leur barque : ce qu'ils firent, et ils amenèrent plusieurs poissons à terre, où le Fils de Dieu les attendoit : ce fut là qu'il donna le souverain pontificat à saint Pierre. Voilà tout ce que nous trouvons de saint Thomas en l'Écriture : nous tirerons le surplus des bons auteurs.

Depuis que saint Thomas eut reçu le Saint-Esprit avec les autres apôtres, prêché dans Jérusalem et en Judée, cette doctrine céleste qu'il avoit apprise de son Maître et Seigneur, il parcourut plusieurs provinces et nations du monde, pour les tirer de l'aveuglement où elles vivoient, et pour les éclairer de la lumière de l'Évangile. Premièrement il fut en Orient, où il trouva les rois Mages, qui étoient venus de là, sous la conduite de l'étoile à Béthléem, pour faire hommage et adorer le Dieu nouveau-né. Le saint apôtre les baptisa et les prit pour compagnons de ses travaux et de ses prédications. C'est ce qu'en dit l'auteur sur saint Matthieu, qui est connu sous le nom de saint Chrysostôme dans ses œuvres. Dorothée, Sophrone, et un ancien calendrier, rapportent le même fait.

Après cela, le glorieux apôtre envoya Thaddée, l'un des septante disciples, au roi d'Edesse Abgare, pour lui prêcher l'Évangile, selon la promesse de Jésus-Christ, comme disent Eusèbe de Césarée en son histoire, et Nicéphore Calixte. Il visita ensuite les Parthes,

les Mèdes, les Perses, les Hyrcaniens (le Martyrologe romain ajoute les Brachmanes) et plusieurs autres nations qu'il éclaira de la lumière évangélique. Il pénétra jusque dans les Indes, comme dit le Martyrologe romain, et on tire encore ceci d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, et de saint Grégoire de Nazianze. Saint Jean-Chrysostôme ajoute que les Ethiopiens furent baptisés par ce saint apôtre : et les Abyssins, qui sont des peuples d'Ethiopie, portent encore aujourd'hui une singulière dévotion à saint Thomas, comme à leur premier et particulier apôtre.

Les peuples d'Allemagne le tiennent aussi pour tel, comme dit le docte évêque Guillaume Lidan; en cette province il y a de très-anciennes églises dédiées à l'apôtre saint Thomas. Jusque dans les quartiers septentrionaux, et presque sous le pôle arctique, il y a des églises de saint Thomas : ces peuples reconnoissant le bienfait qu'ils ont reçu par ses prédications.

Le saint apôtre ne prêcha pas seulement dans toutes ces provinces, il alla aussi au Brésil, comme l'écrit Emmanuel de Nebroga, provincial des jésuites, qui a voyagé en ces pays; il dit que les habitants ont connoissance de saint Thomas, et qu'il passa par là, ce dont ils montrent encore quelques vestiges, qu'il vit : néanmoins il est certain que le saint apôtre vécut la plupart du temps dans l'Inde orientale, comme en une propre et particulière province que Notre-Seigneur lui avoit recommandée pour y semer la doctrine céleste. Siméon-Métaphraste dit qu'il étoit fort pauvre quand il entra en cette province, qu'il avoit les cheveux longs et mêlés, le visage jaune et sec, le corps si exténué, qu'il sembloit plutôt une ombre qu'un vrai corps, et étoit couvert d'un méchant habit.

Saint Thomas, ainsi chétif et méprisé du monde, commença à dire tout haut que les dieux qu'ils adoroient, étoient faux, et qu'il n'y avoit qu'un seul vrai Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, et sauveur du genre humain, Jésus-Christ; il confirma sa prédication apostolique par de grands miracles, par lesquels plusieurs se convertirent à notre sainte religion. Cela fut cause que les infidèles le tuèrent à coups de dards et de javelots. Ainsi le saint apôtre délivré des misères temporelles de cette vie, alla jouir de l'éter-

uelle. Il fut martyrisé en la ville de Calamine, maintenant appelée Mélapour, le 21 de décembre, l'an de Notre-Seigneur 75, selon Onuphre, sous l'empire de Vespasien. Voilà ce que rapportent de plus assuré les auteurs anciens.

De plus, l'on tient pour certain que saint Thomas commença à prêcher dans les Indes par l'île de Zocotore, où il baptisa quelques infidèles suivant ce qu'en mandent les jésuites qui habitent en ces pays-là. De là il passa dans les royaumes de Caranganor et de Colon, qui sont Malabares; et depuis il traversa les hautes montagnes de l'Inde, passant au travers des royaumes de Narsingue, et alla demeurer en la ville de Méliapour, autrement dite Calamine, qui est proche le golfe de Bengale, ou Coromandel.

On dit qu'il fit bâtir là une église, à cause d'un certain miracle qu'il fit, en tirant facilement une grosse poutre que plusieurs hommes avec des éléphants n'avoient pu remuer. Il mit en cette église une croix de pierre avec cette inscription : *Quand la mer battra jusqu'à cette pierre, par permission devine, il viendra des hommes blancs d'étrange terre prêcher la doctrine que j'enseigne à présent, et ils en rafraîchiront la mémoire.* Ils racontent que quand les Portugois conquirent le pays, la mer donnoit déjà jusqu'à la pierre, ce dont les chrétiens furent fort consolés.

Ils ajoutent que le roi Sagame, qui étoit pour lors seigneur de tout le pays, s'étant converti, et plusieurs autres avec lui, par la prédication du saint apôtre, les brachmanes et les prêtres conçurent une si grande haine contre lui, que n'ayant pu le détruire par leurs calomnies, ils résolurent de l'assassiner : de sorte qu'un jour que le saint apôtre étoit en une grotte à une demi-lieue de la ville, faisant oraison, suivant sa coutume, devant une croix qui étoit gravée sur une pierre, il se jetèrent sur lui comme des loups ravissants, le frappant à coups de bâtons et de pierres, et l'un d'eux lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut. Ses disciples prirent son saint corps, et l'enterrèrent dans l'église qu'il avoit lui-même bâtie; ils mirent dans son tombeau le morceau de la lance par laquelle il avoit été tué, avec le bâton qu'il portoit, et un vase qu'ils remplirent de la terre qui avoit

été arrosée de son sang. Voilà ce qu'on en écrit de l'Inde, ce que les habitants du pays ont conservé dans leurs Annales, et ce que les femmes Malabares chantent ordinairement par les rues en leur langage.

Le Martyrologe romain dit que le corps du glorieux apôtre fut transporté en la ville d'Edesse en Mésopotamie, et que de là ses saintes reliques furent apportées en la ville d'Ortone. Socrate, Sozomène, et d'autres auteurs qui font mention de cette translation, écrivent qu'on lui bâtit une belle église à Edesse, où les fidèles venoient en pèlerinage de plusieurs provinces de la chrétienté. Saint Jean-Chrysostôme ajoute qu'ils tenoient le sépulcre de saint Thomas en aussi grande vénération que ceux des apôtres saint Pierre et saint Paul.

L'évêque Esquilin rapporte un miracle qui se faisoit d'un sarment sec que l'on mettoit tous les ans dans les mains du saint apôtre, le soir de la veille de la fête, et que l'on trouvoit le lendemain couvert de feuilles, portant des raisins mûrs. Ce qui est le plus probable, c'est qu'on peut avoir rapporté de l'Inde quelque relique ou partie de son corps; quoique les auteurs modernes, dignes de foi, assurent qu'il est encore aujourd'hui en la ville de Méliapour, où il fut martyrisé; et ils en rapportent de si évidentes preuves, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Car du règne de Jean III, roi de Portugal, l'an mil cinq cent vingt-trois, en fouillant dans une chapelle, et abattant un mur, on trouva le corps du saint apôtre sous deux grandes pierres, et auprès de lui la lance dont il fut tué, et le bourdon avec lequel il cheminoit.

Duart de Ménèse, qui étoit pour lors vice-roi, fit bâtir une église, et mettre le corps du saint apôtre dans une châsse d'argent, à cause de laquelle dévotion plusieurs Portugois se vinrent habituer en cette ville-là; et en l'honneur du saint apôtre, on changea son nom de Méliapour, et elle est maintenant appelée la ville de Saint-Thomas. Ceci est rapporté par Jean de Barrois, historien portugois, en la troisième décade d'Asie.

L'évêque Jérôme Orose, homme très-docte et de grande autorité, à la fin du troisième livre de l'histoire du roi Emmanuel de

Portugal, écrit que l'an de Notre-Seigneur 1562, l'évêque de Cochin (qui est en l'Inde) envoya au cardinal Henri, qui fut depuis roi de Portugal, une information authentique, qui porte, qu'en la ville de Méliapour ou de Saint-Thomas, dans l'église que l'on tient par tradition être le lieu où il fut martyrisé, il y a une croix gravée sur une pierre, avec quelques taches de sang, aux bouts de laquelle il y a comme des fleurs de lis; on voit sur le milieu la figure d'une colombe, et au-dessus un arc, avec certaines lettres inconnues, le tout d'une seule pierre.

Tous ceux de la ville sont fort soigneux d'assister à une messe qui se dit solennellement tous les ans le 18 de décembre, trois jours avant la fête de saint Thomas. Or il advint que l'an de Notre-Seigneur 1561, comme on lisoit l'évangile de la grand'messe, la Croix, en présence de tout le monde, distilla du sang par les taches qui y sont, et en répandit en si grande abondance, que le prêtre qui disoit la messe, en rougit tous les corporaux dont il l'essuyoit, et rendit la Croix plus vermeille qu'auparavant. La même chose arriva les autres années suivantes au même jour et à la même heure.

Deux des plus doctes et des plus anciens brachmanes d'entre les Indiens lurent cette écriture de caractères inconnus, et sans savoir rien l'un de l'autre, se trouvèrent conformes dans leur interprétation; elle contenoit ce sens: *Thomas, homme divin, envoyé par le Fils de Dieu, et son disciple, alla vers les rois de Sagame, pour donner connoissance du vrai Dieu à leurs peuples, où il fit de grandes merveilles; et enfin, étant agenouillé sur cette pierre, faisant son oraison à Dieu, il fut tué par un brachmane d'un coup de lance.*

Voilà ce que rapporte l'évêque Orose; et les Pères jésuites écrivent la même chose, comme très-assurée; ils disent que ce miracle de la Croix est arrivé quelquefois quand ils célébroient la messe eux-mêmes le 18 de décembre, et que c'est une chose merveilleuse, qu'à l'instant que l'on commence à dire l'évangile de la grand'messe, et non plus tôt, la sainte croix commence aussi à changer peu à peu sa couleur naturelle qui est blanche, en jaune, puis

en noir, et de noir en azur, jusqu'à ce que la messe soit achevée; alors elle reprend sa première couleur.

Ce qui est plus admirable, et qui donne davantage de dévotion, c'est qu'à mesure que la Croix change ainsi de couleur, elle distille de petites gouttes de sang, qui grossissent peu à peu, jusqu'à ce qu'elles tombent drues et épaisses, si bien que les linges dont on l'essuie en demeurent trempés. Que si ce miracle vient à faillir quelques années, ils prennent cela pour signe certain qu'il leur doit arriver quelque misère extraordinaire.

A cause de ce miracle annuel et remarquable que fait Notre-Seigneur pour glorifier son saint apôtre, tous les chrétiens de ce pays lui portent une particulière dévotion, et visitent souvent son tombeau. Les Gentils même et les Sarrasins viennent en voyage à cette église et font la fête du saint apôtre, le premier jour de juillet, et quoiqu'ils ne suivent ni n'obéissent pas à sa doctrine, ils ne laissent pas de l'honorer beaucoup. Saint François-Xavier, quand il vouloit entreprendre quelque chose de grande importance pour le service de Dieu, s'en alloit en pèlerinage visiter le corps de saint Thomas, suppliant Notre-Seigneur par les mérites de son apôtre, de lui donner une partie de son esprit et de sa ferveur, pour renouveler la foi de son saint nom, que l'apôtre avoit plantée.

Le saint apôtre fit de grands miracles durant sa vie, et après sa mort. Saint Grégoire de Tours, en son livre de la Gloire des Martyrs, en rapporte quelques-uns, et dit que de son temps la lampe qui brûloit jour et nuit devant son sépulcre, n'avoit aucun besoin que l'on y mît de l'huile, parce qu'elle ne laissoit pas de brûler toujours sans huile; il ajoute qu'au jour de la fête et les trente jours après, plusieurs marchands faisant une foire de vente et d'achat de plusieurs marchandises, n'eussent pas rencontré une mouche qui les eût incommodés; qu'il y avoit de l'eau en abondance que l'on pouvoit puiser à chaque pas, encore que la terre fût de soi fort sèche, mais que les trente jours étant passés, il y avoit faute d'eau et des mouches en quantité, et que Dieu envoyoit une grosse pluie pour nettoyer les ordures, dont la ville s'étoit remplie durant la foire.

Marc Vénitien, qui a voyagé par toutes les côtes de l'Inde, avant que les Portugois les eussent découvertes, écrit qu'en la province de Malva, où est le royaume de Calicut, il y avoit une race d'hommes qui étoient descendus des meurtriers de saint Thomas, et qu'il n'étoit pas possible de les faire entrer par force dans l'église de Méliapour, où est le corps du saint apôtre.

Quelques autres écrivent une chose plus remarquable et disent que l'an 1120, du temps du pape Calixte II, un patriarche de l'Inde vint à Rome par dévotion; il s'appeloit Jean, et en plein consistoire, il dit au pape et à plusieurs cardinaux et prélats qui étoient présents, que le glorieux apôtre saint Thomas apparoissoit tous les ans visiblement, et communioit le peuple de sa propre main, donnant la sainte Hostie à ceux qui en étoient dignes, sans la présenter aux indignes. Cela est rapporté par plusieurs auteurs; il est fait mention de saint Thomas, apôtre, par plusieurs écrivains: saint Isidore et Siméon-Métaphraste ont écrit sa vie.

En Toscane, saint Juste et saint Festus, martyrs.

En Lycie, saint Thémistocle, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, s'étant présenté à la place de saint Dioscore, qu'on cherchoit pour le faire mourir, fut tourmenté sur le chevalet, traîné par terre, brisé de coups de bâton, et reçut la couronne du martyre.

A Nicomédie, saint Glycère, prêtre, qui, dans la persécution de Dioclétien, vexé par plusieurs tourments, et jeté à la fin dans le feu, y consomma son martyre.

A Antioche, saint Anastase, évêque et martyr, qui, sous l'empire de Phocas, reçut des Juifs une mort très-cruelle.

A Trèves, saint Séverin, évêque et confesseur.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Chérémon, évêque et martyr.

Plusieurs saints martyrs de Rome; saint Flavien, ex-préfet; saint Démétrius et ses compagnons, martyrs; saint Ischyrion, martyr; saint Zénon, martyr.

LA VIE DE SAINT CHÉRÉMON,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 253.

Saint Corneille, pape. — Décius, empereur.

Sous l'empire de Décius, il y avoit en Égypte un saint personnage, nommé Chérémon, qui étoit très-bon chrétien. Il avoit épousé une femme également chrétienne, qui l'imitoit en toutes ses perfections. Bien qu'il fût marié, il ne laissa pas d'être élu évêque de Nilopolis. Il ne se sépara point de sa femme pour cela, et n'eut qu'une même demeure, vivant avec elle comme avec sa sœur. Car saint Denys d'Alexandrie, dans une épître qu'il écrivit à Fabius, évêque d'Antioche, racontant l'état pitoyable des chrétiens durant la persécution de Décius, rapporte que saint Chérémon s'enfuit avec sa femme, et se retira dans les montagnes d'Arabie, d'où il ne revint point; il remarque qu'on ne les put voir ni rencontrer depuis, ni même trouver leurs corps. Ainsi ils vécurent ensemble, et souffrirent la mort, qui fut véritablement bien le martyre, pour l'amour de Jésus-Christ.

L'Église célèbre leur fête le 22 décembre en qualité de martyrs.

Le Martyrologe romain, ceux de Béda et d'Adon parlent fort honorablement de saint Chérémon le 22 décembre, comme aussi Baronius et Molan au même jour. Eusèbe rapporte sa vie en son Histoire ecclésiastique.

A Rome, sur la voie Lavicane, entre les deux lauriers, fête de trente bienheureux martyrs, qui tous, furent couronnés du martyre dans la persécution de Dioclétien.

Au même lieu, saint Flavien, ex-préfet, qui, sous Julien l'Apostat, ayant été condamné à être marqué d'une inscription au front, pour le nom de Jésus-Christ, et envoyé en exil aux eaux du Taureau, y rendit son âme à Dieu, étant en prières.

A Ostie, saint Démétrius, saint Honorat et saint Flore, martyrs.

A Alexandrie, saint Ischyrion, martyr, qui, refusant de sacrifier lorsqu'on l'en pressoit par les invectives et les injures, eut les entrailles transpercées d'un pieu aigu, et fut livré ainsi à la mort.

A Nicomédie, saint Zénon, soldat, qui, pour avoir ri de Dioclétien, qui faisoit un sacrifice à Cérès, eut les mâchoires brisées, les dents arrachées et la tête tranchée.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Servule ou Servol.

Sainte Victoire, vierge et martyre; vingt bienheureux martyrs; saint Migdoine et ses compagnons, martyrs; saint Théodule et ses compagnons, martyrs.

LA VIE DE SAINT SERVULE OU SERVOL,

PAUVRE ET PARALYTIQUE, CONFESSEUR.

AN 570.

Jean III, pape. — Justin-le-Jeune, empereur. — Charibert, roi.

Le Pape saint Grégoire écrit ainsi la vie d'un pauvre mendiant, qui étoit paralytique.

Sous la porte par où l'on va à l'église de saint Clément, il y avoit un pauvre homme, nommé Servule, que j'ai connu et plusieurs aussi bien que moi Il étoit nécessiteux, et sans aucuns moyens, mais riche en mérites, et attenué d'une longue maladie ; car dès sa jeunesse jusqu'à la fin de ses jours, il fut paralytique, couché sur un petit grabat. Il ne se pouvoit lever du lit, même il n'y pouvoit demeurer assis, ni porter la main à sa bouche, ni tourner d'un côté sur l'autre. Il avoit sa mère et un frère qui l'assistoient, par les mains desquels il donnoit aux pauvres toutes les aumônes qu'on lui faisoit ; il ne savoit rien, mais il faisoit acheter les livres de la sainte Écriture, et prioit les religieux de les lui lire incessamment : de manière qu'encore qu'il fût sans étude, il apprit de la sainte

Ecriture ce qu'il en avoit besoin, selon sa condition. Il tâchoit de remercier toujours Notre-Seigneur au milieu de ses douleurs, et lui chantoit jour et nuit des louanges.

Le temps s'approcha où Notre-Seigneur voulut récompenser sa patience : le mal qui étoit répandu en tous ses membres, se rallia autour du cœur. Il reconnut bien que l'heure de sa mort s'approchoit, et pria les pèlerins qui étoient dans l'hôpital, de se lever et de chanter avec lui des psaumes, en attendant l'heure de son trépas. Pendant qu'il chantoit avec les autres en l'agonie de sa mort, il les retint en disant à haute voix : Taisez-vous, n'entendez-vous pas l'harmonie qui retentit au ciel ? *Son âme étant attentive à ce qu'elle avoit ouï, quitta ce corps tout brisé et consumé, pour s'envoler avec les anges ; et le lieu fut tout rempli d'une très-suave odeur ; elle parfuma tous les assistants qui crurent fermement que saint Servule avoit été conduit avec ce chœur des anges à la vie bienheureuse et céleste.*

Un de nos religieux, qui est encore en vie, s'y trouva présent, et nous assura en pleurant, ce qu'il vit ; et dit que lui et les autres assistants sentirent toujours cette suave odeur jusqu'à ce qu'ils eurent achevé de l'enterrer.

Voilà ce qu'en rapporte saint Grégoire. Les Martyrologes font mention de saint Servule. Notre-Seigneur a fait par lui de beaux miracles ; et en l'église de Saint-Clément de Rome, on peignit sa vie comme le dit le cardinal Baronius dans ses Annotations sur le Martyrologe, le 23 de décembre.

A Rome, sainte Victoire, vierge et martyre, qui, dans la persécution de l'empereur Dèce, étant fiancée à un païen nommé Eugène, et ne voulant ni se marier, ni sacrifier, après plusieurs actions miraculeuses par lesquelles elle avoit gagné à Dieu plu-

sieurs vierges, fut frappée au cœur d'un coup d'épée par le bourreau, à la demande de son fiancé.

A Nicomédie, fête de vingt bienheureux martyrs, que la persécution de Dioclétien fit mourir pour Jésus-Christ, après leur avoir fait souffrir les plus cruels tourments.

Au même lieu, martyre de saint Migdoine et saint Mardoine, dont l'un fut brûlé dans la même persécution, l'autre fut précipité dans une fosse où il mourut. Alors fut aussi martyrisé saint Anthime, diacre de l'évêque de Nicomédie, qui, ayant été arrêté par les gentils, lorsqu'il portoit des lettres aux martyrs, fut lapidé, et rendit son âme au Seigneur.

En Crète, saint Théodule, saint Saturnin, saint Eupore, saint Gélase, saint Eunicien, saint Zétique, saint Cléomène, saint Agathope, saint Basilides et saint Evariste, qui, dans la persécution de Dèce, furent décapités, après avoir souffert de cruels tourments.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Grégoire de Spolette, prêtre et martyr.

Sainte Thrasille, tante de saint Grégoire-le-Grand; quarante saintes vierges, martyres; saint Lucien et ses compagnons, martyrs; saint Euthyme, martyr; saint Delphin, évêque de Bordeaux; saint Jean de Kenti, prêtre; sainte Irmine, vierge.

LA VIE DE SAINT GRÉGOIRE DE SPOLETTE,

PRÊTRE ET MARTYR.

AN 301.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Du temps de l'empire de Dioclétien et de Maximien, un personnage, appelé Flaccus, homme barbare, eut commission de l'empereur Maximien, d'aller en la ville de Spolette, afin de faire adorer leurs dieux à chacun des habitants. Étant arrivé, il fit assembler tout le peuple sur la place publique, pour y attendre le commandement des empereurs. Après cela, il demanda à Tircan, magistrat de la ville, si tout le peuple avoit adoré les dieux. Il lui répondit qu'il n'avoit reconnu personne qui eût refusé de le faire. Ainsi Flaccus, content de cette réponse, congédia le peuple.

Pendant que Flaccus séjournoit en ce pays-là, saint Grégoire, surnommé de Spolette, se trouva en cette ville, où il combattoit fortement le culte des faux dieux. C'étoit un bon prêtre qui passoit les jours et les nuits en prières, et que Dieu honoroit du don des miracles; car il chassoit les diables des corps des possédés, gué-

rissoit les lépreux, rendoit la vue aux aveugles, et convertissoit plusieurs idolâtres. Ce qui causa une si grande rumeur parmi ce peuple, qui n'étoit pas accoutumé de voir de ces merveilles, que le juge en fut aussitôt averti, et en donna incontinent avis à Flaccus, qui envoya des soldats chercher ce saint prêtre.

Ces soldats firent si bien qu'ils le trouvèrent, et l'emmenèrent lié devant Flaccus, qui après l'avoir envisagé d'un regard furieux: *Est-ce toi*, lui dit-il, *qui t'appelle Grégoire?*

— *Oui*, lui répondit le saint.

— *C'est donc toi*, lui dit Flaccus, *qui es rebelle aux dieux, et réfractaire aux ordres des empereurs?*

Alors saint Grégoire prit sujet de lui remontrer son erreur d'adorer des faux dieux. Mais Flaccus irrité de ses remontrances, le fit battre cruellement; il le fit lier sur un gril, et mettre sur des charbons ardents pour le faire rôtir ainsi que saint Laurent. Mais à l'instant il survint un si effroyable tremblement de terre par la ville de Spolette, qu'une partie fut bouleversée, et il y eut bien quatre cent cinquante habitants païens accablés sous les ruines. Cet accident causa de grandes frayeurs à chacun, qui ne pensa plus qu'à se sauver; et Flaccus lui-même s'enfuit promptement en son palais, après avoir commandé que l'on menât le saint martyr en prison. Ainsi Dieu préserva son serviteur.

Après que saint Grégoire eut été mené en prison, un ange lui apparut, et le consola de la part de Dieu. Le lendemain Flaccus se le fit présenter, pensant gagner quelque chose sur lui, et le faire sacrifier aux idoles. Mais ce fut en vain, parce que saint Grégoire se montra plus constant que jamais, et plus courageux à souffrir tous les efforts de la cruauté. Là-dessus il lui fit battre les genoux avec des barres de fer, et brûler les côtés avec des flambeaux ardents. Enfin honteux et confus de la constance du saint martyr, il lui fit trancher la tête au milieu de l'amphithéâtre, le 24 de décembre, l'an de Notre-Seigneur 301.

On lâcha plusieurs bêtes sauvages pour dévorer son corps; mais elles n'y touchèrent aucunement: au contraire, s'inclinant devant lui, elles sembloient lui faire la révérence. Cela fut cause que

plusieurs païens, qui étoient là présents, s'écrièrent que vraiment Jésus-Christ, le Dieu des chrétiens, étoit le vrai Dieu, à qui étoit dû honneur et gloire, et ils embrassèrent la foi avec la religion chrétienne.

Le corps donc de ce saint martyr demeura là au milieu de l'amphithéâtre, jusqu'à ce qu'une dame nommée Abondance, qui étoit chrétienne, l'acheta trente cinq écus, l'emporta et l'embauma d'onguents précieux, puis l'ensevelit auprès d'un pont de pierre, et d'un ruisseau appelé Sanguinaire, non loin des murailles de la ville de Spolette. Aujourd'hui il repose en l'église cathédrale de Cologne, où il fut transporté.

Le Martyrologe romain, et ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, parlent fort honorablement de saint Grégoire de Spolette, le 24 de décembre : comme aussi le cardinal Baronius en ses Annotations sur le Martyrologe romain, il rapporte qu'il avoit sa vie en un manuscrit, où entre autres il y avoit un beau miracle qui arriva l'an de Notre-Seigneur 1037. Sa vie a été recueillie par Surius en son sixième tome, et par l'évêque Esquilin.

Vigile de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A Rome, fête de sainte Thrasille, vierge, tante paternelle de saint Grégoire, pape, de laquelle il a dit lui-même qu'à l'heure de sa mort elle vit Jésus-Christ venir à elle. — Elle étoit née à Rome et avoit deux sœurs; toutes trois avoient fait vœu de virginité, et vivoient ensemble en leur propre maison, dans cette sainte proposition. La première étoit notre sainte Thrasille, la seconde Gordienne et la troisième sainte Emilienne. Mais Gordienne, au grand regret de ses saintes sœurs, se maria dans la suite contre son vœu ; sainte Thrasille, qui étoit l'aînée, surpassoit les autres en son orai-

son qui étoit continuelle, en sa mortification, en son abstinence, en sa gravité, paroissant toujours vénérable, et elle parvint à un suprême degré de sainteté. Aussi saint Félix III, pape et bisaïeul du même saint Grégoire, lui apparut, lui donna l'assurance de la récompense éternelle des bienheureux, et lui dit qu'il l'attendoit en paradis. Aussitôt une fièvre la saisit, qui lui causa bientôt après la mort temporelle. Et comme ses parents et ses amies l'assistoient autour de son lit, entre lesquels étoit la mère de saint Grégoire, ainsi que lui-même le rapporte, la sainte regardant attentivement vers le ciel, et apercevant Notre-Seigneur qui venoit au-devant d'elle, s'écria : Retirez-vous, voici venir Jésus-Christ; et aussitôt son âme par un saint ravissement fut enlevée au ciel, laissant la chambre remplie d'une suave et agréable odeur, le vingt-quatrième jour de décembre, vers l'an 581. On lui trouva de gros calus aux genoux, marques infaillibles de l'oraison continuelle qu'elle faisoit; peu après elle apparut à sainte Emilienne sa sœur, et l'avertit du temps de sa mort, qui arriva le premier jour de janvier suivant.

A Antioche, fête de quarante saintes vierges, qui, dans la persécution de Dèce, consommèrent leur martyre par divers tourments.

A Tripoli, saint Lucien, saint Métrose, saint Paul, saint Zénobe, saint Théotime et saint Druse, martyrs.

A Nicomédie, saint Euthyme, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant envoyé devant lui plusieurs personnes au martyre, fut frappé de l'épée, et les suivit pour partager leur couronne.

A Bordeaux, saint Delphin, évêque, qui brilla par sa sainteté au temps de Théodore.

En Pologne, saint Jean de Kenti, prêtre séculier, confesseur,

illustre par sa science, son zèle pour la propagation de la foi, ses vertus et ses miracles.

A Trèves, sainte Irmine, vierge, fille du roi Dagobert.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de la Nativité de Notre-Seigneur. — Sainte Anastasie, martyre.

Sainte Eugénie, vierge et martyre; plusieurs milliers de martyrs; saint Pierre Nolasque.

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Il y a trois choses principalement à considérer en cet incomparable mystère de la naissance de notre Rédempteur Jésus-Christ. La première, pourquoi ce Seigneur et Dieu immortel, ayant résolu par sa bonté infinie de se vêtir de notre chair mortelle, et de s'allier à notre nature, voulut naître en une extrême pauvreté, en une profonde et pénible humilité, dans le portail de Bethléem, et être couché dans la crèche. La deuxième, c'est de considérer attentivement l'histoire évangélique, et par quelle manière ce Seigneur naquit. Et la troisième, les exemples qu'il nous a donnés en naissant, les vertus qui éclatent le plus en lui, et que nous devons imiter, les causes pour lesquelles cet Être éternel et infini, ce Roi souverain de toute créature, descendit du ciel en terre, et n'eut point d'horreur d'emprunter notre nature, ont été traitées en la fête de l'Annonciation de Notre-Dame, qui est le 25 de mars : encore que tout ce qui s'en dit n'est rien, non plus que tout ce que l'on sauroit dire d'un si haut et si incomparable mystère. Répondons maintenant à ceux qui s'étonnent pourquoi il ne naquit pas en grande pompe, avec de beaux préparatifs, comme un roi du ciel et de la terre, qui pouvoit choisir et prendre tout ce qu'il vouloit.

rois. Mais Jésus-Christ est si puissant, que pour subjuguer le monde, vaincre toutes les puissances de l'enfer, et faire tout ce qu'il lui plaira au ciel et sur la terre, il n'a besoin de personne : car lui seul y suffit. Cet enfant tendre, pleurant et tremblant de froid, enveloppé dans des langes, et n'ayant d'autre berceau que la crèche, envoie les anges chanter une céleste harmonie. Il attire de l'Orient les rois Mages, il éclaire et enflamme les pasteurs; dans une pauvreté extrême il paroît riche, dans sa foiblesse fort, et dans son enfance Dieu éternel. Cette raison est produite par le concile d'Ephèse en ces termes : *Il choisit*, dit-il, *toutes les choses chétives, viles, et au jugement de plusieurs, obscures, pour donner à entendre que la Divinité avoit converti et transformé le monde. Voilà pourquoi il choisit une Mère pauvre, et une patrie encore plus souffreteuse; comme mendiant, il ne portoit point d'argent, ce dont la crèche nous peut rendre un assuré témoignage.*

L'autre cause c'est notre utilité : parce que Dieu venant pour nous, il devoit nécessairement entrer de cette manière. Il venoit pour guérir l'homme de l'amour-propre, qui est le mal le plus universel et enraciné, qui nous soit demeuré par le péché : cet amour-propre est le poison et le meurtrier de l'amour de Dieu. Ce mauvais amour engendre trois enfants, aussi fâcheux que leur père; à savoir l'amour désordonné des biens, de l'honneur, et du plaisir sensuel; ces trois branches qui naissent de ce tronc pestiféré, produisent tout le fruit de la mort, et toute la corruption de notre vie. Car les hommes qui mettent le point d'honneur, non en la vertu, qui seule mérite d'être honorée; mais en la vanité et en l'aveugle jugement du monde, pour y parvenir se précipitent dans un abîme de péchés et de malheurs, et laissent les choses nécessaires pour le bien de leur âme, parce qu'elles leur semblent contraires à cet honneur imaginaire.

Que dira-t-on de la soif insatiable des richesses, dont l'apôtre dit, que c'est la racine de tous maux et que plusieurs ont apostasié de la foi par elle? En dernier lieu l'appétit désordonné des voluptés, est une autre fourmillière de maux; parce que les hommes mondains méprisant les vraies délices d'une bonne conscience, qui,

comme dit Salomon, est un festin perpétuel, lâchent la bride à leurs sensualités, aux désirs de boire, de manger, de dormir, d'être braves, de se vautrer dans les plaisirs charnels et brutaux, et en toutes les voluptés que la chair corrompue par le péché peut rechercher. C'est ce que disoit saint Jean l'Évangéliste, que tout ce qui est au monde, est une concupiscence de la chair, une convoitise des yeux, et un orgueil de la vie.

Nous voyant donc accablés de si cruels ennemis, liés de si fortes chaînes, et tourmentés de ces bourreaux sans pitié, qui troublent la paix de nos âmes, nous ôtent le soin de notre salut, et bien souvent nous font faire notre Dieu de l'argent et du ventre : comment se devoit gouverner ce souverain Médecin, qui venoit exprès du ciel pour guérir cette maladie universelle de tout le genre humain, engendrée de notre chair, et de l'amour-propre, qui est le fils aîné du péché, et la source dont elle procède? Sans doute il devoit faire comme les sages médecins, qui s'informent et découvrent les causes du mal, afin de procurer la santé du malade, par l'application des remèdes contraires. Voilà pourquoi ce Médecin céleste nous enseigna et prêcha l'humilité contre l'orgueil, la pauvreté d'esprit contre la convoitise.

Et comme les exemples ont plus d'efficace que les conseils et les paroles, ce très-sage Médecin et Maître divin commença dès sa première entrée dans le monde à nous faire la leçon par son exemple, de ce qu'il nous devoit prêcher en toute sa vie et en sa mort. Il mit dans l'étable où il naquit, une chaire de sagesse céleste, et contraire à la vaine philosophie de la chair, afin que voyant en lui un profond abaissement, une grande pauvreté, une disette, et un abandonnement si extraordinaire, nous reconnussions notre infirmité : et que si notre médecin avaloit le premier la médecine amère, non pas qu'il en eût besoin, mais pour solliciter les malades de la prendre, nous n'eussions point d'horreur, à la recevoir. S'il n'est descendu que pour cela, en quelle autre manière étoit-il expédient qu'il vînt?

Et si le contraire se guérit par son contraire, quel remède devoit apporter ce Médecin céleste, sinon une confection de vertus

opposées à ces vices? Comment eût-il pu persuader que ce qu'il nous enseignoit étoit le meilleur, en faisant tout le contraire? Il devoit se montrer tel qu'il désiroit nous voir, et la manière de sa vie devoit être conforme à sa doctrine. Car s'il se fut présenté d'une autre façon, il eût été contraire à lui-même, et eût détruit par ses œuvres, ce qu'il prêchoit et enseignoit à tout le monde de sa propre bouche. Sans doute, s'il ne fût ainsi venu, il ne se fût pas montré la sapience éternelle du Père, n'ayant pas choisi une entrée convenable, qui est de nous enseigner par sa doctrine et beaucoup mieux par son exemple, le chemin de la sainteté et la félicité, désabusant les hommes misérables du siècle, qui font tant de cas des choses fragiles et périssables, qui sont tellement liés et attachés aux richesses, aux délices, et aux faux honneurs, que les épines leur semblent des roses, le fiel du miel, l'amertume de la douceur, le travail du repos, l'affliction de la consolation et du plaisir.

Le grand Père saint Augustin, en parlant de cette médecine, disoit: *O médecine, qui guéris de tous maux, qui ramasses les choses éparses, qui fortifies toutes les foibles, qui retranches toutes les superflues, et corriges les dépravées!* Et saint Bernard au premier Sermon de la Nativité, ajoute: *A quelle fin, mes frères, ou quelle nécessité avoit ce Seigneur de majesté, de se ravaler, et de s'humilier, sinon pour vous convier à faire comme il fit? Il crie déjà par son exemple, ce qu'ensuite il prêchera de parole, pour rendre son dire véritable et montrer que* Jésus commença à faire et à enseigner. *C'est pourquoi je vous prie d'affection, mes frères, de ne laisser pas passer un si admirable exemple sans fruit; mais que vous vous conformiez avec lui et vous vous renouvelliez en l'esprit de votre entendement. Car y a-t-il chose plus vile, plus horrible et plus digne de punition, que voyant Dieu devenu Enfant, de se vouloir agrandir sur la terre? C'est une honte insupportable, qu'au lieu où la majesté s'est humiliée, le vermisseau de terre s'enfle de vanité.*

Quel orgueil se peut guérir, si cette humilité du Fils de Dieu ne le guérit? L'avarice ne sera-t-elle pas incurable, si la pauvreté de

l'étable et de la crèche de ce Seigneur ne la peut détruire? Qui sera si méconnoissant, que de voir le Créateur des Cieux, le Seigneur des anges, et la gloire des bienheureux en cet état et en cette manière si humble, souffrir dès sa naissance tant de sortes de travaux, et ne voudra s'efforcer d'imiter quelque chose de ce qu'il voit en lui? Cet exemple de Notre-Seigneur a eu tant de pouvoir, et la doctrine qu'on nous enseigna dès la crèche comme d'une Chaire divine, a eu tant de force, que plusieurs moines ses disciples, désirant l'imiter, firent divorce avec toutes les choses du monde, de riches devinrent pauvres, de puissants, abjects et humbles, avec une grande abnégation d'eux-mêmes, et embrassèrent la Croix de Jésus-Christ.

La seconde considération, c'est qu'il nous faut bien peser ce que l'évangéliste saint Luc dit du très-saint Enfantement de la bienheureuse Vierge, et les circonstances se rencontrent en son Fils très-précieux. Mais avant que d'étudier cette agréable histoire, et représenter aux fidèles ce spectacle, qui ravit en admiration les anges et les hommes, le ciel et la terre; présupposons que le Sauveur ne naquit point sujet au lieu, ni au temps, comme naissent toutes les autres créatures; comme dit saint Bernard: *La créature qui est dans le sein de la mère, ne peut sortir au jour et entrer en cette vie, quand elle veut, ni où elle veut; mais le Sauveur du monde comme Seigneur des temps, et de tout ce qui est créé put bien choisir et le temps et le lieu où il devoit naître, et disposer de toutes choses en sorte qu'elles lui servissent d'instruments de sa Providence divine, qui est douce et forte, qui d'un côté met fin à tout ce qu'elle veut, si infailliblement que rien ne l'en peut empêcher, et d'autre part ordonne avec tant de douceur, qu'il semble quelquefois que les choses se fassent d'elles-mêmes, comme si la divine Providence ne les faisoit pas opérer.*

Cette considération est fort efficace et de grand poids, pour apaiser quelques âmes affligées et jalouses de la gloire de Notre-Seigneur, lorsqu'elles voient arriver au monde des accidents si étranges, comme si Dieu n'en avoit aucun soin, et qu'elles fussent hors de la juridiction de sa Providence.

Cette Providence divine donc choisit le temps et le lieu où le fils unique de Dieu et de Marie devoit naître ; elle ordonna que l'empereur de Rome, et toutes les créatures servissent à la naissance de leur Roi et Seigneur, et portassent témoignage, que Celui qui naissoit étoit Dieu. Premièrement, quant au temps, il voulut naître après tant de siècles et de milliers d'années qui s'étoient écoulés depuis le péché de notre premier père; pour laisser mieux reconnoître la maladie, juger la nécessité qu'avoit le genre humain d'être secouru, et prouver que les forces de la nature n'y pouvoient apporter de remède ; il vouloit qu'elle désirât et demandât à Dieu, ce Médecin céleste, réparateur de tous nos maux, et qu'ayant été si longtemps souhaité de toutes les nations, il en fût d'autant mieux reçu et embrassé. Il choisit aussi le temps de paix comme un roi pacifique, médiateur entre Dieu et l'homme ; pour cet effet il ordonna que l'empereur Octave Auguste, après avoir vaincu tous ses ennemis, jouît d'une profonde paix. Et parce qu'il venoit comme un Maître céleste nous apprendre l'austérité et la mortification de la chair, il choisit le mois de décembre, temps rude, froid, et fort contraire à la délicatesse de l'enfant nouveau-né et de la mère.

Or, tant pour ce même sujet, que pour se montrer vrai Fils de David, à qui il avoit promis que le Messie naîtroit de sa race, il choisit Bethléem, qui n'étoit qu'un petit village au prix de Jérusalem, afin de nous donner en tout des exemples d'humilité, et du mépris de la vanité des enfants d'Adam, qui se vantent tant d'être nés de bons lieux, afin d'accomplir en tout le conseil de Dieu, et d'exciter l'admiration du monde, par la nouveauté étrange des choses qui arrivoient, et que toutes les créatures servissent à la naissance de leur Créateur et de leur souverain Maître.

Un peu avant qu'il naquît, il arriva de grands prodiges, et des choses admirables, que l'on peut voir dans les historiens. Car, comme la très-sainte Vierge et son époux saint Joseph demeuroient à Nazareth, afin d'accomplir ce que Dieu avoit déterminé, et la prophétie de Michée, que le Messie et Capitaine du peuple d'Israël devoit naître dans Bethléem, Notre-Seigneur disposa les choses en

sorte, que l'empereur Auguste, avec la grande paix dont jouissoit son empire, fit publier un édit, qui portoit que tous ses sujets fussent enregistrés chacun en la ville où étoit le chef de sa famille, et dont il étoit natif. L'empereur en ce faisant, prétendoit savoir ceux qui étoient capables de porter les armes dans tout son empire, et les forces qu'il en pourroit tirer, quand il en seroit besoin ; ou plutôt il vouloit accroître son revenu, imposant quelque nouveau tribut sur ses sujets par tête.

Pour cette occasion, qui servoit doucement à ce que Notre-Seigneur avoit déterminé, la très-sainte Vierge s'achemina de la ville de Nazareth à Bethléem, étant sur le point d'accoucher, accompagnée de saint Joseph son époux, parce qu'elle étoit issue de la famille du roi David, qui naquit à Bethléem, où étoit la souche de toute sa maison. Il y avoit de Nazareth à Bethléem quatre journées de mauvais chemin, en une fâcheuse saison, par un temps froid et incommode à de pauvres passants, entièrement dépourvus, la très-sainte Vierge étoit jeune, enceinte de neuf mois, et avec toutes sortes de nécessités : tout efois cela ne l'empêcha point d'obéir au commandement de l'empereur; car portant en ses entrailles ce Seigneur, qui venoit par son obéissance racheter le monde perdu pour n'avoir pas obéi, lui-même l'animoit et l'encourageoit de faire avant qu'il fût né, ce qu'il devoit pratiquer toute sa vie, voulant nous enseigner par son exemple de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Plusieurs croient, et avec beaucoup de fondement, que la très-sainte Vierge fit ce long chemin à pied, parce qu'elle étoit fort pauvre ; l'Enfant qu'elle portoit en son sein lui apportoit plus de soulagement que de peine, et lui redoubloit ses forces pour supporter le travail du chemin. Il est vrai que l'Évangile ne dit point qu'elle fût venue à pied ; que si elle y alla sur un âne, cela ne répugnoit point à sa pauvreté, suivant quelques auteurs.

Les divins voyageurs arrivèrent à Bethléem, n'ayant aucun rafraîchissement, mais en récompense comblés de la douceur et de la consolation céleste qu'ils portoient avec eux. Ils trouvèrent cette petite bourgade pleine de gens qui venoient de tous côtés

se faire enregistrer. Il n'y avoit point d'hôtellerie vide, et quelque peine et soin qu'ils prirent d'en chercher, ils n'en trouvèrent point, chacun qui les voyoit pauvres, les éconduisoit aussitôt, personne ne les recevoit, à tout le moins par pitié, de sorte qu'ils furent forcés de se retirer en une étable, dans le faubourg près de Bethléem ; elle étoit bâtie sur la pointe d'un coteau, au bout duquel, en tirant vers l'Orient, il y avoit une caverne, où les pauvres passants et les bergers se retiroient en temps de nécessité.

La Reine des anges entra dans ce palais ; ce lieu chétif et qui n'étoit bon que pour mettre les bêtes à couvert, fut choisi pour la naissance du Créateur de l'univers, de Celui dont la grandeur ne peut être comprise du ciel et de la terre. S'étant réduits là dedans, l'Évangéliste dit que l'heure étant venue dont dépendoit le salut du monde, la restauration du ciel, la défaite du diable, le triomphe de la mort et du péché ; cette heure bienheureuse où la très-sainte Vierge devoit enfanter son Fils unique (soit parce que la même nuit qu'ils arrivèrent cela fut accompli ; soit parce qu'étant arrivés quelque temps auparavant, et s'étant logés dans cette étable, ainsi qu'il semble que saint Luc veuille donner à entendre, le terme de son accouchement échut) : Cette heure de la très-sacrée et très-pure Vierge étant donc proche, en laquelle Dieu vouloit manifester au monde ses trésors et ses richesses ; alors émue d'un très-doux et amoureux souhait de voir son Fils, elle entra en une très-profonde contemplation de cet ineffable mystère ; et après avoir été quelque espace de temps transportée en Dieu, sainte Brigitte dit en ses révélations, que la très-sainte Vierge déchaussa ses souliers, ôta le manteau blanc dont elle se couvroit, et le voile de sa tête ; elle tira des langes de drap, et des linges qu'elle avoit apportés pour envelopper l'Enfant ; lesquels étoient bien propres et nets, encore qu'ils fussent chétifs et grossiers ; puis elle s'agenouilla, le visage vers l'Orient, levant les mains et les yeux au ciel, suppliant Notre-Seigneur avec une amoureuse douceur, de mettre en lumière la Lumière du monde.

Ce fut sur le minuit, beaucoup plus clair que le midi, que la Vierge très-sacrée ayant achevé son oraison, les cieux commen-

cèrent à distiller le miel et la douceur ; alors sans douleur, sans peine, sans corruption, ou effort de sa pureté virginale, elle aperçut devant ses yeux, le Bonheur et le Remède du monde, plus pur et plus brillant que le soleil, qui tremblotoit de froid, et qui déjà par ses cris et ses pleurs commençoit à faire l'office de Rédempteur.

Les paroles sont trop basses pour expliquer, et l'entendement humain est trop foible pour comprendre la joie dont la très-pure Vierge fut saisie alors, son admiration et son étonnement, de voir celui qu'elle savoit être vrai Dieu, si pauvre et si humilié ; devant lequel elle fit une profonde révérence, et l'on tient qu'elle lui dit : *Soyez le très-bien venu, mon Dieu, mon Seigneur et mon Fils.* Ainsi, après une très-douce méditation de ce mystère divin, et un extrême avilissement de soi-même, elle l'adora et lui baisa les pieds, comme au Créateur de l'univers, comme à son Tout et à son Dieu ; la main, comme à son Seigneur, et la bouche comme à son Fils ; puis l'embrassant et le serrant entre ses bras, elle l'enveloppa dans ses langes qu'elle tenoit prêts.

Le saint Enfant se prit à sourire à sa mère, à la caresser et à la regarder amoureusement, comme dit saint Cyprien. L'Enfant entre les bras de sa mère, suçoit le lait exprimé du ciel, et la fontaine de son sein, versoit dans sa bouche une très-pure liqueur. L'Enfant donnoit à la Mère ce que la Mère rendoit au Fils ; il remplissoit le sein de la Mère, et elle soutenoit le Fils du lait divin dont lui-même l'avoit pourvue.

Mais voyant que l'Enfant étoit transi de froid, la très-sainte Vierge le mit tout emmaillotté dans la crèche, sur un peu de paille ou de foin, afin que l'haleine du bœuf et de l'âne, qui y étoient attachés, garantît l'Enfant de ce froid rigoureux.

O bienheureuse crèche ! ô étable plus glorieuse que tous les palais des rois, où Dieu plaça la chaire de la philosophie céleste, où la parole muette de Dieu se fait d'autant plus clairement entendre qu'elle nous avertit sourdement. *O Seigneur, notre Dieu,* dit saint Cyprien, *que votre Nom est admirable en toute la terre !*

Digitized by Google

vraiment vous êtes Dieu, opérateur des merveilles. Je ne m'étonne plus de la figure du monde, ni de la fermeté de la terre, qui est environnée d'un ciel si mobile, ni de la succession des jours, ni du changement des saisons, où certaines choses reverdissent, les autres se sèchent; les unes meurent, les autres vivent. Je ne m'étonne plus de cela, mais seulement de voir Dieu dans les entrailles d'une Vierge, je m'étonne de voir le Tout-Puissant dans un berceau; je m'étonne comme la chair s'est pu incorporer au Verbe Divin, et comment Dieu étant une substance spirituelle, reçut un vêtement corporel; je m'étonne de tant de promesses et d'une si longue préparation, et des mittiers d'années qui se sont passées en cet ouvrage.

O cœur humain! où es-tu donc, quand tu n'es pas en toi, ou quand tu n'es pas avec ton Dieu? Peut-être que tu te doutes que celui que tu vois soit ton Dieu; cet Enfant nouveau-né, emmaillotté, couché dans la crèche et transi de froid entre deux animaux? N'en doute point, parce que Celui même qui sortit naguère du sein de sa Mère, naquit éternellement de l'immortalité du Père; de la Mère sans Père et du Père sans Mère; du Père avant tous les temps, et de la Mère en la plénitude des temps; du Père comme principe de la vie, de la Mère comme fin de la mort. Et Celui que tu vois à présent mortel, visible et sujet par sa volonté à la gelée et au froid comme étant Fils de Marie, sache qu'il est impassible, invisible, très-haut et exempt des injures du temps, en qualité de Fils de Dieu; c'est un enfant, et qui paroît tel en cette forme de serviteur, mais il est grand et immense en la figure divine. Celui qui prend ici la substance du lait d'une Vierge, c'est Celui-là même qui gouverne les cieux, qui règle le cours du soleil et des étoiles, qui de sa main puissante conserve et supporte l'univers.

Et afin que nous sachions ce qui est compris en cet Enfant, de quel œil nous le devons regarder, qui est vrai Dieu et Sauveur du monde, né pour notre bien; regardons l'intégrité de la Mère, qui est tout ensemble Mère et Vierge. Elle est Mère pour avoir enfanté le Fils qu'elle avoit conçu et porté neuf mois en son sein; elle est Vierge, parce que le Fils est Dieu, et que Dieu ayant à naître, devoit naître d'une vierge. Il n'y eut point besoin de bains,

dit saint Cyprien, que l'on prépare aux accouchées, parce que la Mère du Sauveur n'avoit reçu aucune incommodité, ayant enfanté sans douleur, comme elle l'avoit conçu sans volupté. Le Fruit qu'elle portoit, étant mûr et en saison, se sépara de l'arbre, et il ne falloit pas arracher par force Celui qui se donnoit à nous de sa bonne volonté. Il n'y eut aucun tribut payé en cette couche, et le plaisir précédent (car il n'y en eut point) ne fut pas acquitté par la douleur.

Pour une plus grande confirmation de cette vérité, l'Évangéliste ajoute qu'il y avoit en ces quartiers-là des bergers qui veilloient la nuit pour garder leurs troupeaux, que l'ange de Notre-Seigneur s'adressa à eux, et la clarté de Dieu les environna, ce dont ils eurent grand'peur, et l'ange leur dit: *Ne craignez point, car je vous annonce de bonnes nouvelles qui réjouiront tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la ville de David, à telles enseignes que vous trouverez l'Enfant emmaillotté et couché dans une crèche.* A l'instant, une multitude de l'armée céleste se joignit à l'ange, en louant Dieu, et disant: *Gloire soit à Dieu aux lieux hauts, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

L'ange vint du ciel pour faire connoître aux hommes Dieu nouvellement né sur terre, et couché dans une crèche, pour nous le manifester, et déclarer qu'il est notre Seigneur, qu'il venoit pour racheter le monde, et sauver l'homme perdu. En naissant il commença à faire l'office de Sauveur, découvrant ce qu'il étoit, et prenant des témoins de sa Majesté, qui étoit enclose en cette profonde humilité.

Il ne se voulut pas manifester à tous, parce que tous n'étoient pas capables d'un si grand bien : et de peur que cela n'empêchât sa croix et sa Passion, il choisit pour témoins de pauvres et simples bergers, qui gardoient leurs troupeaux là auprès, et veilloient près de la tour d'Eder, où Jacob avoit fait paître ses troupeaux; parce qu'étant le Souverain pasteur, et le Prince des pasteurs, à qui se devoit-il manifester, qu'à ceux de son métier? Étant l'Agneau de Dieu, qui le devoit connoître plutôt que les pasteurs? A qui falloit-il

premièrement révéler les divins mystères, sinon à ceux qui ont la charge et la conduite des âmes, pour les instruire et les gouverner saintement?

Qui devoit prêcher la grande humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la pauvreté de la crèche, que les humbles et les pauvres, qui par leur naïve simplicité étoient disposés à recevoir la lumière céleste, à croire ce que l'ange leur dit, et à adorer l'Enfant nouveau-né? Comment le roi Hérode eut-il cru l'ange, et s'en fut-il allé chercher et adorer dans une étable l'Enfant qui ne faisoit que naître, puisque pour en avoir seulement ouï parler, il se troubla, et sortit hors de soi? Comment l'eussent reconnu les superbes Scribes et les Pharisiens en cet état abject, puisque, lorsqu'il fut homme, faisant tant de miracles, ils le rebutèrent et l'attachèrent à une croix?

Donc l'ange de Notre-Seigneur Jésus-Christ (que saint Cyprien, saint Ambroise, et d'autres disent avoir été l'ange Gabriel) apparut aux pasteurs sous une figure humaine resplendissante d'une clarté merveilleuse, pour montrer qu'il étoit envoyé de Dieu, et que l'Enfant dont il leur annonçoit la naissance, étoit Dieu, et plus qu'homme. Les pasteurs voyant l'ange, eurent grand peur, leur foiblesse n'étant pas capable d'une telle Majesté : mais l'ange les rassura, et leur dit : *Ne craignez point, car je vous apporte de bonnes nouvelles de la naissance du Sauveur Jesus-Christ en la ville de David. Réjouissez-vous au lieu de craindre, puisque vous avez tant de sujets d'allégresse de ce que le Sauveur est né, et né pour vous et pour votre salut : lequel étant Dieu, est né homme, et de votre même nature, qui a été élevée par-dessus la nôtre, et pour le comble de votre joie, je vous fais savoir qu'à cette même heure le Christ du Seigneur est né, et le Messie si désiré, qui en tant que Dieu, est Notre-Seigneur, et le vôtre.*

Et afin qu'ils le reconnussent, il leur dit qu'ils trouveroient l'Enfant enveloppé dans ses langes, et couché dans une crèche. O secrets et profonds mystères de Dieu! les langes, la pauvreté et la crèche sont les signes que donne l'ange de la naissance du Sauveur, et de ce très-puissant et très-sage Roi, qui devoit dépouiller

l'enfer, assujettir les diables, et donner la vie au monde. Les bergers accoururent; ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'Enfant posé dans la crèche; et le voyant ils crurent que ce qui leur avoit été révélé de cet Enfant, étoit vrai.

C'est une chose merveilleuse, que les bergers reconnussent que cet Enfant, emmailloté et couché dans une crèche, étoit Dieu, et Seigneur du ciel et de la terre; parce que tout ce qu'ils voyoient leur faisoit plutôt croire que ce n'étoit qu'un pauvre petit enfant, abandonné parmi les bêtes: mais ayant été avertis par l'ange, ayant vu la splendeur céleste, ouï la musique des anges, et surtout étant éclairés de la lumière de la foi, embrasés d'amour, en voyant cet Enfant, ils connurent qu'il étoit Dieu, l'adorèrent comme tel, et l'allèrent publier partout.

Que devons-nous donc apprendre de cette très-sainte école de l'Enfant nouveau-né, sinon que nous devons nous préparer à le recevoir en notre âme, imiter les admirables exemples que nous voyons ici, et les vertus qui éclatent de toutes parts en cette sainte Nativité? C'est la dernière des trois considérations ci-devant proposées.

La première chose qu'il faut faire, afin qu'il naisse dans nos âmes, comme il naquit aujourd'hui sous le portail de Béthléem, c'est de nous réjouir spirituellement d'avoir un Dieu si bon, si bénin, si amoureux, qui étant en soi éternel et indépendant, s'est aujourd'hui revêtu de notre chair, s'est fait enfant d'un jour, et assujetti à la rigueur de l'air et aux injures du temps: de ce que le Sauveur nous est né, le vrai Seigneur, qui nous délivrera non-seulement des pertes temporelles, mais aussi de nos péchés et de l'inimitié qu'ils nous causent envers Dieu, qui nous arrachera des griffes de Satan, et nous ouvrira la porte du ciel.

Si à la nativité d'un roi, ou de quelque prince héritier, on fait partout le royaume tant de réjouissance, pour honorer la venue d'un homme qui ressemble aux autres, dont on n'est pas assuré s'il ne sera point la ruine du royaume et la cause d'autant de pleurs que sa naissance l'a été de joie: que devons-nous faire nous autres à la naissance de ce Roi souverain, qui est le Roi des Rois, et le Sei-

gneur des seigneurs; qui ne doit point charger ses sujets, ni leur imposer des tributs; mais prendre sur soi leurs fardeaux et payer en soi les peines qu'ils méritent? Que devons-nous faire en voyant naître Celui qui possède tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, Celui qui est le miroir sans tache, où toute vérité nous est représentée; qui est la source de douceur, l'arche où est enfermé tout ce que Dieu a de riche et de précieux; qui est la loi vivante qui anime les autres lois, qui redresse et corrige toutes nos actions?

C'est la manne qui contient en soi toutes les faveurs, et le pain céleste, qui seul peut rassasier; la médecine qui guérit toutes les maladies de notre âme; la fleur du champ, dont le parfum récrée tout le monde et attire à soi les âmes. C'est le soleil de justice, qui dissipe toutes les ténèbres, cette admirable beauté qui efface toutes nos difformités. Enfin c'est notre Roi, notre Maître, notre médecin, notre Pasteur, notre Ami, notre Frère, notre Époux, notre Père et notre Seigneur; tout cela est compris sous le nom de Sauveur.

Ce sont autant de titres de notre réjouissance, parce qu'il s'est aujourd'hui donné à nous, et qu'il est tout à fait nôtre : tellement que nous nous en pouvons bien réjouir, comme d'une chose qui nous est propre. Car si les anges viennent aujourd'hui du ciel pour se réjouir sur la terre, et louer l'Enfant nouveau-né par l'harmonie de leur musique, encore que Notre-Seigneur n'ait pas pris leur nature : que ferons-nous, en voyant la nôtre si exaltée et si ennoblie, que nous sommes déjà parents de Dieu et enfants du Tout-Puissant?

La seconde chose qu'il faut faire, c'est de connoître ce que nous devons à ce Seigneur, qui est le Roi du ciel et de la terre, à cause de ce singulier bienfait, et les obligations dont nous lui sommes redevables à cause de cette alliance avec Dieu. Car sans doute si un roi épousoit une pauvre fille, tous ses parents seroient bien honorés d'un tel mariage, et tâcheroient de se maintenir, non comme auparavant, mais comme parents de la reine. Nous devons faire de même, depuis que le Roi du ciel s'est fait participant de notre nature, tâcher de quitter toutes les marques de notre bas-

sesse précédente, et vivre en princes du sang royal. Le pape saint Léon dit à ce propos : *Connois, ô chrétien, ta dignité, et maintenant que tu es participant de la nature divine, ne retourne plus aux vieilles coutumes du temps passé. Regarde de quel chef et de quel corps tu es membre : et considère que le prix de ton rachat, c'est le sang de Jésus-Christ, qui te jugera en vérité, ainsi qu'il t'a délivré par sa miséricorde.*

Mais nous devons principalement jeter les yeux sur cette étable, et être attentifs à la leçon que ce Maître divin nous enseigne de cette crèche céleste, non en parlant, mais en se taisant. C'est un Enfant, et le Verbe du Père, dont l'enfance parle, et toutes les choses qui sont intervenues en cet enfantement sacré, nous prêchent hautement le mépris, l'humilité, la pauvreté et les travaux. L'étable, la crèche, les anges, la nudité, le découvert, le froid et la compagnie des bêtes, sont autant de voix de l'enfant nouveau-né, et une doctrine divine qui nous enseigne que la pauvreté n'est pas si mauvaise que nous pensons, ni les richesses si heureuses que le monde estime ; que l'humilité est l'échelle du ciel, et l'orgueil le meurtrier de la vertu.

L'enfance de Jésus-Christ ne console pas, dit saint Bernard, *les causeurs, ni ses larmes n'édifient pas ces grands rieurs ; ses langes ne plaisent point aux grands qui aiment la magnificence : l'étable ni la crèche ne consolent point ceux qui aspirent aux premiers rangs des synagogues ; mais ceux qui avec patience attendent par leur silence et les larmes la consolation divine.*

Ou Jésus-Christ se trompe, dit le même saint Bernard, ou le monde s'abuse. Jésus-Christ ne se peut tromper, car il est la sagesse éternelle, qui a choisi pour soi la pauvreté, l'humilité et l'austérité : dès l'heure qu'il entra en cette vie, jusqu'à ce qu'il en sortit, il porta toujours cette livrée, et nous avertit d'effet et de paroles de la prendre. C'est bien sans doute que ce qu'il a choisi est le meilleur ; et que nous autres, suivant la folle opinion du monde, nous sommes dans l'erreur. Car comment est-ce que les richesses peuvent donner du contentement à l'homme, puisqu'elles s'acquièrent avec tant de peine, se gardent avec tant de crainte

et se perdent avec tant de douleur? Comment est-ce que l'âme qui a été créée pour Dieu seul, peut être rassasiée d'une chose si abjecte que les richesses, qui sont sujettes à tant de hasards de se perdre? Enfin, comment est-ce que ces choses rendront l'homme heureux, qui ne le sauroient faire vertueux, et qui sont hors de lui.

Que cela nous demeure donc gravé dans nos cœurs, que tout notre bonheur consiste à connoître, à aimer et à servir Notre-Seigneur : qu'encore que les honneurs et les richesses soient des biens indifférents dont on peut bien et mal user, néanmoins ce sont communément des occasions de grands maux; et que la condition pauvre et humble est plus assurée, et mieux préparée à trouver Dieu dans l'étable de Béthléem.

Pour nous enseigner cela, il voulut être couché dans la crèche, que sa sainte Nativité fût révélée par l'ange aux pasteurs, gens pauvres et simples, et qu'ils fussent les premiers à le chercher, à le trouver et à l'adorer. Il nous a appris par ceci que l'office d'un bon pasteur, c'est de veiller, et de faire paître ses troupeaux : et que les prélats spirituels, les princes temporels, les gouverneurs de la république, et les pères de famille doivent veiller et chercher soigneusement à donner une bonne pâture à leurs brebis, tâcher de les guérir, et de les défendre des loups, pour en rendre un fidèle compte à cet Enfant nouveau-né, parce qu'il est le souverain Pasteur, qui les leur a recommandées: et celui qui n'aura point cette obligation, pour n'être chargé de personne, qu'il soit pasteur de soi-même, qu'il veille soi, qu'il écoute et obéisse à la voix de l'ange, qu'il cherche Notre-Seigneur, qu'il l'adore et le loue, parce qu'il est né pour son bien et son salut.

Entre toutes les choses dont nous nous devons réjouir en la Nativité de Notre-Seigneur, il ne faut pas omettre les grandeurs et les excellences de la très-sainte Vierge, et de la féliciter de son divin Fils, qu'elle a donné au monde avec tant de priviléges et de prérogatives divines : car ainsi qu'elle est la porte du ciel, par laquelle cette grande lumière nous a été communiquée; de même nous devons entrer par elle pour voir la divine Lumière, et être

participants de la joie ineffable qu'elle reçut en son enfantement, laquelle sans doute fut immense, indicible et incompréhensible. L'Évangéliste nous le voulant signifier, conclut le discours de sa naissance, en disant que Notre-Dame conservoit en son cœur les mystères et les merveilles qu'elle voyoit, et les conféroit les unes avec les autres, pour louer et exalter Notre-Seigneur.

Qui pourroit dignement expliquer les allégresses de cette très-sainte Vierge, qui étoit environnée de tous côtés de tant de merveilles, en un vaste océan de si grands mystères, et absorbée des ondes de si grands bienfaits? Que pensoit-elle en son cœur humble et pieux, voyant entre ses bras Celui dont la majesté immense ne peut être comprise du ciel, ni de la terre; quand elle voyoit enveloppé en ses langes Celui qui est assis sur les chérubins et les séraphins? Que pensoit-elle, quand elle considéroit la grâce singulière qu'elle avoit trouvée devant Jésus-Christ, d'avoir été seule élue entre toutes les femmes créées et à créer pour être sa Mère? Avec quelle humilité reconnoissoit-elle cette grandeur? De quels yeux regardoit-elle Celui qui l'avoit si bien regardée? quels remercîments et louanges disoit-elle; avec quel amour correspondoit-elle; quel langage lui tenoit-elle?

Disons donc à cette Dame, qu'elle est infiniment heureuse; réjouissons-nous de sa joie, et la prions humblement, puisqu'elle a enfanté pour son Fils très-précieux, qu'elle nous obtienne de lui la grâce de ne perdre pas par notre faute ce qu'il nous a acquis par son mérite; et qu'il naisse tellement en nos âmes, que nous soyons participants de tous les bienfaits qu'il nous a apportés du ciel, par cet ineffable mystère, et cette très-humble Nativité.

LA VIE DE SAINTE ANASTASIE,

MARTYRE.

303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

L'Église célèbre deux Anastasie, toutes deux romaines, très-nobles et martyres. Le Martyrologe romain appelle la première, Anastasie l'ancienne, pour la distinguer d'avec la seconde, qui fut martyrisée après elle.

La première ayant choisi la vie monastique et parfaite, comme dit Métaphraste, fut instruite par sainte Sophie. En la persécution de Valérien, par le commandement du préfet Probe, elle fut prise, enchaînée, souffletée, et tourmentée avec du feu, avec des fouets : on lui coupa le sein, on lui arracha les ongles, on lui rompit les dents, on lui rogua les pieds et les mains, puis enfin elle eut la tête tranchée, et s'envola, vierge et martyre, vers son Époux, parée d'autant de joyaux précieux qu'elle avoit enduré de sortes de tourments. Le jour de son martyre fut le 28 d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 262.

La seconde Anastasie, dont l'Église célèbre aujourd'hui le martyre, fut mariée avec un gentilhomme de bon lieu, nommé Publius; mais fâcheux, cruel, et grand adorateur des faux dieux; ce qui étoit cause qu'il haïssoit sainte Anastasie, parce qu'elle étoit chrétienne. Elle s'employoit toujours à bien faire, et à secourir les saints confesseurs, qui en la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien étoient pris et tourmentés pour la foi de Jésus-Christ.

Métaphraste dit que sainte Anastasie conserva sa virginité, et que Publius son mari n'habita point avec elle, mais qu'il l'affligea étrangement : car il l'enferma dans une chambre de son logis, lui donnant fort peu à manger, afin de la faire mourir de faim ; et la traitoit si cruellement, qu'elle fut contrainte d'écrire deux lettres à saint Chrysogone qui étoit pour lors prisonnier à Rome, et de le prier de la favoriser de son intercession envers Dieu. Saint Chrysogone lui fit réponse, la consola et l'encouragea à la couronne du martyre.

Il advint au plus fort de sa dévotion, que l'empereur Dioclétien envoya Publius son mari en ambassade vers le roi de Perse. Publius la laissa dans cette prison, en intention de la faire mourir à son retour de Perse ; mais Dieu permit qu'il tombât malade par les chemins et mourut. Elle demeura ainsi libre et maîtresse de son bien qu'elle employa entièrement à l'entretien des pauvres, spécialement des saints confesseurs et des martyrs, comme elle l'avoit promis.

C'étoit une chose merveilleuse de voir l'ardeur et l'affection avec laquelle cette bienheureuse veuve et vierge visitoit les prisons qui étoient pleines de martyrs, comme elle les consoloit et les réjouissoit, nettoyant leur plaies, et les soulageant de leurs peines, ensevelissant les corps morts, se comportant en toutes choses envers eux comme une femme esclave. Pendant qu'elle vaquoit à ces bonnes œuvres, un préfet la fit prendre, et enfermer dans une prison horrible, ou sainte Théodora (qui avoit déjà consommé son martyre, et régnoit au Ciel avec Notre-Seigneur) la sustenta deux mois de viandes qu'elle lui apporta du ciel.

Au bout de ce temps, sainte Anastasie fut mise dans un navire avec deux cents chrétiens, et soixante femmes, pour être tous submergés. Toutefois le vaisseau guidé par la providence de Dieu, aborda à l'île de Palme, ou sainte Anastasie fut attachée à de gros pieux, et élevée de terre on mit le feu dessous, qui brûla son corps, mais purifia son âme.

Tous les autres saints qui étoient venus avec elle moururent de diverses morts et tourments pour Jésus-Christ. Entre ceux-ci il

y avoit un nommé Euticien, homme très-simple et sans malice mais très-riche : à qui on ôta tout son bien, et à toutes les demandes qu'on lui faisoit, il ne répondit autre chose, sinon : *Me dussent-ils ôter la tête, il ne me sépareront jamais de Jésus-Christ.*

Le corps de sainte Anastasie fut recueilli demi-brûlé, par une dame nommée Apolline, qui le baisant et l'embrassant tendrement, l'embauma, et l'enterra dans un jardin de sa maison, où peu de temps après elle fit bâtir une église en son nom.

Le martyre de sainte Anastasie arriva le 25 de décembre, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, l'an de Notre-Seigneur 303. Cette sainte est fort renommée à Rome, où il y a une église de son nom, qui est un titre de cardinal. Les Martyrologes font mention d'elle, ainsi que Métaphraste, aux actes de l'ancienne Anastasie rapportés par Lipomani, au 5e tome, et par Surius au 6e des vies des Saints.

Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair.

A Rome, dans le cimetière d'Apronien, sainte Eugénie, vierge, qui, au temps de l'empereur Gallien, après avoir donné plusieurs exemples de vertu, et avoir réuni au service de Jésus-Christ des chœurs de pieuses vierges ; après avoir longtemps combattu sous Nicétius, préfet de la ville, eut à la fin la gorge percée d'un glaive. — Elle étoit née à Rome d'une des plus nobles familles de cette ville. Son père s'appeloit Philippe et étoit sénateur; ayant été fait préfet et lieutenant de l'empereur à Alexandrie, il s'y en alla avec sa femme et ses enfants. Or, sainte Eugénie fut recherchée en mariage par le fils d'un consul; mais elle le refusa, et étant chrétienne en son cœur, convertit Prothe et Hiacynthe, ses serviteurs, puis se déguisant en prenant des habits d'homme, elle alla se faire moine avec eux dans un monastère près d'Alexandrie, et se nomma Eugène. Ses vertus la rendirent si recommandable qu'après la

mort de l'abbé, elle fut élue à sa place. Cependant ses père et mère bien affligés pour la perte qu'ils croyoient avoir faite d'elle, furent consolés par un magicien qui leur dit qu'elle et ses deux serviteurs et compagnons étoient au nombre des dieux : de sorte qu'ils en firent faire un tableau, pour l'adorer. Or, il arriva que Dieu ayant redonné la santé à une certaine femme, nommée Méleuthie, qui étoit malade d'une fièvre quarte, par le moyen de sainte Eugénie, cette malheureuse femme en devint extrêmement amoureuse, croyant assurément que ce fut un jeune homme, mais par la résistance que faisoit la sainte, elle changea cet amour en rage, et l'accusa en justice de l'avoir voulu corrompre : de sorte qu'elle comparut devant son père qui ne la reconnoissoit point et étoit fort en colère, tant contre elle que généralement contre tous les chrétiens. Elle fut contrainte à cause de tous les faux témoignages qui se faisoient contre elle, de déchirer sa robe, et de faire paroître à son père son innocence et qui elle étoit. Ainsi cette méchante femme et ses faux témoins furent châtiés selon leur crime. Philippe, après avoir reconnu sa fille, se convertit à la foi de Jésus-Christ, avec sa femme et toute sa famille; et peu de temps après reçut la couronne du martyre, l'an 210, sous l'empire de Sévère. Après cela, sainte Eugénie retourna à Rome avec sa mère et tous les siens : où convertissant plusieurs idolâtres à la religion chrétienne, elle fut prise par le préfet Nicétius, qui s'efforça de la faire sacrifier aux idoles ; mais comme elle faisoit sa prière à Dieu, le temple et les idoles tombèrent et se renversèrent par terre ; de sorte qu'il la fit jeter dans le Tibre avec une pierre liée à son cou; mais Dieu l'ayant conservée sur l'eau sans se noyer, il la fit jeter dans un fourneau plein de feu, où elle demeura sans recevoir aucune incommodité. Enfin elle fut mise dans une prison très-obscure, où elle resta pendant dix jours sans lumière et sans nourriture, n'ayant pour soutien que la grâce de Dieu, au bout desquels elle eut la tête tranchée le vingt-cinquième jour de décembre, sous l'empire de Valérien.

A Nicomédie, supplice de plusieurs milliers de martyrs, qui

s'étoient réunis le jour de Noël pour assister aux saints mystères. L'empereur Dioclétien fit fermer les portes de l'église et préparer du feu tout autour, puis mettre un trépied avec de l'encens devant les portes; alors il fit crier très-haut par un héraut, que ceux qui voudroient éviter l'incendie sortissent dehors et brûlassent de l'encens en l'honneur de Jupiter. Comme ils répondirent tous d'une seule voix qu'ils préféroient mourir pour Jésus-Christ, le feu fut allumé, et ils furent brûlés, méritant ainsi de naître pour le ciel, le même jour auquel Jésus-Christ daigna naître sur la terre pour le salut du monde.

A Barcelone en Espagne, fête de saint Pierre Nolasque, confesseur, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci de la Rédemption des Captifs, illustre par ses vertus et ses miracles, dont la fête se célèbre le jour avant les calendes de février (31 janvier), par l'ordre d'Alexandre VII.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Étienne, premier martyr.

Saint Denys, pape; saint Marin, martyr; saint Zozime, pape; saint Archélaüs, évêque; saint Zénon, évêque de Malume; saint Théodore.

LA VIE DE SAINT ETIENNE,

PREMIER MARTYR.

AN 35.

Saint Pierre, pape. — Tibère, empereur.

L'évangéliste saint Luc a écrit l'histoire du martyre de saint Étienne dans les Actes des apôtres en cette manière :

Le prince des prêtres, et plusieurs de la secte des Saducéens, ayant par un faux zèle de leur loi, et par un instinct diabolique, essayé d'empêcher les apôtres de prêcher le nom de Jésus-Christ au peuple, les fouettèrent et menacèrent, ce dont les apôtres se réjouissoient, voyant qu'on les maltraitoit pour l'amour de leur Seigneur. Saint Luc dit que l'Église de Jésus-Christ croissoit et florissoit de jour en jour, et le nombre des fidèles, qu'on appeloit alors disciples, se multiplioit de plus en plus, parce que les œuvres de Dieu sont comme la flamme qui croît étant soufflée des vents de la persécution, et comme l'or qui s'affine à la fonte.

La multitude de ceux qui croyoient en Jésus-Christ, ne croissoit pas seulement en nombre, mais aussi en sainteté et en perfection, de manière que les fidèles vendoient leur bien et en apportoient le

prix aux pieds des apôtres, comme d'une chose vile ; donnant par là à entendre que les apôtres leur faisoient une grâce de vouloir bien l'accepter et s'en servir au profit des pauvres. Pas un n'avoit rien en propre et chacun possédoit tout, parce qu'on leur donnoit ce dont ils avoient affaire, sans acception de personnes. On avoit grand soin de pourvoir spécialement aux veuves, comme celles qui ont le plus besoin de consolation et d'allégement.

Le nombre des croyants s'étant fort augmenté, ceux qui avoient la charge de distribuer les aumônes, ne s'en acquittèrent pas avec assez d'égalité : les Hébreux qui étoient nés en Grèce, commencèrent à se plaindre de ce qu'on ne faisoit pas tant d'état de leurs veuves, comme de celles de la Judée, estimant qu'on leur faisoit tort de ne les pas si bien traiter que les autres. Les saints apôtres apprenant ce qui se passoit, et le sujet qui y pouvoit être, assemblèrent les fidèles, et leur dirent qu'il n'étoit pas raisonnable qu'ils cessassent d'administrer la nourriture des âmes par la prédication, pour nourrir le corps, et vaquer aux choses de moindre importance : Qu'ils choisissent sept hommes, ni trop vieux ni trop jeunes, qui fussent sages et remplis du Saint-Esprit, pour s'employer à ce pieux office; duquel étant déchargés, il leur seroit plus facile de vaquer à l'oraison et à la prédication de la parole de Dieu.

La multitude trouva cette proposition raisonnable; ils firent choix de sept personnes de probité, qu'ils présentèrent; les apôtres leur imposèrent les mains, et les ordonnèrent diacres, afin qu'outre le soin de la distribution des aumônes, et de pourvoir aux nécessités des fidèles, ils s'employassent aussi à prêcher l'Évangile, et aux autres choses qui sont de leur charge.

Le principal et le plus éminent d'entre eux étoit saint Étienne, homme, comme dit l'Écriture sainte, plein de foi et du Saint-Esprit, qui commença aussitôt à exercer son office avec tant de vigilance et de charité, que l'aumône pour les pauvres étoit sûrement entre ses mains; car elle ne se perdoit point par sa négligence, il ne la départoit point par affection, il ne s'offensoit point des paroles et des plaintes de ceux qui la recevoient :

et traitant par nécessité avec des femmes et des veuves, à qui il fournissoit de quoi vivre, il étoit si retenu et si honnête, que chacun pouvoit apprendre de lui la chasteté et la pureté. Outre cela, il s'employoit à prêcher; et Dieu faisoit tant de miracles par lui, que chacun étoit étonné de la grande grâce et de la force divine qui éclatoit en sa vie, de manière que le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, parlant en la personne des apôtres, qui ordonnèrent les sept diacres, dit que pour ce qui est de l'amour envers Dieu, saint Étienne ne cédoit en rien aux apôtres.

Il y avoit à Jérusalem quelques synagogues en forme de colléges, où il venoit de jeunes écoliers de diverses provinces, Hébreux de nation, pour apprendre en cette ville-là, qui étoit la capitale, où florissoit le culte de la religion, et le temple de Dieu, la loi de Moïse, les cérémonies et les traditions par lesquelles Dieu vouloit être servi. Telles étoient les sciences qu'ils étudioient. Cinq de ces colléges, ou synagogues (à savoir des Libertins, des Cyrénéens, des Alexandrins, des Cilicens, et des Asiens) vinrent pour disputer contre saint Étienne, qu'ils voyoient être si docte et si fervent, qu'en la grâce et en la vertu de sa prédication, suivie de tant de miracles, il faisoit beaucoup d'éclat parmi le peuple, et en convertissoit plusieurs à la foi de Jésus-Christ; c'est pourquoi ils le tenoient pour leur ennemi et le destructeur de leur loi. Ils disputèrent plusieurs fois avec le saint lévite, et demeuroient toujours vaincus, sans pouvoir répondre à ses arguments, ni à la sagesse et à l'esprit de celui par lequel Dieu parloit. Ils furent si confus, qu'ils résolurent de faire mourir celui qu'ils ne pouvoient gagner par leurs raisons.

Pour cette fin, ils attirèrent des faux témoins, pour l'accuser devant le grand prêtre, et mutinant le peuple avec les anciens Scribes, ils prirent saint Étienne, et le traînèrent dans le Consistoire, l'accusant d'avoir dit que Jésus de Nazareth devoit détruire ce lieu, et changer les traditions que Moïse leur avoit données: mais cela étoit faux; car saint Étienne n'en avoit point parlé. Il étoit bien vrai qu'ils le pensoient et le craignoient, interprétant

mal, et changeant les paroles que Notre-Seigneur avoit dites, suivant la coutume de ceux qui épient l'occasion de nuire à leurs en nemis.

Le saint lévite ayant donc été accusé en plein Consistoire, le grand prêtre lui demanda si les témoins avoient dit vrai ? Toute l'assistance jeta les yeux sur saint Étienne, et le texte porte qu'ils virent son visage resplendissant comme celui d'un ange ; parce que le Saint-Esprit qui habitoit intérieurement en son âme, faisoit rejaillir ces rayons, même en l'extérieur du corps. Comme il étoit entièrement innocent et tellement maître de soi, qu'il ne pouvoit rien craindre, il montroit au dehors ce qu'il avoit au dedans : et comme dit Eusèbe Emissène, *de l'abondance du cœur la beauté sortoit au dehors, la pureté intérieure se répandoit sur le maintien extérieur, et la lumière cachée au dedans paroissoit dans le miroir du front.*

Le grand prêtre ayant demandé à saint Étienne, si ce qu'on lui reprochoit étoit véritable, le saint prit la parole, et fit un ample discours, en commençant dès lors que Dieu apparut à Abraham, et lui commanda d'abandonner son pays, et d'aller dans le lieu qu'il lui montreroit; rapportant depuis ce temps-là tout l'état du peuple d'Israël, et les faveurs que Dieu lui avoit faites, spécialement par les mains de Moïse, que Dieu avoit fait prince, et libérateur de son peuple, l'envoyant en Egypte pour le délivrer, comme il fit avec tant de merveilles et de prodiges.

Enfin, après qu'il leur eut donné des preuves de sa suffisance en la sainte Écriture, exalté Moïse, comme un grand ministre de Dieu, et un très-excellent prophète, qui avoit annoncé que Dieu lui enverroit un autre prophète de sa lignée et de son sang, à savoir le Messie, qu'ils devoient écouter, et qu'il eut refuté les calomnies qu'on lui imputoit; transporté d'un zèle, il les reprit aigrement de leur ingratitude envers Dieu; de ce qu'ils étoient trop altiers, et imitateurs de leurs ancêtres, qui avoient persécuté et fait mourir cruellement les prophètes, que Dieu leur avoit envoyés, ajoutant qu'eux, pires que leurs prédecesseurs, ils avoient

mis les mains sur le Saint, et crucifié le Juste, dont les prophètes mêmes avoient parlé, et qu'ils avoient annoncé au peuple.

Ceux qui étoient là présents, entendant cela, conçurent une horreur extrême contre le saint diacre. Mais saint Étienne leva les yeux au ciel : il vit une immense clarté, qui représentoit la gloire de Dieu, et Jésus-Christ debout à sa droite, comme celui qui étoit prêt de l'aider et de le favoriser en ce rude combat. Il eut cette vision, afin qu'ayant dit un peu auparavant que les Juifs avoient fait mourir Jésus-Christ, il le prêchât vivant, non-seulement ressuscité, mais aussi glorieux au ciel, et assis à la droite du Père. Dieu vouloit l'encourager aussi par cette vision à mourir pour Celui qui est mort pour lui; il vouloit lui faire voir le ciel qui lui étoit ouvert, et Jésus-Christ disposé à le secourir; et lui montrer qu'il n'y a tribulation ni mal si grand qui ne se puisse vaincre sous l'appui et avec la vertu divine.

Le saint lévite reçut une telle consolation de cette vision, qu'il ne put s'empêcher de proférer ces paroles : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu.* Cette nation perfide, qui n'aspiroit qu'à trouver l'occasion de se venger du brave soldat de Jésus-Christ, entendant cela, s'écria tout haut : *Qu'il meure, qu'il meure, ce blasphémateur.* Ils l'appeloient ainsi parce qu'il disoit que Celui qu'ils avoient condamné comme un blasphémateur, étoit au ciel à la droite de Dieu : voilà pourquoi ils se bouchèrent les oreilles, lui mirent la main sur le collet, et le tirèrent hors de la ville, pour le lapider comme un blasphémateur, selon qu'il est ordonné dans la loi.

Pour en venir mieux à bout, ils dépouillèrent leurs robes et leurs manteaux, qu'ils donnèrent en garde à Saul, qui étoit cousin germain de saint Étienne, comme dit Ecumène : c'étoit un jeune homme bouillant, qui avoit le sang ému de l'âge et du zèle de la loi, et qui craignoit qu'elle ne fût détruite par la prédication de saint Étienne; de manière qu'il désiroit sa mort, postposant le sang et la parenté au zèle de la religion. Voilà pourquoi il gardoit les habits de ceux qui lapidoient le saint, afin de le lapider par les mains d'eux tous, comme dit saint Augustin : *Saul aidoit tellement*

à ces jeteurs de pierres, que non content d'y mettre la main, afin de lapider saint Étienne avec cent mains, il gardoit les robes et les manteaux de tous ces meurtriers, et étoit plus cruel en leur aidant à tous, que s'il l'eût frappé lui-même.

Ils amassèrent des pierres à la hâte, et les jetèrent avec furie contre saint Étienne, qui invoquoit Notre-Seigneur, en disant: *Mon Seigneur, recevez mon esprit.* Les juifs qui étoient plus durs que des pierres, et avoient un cœur de marbre, lui jetoient des pierres; et le saint lévite, qui étoit doux et d'un cœur tendre, ne respiroit que suavité et douceur. Ils avoient recours aux pierres, et saint Étienne à l'oraison; ils jetoient des pierres dures, et lui comme un caillon, frappé d'une autre pierre, lançoit des étincelles d'un feu amoureux, sans courroux, pour amollir leurs cœurs plus durs que les pierres qu'ils ruoient.

Après que saint Étienne eut recommandé son esprit à Dieu, il s'agenouilla, et fit cette prière à haute voix : *Mon Seigneur, pardonnez-leur ce péché, ne les en punissez point.* Il pria pour soi debout, et pour ses ennemis à genoux : il haussa la voix de son oraison pour ceux qui le lapidoient, afin que Dieu leur pardonnât, ne l'ayant point élevée en la prière qu'il fit pour soi, car brûlant de charité il ne se soucioit pas tant de soi, que de la perte éternelle de ses frères : imitant en cela Notre-Seigneur, qui supplia sur la croix le Père éternel de pardonner à ceux qui le crucifioient.

Notre-Seigneur exauça cette oraison, qui sortit d'un cœur si embrasé de son amour et si désireux de l'imiter : de sorte que plusieurs de ceux qui étoient là pour le lapider, se convertirent; éclairés de la lumière céleste, ils reçurent la foi de Jésus-Christ, et moururent pour elle. De plus, Saul qui excitoit les autres, et gardoit les manteaux de ceux qui le lapidoient, par le moyen de saint Étienne, de loup devint agneau; et de persécuteur, apôtre de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il fut persécuté et mourut. De manière que la conversion de saint Paul fut un effet de l'oraison de saint Étienne, comme dit saint Ambroise. Saint Augustin ajoute hardiment, que si saint Étienne n'eût prié, l'Église n'eût

pas eu saint Paul; que saint Paul fut élevé, parce que saint Étienne s'étoit prosterné en terre, et avoit été exaucé intercédant pour lui.

Et il ne faut pas s'étonner si Notre-Seigneur ouït celui qu'il avoit rempli de foi, de grâce, de force, et enrichi de tant de dons du Saint-Esprit, le rendant semblable à lui en sa mort, parce que Jésus-Christ fut accusé de blasphème, et condamné pour avoir dit: *Je suis le Christ Fils de Dieu, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la vertu de Dieu.* Saint Étienne fut lapidé pour avoir dit qu'il avoit vu les cieux ouverts, et Jésus qui étoit à la droite de la vertu de Dieu. Pour accuser Jésus-Christ, ils cherchèrent des faux témoins: ils firent de même pour condamner saint Étienne. Ils tirèrent l'un et l'autre hors de la ville. Notre-Seigneur fut consolé par l'ange, en priant au jardin; et saint Étienne par Jésus-Christ même, quant il le vit à la droite du Père prêt à l'aider. Notre-Seigneur et son serviteur prièrent pour leurs ennemis, et recommandèrent leur esprit à Dieu, qui le reçut.

Aussi saint Luc conclut l'histoire du martyre de saint Étienne en ces termes : *Ayant dit cela, il reposa en Notre-Seigneur.* Il dormoit en Notre-Seigneur, parce qu'il mouroit pour lui, s'offrant en sacrifice pour la foi, et pour l'amour de ses frères. Depuis l'ascension de Notre-Seigneur ce fut le premier qui, pour l'amour de lui, répandit généreusement son sang; c'est pourquoi il est appelé premier martyr, et le chef des martyrs.

Sitôt que le martyr fut mort, saint Luc dit, que quelques personnes craignant Dieu prirent son corps et l'ensevelirent avec grand deuil, c'est-à-dire, avec beaucoup de solennité, comme l'interprète saint Jérôme. Le lieu et la manière de son enterrement fut depuis révélé par Gamaliel au prêtre Lucien. Il fut lapidé hors la porte Aquilonaire de Jérusalem. Ils laissèrent son corps dans le champ un jour et une nuit, pour le faire dévorer aux bêtes, qui n'y touchèrent aucunement; mais Gamaliel envoya des hommes fidèles; il leur donna tout ce qui étoit nécessaire pour enlever le corps dans son chariot, et le faire conduire en une sienne maison des champs, qui étoit à six ou sept lieues de Jérusalem. Là, pen-

dant l'espace de soixante-dix jours, on fit ses funérailles avec beaucoup de regrets, et le corps fut mis dans le sépulcre.

Les prêtres et les scribes ne se contentèrent pas d'avoir fait mourir saint Étienne : ils se jetèrent sur les autres chrétiens, et (comme dit saint Luc) émurent une grande persécution contre l'Église de Dieu qui étoit à Jérusalem ; de sorte que les croyants, hormis les apôtres qui en étoient les colonnes, s'absentèrent de la ville, et se répandirent en diverses provinces ; Notre-Seigneur les dispersa comme une semence céleste, pour recueillir une riche moisson de leurs prédications. Dorothée ajoute que le jour où saint Étienne fut lapidé, Nicanor mourut avec lui, qui étoit l'un des sept diacres, et deux mille chrétiens avec eux. Que Nicanor soit mort avec saint Étienne, le martyr Hippolyte le dit aussi.

Le martyre de saint Étienne arriva le 26 décembre, auquel jour l'Église le solennise, la même année que Notre-Seigneur mourut et monta aux cieux, et le premier jour que commençoit l'an 35 de sa Nativité. Hippolyte Thébain, et Evode ont écrit, que saint Étienne fut lapidé sept ans après qu'il eut été ordonné diacre par les apôtres.

La mémoire de saint Étienne a été si honorée des fidèles dès le commencement de l'Église, que saint Clément pape écrit, que les Apôtres saint Pierre et saint Paul commandèrent que l'on gardât le jour de sa fête. Saint Ignace dit que saint Étienne fut ministre de saint Jacques-le-Mineur, premier évêque de Jérusalem. Saint Fulgence assure, que pour parvenir à la couronne du martyre, conformément à son nom (car Étienne, en grec, signifie couronne) le saint lévite s'arma de la charité par laquelle il ne put être vaincu des juifs qui disputèrent contre lui ; et pria pour eux, tandis qu'ils le lapidoient. La charité étoit cause qu'il les reprenoit, afin qu'ils se corrigeassent, et qu'il supplioit Jésus-Christ de ne les pas punir, parce qu'il avoit plus de peine de leurs péchés que de ses propres blessures, et déploroit davantage la mort de leurs âmes, que celle de son corps.

Au martyre de saint Étienne nous ne voyons pas simplement éclater la charité envers les ennemis ; mais aussi la foi, la sagesse,

la force, la franchise, et le zèle de la gloire de son Seigneur, la patience et la constance avec laquelle il mourut, et toutes les autres excellentes vertus que nous devons tâcher d'imiter.

Tous les Saints louent et exaltent infiniment ce très-heureux et très-glorieux martyr, comme on le voit dans les Homélies écrites à sa louange par saint Augustin, saint Grégoire de Nysse, saint Fulgence, saint Pierre Chrysologue, saint Bernard, Eusèbe, Emissène, Nicétas, et plusieurs autres.

Les miracles que Notre-Seigneur a opérés par le moyen des reliques de saint Étienne, lorsqu'il révéla son corps, sont innombrables : saint Augustin en rapporte quelques-uns, dont il est témoin occulaire, ainsi que nous l'avons raconté le jour de l'Invention de son corps, le 3 d'août.

A Rome, sur la voie Appienne, mort de saint Denys, pape, qui, ayant beaucoup travaillé pour l'Église, se rendit célèbre par ses instructions religieuses. — C'étoit premièrement un moine, vivant solitairement, qui étoit Grec, et qui, pour ses vertus et ses rares mérites, succéda à saint Sixte II au gouvernement de l'Église, l'an de Notre-Seigneur 261. Il fut consacré par l'évêque d'Ostie, nommé Maxime (anciennement les évêques d'Ostie consacroient ordinairement les papes, ainsi que le témoigne saint Augustin). Il condamna l'hérésiarque Sabellius, qui nioit la distinction des Personnes divines, non-seulement par arrêt du concile, mais encore par un livre qu'il écrivit; et de peur que quelqu'un se précipitant dans l'autre extrémité, n'établit une distinction de nature entre le Père et le Fils (ainsi que firent depuis les ariens), il écrivit un second livre contre ces erreurs. Il confondit Paul de Samosate, ennemi juré de la divinité de Jésus-Christ, aidé en cela par saint Denys d'Alexandrie. Ce fut lui qui sépara les églises et les cimetières, rétablit les paroisses et les diocèses, ce que les Souverains

Pontifes ses prédécesseurs avoient déjà fait; mais parce que durant la persécution de Valérien, elles avoient été confondues et déchirées; après que l'Église fut en paix, sous l'empire de Galien, ce saint Pontife les remit en leur état. Après avoir enduré mille travaux pour l'Église pendant son pontificat, il rendit son âme à Dieu, le vingt-sixième jour de décembre, l'an 272, sous l'empire d'Aurélien. Son corps fut enseveli sur la voie Appienne, au cimetière de Calixte. Ce fut le premier moine qui ait été reçu au Siége romain pour être pape.

A Rome encore, saint Marin, du rang des sénateurs, qui, ayant été arrêté à cause de la religion chrétienne, sous l'empereur Carin (Numérien) et le préfet Marcien, fut puni, comme les esclaves, du supplice du chevalet et des ongles de fer, puis jeté dans une poêle brûlante; mais le feu s'étant changé en rosée, il fut délivré. On le présenta aux bêtes féroces, qui ne lui firent aucun mal. Enfin, ayant été une seconde fois conduit à l'autel, et la force de sa prière ayant renversé les idoles, il fut frappé du glaive, et obtint le triomphe du martyre.

Au même lieu, saint Zozime, pape et confesseur.

En Mésopotamie, saint Archélaüs, évêque, célèbre par sa doctrine et sa sainteté.

A Maïume, saint Zénon, évêque.

A Rome, saint Théodore, mansionnaire de l'église de Saint-Pierre, duquel le pape saint Grégoire fait mention.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Jean, apôtre et évangéliste.

Saint Maxime, évêque d'Alexandrie; saint Théodore et saint Théophane, évêque de Nicée; sainte Nicérate, vierge.

LA VIE DE SAINT JEAN,

APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

AN 101

Saint Clément, pape. — Trajan, empereur.

Le bienheureux apôtre évangéliste, vierge et martyr saint Jean, étoit de Galilée, natif de Bethsaïde. Son père s'appeloit Zébédée, sa mère Marie Salomé, son frère ainé, saint Jacques le Majeur. Saint Matthieu dit de saint Jean, que saint Jacques son frère et lui étoient pêcheurs du métier de Zébédée leur père. Saint Jérôme ajoute qu'ils étoient nobles, et que saint Jean étoit connu du grand prêtre Caïphe, à cause de sa noblesse; et ce fut ce qui lui donna moyen d'introduire saint Pierre en la maison de Caïphe, au temps de la Passion de Notre-Seigneur.

Comme Jean et Jacques étoient avec Zébédée leur père, jetant leurs rets pour pêcher, Notre-Seigneur appela ces deux frères, et leur commanda de le suivre : il se rendirent si obéissants à cette puissante voix, qu'ils laissèrent à l'instant leur barque et l'exercice de la pêche, leur maison, leur père et leur mère, commençant dès-lors à le suivre et à être de ses disciples.

Il est probable que saint Jean n'a point été l'époux des noces de

Cana en Galilée où Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge assistèrent (quoique Bède, Rupert et quelques auteurs soient de cet avis), mais qu'il s'y trouva en qualité de disciple de Jésus-Christ, pour accompagner son Maître : car outre que saint Jean n'est pas natif de Cana, mais de Bethsaïde, Notre-Seigneur étant venu pour honorer les noces, et les sanctifier de sa présence et clore la bouche aux hérétiques qui se doivent élever en l'Église, et les condamner comme illicites, ce n'eût pas été une chose raisonnable, qu'il les eût rompues, appelant l'époux, et le séparant de l'épouse : ce qui eût donné occasion aux hérétiques de calomnier ce mariage.

Saint Marc ajoute, que depuis que Notre-Seigneur eut appelé saint Jean et son frère, il les surnomma Boanergès, c'est-à-dire, enfants du tonnerre (selon l'interprétation de l'Évangile) et selon la phrase hébraïque, coup d'éclair.

C'est une chose très-remarquable, qu'entre tous les Apôtres, Notre-Seigneur ne changea le nom qu'à saint Pierre et à ces deux frères, appelant saint Pierre Céphas, et saint Jean et saint Jacques, enfants du tonnerre. La cause pour laquelle il donna ce surnom à saint Pierre, est très-claire, parce qu'il devoit être le chef de l'Église, et la pierre fondamentale, où après Jésus-Christ, elle seroit fondée. Mais il voulut appeler ces deux apôtres, enfants du tonnerre, parce qu'entre tous les apôtres, excepté saint Pierre, ils étoient ses plus intimes et ses plus familiers. Notre-Seigneur ne se servoit que de Pierre, de Jacques et de Jean dans les choses les plus secrètes, laissant les autres à part ; comme lorsqu'il se transfigura sur la montagne du Thabor, qu'il ressuscita la fille du prince de la Synagogue, et qu'il alla prier le Père éternel au jardin des Olives.

Il les appela encore enfants du tonnerre, comme étant les principaux capitaines et conquérants du monde, entre ceux qu'il envoyoit pour le réduire à son obéissance ; et parce que saint Jean particulièrement nous devoit déclarer, comme un tonnerre éclatant, l'éternelle génération de Jésus-Christ, et prononcer ces paroles qui étonnèrent tout le monde : *Au commencement étoit le Verbe.*

Ces apôtres montrèrent bien qu'ils étoient des foudres et des enfants du tonnerre, en ce qu'ils prétendirent faire, lorsque Notre-Seigneur allant à Jérusalem, voulut passer par la ville de Samarie, et les envoya devant pour faire apprêter à dîner. Les Samaritains reconnurent à leurs habits que c'étoient des juifs, qui différoient de religion d'avec eux, et ne voulurent pas laisser entrer Notre-Seigneur. Ces deux frères s'offensèrent tant de cette incivilité, dont on avoit usé à l'endroit de leur Maître, que transportés de zèle, ils désirèrent prendre vengeance des Samaritains, et demandèrent à Notre-Seigneur, s'il trouveroit bon qu'ils commandassent au feu du ciel de les venir foudroyer, en punition de leur faute. A quoi il leur répondit, que cet esprit n'étoit pas du Nouveau Testament, mais de l'Ancien, d'Elie, non pas de ses disciples; parce qu'il étoit venu pour donner la vie aux âmes, non pas la mort au corps; et que sa loi évangélique seroit plantée par la douceur, la bénignité et la mansuétude.

Une autre fois, saint Jean ayant vu quelqu'un qui chassoit les diables au nom de Notre-Seigneur, il le lui défendit, en disant, que puisqu'il n'étoit pas de leur compagnie, il ne se devoit pas autoriser du nom de Notre-Seigneur contre les diables : mais quand saint Jean raconta ce qu'il avoit fait, Jésus-Christ l'avertit de tenir pour ami celui qui n'étoit point son ennemi; et pour être avec lui celui qui ne lui étoit point contraire, sans empêcher à l'autre ce qu'il faisoit.

Notre-Seigneur accordoit de si grandes faveurs à saint Jacques et à saint Jean, que Marie Salomé leur mère, à cause de cela, et de la parenté dont ils étoient joints avec lui, prit la hardiesse de le supplier, de les faire les deux premiers de son royaume, que l'un fût assis à sa droite, l'autre à sa gauche : soit que cela vînt des enfants, qui pensoient qu'étant femme, elle l'obtiendroit plus aisément, et que n'y allant rien du leur, les autres apôtres n'auroient pas sujet de s'en plaindre; soit qu'elle-même fût soigneuse du bien de ses enfants, sans leur en avoir parlé, selon l'avis des autres docteurs.

Mais Notre-Seigneur se tourna vers les enfants au profit des-

quels étoit faite la prière de la mère, et leur dit, qu'ils ne savoient ce qu'ils demandoient : car s'ils pensoient que son royaume fût temporel et terrestre, et eussent désiré d'y avoir les premiers rangs, ils se trompoient; parce que son royaume étoit spirituel et céleste. Que si croyant qu'il fût de l'autre monde, ils prétendoient y être préférés à cause de leur parenté, c'étoit sans sujet qu'ils demandoient la victoire avant la bataille, et d'avoir par faveur ce qui ne se donne que par mérite. Voilà pourquoi il leur demanda, s'ils étoient disposés à boire au calice de la Passion qu'il attendoit. Ils répondirent courageusement qu'oui. Alors Notre-Seigneur se contenta de leur dire, qu'ils boiroient son calice, mais quant aux premiers siéges de son royaume, que personne ne les auroit, que ceux qui les mériteroient, et selon que le Père éternel en ordonneroit.

L'Évangile dit encore, que quand Notre-Seigneur voulut célébrer la dernière Pâque, où il devoit découvrir tout à fait le grand amour qu'il portoit aux siens, et instituer le sacrement ineffable de son très-saint et très-précieux corps et sang, il envoya Pierre et Jean devant, préparer ce qui étoit nécessaire pour célébrer cette Pâque, qui à cette occasion étoit fort différente, et beaucoup plus excellente que les autres. Ce choix de Pierre et de Jean, ses deux principaux apôtres, montroit la grandeur du sujet.

Mais la privauté de Jean, et l'amour singulier que Notre-Seigneur lui portoit, parut en cette sainte Cène, où il fut le plus près de son Maître de tous les apôtres. Et Jésus-Christ ayant dit, qu'un des douze qui étoient assis à la table avec lui, le vendroit et le trahiroit, sans le nommer, saint Pierre désira savoir qui c'étoit, pour le mettre en pièces, comme dit saint Chrysostôme, et le déchirer à belles dents, mais il n'osa demander son nom à Notre-Seigneur; il fit seulement signe à saint Jean, qui étoit le plus familier, qu'il le demandât; ce qu'il fit, et Notre-Seigneur lui répondit, que c'étoit celui à qui il donneroit un morceau de pain trempé dans la sance, qu'il présenta au même instant à Judas. Saint Jean sut par ce moyen, qui étoit le traître.

De là on peut conjecturer la grande familiarité qu'avoit ce glo-

rieux apôtre et évangéliste avec Notre-Seigneur, au prix de tous les autres, vu que le Prince des apôtres se servit de lui pour apprendre ce qu'il n'eut pas la hardiesse de demander lui-même à Notre-Seigneur : toutefois cela ne témoigne pas tant cette faveur spéciale, comme ce que saint Jean dit de lui, qu'en cette mystérieuse cène il se coucha sur la poitrine de Notre-Seigneur. Il se mit entre les bras et sur le sein de Jésus-Christ, comme le favori de son Maître.

Sitôt qu'il entendit qu'un apôtre le trahissoit, et que l'heure déplorable s'approchoit, où sa vie devoit finir, il fut triste, et ferma les yeux corporels à toutes les choses visibles pour ouvrir ceux de l'âme, et voir les invisibles. Tous les sens extérieurs demeurèrent assoupis, afin que les puissances intérieures fussent mieux réveillées et purifiées, pour contempler dans ce divin cœur le mystère ineffable de la génération du Verbe, avec les autres secrets et les très-profonds sacrements, que ce saint apôtre nous devoit manifester, pour éclairer toute l'Église de la lumière qui lui fut là communiquée, l'arroser et la rendre fertile des eaux qu'il avoit bues en cette excellente fontaine de vie.

Notre-Seigneur fit à saint Jean en cette cène une très-grande faveur, un souverain bienfait, une grâce incomparable : néanmoins celle qu'il lui fit du haut de la croix, est sans comparaison plus grande. Car tous les autres apôtres ayant abandonné leur Maître, Pierre qui étoit le chef d'eux tous, l'ayant renié par trois diverses fois, il n'y eut que Jean seul à l'accompagner. Il assista avec la très-sainte Vierge, à sa Passion sur le Calvaire, accablé d'une douleur incroyable, de voir son Maître et son Seigneur attaché à une croix avec des tourments si grands.

Jésus étant à l'agonie, eut compassion de sa Mère et du disciple qui étoient à ses pieds ; et pour nous laisser un exemple du respect, et de l'obeissance que nous devons porter à nos parents, il dit ces paroles si amoureuses et sensibles : *Femme, voilà votre Fils ;* puis se tournant vers saint Jean : *Voilà votre Mère.* Par ces mots il pénétra du glaive de douleur les entrailles de sa Mère, qui perdoit un tel Fils, et le changeoit à Jean, qu'il honora, ennoblit

et éleva grandement, le rendant fils de sa propre Mère, et le faisant de disciple son frère.

O grâce singulière! ô faveur inestimable! ô don des dons, par lequel Jésus-Christ fit en certaine manière, Jean son frère de Père et de Mère, et partagea la succession avec lui comme avec son frère puîné! Car il n'y a que Jésus-Christ seul Fils unique et et naturel du Père, l'image invisible, la spendeur de la gloire, et la figure de la substance de Dieu, Fils consubstantiel, très-parfait, infini, coéternel, et en tout égal à Celui qui l'a engendré, dont le prophète chante : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré*, c'est-à-dire éternellement; et tous ceux qui sont nuis en Jésus-Christ par une vive foi, par une ferme espérance et une ardente charité, sont ses frères et les membres de son corps, qui est l'Église, dont il est le Chef. Il les appelle ainsi, car comme dit l'apôtre saint Paul : *Il n'a pas dédaigné de nous nommer ses frères*. Or les frères de Jésus-Christ sont les enfants adoptifs du Père éternel; car comme dit le même apôtre : *Le Saint-Esprit rend temoignage que nous sommes enfants de Dieu, par conséquent ses héritiers, et les cohéritiers de Jésus-Christ.*

Mais encore que tous ceux-là soient enfants du Père éternel, et ainsi frères de Jésus-Christ; notre glorieux apôtre évangéliste saint Jean est plus particulièrement son frère, et en est mieux aimé (ainsi que Benjamin étoit mieux aimé de Joseph) que tous ses autres frères; parce qu'il est fils d'une même Mère : et bien que tous les fidèles qui sont en grâce, soient enfants adoptifs de cette Dame, qui n'a eu qu'un Fils unique issu de son sein; néanmoins, par lui elle a mérité d'être Mère de tous les vivants, et d'avoir autant d'enfants adoptifs que Jésus-Christ a de frères; desquels enfants Jean est l'aîné, et le modèle de tous les autres. Ce privilége ne fut accordé qu'à lui seul. Jésus-Christ lui donna sa Mère pour être la sienne, et Jean à sa Mère pour son fils. Il l'assista toujours en cette qualité, la servit et la consola beaucoup plus parfaitement, que si elle eût été sa mère naturelle.

Saint Jean demeura si enrichi de ce trésor, et si honoré d'une telle Mère, que dès l'heure même il la tint comme la sienne, afin

de la servir, de l'accompagner, et de lui obéir soigneusement, comme celui qui savoit fort bien la valeur de ce présent, l'affection avec laquelle Notre-Seigneur le lui avoit donné, et que cela l'obligeoit d'y correspondre de sa part.

De fait il assista la très-sainte Vierge au pied de la croix, jusqu'à ce que Notre-Seigneur ayant rendu le dernier soupir, un soldat lui perça le côté d'un coup de lance, et en fit rejaillir le sang et l'eau. Saint Jean se rendit si attentif à ce mystère, qu'il vit le sang et l'eau, et les distingua, ce dont il a porté témoignage, en disant que sa déposition est vraie : parce que de ce saint côté du nouvel Adam, l'Église fut formée, comme Ève du côté du vieil Adam, et de cette Fontaine de vie ont dérivé les sacrements de l'Église. Il faut aussi croire que saint Jean se trouva présent, quand on détacha de la croix le corps du Sauveur, que sa très-sainte Mère reçut entre ses bras, et qu'il aida à le porter dans le sépulcre.

Enfin, Marie-Magdeleine étant venue le matin du dimanche au sépulcre du Sauveur, et ne l'ayant point trouvé, elle courut le dire à saint Pierre et à saint Jean, comme aux disciples, qui aimoient et étoient mieux aimés de Notre-Seigneur. Ils accoururent au sépulcre, où saint Jean, qui étoit plus jeune et plus prompt, arriva le premier ; néanmoins son humilité et sa modestie l'empêcha d'y entrer, jusqu'à ce que saint Pierre fût venu; et y entrant après lui, il comprit les saintes Écritures qui parlent de la résurrection de Jésus-Christ, et qu'il n'avoit pu entendre jusqu'alors.

Depuis que Notre-Seigneur eut apparu glorieux et triomphant aux apôtres, saint Jean et les autres disciples allèrent pêcher avec saint Pierre, et ayant passé toute la nuit, sans pouvoir prendre un poisson, le lendemain au matin Notre-Seigneur leur apparut sur le bord du lac où ils pêchoient, sans qu'ils le reconnussent. Il leur demanda s'ils avoient quelque chose à manger : à quoi ils firent réponse, qu'ils n'avoient encore rien pris. Alors il fit jeter les filets au côté droit de la barque; il se trouva tant de poissons, que les filets rompoient, et ils ne les pouvoient tirer.

Saint Jean voyant ce miracle (comme celui qui avoit la vue plus subtile, et qui connoissoit plus familièrement Jésus-Christ)

reconnut aussitôt que c'étoit son Maître ; et dit à Pierre : *C'est Notre-Seigneur*. Alors Pierre plein de ferveur, se jeta dans l'eau, et vint à Jésus-Christ. Saint Jean et les autres disciples abordèrent dans la barque, et mangèrent avec Notre-Seigneur des poissons qu'ils avoient pêchés. Après dîner Jésus-Christ recommanda son Église à saint Pierre, et le faisant pasteur universel de tout son troupeau, l'avertit de le suivre, et qu'il le glorifieroit en sa mort.

Comme saint Pierre le suivoit corporellement, il vit saint Jean qui venoit après lui : alors il demanda à Notre-Seigneur ce qui arriveroit de Jean, et s'il seroit si heureux que de mourir aussi pour l'amour de lui : car saint Pierre aimoit tendrement saint Jean, tant à cause qu'il étoit généreux, aimable et rempli d'excellentes vertus, que parce qu'il étoit le favori de Jésus-Christ. Saint Jean dit lui-même, que Notre-Seigneur répondit à cette demande de saint Pierre : *Si je veux qu'il demeure ainsi, jusqu'à ce que je vienne, que vous importe cela? suivez-moi, vous.* Il ajoute que les autres disciples prenant pied sur la parole, conjecturèrent de là que saint Jean ne devoit point mourir, encore que Notre-Seigneur ne l'eût pas dit; mais seulement que s'il lui plaisoit qu'il demeurât en cette vie jusqu'au temps de sa venue, saint Pierre ne s'en devoit pas soucier, mais seulement de suivre Jésus-Christ, comme il le lui commandoit.

Quoique le saint Évangéliste y ait donné cette interprétation, et expliqué ce que vouloit dire Notre-Seigneur par ces paroles ; néanmoins il s'en est trouvé que faisant un faux fondement là-dessus, on dit que saint Jean n'est pas encore mort, et qu'il ne mourra pas jusqu'à ce que Notre-Seigneur vienne juger les vivants et les morts. Mais c'est bien la vérité, que le saint apôtre mourut; et que ce que Notre-Seigneur vouloit dire par là, c'étoit, que s'il vouloit que saint Jean demeurât sans mourir en croix pour lui, jusqu'à la sa mort, ou jusqu'à ce qu'il vînt châtier les Juifs, et détruire Jérusalem par l'armée des romains. Pierre n'avoit rien à dire là-dessus, ni ne se devoit soucier de ce qui ne le touchoit pas. Voilà ce que l'on trouve de saint Jean en l'histoire évangélique.

De plus saint Luc écrit dans les Actes des apôtres, qu'après l'As-

cension de notre Rédempteur, Pierre, Jean, Jacques et André s'assemblèrent au Cénacle, avec les autres apôtres, comptant Jean immédiatement après saint Pierre. Il dit de plus, qu'un jour saint Pierre et saint Jean allant sur les trois heures du soir faire oraison au temple de Jérusalem, ils trouvèrent à la porte du temple, que l'on nomme Spécieuse, un pauvre âgé de quarante ans lequel étoit sorti boiteux du sein de sa mère, et qui leur demanda l'aumône. Les saints apôtres la lui donnèrent beaucoup meilleure qu'il n'espéroit, en le guérissant, et le prenant par la main de manière qu'il alloit sautant de joie, et entra avec eux dans le temple.

Le peuple s'en étonna fort, et toute la ville faisoit bruit de ce miracle : si bien que les prêtres et les magistrats, pour prévenir le dommage qui leur en pouvoit advenir, se saisirent de saint Pierre et de saint Jean, et les mirent en prison : ils les délivrèrent après, les menaçant, et leur enjoignant, sous de très-grièves peines, qu'ils ne parlassent plus de Jésus-Christ : mais ils obéirent plutôt à Dieu qu'aux hommes; prêchant Jésus-Christ au peuple, et leur témoignant ce qu'ils avoient vu et entendu de lui. Les douze apôtres furent alors pris, entre lesquels étoit saint Jean, et fouettés pour n'avoir pas obéi aux commandements des Juifs.

Le diacre saint Philippe prêcha à Samarie, et convertit par ses miracles beaucoup de gens à la foi de notre Rédempteur. Les apôtres considérant l'occasion qui se présentoit de publier l'Evangile, résolurent que saint Pierre et saint Jean allassent à Samarie, pour confirmer les nouveaux convertis, et leur donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains (car ils ne l'avoient pas encore reçu) et achever de convertir les autres. Saint Pierre, qui étoit le chef de tous les apôtres, et saint Jean l'un des principaux, égal aux autres en la charge et en la puissance apostolique, y descendirent : et étant arrivés à Samarie, firent oraison pour les convertir; ceux-ci reçurent visiblement le Saint-Esprit par l'imposition des mains, puis en retournant à Jérusalem, ils prêchèrent en plusieurs villages de la province de Samarie, et firent des choses merveilleuses.

Saint Paul écrivant aux Galates, dit qu'étant venu à Jérusalem,

par révélation divine, saint Pierre, saint Jean, et saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, qui étoient les colonnes de l'Église, firent alliance avec lui, et s'accordèrent entr'eux qu'ils prêcheroient aux Juifs, et Paul avec Barnabé aux Gentils.

Outre ce que nous trouvons en l'Ecriture sainte de ce glorieux apôtre, favori de Notre-Seigneur, il faut développer les histoires ecclésiastiques, et voir ce que les auteurs écrivent de la vie et de la mort de saint Jean.

En premier lieu, il semble que c'est une chose hors de doute, qu'après que le saint apôtre avoit satisfait à sa charge apostolique, d'éclairer les peuples par sa prédication, son principal soin étoit d'accompagner et de servir la très-sainte Vierge qu'il tenoit pour sa Mère : de sorte que pendant qu'il fut à Jérusalem et en Judée, il l'assista et la servit avec beaucoup d'affection et de respect. Depuis il alla à Ephèse, ville capitale de l'Asie, qui lui étoit tombée en partage, pour y répandre la semence du ciel. Il mena la très-sainte Vierge avec lui, laquelle y demeura quelque temps, ainsi que l'on tire du concile d'Ephèse, en une lettre écrite au clergé de Constantinople. Il continua ce soin pendant que la très-sainte Vierge demeura en ce monde; à savoir durant vingt-trois ans, selon la plus probable opinion, depuis la mort de Notre-Seigneur.

Mais qui pourroit raconter toutes les grâces et les faveurs que reçut durant ce temps-là le bien-aimé disciple de Notre-Seigneur, vivant et conversant avec la Mère de Jésus-Christ, et la sienne, qui se montrant si bénigne à l'endroit des pécheurs, que faisoit-elle envers celui qui étoit si saint? Quels entretiens, quels discours de la très-pure Vierge et de saint Jean? Quelles lumières? quelles splendeurs? quelles embrasements et quelles ardeurs sentoit le Fils bien-aimé, quand il entendoit les paroles de sa Mère sortir de ce cœur illuminé et enflammé de l'amour divin? Combien de fois demeuroit-il élevé et ravi de la voir et de l'ouïr? Avec quelle humilité et abjection la servoit-il, considérant que cette glorieuse Vierge étoit la Mère de Dieu? Cela se peut bien mieux penser qu'exprimer.

Saint Jean prêcha en Asie la doctrine céleste qu'il avoit puisée

dans l'école de Notre-Seigneur, et fonda sept églises dans les sept principales villes, à savoir : à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Philadelphie, à Sardis et à Laodicée. En toutes il ordonna des prêtres pour administrer les sacrements aux chrétiens qui y étoient déjà : en sorte que cette province, qui étoit naguère comme une obscure forêt, habitée de bêtes farouches, et comme une terre en friche, fut changée en un jardin délicieux, et arrosée des douces pluies du ciel.

Mais le cruel empereur Domitien ayant succédé à Tite son frère, et ému la deuxième persécution contre l'Église ; quelques méchants philosophes, ennemis du saint apôtre, et de la religion qu'il prêchoit, se servant de cette occasion, le firent prendre par le proconsul d'Asie. Celui-ci l'envoya à Rome, pour aller rendre raison de soi devant Domitien, et être châtié comme ennemi capital des dieux de l'empire, maître et prédicateur d'une religion nouvelle.

Il fut mené à Rome, enchaîné, étant déjà vieux, et présenté à l'empereur, qui lui fit quelques questions, auxquelles le saint répondit, mais non pas au gré de Domitien. Métaphraste dit qu'il fit plusieurs miracles devant lui, chassant des légions entières de diables des corps, guérissant des maladies incurables, et ressuscitant des morts. Tout cela n'empêcha pas que ce tyran, qui étoit plus méchant que les bêtes sauvages, ne le fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante pour y finir sa vie. Il fut dépouillé, puis battu de verges (comme les Romains avoit accoutumé de traiter ceux qui étoient condamnés à la mort) : après cela on le mit dans la chaudière en présence du sénat, et d'une multitude infinie de peuple, qui avoit accouru à ce spectacle.

Saint Jean entrant dans la chaudière, le feu perdit sa force ; l'huile qui bouilloit se convertit en une rosée du ciel, et le tourment en un bain : le feu pardonna au saint, et brûla les ministres de cette impiété. Saint Jean sortit de la chaudière plus pur, plus brillant et plus vigoureux qu'il n'y étoit entré. L'empereur s'étonna de ce succès, et admirant ce grand miracle, n'eut pas la hardiesse de faire mourir ce saint apôtre : Notre-Seigneur l'ordonnant ainsi, parce qu'il se vouloit servir de lui en d'autres plus

grandes choses. Domitien le relégua dans l'île de Pathmos, qui est une des Sporades, proche de l'île de Candie, afin qu'il travaillât aux mines (ainsi que le rapportent Victorin de Poitiers, et Primate).

Saint Jean fut donc conduit en cet exil de Pathmos, où il commença à jeter les rayons de la lumière, et à faire éclore les premières splendeurs de l'Évangile sur les habitants de l'île, qui étoient barbares et idolâtres. Par le moyen de la doctrine que le divin apôtre leur enseigna, ils ouvrirent les yeux pour voir la clarté que Dieu leur envoyoit par lui, se convertissant à Jésus-Christ, s'apprivoisant, et s'assujettissant peu à peu aux douces voix du saint Évangile.

Comme il étoit à Pathmos, il eut d'admirables lumières et de grandes révélations de Notre-Seigneur. Il écrivit l'Apocalypse, c'est-à-dire, la révélation, de laquelle il dit au commencement du premier chapitre, que Jésus-Christ lui envoya cette révélation par un ange, et que bienheureux est celui qui lit, et qui écoute les paroles de cette prophétie, et observe ce qui y est écrit. Elle est en effet un abîme sans fond, qui contient le succès de l'Église jusqu'à la fin du monde, sons de telles figures et énigmes, qu'il est besoin que le même Jésus-Christ, qui l'a révélé à saint Jean, donne son esprit pour les pouvoir entendre et interpréter. C'est pourquoi saint Denys d'Alexandrie dit qu'à son jugement les choses qui sont écrites dans ce livre surpassent la portée humaine, et qu'il y a un sens caché et merveilleux, qu'il admiroit et révéroit sans l'entendre. Saint Jérôme parlant de l'Apocalypse, ajoute ceci : *L'Apocalypse de saint Jean contient autant de mystères que de paroles : c'est-à-dire peu, parce que toute la louange que je lui saurois donner, ne sera rien au prix de celle que mérite un tel livre.* Il dit en un autre passage, que l'Apocalypse de saint Jean en l'écorce de la lettre contient le sens et les secrets de l'Eglise.

Environ ce temps-là, l'empereur Domitien fut tué à Rome, parce que le monde ne le pouvoit plus supporter; le sénat révoqua tout ce qu'il avoit fait, et annula ses décrets et ses arrêts. Nerva, homme modeste, lui ayant succédé, rappela au ban tous ceux que

Domitien avoit exilés : entre lesquels fut notre grand apôtre, qui ne laissoit pas nonobstant tout cela, de se tenir en l'île de Pathmos. Il voulut enfin retourner à Ephèse, pour gouverner les églises de l'Asie; de quoi tous les insulaires furent fort affligés, tâchant de le retenir par leurs larmes et leurs regrets, craignant de perdre un tel maître, et la lumière céleste qu'ils avoient reçue par son moyen. Quoique le saint apôtre eût compassion d'eux, néanmoins il ne pouvoit plus demeurer avec eux, parce que Notre-Seigneur lui commandoit autre chose.

Alors Métaphraste dit, qu'ils le supplièrent instamment, puis qu'il n'y avoit pas moyen de l'arrêter davantage, qu'il laissa par écrit ce qu'il leur avoit enseigné comme l'ombre de son corps, et le crayon de son esprit. Il jeûna et commanda au peuple de jeûner, et s'en alla sur le haut d'une montagne avec Procore, l'un des sept diacres, où il entra en une très-haute contemplation. Pendant qu'il étoit ravi en Dieu, l'on ouït d'horribles tonnerres, foudres et éclairs, qui firent trembler Procore, encore que le saint évangéliste fût fort assuré; et après un éclat épouvantable, il sortit une une voix qui dit : *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu, et Dieu étoit le Verbe.* On vit se vérifier par là le nom que Jésus-Christ donna à saint Jean, quand il l'appela enfant du tonnerre.

Métaphraste rapporte cela, et tient que saint Jean composa son Évangile à Pathmos, et le dicta à Procore, qui l'écrivit : c'est l'opinion de Théophylacte, de Nicéphore, de Dorothée, et de Procore. Néanmoins d'autres auteurs plus graves, Isidore et Grégoire de Tours, avec la plupart des modernes, disent (ce qu'écrit saint Jérôme) que saint Jean ayant lu les Évangiles de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc, et approuvé ce qui y est contenu, il écrivit son Évangile, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs d'Ebion et de Cérinthe, hérétiques qui nioient la divinité de Jésus-Christ; ce qui fut cause qu'il commença son Évangile par la génération éternelle du Verbe. Car comme il écrit de Jésus-Christ Dieu et homme, il devoit déclarer (selon la règle

de l'histoire) sa divinité et son humanité, afin que nous sussions qui il étoit.

Les autres évangélistes (ainsi que disent saint Jérôme et saint Augustin) écrivent de Notre-Seigneur, ce qui regarde son humanité, sa vie, et les miracles qu'il fit, auxquelles choses il se montroit Dieu. Saint Matthieu commence son Évangile par la génération temporelle de Jésus-Christ; saint Luc, par le sacerdoce de Zacharie, et saint Marc, par la prophétie de Malachie et d'Isaïe, et par la prédication de saint Jean-Baptiste. Le premier a la face d'homme, le second d'un bœuf, le troisième d'un lion : mais notre saint Jean vola par dessus eux tous, comme un aigle, traversant les éléments, les cieux, les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins, enfin tout ce qui est visible et créé, il vola jusque dans le sein du Père éternel; il fixa ses yeux aquilins sur la roue de ce divin et éternel Soleil, et vit d'un regard assuré, que tout ainsi que le rayon naît du soleil, de même le Verbe naît du Père : et comme du soleil et du rayon procède la chaleur, ainsi du Père éternel et de son Fils procède le Saint-Esprit comme un feu d'amour.

Il vit de plus, que des trois personnes de la très-sainte Trinité, égales, coéternelles et consubstantielles, et unies entre elles en une essence, dérivent comme de leur force par une manière ineffable, toutes les choses créées ; ce fut pourquoi il dit : *Toutes choses sont faites par lui et rien n'est fait sans lui.* Il vit le néant de toutes les choses en soi, et leur être dans le Verbe, où elles vivent et se conservent : *Ce qui étoit fait en lui étoit vie.*

Non-seulement cet aigle céleste vola si haut; mais à la façon de l'aigle, du plus haut du ciel, il s'en vint fondre sur la terre, et regarda ce même Verbe éternel couvert de notre chair ; *Et le Verbe a été fait chair.* Mais de telle sorte, que pour cela il n'a pas souillé ni terni sa beauté, sa splendeur n'en est point diminuée, ni l'immense lumière de sa divinité obscurcie. Il vit la bégnité, la douceur, et la familiarité de ce même Verbe avec les hommes, duquel il dit, qu'il habita et demeura parmi nous. Il vit l'abondance de sa gloire, et que c'étoit comme la gloire du Fils de Dieu, unique

du Père : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire de l'unique du Père*. Enfin il le vit plein de grâce, et si rempli qu'il n'y a grâce au ciel, ni sur la terre, aux anges ni aux hommes, qui ne soit dérivée de cette Fontaine de grâce. Voilà pourquoi il a dit : *Plein de grâce et de vérité, de la plénitude duquel nous avons tous été remplis.*

Ce n'est pas seulement au commencement qu'il traite si hautement de la divinité de Jésus-Christ ; mais il la confirme et déclare partout son Évangile, pour détruire, ainsi qu'il a fait, toutes les erreurs que les hérétiques de son temps, et ceux qui depuis sont sortis de l'enfer, ont ramassées contre cette très-importante vérité. Aussi saint Jean Chrysostôme étonné de lui voir prendre un vol si haut, et pénétrer des mystères si profonds, dit ces paroles : *Saint Jean, au dire de saint Luc, étoit un homme ignorant, qui n'avoit jamais étudié avant que d'être apôtre, ni depuis. C'étoit un pêcheur, dont on ne pouvoit entendre d'autre discours que de son art de la pêche, des rivières, des hameçons, des filets, des poissons, et de choses semblables : Neanmoins ce pauvre pêcheur monta sur la terre, sur la mer, sur les nues et sur les cieux mêmes ; et surpassant Platon, Pythagore, et tous les autres philosophes, il s'éleva par-dessus les anges, les vertus, les chérubins et les séraphins, pour aller pêcher ce poisson dans ce vaste océan de la Divinité, dont étant rassasié, il dit ces admirables paroles* : Au commencement étoit le Verbe. *Il ne se contenta pas de l'écrire et de le dire ; mais qui plus est, il le persuada à tout le monde, et le prêcha non point en quelque lieu à l'écart ; mais sur le très-illustre théâtre de tout le monde, en la province de l'Asie-Mineure, mère des bons esprits, et des grands philosophes. Et ainsi que de la Vérité éternelle naquit de la Vierge Marie, par laquelle la justice céleste nous regarda, vainquit le diable, et nous délivra de sa tyrannie : de même la vérité sortant de l'âme pure de saint Jean, couchée en ses écrits, combat pour nous contre l'impiété hérétique, et surmonte les hérétiques qui sont des ministres et des instruments de Satan.* Et saint Ambroise dit aussi : *Notre pêcheur à renversé toutes les hérésies avec ces trois mots : Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu.*

C'est pourquoi l'Église a ordonné qu'à la fin de la messe on dit l'Évangile de saint Jean, à cause que c'est une brièvе confession de notre foi, un témoignage et une déclaration des principaux mystères de notre sainte religion. Tout ce que les hérétiques ariens ont inventé et enseigné contre la divinité de Jésus-Christ, s'évanouit par les seules paroles de l'Évangile, comme les ténèbres sont dissipées par la clarté du soleil. Peut-être que lorsque cette horrible tempête des ariens affligea l'Église, les fidèles par dévotion portoient sur eux l'Évangile de saint Jean écrit, (ainsi que beaucoup font encore aujourd'hui) pour montrer qu'ils étoient catholiques et ennemis des hérétiques ; comme encore à présent plusieurs catholiques du Septentrion portent les chapelets et les rosaires de Notre-Dame à leur col pour montrer qu'ils sont catholiques.

Non-seulement les fidèles catholiques ont révéré l'Évangile de saint Jean, mais même les philosophes païens se sont étonnés du haut style et de la majesté de ses sentences, ainsi qu'ont remarqué Eusèbe, Cyrille, saint Chrysostôme et saint Basile. Saint Augustin écrit dans ses confessions, qu'il avoit lu en quelques livres des philosophes platoniciens le commencement de l'Évangile de saint Jean. Et au livre de la cité de Dieu il allègue, qu'un philosophe platonicien disoit, que ces paroles devoient être écrites en lettres d'or, aux lieux les plus éminents de l'église, afin que chacun les pût lire.

Le saint apôtre revint de l'île de Pathmos en la ville d'Ephèse, où il fut reçu par tous les chrétiens avec une grande joie, comme père, pasteur et maître de leurs âmes. Il demeura à Ephèse, fondant et gouvernant, comme dit saint Jérôme, les églises d'Asie, où il fit indubitablement plusieurs grands miracles en confirmation de notre sainte foi, et de l'Évangile qu'il avoit écrit et prêché : spécialement à cause qu'Apollonius de Thiane vivoit de son temps à Ephèse, lequel étoit un grand magicien qui enchantoit le peuple avec des vanités qu'il faisoit par art diabolique, et il étoit adoré comme un dieu. Il s'en étoit fui de Rome, où l'empereur Domitien le tenoit prisonnier; se rendant invisible, et se

sauvant à Ephèse. Il est à croire que le saint évangéliste eût de grandes disputes avec lui, aussi bien que saint Pierre contre Simon le magicien, et qu'il fit plusieurs miracles pour détruire les fausses apparences de cet enchanteur.

Procope a écrit un livre de saint Jean l'évangéliste, où il raconte plusieurs miracles du saint apôtre. Isidore en la vie qu'il écrivit du saint apôtre, dit ceci : *Une des vertus de saint Jean l'évangéliste étoit de faire des miracles ; il changeoit les feuilles des arbres en or, les cailloux en pierres précieuses, et puis les remettoit en leur première nature. Il ressuscita une veuve, et rendit la vie à un corps mort d'un jeune garçon : il but du poison, qui ne lui fit aucun mal, et ressuscita ceux qui étoient morts d'en avoir bu.* Le miracle d'avoir converti en or les feuilles des arbres champêtres, est raconté par Métaphraste en cette sorte :

Il y avoit un riche chrétien qui, par diverses infortunes, tomba en pauvreté, et si engagé d'une infinité de dettes, qu'il lui étoit impossible de les payer. Ce pauvre homme fut tellement poursuivi par ses créanciers, que pour se délivrer des misères d'une si triste vie, il resolut de se donner la mort de ses propres mains. Il demanda à un juif, grand magicien, un breuvage pour s'empoisonner : celui-ci lui en donna un, mais quand ce vint à l'avaler (à cause qu'il étoit chrétien), il fit le signe de la croix, et la vertu de la croix fut si grande, que le poison ne lui fit aucun mal. Il s'en alla plaindre au juif, de ce qu'il lui avoit donné un poison sans effet, et le pria de lui en procurer un autre plus prompt et plus fort. Le juif n'y manqua pas ; et le chrétien tremblant et suant, comme celui qui est à l'agonie de la mort, fit le signe de la croix sur le breuvage et l'avala sans qu'il en sentit aucun mal, parce que le signe de la sainte croix avoit par sa vertu surmonté la force du venin.

Le chrétien demeura bien étonné, et retourna vers le juif en colère de ce qu'il le trompoit ainsi. Le juif savoit les drogues qu'il avoit mêlées, et qu'un homme en les avalant ne pouvoit humainement vivre, ce dont il en fit l'épreuve sur un chien, qui mourut aussitôt qu'il en eût avalé : il demanda au chrétien ce qu'il faisoit avant de le prendre. Il lui dit qu'il ne faisoit rien que le signe de

la croix, selon la coutume des chrétiens, et puis qu'il avaloit le poison. Le juif reconnut par là que la croix étoit si puissante, qu'elle faisoit perdre la force du venin. Alors touché intérieurement de Dieu, il se vint jeter aux pieds du glorieux apôtre saint Jean pour être chrétien, et lui raconta le motif qui l'y avoit excité.

L'apôtre le reçut bénignement, le catéchisa en la foi, puis le baptisa ; et sachant en quelle nécessité étoit l'autre pauvre chrétien, accablé d'angoisse et de tristesse, il le consola doucement, et lui commanda de lui aller cueillir un fagot d'arbres. L'homme les lui apporta incontinent, et le saint leur donnant la bénédiction avec le signe de la croix, à l'instant ces arbres furent convertis en fin or. Le Saint lui commanda de payer ses dettes de cet or, et de s'entretenir du reste, en remerciant Dieu qui l'avoit délivré par la vertu de sa sainte croix, et que dorénavant il eût plus de confiance en Notre-Seigneur, qui se montre Père très-bénin en tout.

Il témoigne bien plus sa charité en une autre action, que le même auteur raconte de cette sorte. Le saint apôtre alloit d'Ephèse aux autres villes, pour y établir les fondements de notre sainte religion : entre autres il fut en une certaine ville pour y mettre un évêque, auquel il recommanda au nom de Jésus-Christ un jeune garçon, qu'il vit là, lequel avoit bonne grâce et un bel esprit, et le pria de le nourrir, et de le rendre capable de servir Notre-Seigneur. L'évêque prit ce garçon en sa maison, et lui montra le chemin de la vie éternelle, le traitant comme un dépôt sacré qu'il avoit reçu de l'apôtre. Du commencement il lui tenoit la bride courte, mais depuis il la relâcha, et lui laissa trop de liberté; de sorte qu'il se débaucha et se perdit dans les mauvaises compagnies, ne voulant plus rien endurer de personne. Il s'adonna aux jeux et aux débauches, s'abandonnant peu à peu aux vices qui suivent les plaisirs du monde : enfin il tomba en un si profond abîme de méchancetés, qu'il devint capitaine des voleurs.

Quelques temps après l'apôtre repassant par la même ville, demanda de ses nouvelles : l'évêque les larmes aux yeux, confus et honteux, lui dit le mauvais train qu'il menoit, et les moyens qu'il avoit pris pour l'en tirer. Alors saint Jean s'écria. *Est-ce donc*

là comme vous avez gardé l'âme de mon frère? et sans plus tarder, il monta à cheval prenant un guide pour aller trouver ce garçon parmi la troupe des voleurs. Le jeune homme l'ayant aperçu de loin, s'enfuit, et le saint vieillard le suivit en lui disant tout haut: *Mon fils, pourquoi fuis-tu devant ton père, toi qui es armé, contre celui qui n'a ni verge ni bâton. Je rendrai compte de toi à Jésus-Christ, et mourrai de bon cœur pour toi, comme Notre-Seigneur est mort pour nous, je donnerai mon âme pour la tienne.*

Ce cœur endurci de l'enfant prodigue fut si attendri de ces amoureuses paroles, qu'il s'arrêta, et se vint jeter aux pieds du saint Père, tout tremblant et éperdu, cachant sa main droite qui avoit répandu tant de sang. Le saint mouillé de larmes, se prosterna aux pieds du jeune homme, lui baisa la main qu'il cachoit de honte, et lui promit d'obtenir le pardon de ses péchés envers Notre-Seigneur. Il le mena à l'église, le fit jeûner plusieurs jours, et continuer en oraison. Le saint jeûna aussi, pria pour lui, et lui obtint tant de grâces de Dieu, que le voyant tout à fait changé et parfait, il lui donna la charge d'une église pour la gouverner: montrant par cet acte généreux, un bel exemple aux prélats du soin et du zèle qu'ils doivent avoir des âmes de leurs sujets, et nous enseignant que la vraie pénitence rend à l'homme la grâce qu'il a perdue par la misérable servitude du péché.

Cela n'est pas surprenant de voir un si cordial amour envers ce jeune pécheur, de celui qui aimoit tant Jésus-Christ; il connoissoit bien ce que cet âme lui avoit coûté, ayant vu au pied de la croix le sang qui avoit été répandu pour elle. Il étoit si embrasé du feu divin et de la charité du prochain, qu'il n'avoit d'autre parole en la bouche, ni d'autre doctrine à donner à ses disciples, sinon qu'ils s'entr'aimassent les uns les autres. Car, comme dit saint Jérôme, cet amoureux apôtre étant déjà si vieux, qu'il le falloit porter à l'église, et ne pouvoit presque parler, il ne disoit autre chose aux fidèles qui s'assembloit à l'église, que: *Mes petits enfants, entr'aimez-vous.* Ses disciples étant enfin ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui demandèrent pourquoi il ne leur disoit que cela?

Le saint leur répondit : *Parce que c'est le commandement de Dieu, lequel étant accompli, c'est assez, car il suffit seul.*

Quoique saint Jean fût très-doux envers tous, il étoit fort sévère aux hérétiques, comme nous l'apprend de ce qu'en écrit Eusèbe, alléguant saint Polycarpe pour son auteur. Un jour Notre-Seigneur inspira saint Jean d'aller au bain, et comme il entroit, on lui dit que l'hérétique Cérinthe y étoit. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient : *Sortons d'ici et n'entrons point dans le bain, où se lave Cérinthe, ennemi de la vérité, de peur que la maison ne tombe sur nous, et que nous ne soyons ensevelis dans les ruines avec lui.* Nous voyons par cette exemple, combien l'hérétique est abominable devant Dieu, et que nous le devons fuir en tous lieux.

Enfin le saint apôtre étant déjà chargé d'années et de mérites, souhaitant d'aller voir son cher Maître au ciel, il eut révélation qu'il vouloit accomplir ses désirs, et le rendre jouissant de sa gloire. Un jour, après qu'il eut averti ses disciples, et dit ce qui leur étoit pour lors convenable, il s'en alla avec eux sur une montagne, où il avoit accoutumé de faire oraison. Il y fit creuser une fosse, pour y enterrer son corps : puis s'armant du signe de la croix, il dit : *Mon Seigneur Jésus-Christ, soyez avec moi.* Et à ceux qui étoient là présent : *La paix demeure avec vous, mes frères.* Il jeta son manteau dans la fosse; puis y descendit, où étant entouré d'une resplendissante lumière, il rendit l'âme à Dieu, au grand regret de tous ses disciples, qui perdoient un tel père, un tel maître et pasteur, voyant coucher ce soleil, qui éclairoit le monde, et qui repoussant les ténèbres de l'ignorance, faisoit paroître la lumière de la doctrine céleste.

La plupart des saints et les anciens docteurs racontent la mort de saint Jean, comme Tertullien, Eusèbe de Césarée, qui cite saint Irénée, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Isidore, saint Grégoire de Tours, Nicéphore Calixte et Métaphraste. Outre tant de graves auteurs qui en parlent, cette vérité est confirmée par l'épître que le pape saint Célestin écrivit au concile d'Ephèse; et en une autre que le même concile envoya au sénat de Constantinople. Polycarpe, évêque d'Ephèse, et très-ancien

théologien, écrivant au pape saint Victor, assure que saint Jean mourut à Ephèse. C'est le plus certain : encore qu'il s'en trouve qui ont écrit, que saint Jean n'est pas encore mort; mais qu'il est dans le Paradis terrestre, d'où il viendra avec Enoch et Élie prêcher contre l'Antechrist.

Quelques docteurs assurent que saint Jean est au ciel en corps et en âme, entre lesquels sont le vénérable Bède, saint Thomas, et d'autres modernes. Ils se fondent sur ce qu'il mourut sans douleur, et que l'on ne sait si son corps est enterré, et sur ce que (selon l'opinion de quelques-uns) ceux qui ressuscitèrent avec Notre-Seigneur, allèrent au ciel en corps et en âme.

Le glorieux apôtre mourut le vingt-septième jour de décembre, l'an de grâce 101, soixante et huit ans après la Passion de Notre-Seigneur. Les auteurs ne sont pas d'accord quel âge il avoit quand il mourut : les uns lui donnent plus de cent ans, les autres quatre-vingt-dix-neuf, et quelques-uns quatre-vingt-treize. La cause de cette diversité vient de ce que l'on ignore quel âge il avoit quand Notre-Seigneur l'appela pour en faire son apôtre; car les uns disent qu'il avoit vingt-deux ans, les autres vingt-huit, d'autres plus, et chacun dit ses raisons et ses conjectures pour prouver son opinion.

Deux choses semblent être bien certaines, l'une, que saint Jean étoit jeune, quand Notre-Seigneur l'appela, et le plus jeune de tous les apôtres : l'autre, que depuis l'ascension de Notre-Seigneur aux cieux, il vécut soixante et huit ans, auxquels en ajoutant les trois ans qu'il accompagna Notre-Seigneur en sa vie et en sa mort, font soixante et onze. S'il avoit vingt-deux ans quand il fut appelé, suivant l'opinion du cardinal Baronius, il décéda donc âgé de quatre-vingt-treize ans. Toutefois cela n'importe guère pour déclarer les vertus et les grandeurs de saint Jean, ni à notre édification, qui sont les deux principaux points que nous devons rechercher en la description de sa vie.

Saint Jean ne prêcha pas seulement en Judée et en Asie : mais aussi en la Phrygie, spécialement à Hiéropolis, où Métaphraste dit qu'il resta jusqu'à ce que l'apôtre saint Philippe y arriva. Il

semble aussi qu'il prêcha aux Parthes : car la première épître des trois Canoniques qu'écrivit sant Jean, étoit anciennement intitulée et adressée aux Parthes. On croit même qu'il alla jusqu'aux Indes, et éclaira de sa doctrine céleste les Indiens, ainsi que l'écrivent les Pères Jésuites qui habitent maintenant en ces quartiers-là, pour y planter l'Évangile. Ce glorieux apôtre avec son Évangile et l'Apocalypse, écrivit encore trois épîtres, que l'Église tient pour Canoniques, lesquelles encore qu'elles soient courtes en paroles, sont néanmoins longues et abondantes en sentences, brûlantes de flammes d'amour et de charité.

Outre les miracles que fit saint Jean durant sa vie, il en a fait plusieurs autres depuis son décès, entre lesquels Théodose et Nicéphore recontent, que l'empereur Théodose étant sur le champ de bataille avec son armée, prêt à combattre le tyran Eugène, la nuit de devant le combat, priant et demandant à Dieu qu'il le favorisât, les glorieux apôtres saint Jean l'Évangéliste et saint Philippe lui apparurent, vêtus de blanc, et montés sur des coursiers blancs ; ils l'encouragèrent et lui commandèrent de livrer la bataille à l'ennemi, parce qu'ils l'aideroient, et lui donneroient la victoire. Théodose combattit et vainquit miraculeusement, Dieu ayant envoyé un tourbillon en sa faveur, qui frappoit droit aux yeux des ennemis, et les aveugloit, jusqu'à repousser sur eux les traits qu'ils tiroient contre les gens de Théodose.

Saint Jean Chrysostôme étant en oraison, saint Jean l'Évangéliste lui apparut, et lui donna un livre, en lui disant qu'il lui feroit facilement entendre l'Écriture sainte, et que par ce moyen aucune difficulté ne l'arrêteroit.

Saint Grégoire, pape, avoit une chemise de saint Jean l'Évangéliste, qu'il tenoit comme un trésor inestimable. Jean diacre dit, en effet, dans la vie de saint Grégoire, que Dieu faisoit de grands miracles par elle, et qu'en la déployant au temps d'une trop grande sécheresse, il pleuvoit aussitôt ; lorsque les pluies étoient trop importunes, elle faisoit venir le beau temps. Les lampes qui étoient allumées devant l'autel où cette précieuse relique étoit

posée, s'allumoient quelquefois miraculeusement d'elles-mêmes, et leur huile ne se consumoit point.

Saint Grégoire de Tours assure qu'à Ephèse, au lieu où le saint Évangéliste écrivoit son Évangile, quoiqu'il fût découvert et sans toit, quand il pleuvoit partout aux environs, il n'y tomboit jamais une goutte d'eau ; Notre-Seigneur honorant ainsi le lieu où saint Jean avoit composé son Évangile, et mis par écrit de si profonds secrets, pour nous en servir, et les garder comme de riches et inestimables trésors départis par la main libérale de Dieu.

Mais qui pourroit en un si petit discours comprendre le grand nombre des vertus, des priviléges et des excellences du saint apôtre et évangéliste saint Jean, et rapporter les louanges et les titres d'honneurs que les saints docteurs lui donnent ? Saint Denis l'Aréopagite l'appelle soleil de l'Évangile, et âme sacrée, disant qu'il se réjouit de ce qu'il étoit si aimé de Celui qui est vraiment aimable et désirable, et digne d'être souhaité. Origène ajoute : *Saint Jean théologien, surpasse toute créature visible et invisible, pénètre les plus hauts mystères, étant comme déifié en Dieu, il se surmonta lui-même : et passsant au travers des créatures, il parvint au principe et à l'origine de toutes choses, où il ouït une seule parole par laquelle elles furent toutes faites.*

Saint Jean Chrysostôme dit, que les anges eux-mêmes apprirent plusieurs choses de saint Jean qu'ils ne savoient pas avant qu'il les eût dites ; et il le prouve par ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Afin que l'Eglise découvre maintenant aux principautés et aux puissances la diverse et abondante sagesse de Dieu.* Saint Chrysostôme ajoute : *Que les anges, les chérubins et les séraphins écoutoient attentivement saint Jean, et que ce nous est beaucoup d'honneur, qu'ils aient appris avec nous ce qu'ils ignoroient.*

On lit dans saint Augustin : *Quand nous entendons dire quelque chose de la vertu et de la divinité de Jésus-Christ, il faut que nous sachions que c'est saint Jean qui parle.* Et saint Ambroise dit : *Personne n'a jamais vu la majesté de Dieu avec une si sublime sagesse, ni ne nous l'a déclarée en termes si propres que saint Jean ;*

il perce les nues, il passe les vertus des cieux, il devance les anges par la vivacité de sa vue, et va trouver le Verbe joint avec Dieu.

Le vénérable Bède dit, que ce sommeil de saint Jean, lors de la cène, dans le sein de Notre-Seigneur, ne fut pas simplement un signe du tendre amour qu'il lui portoit; mais aussi du mystère qu'il lui devoit communiquer dans la suite; et que l'Évangile qu'il devoit écrire, seroit plus élevé que toutes les autres Écritures saintes, pour comprendre plus parfaitement les secrets de la divine Majesté.

Les saints l'appellent prince des docteurs, souverain théologien, maître de la divine sagesse, soleil de l'Évangile, arsenal de de la très-sainte Trinité, enfant du tonnerre, aigle royal, ami de l'Époux, secrétaire du Verbe éternel, le dépositaire de ses trésors et de ses richesses. Ils lui donnent d'autres excellents titres, qui n'approchent en rien toutefois de ce qu'il mérite, et sont comme le chiffre de ce qu'il dit de lui, qu'il étoit le disciple bien-aimé de Jésus-Christ. *Un de ses disciples*, dit-il, *étoit couché dans le sein de Jésus, qui étoit son bien-aimé.* Et en un autre endroit : *Pierre tourna les yeux, et vit le disciple que Jésus aimoit, qui le suivoit.*

Que si les apôtres sont les colonnes de l'Église, et si leur dignité est la plus grande qui y soit : que notre saint Jean est grand d'avoir été aimé de Notre-Seigneur par-dessus tous les autres, en sorte qu'il mérita le nom de disciple bien-aimé, et chéri de Jésus-Christ !

Il fut parmi les évangélistes, l'aigle qui vola par-dessus tous les autres jusque dans le sein du Père, et arrêta sa vue en la divinité du Verbe éternel, qu'il prêcha et annonça au monde. Il fut un docteur très-éminent, non-seulement en qualité d'apôtre, dont la charge étoit d'enseigner tout le monde, ainsi que le Sauveur le leur dit, quand il les envoya prêcher; mais aussi parce que, comme docteur et maître de l'Église, il écrivit les trois épîtres canoniques, lui enseignant ce qu'elle devoit croire et tenir : de sorte que toute l'Église catholique le nomma par excellence, Jean le théologien; titre qui a été donné à lui seul de tous les apôtres.

Il fut vierge avec une telle pureté, qu'Euthime dit, que dès

même impiété, ils furent de rechef déchirés de verges, envoyés en exil, ou Théodore expira en prison. Mais Théophane, la paix étant enfin rendue à l'Église, fut fait évêque de Nicée, et reposa doucement dans le Seigneur.

Au même lieu, sainte Nicérate, vierge, qui brilla par sa sainteté sous l'empereur Arcade.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Les saints Innocents, martyrs,

Saint Eutyche, prêtre, et saint Domitien, diacre, martyrs; saint Castor et ses compagnons, martyrs; saint Indes et ses compagnons, martyrs; saint Troade, martyr; saint Césaire, martyr; saint François de Sales, évêque de Genève; saint Domnion, prêtre; saint Théodore, moine; saint Antoine, moine.

LA VIE DES SAINTS INNOCENTS,

MARTYRS.

AN 2.

Auguste, empereur.

Entre toutes les bêtes farouches, il n'y en a point de si épouvantable, qu'un tyran maîtrisé de quelque passion violente, et qui peut exécuter tout ce qu'il veut sans résistance; c'est comme un feu allumé et poussé des vents, qui embrase tout; ou comme un torrent impétueux, qui entraîne avec soi tout ce qu'il rencontre. Nous le voyons en cette horrible boucherie, que le roi Hérode, surnommé Ascalonite, fit faire des enfants de Bethléem, de peur que l'un d'eux ne lui ravît sa couronne.

Hérode étoit un roi étranger, qui avoit obtenu des Romains le royaume de Judée, voilà pourquoi, outre sa fierté et ses mauvaises mœurs, il étoit abhorré des Juifs. Ils attendoient de son temps un un nouveau Roi et Messie, pour les délivrer de cette rude servitude, lequel exalteroit et ennobliroit cette nation, qui étoit le peuple de Dieu; encore qu'ils pensassent que cela se devoit faire temporel-

lement, parce que, comme hommes charnels, ils n'entendoient pas l'excellence des biens spirituels et éternels que le vrai Roi et Messie leur devoit apporter du ciel.

Le Sauveur naquit dans l'étable de Bethléem, où les Rois Mages le vinrent trouver, conduits par une nouvelle étoile qui leur apparut. Ils s'enquirent dans Jérusalem du Roi des juifs nouveau-né, dont ils avoient vu l'étoile au pays d'Orient. Hérode bien étonné de cette nouvelle, assembla les scribes et les sages de la loi, pour savoir le lieu de la naissance du Christ; et ayant appris d'eux que ce seroit en Bethléem, au dire des prophètes, il tira à part les Rois Mages, et s'informa plus particulièrement d'eux, de l'étoile, et du temps qu'elle avoit apparu; les priant de s'en aller à Bethléem chercher cet enfant, et de repasser par Jérusalem pour lui en dire des nouvelles à leur retour, afin qu'il l'allât aussi adorer, encore qu'il le dît dans une très-mauvaise intention.

Les Rois Mages trouvèrent le saint Enfant en cette pauvre étable, l'adorèrent, et lui offrirent des présents qu'ils avoient apportés de leurs pays, et ayant été avertis par l'ange de Notre-Seigneur, ils s'en retournèrent par un autre chemin, sans faire ce que le roi Hérode leur avoit dit. Celui-ci en fut fort étonné, présumant que les Mages n'avoient pas tenu compte de lui. Il dissimula cela au commencement, sur ce qu'il pensa, peut-être, que n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchoient à Bethléem, ils avoient honte de se présenter devant lui, et que tout ce qu'ils lui avoient raconté de l'apparition de l'étoile, n'étoit qu'une imagination.

Mais quand il sut qu'un Enfant né à Bethléem avoit été présenté au temple le quatrième jour, et que le vénérable vieillard Siméon l'avoit embrassé et révéré comme son Sauveur, disant de grandes merveilles de lui, avec les autres choses qui se rencontrèrent dans le temple, lors de cette présentation (lesquelles furent toutes notoires, et se publièrent en la ville de Jérusalem, en sorte qu'Hérode ne le pouvoit ignorer), alors il reconnut que les Mages s'étoient moqués de lui. Et comme c'étoit un homme altier et superbe, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour conserver son royaume, il attribua cela à un grand mépris et affront : d'autre part emporté par sa

propre ambition, et tourmenté de la peur de perdre son royaume, il lâcha la bride de son indignation, et transporté de rage, détermina en quelque manière que ce fût de tuer cet Enfant, qu'il craignoit de lui voir enlever son royaume.

Afin donc d'exécuter son entreprise, il fit toutes sortes de diligences pour le chercher, et le trouver : mais comme il n'y a point d'activité ni d'industrie humaine qui puissent empêcher le dessein de Dieu, Hérode chercha en vain, parce que l'ange de Notre-Seigneur apparut à saint Joseph, et lui commanda d'emporter l'Enfant, d'emmener la Mère en Egypte, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouveau mandement du ciel.

Hérode voyant qu'il ne pouvoit avoir ce qu'il désiroit si éperdument, il crut qu'on l'avoit caché quelque part dans Bethléem, ou aux environs : et sur cette opinion, irrité plus que jamais et transporté de fureur, il prit une étrange et barbare résolution, de faire tuer tous les enfants nés à Bethléem et aux environs, qui se trouvoient au-dessous de l'âge de deux ans.

Car encore qu'il eût su des Rois Mages le temps où avoit paru l'étoile qui leur avoit signifié la naissance de cet Enfant, lequel étoit le Seigneur des seigneurs, le grand Monarque, et le Roi des juifs : néanmoins n'étant pas assuré qu'il ne fût pas né quelque temps avant l'apparition de l'étoile, aveuglé de sa passion, il estima qu'il seroit plus certain, de peur de manquer son dessein, de faire mourir tous les enfants nés depuis deux ans, prolongeant le temps qui lui avoit été signalé par les Mages, et étendant le lieu, en ce qu'il fit tuer ceux qui étoient nés non-seulement à Bethléem, où naquit Jésus-Christ, mais en toutes les villes, les bourgs, les villages et les hameaux de la contrée.

Ce qui se passa en cette tragédie inhumaine et déplorable, l'histoire sacrée ne le dit point, le laissant à penser à chacun en particulier : mais saint Grégoire de Nysse et saint Augustin ne s'en peuvent taire, dépeignant la barbarie des soldats, les cris des mères, les plaies de ces innocents, et le sang de ces tendres agneaux, qui ruisseloit de toutes parts. Le nombre des innocents qui furent tués est incertain; quelques-uns disent qu'il y en eut cent qua-

rante-quatre mille, à cause que saint Jean en l'Apocalypse, met ce nombre, parlant des enfants qui suivoient l'Agneau ; mais ce n'est pas à ce propos : et il n'y a aucune apparence qu'une bourgade si petite que Bethléem et ses environs, eussent nourri tant de petits enfants. Alphonse Salméron, l'un des premiers jésuites, homme docte et excellent théologien, au troisième tome des vies qu'il a écrites sur les Évangiles, dit qu'il y en eut quatorze mille; et que les chrétiens d'Ethiopie, que nous appelons Abyssins, au canon de la messe, célèbrent ce nombre de martyrs innocents. Génébrad en compte autant, et dit que les Grecs le mettent en leur calendrier.

Ces enfants sont martyrs, parce que la sainte Église les tient pour tels, ayant été baptisés en leur sang, et étant morts pour Jésus-Christ, avant qu'ils commençassent à goûter les délices de cette vie. Voilà pourquoi saint Augustin parlant à ces enfants, dit : « Celui qui croit que le baptême de Jésus-Christ ne sert de « rien aux enfants, doutera-t-il que vous ayez obtenu la couronne, « en mourant pour Jésus-Christ? Vous n'aviez pas la capacité de « croire que Jésus-Christ devoit souffrir; mais vous aviez la chair « pour souffrir la mort pour Jésus-Christ qui devoit endurer pour « vous. »

Et saint Bernard ajoute : « Si vous cherchez les mérites de ces « enfants pour être couronnés de Dieu, enquérez-vous aussi de « quels crimes ils étoient convaincus, pour être si cruellement « massacrés par Hérode : est-ce que la piété de Jésus-Christ n'égale « pas la grandeur de l'impiété d'Hérode? » Afin de nous persuader que si Hérode a pu les livrer à la mort, étant innocents; Jésus-Christ leur a pu donner la vie éternelle, étant morts pour lui.

Saint Irénée est de cette même opinion ; saint Justin, saint Cyprien martyr, Origène, saint Hilaire, saint Chrysostôme, saint Augustin, Prudence, Fulgence, saint Léon pape, bref toute l'Église catholique, qui fait la fête de ces enfants, les célèbre comme martyrs.

L'on pourroit demander comment Notre-Seigneur donna la puissance à un homme si inhumain qu'Hérode, de répandre le sang de tant d'enfants? Et pourquoi Jésus-Christ qui venoit nous

apporter la vie, fut la cause de la mort de tant d'agneaux innocents? Si nous considérons les causes pour lesquelles Notre-Seigneur permit cette sanglante boucherie, nous en trouverons plusieurs admirables, et qui conviennent à la gloire de Dieu, au bien des enfants mêmes, de leurs parents, de toute la sainte Église, et pour une plus grande punition de ce tyran qui les fit mourir.

En premier lieu, c'est une grande gloire de Dieu, que nous sachions qu'il est le Seigneur de tous, et que sans offenser personne, il peut bien faire tout ce que bon lui semblera de toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre, et aux abîmes.

En second lieu, quelle trompette pouvoit-on envoyer plus éclatante, par tout le monde, pour déclarer que le nouveau Roi des Juifs étoit venu du ciel, qu'en faisant courir le bruit de toutes parts, que le roi Hérode, craignant que ce roi nouveau-né ne lui fît perdre son royaume, avoit usé d'une cruauté si étrange, si inhumaine et si barbare, qu'il ne s'étoit pas contenté de faire massacrer les petits enfants des autres; mais son propre fils, pour assurer davantage sa tyrannie? Cet acte détestable fit tant de bruit par toute la terre, que quand l'empereur Auguste le sut à Rome, il dit qu'il valoit mieux être le pourceau d'Hérode que son fils; parce que les Juifs ne mangoient point de pourceau, et par conséquent ne les faisoient pas tuer; tandis qu'Hérode avoit été si cruel, que de faire mourir son propre fils.

De plus, si nous regardons ces enfants massacrés, quel amour de leur père leur pouvoit causer tant de bien, comme fit la haine d'Hérode, qui, sans savoir ce qu'il faisoit, les délivra des périls, des péchés, des misères de cette vie, et les envoya jouir de celle qui seule mérite le nom de vie, et que l'on doit acheter à quelque prix que ce soit, par toutes sortes de peines et de travaux? Quel plus grand bonheur pouvoient-ils recevoir de Notre-Seigneur, que de mourir pour lui avant qu'ils sussent ce que c'étoit que de vivre; de gagner la couronne sans avoir combattu, de triompher du monde avant que de le connoître, et d'être les premiers des martyrs de Jésus-Christ.

« Les enfants, dit saint Augustin, meurent pour Jésus-Christ,

« et l'innocent meurt pour la justice. Que cet âge fut bienheureux, « qui, ne pouvant encore confesser Jésus-Christ, mérita de mourir « pour Jésus-Christ? Que la naissance de ceux-là fut bénie, qui, « entrant en cette vie, furent reçus en la vie éternelle? Leur vie « finit presque en même temps qu'elle commença; mais la fin de « cette vie mortelle et temporelle, fut le commencement de la vie « bienheureuse et éternelle. Il sembloit qu'ils n'étoient pas encore « mûrs pour parvenir à la vie éternelle : à peine avoient-ils goûté « la présente, qu'ils passèrent à l'autre : ils étoient encore dans les « langes et dans les drapeaux de l'enfance, quand ils reçurent la « couronne du martyre : ils furent ravis d'entre les bras de leurs « mères, pour être mis au sein des anges. »

Et saint Jean Chrysostôme ajoute : « Cet âge des enfants sans « péché est pris pour louer Dieu; afin que Celui qui mérite toute « louange, soit dignement loué, et l'innocent prêché par le témoi- « gnage des innocents. Ils reçoivent de Jésus-Christ, et rendent à « Jésus-Christ ce qu'ils ont reçu de lui : ils prennent et donnent, « et au même temps Celui qui a donné, reçoit, et Celui qui a reçu, « donne. Jésus-Christ reprit ce qu'il avoit donné, quand il fut « loué, non par la bouche, mais par le sang des enfants. O la bien- « heureuse gloire de ceux qui étoient à la mamelle d'avoir mérité « d'être martyrs de Jésus-Christ! ils commencèrent à vivre et à « mourir quasi en même temps : ils entrèrent au monde, et en « sortirent : ils respirèrent un peu la fraîcheur de cette vie, puis « passèrent à l'immortalité : ils furent forts en leur enfance, et « victorieux sans combat. »

Les autres saints Pères et Docteurs parlent tous de la même sorte.

Ce sacrifice des enfants fut aussi grandement honorable et profitable à leurs pères. Car, quel plus grand honneur pouvoient-ils souhaiter au monde que d'être pères des martyrs? Et avec cet honneur il n'y avoit pas moins de profit, parce que la peine et la douleur qu'ils portèrent de la mort de leurs enfants pour expier les offenses qu'ils avoient commises contre Dieu (peut-être qu'il y en avoit quelques-unes, à cause des enfants mêmes), les larmes qu'ils ré-

pandirent, spécialement les mères, lavèrent la tache des péchés passés, et accrûrent leur mérite devant Dieu, sans la permission duquel ils savoient que le roi Hérode n'eût pu ôter la vie à leurs enfants.

De plus, quelle gloire est-ce à toute l'Église catholique, de posséder parmi une armée de martyrs qui l'environnent, et l'embellissent de leur sang, un escadron d'enfants, qui avant que d'avoir des membres pour combattre, vainquirent la mort, le diable et l'enfer? Ils nous enseignèrent par leur mort, qu'il n'y a point d'âge qui ne soit propre à Dieu; et que les pères lui doivent soigneusement consacrer leurs enfants dès l'heure qu'ils naissent, puisqu'ils sont à lui; et que quand il les prend, ils lui rendent ce qu'il leur avoit donné? Les âmes des saints Pères qui étoient aux limbes, reçurent une nouvelle consolation, quand ces petits enfants leur portèrent les nouvelles de la naissance du Sauveur, et qu'ils surent par leur mort que le royaume de Jésus-Christ commençoit déjà à éclore, quoique ce fût par le sang.

Mais que dirai-je du roi Hérode, et du rigoureux châtiment que Dieu lui envoya, même dès cette vie, tant en punition de ses autres grandes méchancetés, que principalement à cause de la cruauté détestable dont il avoit usé envers les innocents? Car outre qu'il fut frustré de son dessein, n'ayant pu atteindre Jésus-Christ, crevant de rage, après qu'il eut tant répandu de sang innocent, il n'est pas croyable en quel abîme de calamités il tomba par un juste jugement de Dieu, les misères qui l'accablèrent dans sa propre personne, et en ceux de sa maison.

Cet esprit infernal pensoit détourner les desseins de Dieu, et séduit par son ambition, il prit les armes contre Jésus-Christ croyant qu'il le venoit déposséder de son royaume, et qu'il l'en pourroit empêcher. *Mais, ô roi impie et barbare,* dit saint Augustin, *que te sert ta cruauté? Tu peux bien faire des martyrs, mais non trouver Jésus-Christ. Tu penses que le Sauveur te veut ôter la couronne? Non, Jesus-Christ n'est pas venu pour priver personne de la gloire qu'il a; mais pour lui donner la sienne. Ce n'est pas pour t'ôter le*

royaume terrestre, mais pour donner le royaume céleste à tous ceux qui l'aimeront et croiront en lui.

Notre-Seigneur châtia une méchanceté si atroce, en envoyant à ce roi un si grand nombre de terribles maladies, que tout son corps étoit un portrait de douleurs ; car, comme dit l'historien Josèphe, il étoit embrasé au dedans d'un feu lent, il enduroit une faim canine et infatigable, il avoit les intestins pleins d'ulcères et de coliques douloureuses, les pieds enflés, son corps fourmilloit d'insectes, ses nerfs étoient rétrécis, il avoit la courte haleine, et tout son corps rendoit une puanteur insupportable. Il fut réduit à une telle horreur de lui-même, qu'il demanda un couteau pour se tuer ; ce qu'il eût exécuté, si un sien neveu ne l'en eût empêché.

Cinq jours avant qu'il mourût, il fit assassiner Antipas son fils, qu'il tenoit prisonnier : et sachant bien que les juifs se réjouiroient de sa mort, il fit une assemblée générale de toute la noblesse de son royaume, sous de grièves peines contre ceux qui ne s'y trouveroient pas : et les tenant tous, il les fit enfermer en un certain lieu, afin que lorsqu'il trépasseroit, les soldats les tuassent pour honorer ses obsèques de leur mort, et des pleurs de tout le royaume. Il commanda à sa sœur que cela s'exécutât à quelque prix que ce fût, l'assurant que par ce moyen il sortiroit bien consolé de cette vie, qu'il perdit enfin au grand contentement de tout son royaume.

Si nous venions à comparer la fin d'Hérode avec celle des enfants bienheureux, les misères de l'un avec la félicité des autres, qui ne choisiroit plutôt de mourir pour Jésus-Christ, que de régner avec Hérode ? Ce misérable craignoit qu'un enfant ne lui ôtât son royaume, qu'il tâcha de conserver par la mort de tant d'enfants ; et il perdit son royaume, la santé, la vie avec son âme ; et souffrira aux enfers tant que Dieu sera Dieu.

Tous ses enfants, ses neveux, et sa postérité ne durèrent pas cent ans, et il n'est demeuré aucune mémoire de lui, ni d'eux, que pour les abhorrer, comme des tyrans et de cruels ennemis de tout le genre humain : tandis que ces enfants sont devant le trône de Dieu pour toujours. L'Église les honore partout le monde ; leurs saintes reliques sont révérées des rois et des princes de la terre, leur nom

est loué, leur mémoire agréable, et la miséricorde dont Notre-Seigneur usa en leur endroit, est d'un éternel souvenir.

Leur martyre arriva sous l'empire d'Auguste, le 28 décembre, au commencement de la seconde année de Jésus-Christ. Saint Augustin, Hilaire d'Arles, Pierre Chrysologue, Bède, saint Bernard, et d'autres auteurs ont écrit plusieurs homélies et sermons des Saints Innocents : tous les Martyrologes font mention d'eux.

A Ancyre en Galatie, saint Eutyche, prêtre, et saint Domitien, diacre, martyrs.

En Afrique, fête de saint Castor, saint Victor et saint Rogatien, martyrs.

A Nicomédie, saint Indes, un des officiers du palais, sainte Domne, sainte Agape et sainte Théophile, vierges et leurs compagnons, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, après de longs combats, obtinrent leur couronne par divers genres de mort.

A Néocésarée dans le Pont, saint Troade, martyr, dans la persécution de Dèce, que saint Grégoire le Thaumaturge seconda dans son combat, par une apparition, et anima à souffrir le martyre.

A Arabisse, dans la basse Arménie, saint Césaire, martyr, qui souffrit sous Galère-Maximien.

A Lyon en France, fête de saint François de Sales, évêque de Genève, qui, pour son zèle très-ardent à convertir les hérétiques, a été canonisé par Alexandre VII. Sa fête se célèbre le quatrième des calendes de février (29 janvier), par un décret du même pape.

A Rome, saint Domnion, prêtre.

En Égypte, saint Théodore, moine, disciple de saint Pacôme.

Au monastère de Lérins, saint Antoine, moine, illustre par ses miracles.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, martyr.

Saint Trophime, disciple de saint Paul, premier évêque d'Arles; le saint roi David, prophète; saint Calliste et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Dominique et de ses compagnons; saint Crescent, évêque de Vienne; saint Marcel, abbé; saint Evroul, abbé et confesseur.

LA VIE DE SAINT THOMAS,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR.

AN 1170.

Alexandre III, pape. — Frédéric, empereur. — Louis-le-Jeune, roi.

La vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, a été écrite par Edouard qui vivoit de son temps, et par Hébert de Hoschan, qui fut son compagnon, et depuis cardinal et évêque de Bénévent; par Jean, évêque de Chartres; par Guillaume, moine de Cantorbéry; et par Alain, abbé de Doche, tous graves auteurs.

Saint Thomas étoit Anglois, natif de Londres: son père s'appeloit Gilbert Beket, et sa mère Mathilde, personnes nobles et pieuses. On dit que le jour qu'il naquit, le feu prit dans la maison de son père, et brûla une partie de la ville de Londres. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, on l'envoya au collége, où il étudia si bien, que par son habileté et son bel esprit, il se rendit fort savant. Il étoit bien né, beau, bien fait, modeste, et grave en son parler, et

si ami de la vérité, qu'il ne la déguisoit jamais aux choses légères ni sérieuses.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, informé de ses talents le prit chez lui, et l'ayant reconnu fort prudent et fort adroit, il se servit de lui aux affaires domestiques et publiques. Il le fit archidiacre de son église, et lui donna d'autres bénéfices et revenus, que saint Thomas dépensoit honorablement, faisant plus d'état de la bonne réputation que des biens.

Thomas acquit tant de renom et de bienveillance, que le roi, par le conseil de l'archevêque Thibaut, le fit chancelier. Il le favorisa tellement qu'il étoit absolument obéi en tout ce qu'il commandoit; chacun s'estimoit heureux d'avoir part à ses bonnes grâces, pour gagner celles du roi, et obtenir ce qu'ils désiroient de lui. Il ne servit pas seulement le roi en temps de paix au gouvernement du royaume et en l'administration de la justice, mais aux affaires de la guerre contre les François : il fit en personne des actes héroïques, montrant en toutes choses beaucoup de courage et de prudence.

Le roi eut une telle confiance en son chancelier, qu'étant question de choisir un gouverneur à son fils, qui avoit nom Henri, comme son père, il ne lui en voulut point donner d'autre que saint Thomas, le continuant toujours en la charge de chancelier, afin de joindre au maniement des affaires du royaume qui étoient alors très-grandes, l'instruction et l'éducation du prince. Les grands seigneurs du royaume lui donnèrent aussi leurs enfants, soit qu'ils désirassent de les faire élever auprès de leur prince, ou qu'ils se promissent qu'étant instruits d'une si bonne main, ils se rendroient dignes de la grandeur de leur race. Il prenoit volontiers cette peine, jugeant que le bien du royaume consiste à faire bien instruire la noblesse en la crainte de Jésus-Christ

Le roi, pour favoriser son chancelier, alloit souvent boire et manger chez lui ou le venoit trouver sur son dîner, prenant plaisir d'entendre les discours dont il traitoit à table : car encore que ce fût un jeune clerc, qui n'avoit à sa table que des séculiers et des courtisans; néanmoins ils ne parloient que de choses bonnes et pieuses.

En ce temps-là, Thibaut archevêque de Cantorbéry, décéda. Incontinent le roi jeta les yeux sur Thomas, pour lui donner cette souveraine dignité, estimant qu'elle ne pouvoit être mieux administrée que par lui. Thomas averti de l'intention du roi, le supplia très-instamment qu'il ne le fît point archevêque, à cause qu'il n'en étoit pas digne; joint qu'il estimoit plus ses bonnes grâces (qu'il craignoit de perdre étant archevêque) que toutes les dignités et les honneurs du monde : *Car je crains*, disoit-il, *que votre majesté ne se puisse garder d'entreprendre sur les droits ecclésiastiques, ce que je ne pourrai endurer en bonne conscience, étant prince de l'Eglise.*

Ces remontrances ne purent détourner le roi de son intention : de sorte que saint Thomas y acquiesça, voyant que c'étoit la volonté de Dieu. Il étoit alors âgé de quarante-quatre ans, et comme il n'étoit que diacre, il fut fait prêtre le samedi veille de la Pentecôte; et le lendemain il fut sacré en son église, avec les cérémonies ordinaires, en présence de quinze évêques, et de Henri, prince et héritier présomptif d'Angleterre, accompagné des principaux du royaume. Le pape Alexandre III lui envoya le Pallium, que l'archevêque reçut, prosterné en terre, nu-pieds, et avec une dévotion extraordinaire, ce qui témoignoit le zèle qu'il avoit de s'acquitter de sa charge.

Depuis qu'il eut été oint, il devint tout autre; non qu'il s'adonnât aux vanités et aux grandeurs, vivant avec plus de relâche et de liberté, comme font la plupart; mais rentrant au contraire en soi-même, et se resserrant dans les bornes de ses nouvelles obligations. Il commença donc à mener une vie apostolique et digne d'un si grand prélat, surmontant les plaisirs de la bouche par la sobriété; les appétits sensuels par le cilice, et par le peu de repos; les autres par l'oraison continuelle, et par la lecture de la sainte Ecriture; car plus Dieu l'avoit élevé à un haut degré, plus il s'humilioit.

De peur de s'enorgueillir de cette nouvelle dignité, il prit l'habit et embrassa l'Institut des chanoines réguliers, tachant de satisfaire aux obligations de religieux et de prélat. Il sentoit croître en lui un saint amour et une dévotion extraordinaire envers Dieu, et une

telle compassion envers les pauvres, que comme il n'y avoit rien qui le pût détourner de la doctrine et de la justice, pour laquelle Dieu avoit allumé un zèle particulier en son cœur : de même il n'y avoit aucune chose qu'il ne fît pour remédier à la nécessité des pauvres; et quoique beaucoup de pauvres eussent recours à lui, il ne s'en lassoit jamais et trouvoit toujours de quoi leur donner.

Pour cela, il tâchoit de retirer les biens de l'Église que quelques-uns avoient usurpés, soit par la nonchalance de ses prédécesseurs, soit par l'autorité de ceux qui s'en étoient emparés, et qui avoient beaucoup de pouvoir. Encore que ceux qui furent évincés des biens de l'Église s'en allassent plaindre au roi, tâchant de l'irriter contre le saint prélat, par leurs calomnies et leurs mensonges, néanmoins il avoit si bonne opinion de l'archevêque, qu'ils n'y gagnèrent rien, jusques à ce qu'il s'offrit un sujet de plus grande importance.

Deux clercs avoient commis des crimes énormes; l'un d'eux qui étoit chanoine, avoit battu des officiers du roi : l'autre qui étoit simple clerc, avoit tué un homme, ainsi que l'on disoit. Le peuple commença à murmurer, et à dire que les clercs ne se soucioient pas de faire de grandes méchancetés, sachant bien qu'on ne les puniroit jamais de peine de mort. Et quoique le saint prélat pour apaiser le peuple et effacer le scandale, les chatiât rigoureusement, la plainte et la rumeur alla toutefois si loin, qu'elle vint jusqu'aux oreilles du roi. Celui-ci excité par les ennemis de l'archevêque, sous prétexte d'établir la justice et de faire punir les coupables, fit assembler les grands de son royaume, tant séculiers qu'ecclésiastiques, et demanda qu'on lui envoyât tous les clercs criminels, afin qu'ils fussent châtiés par ceux de la justice.

Le saint prélat s'y opposa, supplia doucement le roi de ne se laisser point tant transporter au zèle et à l'affection de la justice même, excédant les limites de son pouvoir ; qu'il considerât que les saints canons et les constitutions des papes, des conciles et des empereurs, ordonnoient que les clercs fussent punis par leurs prélats, et que pour les crimes atroces et capitaux, le clerc qui en seroit atteint et convaincu, fût premièrement dégradé, puis laissé

au bras séculier qui le feroit mourir, et demeureroit seul chargé de son sang ; ce qui avoit toujours été pratiqué en l'Église de Dieu, depuis le temps des apôtres : et puisque ce n'étoit qu'une même Église, l'on n'y devoit rien innover.

Le roi de son côté contestoit que c'étoit à lui de punir les crimes, de faire des lois ; et que tous étoient indifféremment tenus d'obéir : mais le saint prélat lui répondit hardiment, qu'il obéiroit aux lois qu'il feroit, pourvu qu'elles ne fussent pas contraires à la loi de Dieu. Le roi s'offensa si fort de cela, qu'il convertit tout l'amour et la faveur qu'il portoit à saint Thomas, en haine, l'estimant ingrat pour des bienfaits qu'il avoit reçus de lui, et il se leva en colère de l'assemblée. Les évêques qui y étoient présents, commencèrent à le flatter, et tous les autres seigneurs à soutenir le parti du roi (tant a de pouvoir l'ambition et la flatterie). Le bienheureux saint Thomas demeura donc seul à défendre la vérité, exposé à la furie du roi et à toutes les batteries de ses ennemis : néanmoins il résolut de perdre plutôt la vie que d'abandonner la liberté de l'Église.

On employa toutes les voies de douceur et de menaces, de promesses et d'intimidation, pour soumettre le saint prélat à la volonté du roi. Au commencement il s'adoucit fort, craignant que le clergé d'Angleterre ne fût incommodé à son occasion ; et parce qu'on lui avoit assuré que le roi ne demandoit que son consentement verbal : toutefois quand il vit qu'on lui vouloit faire rédiger par écrit, et sceller de son sceau les articles qu'on avoit dressés, lesquels étoient grandement préjudiciables à l'Église, il se repentit de s'être rendu si facile à contenter le roi.

Le roi lui proposa six articles à signer. Le premier, que l'on ne pût appeler au siége apostolique sans la permission du roi. Le second, que pas un prélat ne pût sortir du royaume, encore que le pape le lui commandât, s'il n'avoit congé du roi. Le troisième qu'aucun évêque ne pût excommunier aucun serviteur ou officier du roi, sans en avoir auparavant conféré avec lui. Le quatrième, que l'évêque ne pût châtier les parjures et les perfides. Le cinquième, que la justice séculière du roi prît connoissance des causes

des clercs, et les punit, quand ils l'auroient mérité. Le sixième, que le roi et les laïques décidassent les matières bénéficiales et ecclésiastiques. Tous ces points faisoient préjudice à l'Église, et étoient contraires à ce qui s'est toujours pratiqué depuis les apôtres, et à toutes les ordonnances des empereurs, des rois et des princes pieux.

Saint Thomas eut tant de regret d'avoir fait paroître qu'il vouloit contenter le roi, que se fâchant contre lui-même, pour expier cette faute, il s'abstint de s'approcher du saint Sacrement de l'autel, jusqu'à ce que le pape lui envoyât l'absolution, quoique son intention n'avoit jamais été contraire à la volonté de Dieu. Enfin ce saint prélat voyant le roi irrité contre lui, et si obstiné à poursuivre son dessein, qu'il n'y avoit pas d'espérance de le pouvoir changer, que les évêques se laissoient aller à la volonté du roi; que les grands poussoient à la roue, et que toute l'Église d'Angleterre étoit en hasard de se perdre, il resolut de s'éloigner du royaume pour quelque temps, afin d'apaiser cette horrible tempête. Il s'enfuit de nuit, accompagné seulement de deux moines, et d'un serviteur déguisé, cheminant les nuits hors les grands chemins, avec beaucoup d'incommodité, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un vaisseau qui le passa en Flandre.

Quand le roi sut que le saint archevêque s'en étoit allé, il s'en fâcha, et envoya des ambassadeurs au pape Alexandre III, pour se plaindre de lui, comme d'un mutin dans son royaume. Le pape après les avoir ouïs en consistoire, leur répondit qu'il entendroit l'archevêque, pour y apporter un plus mûr jugement. Le roi, non content de cela, confisqua les biens de saint Thomas, et ceux de ses parents et alliés, qu'il chassa du royaume, sans pardonner à l'âge, au sexe, à la condition, ni à la dignité de personne.

Saint Thomas ayant appris cela, alla trouver le pape, et lui rendit compte en plein consistoire des cardinaux; il fit voir l'original des articles que le roi Henri vouloit établir en son royaume et qu'il n'avoit pas voulu approuver; il déclara les moyens dont il avoit usé pour tâcher d'adoucir le roi. Il supplia le pape de le décharger de cette dignité, et d'en pourvoir quelqu'autre, que le

roi auroit plus agréable, afin que lui et son royaume demeurassent en paix, reconnoissant que Dieu le punissoit justement, d'être entré en cette charge, sans en être capable et seulement pour complaire au roi. Mais le pape, au lieu de le décharger, le confirma dans cette dignité. Et pour contenter le roi, il ordonna qu'il se retireroit en quelque maison de religion, où il pût être en repos, pendant que l'on tâcheroit à le remettre en grâce avec le roi. Le saint archevêque choisit le monastère de Pontigny de l'ordre de Cîteaux, en France, qui florissoit alors en sainteté.

Ce fut en ce lieu que le saint commença à mater son corps par des austérités et par des pénitences extraordinaires. Il ne mangeoit que des légumes, et faisoit distribuer les viandes délicates aux nécessiteux. Quelquefois il entroit dans la rivière qui passe au pied du monastère, lorsqu'il faisoit le plus grand froid, et y demeuroit longtemps pour se mortifier, en sorte qu'il tomba en une maladie qui le pensa emporter. Ce qui l'affligea encore davantage, ce fut la grande misère de ses parents innocents, qui souffroient à cause de lui, et qu'il ne pouvoit aider : mais Dieu y pourvut par le moyen du roi de France, d'autres seigneurs François, et des gens de qualité, qui sachant la sainteté de Thomas, la tyrannie du roi Henri, et l'innocence de ces bannis, les secoururent en leur exil et en leur affliction, avec beaucoup de charité.

Le roi Henri ayant su que le saint Père étoit en ce monastère, commanda à l'abbé de le chasser de sa maison, et de toutes celles de son Ordre avec menace, que s'il y manquoit, il chasseroit de son royaume tous ceux de Cîteaux, et raseroit leurs monastères. Le saint prélat ayant appris de l'abbé la menace du roi, lui dit doucement : *A Dieu ne plaise que je mette tant et de si bons religieux en peine pour moi, ni que les monastères soient ruinés à mon occasion*. Et après avoir remercié l'abbé et les religieux, de la charité dont ils avoient usé en son endroit pendant deux ans, il s'en alla au prieuré de Sainte-Colombe, où il demeura quatre ans avec la même austérité et le même exemple de sainteté, qui le rendoit admirable à tout le monde.

Il ne se couchoit guère au lit, s'il n'étoit bien malade. Il se

levoit avant le jour, et s'employoit au service divin, et à dire tous les jours dévotement la messe : puis entrant en sa chambre avec un cœur contrit et humilié, il s'adonnoit à l'oraison, aux larmes et aux soupirs, s'offrant en sacrifice à Notre-Seigneur, et se disposant au martyre. Il dînoit avec les pauvres, et avec ce peu de serviteurs qui lui restoient, fort sobrement; l'après-dîner il lisoit quelque passage de l'Écriture sainte, on traitoit des choses nécessaires et utiles avec les plus familiers amis.

C'étoit un miracle que sa manière de vivre. Il veilloit quasi toute la nuit; et appelant son chapelain, qui couchoit seul dans sa chambre, il ôtoit son cilice et se faisoit discipliner par lui jusqu'à répandre beaucoup de sang. Après que son chapelain s'étoit retourné coucher, il s'exerçoit en d'autres mortifications, s'agenouillant devant Notre-Seigneur, pour passer le reste de la nuit en oraison ; si bien que le corps étant épuisé, il se couchoit par terre pour se reposer un peu, faisant son chevet d'une pierre. Ainsi Notre-Seigneur, par ces essais, préparoit ce brave soldat à être son martyr. Un jour qu'il étoit prosterné devant l'autel, après avoir achevé la messe, où il rendoit grâces, il lui apparut, et l'appelant par son nom lui dit : *Thomas, tu illustreras mon Église par ton sang.*

Alors tout épouvanté, il demanda ; *Qui êtes-vous, Seigneur ?*

Je suis, répondit-il, Jésus-Christ ton frère et ton Sauveur, qui honorerai mon Eglise de ton sang.

A quoi ce saint répondit d'une âme joyeuse : *Je souhaite qu'ainsi soit, et que ce que vous dites, Seigneur, s'accomplisse en moi, parce que je sais bien que je ne le mérite pas.*

Le roi d'Angleterre tâcha de le faire chasser de France, et envoya des ambassadeurs au roi Louis, pour se plaindre de ce qu'il retenoit et favorisoit un homme qui étoit son ennemi, qu'il avoit privé de sa charge pour ses méfaits. Le roi très-chrétien lui répondit : *Dites à votre maître, que je suis roi comme lui, et néanmoins je ne voudrois pas avoir entrepris de déposer le plus petit clerc de mon royaume : que je ne sais comment il a été si hardi d'offenser toute l'Église catholique, et de priver de la première dignité de son royaume un homme si saint et si vénérable que Thomas.*

Enfin après plusieurs difficultés et altercations, le roi de France par ses prières, et le Pape par ses menaces, pressèrent tellement le roi d'Angleterre, qu'il se réconcilia avec le saint prélat, lui donnant congé de retourner, et à tous les siens, avec promesse de les remettre en leurs biens. Saint Thomas alla trouver le roi, qui étoit en ce temps-là en Normandie, et après sept ans d'exil il retourna en Angleterre, ce qui donna de la joie à tous les bons, et de la crainte à tous les méchants, qui l'appréhendoient comme un inexorable censeur de leurs fautes.

Le saint rentra avec le même zèle qu'auparavant, commençant à faire sa charge pastorale avec tant d'intégrité, que ceux qui avoient pour témoins et accusateurs de leur mauvaise vie, leur propre conscience, n'osèrent attendre la sentence d'un si juste juge. Il commanda à quelques évêques de faire satisfaction de certains crimes qu'ils avoient commis, de quoi ceux-ci étant irrités, ils assemblèrent contre lui plusieurs des principaux ecclésiastiques et des séculiers du royaume, qui allèrent dire au roi, que l'archevêque vouloit faire révolter le royaume, qu'il étoit revenu de son exil, plus superbe qu'auparavant. Ils jouèrent si bien leur rôle, que le roi les croyant trop légèrement, comme un ennemi réconcilié, sans approfondir davantage la vérité, s'écria tout haut : *Est-il possible que je ne puisse être maître d'un prêtre en mon royaume ? Maudits ceux qui mangent mon pain, s'ils ne me vengent de cet homme.*

Quelques serviteurs du roi entendant cela, pensèrent qu'ils lui feroient un grand plaisir de tuer l'archevêque. Mais avant que cela fût exécuté, il n'est pas croyable combien il fut méprisé et moqué du vulgaire. Polydore Virgile, historien exact des choses d'Angleterre, écrit que passant environ ce temps-là par un village, les paysans par risée, coupèrent la queue du cheval sur lequel le saint prélat étoit monté, ce dont Dieu les châtia sur leurs enfants.

Ces serviteurs du roi pour mieux exercer leur impiété, se firent assister de soldats et de gens déterminés, et s'en allèrent un jour après dîner en la maison de l'archevêque, comme des chiens enragés pour l'assassiner. Après lui avoir tenu quelques fâcheux discours,

auxquels le saint prélat répondit avec beaucoup d'humilité, de modestie, et un grand courage, ils sortirent de sa maison pour aller quérir leurs satellites, et le saint s'en alla ouïr les vêpres dans l'église. Les clercs voulurent fermer les portes ; mais il le leur défendit, disant que l'église ne se gardoit pas comme des places fortes, assiégées par des ennemis, et qu'il devoit vaincre en souffrant, non en combattant.

Ces cruels bourreaux entrèrent furieusement dans l'église, criant à haute voix. *Où est Thomas Beket, traître au roi et au royaume? où est l'archevêque ?*

Le saint sans se troubler ; *Me voici,* dit-il, *non traître au roi, mais prêtre de Jésus-Christ, prêt à mourir pour Celui qui m'a racheté de son précieux sang. A Dieu ne plaise que de fuir devant vos épées, ou que pour les éviter je me départe de la justice.*

C'est ici, dirent-ils, *qu'il faut mourir, et que tu seras payé de ton crime.*

Je suis disposé à la mort pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit le saint martyr, *afin que l'église par mon sang demeure en paix et en liberté ; mais je vous commande de la part de Dieu tout-puissant, de ne toucher à pas un des miens. S'il y a de la faute, elle est mienne ; quant à eux, ils n'en sont point participants.*

Il s'agenouilla, et voyant approcher la couronne du martyre, qu'il désiroit si ardemment, il se recommanda à Dieu, suppliant Notre-Seigneur d'avoir pitié de son église, par l'intercession de la très-glorieuse Vierge Marie, de saint Denis, évêque et martyr, et des autres saints patrons. Les bourreaux prirent le saint prêtre pour l'offrir en sacrifice, et l'un d'eux lui porta un grand coup d'épée sur la tête, de laquelle il sortit un ruisseau de sang. Un clerc, nommé Édouard (c'est celui qui a écrit sa vie), voulut défendre son prélat; mais les bourreaux l'ayant embrassé, lui coupèrent un bras, et le blessèrent cruellement. Saint Thomas demeura immobile et constant en oraison, attendant les autres coups qu'ils lui donnèrent, jusqu'à ce qu'il tomba auprès de l'autel, où il étoit à genoux; ils firent rejaillir sa cervelle sur le pavé. Ces bourreaux moururent tous au bout de trois ans. Celui qui le frappa le premier,

alla mourir en Sicile, coupant sa chair, et la jetant à terre par morceaux.

Les assassins s'étant retirés, on mit le corps du saint dans un cercueil : et en le dépouillant, on lui trouva la haire sur le dos; elle prenoit depuis le col jusqu'aux genoux, et étoit si couverte de vermine, que c'étoit un autre genre de martyre de l'avoir pu souffrir. Il fut enterré, revêtu pontificalement, en un caveau près l'autel de saint Jean-Baptiste et de saint Augustin, celui que le pape Grégoire envoya en Angleterre.

Incontinent après, ce royaume commença à se révolter, et à être châtié de la main du Très-Haut, par des dissensions et des guerres civiles entre le roi et son fils; en sorte qu'il n'y avoit homme qui fût d'accord avec l'autre, ni qui pût échapper cet incendie, qui menaçoit de les embraser tous. Notre-Seigneur pour glorifier son saint, et témoigner qu'il avoit eu agréable la constance avec laquelle il étoit mort pour la liberté de son Église, commença à faire de grands miracles par son intercession; on accouroit à son sépulcre de tous les points du royaume pour obtenir des faveurs de Jésus-Christ par ses mérites.

Quand le roi Henri sut la mort du saint, il en fut fort fâché, se doutant bien que chacun lui donneroit le blâme, et croiroit qu'il en étoit l'auteur. Car encore qu'il n'eût pas eu l'intention de faire tuer saint Thomas, néanmoins ses discours donnèrent occasion de sa mort. Il envoya des ambassadeurs au pape Alexandre III, pour s'excuser, et le prier de faire informer de l'assassinat. Le pape dépêcha deux légats, qui informèrent et déclarèrent au roi, qu'encore que sa volonté n'eût pas été celle que ses serviteurs avoient exécutée; néanmoins qu'il étoit fort coupable de cette mort, à cause du mauvais traitement qu'il lui avoit fait, et des paroles qu'il avoit tenues contre lui. Ils lui en donnèrent l'absolution, avec une pénitence, qu'il accomplit humblement et dévotement, lui ayant été signifié du ciel qu'il n'auroit paix ni repos en son royaume, jusqu'à ce qu'il se fût humilié, eût demandé pardon au saint, et obtenu miséricorde de Notre-Seigneur par son intercession.

Il vint à Cantorbéry, et alla nu-pieds depuis l'église de Saint-Dunstan, jusque dans la grande église, où étoit le corps de saint Thomas. Étant à la porte, il se prosterna et fit sa prière : puis entrant dans l'église, il baigna de ses larmes l'endroit où le saint avoit été tué : et après avoir dit sa confession aux pieds de l'évêque, il approcha du tombeau de saint Thomas, pleurant à chaudes larmes, comme faisoit toute l'assistance, par compassion. Là il découvrit ses épaules et eut cinq fois la discipline des mains des évêques; puis vingt religieux lui donnèrent chacun trois coups de leurs disciplines sur les épaules. Par ce moyen il fut solennellement absous, demeurant nu-pieds sur le carreau, et à jeun tout le long de la nuit, avec beaucoup de regret de sa faute.

Voilà un rare et remarquable exemple à proposer aux rois catholiques, vrais enfants de l'Église, lorsqu'elle les châtie comme mère, des fautes énormes qu'ils ont commises. Dieu, à cause de cette humilité et de cette pénitence, favorisa merveilleusement le roi Henri, parce qu'au même jour il gagna une victoire signalée sur ses ennemis, où le roi d'Écosse fut pris; il porta depuis tant d'affection au saint, qu'il enrichit son tombeau de présents, ainsi que l'église où étoit son corps saint.

La mort de saint Thomas arriva le 29 de décembre, en l'an 1175, comme dit le cardinal Baronius, ou 1171, suivant le Bréviaire réformé par Clément VIII, dans le cinquante-troisième an de son âge. Le pape Alexandre III le canonisa, commandant que sa fête fût célébrée par toute l'Église au jour de son martyre avec beaucoup de raisons : car outre qu'il a été un très-grand défenseur de l'Église, et un glorieux martyr de Jésus-Christ, il a encore été honoré de plusieurs miracles.

Pierre de Blois, auteur grave, contemporain de saint Thomas, parle de lui en ces termes : « Thomas étoit le prédicateur de la « parole divine, la trompette de l'Évangile, l'ami de l'Époux, le « pilier du clergé, l'œil de l'aveugle, la langue du muet, le pied « du boiteux, le sel de la terre, l'ornement de son pays, le ministre « du Très-Haut, le vicaire de Jésus-Christ, et le christ du Sei-

« gneur; toute sa conversation n'étoit qu'une école d'honnêteté, « la règle des bonnes mœurs, l'exemple du salut. Il étoit droit en « son jugement, industrieux en la disposition des choses, discret « à commander, modeste en ses paroles, avisé en ses conseils, « sobre à manger, libéral à donner, maître de soi en la colère, « un ange dans la chair, doux dans les injures, timide dans la « prospérité, constant dans l'adversité, grand aumônier, et fort « miséricordieux. C'étoit la gloire des religieux, les délices du « peuple, l'étonnement des princes, et le Dieu de Pharaon. »

Encore que saint Thomas eût été respecté et honoré durant quatre cents ans de toute l'Église catholique, Notre-Seigneur néanmoins a permis qu'il ait été en quelque sorte maîtrisé pour la seconde fois, souffrant un double martyre, l'un en sa vie, et l'autre après sa mort. Car le misérable Henri VIII, roi d'Angleterre, conçut une si grande haine contre le Saint-Siége apostolique, à cause qu'il ne l'avoit pas voulu favoriser en ses folles amours; que non content d'avoir mis ses mains sacriléges sur les riches trésors de Dieu, qui étoient en l'église de saint Thomas, par une rage diabolique, il le fit ajourner à comparoître devant lui, le condamna comme un traître, commanda qu'il fût rayé du Catalogue des saints, et imposa peine de mort en son pays, contre ceux qui célébreroient sa fête, ou se recommanderoient à lui, l'appelleroient saint, et auroient un livre ou calendrier où son nom ne seroit pas effacé. Il commanda que l'on brûlât ses reliques; et que les cendres en fussent jetées au vent. Il le persécuta comme si c'eût été quelque maudit hérétique et infâme, non pour autre chose, que parce qu'il étoit mort pour la liberté de l'Église; dont le pape est le chef.

Il abhorroit tant celui-ci, qu'il se vouloit faire antipape et chef monstrueux de l'Église anglicane, ou pour mieux dire, un Antechrist, contre Jésus-Christ et son vicaire. Il se montra en cela plus impie et plus barbare que le roi Henri II, qui fut cause de sa mort; lequel reconnut enfin sa faute, et non pas celui-ci : car l'un fit de riches dons à l'église de saint Thomas, l'autre les déroba: Henri II se prosterna et s'humilia devant ses saintes

reliques ; et Henri VIII les déterra, les brûla, et les jeta au vent. Exemple déplorable, et qui nous enseigne combien le fol amour dans le cœur d'un roi est un furieux tyran : et que l'hérésie est une mégère infernale, qui détruit et renverse tout, si elle n'est bientôt arrêtée.

Nous pouvons apprendre aussi de cette vie de saint Thomas le peu de confiance qu'il y a aux faveurs et à l'amitié des princes. De plus, les rois et les gouverneurs des républiques doivent prendre garde à ne s'entremettre pas des affaires ecclésiastiques, attendu que cela n'est pas de leur charge ; mais seulement d'aider et de favoriser, non pas de juger et de commander dans les choses qui sont de l'Église. Qu'ils se gardent bien de dire la moindre parole, ni de témoigner par signe, ou de faire quelque démonstration de ce qu'ils veulent contre la raison. Car il se trouve tant de flatteurs qui ne tâchent pour leur profit particulier que déplaire aux princes, qu'ils embrassent quelque occasion que ce soit de faire plusieurs choses, même contraires à la volonté des princes, ainsi qu'il arriva au roi Henri en la mort de saint Thomas.

Que si le prince, comme homme, fait quelque faute, qu'il sache qu'au lieu de perdre son autorité, il accroît son crédit envers Dieu et les hommes, en se soumettant à la correction de l'Église, et en s'humiliant devant les ministres spirituels de ce Seigneur qui l'a fait prince, et qui l'a élevé sur les autres hommes. Car la meilleure et la plus sûre garnison pour les royaumes, c'est d'honorer Dieu et sa religion.

Surtout les ecclésiatiques doivent prendre garde à leurs actions, et à ne pas donner sujet aux séculiers, par leur mauvaise vie, de mépriser la dignité sacerdotale. Les prélats doivent rigoureusement châtier les excès de leur clergé, de peur qu'un méchant ne fasse tort aux bons, et que les foibles n'aient occasion de se scandaliser ; ni les princes et les magistrats, sujet de prendre connoissance des choses ecclésiastiques

---

Digitized by Google

A Arles, saint Trophime, dont parle saint Paul, dans la seconde épître à Timothée, Consacré évêque par ce grand apôtre, il fut le premier envoyé en cette ville pour prêcher l'Évangile ; il le fit avec tant de fruit, que de là, comme d'une source abondante, les ruisseaux de la foi, suivant l'expression du pape Zozime, coulèrent dans toute la France. — Il fut disciple de l'apôtre saint Paul, et il est fait mention de lui aux Actes des apôtres ; il y est dit qu'il étoit évêque en Asie, et qu'il accompagnoit le saint apôtre dans les temples de Jérusalem, lorsque les juifs se saisirent de lui, et le mirent entre les mains du tribun. Auparavant il se trouvoit avec lui, lorsqu'au partir d'Ephèse il s'en alla en Macédoine, de là en Grèce, puis en Syrie. On voit par-là qu'il étoit disciple de saint Paul. On le remarque encore par la seconde épître qu'écrivit le saint apôtre à Thimothée son autre disciple, lorsqu'il avoit laissé Trophime malade à Milet. Depuis saint Paul l'ayant ordonné évêque d'Arles, l'y envoya prêcher et annoncer l'Évangile de Jésus-Christ, ainsi que nous l'apprennent les Martyrologes romain et d'Usuard. Pierre Westminster dit que saint Paul allant en Espagne, l'an de Notre-Seigneur 61, le laissa à Arles en passant. Certainement on pourroit le qualifier apôtre de toute la France, puisqu'elle a reçu de lui, comme l'écrit saint Zozime pape, les premiers rayons de la foi. L'autorité du cardinal Baronius, jointe à celle des Martyrologes, et de Tertulien même qui vivoit dans le second siècle, confirment cette opinion. Saint Trophime enfin, après avoir éclairé la ville d'Arles de la lumière de l'Évangile, gouverné sagement son troupeau et saintement vécu, mourut le vingt-neuvième jour de décembre.

Le même jour à Jérusalem, le saint roi David, prophète

A Rome, les saints martyrs, Calliste, Félix et Boniface

En Afrique, le martyre des saints Dominique, Victor, Primien Lybose, Saturnin, Crescent, Second et Honorat.

A Vienne en Dauphiné, saint Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul, et premier évêque de cette ville.

A Constantinople, saint Marcel, abbé.

Dans l'Hiémois, saint Évroul, abbé et confesseur, qui vivoit du temps du roi Childebert.

TRENTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Sabin, évêque de Spolète, et ses compagnons, martyrs.
— Le bienheureux Sébastien Valfré,
de la congrégation de l'Oratoire de Turin.

Saint Mansuet et ses compagnons, martyrs; martyre de sainte Anysie; saint Anyse, évêque de Thessalonique; saint Eugène évêque de Milan; saint Libère, évêque de Ravenne; saint Rainier, évêque d'Aquila.

LA VIE DE SAINT SABIN,

ÉVÊQUE DE SPOLÈTE, ET DE SES COMPAGNONS, MARTYRS.

AN 301.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

La vie et le martyre de saint Sabin et de ses compagnons a été premièrement décrite par le vénérable Bède en son Martyrologe, et recueillie de lui par Surius, et par l'évêque Esquilin, en cette manière.

Saint Sabin étoit évêque de Spolète en Ombrie; il avoit une grande connoissance des Écritures saintes, et étoit fort éloquent. Il fut pris par Vénustien président de la Toscane, avec Exupérence et Marcel ses deux diacres, et plusieurs autres clercs. Ce Vénustien avoit en son cabinet une idole de Jupiter fort bien faite, et richement ornée, qu'il présenta à saint Sabin, afin qu'il l'adorât. Le saint évêque la prit en effet, mais non pas pour l'adorer : car après qu'il eut fait oraison à Dieu, il la jeta à terre et la brisa en pièces.

Vénustien, qui en faisoit grand état, entra en une telle colère contre le saint, ses diacres et ses clercs, que sans forme de procès, il leur fit couper les mains sur-le-champ. Pour ses deux diacres, il les fit mettre sur le chevalet en sa présence, et les fit déchirer à force de coups de fouets et de bâtons, puis il leur fit gratter le corps avec des ongles de fer; enfin il fit allumer un grand feu sous eux pour les brûler : pendant lequel martyre ces deux saints diacres rendirent leur âme à Dieu. Leurs corps furent en même temps portés dans une rivière; mais un bon prêtre, et quelques pêcheurs chrétiens, avertis de cela, les retirèrent et les ensevelirent près du chemin. Cependant le saint évêque fut mis en prison.

Il y avoit une bonne veuve chrétienne, appelée Serène, qui avoit un soin merveilleux de saint Sabin. Elle avoit un neveu qui étoit aveugle. Cette pieuse dame s'avisa de le mener avec elle en la prison et de le présenter à saint Sabin, aux prières duquel elle le recommanda. Alors le saint évêque étendant ses bras mutilés sur les yeux de cet aveugle, qui s'appeloit Priscien, fit sa prière à Dieu, lequel en sa faveur lui rendit aussitôt la vue. Ce miracle fut fait en la présence de onze païens, qui se prosternèrent aux pieds de saint Sabin, confessant que le Dieu qu'il prêchoit et adoroit étoit le vrai et seul Dieu, et ils furent tous baptisés par le saint évêque.

Vénustien ne manqua pas d'être averti de tout ce qui s'étoit passé; et étant grandement affligé du mal d'yeux, il envoya sa femme et ses deux fils en la prison, pour emmener le saint en son logis. Sitôt qu'il fut arrivé, le président Vénustien, qui l'avoit auparavant si maltraité, se jeta à ses pieds avec larmes, et sa femme et ses enfants aussi, lui demanda pardon, et le supplia de les baptiser. Ce qu'il fit, et sitôt que Vénustien eut reçu le baptême, il obtint la guérison de ses yeux.

L'empereur Maximien ayant appris ces nouvelles, de dépit condamna saint Sabin à la mort, et Vénustien à avoir la tête tranchée. Pour l'exécution de cette sentence, il l'envoya au tribun, nommé Lucius, qui sans audience, ni sans autre forme de procès, fit mou-

rir Vénustien, sa femme et ses enfants en la ville d'Assise, puis emmena saint Sabin en la ville de Spolète, où il le fit tant battre, qu'il rendit l'âme à Dieu, le 17 de décembre (bien que l'Église en célèbre la fête le 30 de décembre), l'an de Notre-Seigneur 301. Son corps fut enseveli hors de la ville, à une demi-lieue, par cette pieuse dame Serène. Elle avoit déjà auparavant mis ses deux mains dans un vase de terre et les gardoit fort dévotement en sa maison.

Outre Surius et Bède, le Martyrologe romain et celui d'Usuard, parlent fort honorablement de saint Sabin. Saint Grégoire-le-Grand parle de la consécration de plusieurs églises en l'honneur de saint Sabin, en quelques-unes de ses épîtres. Le cardinal Baronius fait aussi mention de lui en ses Annales et en ses Annotations sur le Martyrologe romain, le 30 de décembre. Il est vrai que le martyre de tous ces saints est arrivé en divers temps : néanmoins l'Église en fait la fête en ce jour; tous les Martyrologes le rapportent ainsi.

VIE DU BIENHEUREUX SÉBASTIEN VALFRÉ,

DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE DE TURIN.

Le bienheureux Sébastien Valfré naquit le 9 mars 1627, dans un village du Piémont appelé Verdun : ses parents étoient de pauvres laboureurs qui soutenoient leur famille du travail de leurs mains. Dès son enfance il montra un grand amour pour les pauvres, et quand il n'y avoit rien à la maison qu'il pût leur donner, il se mettoit à pleurer, en sorte que les voisins émus de ses larmes venoient au secours de sa charité. On rapporte qu'à l'âge de dix ans il jeûnoit déjà tout le carême au pain et à l'eau.

Dieu l'appela de bonne heure à l'état ecclésiastique ; mais son père, qui avoit douze enfants, n'osoit lui permettre de suivre sa vocation, à cause des dépenses qu'il lui faudroit faire. Sur les instances du bienheureux, il consentit cependant à le placer chez un maître qui le traitoit rudement et le faisoit coucher dans son écurie : aussi l'enfant étoit-il pâle et maigre; mais jamais il ne se plaignit, dans la crainte qu'on ne le détournât de sa vocation.

En 1644, le 21 mai, l'évêque d'Alba, au diocèse duquel il appartenoit, lui donna les deux premiers Ordres mineurs et les deux derniers l'année suivante. Il fut ensuite envoyé à l'Université de Turin pour y faire sa philosophie et sa théologie. Comme son père pouvoit à peine l'aider, il passoit une partie des nuits à copier des écritures et des livres, employant le jour à ses études. En 1650 il soutint avec honneur une thèse publique sur toute la philosophie : il fut ensuite promu au sous-diaconat. Il vivoit à l'université de Turin avec tant de piété, et ses compagnons l'avoient en telle estime, que beaucoup le choisirent pour confesseur quand il fut prêtre.

Au mois de janvier de l'année précédente, la congrégation de l'Oratoire de saint Philippe de Néri s'étoit établie à Turin. Le bienheureux, touché des vertus qu'on y pratiquoit, résolut de s'y consacrer, et fut reçu le 26 mai 1651, jour de la fête de saint Philippe de Néri. Comme la maison étoit pauvre, il s'y employa volontiers aux plus bas ministères, servant à la porte, à la cuisine et au réfectoire. Le 22 février suivant, il fut ordonné prêtre par l'évêque d'Alba et dit sa première messe à Verdun. Il revint achever ses études à Turin, où il obtint le degré de docteur en théologie.

Il fut fait alors préfet de l'Oratoire, c'est-à-dire directeur d'une confrérie de pieux laïques qui se réunissoient tous les dimanches dans l'église des Oratoires pour faire en commun quelques exercices de piété. Cette confrérie se composoit d'artisans, de négociants, de personnes nobles : toutes les classes y étoient représentées. Le bienheureux leur faisoit une lecture spirituelle, avec une courte méditation et un petit discours sur la fréquentation des sacrements. Il les partageoit ensuite en deux compagnies, dont l'une alloit

visiter les sept églises, tandis que l'autre soignoit les malades à l'hôpital Saint-Jean. A l'exemple de saint Philippe de Néri, pendant les trois derniers jours du carnaval, il les conduisoit en pèlérinage aux sept églises, les faisant passer par les rues les plus populeuses, afin que leur démarche modeste et leur recueillement rappelassent quelques sentiments de piété dans le cœur de ceux qui s'abandonnoient alors aux dissipations mondaines. Ils recevoient d'abord quelques insultes : mais leur patience, leur gravité, leur terreur ne manquoient jamais de ramener plusieurs des assistants, qui se joignoient à eux et les accompagnoient dans la visite aux églises.

A certaines époques de l'année, à l'approche des grandes fêtes, ou dans les temps de calamité, il les conduisoit à Notre-Dame de la Consolation, dans une petite chapelle souterraine, où il leur faisoit de si touchants discours qu'ils fondoient tous en larmes. En 1662, il les mena faire la communion générale dans un pays voisin de Turin, dont l'église étoit dédiée à la très-sainte Vierge, et passa toute cette journée avec eux en de saints entretiens. Une autre fois l'archevêque de Turin voulut les recevoir dans son palais, où il leur donna une collation C'est ainsi que le bienheureux s'étudioit à leur rendre aimable le joug de Notre-Seigneur, et à leur faire trouver dans la piété ces joies simples qui sont le vrai bonheur.

Outre cette confrérie dont il fut chargé pendant dix-huit ans, il fut longtemps supérieur de la maison des Oratoriens. Ses compagnons l'avoient choisi à cause de sa douceur, de son aimable abord, de sa gaité modeste, et de ses autres vertus. Tous les trois ans le bienheureux espéroit qu'on lui donneroit un successeur ; mais ses religieux étoient trop heureux de lui obéir, pour essayer d'un autre commandement. Ils le laissèrent supérieur pendant vingt ans. Aussi étoit-il pour eux un vrai père. Quand quelqu'un d'entre eux vouloit quitter la maison, il étoit rare qu'il ne le fît pas renoncer à son dessein par ses douces instances et ses prières. Notre-Seigneur l'avertissoit de cette tentation, quand on cherchoit à le lui cacher, et alors il se trouvoit à point nommé devant le fugitif lorsqu'il espéroit s'évader dans le plus grand secret.

Son temps se partageoit entre la prière, la prédication, le confessionnal et le soin des malades. Son oraison étoit continuelle, son esprit se trouvoit toujours sur la présence de Dieu. Il méditoit assidûment la Passion de Notre-Seigneur, et dans la matinée du vendredi-saint il avoit coutume de la lire lentement et à haute voix au pied de l'autel. Un jour l'intendant du duc de Savoie, qui étoit son ami, le pria de lui apprendre à faire oraison. Le bienheureux prit la Passion de Notre-Seigneur, et commença de la lire en s'arrêtant à chaque verset; mais bientôt les larmes et les sanglots le suffoquèrent et il fut obligé de cesser sa lecture pour donner un libre cours à sa douleur.

Dès le matin il se rendoit au confessionnal, qu'entouroit toujours un très-grand nombre de pénitents : il y restoit jusqu'à l'heure du dîner, même lorsqu'il n'avoit plus personne à confesser, pour suivre l'exemple de saint Philippe de Néri. Il occupoit alors son temps à l'oraison et à la récitation du chapelet. Un religieux, qui avoit quitté son couvent, le voyant aussi un jour absorbé dans sa méditation, se sentit touché de la grâce, et s'approchant du confessionnal se réconcilia avec Dieu. Souvent Notre-Seigneur éclairoit le bienheureux sur les besoins spirituels de ses pénitents. Il lui vint une fois un notaire du diocèse d'Asti. A peine se fut-il agenouillé, que le Père lui dit : en quels rapports êtes-vous avec votre frère ? Le notaire surpris qu'un homme qu'il n'avoit jamais vu, connût ce détail, lui avoua qu'il étoit brouillé avec lui ; cependant, ajouta-t-il, je ne lui en veux pas, et comme il est le plus jeune, c'est à lui à faire les premières démarches.

— Eh ! ne savez-vous pas, reprit le bienheureux, ce que dit Notre-Seigneur ? si vous voulez vous réconcilier avec Dieu, commencez par vous réconcilier avec votre frère. Remplissez donc ce devoir tout d'abord, puis je vous écouterai volontiers, mais en ce moment je ne pourrai vous absoudre.

Une dame qu'il confessoit pour la première fois, avoit de la peine à lui faire connoître l'état de son âme : le bienheureux voyant que le trouble se mettoit dans ses idées, lui dit avec bonté : écoutez-moi, je vais vous expliquer votre état. Alors il lui montra ce qui

se passoit dans son cœur avec tant de clarté, que l'on eût cru qu'il lisoit dans son âme comme dans un livre ouvert.

Il recrutoit des pénitents partout. Un soir il rencontre un gentilhomme qui étoit en compagnie d'un de ses amis : le bienheureux le prend à part et lui dit : seigneur, comment pouvez-vous faire tant de tort à votre belle âme ? Le gentilhomme ému rentre en lui-même, va le trouver le soir même et se réconcilie avec Dieu.

Un jour qu'il revenoit de la promenade, il trouve sur son chemin un pauvre, auquel il dit amicalement en mettant ses deux mains sur sa tête : avez-vous fait vos prières ce matin ?

— J'ai bien autre chose à penser, répond cet homme.

— Et les vérités de la foi, les savez-vous ? continue le bienheureux.

— Bah ? donnez-moi l'aumône, et ne vous occupez pas de cela.

— Depuis combien de temps vous êtes-vous confessé ?

— Je ne m'en souviens plus. Mais vous, qui me demandez tant de choses, qui êtes-vous ? Ne seriez-vous pas par hasard le Père Valfré ?

— Précisément, répond le bienheureux.

— Oh ! alors, reprend le pauvre, si vous voulez m'entendre, je suis prêt à me confesser.

Le bienheureux l'embrassa et le conduisit à l'église où il reçut sa confession.

Une autre fois il prêchoit dans un couvent de religieuses sur les péchés que l'on fait par fausse honte, par respect humain. Notre-Seigneur lui avoit révélé sans doute qu'une des religieuses étoit dans cet état, c'est pourquoi il mit une grande instance à engager ses auditeurs à réparer cette faute. Mais pendant son allocution la coupable disoit en elle-même : si tu attends que je confesse cela tu attendras longtemps.

Comme s'il l'eût entendue, le bienheureux reprit en s'adressant alors à une personne seule et non plus à la communauté : il faut s'en confesser cependant, et confondre le démon à quelque prix que ce soit

— Et pourtant je ne m'en confesserai pas, ajoutoit la coupable en elle-même.

— Et moi, de la part de Dieu, reprit le bienheureux avec une voix de tonnerre, je vous commande de vous en confesser.

Frappée dans son cœur comme d'un coup de foudre, la religieuse résolut enfin à avouer sa faute au confesseur extraordinaire du couvent.

— Soit, continue le bienheureux, adressez-vous à qui vous voudrez ; mais souvenez-vous qu'il faut reprendre vos confessions depuis le temps où vous avez caché cette faute.

Alors avec une tendresse de père il se mit à parler des miséricordes du Seigneur, de la bonté qu'il témoigne à ses enfants quand ils reviennent à lui ; et il acheva de reconquérir cette âme.

Il y avoit dans la maison des Oratoriens de Fossano deux bons religieux à qui le démon avoit eu l'art d'inspirer une horreur invincible ; à l'un pour la confession, à l'autre pour la prédication. Ne croyant plus pouvoir servir le Seigneur dans leur congrégation, ces deux religieux après en avoir conféré ensemble, résolurent d'aller à Turin consulter le bienheureux. Celui-ci prêchoit au moment où ils arrivèrent. Les deux Pères se rendirent à la tribune qui étoit derrière l'autel, et là ils s'agenouillèrent pour adorer le saint Sacrement, entièrement caché par une grille. Le bienheureux finissoit alors son discours, il se tourne de leur côté, et élevant la voix, il dit avec force : *maneti in vocatione, in quâ vocati estis*, restez à la vocation à laquelle Dieu vous a appelés. Et commentant ces paroles il répond à tous leurs doutes, au point que l'un des deux dit à son compagnon : Entendez-vous ? Ceci est la réponse que nous fait le Père Valfré.

Après le sermon ils l'allèrent voir. Le bienheureux les accueillit avec sa bonté ordinaire en leur disant. Retournez à l'instant même dans votre congrégation, et ne pensez plus qu'à servir le Seigneur tout le reste de votre vie. Aussitôt la tentation ayant disparu, ces bons religieux recouvrèrent la paix.

Un jour que le bienheureux alloit prêcher au monastère de Sainte-Croix, une des religieuses qui étoit occupée à travailler avec ses

compagnes, dit non sans un peu d'impatience : ce bienheureux Père Valfré pouvoit bien venir à une autre heure ; nous avons maintenant autre chose à faire que l'aller entendre ? Cependant elle se lèvent toutes et se rendent à l'église où le Père étoit déjà en chaire. Mais que devinrent-elles quand elles entendirent commencer le sermon par ces mêmes paroles : Ce bienheureux Père Valfré pouvoit bien venir à une autre heure ; nous avons maintenant autre chose à faire que l'aller entendre. Alors il prévint doucement les religieuses que quand elles seroient occupées elles le lui fissent savoir, et qu'il remettroit sa visite à un temps plus opportun.

Un autre jour qu'il se promenoit dans les rues de Turin avec le curé de son pays, il s'arrête un instant à la porte d'une maison sur la place Saint-Charles, et dit à son compagnon : monsieur le curé, montez vite au dernier étage, et allez jusque sur la terrasse. Le curé s'élance dans la maison et trouve au lieu indiqué une pauvre femme couchée sur un peu de paille : elle étoit à l'agonie et n'avoit personne autour d'elle pour l'assister. Il l'exhorte à faire un acte de contrition, pendant lequel il lui donna l'absolution, et aussitôt après la recommandation de l'âme, la malade expire doucement. Il rejoint alors le bienheureux qui l'attendoit et qui lui dit en l'apercevant : maintenant que nous avons gagné une âme à Dieu, nous pouvons continuer gaiement notre chemin.

Il y avoit dans les prisons de la ville un malheureux condamné au gibet : toute la nuit on l'avoit exhorté en vain à se confesser. Vers l'aurore on pensa à faire venir le Père Valfré, et on l'envoya chercher. Quand on frappa à la porte de sa cellule, avant qu'on eût pu lui dire de quoi il s'agissoit, il répondit du dedans : retournez, j'y serai aussitôt que vous et je le confesserai. Le messager repart très-étonné que le Père eût pu deviner le sujet de sa mission. Le bienheureux arrive à la prison, demande aux assistants de prier pour le condamné, et peu après celui-ci lui dit : Hélas ! mon Père, aidez-moi, je veux faire une bonne confession et mourir chrétiennement.

Un seigneur allemand que l'électeur de Bavière avoit envoyé à

la cour de Turin tomba malade : la duchesse de Savoie chargea deux personnes de sa cour de veiller sur lui. Une nuit, où on ne le croyoit pas en danger, ces deux personnes voient entrer le Père Valfré, encore que les portes fussent fermées. Le bienheureux s'approcha du malade qui lui dit : O mon cher Père, c'est Dieu qui vous envoie ici, car j'ai bien besoin de votre secours. Les gardiens s'éloignent pour lui laisser la liberté de se confesser. Au jour le Père se retira en silence. Les gardiens courent au lit du malade : il étoit mort doucement dans le Seigneur.

Une dame de Turin, après avoir reçu tous ses sacrements, se trouvoit à l'agonie, assistée de deux prêtres de la ville : la respiration lui ayant manqué, on crut qu'elle étoit morte, et tous ceux qui étoient présents s'étant agenouillés récitèrent pour elle le *De profundis*. En ce moment le Père Valfré arrive en disant : elle n'est point morte, elle n'est point morte, ce n'est qu'un accident. Il mit la main sur la tête de la malade et l'appelle deux fois par son nom. Cette dame ouvrant les yeux, s'écrie avec épouvante : est-il possible que je fusse prête d'être damnée, pour n'avoir eu personne qui m'ait suggéré un acte de contrition !

Les assistants restoient à genoux, immobiles d'effroi, se regardant les uns les autres sans oser proférer une parole.

Alors la malade se tournant vers le bienheureux, lui dit : Ah ! Père, au moment de la mort, lorsque je me croyois assurée de mon salut, Dieu m'a montré dans une vision que j'aurois été condamnée à cause de mon orgueil.

Elle vouloit continuer, mais le bienheureux l'arrêta doucement, l'excita au repentir, la confessa, et s'éloigna à la hâte pendant que les assistants fondoient en larmes.

Au mois d'octobre de l'an 1691, le comte Laurent Boasso se trouvoit à l'extrémité, et l'on n'attendoit plus que le moment de sa mort. Le bienheureux entre dans sa chambre en lui disant : Cher comte, je suis venu vous faire une visite.

— Vous êtes venu, comme un bon ami, lui répondit le comte, m'avertir de me préparer à paroître devant Dieu : n'est-il pas vrai ?

Mais les médecins m'ont déjà prévenu, et j'espère trouver grâce au tribunal de Dieu, si vous voulez bien implorer pour moi sa miséricorde.

— Non, non, reprit le Père, je ne suis pas venu pour cela ; je viens au contraire vous dire que j'ai besoin de vous parler, et que je vous attends dans ma chambre, où nous pourrons nous entretenir avec plus de liberté.

Il lui donna sa bénédiction, après avoir fait pour lui une courte prière. En ce moment le malade se sent mieux, et peu après il put aller trouver le bienheureux, comme celui-ci l'y avoit engagé.

A deux ans de là un chanoine de ses amis le pria d'aller voir sa mère âgée de soixante-dix ans et atteinte d'une maladie de poitrine qu'on jugeoit mortelle. Volontiers répondit le bienheureux ; et touché de la douleur de son ami il ajouta : Consolez-vous, ayez bon espoir, madame votre mère guérira et vivra encore quelques années.

Il rencontra un jour la femme d'un autre de ses amis qui étoit à l'agonie. Cette femme lui dit en versant un torrent de larmes : Votre révérence ne reverra plus son ami ; mon pauvre mari est sur le point d'expirer.

— Non, non, reprend aussitôt le bienheureux ; louez Dieu au contraire et remerciez-le : votre mari guérira,

Et il guérit en effet.

Le fils du comte de Cartos étant abandonné des médecins, sa mère envoya chercher le Père Valfré. Ah ! mon Père, lui dit-elle, vous savez combien j'ai fait de prières pour avoir cet enfant, et voici qu'il va mourir, si vous ne le recommandez à Dieu. Le bienheureux s'approche du berceau, se met à genoux devant une image de saint Philippe de Néri et de saint Gaëtan de Thienne qu'on y avoit appendue ; puis après avoir prié quelque temps, il récite à voix basse le *Te Deum*. Il se relève, dit que Dieu est tout-puissant ; et se retire à la hâte. La comtesse qui avoit repris quelque espoir en l'entendant réciter le *Te Deum*, court au berceau, où son enfant qui étoit jusque-là comme mort commence à s'agiter

et à crier. Elle appelle le comte et le médecin retirés dans la chambre voisine : ils trouvèrent l'enfant parfaitement guéri.

Il y avoit une pauvre femme de Savoie nommée Micheline qui depuis trois ans étoit attaquée d'une sorte de frénésie. Un soir le curé de sa paroisse va la voir, et la trouvant plus mal que de coutume, il court prier le bienheureux d'essayer de la confesser, pour qu'il puisse lui administrer ensuite les derniers Sacrements.

— Cette savoyarde, répondit le bienheureux, va faire mille folies comme à son ordinaire : retournez, je vous prie, et dites-lui qu'elle vienne ici sur-le-champ.

Mais, mon Père, reprend le curé, elle ne peut plus se remuer, et il est nécessaire que vous veniez la confesser, car elle est en danger de mort.

— Allez vite, répond encore le bienheureux, et dites-lui que je l'attends.

Le curé n'ose plus insister ; mais en s'en retournant il murmuroit entre ses dents : je crois que le bon Père est devenu fou. Comment veut-il que cette femme vienne, à moins que je ne la porte? Il arrive, et lui dit cependant en ayant peine à garder son sérieux : Micheline, levez-vous, le Père Valfré veut que vous l'alliez trouver.

— Mais je ne peux lui obéir dans l'état où je suis, répond cette femme.

— Allons, vite, reprend le curé ; faites comme vous pourrez, mais dépêchez-vous, le Père Valfré vous attend.

Cette pauvre femme s'arrange de son mieux et part. Le curé qui la précédoit, tournoit de temps en temps la tête pour voir si elle le suivoit : quelle ne fut pas sa surprise, en s'apercevant qu'elle marchoit à merveille et d'un pas dégagé ?

Le Père Valfré les attendoit sur la place. Il bénit Micheline et lui dit : Eh bien ! comment vous trouvez-vous?

— Parfaitement, répondit cette femme.

— Alors remerciez le Seigneur et retournez chez vous, reprit le bienheureux.

Cette femme n'eut plus désormais d'attaque, et vécut longtemps encore avec une santé excellente.

Une des pénitentes du bienheureux avoit depuis treize ans perdu l'œil droit à la suite d'une fluxion. Sa mère lui conseilla un jour de se recommander au Pére Valfré.

— Vous croyez, lui répondit le bienheureux, que je vais vous obtenir cette grâce, quand je sais que vous vous en servirez pour offenser Dieu.

— Ah ! mon Père, reprit la jeune fille, si la vue doit être pour moi une occasion de péché, je vous conjure de me rendre tout à fait aveugle. Car pour me donner la vue, je voudrois que Dieu m'accordât avec elle la grâce de m'en bien servir.

— Puisqu'il en est ainsi, ma chère fille, (et je vous crois), allez à l'autel de saint Philippe, et recommandez-vous à la très-sainte Vierge Marie : c'est à elle qu'il faut s'adresser, quand on veut obtenir de Dieu de pareilles grâces.

La jeune fille, au sortir du confessionnal, court à l'autel et dit avec une sainte confiance à notre bonne Mère : madame, c'est votre grand serviteur, le Pére Valfré, qui m'envoie pour que vous m'accordiez la vue.

Comme elle retournoit chez elle, après avoir achevé sa prière, un de ses frères la rencontre et lui dit qu'il pendoit à son œil droit une petite peau ; on la retira avec un linge, et aussitôt elle recouvra la vue.

Un jour qu'il sortoit de l'église des Carmes Déchaussés, un pauvre estropié qui se tenoit à la porte, lui demanda l'aumône. Le bienheureux le pria de l'excuser s'il ne la lui donnoit pas, parcequ'il n'avoit rien. Il fait quelques pas, puis se retourne et dit à cet homme : Écoute, mon frère, comme je te l'ai déjà dit, je ne puis te donner d'argent, parce que je n'en ai pas sur moi ; mais veux-tu venir jusqu'au couvent, là je te ferai l'aumône.

— Je le voudrois bien, répondit le pauvre, mais je ne puis pas marcher.

Le bienheureux regarda autour de lui, et ne voyant personne, il ajouta, aie confiance, mon frère, donne-moi la main et marche. Cet homme se leva en effet, et le suivit. Arrivé au couvent il prit la main du bienheureux, qu'il arrosoit de ses larmes ; mais celui-

ci lui imposa silence et l'envoya dans une autre ville, pour cacher le miracle qu'il avoit fait.

L'humilité chez lui étoit si grande que jamais le roi Victor-Amédée, dont il étoit le confesseur, ne put le décider à accepter l'archevêché de Turin qu'il lui offroit. Je ne suis qu'un pauvre petit prêtre, disoit-il, dont les parents labourent la terre. Il fit venir de Verdun son frère, et le présenta à la cour dans ses habits de paysan, en disant à tout le monde : Voici mon frère.

Vous avez beau vous abaisser, Père Sébastien, répondit le roi, vous n'en serez pas moins archevêque. Mais voyant le chagrin qu'il lui faisoit, il fut obligé de renoncer à son dessein.

Le bienheureux étant tombé malade, à la fin de janvier de l'an 1710, Victor-Amédée l'alla voir, l'embrassa tendrement et voulut le servir lui-même pendant qu'il étoit auprès de lui. Avant de le quitter, il lui baisa la main en se recommandant à ses prières. Soulagez vos sujets, lui dit le bienheureux, soyez uni avec le souverain pontife, si vous voulez que Dieu vous bénisse, vous, votre famille et votre État.

— Oui, mon Père, oui, répondit le roi en pleurant. Il avoit éprouvé plusieurs fois la sagesse de ses conseils, et quand plus tard le malheur le frappa, il se rappela que le bienheureux le lui avoit prédit.

Après avoir reçu les derniers sacrements, le bienheureux Sébastien Valfré rendit à Dieu son âme le matin du 30 janvier 1710, à l'âge de quatre-vingts ans. Toute la ville voulut le voir, avant qu'on ne l'enterrât, et on fut obligé de retarder ses obsèques, qui s'accomplirent au milieu des miracles, des larmes, et des sanglots. Un grand nombre de malades recouvrèrent la santé en touchant ce corps vénérable, auquel la mort n'avoit pu enlever sa souplesse, la douceur et l'amabilité de son visage. En apprenant la fin du bienheureux, le roi versa des larmes et dit à ses courtisans : j'ai perdu un grand ami, la congrégation un soutien puissant, les pauvres un protecteur et un père.

A Alexandrie, les saints Mansuet, Sévère, Appien, Donat, Honorius et leurs compagnons, martyrs, — Leur martyre arriva durant la persécution des Vandales, sous la tyrannie du roi Hunnéric. Ce roi ayant ordonné une conférence entre les évêques catholiques et les ariens, et ceux-ci se défiant de leurs forces, lorsqu'ils furent tous assemblés, afin d'éviter la confusion qui les attendoit en cette dispute, ils firent faussement entendre au roi, que les catholiques ne tâchoient qu'à émouvoir une sédition, et ne vouloient point discuter. Alors le tyran se porte avec une telle violence contre les catholiques, que sans s'informer de la vérité du fait, il fit fermer en un seul jour toutes les églises d'Afrique, poursuivant les catholiques avec fureur lorsqu'ils ne vouloient point abjurer la foi, et embrasser la secte arienne. Pour les évêques catholiques, qui s'étoient trouvés en grand nombre au lieu assigné pour la conférence, ils furent dépouillés de leurs biens, cruellement tourmentés, et enfin bannis en divers lieux, où on leur faisoit labourer la terre à la place des chevaux, et faire tous les plus vils et les plus pénibles exercices que l'on se pouvoit imaginer. Or parmi ceux qui souffrirent le martyre dans cette persécution, fut saint Mansuet, avec plusieurs autres, le trentième jour de décembre, l'an 483, sous l'empereur Zénon.

A Thessalonique, sainte Anysie, martyre. De plus, saint Anyse, évêque de cette ville.

A Milan, saint Eugène, évêque et confesseur,

A Ravenne, saint Libère, évêque.

A Aquila, dans l'Abbruzze ultérieure, saint Rainier, évêque.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Mélanie la Jeune, dame romaine.
— Sainte Colombe, vierge et martyre. — Saint Sylvestre, pape.

Sainte Donate et ses compagnes, martyres; saint Savinien, évêque, et saint Potentien, martyrs; saint Hermès, exorciste; saint Etienne et ses compagnons, martyrs; saint Zotique, prêtre; saint Barbatien, prêtre.

LA VIE DE SAINTE MÉLANIE,

DAME ROMAINE, MARIÉE.

AN 434.

Saint Sixte III, pape. — Valentinien III, empereur.
— Clodion-le-Chevelu, roi.

Nous trouvons dans les histoires ecclésiastiques deux Mélanies Romaines, grandes dames et très-riches. La première s'appelle Mélanie l'Ancienne, ou la grande, aïeule de la seconde, dont nous racontons ici la vie. Cette première Mélanie eut trois enfants, dont l'un se nommoit Urbain; il épousa une jeune dame romaine appelée Albine, et ils furent le père et la mère de sainte Mélanie la jeune.

Sainte Mélanie l'ancienne, étoit une très-vertueuse dame, qui, se voyant veuve, et ayant perdu deux de ses enfants en moins d'un an, s'adonna tellement à l'amour de Dieu, que laissant Urbain, son fils, à Rome, elle s'en alla à Alexandrie visiter saint Athanase, qui vivoit en réputation de sainteté. De là elle passa en Egypte, où durant la persécution de l'empereur Valens, elle fit de grandes charités à tous ces bons moines qui y vivoient de son temps,

malgré même les gouverneurs et les juges du pays, de qui elle obtenoit ce qu'elle vouloit à cause de sa qualité. Après avoir demeuré là quelque temps, elle passa à Jérusalem, où elle consola et assista de ses largesses, cent douze évêques, religieux et autres catholiques, que le préfet de l'empereur, à Alexandrie, avoit bannis dans un village de la Palestine, nommé Diocésarée.

Or, Dieu ayant remis ses serviteurs en liberté, cette Mélanie fonda un monastère où elle s'enferma avec cinquante jeunes filles qui s'étoient consacrées à Dieu. Elle y demeura vingt-cinq ans, au rapport de saint Paulin, qui la reçut en sa maison; et il le peut bien savoir, quoique Pallade, en son histoire Lausiaque, dise vingt-sept ans. De Jérusalem elle retourna à Rome, où elle fut reçue avec joie de ses enfants, de ses parents et amis. Peu de temps après elle s'en alla en Afrique avec Urbain, son fils, et Albine, sa bru, et notre sainte Mélanie, sa petite-fille. Enfin elle retourna à Jérusalem, et au bout de quarante jours elle finit sa vie. Il est vrai que cette bonne dame trempa dans les erreurs d'Origène, ayant été trompée par Rufin qui l'accompagnoit, et par l'aveugle Didyme, qui étoit estimé à Alexandrie un oracle de science. Toutefois on écrit qu'elle revint à soi, et se réconcilia avec saint Jérôme, car saint Augustin et saint Paulin la louent hautement.

Or sainte Mélanie la jeune et petite-fille de cette autre vertueuse dame Mélanie, étant fort portée à la crainte de Dieu, avoit dessein de lui consacrer sa virginité : elle fit de grandes instances à ses parents pour les détourner de la marier, leur déclarant son intention; mais étant si illustres et si riches, et n'ayant pas d'autres héritiers qu'elle, ils la marièrent quasi par force à l'âge de quatorze ans, pour conserver leur bien et leur maison, avec un jeune seigneur, aussi puissant qu'elle, nommé Pinien, lequel étoit âgé de dix-sept ans. Ce mariage ayant été fait contre son gré, elle voulut persuader à son mari de vivre chastement, lui offrant en récompense tous ses biens, pourvu qu'il la laissât libre; mais Pinien n'y voulut point condescendre.

Notre-Seigneur leur donna une fille, et Mélanie la consacra

aussitôt à celui qui en étoit le vrai père : car n'ayant pu garder la fleur de sa virginité, elle désiroit que sa fille la gardât si bien, que le monde n'y eût jamais de part. Elle eut ensuite un fils, qui ne faisant que de naître, après avoir été baptisé, s'envola au ciel. Pinien ressentit cette perte autant qu'il aimoit sa femme; il fit vœu à Dieu de garder la chasteté et de vivre en continence avec sa femme, si Notre-Seigneur la lui conservoit. Mélanie recouvra aussitôt la santé, tant elle étoit aise de la promesse que son mari avoit faite. Ces saints époux se confirmèrent davantage en leur résolution, quand leur fille, qui étoit l'unique héritière de tous leurs biens, mourut peu de temps après; Notre-Seigneur leur ôtant cet empêchement, afin qu'ils pussent employer plus librement leurs personnes et leurs biens à son service, et secourir les pauvres. Pinien avoit pour lors vingt-quatre ans, et Mélanie vingt.

Cela leur fut au commencement bien difficile, parce que plusieurs les en détournoient : mais Notre-Seigneur qui les gardoit, et se vouloit servir d'eux, leur ôta bientôt ces empêchements, et les rendit maîtres d'eux-mêmes. Comme le bruit et la confusion de Rome ne leur étoit pas commode, ne respirant que le repos, ils se retirèrent aux champs, où ils visitoient les malades, logeoient les pèlerins, délivroient ceux qui étoient emprisonnés pour dettes, assistoient les nécessiteux, et étoient le refuge et le support de tous les affligés qui avoient recours à eux.

Pour fournir à tant de frais, ils vendirent une partie de leurs terres : mais le diable qui les vouloit inquiéter et distraire de leurs saintes intentions, excita un frère de Pinien, nommé Sévère, à molester son frère, lui faisant perdre le plus beau de son bien par de faux témoins et par quelques serviteurs de Pinien, qui faisoient serment que les terres appartenoient à Sévère et non à lui. Cet outrage de Sévère ne put entamer le cœur chrétien de Pinien, qui ne s'en émut aucunement, et ne cessa pas de continuer paisiblement ce qu'il avoit commencé; remettant son affaire entre les mains de Jésus-Christ, et se confiant, que comme père des pauvres, il défendroit ce bien, qu'il ne désiroit conserver que pour eux.

Notre-Seigneur, en effet, y mit la main, par le moyen de l'impératrice, qui, ayant ouï parler de la sainteté de Mélanie, désira la voir; ayant su d'elle la mauvaise procédure de Sévère, elle la remit en tous ces biens, et eût fait châtier cet usurpateur, si Mélanie n'eût intercédé pour lui.

Ces seigneurs n'avoient pas seulement des biens à Rome et par toute l'Italie, mais aussi en Sicile, en Espagne et en Angleterre, en telle quantité, qu'après l'empereur, c'étoient les plus riches de Rome. Ils en vendirent une bonne partie, et trouvèrent des acheteurs qui payèrent bien, sachant qu'ils étoient favorisés de l'empereur et de l'impératrice.

On ne sauroit dire en peu de paroles avec quelle libéralité ces saints époux distribuèrent leurs biens aux monastères, aux églises, aux prêtres, aux hôpitaux, aux pauvres de toutes les provinces et aux nations de la chrétienté : de manière qu'il n'y eut presque église ou lieu saint, qui ne se ressentît de leur bénignité et de leur miséricorde. Ils demeurèrent quelques jours en Sicile, et de là, passèrent en Afrique; puis ils abordèrent dans une île que les barbares avoient saccagée, et d'où ils avoient emmené hommes, femmes et enfants en captivité. Les barbares vouloient rançonner les prisonniers et les laisser aller pour de l'argent, sinon ils menaçoient de mettre toute l'île à feu et à sang. Mélanie et Pinien de cela, estimèrent que Dieu les avoit conduits là pour lui rendre un notable service : ils rachetèrent ces esclaves, et leur donnèrent l'aumône pour les soulager en cette extrémité, ensuite les barbares se retirèrent.

Les saints s'en allèrent à Carthage, et de là à Tagaste, dont Alipe, disciple de saint Augustin, étoit évêque : ils s'arrêtèrent là, et y bâtirent deux monastères; l'un d'hommes, où il y avoit quatre-vingts religieux, l'autre de filles où il y en avoit cent trente. Mélanie demeura sept ans parmi elles, vivant comme un ange. Au commencement elle ne mangeoit qu'après soleil couché, prenant quelque peu de chose, sans boire jamais de vin ; de plus, elle étoit deux et trois jours sans manger, quelquefois les semaines entières, et ensuite elle ne mangeoit qu'un peu de pain dur. Elle

s'adonnoit fort à l'oraison, y passoit presque toutes les nuits, et ne reposoit que deux heures sur un sac étendu à terre.

Elle écrivoit fort bien et promptement; elle employoit quelques heures du jour à écrire et à traduire des livres; elle cousoit les habits des pauvres, pour vêtir Jésus-Christ en eux. Elle s'adonnoit fort à lire la sainte Écriture où Notre-Seigneur lui donnoit de grandes lumières; elle savoit bien la langue grecque. Elle étoit douce, affable et agréable en sa conversation, mais grande ennemie des hérétiques, et de ceux qui semoient de nouvelles opinions, voulant détruire la doctrine commune de la sainte Église. Elle s'enferma en une cellule de bois si étroite, qu'elle ne s'y pouvoit remuer à son aise : elle n'en vouloit point sortir, ni ouïr personne qu'à travers un petit guichet; si quelquefois Albine, sa mère, la venoit voir, et la trouvant priant et occupée avec Dieu, elle ne l'interrompoit pas, attendant qu'elle eût achevé.

Au bout de sept ans, ils s'embarquèrent pour aller à Alexandrie. Le grand Cyrille y étoit alors patriarche, et les traita fort bien. De là ils allèrent à Jérusalem pour visiter les Saints Lieux. Après avoir donné quelques jours à sa dévotion, elle laissa sa mère, qui étoit fort caduque, en cette sainte ville, et se retira en une petite loge sur le mont des Oliviers.

Depuis, Mélanie s'en alla en Egypte avec Pinien, son mari, et de là au désert de Nitrie, tant pour faire l'aumône aux moines qui y étoient, que pour les visiter, et s'enflammer davantage en l'amour de Notre-Seigneur, à l'exemple de ces saints, qui brilloient dans ces déserts comme des étoiles au firmament. Ils furent à la cabane d'un moine, nommé Etienne Ephestion, pauvre et dénué de toute commodité, qui refusa l'aumône qu'ils lui offrirent, disant qu'il n'en avoit pas besoin. Voyant qu'ils ne pouvoient l'engager à la recevoir, Mélanie la mit secrètement dans un panier, où il avoit un peu de sel pour toute sa provision, et prit congé de lui, en se recommandant à ses prières.

Le moine ayant découvert l'argent qu'ils avoient glissé dans son panier, le prit, et courut après eux, disant qu'ils emportassent leur argent, qu'il ne savoit qu'en faire. Ils lui répondirent qu'il le

donnât donc à d'autres qui en auroient besoin : à quoi il répliqua que personne ne passoit par là : qu'ils reprissent leur argent s'ils vouloient; et à leur refus, il le jeta devant eux au milieu de la rivière et s'en alla en sa cellule. Ils en trouvèrent encore assez d'autres qui ne vouloient point d'argent et fuyoient l'or comme le poison.

Ce voyage étant achevé, il retournèrent par Alexandrie à Jérusalem, où Mélanie trouva sa logette préparée sur le mont des Oliviers. Elle s'y enferma avec résolution de ne voir ni parler à personne qu'à sa mère, à celui qui avoit été son mari, et qui étoit son frère en Jésus-Christ, et à une sienne cousine germaine qu'elle avoit nourrie. Ils la venoient voir de cinq en cinq jours. Elle mena cette vie quatorze ans. Après qu'elle eut enterré sa mère, et accompli cet office de piété filiale, elle entra en une autre cellule, qui n'avoit point de clarté, où elle demeura un an, jeûnant, pleurant, et jouissant des caresses que Dieu faisoit à son âme.

Le renom de cette sainte se répandit dans les lieux circonvoisins; plusieurs personnes s'adressèrent à elle, et elle leur fit bâtir un monastère de quatre-vingt-dix religieuses, où il y avoit quelque femmes qui avoient vécu licencieusement. Elle s'enferma avec elles, encore que par son humilité elle ne vouloit pas être leur supérieure, se tenant comme la servante de toutes. Elle étoit la première à exercer le jeûne, la pénitence, l'oraison, le silence, la modestie, la patience, et la mansuétude, et principalement la charité au service et secours des autres, leur enseignant plus par effet que de parole, l'obéissance à la supérieure.

Elle leur racontoit à ce propos un exemple de ceux qu'elles avoit ouïs ou vus des saints moines. *Un garçon*, disoit-elle, *s'adressa à un vieil ermite, le priant de le recevoir en sa compagnie. Le vieillard avant que d'y consentir, lui dit qu'il donnât des soufflets et des coups de pieds à une statue qui étoit là devant : le garçon le fit. Il lui commanda pour la seconde fois de lui donner plusieurs coups, et de lui dire des injures. Après que le garçon eut obéi, le vieillard lui demanda si cette statue s'étoit plainte, ou avoit témoigné aucun ressentiment de ce qu'il lui avoit fait; le garçon lui répondit qu'elle*

étoit toujours demeurée muette, sans résistance ni parole. Le vieillard lui dit : Voilà la vie du religieux, tu en dois faire de même, si tu veux demeurer avec moi.

Elle bâtit une église et l'enrichit de plusieurs reliques. Pendant qu'elle s'occupoit en ces bonnes œuvres, Pinien son mari, qui vivoit comme un religieux, sortit de cette vie mortelle pour jouir de l'éternelle ; et Mélanie, comme si elle eût alors commencé à servir Notre-Seigneur (estimant n'avoir encore rien fait) travailla, et jeûna quarante ans durant, plus que jamais.

Elle désiroit bâtir un monastère d'hommes, et n'ayant plus de quoi parce qu'elle avoit déjà distribué toutes ses grandes richesses aux pauvres, Notre-Seigneur lui donna par la main d'un homme riche, tout ce qui lui étoit nécessaire, tant pour l'édifice, que pour l'entretien des religieux qui y entrèrent.

Mélanie avoit un oncle, frère de son père, ou comme d'autres disent, frère de sa mère, nommé Volusien, qui étoit un grand seigneur, préfet de Rome, bien versé en l'éloquence et en la philosophie, mais néanmoins païen, et fort adonné à la magie. La mère de Volusien étoit chrétienne, et affectionnoit fort saint Augustin, qu'elle supplioit de traiter avec son fils, et de lui écrire souvent, afin que Notre-Seigneur l'appelât par son moyen au christianisme. Le saint Docteur le fit volontiers. Les premières de ses lettres s'adressèrent à Volusien, pour répondre à ses questions et lui enseigner l'excellence de notre sainte religion. Toutefois ni ces larmes, ni le soin qu'apporta saint Augustin pour lui faire ouvrir les yeux, ne purent rien sur Volusien jusqu'à la dernière maladie, où Notre-Seigneur se servit de sainte Mélanie, sa nièce. Car Volusien ayant été envoyé en ambassade par l'empereur de Rome à celui de Constantinople, il tomba fort malade, et inspiré de Dieu, il envoya à Jérusalem chercher Mélanie. Celle-ci après plusieurs prières, alla à Constantinople, par le conseil des plus grands serviteurs de Dieu, et visita Volusien son oncle, le gagnant tellement par son exemple et par ses raisons, qu'elle lui fit recevoir le saint Baptême, et s'arma des saints Sacrements, avant que de rendre l'esprit à Dieu.

Mélanie fit à Constantinople deux autres choses fort remarquables; c'est que l'hérésie de Nestorius s'étant pour lors allumée vivement, elle s'y opposa, et par les discussions et par les arguments ramena plusieurs hérétiques qui s'étoient laissés tromper. Elle sema aussi dans le palais des empereurs (où elle étoit bien reçue) la parole céleste, et y fit un grand fruit, spécialement avec l'impératrice Eudoxie, à qui elle persuada de faire le voyage de Jérusalem pour honorer les Saints-Lieux; ce qu'elle exécuta,

Après cela Mélanie retourna de Constantinople à sa solitude. L'impératrice voulut assister à la dédicace de l'église que Mélanie avoit fait bâtir pour son nouveau monastère, et visiter les religieuses qui étoient avec elle, l'honorant comme sa mère spirituelle. Mais la sainte femme voyant par la lumière du ciel, qu'elle approchoit de la fin de son pèlerinage, et que Jésus-Christ l'appeloit à lui, elle voulut auparavant prendre congé de tous les Saints-Lieux, et les visiter de nouveau l'un après l'autre. Le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, étant venue à Bethléem, elle entra en la grotte de la sainte crèche, et dit à sa cousine germaine, qu'elle ne feroit plus la communion avec elle.

Elle assembla ses filles, et leur dit que c'étoit le plaisir de Dieu qu'elle les quittât: elle les pria de se consoler et de se conformer à sa sainte volonté. Ensuite elle fit une très-longue et très-affectueuse oraison à Notre-Seigneur, le suppliant humblement de la recevoir dans son sein. Comme elle étoit en prières, pleurant à chaudes larmes, cette bienheureuse âme quitta le corps qu'elle avoit si bien su dompter. Elle trépassa le dernier jour de janvier, selon Surius, et suivant le Maryrologe, le dernier jour de décembre, jour que les Grecs en font la fête. L'évêque, les religieux, le clergé, et les habitants de Jérusalem se trouvèrent à son enterrement, et après avoir chanté des psaumes et des hymnes, suivant la coutume de l'Église catholique, elle fut solennellement inhumée.

Dieu fit par elle plusieurs miracles: car elle chassa les diables du corps d'une servante, qui avoit les dents si serrées, qu'elle ne pouvoit parler ni manger, et étoit en grand danger de mourir. Une

autre femme qui avoit son fruit mort dans son sein, ayant été environnée de sa ceinture, fut guérie.

Métaphraste et Pallade en son histoire Lausiaque, ont écrit de sainte Mélanie. Saint Jérôme en fait mention en l'épître 79, et saint Augustin, de Pinien son mari, aux épîtres 224, 225, et 227. Le cardinal Baronius en parle en ses Annotations sur le Martyrologe, le dernier jour de décembre, et aux 4e et 5e tomes de ses Annales.

LA VIE DE SAINTE COLOMBE,

VIERGE ET MARTYRE.

La bienheureuse Vierge Colombe, née en Espagne, d'une famille royale, mais païenne, fut tellement éclairée dès sa plus tendre jeunesse des splendeurs de la lumière divine, et embrasée des flammes d'un si grand amour de Dieu, qu'elle ne put jamais être amenée, par ses parents, ni à prier, ni à adorer les idoles. Bien plus, quoiqu'elle ne fût alors âgée que d'environ seize ans, elle ne balança pas à quitter la maison paternelle, à l'insu de sa famille, pour venir dans les Gaules, avec un courage aussi admirable qu'extraordinaire, afin d'embrasser le christianisme, en compagnie de saint Sanctien, de saint Augustin, de sainte Béate, sa parente, et de plusieurs autres, sacrifiant ainsi d'elle-même les plaisirs des sens, les honneurs qui l'attendoient, et, qui plus est, l'amour de ses chers parents.

Pressée par une soif ardente au milieu de cette longue route, elle obtint miraculeusement par sa prière qu'une fontaine jaillît à l'endroit même où l'on s'étoit reposé un instant, à cause de la fatigue du voyage. Mais étant arrivée à la ville de Vienne (en Dau-

phiné), elle y fut purifiée dans les eaux sacrées du Baptême. Là on voit encore, comme monument de ce fait, dans l'église de l'insigne monastère des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît consacré à Dieu en l'honneur de notre sainte, une chapelle construite sur le lieu où elle fut baptisée, et qui porte cette inscription : *Baptisterium Sanctæ Columbæ.*

Apprenant donc que le culte de la religion chrétienne florissoit à Sens plus qu'en aucun lieu des Gaules, elle y vint avec ceux qui l'accompagnoient, et là ils se livroient tout entiers aux veilles, aux prières, aux jeûnes et à la visite des tombaux des saints (1).

Mais un si grand nombre d'étrangers, ajoute Mr. l'abbé Brullée, historien de sainte Colombe, menant un tel genre de vie, ne manqua pas d'attirer l'attention des habitants de la ville et d'exciter la susceptibilité des païens. Aussi à peine l'empereur Aurélien fut-il arrivé dans la ville de Sens, où il fit son entrée le 8 des calendes de janvier, jour où la religion honore et vénère la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on lui dénonça ces nouveaux chrétiens.

Colombe, Béate, Sanctien et les autres, qui les avoient suivis, environ au nombre de vingt, comparoissent donc devant l'auteur de la neuvième persécution, selon les ordres qu'il en avoit donnés. Aurélien s'informe avec soin de leur conduite, mais les trouvant fermes et inébranlables dans la profession de la religion chrétienne, il ordonna qu'ils seront mis à mort après avoir été tourmentés par les plus affreux supplices. Colombe, cependant, fut exceptée. Le tyran connoissoit la noblesse de son origine (2), il avoit remarqué la rare beauté, l'air de grandeur qui la distinguoit, et il espéroit bien que la vue des supplices où les autres alloient mourir sous ses yeux, fléchiroit sa constance.

L'empereur l'ayant donc fait comparoître de nouveau, après le martyr de ses compagnons, elle se présenta sans fiel et avec une noble simplicité devant le tribunal du tyran, conservant ainsi l'autorité de son rang.

(1) Seconde légende rapportée par dom Cotron.

(2) Quelques traditions portent qu'elle étoit fille d'un prince de Saragosse.

Aurélien, jetant sur elle un regard irrité, lui dit : Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Colombe, fortifiée que je suis par l'amour du Christ.

— Ta première réponse donne déjà prise contre toi ; pourquoi te laisses-tu tromper par une fausse croyance ?

— Je ne saurois croire à un autre Dieu qu'à Celui qui, à l'origine du monde, nous a créés à son image ; et en son Fils unique Notre-Seigneur, qui s'est fait voir sur la terre pour notre salut, que nous croyons avoir souffert sous Ponce-Pilate, et qui après sa Résurrection a éclairé son Église par la venue du Saint-Esprit : je confesse qu'il est vrai Dieu avant les siècles et qu'il a pris dans le temps la véritable forme et l'image de l'humanité.

— Ne connois-tu pas nos décrets ?

— Lesquels ?

— Que tous les chrétiens abandonnant leur superstition, se présentent devant moi, chef du gouvernement des hommes, et adorent nos dieux.

La vierge répondit : Les dieux faits de la main des hommes périront avec ceux qui les adorent ; ce sont des inventions du démon, ils n'ont ni sentiment, ni mouvement, on ne doit pas les adorer, mais bien plutôt les brûler, de peur que par la persuasion du démon, cette fausse vénération n'entraîne à eux le cœur des insensés. Pour moi je dois adorer et vénérer le Seigneur mon Dieu, le Christ qui daigne me promettre la vie, qui voit les anges soumis à son empire dans le ciel, et tous les éléments trembler devant lui.

Aurélien la voyant inflexible, eut recours aux promesses les plus flatteuses et fit briller devant elle tous les avantages et toute la gloire d'une illustre alliance, l'assurant qu'à cause des charmes de sa beauté et de la noblesse de son origine, chacun, dans son palais, s'empresseroit d'obéir à sa voix ; puis il ajouta : Quelle perversité pourroit donc encore te retenir dans ton obstination ?

— Il ne m'est pas difficile de mépriser la perfidie de vos promesses

quand je me rappelle les exemples de l'Évangile : l'antique ennemi, dont vous suivez les traces, attaqua mon Maître par trois tentations, et le conduisant sur le sommet d'une montagne élevée, il lui montra tous les royaumes du monde ainsi que sa gloire, et lui dit : Si tombant à mes pieds tu veux m'adorer, je te donnerai toutes ces choses. Mais le Seigneur lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. A son exemple, vous employez toutes sortes de moyens pour me faire participer à votre damnation ; vous voulez, ô tyran, me séparer de l'amour de Jésus-Christ, mon céleste Époux, mais vous ne parviendrez jamais à m'arracher à ses éternels embrassements. Et vous, qui, par ces fiançailles, voudriez m'entraîner dans la corruption d'un amour terrestre, vous méritez des supplices éternels avec le démon dont vous suivez les inspirations, et que vous croyez faussement être Dieu, à moins qu'avant le passage de la première mort, vous n'apaisiez le Christ, mon Seigneur, par la confession de la foi. Pour moi, je me sens destinée à un royaume éternel, car jamais les biens passagers que vous me promettez, ne pourront me détourner de l'amour de mon Dieu ; liée comme je le suis à un Époux éternel, comment pourrois-je subir les lois d'un homme mortel ?

— Les paroles viennent avec une extrême abondance, dit l'empereur, mais enfin si tu ne sacrifies point à mes dieux, comme je te l'ai dit, il n'y aura plus désormais de trêve pour toi, je te ferai déshonorer et tu périras au milieu des flammes.

— Dieu est assez puissant, répond Colombe, pour protéger sa servante, la conserver pure et la conduire à la palme de la virginité. Je suis prête pour confesser son nom, à affronter toutes les embûches et tous les tourments que vous voudrez me faire souffrir, afin qu'il daigne me couronner en présence des habitants de la Cour céleste, et me compter au nombre de ses martyrs.

Aurélien, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, ni par les promesses, ni par les menaces, entra en fureur et ordonna que

Colombe fût chargée de chaînes et conduite à l'amphithéâtre, pour y être sévèrement gardée dans une étroite prison. Puis ayant fait chercher un jeune homme de mœurs infâmes : Va, lui dit-il, où est renfermée la vierge Colombe, je te l'abandonne. Rempli d'une joie brutale en entendant ces paroles, il court à l'amphithéâtre, et déjà il étoit près des portes du cachot, lorsque la jeune chrétienne jetant sur lui un regard de dignité lui dit : Pourquoi, jeune homme, vous avancez-vous ici avec tant de férocité ? Retenue par la foiblesse de mon sexe, je ne saurois lutter contre vous, mais voici que j'invoque mon Seigneur et mon Époux Jésus-Christ, qui peut m'arracher à vos piéges et à vos violences.

Cependant, comme la porte étoit ouverte, il entre, mais la vierge chaste et courageuse le repousse en lui disant : Ecoutez, jeune homme, et préparez votre cœur à ce que je vais vous dire : mon Seigneur et mon Dieu que je me suis engagée à servir par la pureté de mes mœurs, ne permettra pas que je tombe dans l'ignominie. Prenez garde que la vengeance divine ne vous frappe tout à coup, à l'instant même, et que vous ne soyez la proie d'une mort éternelle.

Ces paroles qui avoient fait reculer d'effroi le corrupteur, étoient à peine achevées, qu'une ourse envoyée par la Providence au secours de la vierge, entre dans la prison, saute sur le jeune homme, le renverse à terre et le tenant sous ses griffes, regarde Colombe, en frémissant, pour savoir d'elle ce qu'il falloit faire. Colombe sachant que c'est pour sa défense que cet animal est envoyé de Dieu, lui ordonne au nom du Christ de n'exercer aucune vengeance sur ce jeune homme et de le laisser, afin qu'elle puisse lui parler ; l'ourse obéit aussitôt à la voix de Colombe et lâchant sa proie, elle va se mettre en travers de la porte comme pour l'empêcher de sortir, et pour arrêter ceux qui voudroient entrer.

La bienheureuse vierge reprenant alors la parole, lui dit : Vous devez comprendre maintenant quelle puissance se trouve dans l'invocation du nom du Christ, puisque vous voyez que cette bête

féroce a été envoyée par le Seigneur, pour me défendre et repousser vos infamies. Elle obéit à son Créateur, elle créature irraisonnable, et vous, homme créé avec la raison, vous êtes éloigné de la connoissance du Christ; eh bien, maintenant promettez que vous allez devenir chrétien, ou bien si vous le refusez, je donnerai à cet animal la permission de vous dévorer.

Alors le jeune homme pénétré de componction fait éclater sa foi par ces paroles : « Que celui qui ne confesse pas le Christ ne sorte point d'ici avec la vie; quant à moi, je confesse hautement qu'il n'y a point d'autre Dieu que Celui auquel la bienheureuse Colombe fait profession de croire..... ».

Lorsqu'il eut achevé ces paroles, l'ourse laissa libre la porte du cachot qu'elle paroissoit garder par ordre de Dieu et lui donna la liberté de sortir.

Transporté de joie de se voir ainsi sauvé, ce jeune homme s'en alloit par toute la ville criant qu'il n'y avoit point d'autre Dieu de l'univers que Celui pour le nom duquel la bienheureuse Colombe enduroit tant et de si grands tourments, et il racontoit toutes les merveilles que le Seigneur avoit opérées en sa faveur.

Il paroit qu'il fut martyrisé hors de la ville à cause de sa fermeté dans la foi. Et cependant l'ourse restoit dans l'amphitheâtre pour continuer de protéger Colombe.

En apprenant ces choses, Aurélien, emporté par la colère, ordonna aux soldats d'arracher Colombe de l'amphithéâtre et de l'amener devant son tribunal. Ils la trouvèrent en prières dans sa prison et l'ourse auprès d'elle, ce qui les saisit d'une telle frayeur qu'ils n'osèrent approcher de la sainte et s'en retournèrent dire à l'empereur qu'il leur avoit été impossible de l'amener, parce qu'une ourse qui se trouvoit avec elle dans son cachot ne les avoit point laissé entrer.

Alors Aurélien fit entasser du bois autour des murailles de la prison, et ordonna qu'on y mit le feu afin de faire périr en même

temps Colombe et l'ourse qui la protégeoit. Cet animal voyant approcher les flammes peu à peu, et craignant sans doute la mort, se mit instinctivement à pousser des rugissements. Mais Colombe, touchée de pitié pour elle, la rassure de ses paroles, et lui promet que non-seulement elle ne périra point par le feu, mais encore qu'elle ne sera point prise et mourra naturellement, parce que toutes ces choses n'arrivoient ainsi que pour la gloire de Dieu. A ces mots, l'ourse vint à plusieurs reprises lécher les pieds de la vierge puissante, puis s'échappant par une ouverture elle s'enfuit toute tremblante, et fend la foule du peuple, regagnant son gîte à travers mille dangers.

L'empereur informé de tout ce qui se passoit, ne put s'empêcher d'être frappé de stupeur; mais au lieu d'y reconnoître les œuvres merveilleuses de la divine Providence, il persévéra dans l'endurcissement de son cœur et faisant appeler de nouveau Colombe devant lui :

— Quel est donc ton secret, lui dit-il ? Quels sont les maléfices dont tu te sers pour opérer de pareils enchantements, pour faire accourir avec tant de promptitude une bête féroce à ton secours, et obtenir qu'une pluie abondante vienne éteindre l'incendie qui t'étoit préparé ? Par quelle puissance peux-tu donc l'emporter sur moi ?

O infortuné, reprit Colombe, il faut que ton cœur soit bien aveugle pour que les miracles de la puissance divine ne t'excitent point à reconnoître le Christ : tu me crois armée des enchantements du démon, parce que toi-même tu n'as de puissance que par lui; mais non, je ne connois point de maléfices; j'adore le Christ Fils du Dieu tout-puissant, c'est Lui qui est mon amour, mon époux et l'ami de mon âme; c'est Lui qui fait mon bonheur et les saints transports de ma joie; j'invoque Jésus dans mes tribulations et il daigne m'exaucer.

L'empereur lui dit : je t'avois sommé de ne plus employer l'autorité de ce nom.

Colombe répondit : loup ravissant qui ne cesse de déchirer le troupeau de Jésus-Christ par les coups de ta fureur et par des morsures empoisonnées, que tes paroles soient avec toi et que les fils de la mort obéissent à tes ordres, car jamais tu ne feras chanceler une fille de la lumière. Tyran infidèle, fils du démon, je t'abandonne mon corps pour y excercer tous les genres de tourments; quoique je ne sois qu'une jeune fille, foible et délicate, néanmoins, Dieu et mon Sauveur aidant, je triompherai de tes supplices.

A ces mots, Aurélien transporté d'une indicible fureur, ordonne aux bourreaux de la frapper à coups de verges, de la déchirer avec des peignes de fer, et de la conduire à la première borne milliaire (1), hors de la ville, afin qu'elle eût la tête tranchée par le glaive.

Mais avant d'être emmenée de la présence d'Aurélien, la bienheureuse Colombe eut la force de lui dire : je ne redoute point ta sentence de condamnation, j'achèverai mon martyre avec une nouvelle ardeur. Notre-Seigneur et Rédempteur nous y exhorte dans son Évangile : *Celui*, nous dit-il, *qui aime son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi, la trouvera pour la vie éternelle.* Mais aussi ce n'est qu'en tremblant que je pense à cette sentence du jugement futur que le Christ prononcera contre les impies : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel que mon Père a préparé aux démons et à ses anges.* C'est à mériter d'aller recevoir cette sentence que tu travailles sans relâche, pour ne plus cesser ensuite d'être le compagnon de Satan et de ses anges dans ces flammes éternelles. Cette condamnation que tu portes contre moi, me paroît bien petite et légère en comparaison de cet éternel supplice. Car bien que tu puisses séparer mon âme de mes membres, cependant après l'exécution de mon corps, personne n'aura de pouvoir sur mon âme, si ce n'est Celui qui l'a mise en moi, et

(1) La loi des douze tables ordonnoit que les exécutions n'auroient pas lieu dans l'enceinte des murs, mais hors de la ville. Les Actes des martyrs nous fournissent souvent la preuve de cet usage.

après la résurrection future il peut la rappeler de nouveau dans mes membres, réunis par sa puissance. Toi donc qui es sans Dieu et qui comprend la méchanceté de tes œuvres, regarde attentivement mon visage, et lorsque devant le tribunal du Christ je viendrai t'accuser, tu te souviendras alors, en présence de mon Epoux, de quelle gloire tu m'as couronnée par les mêmes choses qui te préparent à toi des peines éternelles.

Après ces paroles, la sentence ayant été prononcée, les ministres de la mort obéirent aux ordres du cruel empereur.

Lors donc qu'ils l'eurent conduite au lieu désigné, Colombe, au moment de recevoir le coup fatal, demande quelques instants, afin d'adresser à Dieu sa prière avant de sortir de cette vie. Mais ces farouches exécuteurs lui refusant tout délai, elle suspend sa prière pour leur offrir avec une pieuse supplication mêlée de larmes, le manteau neuf qu'elle portoit, en leur disant : recevez ceci et accordez-moi la permission de prier.

Gagnés par ce présent, ils lui donnent la permission qu'elle demandoit. Alors la bienheureuse Colombe se prosternant contre terre et s'épanchant toute entière dans le Seigneur, prioit en disant : *Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, vous savez que c'est pour la confession de votre Nom que je souffre ces tourments, prêtez-moi le secours de votre bonté, ô immense, ô miséricordieux, de peur que la seconde mort, c'est-à-dire la peine éternelle, n'ait puissance sur moi ; mais faites que soutenue par vos miséricordes, je sois destinée à la gloire éternelle.*

A l'instant même cette fervente prière pénétra les mystérieuses profondeurs du ciel, et une voix divine se fit entendre qui disoit : *Viens, Colombe, les cieux te sont ouverts, le chœur des esprits, célestes et le chœur des Vierges remplis de joie s'avançent à ta rencontre ; le Fils de Dieu t'attend et te prépare la couronne de l'éternité ; les anges te recevront et te conduiront dans la cité des saints dans la Jérusalem céleste.*

Puis en même temps qu'elle présentoit sa tête au fer du bourreau qui alloit la frapper, elle imita encore l'exemple du Maître en disant : *Vous savez, Seigneur, que les désirs que j'éprouvois de vous témoigner mon amour sont aujourd'hui remplis, ne leur imputez pas cette fureur, parce qu'ils pèchent contre vous par ignorance.*

Ces dernières paroles résonnoient encore sur ses lèvres, quand sa voix fut interrompue sous les coups du bourreau dont le glaive lui trancha la tête. Et ainsi cette illustre martyre, baignée dans son sang virginal, s'envola joyeuse pour la gloire éternelle.

Ce lieu sanctifié par le sang de l'une des premières martyres des Gaules, se nomma *Fontaine d'Azon*, et se trouve entre les villages de Saint-Clément et de Saint-Denis, à quelques pas de l'endroit où passoit autrefois la voie Romaine que l'on appelle encore aujourd'hui, dans les pays qu'elle traverse, de Sens à Meaux, *voie ferrée ou pétrée*, et qu'une très-ancienne chronique désigne sous le nom de *Voie Appienne* (1).

Au temps du martyre de sainte Colombe, ajoute le Père Bureteau, vivoit dans un château très-agréablement situé, au milieu d'une belle plaine, sur la rive droite de l'Yonne, à un mille au nord de la cité, un prince d'une illustre famille, nommé *Aubertus*, qui étoit général de la région Sénonaise. Soit à cause de ses crimes (car il étoit encore idolâtre), soit pour mieux faire éclater la gloire de Dieu et la puissance de sainte Colombe par la guérison de cette infirmité, depuis longtemps déjà il étoit privé de la vue.

En effet, le bruit des merveilles qui s'opéroient autour du corps de la Vierge chrétienne que les bourreaux avoient laissé sans sépulture, afin qu'il devînt la proie des bêtes sauvages, parvint bientôt jusqu'à lui.

A cette nouvelle son âme est subitement éclairée par le Saint-

(1) Histoire de l'abbaye royale de Sainte-Colombe, 1re partie : Vie de sainte Colombe. Nous avons entièrement suivi M. l'abbé Brullée, auteur de ce savant ouvrage.

Esprit, *qui ne connoît ni lenteur ni retard*, et il conçoit en même temps l'espérance de recouvrer le bienfait de la vue. Il se fait donc conduire à cette fontaine sacrée, et fléchissant les genoux il se prosterne à terre de la manière la plus suppliante et vénère profondément le corps de la vierge martyre, d'où s'exhaloit la plus suave odeur; puis prenant du sang, dont la gloire de sa passion l'avoit décorée, il en touche avec foi, piété et religion, ses yeux éteints, et recouvre à l'instant la vue. Tous les assistants sont dans la stupéfaction et la joie, et lui, plein de reconnoissance pour cette faveur divine et pour Colombe, si chère épouse du Christ, il fait transporter ce corps pudique, comme un précieux trésor, dans son propre palais, et l'ensevelit honorablement. Sur la tombe même de la vierge, il fit construire à ses frais une église, mais qui n'étoit ni aussi grande, ni aussi magnifique que celle que nous voyons aujourd'hui. Il donna pour son entretien une vaste prairie dont l'emplacement est signalé dans les pièces les plus anciennes sous le nom de Pré-Aubert; elle touche presque à la fontaine d'Azon (1).

(1) L'Église qui existoit au temps du Père Bureteau (1550) fut détruite à la Révolution. Grâce au zèle de M. l'abbé Brullée, et à sa piété envers sainte Colombe, on en a entrepris la reconstruction, et déjà on a pu transporter avec une grande pompe, dans la crypte de la nouvelle église, les reliques de la sainte martyre.

LA VIE DE SAINT SYLVESTRE,

PAPE.

AN 335.

Constantin, empereur.

Saint Sylvestre étoit natif de Rome, fils de Rufin. Il étoit fort enclin dès son jeune âge aux œuvres de piété. Le prêtre Carin fut son maître, l'instruisit aux bonnes mœurs et dans la religion chrétienne. En sa jeunesse il s'employa à loger les chrétiens étrangers, et à leur laver les pieds avec beaucoup de charité. Entre ceux qu'il reçut chez lui étoit saint Timothée, martyr, qui vint d'Antioche en pèlerinage à Rome ; où ayant constamment prêché la foi de Jésus-Christ, il fut pris et martyrisé. Saint Sylvestre enleva secrètement de nuit son corps, et l'enterra. Tarquin Perpene, préfet de Rome, averti de cela, souhaitant d'envahir les biens de Timothée, qu'il s'imaginoit être grands, et être demeurés entre les mains de saint Sylvestre, le fit emprisonner : mais le saint ne s'en étonna point ; au contraire il prédit que cette prison ne seroit pas longue, et que le juge qu'il l'avoit fait prendre mourroit dès le lendemain, comme il arriva. Car le juge mangeant à souper du poisson, avala une arête qui lui demeura dans la gorge et l'étouffa : ainsi saint Sylvestre fut délivré de prison.

Le pape saint Marcellin le fit prêtre et cardinal. Saint Augustin l'appelle en effet prêtre de Marcellin. Cette nouvelle dignité le fit paroître davantage en toutes sortes de vertus. Il gagna les bonnes grâces de tous par l'exemple de sa sainte vie, et par les grandes faveurs qu'il leur faisoit; de sorte que le pape saint Melchiade

étant décédé, il fut mis dans le siége de saint Pierre, d'un commun consentement.

Constantin le Grand étoit pour lors empereur. Durant les guerres qu'il eut contre Maxence, Licinius et Maximin, qui vouloient usurper l'empire, la fureur des Gentils, armée des lois des tyrans ses devanciers, continuoit à persécuter les chrétiens pendant ces troubles de la République Romaine. Cela fut cause que saint Sylvestre sortit secrètement de Rome, et se retira au Mont Soracte, qui est environ à sept lieues de la ville. Notre-Seigneur qui vouloit donner la paix à son Église, frappa l'empereur Constantin d'une lèpre incurable ; Constance sa fille s'en ressentit aussi ; mais elle guérit par l'intercession de sainte Agnès.

Pline dit que cette lèpre étoit commune en Égypte, et qu'elle s'attachoit quelquefois aux rois, encore que ce fût au grand dommage de tout le peuple, parce que pour la guérir ils se baignoient dans un bain de sang humain. L'empereur avoit donc résolu, par le conseil des prêtres des Gentils, de se baigner dans le sang de trois mille enfants, qu'il avoit fait ramasser de tous côtés. Toutefois il fut touché de compassion de l'innocence de ces enfants, et des gémissements des mères, et résolut de ne guérir plutôt jamais, que de se servir d'un remède si inhumain. Il fit rendre les enfants aux mères, avec une bonne somme d'argent, pour aider à les conduire en leurs maisons.

On rapporte que saint Pierre et saint Paul apparurent la même nuit à Constantin, et après lui avoit fait connoître combien la miséricorde, dont il avoit usé envers ces pauvres mères et leurs enfants, avoit été agréable à Dieu, ils lui dirent qu'il envoyât au mont Soracte, chercher le pontife des chrétiens, nommé Sylvestre, qui lui enseigneroit un autre bain, par le moyen duquel il guériroit de la lèpre du corps et de celle de l'âme. Aussitôt l'empereur envoya chercher saint Sylvestre, qui vint pensant qu'on le vouloit martyriser : mais quand il eut entendu la révélation qu'avoit eue l'empereur, et que des hommes divins lui étoient apparus, il reconnut que c'étoit saint Pierre et saint Paul ; et il lui fit voir les portraits qu'il avoit d'eux.

L'empereur assura que c'étoit ceux-là mêmes, et que ces images ressembloient fort aux personnes qu'il avoit vues. Dès lors saint Sylvestre commença à instruire l'empereur des mystères de notre sainte foi, lui déclarant que sans elle il n'y avoit point de salut; et que les deux personnages qui lui étoient apparus étoient des apôtres de Notre-Seigneur, fondateurs de l'Église romaine, et prédicateurs de son Évangile; qu'il les avoit envoyés du ciel pour le guérir corporellement et spirituellement, et lui ouvrir le chemin de la vie, qu'il obtiendroit, s'il laissoit le culte des faux dieux, pour embrasser la religion chrétienne, et se laver au saint Baptême.

L'empereur accomplit tout cela, et quittant la pourpre et le diadème impérial, se couvrit d'un sac avec de la cendre, jeûna et fit pénitence de ses péchés. Le saint pape, après l'avoir catéchisé, le baptisa. Une lumière plus brillante que le soleil environna le le lieu où il fut baptisé, et il sortit des fonts de Baptême avec la chair aussi blanche et aussi saine que celle d'un petit enfant, laissant l'eau couverte de lèpre, comme d'écailles de poisson.

Cette soudaine guérison confirma fort l'empereur Constantin en notre sainte foi, et lui donna un grand désir de l'établir par tout son empire. Il demeura depuis très-obéissant au saint pape Sylvestre, par les mains duquel Notre-Seigneur lui avoit départi un si notable bienfait. Il l'affectionna encore davantage, depuis qu'en sa présence et celle d'une infinité de peuple, il eut convaincu dans une dispute solennelle certains lévites et Scribes des Juifs, qui blasphémoient contre Jésus-Christ, et blâmoient l'empereur d'avoir reçu la religion d'un homme que leurs ancêtres avoient crucifié.

Constantin reconnut de plus en plus la vérité, et la sainteté de la religion chrétienne, et la favorisa toujours. Il fit aussi abattre les temples des Gentils, et fit bâtir dans Rome, et en plusieurs autres lieux, des églises au vrai Dieu, lesquelles il enrichit de vases d'or et d'argent, de calices, de patènes, de croix, d'encensoirs, de burettes, de lampes, et de fort beaux chandeliers : il les dota de très-grands revenus pour l'entretien de la fabrique et des officiers,

et la provision des parfums pour encenser les autels. Puis il laissa la ville de Rome à saint Sylvestre, et transféra le siége de l'empire à Byzance, qui fut nommée Constantinople, et nouvelle Rome.

Pendant que l'Église catholique jouissoit de ce profond repos, et que notre sainte religion florissoit de tous côtés, par la sainteté et la vigilance du pape Sylvestre, et par la libéralité et la dévotion de Constantin, le diable la troubla d'autre part, suscitant un maudit ministre nommé Arius, pour semer la zizanie parmi le bon grain, et l'infecter par de nouvelles erreurs. Arius étoit prêtre d'Alexandrie d'Egypte, homme hautain et audacieux, qui aspirant à l'évêché de sa ville, et voyant qu'il n'en avoit pu venir à bout, commença à enseigner une nouvelle doctrine, et à blasphémer contre la divinité de Jésus-Christ, disant qu'il n'étoit pas consubstantiel et égal entièrement au Père.

On assembla plusieurs conciles, composés de saints prélats, et d'hommes doctes et prudents, afin de défendre la foi catholique contre ces faussetés. Le premier et le plus signalé de tous les conciles fut celui de Nicée, petite ville de la province de Bithynie, où, par l'autorité du pape Sylvestre, et par le commandement de l'empereur Constantin, trois cent dix-huit évêques s'assemblèrent, entre lesquels il y avoit plusieurs grands saints et signalés personnages, qui avoient souffert beaucoup de tourments pour Jésus-Christ. Osius évêque de Cordoue y présida, comme légat du Saint-Siége apostolique. Il fut arrêté en ce concile, que le Père et le Fils étoient une même substance; et Arius avec ses adhérents furent condamnés : de là vint le symbole qui commence par ces mots : *Credo in unum Deum;* ajoutant quelques paroles au symboles des apôtres, pour un plus grand éclaircissement et pour la sûreté des fidèles, à la confusion des hérétiques.

L'empereur Constantin se trouva présent à ce concile, et donna à tous les princes un grand exemple de magnificence, de modestie, de dévotion, et du respect et de l'obéissance que l'on doit rendre aux personnes ecclésiastiques, et au décret de l'Église.

Saint Sylvestre assembla à Rome un autre concile de deux cent quatre-vingt quatre évêques, qui, d'une commune voix, condam-

nèrent aussi l'hérésiarque Arius, et tous ceux de sa secte, approuvant et confirmant tout ce qui avoit été dit par les trois cent dix-huit évêques du concile de Nicée : qui fut tenu l'an 325. C'est le premier concile œcuménique et universel qui se célébra depuis les apôtres en l'Église catholique.

Du vivant de l'empereur Constantin, l'Église jouit d'une profonde paix, pendant laquelle le saint prélat Sylvestre la gouverna comme un saint et vigilant pasteur. Il fit bâtir une Église, qui se nomma le titre d'Equice, qu'il orna de plusieurs images et de belles peintures ; le pape Sergius le jeune, y mit depuis sous le grand autel le corps de saint Sylvestre.

Entre toutes les choses louables qu'il exécuta, il baptisa une fille de Caliphurnius, préfet de Rome, homme très-illustre, laquelle s'appeloit Romaine ; elle garda la virginité perpétuelle, se rendit si parfaite, qu'elle menoit une vie angélique, et fit plusieurs miracles. Le Martyrologe romain fait mention d'elle le vingt-cinquième jour de février.

Nous avons de salutaires statuts de saint Sylvestre, que l'on peut voir au décret et au concile romain, qui se célébra de son temps, entre lesquels sont ceux-ci : Que l'évêque fasse le Chrême, et que les jours de la semaine s'appellent Féries, non pas du nom des planètes, à la façon des Gentils ; quoique cet ancien usage ait été reçu dans l'Église longtemps avant saint Sylvestre, comme nous le lisons dans Tertullien, il peut bien être que saint Sylvestre ait fait un décret pour approuver ce qui étoit déjà introduit, et qu'à cette occasion, il soit estimé l'auteur de ce qu'il ne fit que confirmer.

Le pape Gélase cite les Actes de saint Sylvestre, et dit que l'on avoit accoutumé de les lire en plusieurs églises de Rome. Le pape Adrien, dans une lettre qu'il écrivit à Charlemagne, allègue ce livre comme authentique et digne de foi.

On peint ordinairement saint Sylvestre avec un dragon attaché à ses pieds, parce qu'il fit mourir un dragon à Rome, qui infectoit l'air, et tuoit beaucoup de monde de sa puante haleine. Plusieurs auteurs l'assurent, entr'autres Venance Fortunat, évêque de Poi-

tiers, homme très-éloquent et grand poëte, qui florissoit il y a plus de mille ans ; ainsi que Métaphraste, Cédrène et autres grecs et latins.

Enfin ce saint pape, après avoir gouverné l'Église de Dieu près de vingt-deux ans, et en six fois qu'il tint les Ordres au mois de décembre, sacré quarante-deux prêtres, vingt-cinq diacres, soixante-cinq évêques, selon le Bréviaire reformé par Clément VIII, il rendit l'esprit à Notre-Seigneur le 31 de décembre, l'an 338, et fut enterré dans le cimetière de Priscille, en la voie Salaria, à une lieue de Rome.

Tous les Martyrologes font mention de saint Sylvestre, avec les auteurs de l'histoire Ecclésiastique, et ceux qui décrivent les vies des papes anciens et modernes.

Le même jour à Rome, dans le cimetière de Priscille, sur la voie *Salaria*, ou le chemin de Sel, les saintes femmes Donate, Pauline, Rustique, Nominande, Sérotine, Hilarie et leurs compagnes, martyres.

A Sens, saint Savinien, évêque, et saint Potentien, qui, ayant été envoyés dans cette ville par le Souverain Pontife, pour y prêcher l'Évangile, honorèrent cette église par le témoignage de leur sang et de leur foi.

A Ressare, saint Hermès, exorciste.

A Catane en Sicile, les saints martyrs Etienne, Pontien, Attale, Fabien, Corneille, Sexte, Florus, Quintien, Minervin et Simplicien.

Le même jour, saint Zotique, prêtre romain, qui, étant allé à Constantinople, prit soin d'y nourrir des orphelins.

A Ravenne, saint Barbatien, prêtre et confesseur.

Et ailleurs on fait la fête et la commémoration de plusieurs autres saints martyrs, confesseurs et saintes vierges. *Deo gratias*.

APPENDICE.

VIE DE MADAME LOUISE DE FRANCE,

RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Au moment où l'on entreprend le procès de canonisation de madame Louise de France, nous avons cru que l'on nous sauroit gré de donner quelques détails sur la vie et les vertus de cette admirable princesse, qui fut la gloire de notre pays au dix-huitième siècle, et que l'Église placera peut-être un jour sur nos autels. Nous n'avons pas besoin de répéter ici ce que nous avons déjà dit à propos de la vie des pieux personnages que nous avons rapportée dans les appendices de cet ouvrage : nous protestons ne vouloir aucunement devancer les jugements du Saint-Siége, auxquels nous nous soumettons avec un respect et un amour filial, et ne donner d'autre autorité à ce récit que celle de l'histoire.

Au milieu des scandales du dix-huitième siècle, la plupart des membres de la maison de France consoloient l'Église par leurs vertus. La pieuse reine Marie Leckzinska donnoit sur le trône le spectacle d'une humilité, d'une résignation, d'une charité sans bornes. Son fils, le Dauphin père de Louis XVI, avoit la foi et les qualités du duc de Bourgogne avec un courage plus mâle, plus héroïque: il eût sans doute réparé tous nos désastres, si Dieu eût permis qu'il régnât. Les princesses ses filles participoient des vertus de leur mère: c'est parmi elles que Notre-Seigneur se choisit pour épouse

madame Louise de France, qui devoit rappeler au monde les grands exemples de sainte Clotilde, de sainte Bathilde, de la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, et de sainte Jeanne de Valois.

La princesse Louise-Marie de France, fille du roi Louis XV, et de la reine Marie Leckzinska, princesse de Pologne, naquit à Versailles le 15 juillet 1737. Elle fut élevée avec deux de ses sœurs les princesses Victoire et Sophie, à l'abbaye de Fontevrault, que dirigeoit alors madame de Rochechouart. Elle connoissoit à peine la vie, dit l'abbé Proyart, lorsqu'un funeste accident pensa la lui ravir. Impatiente, un jour, de ce que sa femme de chambre ne venoit pas la lever, elle monte sur la balustrade de son lit, glisse, tombe sur le carreau, jette un cri, et reste évanouie. Le chirurgien du village fut appelé, mais ses soins inintelligents ne purent prévenir une difformité de la taille qui se développa dans la suite.

« Madame Louise, ajoute son historien, essuya encore pendant son enfance, une longue et cruelle maladie qui la conduisit aux portes du tombeau. Les médecins ayant déclaré qu'ils avoient perdu toute espérance de guérison, on lui fit suppléer les cérémonies du baptême, qu'il est d'usage de séparer du sacrement pour les enfants de France. Dans cette extrémité, et dans la douleur de voir mourir entre leurs mains la fille de leur roi, les religieuses du monastère eurent recours à Dieu ; et, dans la ferveur de leurs prières, elles firent, sous les auspices de la très-sainte Vierge, un vœu particulier, dont une des conditions étoit que, si la jeune malade guérissoit, elle porteroit pendant une année entière, un habit blanc en l'honneur de sa libératrice. Elle guérit et fut revêtue de l'habit blanc. Cette époque remarquable de l'enfance de madame Louise ne sortit jamais de sa mémoire. Et ne pourrions-nous pas présumer que, dans les dispositions admirables de la providence de Dieu sur ses élus, cette espèce de consécration religieuse, à laquelle la princesse eut alors si peu de part, devint cependant, par les réflexions qu'elle occasionna dans la suite, le principe de ce sacrifice éclatant qu'elle devoit un jour offrir au Seigneur, avec tant de mérite de son côté, et une si grande édifi-

cation pour le monde chrétien ? Au moins est-il certain qu'elle se croyoit redevable à la très-sainte Vierge de la conservation de sa vie; et que, dans un âge plus avancé, on lui entendit quelquefois dire qu'elle étoit plus obligée qu'une autre d'employer au service de Dieu des jours qu'elle devoit à une protection spéciale de sa Providence. »

Dès son enfance, madame Louise montra une grande inclination à la piété. Elle aimoit les offices de l'Église, et ne se plaignoit jamais de leur longueur. Un jour qu'elle prioit dans son oratoire, elle dit à une femme de chambre qui restoit assise : Mettez-vous donc aussi à genoux pour prier pour moi; alors Notre-Seigneur se trouvera au milieu de nous. Il semble qu'elle eût déjà le pressentiment de sa vocation religieuse, car une des femmes qui la servoit lui ayant parlé d'un prince étranger comme devant être son époux, ce conte, par lequel on avoit prétendu l'amuser, la désola jusqu'à lui faire verser bien des larmes. Sa gouvernante lui ayant demandé d'où venoit son chagrin, elle lui répondit : N'en ai-je pas bien sujet, puisqu'on me destine un époux, à moi qui n'en veux point d'autre que Jésus-Christ.

Elle étoit vive cependant et ne pouvoit toujours se défendre de l'orgueil qu'inspire d'ordinaire une naissance si haute. Se croyant un jour offensée par une de ses femmes, elle lui dit avec humeur : Ne suis-je pas la fille de votre roi ?

— Et moi, madame, répond froidement cette femme, ne suis-je pas la fille de votre Dieu ?

— Vous avez raison, reprit la jeune princesse frappée de cette réponse ; c'est moi qui ai tort ; je vous en demande pardon,

Elle avoit pour les pauvres la compassion la plus tendre ; elle se dépouilloit volontiers pour eux de ses bijoux et de tout ce qu'elle possédoit. Quand elle fut de retour à la cour, elle leur destina l'argent de ses menus plaisirs, sans se rien réserver à elle-même. Sa dame d'honneur, qui étoit en même temps intendante de sa cassette, connoissoit si bien ses intentions à cet égard, que dès qu'elle avoit reçu pour madame Louise, elle versoit aussitôt entre les mains des pauvres, sans se donner la peine de lui rien offrir à

elle-même pour les besoins particuliers qu'elle pourroit avoir. Cependant la jeune princesse s'étant un jour permis, au préjudice des pauvres, une dépense de fantaisie, dont elle n'osoit faire l'aveu à sa dame d'honneur, usa de stratagème pour tirer d'elle la modique somme d'un louis, à laquelle se portoit cette dépense. Elle imagina de composer elle-même un placet pour madame Louise, et de le faire présenter à sa dame d'honneur, au nom d'une personne qui avoit le plus pressant besoin d'un louis pour payer ses dettes. Elle devoit en effet cette somme à une femme de chambre. La dame d'honneur, sans rien soupçonner, donna le louis, qui fut remis à la princesse. Cette petite supercherie lui laissa un grand remords, et fut pour elle le sujet d'un sérieux repentir.

La vivacité de son caractère lui faisoit aimer les exercices violents. Un jour, dit l'abbé Proyart, qu'elle suivoit le roi à la chasse dans la forêt de Compiègne, le cheval qu'elle montoit se cabra et la jeta à vingt pas de distance. Elle tombe au milieu du chemin, et presque sous les pieds des chevaux d'un carrosse qui suivoit au plus grand train; par un bonheur particulier, qu'elle appeloit depuis un miracle, elle échappe saine et sauve à ce double danger; et, sans paroître déconcertée, elle veut continuer sa course. En vain l'engage-t-on à monter dans sa voiture, elle rejette ce conseil timide; il faut que son écuyer lui ramène son cheval indocile. Elle saute dessus, le pousse, le presse, le réduit au point de lui faire perdre l'envie de se cabrer. De retour au château, et en rentrant dans son appartement, elle apprit son aventure à une femme de chambre, en lui disant: « Remerciez bien la très-sainte « Vierge avec moi, car je lui dois de nouveau la vie. Mon cheval « m'a jetée par terre : le carrosse de mes sœurs n'avoit plus qu'un « pas à faire pour me rouer. Je me suis tournée vers la très-sainte « Vierge; j'ai eu le temps de me relever, et me voilà. » C'est ainsi que dans sa plus grande vivacité, la piété parloit toujours à son cœur. »

Cette miraculeuse protection de la très-Sainte Vierge ranima en elle le désir qu'elle avoit de se consacrer à Dieu. Dès sa sortie de Fontevrault, elle l'avoit manifesté à madame de Soutlanges

qui avoit eu le soin de son éducation; elle se sentoit du goût pour l'Ordre de la Visitation, dans lequel elle seroit entrée peut-être sans l'instruction de la jeunesse à laquelle il s'eut fallu dévouer et qui lui inspiroit une grande répugnance. Ayant eu occasion d'assister à la prise d'habit de la comtesse de Rupelmonde, qui renonça à la cour pour entrer chez les Carmélites, elle conçut le dessein de se donner aussi à Dieu dans cet Ordre austère. Aussitôt après la cérémonie elle se ménagea un entretien avec madame d'Avré, sous-prieure du couvent; elle lui fit des questions si précises et si détaillées sur les Constitutions des Carmélites, leurs austérités, leurs exercices, que la religieuse lui dit en plaisantant: On croiroit que madame se voudroit faire Carmélite.

— Eh! pourquoi pas, répondit en souriant la princesse, puisque les Carmélites sont si heureuses.

Notre-Seigneur, en effet, la destinoit à cet Ordre; depuis longtemps il assiégeoit son cœur pour s'en rendre maître entièrement. Madame Louise nous a laissé le récit de ces appels intérieurs de la grâce; il est si touchant que nous l'avons voulu rapporter ici.

« Il me venoit souvent en pensée, dit-elle, surtout lorsque j'avois le bonheur de communier, que je faisois pour complaire au monde bien des sacrifices pénibles dont Dieu ne me tiendroit aucun compte. J'admirois souvent comment la reine, qui avoit de grands devoirs à remplir, et auxquels elle étoit très-fidèle, avoit su se mettre en liberté et vivre comme une sainte au milieu de la cour. J'aurois souvent désiré d'être plus longtemps et plus particulièrement avec elle; mais il y a des usages à la cour auxquels il faut faire plier jusqu'aux sentiments de la nature. J'aurois voulu lui ressembler; mais ma volonté n'étoit point assez courageuse, et je n'étois pas contente de moi-même; en sorte que j'entendois toujours au fond de mon cœur une voix qui me disoit que je ne faisois pas pour Dieu ce que Dieu demandoit de moi. Mais, alors même, il me sembloit que je craignisse, comme Augustin, que Dieu me parlât trop clairement, et que je fusse obligée de m'engager trop avant à son service.

» J'avois encore un beau modèle sous les yeux. *Henriette* vivoit

comme la reine. Tout le monde disoit que c'étoit une sainte; et ce que nous en voyions nous le disoit aussi. Quand elle étoit forcée d'aller à la comédie, elle y prioit Dieu. Sa mort me fit la plus grande impression. Je sentois combien il étoit doux de mourir aussi saintement qu'elle; mais ma vie étoit bien différente de la sienne, et j'avois grande peur de mourir avant d'avoir commencé à mieux vivre. J'avois même, dès lors, des velléités pour la vie religieuse.

» Ce fut à peu près vers ce même temps que la *comtesse de Rupelmonde* quitta la cour pour entrer dans notre couvent de la rue de Grenelle. Cette première démarche ne fit sur moi qu'une légère impression, parce que tout le monde nous assuroit qu'elle n'auroit pas de suite; mais tout le monde se trompa. Après le temps d'épreuve ordinaire, la comtesse prit l'habit. La reine, qui ne laissoit échapper aucune occasion de s'édifier, voulut aller à sa vêture, et nous y conduisit. Elle aimoit beaucoup la comtesse, qui le méritoit, et qui avoit été une de ses dames du palais. Devenue veuve fort jeune encore, elle se trouvoit libre et possédoit tout ce qu'il faut pour plaire dans la société et se procurer les agréments de la vie présente. Son dévouement généreux, vu de près, me fit faire de profondes réflexions sur la nécessité du salut et sur le néant de tout ce qui flatte nos sens. « Voilà du courage, me disois-je à moi-même : voilà comment on ravit le ciel. » J'étois alors dans ma seizième année. Pendant la cérémonie, et avant de sortir de l'église, je pris la résolution de demander tous les jours à Dieu qu'il me donnât les moyens de briser les liens qui me retenoient dans le monde, et de pouvoir être un jour, sinon carmélite, car je n'osois me flatter d'en avoir la force, du moins religieuse dans une maison bien régulière; car j'ai toujours tremblé, pendant la trop longue épreuve de ma vocation, de rencontrer une maison relâchée, me disant à moi-même que ce ne seroit pas la peine de faire tant de frais pour n'aboutir qu'à se damner en religion.

» A peine fûmes-nous de retour à la cour, que j'entendis répéter de nouveau tous les propos antichrétiens qu'on s'étoit permis lors de l'entrée de la comtesse chez les carmélites. « Quelle indiscrétion!

» disoient les plus modérés ; ne pouvoit-elle pas se sanctifier dans » le monde? Elle y auroit eu le mérite de plus d'édifier les autres. » Pourquoi tant d'éclat, disoit-on encore, qui va se dissiper en » fumée ? Quelques mois encore de la vie triste et austère des » carmélites auront bientôt épuisé son zèle. Et, quand même son » zèle persévèreroit, sa santé pourroit-elle le seconder ? Est-ce à » une femme qui n'a vécu qu'à la cour, à vouloir être carmélite? » On peut bien parier, à coup sûr, qu'on ne lui verra pas faire sa » profession. » Le ton de confiance avec lequel on nous débitoit ces propos, m'ébranloit encore un peu, je l'avoue, et je mourois de peur qu'on vînt m'annoncer, un beau jour, que *la sœur Thaïs* avoit laissé la bure du Carmel, pour reprendre les habits de cour de la comtesse de Rupelmonde. Le roi, la reine et mon frère étoient presque les seuls qui ne désaprouvassent en rien sa démarche. Ils soutenoient, au contraire, qu'elle avoit pris le bon parti, et qu'on avoit grand tort de vouloir blâmer celle qui cherchoit à mettre son salut en assurance : ce qui me donnoit dès lors quelque confiance qu'un jour aussi ils pourroient consentir à ce que je suivisse ma vocation, si j'avois le bonheur d'y être fidèle. Arriva enfin le jour fixé pour cette profession, sujet de tant de propos, et ma sœur Thaïs donna le démenti à tous les prophètes de la cour. Elle fit son sacrifice avec un courage et une joie inexprimable. Elle nous assura toujours, depuis, qu'elle étoit vraiment heureuse de l'avoir fait ; et il étoit aisé de voir qu'elle parloit le langage de son cœur.

« J'avois pris, dès lors, quelques renseignemens sur la vie que mènent les carmélites ; et sans avoir encore de volonté exclusive pour l'Ordre dans lequel je me consacrerois au Seigneur, j'étois néanmoins assez décidée pour le leur, à moins que des difficultés insurmontables ne m'en fermassent l'entrée. Cependant les obstacles que je prévoyois à l'accomplissement de mon dessein, ne me permettant pas de le découvrir aux personnes mêmes en qui j'avois le plus de confiance pour tout le reste, je tâchois de m'en distraire, ou du moins de m'en occuper sans trop d'empressement, jusqu'à ce que je visse le moment favorable de le mettre au jour. Mais toutes les occasions réveilloient mon désir ; et la reine, sans

s'en douter, contribuoit plus que personne à le nourrir. Elle aimoit tout particulièrement les carmélites, et surtout celles de Compiègne, qu'elle alloit voir très-souvent pendant les voyages. Elle avoit même un petit appartement dans leur maison, où elle passoit les journées entières, suivant tous leurs exercices de piété. Par respect pour leur solitude, elle nous permettoit rarement de l'accompagner, mais elle nous parloit de leur joie et de leur contentement en des termes qui me faisoient soupirer après le moment où je pourrois en essayer moi-même. Quelque confiance néanmoins que j'eusse dans la piété de la reine, et sa résignation aux volontés de la Providence, je n'osai jamais lui ouvrir mon cœur, bien persuadée qu'elle m'objecteroit mon peu de santé; car elle n'ignoroit pas qu'habituellement je crachois le sang. D'un autre côté, M. l'archevêque, qui avoit le secret de mon projet, parce que je m'étois fait un devoir de le consulter avant de l'arrêter, craignoit toujours qu'il n'échouât, si je le déclarois avant le temps ; et il m'exhortoit à prier et à prendre patience. Survint ensuite la maladie de mon pauvre frère, puis sa mort, qui conduisit au tombeau la Dauphine et la reine. Tout cela nécessita de nouveaux délais de ma part, au bout desquels M. l'archevêque me demandoit encore de nouvelles réflexions, dans la crainte que je ne me compromisse par une démarche que je n'aurois pas la force de soutenir. Je les vis enfin arriver ces heureux moments de la Providence, après lesquels je soupirois depuis tant d'années, priant tous les jours sainte Thérèse de les faire accélérer. Le Seigneur, malgré mon indignité, daigna m'exaucer et briser mes liens. C'est une grâce dont je sens tout le prix. Heureuse, hélas ! si j'étois aussi fidèle que je dois l'être à en bénir la divine miséricorde ! »

Aussitôt que sa résolution avoit été prise, madame Louise avoit commencé de préparer son entrée en religion.

Elle s'étoit procuré la règle de sainte Thérèse qu'elle étudoit en secret, afin de bien connoître les engagements qu'elle désiroit contracter. Elle avoit obtenu par un pieux artifice la chemise de serge d'une novice carmélite : elle la porta quelque temps sous ses vêtements de soie pour s'accoutumer à ce qu'elle devoit porter toujours

Jusqu'alors elle avoit aimé les aises de la vie, les recherches de la table et du luxe ; elle se retrancha tout ce qu'elle put, se passant de feu pendant plusieurs heures chaque jour malgré les froids les plus rigoureux. L'odeur de la chandelle lui étoit insupportable ; elle en fit acheter en cachette par une pauvre femme qu'elle secouroit, et quand elle se trouvoit seule, elle s'en servoit pour s'y habituer peu à peu. Cet apprentissage dura de longues années, pendant lesquelles sa constance ne se démentit point. Ses désirs s'accroissoient au contraire par les délais que la Providence apportoit à sa vocation. En vain elle prioit et pleuroit sans cesse aux pieds du Seigneur, le moment propice n'apparoissoit point : il falloit obtenir le consentement du roi, et ce prince qui avoit une vive affection pour ses enfants, chérissoit entre toutes ses filles madame Louise, peut-être par ce qu'elle étoit la plus jeune et la moins favorisée de la nature.

Elle avoit recommandé sa vocation à sainte Thérèse, réformatrice du Carmel ; on ne sauroit lire sans attendrissement les ardentes supplications qu'elle lui adressoit. Nous en citerons quelques pages qui témoignent assez des sentiments de sa foi, et du désir qu'elle avoit de s'immoler à Dieu pour réparer les malheurs de sa famille.

« I. Me voici encore à vos pieds, ô ma sainte mère, et toujours pour obtenir la grâce que je sollicite depuis tant d'années. Mes espérances sont augmentées ; mais hélas ! ce ne sont encore que des espérances. Je suis toujours dans le monde ; toujours je suis loin de vos saints asiles, et je ne vois pas même encore de route certaine pour y arriver.

« Je persiste, ô mon Dieu ! à me soumettre sans réserve à votre sainte volonté. Je ne demandois que de la connoître ; et eût-elle été opposée à mes vœux, vous le savez, sur-le-champ je m'y serois soumise. Oui, j'aurois renoncé à mes plus chers desseins, et me serois fixée dans l'état où votre adorable Providence m'auroit retenue. Mais soyez-en loué à jamais, ô mon Dieu ! votre miséricorde n'a point rejeté les vœux de mon cœur. Votre oracle même a parlé : vous avez agréé mon sacrifice, et il ne me reste plus

qu'à attendre le moment que vous avez marqué. Je l'attends, ô mon Dieu! et c'est avec autant de soumission que d'empressement, car vous nous permettez de prier, et vous ne prenez pas nos sollicitations pour des révoltes. Hâtez donc, ô mon Dieu! hâtez, précipitez cet heureux moment.

« II. O ma bonne mère! joignez vos instances à celles d'un enfant que vous ne pouvez plus désavouer. Jetez les yeux sur moi, voyez l'esclavage où je suis et dans quelle agitation je vis : mes prières gênées, mes méditations coupées, mes dévotions contrariées. Voyez les affaires temporelles dont je suis assaillie; voyez comment le monde sème sous mes pas ses pompes, ses jeux, ses spectacles, ses maximes, ses délices, ses vanités, ses méchancetés, toutes ses tentations, sans que je puisse ni fuir, ni me détourner. Voyez les dangers que je cours, et les épines sur lesquelles je marche. Soyez touchée de mes fautes et du peu de bien que je fais. Voyez mes désolations, mes tristesses, mes ennuis. Ayez pitié de moi, obtenez-moi enfin la sainte liberté des enfants de Dieu.

« III. Ne suis-je pas encore assez éprouvée, ma sainte mère? Ne connoissez-vous pas à fond le vœu de mon cœur? Après tant de constance, douteriez-vous encore de ma résolution? Ai-je varié un seul instant? Ne m'avez-vous pas toujours vue tournée vers la voix qui m'appelle; tendant à elle de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes mes forces; soupirant sans cesse après le bonheur de la suivre, et quelquefois fondant en larmes de me voir ainsi renvoyée d'années en années?... Ne me dites pas, ô ma bonne mère, que je ne connois pas encore assez votre sainte règle. Ah! ne m'avez-vous pas vu la lire, la porter sur moi et en faire mes délices? Non, je ne me suis rien déguisé. Abaissements, pauvreté, austérités de toute espèce, privations de toutes sortes, solitudes, délaissements, contradictions, humiliations, mépris, mauvais traitements, j'ai mis tout au pis; et, par la grâce de Dieu, rien ne m'a effrayée. J'ai comparé l'état de princesse à l'état de carmélite, et toujours j'ai prononcé que celui de carmélite valoit mieux : jamais mon cœur ne rétractera ce jugement. Je l'ai

vue, ô mon Jésus, et je l'ai pesée la croix dont je vous prie de me charger. Ah! que n'est-elle aussi pesante que la vôtre.

« IV. O ma sainte mère! que voulez-vous donc de moi, et que vous faut-il de plus? Mes jours se dissipent, mes années s'écoulent. Hélas! que me restera-t-il à donner à mon Dieu? Ouvrez-moi donc enfin, ô ma mère, ouvrez-moi la porte de votre maison. Tracez-m'en la route, frayez-m'en le chemin, aplanissez-moi tous les obstacles. Pour faire le premier pas, j'ai besoin de tout votre secours; j'en ai besoin pour me déclarer à celui dont le consentement m'est nécessaire. Faites-moi naître une occasion favorable; préparez son cœur; disposez-le à m'écouter; défendez-moi de sa tendresse, défendez-moi de la mienne. Donnez-moi le courage de lui parler, et mettez dans ma bouche des paroles persuasives qui triomphent de toutes ses répugnances. Oui, mettez-moi sur les lèvres ce que je dois lui dire, et ce que j'aurai à lui répondre: parlez-lui vous-même pour moi, et que ce soit vous qui me répondiez pour lui. Vous obtîntes autrefois tant de grâces pour rompre les liens qui vous retenoient dans le monde, vous en obtenez tant de semblables pour vos filles! intercédez donc aussi pour moi, ma mère, et avant que je sorte d'ici, dites à mon cœur que je puis parler quand je voudrai, et que le cœur du roi est prêt à se rendre à mes vœux.... Mais, ma sainte mère, le roi apprendra-t-il ma résolution, y consentira-t-il, la verra-t-il s'exécuter sans être aussi touché de Dieu, sans se tourner entièrement vers lui? Moi carmélite, et le roi tout à Dieu! quel bonheur! Dieu le peut, Dieu le fera, ô ma sainte mère! si vous le lui demandez. Hélas! il le feroit même à ma prière, si ma foi répondoit à mes désirs. Ah! je crois, ô mon Dieu! je crois..... ô ma bonne mère! présentez-la aux pieds de votre divin Époux; qu'elle croisse, qu'elle s'augmente entre vos mains; qu'elle égale la vôtre, et qu'elle puisse, comme elle, mériter des miracles. Après cela, qu'aurai-je à désirer, et ne serai-je pas bien heureuse de mourir, de mourir carmélite, en laissant ici-bas toute ma famille dans le chemin du ciel?

« V. Mais s'il me faut encore acheter par quelques délais, une si grande grâce, ah! du moins, ma sainte mère, augmentez-en

le pressentiment dans mon cœur. Faites-y luire le plein jour de la volonté de Dieu; daignez sans cesse me certifier ma vocation. Mais, surtout, ne me laissez pas perdre cet intervalle, quelque long qu'il puisse être. Aidez-moi à me défaire, dès aujourd'hui, de tous les attachements contraires à cette vocation. Hélas! à quoi ne s'attache pas notre cœur, et presque toujours sans que nous nous en doutions? parents, amis, honneurs, richesses, appartements, meubles, habits, bijoux, bonne chère, commodités, habitudes, consolations humaines, que sais-je encore, vous le voyez, faites-le moi voir. Arrachez de mon cœur tout ce que je ne dois pas porter chez vous; n'épargnez rien au dedans de moi-même. Mais au dehors, ô ma bonne mère! retenez ce bras terrible qui a déchiré mon âme par tant de funestes coups. O mon Dieu! conservez la reine: donnez-lui, avant sa mort, la consolation de me voir au nombre de ses chères carmélites. Conservez toute ma famille, conservez tous ceux que j'aime. Ne me détachez d'eux que par votre grâce. Non, je n'y serai pas rebelle; je foulerai aux pieds toutes mes inclinations, pour suivre votre voix. Mais, ô ma sainte mère! pendant que je travaille à déraciner mes anciennes attaches, ne permettez pas que j'en contracte de nouvelles; protégez-moi contre toutes les occasions, contre tous les piéges qu'on me tend.

« VI. Mais tandis que je m'occupe de mon futur état, que je m'en propose les vertus et que je m'y exerce, ne permettez pas, ô ma sainte mère, que je néglige celles de l'état où la Providence me retient encore, quelque peu de temps qu'elle doive m'y retenir. Rappelez-m'en tous les devoirs; obtenez-moi de les remplir aussi ponctuellement, avec autant d'exactitude et de perfection que si je devois être toute ma vie ce que je suis à présent. Multipliez aussi, sous mes mains, les occasions de faire le bien propre de mon état actuel, le bien que je ne pourrai plus faire étant dans le cloître. Hélas! qu'ai-je fait jusqu'ici, Seigneur, pour répondre aux vues de votre Providence, et la justifier de m'avoir placée et tenue plus de trente ans dans ce rang d'élévation? Remplissez, ô mon Dieu! le peu de jours qui me restent de cette grandeur; et que de leur plénitude

soit comblé tout le vide de ma vie passée. Donnez-moi, dans ce court espace de temps, la grâce de servir la religion, l'Église et l'État; de tirer les malheureux de la misère; de soutenir, de ranimer, d'encourager la piété; de protéger l'innocence opprimée; d'imposer un silence éternel à la calomnie et aux médisances, de vous gagner toute ma maison, d'édifier toute la cour, et avant de m'enfermer dans la solitude, pour travailler uniquement à mon salut, d'avoir contribué à celui de tous ceux à qui l'élévation dont je descendrai me donnera en spectacle. Ainsi soit-il. »

De tels sentiments, ajoute son historien, n'ont pu être rendus avec une si touchante simplicité que par le cœur vertueux qui les éprouvoit; et, au sein d'une cour frivole et dissipée, peut-être ont-ils droit de nous étonner autant que des miracles dans un cloître.

Cependant, l'archevêque de Paris consulté, à peu près à l'époque de la mort de la Dauphine, avoit déclaré qu'il reconnoissoit tous les caractères d'une vocation surnaturelle dans celle de madame Louise, et néanmoins il exigea que la princesse différât encore d'un an à demander au roi la permission de se retirer de la cour. La reine alors étoit malade, et le pieux prélat pouvoit craindre que, dans cette circonstance, l'éloignement d'une telle fille ne soumît à une trop cruelle épreuve le cœur d'une mère déjà victime de sa tendresse, et toujours inconsolable de la mort d'un fils qui promettoit à la France le règne de saint Louis, dont il retraçoit les vertus. Mais pendant cette année, qu'une pieuse obéissance obligeoit madame Louise d'ajouter à tant d'années d'épreuves, la reine mourut, il ne lui resta plus qu'un seul obstacle à vaincre, la tendresse du roi son père pour elle.

Enfin M. de Beaumont, archevêque de Paris, consentit à en parler à Louis XV. « Sire, lui dit-il, je suis chargé d'apprendre « à votre majesté une nouvelle qu'elle recevra sans doute avec « sa religion ordinaire : madame Louise, après les plus longues « et les plus sérieuses épreuves, a reconnu que Dieu l'appeloit à « la vie religieuse, et désire que votre majesté lui permette d'être « heureuse, en suivant sa vocation. »

Le roi, à ces paroles, recula d'étonnement, et s'écria : « Quoi ! « c'est cette nouvelle, M. l'archevêque, et c'est vous qui me « l'apportez ! » Puis s'appuyant sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée entre ses mains, il ajouta, avec toute l'émotion de la douleur : « Que cela est cruel ! que cela est cruel ! » Mais après quelques instants d'un profond silence, ce prince naturellement religieux, faisant céder le sentiment de sa tendresse au sentiment plus impérieux encore de sa foi, répondit à M. de Beaumont : « M. l'archevêque, si c'est Dieu qui me la demande, je ne dois « ni ne puis contrarier sa volonté. Je répondrai dans quinze « jours. »

Alors le prélat, que la première réponse du roi avoit un peu déconcerté, ajouta que la princesse donnoit la préférence à l'Ordre des Carmélites, disposée néanmoins à entrer dans telle maison de cet Ordre qu'il plairoit à sa majesté de lui assigner.

Or, il y avoit alors à Saint-Denys une maison de carmélites qui se trouvoit dans la dernière détresse ; les religieuses y pouvoient à peine se procurer le pain nécessaire à leur subsistance. Plusieurs fois on avoit saisi les revenus de la communauté, en sorte que la suppresion en paroissoit inévitable.

Dans cette extrémité, la pricure du monastère assemble sa communauté ; et sans rien dissimuler à ses filles de la situation du temporel de la maison, elle les exhorte à ne pas perdre courage, et à se souvenir que Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. « Vous vous rappelez, leur dit-elle, que déjà le Seigneur « nous a secourues, d'une manière bien spéciale, par l'entremise « de la très-sainte Vierge. Son bras n'est pas raccourci ; ce qu'il a « fait une fois, il peut le faire encore, et il le fera pourvu que nous « ayons la foi » Encouragées par ce discours, toutes les religieuses conviennent avec leur prieure de s'adresser de nouveau à la très-sainte Vierge, et de la conjurer de leur obtenir de Dieu que quelque sujet, dont la fortune accompagne la vocation, vienne s'unir à elles pour détourner le coup dont elles étoient menacées. Le 8 février, dans le temps même où M. de Beaumont s'adressoit à Louis XV au nom de madame Louise, ces saintes filles com-

mencèrent une neuvaine de prières, de communions et de bonnes œuvres en l'honneur de la très-sainte Vierge, promettant de lui ériger un oratoire dans l'intérieur du monastère, si elle daignoit exaucer leurs vœux. Le 20 du même mois, Louis XV accordoit à sa fille l'autorisation d'entrer aux Carmélites, et madame Louise, par une inspiration du ciel, choisissoit cette pauvre et obscure maison de Saint-Denys dont elle alloit terminer les longues épreuves. Voici la lettre que le roi lui écrivit de Versailles en date du 20 février 1770 :

« M. l'archevêque, chère fille, m'ayant rendu compte de tout « ce que vous lui avez dit et mandé, vous aura sûrement rapporté « exactement tout ce que je lui ai répondu. Si c'est pour Dieu seul, « je ne puis m'opposer à sa volonté, ni à votre détermination. « Depuis dix-huit ans vous devez avoir fait vos réflexions : ainsi « je n'ai plus à vous en demander. Il paroît même que vos arran- « gements sont faits. Vous pouvez en parler à vos sœurs, quand « vous le jugerez à propos. Compiègne n'est pas possible : par tout « ailleurs, c'est à vous à décider, et je serois bien fâché de vous « rien prescrire là-dessus. J'ai fait des sacrifices forcés ; celui-ci « sera volontaire de votre part. Dieu vous donnera la force de « soutenir votre nouvel état ; car, la démarche faite, il n'y a plus « à en revenir. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille, « et vous donne ma bénédiction. Louis. »

Aussitôt qu'elle eut reçu cette lettre, madame Louise courut tout en larmes se jeter aux pieds de son crucifix pour remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui accordoit. Elle fit ensuite appeler l'abbé Bertin, supérieur de la maison de Saint-Denys : elle ne connoissoit pas ce monastère ; elle savoit seulement qu'il étoit très-pauvre et très-régulier, et c'est pourquoi elle l'avoit choisi. M. Bertin étoit alors à Versailles : il crut rêver quand il apprit le projet de la princesse ; ses religieuses n'avoient demandé qu'un peu de secours, et la très-sainte Vierge leur envoyoit la fille de leur roi pour être la restauratrice de leur maison. Il fit cependant quelques observations à madame Louise, voulant s'assurer de sa vocation. Je pense, lui dit-il, qu'un projet de cette conséquence

pour Madame doit être mûri par les plus longues et les plus sérieuses réflexions.

— Je pense comme vous, monsieur l'abbé, lui répondit la princesse; mais ces réflexions sérieuses, voilà dix-huit ans que je les fais, sans que ma vocation pour la vie religieuse, toujours traversée depuis ce temps-là, ait jamais varié d'une minute.

— Vous avez déjà, Madame, dans une si longue épreuve, un grand préjugé en faveur de votre vocation; mais de mon côté, je n'oserois prendre sur moi de décider, sans conseil, sur une démarche, de la part de Madame, qui va faire tant de bruit dans le monde.

— Ne craignez rien, M. l'abbé; ceux qui, depuis dix-huit ans, m'ont tenu la place de Dieu, ont approuvé mon dessein: mon premier pasteur, M. l'archevêque, l'approuve aujourd'hui, il est bien temps que je l'exécute: mes plus beaux jours se passent, je n'ai plus à délibérer.

—J'avoue que Madame peut regarder comme les interprètes de la volonté de Dieu sur elle les hommes éclairés et verteux qui, depuis son retour à la cour, ont dirigé sa conscience; j'avoue surtout que le suffrage de M. l'archevêque de Paris est d'un poids à ne plus laisser de doute sur sa vocation à la vie religieuse; mais, pour suivre cette vocation, Madame, une chose vous est absolument nécessaire, et l'obtiendrez-vous aisément? je veux dire le consentement du roi.

—Je l'ai, M. l'abbé; oui, oui, je l'ai ce consentement. Les larmes me viennent aux yeux, quand je songe à ce qu'il en a coûté à son cœur pour me l'accorder; mais la religion l'a emporté sur sa tendresse. Il consent à ce que je sois carmélite, à ce que j'aille où je voudrai, excepté à Compiègne, et je m'en tiens à Saint-Denys.

—Il est possible, Madame, que l'on ait une véritable vocation pour la vie religieuse, sans que l'on soit appelé, pour cela, à mener la vie extraordinairement dure que mènent les carmélites. Madame pourroit, par exemple, entrer dans l'Ordre moins austère des Bénédictines, qu'elle connoît particulièrement.

— Cela est vrai, M. l'abbé; je vous dirai même que je n'ai pas caché à madame de Soutlanges mon goût pour l'état religieux;

mais je lui ai fait voir, et elle est convenue avec moi, que, vu ma tendre amitié pour elle, il pourroit se glisser quelque chose de trop humain dans mon sacrifice, si j'entrois dans son Ordre. Comme, d'ailleurs, je ne me fais pas religieuse pour commander, mais pour obéir toute ma vie, et faire mon salut, je serais fâché de m'exposer à l'embarras de refuser des abbayes, ou à la tentation de les accepter.

— Mais sans entrer dans un Ordre où l'on puisse être appelé à des dignités d'éclat, Madame pourroit faire choix d'un autre, dont le régime moins austère seroit plus analogue à la délicatesse de son tempérament, et au genre de vie qu'elle a mené jusqu'à présent; car, de la cour au Carmel, le passage est immense.

— Je le sais, M. l'abbé; et à raison de ma foible santé, j'aurois songé à me faire fille de saint François de Sales, si son institut n'eût renfermé l'instruction de la jeunesse, dont je ne me sens pas capable; mais quand Dieu nous appelle, ne devons-nous pas plus compter sur sa grâce que sur nos forces naturelles? J'ai peu de santé ici, on ne sera pas surpris que j'en aie peu chez les carmélites.

— Mais l'Ordre des Carmélites, Madame, est un Ordre si universellement austère! le jeûne y est de la plus grande partie de l'année; le maigre, habituel et mal apprêté; la solitude, profonde; l'obéissance, sans bornes : la prière et le travail continuels.

— Je sais tout cela, M. l'abbé, et bien des choses que vous ne dites pas. J'ai médité à loisir les constitutions de sainte Thérèse, et j'espère que Dieu me fera la grâce de pouvoir les pratiquer. J'ai même fait, à cet égard, quelques essais qui m'encouragent; et puis j'aurai encore, pour m'éprouver, le temps du noviciat, auquel le roi veut qu'on ajoute trois mois de plus pour moi que pour les autres.

— Je vois bien que Madame est décidée à être fille de sainte Thérèse. Me sera-t-il permis de lui faire quelques observations encore sur la maison de l'Ordre qu'elle veut adopter? En ma qualité de supérieur, je la connois mieux que personne. Cette maison n'offre pas, pour les bâtiments, les avantages de quantité d'autres; et pour le temporel, elle est plongée dans la dernière misère.

— Eh ! tant mieux, M. l'abbé; il sera doux pour moi de venir à son secours ; et à défaut de grandes vertus, de lui porter du moins les bontés du roi pour moi.

— Ce n'est pas tout, Madame, cette maison, la plus pauvre qu'il y ait en France, est peut-être aussi la plus austère. Car, outre qu'on y est fidèle aux constitutions, on y suit encore un nombre de pieuses observances qui ne sont en usage que dans ce monastère, mais dont les bonnes religieuses ne se dispensent jamais. En un mot, Madame, on apppelle Saint-Denys *la Trappe du Carmel*.

— Tant mieux encore, M. l'abbé, car toute ma crainte, depuis que je pense à me faire religieuse, a toujours été de tomber dans une maison relâchée, et je dois bénir la Providence, qui me sert à souhait, en me conduisant à Saint-Denys : c'est sûrement mon bon ange qui m'a suggéré ce choix.

— Il ne m'est plus permis de douter que la vocation de Madame ne soit de Dieu; trop heureux si je puis lui être de quelque utilité dans les moyens qu'elle va prendre pour l'effectuer ; et pour cela, je commencerai par lui faire observer qu'il est indispensable que nous ayons par écrit le consentement du roi, pour pouvoir lui ouvrir la porte du monastère.

— Cette nouvelle demande au roi, M. l'abbé, va renouveler toute sa douleur : ne pourriez-vous donc pas vous contenter du consentement verbal qu'il m'a donné, et sur lequel il ne reviendra sûrement pas ?

— Non, Madame, cela ne suffiroit pas pour nous mettre à l'abri de tout reproche. Nous devons exiger de toute postulante, qu'elle nous présente le consentement écrit de ses parents : C'est à Madame à juger si nous pourrions négliger cette sage précaution à l'égard de la fille du roi.

— Hé bien ! M. l'abbé, puisqu'il faut ce consentement écrit, je ne me présenterai pas à Saint-Denys sans l'avoir. »

En effet, ajoute l'abbé Proyart qui tenoit le récit de cette conversation de M. Bertin lui-même, comme le roi, pour faire diversion à la douleur que lui causoit le prochain départ de sa fille, s'étoit retiré à Choisy, la princesse lui écrivit, pour le prier de faire expé-

dier le consentement exigé pour sa réception, et le monarque le lui adressa, avec ce billet, daté du 5 avril 1770 : « Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille ; je vous envoie l'ordre dont vous me parlez, pour votre départ, et j'exécuterai ce que vous désirez pour vos domestiques et tous vos autres arrangements.... Vous n'aurez qu'un mot de moi ce soir, mon petit cœur, car il est tard. » C'est sur ce ton que le bon Louis XV traitoit avec ses enfants.

Le 11 avril suivant, madame Louise, munie du consentement du roi, se rendit aux carmélites de Saint-Denys. Elle s'y présenta comme pour entendre la messe, laissant sa suite en dehors de la maison. Les religieuses surprises de cette visite et ignorant le cérémonial à suivre, la firent attendre quelques instants. Enfin la porte s'ouvre, et la princesse, en franchissant le seuil, se figure, comme elle le disoit depuis, qu'elle met un pied dans le ciel. Elle s'entretint un instant avec les religieuses, qu'elle charma par toutes sortes de marques de bonté. « Il paroît, dit-elle à la prieure, que votre communauté n'est pas des plus nombreuses.

— Non, Madame, lui répond la religieuse, et il y en a une raison bien naturelle.

— Eh ! quelle raison donc ?

— C'est, Madame, que nous sommes excessivement pauvres.

— Avez-vous des novices ?

— Aucune, Madame, depuis plusieurs années.

— Et des postulantes ?

— Nous en avons deux.

— Sont-elles bien âgées ?

— L'une est fort jeune, et l'autre a quarante ans. Elles doivent précisément se présenter aujourd'hui.

— C'est fort heureux. Je voudrois bien, par l'amitié que j'ai pour les carmélites, vous porter bonheur en vous venant voir.

— L'honneur que nous fait Madame, est un grand bonheur pour nous.

— Il faut espérer qu'il se présentera quelques autres sujets encore, et que votre maison se rétablira.

— Dans nos plus grands embarras, Madame, nous n'avons jamais désespéré un instant de la divine Providence.

— Vous avez bien raison, reprend la princesse, en levant les yeux au ciel, cette Providence est admirable pour ceux qui mettent en elle leur confiance. Mais, Mesdames, c'est l'heure de votre messe, et je suis venue pour l'entendre avec vous. Nul dérangement, je vous prie; suivez vos usages et vos cérémonies, sans songer à moi que pour me recommander à Dieu. Je prie celles d'entre vous qui auront le bonheur de communier à cette messe de le faire à mon intention. »

La messe finie, et madame Louise étant restée devant le Saint-Sacrement, le supérieur, ainsi qu'elle en étoit convenue avec lui, fait assembler la communauté au parloir, et sans que rien ait pu la préparer à cette nouvelle, il lui annonce que la princesse, qui est entrée dans la maison, n'en doit plus sortir, et qu'elle n'y est venue que pour se faire carmélite. Les religieuses, à ces paroles, se regardent dans l'étonnement, lèvent les mains au ciel, et ne peuvent exprimer que par des soupirs et des larmes l'excès de joie qui les transporte. Quelques-unes, moins par doute que pour obtenir des détails confirmatifs, demandent à leur supérieur s'il est possible qu'il leur parle sérieusement?

« Oui, reprend M. l'abbé Bertin, c'est une affaire très-décidée, madame Louise veut être carmélite, elle veut l'être ici, le roi y consent; et, ce qui doit augmenter encore votre joie, c'est que la princesse m'a chargé de vous prévenir qu'elle vouloit être carmélite sans adoucissement et sans distinction, et que le plus grand chagrin que vous pourriez lui donner, seroit de lui faire sentir que vous vous souvenez du rang élevé d'où elle ne descend que pour être en tout votre égale et vivre en vraie fille de sainte Thérèse. Ce sentiment d'humilité est tellement dans son cœur, qu'elle vouloit exiger de moi que je vous fisse un devoir de la traiter en tout comme une autre postulante. Au reste, vous allez l'entendre elle-même, cette auguste compagne, et vous apprendrez

de sa bouche les motifs de sa retraite parmi vous. Je suis convenu avec elle que je la ferois avertir lorsque vous seriez assemblées. »

La prieure à l'instant, accompagnée de quelques religieuses, se rend au chœur, et madame Louise, dès qu'elle l'aperçoit, se lève et la suit. Cependant la pensée d'un événement si consolant pour la religion, le contraste frappant de l'état actuel de leur maison avec celui de la veille, ce double miracle de la Providence, affectant toujours également les esprits et les cœurs, les larmes continuoient de couler de tous les yeux. C'est en ce moment que madame Louise, conduite par la prieure, entre dans l'assemblée, et que, se jetant aux pieds des religieuses qui se prosternent de leur côté, elle leur dit, d'un ton ferme et affectueux : « Je vous supplie toutes, Mesdames, de me faire la grâce de me recevoir parmi vous, de me regarder comme votre sœur, d'oublier ce que j'ai été dans le monde, et de prier Dieu pour le roi et pour moi. Je désire de tout mon cœur d'être carmélite, et je tâcherai, avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, de devenir bonne carmélite. »

A ce moment les pleurs redoublent, les soupirs éclatent de toutes parts. La princesse aussitôt s'approche des religieuses, les relève l'une après l'autre, les embrasse tendrement et leur dit : « Hé bien ! Mesdames, c'est donc moi, c'est ma bonne humeur « qui rend vos pleurs intarissables ? » Puis s'avançant jusqu'à la grille : « Et vous aussi, M. le supérieur ? » dit-elle à M. l'abbé Bertin, attendri lui-même par ce spectacle, au point de ne pouvoir répondre à la princesse, ni proférer une seule parole.

Après avoir été ainsi admise comme postulante, madame Louise prit congé de sa dame d'honneur et de son écuyer qu'elle fit appeler au parloir. Elle leur annonça sa résolution, et les chargea de remettre aux princesses ses sœurs les lettres par lesquelles elle leur faisoit ses adieux. Madame Louise étoit fort aimée de sa maison. Son départ jeta le deuil dans l'âme de ses serviteurs, et malgré le soin qu'elle avoit pris de leur conserver les traitements qu'ils tenoient d'elle, ils ne purent se consoler de sa perte. Toute la cour la regretta en admirant son courage. La France s'étonna de ce grand exemple, qui paroissoit plus grand encore dans un

si malheureux siècle. Les gens de bien se réjouirent; les impies prophétisèrent que sa résolution ne dureroit pas. La surprise et la joie ne furent pas moins vives dans la chrétienté. Le pape Clément XIV écrivit à la princesse pour lui exprimer le bonheur qu'il éprouvoit, de voir son pontificat marqué par un événement si consolant pour la Religion.

Cependant les bonnes Carmélites de Saint-Denys avoient peine à s'habituer à ne voir plus qu'une compagne dans la fille de leur roi : malgré ses instances elles n'osoient la traiter de *Sœur* et l'appeloient toujours Madame, ce qui la désoloit. Elle fut obligée de montrer une grande fermeté pour s'affranchir de toutes les marques de distinction qu'on vouloit lui conserver. Heureusement, elle connoissoit à fond la règle de sainte Thérèse, et sachant que sa qualité de postulante la mettoit au dernier rang dans la communauté, elle s'y tenoit autant que l'obéissance le lui permettoit. Souvent les religieuses cherchoient à lui épargner les épreuves ordinaires des postulantes, qui sont de balayer, de frotter les planchers, de nettoyer les chandeliers, les chaudrons, les casseroles, de laver la vaisselle. Mais la princesse ne vouloit céder à personne ce qu'elle appeloit ses droits. Vous prétendez, disoit-elle à ses compagnes, me donner des marques de votre amitié, mais vous devriez bien m'en donner un peu aussi de votre estime; car toutes ces mesures que vous prenez pour empêcher que je fasse comme vous, semblent me dire que vous n'avez pas grande foi en mon courage.

Pour la détourner de ces travaux, on lui représenta que les postulantes en robes de soie comme les siennes, en étoient dispensées, parce qu'il seroit contraire à l'esprit de pauvreté de gâter des habits si précieux, qui pourroient être utiles pour la sacristie. Elle pria le roi de lui en envoyer de convenables aux travaux qu'elle avoit quelquefois à faire. Elle reçut d'abord un manteau de taffetas couleur de rose. Le jour étant venu, ajoute l'abbé Proyart, où suivant l'ordre du tableau, elle devoit laver la vaisselle, elle se revêt de cet habit, et se rend à la cuisine, où après avoir examiné quelque temps comment faisoient les Sœurs, il lui semble

qu'elle pourra bien en faire autant. Ayant jeté les yeux sur un chaudron fort sale, elle s'en saisit; et prétendant le rendre, comme les casseroles, aussi propre en dehors qu'en dedans, elle se met à le frotter extérieurement. Elle le tourne et le retourne de tous les sens; elle s'écorche les mains, elle épuise toutes ses forces. Son manteau de taffetas devient aussi noir que le chaudron, sans que le chaudron en soit plus propre. Enfin les sœurs, qui, pour la dégoûter des travaux de la cuisine, avoient pris plaisir à jouir quelque temps de son embarras, l'avertissent que les chaudrons ne se lavent que d'un côté. « Je ne m'en serois pas « douté, répondit-elle; mais comme c'est la première fois de « ma vie que je lave des ustensiles de cuisine, je ne pouvois pas « deviner qu'il y eût, pour les chaudrons, une exception à la règle « générale, je m'en souviendrai. »

L'habit que portoit la princesse ce jour-là ne put plus lui servir; mais la supérieure voulut qu'il fût conservé dans la maison, pour y attester à jamais qu'une fille de France ne dédaigna pas de remplir les derniers offices chez les carmélites; et que ce qui eût été si fort au-dessous de son rang dans le monde, ne fut pas au-dessus de sa vertu dans le cloître.

La maîtresse des novices avoit fait placer un matelas sur son lit, contre l'usage des carmélites qui ne se servent que d'une paillasse piquée. On la forçoit au réfectoire de prendre des mets apprêtés avec plus de soin. Elle parvint à force d'instances auprès de ses supérieurs à mettre un terme à ces ménagements. « Voulez-vous, disoit-elle, que je devienne carmélite sans avoir appris à suivre la règle du Carmel; ou voulez-vous que je m'engage à suivre cette règle, sans que je sache ni que vous sachiez vous-même si je pourrai la soutenir, puisque vous me soumettez à des adoucissements qui m'empêchent d'en faire l'épreuve dans son intégrité? »

Il lui en coûta sans doute pour s'astreindre à un régime de vie si austère, mais Notre-Seigneur qui est toujours si bon pour ceux qui l'aiment, lui donnoit des forces. Sa santé se raffermissoit, jamais elle ne s'étoit mieux portée à Versailles. Un seul point de la règle qu'elle alloit embrasser l'inquiétoit, c'étoit de se tenir longtemps

à genoux. Cette attitude, dit son historien, la fatiguoit cruellement, et au point qu'il lui étoit physiquement impossible de la soutenir sans le secours d'un appui. C'étoit là sa grande peine et le sujet habituel de ses soupirs vers le ciel. Cette foiblesse naturelle formoit à ses yeux une sorte d'irrégularité pour l'état de carmélite, en nécessitant une distinction qui, en même temps qu'elle l'humilioit devant Dieu, lui paroissoit encore peu édifiante pour la communauté. Un jour qu'elle s'étoit longtemps occupée de cette affligeante pensée, elle s'adresse à une novice sa compagne, et, dans l'ardeur de sa foi, la conjure de s'unir à elle pour demander à Dieu sa guérison, par l'intercession de saint Louis de Gonzague. La jeune personne entre avec zèle dans les vues de son auguste et pieuse compagne ; et, de concert, elles commencent les pratiques d'une neuvaine à l'intention convenue. Madame Louise, à la fin de cet exercice, se trouva guérie ; mais si parfaitement, que jamais, depuis, elle n'éprouva la plus légère atteinte de son infirmité. Les religieuses, étonnées de ce qu'elles lui voyoient faire, l'attribuoient à un zèle excessif qui pourroit devenir préjudiciable à sa santé ; et quoi que pût leur dire la princesse pour les rassurer, comme elle leur taisoit la raison, elles avoient peine à se persuader que celle qui, peu de jours auparavant, ne pouvoit rester quelques instants à genoux sans appui, pût, en négligeant ce secours, y passer des temps considérables sans exposer sa santé. Madame Louise, en effet, dans la joie de se voir guérie, et voulant rendre grâces à Dieu de son bienfait par son bienfait même, ne se contentoit pas de se conformer aux autres religieuses pendant les exercices communs ; dans les temps dont elle pouvoit disposer, elle se rendoit seule au chœur, et y prioit à genoux pendant des heures entières. Cette prétendue indiscrétion de la princesse fut déférée au supérieur de la maison, qui lui en parla. Ce fut alors qu'elle lui exposa naïvement le fait, en l'assurant que sa guérison étoit si complète, que l'attitude qui faisoit son supplice auparavant, étoit celle de toutes qui actuellement la fatiguoit le moins.

Après trois mois d'épreuves, l'auguste postulante fut enfin admise à prendre l'habit. Le pape Clément XIV voulut que le nonce

fit la cérémonie en son nom. Elle eut lieu le 10 septembre 1770. Le matin le nonce vint célébrer la messe, à laquelle madame Louise communia, revêtue du manteau de sainte Thérèse que possédoient les carmélites de Paris. Vers les trois heures du soir, madame la Dauphine, qui fut depuis l'infortunée reine Marie-Antoinette, arriva de Versailles avec sa maison. L'Église étoit tendue magnifiquement par les ordres du roi. Un grand nombre d'évêques présents à Paris pour l'assemblée du clergé s'y étoient rendus à la prière de Louis XV. Une partie de la cour y assistoit, et les gardes-du-corps faisoient le service. Madame Louise s'étoit, selon l'usage, parée pour la dernière fois de tous les ornements de la grandeur. Ses habits, dit son historien, étinceloient d'or et de pierreries, et l'on voyoit réfléchi sur sa personne tout l'éclat du diadème, au moment où elle alloit s'enfoncer pour jamais dans l'obscurité du cloître, et s'immoler à toutes les rigueurs d'une vie pauvre et sacrifiée.

« Un profond silence régnoit dans l'assemblée, et la gravité du spectacle tenoit tous les esprits dans une attente religieuse, lorsque l'évêque de Troyes monta en chaire. Tout entier dans son sujet, l'éloquent orateur n'eut pas plus tôt commencé à le traiter, que le son de sa voix manifesta les sentiments qui pénétroient son cœur. En un instant l'impression se communiqua, son auditoire s'attendrit avec lui, et bientôt tout le monde essuya ses larmes, excepté la courageuse princesse qui les faisoit couler.

« Le discours fini, Madame Louise répondit avec fermeté aux diverses demandes qui sont d'usage en pareilles cérémonies, s'absenta un instant, et, reparoissant aussitôt, dépouillée de ses habits pompeux, s'avança vers la Dauphine, pour recevoir de ses mains le voile et le manteau religieux. La jeune princesse en les lui présentant, les arrosa des larmes de sa tendresse, et ses larmes étoient intarissables.

« Mais le moment qui frappa le plus l'assemblée, ce fut celui où la princesse, qui, quelques minutes auparavant, s'élevoit jusqu'à la hauteur du trône, et brilloit de toute sa splendeur, parut comme anéantie, prosternée par terre sous la bure grossière de sainte

Thérèse. Ce constraste, plus éloquent encore que le discours qui venoit de le peindre, remua les cœurs les moins sensibles. La maison surtout de madame Louise, placée autour d'elle en ce moment, offroit le spectacle d'une famille désolée, assistant aux funérailles d'une mère chérie. Ce n'étoient plus des larmes qu'on essuyoit en silence, c'étoient des soupirs et des sanglots qui éclatoient de toutes parts. On voyoit des hommes de cour et des militaires, des étrangers et des curieux, attirés par l'attrait de la nouveauté, qui cherchoient à se soustraire à la foule, pour se livrer, sans contrainte, à l'impression de ces mouvements involontaires. »

La première fois que le roi revit sa fille sous l'humble habit de sainte Thérèse, il ne put commander à son émotion et lui dit : Eh bien ! chère fille, c'est donc décidément que vous voulez renoncer à tous vos droits ?

— Oh ! point du tout, cher papa, reprit-elle vivement, le plus cher de mes droits je le conserverai toujours, car toujours je serai votre fille.

Madame Louise avoit alors trente-trois ans. En recevant l'habit elle échangea son nom royal contre celui de sœur Thérèse-de-saint-Augustin. Heureuse de son sacrifice, elle anima tout le noviciat par sa ferveur et sa douce gaîté. Elle aimoit ses compagnes comme des sœurs, elle leur envioit le bonheur de s'être consacrées à Dieu avant elle; ses exemples, ses discours, tout les excitoit en elle à la dévotion. Voici un billet charmant qu'elle écrivoit à une jeune novice séparée de la communauté pour une retraite de dix jours. Les premiers mots font allusion au voile blanc qu'elle portoit.

« Bonjour, petit ermite blanc, lui disoit la princesse : comment vous trouvez-vous de l'entrée du désert ? Je prie Dieu que tout votre chemin soit parsemé de roses, qui vous embaument de leur parfum délicieux, et que les épines dont elles sont ordinairement accompagnées, soient émoussées. Je suis contente : vous êtes partie pour la solitude avec gaîté et beaucoup de courage. Ne vous effrayez pas des épreuves que vous pourrez rencontrer; votre divin Époux saura bien vous en dédommager, et au centuple. Voici déjà que,

pendant dix jours de suite, il va s'unir à vous par la sainte communion. Son empressement ne lui permet pas d'attendre que vous vous soyez donnée entièrement à lui. Que vous êtes heureuse de vous consacrer si jeune à son service ! priez pour celle qui n'a pu le faire qu'à l'âge où il est mort pour nous. »

Quand ses compagnes vouloient la plaindre des travaux qu'elle enduroit, elle leur répondoit avec candeur : « Croyez-moi, je suis plus heureuse que je ne mérite. J'ai gagné à venir ici. Il est vrai qu'à Versailles j'avois un bon lit ; mais dans ce bon lit je ne dormois que d'un sommeil interrompu. J'avois une table bien servie ; mais souvent point d'appétit pour manger à cette table. Ici, je n'ai pour lit que ma paillasse rembourrée ; mais sur cette paillasse je dors à merveille. Notre refectoire m'offre assez maigre chère ; mais j'y porte un appétit qui assaisonne parfaitement tout ce qu'on peut me présenter, au point que souvent j'ai scrupule de trouver tant de plaisir à manger nos pois et nos carottes. Quant à la paix de l'âme, qu'elle différence ! C'est à la lettre et en toute vérité que je puis dire, qu'un seul jour dans la maison du Seigneur m'apporte plus de contentement solide que ne m'en procureroient mille passés dans les palais que j'habitois. Comme nous avons ici nos observances, la cour a aussi les siennes, mais bien plus dures que les nôtres ; et quand on habite la cour, il faut, malgré ses répugnances, suivre l'ordre des exercices de la cour. Ici, par exemple, à cinq heures du soir, je vais à l'oraison ; à Versailles, il me falloit aller au jeu. A neuf heures, la cloche m'appelle pour matines ; à Versailles, on m'avertissoit que c'étoit l'heure de la comédie. On n'est jamais en repos à la cour, quoiqu'on parcoure sans cesse le même cercle d'inutilités. Que de belles matinées j'ai perdues dans ce pays-là ! Une partie à me reposer des fatigues, souvent désagréables, de la veille ; une autre partie à m'ennuyer à ma toilette, le reste à écouter des importuns. Ici, quand j'ai dormi la nuit, je me trouve bien de me lever matin. Toute ma toilette ne me prend pas deux minutes ; après quoi je m'occupe, toute la journée, d'une manière agréable à mon esprit, parce que je sens qu'elle est profitable pour mon âme. Enfin, tout ce qui

m'environnoit à la cour me promettoit des plaisirs, et je n'en goûtois nulle part; ici au contraire, où tout semble fait pour attrister la nature, je jouis d'un contentement pur, et depuis un an que j'y suis, je me demande tous les jours à moi-même : où sont donc ces austérités dont on auroit voulu m'effrayer ? Mais lorsqu'il est si évident que, sous tous les rapports, j'ai gagné à échanger la cour pour le Carmel, jugez combien on est fondé à me faire tant d'honneur du parti que j'ai pris. »

Le 22 septembre 1771, après dix jours d'une retraite consacrée par une prière plus assidue et par des mortifications extraordinaires, Madame Louise prononça ses vœux entre les mains de l'archevêque de Paris. On ne sauroit exprimer la joie qu'elle ressentit en se voyant enfin l'épouse de son bon Maître, la fille de sainte Thérèse qu'elle appeloit depuis si longtemps sa bonne mère. Bénissons Dieu, disoit-elle à ses compagnes en les embrassant avec tendresse, il a brisé tous mes liens, je suis à lui, je suis à vous. Remerciez-le de sa grande miséricorde sur moi. J'habite la terre des saints; demandez-lui que je m'y sanctifie, que je m'y conduise toujours par l'esprit de notre sainte Mère.

Peu de temps après sa profession, elle fut nommée maîtresse des novices. Elle eût bien voulu éviter cette charge, mais l'obéissance la contraignit de l'accepter. Pendant trois ans qu'elle l'exerça, elle fut pour ses élèves une véritable mère, les instruisant par ses exemples encore plus que par ses paroles, quoiqu'elle leur donnât d'admirables leçons pour les former à la piété. Nous n'en citerons qu'une qui résume en quelque sorte toute sa vie.

« Nous voyons, leur disoit-elle, deux maximes dans l'Évangile, qui sembleroient d'abord se contredire : d'un côté, il faut faire ses actions devant les hommes, afin qu'en les voyant ils glorifient le Père céleste; et de l'autre, qu'il faut tenir ses bonnes œuvres secrètes, sous peine de n'avoir que la récompense des hypocrites. Notre-Seigneur a voulu nous apprendre par là, que nous devons, sans respect humain, comme sans ostentation, accomplir, aux yeux des hommes, ses préceptes et les devoirs de notre état; et, en second lieu, que nous devons tenir secrètes les œuvres de surérogation

et de conseil, qui ne sont prescrites ni par sa loi, ni par nos engagements particuliers. Ainsi une religieuse peut et doit par état, montrer partout une entière résignation aux ordres de la Providence, une profonde humilité, un détachement absolu des créatures, une obéissance sans bornes, un grand amour du silence et de la retraite, de la mortification et de la pauvreté ; elle doit en un mot, observer avec exactitude tous les points de la règle à laquelle elle s'est volontairement soumise, afin que ses sœurs édifiées de sa fidélité à ses devoirs, en glorifient le Père céleste. Mais ces devoirs indispensables remplis, une fidèle épouse de Jésus-Christ trouvera bien des occasions encore d'offrir à son divin Époux de précieux sacrifices, qui ne doivent être connus que de lui seul. » Descendant ensuite dans des détails qui n'étoient sans doute que l'exposé de ses pratiques habituelles, la pieuse princesse disoit à ses élèves : Vous vous sentez de la répugnance pour une observance, ne songez pas aux moyens, même les plus ligitimes, de vous en faire décharger : vous vous plaisez moins auprès de certaines de vos sœurs, redoublez d'attention pour elles en leur présence, et de charité dans leur absence, sans que personne pénètre votre motif. On combat votre opinion, et vous pourriez triompher d'un seul mot ; abstenez-vous de le prononcer, ce mot. On parle d'une nouvelle qui ne fait rien à votre édification, mais qui satisferoit votre curiosité ; évitez de la connoître, pourvu que ce soit sans affectation. On raconte en votre présence une histoire que vous savez, et on la défigure ; vous pourriez rétablir les faits, ne vous donnez pas cette satisfaction. Quelques pratiques de la vie religieuse vous coûtent plus que d'autres, observez-les fidèlement et n'en parlez à personne. Vous n'aimez pas certains mets que l'on sert ordinairement à la communauté, attachez-vous à les prendre comme des remèdes à votre sensualité, et que Dieu seul connoisse votre secret. On vous fait une réprimande publique, on vous enjoint une satisfaction humiliante ; vous vous soumettez avec docilité et humilité : voilà le devoir indispensable, et ce que vous devez montrer à vos sœurs ; mais, cette réprimande, vous sentiez en la recevant, qu'elle tomboit à faux ; cette satisfaction, vous

aviez la certitude qu'elle excédoit la faute : voilà ce qu'il faut leur cacher, et ce qui ne doit être connu que de Celui seul qui doit le récompenser. »

Tout son temps appartenoit à ses novices. C'étoit une mère pour nous toutes, dit l'une d'entre elles, elle en avoit tous les sentiments. Si nous étions à l'infirmerie, elle y montoit jusqu'à trois ou quatre fois dans une matinée, pour nous consoler et nous entretenir dans les dispositions convenables à notre état. Dans la plus grande rigueur de l'hiver, elle venoit le soir, après matines, dans nos cellules pour voir si nous n'étions pas exposées à trop souffrir du froid, et si rien ne nous manquoit du petit nécessaire accordé à une carmélite. Dans ce cas, elle alloit aussitôt nous le chercher, et nous arrangeoit elle-même comme une mère fait à ses enfants. Nous étions pénétrées et confuses, quand nous songions que celle qui s'empressoit ainsi à nous servir, étoit tout à la fois notre maîtresse et la fille de notre roi. Pour elle, elle ne paroissoit jamais plus satisfaite et plus gaie qu'au milieu des embarras que nous lui donnions. Sa patience à supporter nos infirmités spirituelles et corporelles étoit un sujet continuel d'admiration pour nous.

La communauté toute entière envia aux novices le bonheur d'être dirigées par madame Louise, et l'élut pour prieure par un suffrage unanime. Quand l'évêque de Dax, visiteur général des Carmélites, en porta la nouvelle au roi, il lui dit qu'elle avoit réuni toutes les voix, hors une seule.

— Voyez, cependant, répondit Louis XV, elle à eu une voix contre elle ?

— Oui, sire, reprit le prélat, mais ce fut la sienne, et on n'y eut point d'égard.

Louis XV alors, se tournant vers les seigneurs de sa cour, leur dit d'un air satisfait : « Je vous apprends, Messieurs, que Madame « Louise vient d'être élue prieure de sa communauté; et, ce qui me « fait plaisir, c'est que ç'a été sûrement sans cabale, parce qu'elle « craignoit de l'être. »

Le prince alla peu de jours après féliciter sa fille, et lui dit qu'il

étoit charmé qu'elle eût assez l'esprit de sa vocation pour mériter d'être élevée à la supériorité.

« J'aimerois bien mieux, cher papa, lui répondit madame Louise, « n'avoir à m'occuper que de ma propre sanctification; car quoi- « que mes états soient bien bornés, je sens que c'est une grande « charge devant Dieu que d'avoir à gouverner. »

Elle fut pour ses religieuses ce qu'elle avoit été pour ses novices, les servant toutes, plutôt qu'elle ne leur commandoit, s'humiliant devant elles comme si elle n'eut été encore que postulante, aimant à remplir les plus basses fonctions de la communauté; attentive à tous leurs besoins, lorsqu'elles étoient malades, elle passoit à leur chevet une partie des jours et des nuits. Elle partageoit leurs peines, les consoloit, les encourageoit. Toutes trouvoient un libre accès auprès d'elle. Les Sœurs converses n'étoient pas les moins aimées, et il sembloit qu'elles eussent la première place dans son cœur, à cause de leur état d'infériorité. Soyez fidèles à votre vocation, leur disoit-elle, et vous serez plus grandes devant Dieu en nous servant, que nous qui sommes servies.

Une de ses bonnes Sœurs, raconte l'abbé Proyart, chargée d'éveiller la communauté un jour de Pâques, à deux heures du matin, craignoit beaucoup de manquer son heure : se rappelant dans son embarras que sa prieure savoit assez commander à son sommeil, elle va la trouver, lui expose sa crainte, et lui dit naïvement que, tout bien examiné, il n'y a personne dans la maison sur qui elle puisse compter aussi sûrement que sur elle, pour être éveillée au temps où elle doit l'être, et qu'elle la prie de vouloir bien lui rendre ce service. Charmée de cette marque d'excessive confiance : « Je suis fort aise, lui répondit madame Louise, de « pouvoir vous décharger de votre inquiétude : allez, dormez « tranquillement, et vous reposez sur moi. » Le lendemain, avant deux heures du matin, la Sœur converse entendit sa prieure gratter à la porte de sa cellule pour l'éveiller.

Outre les soins intérieurs qu'elle donnoit à son monastère, elle rendoit à la Religion tous les services que permettoit son influence auprès de son père, et plus tard auprès de son neveu le roi

Louis XVI. C'est à cette pieuse princesse que les Carmélites des Pays-Bas autrichiens durent de trouver un asile en France, lorsqu'elles furent chassées de leurs couvents par les ordres de l'empereur Joseph II. Elle en reçut plusieurs à Saint-Denys, où elle les traita comme des sœurs; les autres furent placées en différentes maisons. Elle contribua aussi de tout son pouvoir à la fondation d'un monastère de stricte observance pour les Carmes-Déchaussés, dont la règle s'étoit rélâchée depuis quelque temps. Elle joignit ses vœux à ceux de sa royale famille pour la béatification de la bienheureuse Marie de l'Incarnation; elle eut bien désiré que le procès de canonisation de la vénérable Mère Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse, et une des fondatrices du Carmel François, pût aussi marcher d'un pas rapide; mais *l'héroïsme des vertus* ne fut proclamé que dans l'année qui suivit sa mort.

Elle s'étoit sévèrement interdit de faire usage de son influence pour tout ce qui tenoit aux intérêts du monde, mais elle s'en servoit avec zèle pour le salut des âmes. Que de secours, que d'aumônes, que de bons conseils! Le roi son père dut sans doute à ses prières et à ses larmes les sentiments de repentir qui animèrent les derniers instants de sa vie. Étrangère aux affaires de l'État, dit son historien, elle ne le fut jamais à ses besoins; et c'est en priant qu'elle s'efforçoit d'y pourvoir. Le maintien de la foi dans le royaume, la restauration des mœurs, le soulagement des peuples, la paix et la tranquilité publique, faisoient le sujet habituel de ses vœux et de ses prières. Digne fille de saint Louis, elle avoit pour les François le cœur et toute l'affection de ce grand roi. Tout ce qui intéressoit la patrie, intéressoit vivement sa piété; et l'on peut dire que la France avoit en sa personne un ministre de paix, toujours en activité pour négocier ses intérêts auprès du trône des miséricordes. Aussi Louis XVI la révéroit-il comme l'ange tutélaire de la France.

Mais les affaires du dehors ne la détournèrent jamais de travailler à sa propre sanctification. Chaque jour elle devenoit plus humble, plus mortifiée, plus obéissante. Elle occupa la charge de prieure pendant six années, après lesquelles elle fut heureuse de se pouvoir délivrer du lourd fardeau du commandement. La nou-

velle prieure n'eut pas de religieuse plus soumise; elle ne recevoit ses réprimandes qu'à genoux, et jamais il ne lui vint en pensée de se justifier. Après sa mort, Madame Louise fut obligée de la remplacer, mais elle ne s'y résigna que contrainte par la règle. Ses compagnes retrouvèrent en elle une mère, qui, pour leur prodiguer ses soins surmontoit jusqu'aux répugnances en apparence les plus invincibles de la nature.

Autant elle étoit douce pour ses filles, autant étoit-elle sévère à elle-même, ne voulant se prêter, quand il s'agissoit d'elle, à aucune mitigation de la règle, se la rendant plus dure, au contraire, toutes les fois qu'elle le pouvoit faire en secret. A table, elle tâchoit de se réserver tout ce qu'il y avoit de plus mauvais : les mets étoient-ils entièrement gâtés, elle les mangeoit encore pour se mortifier, et si on s'en étonnoit, elle rejetoit son courage sur l'excès de son appétit. Tout étoit toujours, ou paroissoit être de son goût, si bien que lorsqu'on vouloit parler d'un mets détestable, on disoit : La Mère Thérèse de Saint-Augustin elle-même n'en mangeroit pas.

Elle travailloit tout le jour et passoit une partie de ses nuits en prières. Elle portoit, comme toutes ses compagnes, des chemises de serge commune, et ses draps de lit étoient de la même étoffe. Elle avoit pour bas des chausses de grosse toile, pour souliers des pantoufles de cordes sans talons, et son vêtement étoit d'une bure grise la plus grossière. Elle n'avoit jamais qu'une seule robe à son usage. Quand elle étoit percée, elle la raccommodoit. Pendant dix-sept ans qu'elle fut carmélite, elle n'en usa que trois, et porta la dernière l'espace de huit ans. Rien ne peignoit mieux la pauvreté que ce vieil habit de la princesse, alors prieure. Elle l'avoit rapetassé en plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve; ce qui le rendoit de différentes couleurs. Une jeune religieuse qui vouloit l'engager à s'en donner un neuf, lui disoit que la communauté seroit honteuse, si quelqu'un de la famille royale la voyoit si mal habillée. Madame Louise la reprit de cette fausse délicatesse, et lui dit : « Depuis quand donc seroit-ce une honte de suivre l'esprit de notre saint état ? Ma famille ne sait-elle pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et

que c'est surtout dans la place que j'occupe, qu'on doit en donner l'exemple ? »

Sa cellule étoit aussi pauvre que ses habits. Un crucifix, trois images de papier, une chaise de paille et une petite table de bois, en faisoient tout l'ameublement avec son lit, c'est-à-dire une paillasse de longue paille bien piquée, et presque aussi dure que les planches qui la soutenoient. Quand le roi de Suède vit cette cellule, il ne put s'empêcher de s'écrier : Quoi? c'est ici qu'habite une fille de France !

— Et c'est ici, repondit-elle, qu'on dort mieux qu'à Versailles; c'est ici qu'on prend l'embonpoint que vous me voyez, et que je n'avois pas ailleurs.

L'empereur Joseph II et plusieurs autres princes de l'Europe voulurent aussi la voir; mais elle n'aimoit pas ces visites, comme elle le fit gracieusement entendre au roi de Suède, qui lui demandoit si le prince du Nord l'étoit venu voir.

— Il aura su, répondit madame Louise, que je n'aimois pas les visites; mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, que votre majesté l'ait ignoré.

Quoiqu'elle fût tendrement attachée à sa famille, elle ne l'attiroit jamais à Saint-Denys. « Les relations avec les parents, disoit-elle à une novice, sont un grand tourment pour les vraies religieuses en général, et sont surtout nuisibles à une Carmélite. C'est devant Dieu, ajoutoit-elle, que nous voyons utilement nos parents et pour eux et pour nous. Au moment où je reçois une visite de famille, je me trouve dans la joie, quand elle finit, je suis dans la paix. »

Ce désir de fuir tout commerce avec le monde, de rester inconnue des hommes, elle le portoit jusqu'au delà des bornes de la vie : « Elle eût voulu, dit son historien, pouvoir abroger pour elle la pratique du Carmel, d'exposer les morts aux regards des vivants; et elle dit un jour, à ce sujet, à une religieuse : « Quand je songe « quelquefois qu'après ma mort on doit donner mon cadavre en « spectacle, je prie Dieu qu'il soit alors si défiguré, qu'on ne soit « tenté ni de le montrer, ni de le venir voir. » Chose remarquable, son vœu fut pleinement exaucé. »

Il y avoit là, je crois, plus qu'un vœu : c'étoit sans doute une de ces paroles prophétiques, comme on en rencontre un grand nombre dans la vie des saints ; mais écrivant au milieu de la révolution, l'abbé Proyart n'osa pas manifester sa pensée d'une manière plus précise. C'est ainsi qu'il a rejeté dans la correspondance de madame Louise une guérison que lui-même appelle une espèce de miracle.

Il y avoit parmi les Carmélites des Pays-Bas réfugiées en France, une religieuse que le démon cherchoit à dégoûter du cloître. Il parvint à lui en inspirer une aversion si violente, qu'elle tomba malade et demanda à en sortir pour prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. En vain ses compagnes lui représentèrent que la règle s'opposoit à ce qu'une Carmélite sortît du monastère, même pour raison de santé, et que retournant en Flandre il lui falloit dire un éternel adieu à ses sœurs. Persuadée que Madame Louise pourroit lui obtenir la dispense qu'elle désiroit, elle lui écrivit. La pieuse princesse lui répondit le 9 juin 1785. Après lui avoir montré qu'en cédant à une suggestion du démon, elle alloit donner un exemple déplorable qui seroit un sujet de *triomphe pour les mécréants*, Madame Louise essayoit de ranimer son courage en lui rappelant l'exil qu'elle souffroit pour la foi. « Si l'Empereur, lui disoit-elle, au lieu de prendre le prétexte de contribuer au bonheur et à la liberté des religieuses, n'eût montré que des échafauds à celles qui n'auroient pas voulu renoncer à notre saint état, auriez-vous hésité à y monter ? Auriez-vous voulu en descendre à la première douleur, ou à la suite des supplices qu'on vous y auroit fait endurer ? Non, j'en suis sûre, et vous vous seriez fait une gloire et un triomphe de répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour une si belle cause.

Croyez-vous que si vous fussiez restée tranquille dans votre maison, qu'elle n'eût pas été détruite, vous y eussiez vécu sans souffrance et sans croix ? Pesez tout cela, ma très-chère Sœur, au pied de votre crucifix, et dites à Notre-Seigneur : *Ecce nos reliquimus omnia;* et vous ne tarderez pas à entendre, au fond de votre cœur, la même réponse qu'il fit à ses apôtres. Puis, ma chère

Sœur, avec tranquilité, ferveur, courage et confiance, nous unirons nos prières aux vôtres, et au nom de Jésus-Christ, auquel le Père céleste ne refuse rien, nous obtiendrons votre persévérance ; et je pourrai dire alors, avec ce divin Sauveur : Je n'ai perdu aucune de celles que vous m'aviez données.

Ma lettre vous paroîtra peut-être un peu forte ; mais je suis si pénétrée de votre état, et je crains tant que vous ne perdiez la couronne qui vous est réservée, et le salut de votre âme pour cette action, que, quoique j'aie bien envie et bien besoin de vivre pour avoir le temps de faire pénitence, s'il ne falloit que le sacrifice de ma vie pour le salut de votre âme, je le ferois tout à l'heure. Assurément, je n'y ai nul intérêt personnel ni humain. Cette faute, non plus que votre perte, ne retomberoit pas sur moi. Mais que ne ferois-je pas pour sauver une âme qui a tant coûté à Jésus-Christ, trente-trois ans de travaux, et la mort sur la croix ?

Au nom de Dieu, ma très-chère Sœur, ne consultez pas tant de directeurs et de casuistes, ni de médecins ; notre vrai médecin, notre modèle est Jésus en croix, Jésus au très-saint Sacrement de l'autel. Il y est aussi puissant pour guérir votre âme et votre corps, qu'il l'étoit lorsqu'il vivoit parmi les hommes, à qui il disoit : *Votre foi vous a guéri ; allez en paix.* C'est cette paix que je vous souhoite de tout mon cœur.

Sœur Thérèse de Saint-Augustin, R. C. I.

Cette lettre, ajoute l'historien, eut le plus heureux succès ; elle fit une espèce de miracle. La chère Sœur la lut au pied de son crucifix ; elle n'en eut pas plutôt achevé la lecture, qu'elle se sentit changée tout à coup. Ses peines intérieures furent entièrement dissipées. Elle connut clairement que Dieu la vouloit dans la retraite où il l'avoit conduite ; que son projet de sortie momentanée lui avoit été suggéré par l'esprit de mensonge, et qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Elle s'y soumit sur-le-champ. Sa santé se rétablit à vue d'œil, et en peu de jours elle parut dans le même état où elle étoit avant cette terrible épreuve. »

Cette guérison de l'âme et du corps obtenue si rapidement par les prières de Madame Louise, et dont Proyart ne parle pas dans le cours de sa vie, me fait penser qu'il a passé sous silence plusieurs faits de ce genre. Peut-être craignit-il de froisser les préjugés d'un siècle où l'incrédulité étoit triomphante ? Les guérisons nombreuses qui se sont accomplies par l'intercession de Madame Louise après sa mort, ne me permettent pas de douter qu'elle n'ait dû en opérer aussi quelques-unes pendant sa vie. Les pieuses religieuses de son monastère de Saint-Denys, aujourd'hui transféré à Autun, possèdent de précieux documents recueillis de la bouche même des compagnes de Madame Louise et des novices qu'elle avoit élevées ; si Dieu permet qu'elles publient un jour ces mémoires, je suis presque certain qu'on y trouvera de ces faits merveilleux par lesquels Notre-Seigneur se plaît à récompenser et à honorer la vertu de ses serviteurs.

Je croirois volontiers, par exemple, que Dieu lui avoit révélé l'époque de sa mort : elle en parloit à ses compagnes, comme devant arriver dans sa cinquantième année ; il est vrai qu'elle traitoit cela de pressentiment dont elle ne pouvoit se défaire, et qu'elle l'appuyoit sur une réponse assez vague de l'évêque de Langres. Un jour que cet évêque étoit à la cour, elle lui dit : c'est aujourd'hui, monsieur, que j'ai vingt-cinq ans.

— Eh bien ! Madame, lui répondit assez brusquement le prélat, vous êtes à la moitié de votre vie.

On sait combien tous les saints qui ont annoncé le moment de leur mort, étoient ingénieux à cacher qu'ils l'avoient appris par une révélation divine. L'époque d'ailleurs que Madame Louise avoit choisie pour s'y préparer par une retraite annuelle, feroit soupçonner qu'elle avoit à ce sujet plus de lumières que son historien ne l'a su ou ne l'a voulu dire. Tous les ans, au mois de décembre, elle s'y disposoit par une neuvaine de prières et de méditations continuelles : or, c'est précisément au mois de décembre qu'elle mourut. Il y a de grandes lacunes dans le travail de l'abbé Proyart : je n'ai pu citer tous les admirables traits de vertu qu'il rapporte de Madame Louise ; mais ces traits, dignes des plus belles

vies des saints, prouveroient assez qu'il n'a pas voulu tout dire. Je crains qu'il n'ait eu peur de raconter des miracles.

Quoi qu'il en soit, Madame Louise étoit parvenue à sa cinquantième année, et l'heure de sa mort approchoit. Elle se portoit parfaitement bien, dit son historien, quoique flottant depuis quelque temps, entre la crainte et l'espérance sur le succès d'une affaire qui s'agitoit dans le cabinet de Versailles, et qui l'inquiétoit beaucoup, parce qu'elle intéressoit essentiellement la religion. Le 21 novembre 1787, une personne de sa connoissance la demande au parloir, et lui dit : Il faut, Madame, que le ciel soit bien irrité contre nous. Les démarches du zèle sont superflues, et les prières des saints, sans effet : le mal est consommé. Ce que les nombreux ennemis de la religion catholique et du nom chrétien n'avoient pu arracher à la sagesse de nos rois, par un siècle entier de manœuvres et d'importunités, la perfidie d'un ministre de deux jours vient de le leur accorder; et ce ministre, traître à tant de devoirs, il faut que ce soit un archevêque. »

Madame Louise fut douloureusement frappée de cette nouvelle; en rentrant elle dit à une de ses filles : Prions Dieu de tout notre cœur pour la religion, ses ennemis sont bien ardents. Peu après elle ajouta : Ce que je viens d'apprendre m'a causé une étrange révolution. On l'engageoit à en parler à la communauté, mais elle s'y refusa. Ces sortes de nouvelles, dit-elle, sont de celles qui peuvent occasionner des murmures contre l'autorité; et tout notre zèle doit se borner à prier pour elle, lors même qu'elle s'égare; et puis je craindrois que, si l'on savoit de quel poids cette nouvelle m'a chargé le cœur, on ne cherchât trop à me distraire; et je vous avoue que j'aimerois mieux mourir de ceci, si Dieu le veut, que de m'exposer aux dangers de la dissipation. »

Le siége de son mal étoit à l'estomac, où une enflure considérable se manifesta bientôt, et elle en souffroit, par intervalles, des douleurs aiguës, On vouloit qu'elle consultât le médecin, mais elle s'y refusa par excès de délicatesse. Comme on lui disoit que cela pouvoit compromettre ses jours : J'aurois peine à le croire reprit-

elle; mais sacrifice pour sacrifice, celui de la vie me coûteroit moins que celui qu'on me propose.

« Ce ne fut, ajoute l'abbé Proyart, que le 10 décembre que, pressée par la violence du mal, elle consentit à en parler au médecin de la maison. Une saignée la soulagea de l'oppression d'estomac qu'elle éprouvoit, mais en lui laissant ses douleurs de tête et une insomnie habituelle. En vain lui proposa-t-on de se donner du repos : elle répondit qu'il lui en coûteroit plus à soigner son mal-être à l'infirmerie qu'à le porter, comme elle faisoit aux divers exercices de la communauté. Elle croyoit voir, dans les attentions les plus communes de la charité, les empressements irréguliers d'une affection trop humaine, et elle les repoussoit religieusement. Ce ne fut que vers la fin de sa maladie, et quelques jours seulement avant sa mort, qu'elle crut pouvoir accorder à son état et au vœu de ses filles, d'aller passer les nuits à l'infirmerie, et de rompre l'abstinence de la règle. Du reste, suivant les exercices communs, elle se trouvoit au travail, aux récréations, à toutes les prières, à tous les offices du chœur. Elle communioit régulièrement tous les jours; et c'étoit dans la ferveur de ces dernières communions qu'elle se disposoit à celle qu'elle s'attendoit de faire bientôt en viatique. En effet, tandis qu'on se rassuroit sur sa tranquillité, sa gaîté même et les efforts de son courage, elle-même, jugeant sa maladie, en parloit à son confesseur comme de celle qui devoit la conduire au tombeau, et faisoit toutes ses dispositions suivant ce pressentiment. »

« Le samedi 22, veille de sa mort, après une fort mauvaise nuit, elle eut encore le courage de se lever; mais, ses forces ne secondant pas son zèle, il lui fut impossible de se rendre à l'église. Une religieuse, témoin du regret qu'elle avoit de se voir privée de la messe et de la communion, lui proposoit de faire dresser un autel dans l'infirmerie, comme on le fait à la cour en faveur des personnes malades de la famille royale. « Ne voyez-« vous pas, lui répondit l'humble princesse, que vous me pro-« posez là une distinction déplacée? A la vie et à la mort, je veux « être simple carmélite. » Elle récita encore, ce jour-là, tous ses

offices, et s'acquitta de ses différents exercices de piété. Comme la fête de Noël étoit prochaine, elle fit des arrangements qui devoient lui procurer la consolation de communier en cette solennité. N'ayant pas la force d'écrire elle-même, comme elle se le proposoit, à madame *Victoire*, elle dicta pour elle une lettre qu'elle signa, et où respiroit encore la douce gaîté de la vertu.

« A sept heures du soir, elle invita les religieuses qui la soignoient à réciter avec elle les litanies de la très-sainte Vierge. A huit heures, elle demanda si l'heure du silence n'étoit pas sonnée; on lui répondit qu'elle l'étoit : « Que ne m'avertissiez-vous donc? « reprit-elle. Être malade n'est pas un privilége pour enfreindre « le silence. » Elle continua de s'occuper, dans sa ferveur, de sentiments analogues à sa situation. »

La maladie ne lui avoit rien fait perdre de son amour pour la mortification, et elle ne laissoit échapper aucune occasion d'en multiplier les actes. Elle étoit si éloignée de rechercher le plus commode pour son état, qu'on pouvoit à peine lui faire accepter le nécessaire. Une Sœur, ayant vu que sa tête portoit sur une couverture de laine, se mettoit en devoir d'y passer un linge. « Je suis très-bien, lui dit madame Louise; est-ce que vous voudriez m'arranger ici comme un princesse?

Vers les onze heures de la nuit, six heures avant sa mort, on voyoit la malade dans un fauteuil, le dos appuyé contre un petit coffre, en guise d'oreillers qu'elle avoit refusés. C'est dans cette situation que la trouva un médecin de la cour, que madame *Victoire* lui avoit envoyé pour constater sa maladie.

Ce médecin jugea aussitôt qu'elle étoit dans un danger imminent; une religieuse l'en avertit et lui dit qu'elle pouvoit communier en viatique, ce qu'elle avoit demandé plusieurs fois.

— Ah! que vous me faites plaisir, répondit-elle : c'est un service que je n'oublierai pas devant Dieu, si, comme je l'espère, il me fait miséricorde.

« Vous êtes bienheureuse, ma Mère, lui répondit la religieuse, vous allez au ciel, et vous nous laissez sur la terre.

« Oui, je mets toute ma confiance en Dieu, continua Madame

Louise, et je vous dis que je ne vous oublierai pas; mais ne perdons pas de temps : faites disposer toutes choses, pour que j'aie le bonheur de recevoir mon Dieu. »

Une autre religieuse, qui venoit de reconduire les médecins, étant entrée : « Eh bien! lui dit la malade, vous connoissez mon état à présent : me promettez-vous de bien prier pour moi quand je serai morte? »

La religieuse l'assura qu'elle le feroit tous les jours de sa vie.

« Ce sera, reprit madame Louise, une bien bonne manière de connoître tous mes sentiments pour vous. » Elle lui promit aussi de ne pas l'oublier devant Dieu.

Tranquille et sans trouble, elle se disposoit pour l'éternité, comme pour un voyage ordinaire; elle songeoit à tout. S'étant rappelée qu'une jeune religieuse, qui avoit été son élève, et qu'elle aimoit beaucoup, avoit fait des instances pour rester auprès d'elle, et qu'elle l'avoit obligée de se retirer, elle désira qu'on l'allât éveiller. « La pauvre enfant, dit-elle, ne me croit pas si mal; et comme elle ne se porte pas bien elle-même, si elle alloit apprendre tout à coup la nouvelle, cela pourroit lui occasionner quelque fâcheuse révolution. » En voyant entrer la religieuse, elle lui dit, sur le ton de la joie, et comme si elle lui annonçoit la plus heureuse nouvelle : « Adieu donc, Séraphine : c'est tout de bon que je m'en vais. »

— Eh! où allez-vous donc, ma Mère? s'écria la Sœur, courant vers elle en fondant en larmes.

« Gardez-vous de me plaindre, continua la malade : je croyois que le bon Dieu me réservoit encore bien des peines et des croix, et voici que, par sa miséricorde, tout est fini. J'ai la confiance qu'il me donnera son paradis : ne suis-je donc pas bienheureuse? Non, je ne l'aurois jamais cru, qu'il fût si doux de mourir. »

Elle soupiroit après l'instant où elle recevroit son Dieu. Venez Seigneur Jésus, disoit-elle, venez, ne différez pas plus longtemps mon bonheur. Elle répétoit en latin, continue l'abbé Proyart dont nous ne faisons qu'abréger le récit : *Veni, Domine Jesu, noli tardare.* Pendant que le prêtre étoit en marche pour lui apporter le

saint Viatique, elle récita le *Miserere*, le *Magnificat*, et s'écria, à plusieurs reprises : *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

Les sentiments qui éclatoient le plus en elle, dans ces derniers instants, étoient la confiance et la joie. Ne pouvant plus les contenir, en voyant entrer le Saint-Sacrement, elle s'écria, dans un pieux transport : « Il est donc arrivé, ô mon divin Époux, il est « arrivé ce moment ! O mon Dieu, qu'il m'est doux de vous sacri- « fier la vie ! »

Elle suivit avec une fermeté héroïque les prières qui se faisoient pour elle, écoutant les unes, répondant aux autres. Attendri par ce spectacle, le prêtre hésitoit au milieu de l'auguste cérémonie : la sainte princesse alors, d'un ton mêlé de douceur et de gravité, lui dit : « Courage donc, mon Père, courage, courage. »

Ce peu de paroles pénétra tous les cœurs : des larmes coulèrent de tous les yeux ; et bientôt après, avec plus d'abondance encore, lorsque la malade, adressant la parole à la sous-prieure, qui étoit auprès d'elle, lui dit : « Je vous charge, ma Sœur, de prier la « communauté de me pardonner tous les sujets de peine que je « lui ai données, par mes irrégularités, par mes lâchetés et tous « mes autres défauts. »

Elle exhorta ensuite sa communauté à garder fidèlement la règle de leur sainte Mère et leur fit ses adieux. Je vous ai aimées toutes, leur dit-elle, comme mes compagnes, mes amies, mes sœurs et mes mères ; et je sens que vous m'êtes tout cela, à présent qu'il faut que je vous quitte. Mais mettez en Dieu votre confiance, il sera votre soutien et votre consolation.

Un peu plus tard elle reçut l'Extrême-Onction, et demanda qu'on lui récitât les prières des agonisants. On lui représenta qu'elle n'étoit point encore à cette extrémité. N'importe, dit-elle, ce sera une consolation pour moi de pouvoir m'unir à ces prières. Je voudrois n'en rien perdre, car je suis avare des prières de l'Église ! oui, j'en suis avare.

Google

Elle parla encore à plusieurs religieuses de la grandeur de ses espérances et de la joie qu'elle avoit de quitter la terre.

Un moment avant sa mort, elle s'écria : « Il est donc temps ! » et quelques instants après : « Allons, levons-nous, hâtons-nous d'aller en paradis. » Ce furent les dernières paroles que prononça la sainte princesse. Bientôt après elle expira, ayant porté pendant un mois le coup mortel qui l'avoit frappée. Sa mort douce et paisible comme le sommeil du juste, ne fut annoncée par aucun mouvement convulsif ; aucune agitation violente ne l'accompagna, et son dernier soupir fut un soupir de paix.

« Ce fut le 23 décembre 1787, à quatre heures et demie du matin, que la religion et l'État firent cette perte, qu'on peut regarder comme le dernier avant-coureur de ce déluge de maux qui, depuis cette époque précise, fondit par torrents sur tous les points de l'empire françois. »

L'abbé Proyart ajoute en terminant la vie de Madame Louise : « Des lettres et des relations circonstanciées de divers endroits de la France, de Paris et de Montpellier, de Beaune et de Rouen, de Carpentras et de Poitiers, nous parlent de guérisons de plusieurs maladies réputées incurables, et attestent qu'elles furent la suite immédiate des vœux adressés à la sainte Carmélite. N'ayant pas été témoins des faits par nous-mêmes, et ne pouvant répondre que de la droiture et de la bonne foi des personnes qui les rapportent, nous ignorons jusqu'à quel point ils soutiendroient la rigueur extrême des examens établis à Rome, pour constater les miracles ; mais ce qui nous paroît incontestable, c'est qu'il n'est ni téméraire de solliciter des faveurs du ciel, ni surprenant qu'on les obtienne par l'entremise de celle dont toute la vie fut un prodige de vertus, et la mort un martyre. »

Espérons qu'une piété moins timide nous fera connoître les prodiges que Notre-Seigneur a daigné opérer par l'intercession de sa servante. Une lettre de madame la supérieure du monastère des Carmélites de Saint-Denys, transféré à Autun, a rendu public un fait de ce genre arrivé récemment. Ce n'est pas en vain

que Notre-Seigneur a promis aux siens le centuple de ce qu'il lui sacrifieroient en ce monde : Madame Louise de France est descendue pour lui des marches du trône; peut-être en revanche la fera-t-il monter un jour sur nos autels.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DU DOUZIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Ier JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Éloy, évêque de Noyon. 1
Sainte Natalie; saint Nahum, prophète; saint Diodore et ses compagnons, martyrs; saint Lucius et ses compagnons, martyrs; saint Ansan, martyr; saint Olympiade, martyr; saint Ananias, martyr; saint Procule, évêque et martyr; saint Vas, évêque et martyr; saint Castritien, évêque de Milan; saint Ursicin, évêque de Bresce; saint Agry, évêque de Verdun. 11

IIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Bibiane, vierge et martyre. 13
Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne. 14
Saint Silvain, évêque de Troade; saint Eusèbe et ses compagnons, martyrs; saint Sévère et ses compagnons, martyrs, saint Chromace, évêque d'Aquilée; saint Pierre, évêque de Ravenne; saint Loup, évêque de Véroue; saint Nonne, évêque d'Édesse; saint Evase, évêque de Bresce. 17

IIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. 19
Saint Birin, premier évêque de Dorchester. 57
Saint Cassien de Tanger, martyr 61
Saint Sophonie, prophète; saint Claude et ses compagnons, martyrs; saint Agricole, martyr; saint Ambique et ses compagnons, martyrs; saint Miroclès, évêque de Milan; saint Lucius, roi des Anglois; saint Galgan, ermite. 62

IVe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Barbe, vierge et martyre. 64
Le bienheureux Carloman, roi de France et religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. 70
Saint Théophane; saint Mélèce, évêque du Pont; saint Félix, évêque de Bologne; saint Osmond, évêque d'Angleterre; saint Annon, évêque de Cologne; saint Maruthas, évêque en Mésopotamie; saint Bernard, cardinal et évêque de Parme. 73

Ve JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Sabas, abbé. 75
Sainte Crispine, martyre. 82
Saint Basse, évêque et martyr; saint Jules et ses compagnons, martyrs; saint Dalmace, évêque et martyr; saint Pélin, évêque et martyr; saint Anastase, martyr; saint Nicet, évêque de Trèves; saint Jean le Thaumaturge, évêque. 85

VIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Nicolas, évêque et confesseur. 87
Sainte Aselle, vierge 101
Sainte Denise et ses compagnons, martyrs; saint Majoric, martyr; saint Polychrone, prêtre et martyr; le bienheureux Pierre Paschal, évêque et martyr. 103

VIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Fare, abbesse de Faremontiers. 105
Ordination de saint Ambroise; saint Agathon, martyr; saint Polycarpe et saint Théodore, martyrs; saint Serf, martyr; saint Urbain, évêque de Thiène; saint Martin, abbé. 111

VIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. 112
Saint Romaric, abbé de Remiremont. 129
Saint Eutychien, pape et martyr; saint Macaire, martyr; saint Eucaire, premier évêque de Trèves; saint Sophrone, évêque; saint Potape, solitaire; ordination de saint Zénon. 133

IXe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Léocadie, vierge et martyre. 134
Saint Syr, premier évêque de Pavie; saint Restitute, évêque et martyr; saint Pierre et ses compagnons, martyrs; sainte Valère, vierge et martyre; saint Procule, évêque de Vérone; saint Julien, évêque d'Apamée; saint Subran, abbé; sainte Golgonie. 137

Digitized by Google

Xe JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de la Translation de la sainte maison de Nazareth, en laquelle le Verbe fut fait chair. 139
Saint Melchiade, pape et martyr. 147
Sainte Eulalie, vierge et martyre. 149
Saint Carpophore, prêtre, et saint Abonde, diacre, martyrs; sainte Julie, vierge et martyre; saint Menne et ses compagnons, martyrs; saint Mercure et ses compagnons, soldats, martyrs; saint Gemelle, martyr; saint Sindulphe, évêque de Vienne; saint Deusdédit, évêque de Bresce. 152

XIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Damase, pape. 154
Saint Victoric, saint Fuscien et saint Gentien, martyrs; saint Thrason et ses compagnons, martyrs; saint Barsabas, martyr; saint Eutyche, martyr; saint Savin, évêque de Plaisance; saint Daniel le Stylite. . 158

XIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Épimaque et saint Alexandre, martyrs. 160
Saint Valery, abbé. 161
Saint Synèse, martyr; sainte Ammonarie et ses compagnes, martyres; saint Hermogènes et ses compagnons, martyrs; saint Maxence et ses compagnons, martyrs. 166

XIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Lucie, vierge et martyre. 167
Sainte Odile, patronne de l'Alsace. 172
Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Notre-Dame. 188
Saint Eustace et ses compagnons, martyrs; saint Antioque, martyr; saint Aubert, évêque de Cambrai; saint Josse; le bienheureux Jean Marinon, théatin. 198

XIVe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Spiridion, évêque. 200
Saint Nicaise, archevêque de Reims et martyr. 209
Saint Jean de la Croix, de l'Ordre des Carmes réformés. 213
Saint Héron et ses compagnons, martyrs; saint Druse et ses compagnons, martyrs; saint Juste et saint Abonde, martyrs; saint Viateur, évêque de Bergame; saint Pompée, évêque de Pavie; saint Agnel, abbé; saint Jean de la Croix; saint Matronien, ermite. 219

XVe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr. 221
Saint Mesmin, abbé de Micl ; saint Irénée et ses compagnons, martyrs; saint Faustin et ses compagnons, martyrs; saint Valérien, évêque; une sainte servante. 225

XVIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Adon, archevêque de Vienne. 227
Saint Évrard 229
Les saints jeunes gens Ananias, Azarias et Misaël ; saint Valentin et ses compagnons, martyrs ; sainte Albine, vierge et martyre ; plusieurs saintes vierges, martyres ; saint Béan, évêque d'Aberden ; saint Irénion, évêque de Gaza. 231

XVIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Lazare, disciple de Notre-Seigneur, premier évêque de Marseille. 233
Saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs. 237
Sainte Beggue, veuve ; saint Florian et ses compagnons, martyrs ; saint Sturme, abbé ; sainte Vivine, vierge ; sainte Olympiade, veuve ; translation de saint Ignace, évêque et martyr. 242

XVIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de l'Attente de l'enfantement de Notre-Dame. 244
Saint Gatien, premier évêque de Tours ; saint Ruf et saint Zozime, martyrs ; saint Théotime et saint Basilien, martyrs ; saint Quincte et ses compagnons, martyrs ; saint Moysètes, martyr ; saint Victure et ses compagnons, martyrs ; saint Auxence, évêque de Mopsueste. . . . 248

XIXe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Némèse, martyr. 250
Saint Adjute, abbé. 256
Saint Darie et ses compagnons, martyrs ; saint Cyriac et ses compagnons, martyrs ; saint Timothée, diacre et martyr ; sainte Meuris et sainte Thée, martyres ; saint Grégoire, évêque d'Auxerre ; sainte Fauste 257

XXe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Dominique de Silos, abbé. 259
Vigile de saint Thomas ; saint Libérat et saint Bajule, martyrs ; saint Ammon et ses compagnons, martyrs ; saint Jules, martyr ; saint Eugène et saint Macaire, prêtres et martyrs ; saint Philogone, évêque d'Antioche ; saint Dominique, évêque de Bresce. 261

XX:e JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Thomas, apôtre. 263
Saint Juste et saint Festus, martyrs; saint Thémistocle, martyr; saint Glycère, prêtre et martyr; saint Anastase, évêque et martyr; saint Séverin, évêque de Trèves. 272

XXIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Chérémon, évêque et martyr. 273
Plusieurs saints martyrs de Rome; saint Flavien, ex-préfet; saint Démétrius et ses compagnons, martyrs; saint Ischyrion, martyr; saint Zénon, martyr. 274

XXIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Servule ou Servol 275
Sainte Victoire, vierge et martyre; vingt bienheureux martyrs; saint Migdoine et ses compagnons, martyrs; saint Théodule et ses compagnons, martyrs. 276

XXIVe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Grégoire de Spolette, prêtre et martyr. 278
Sainte Thrasille, tante de saint Grégoire-le-Grand; quarante saintes vierges, martyres; saint Lucien et ses compagnons, martyrs; saint Euthyme, martyr; saint Delphin, évêque de Bordeaux; saint Jean de Kenti, prêtre; sainte Irmine, vierge. 280

XXVe JOUR DE DÉCEMBRE.

Fête de la Nativité de Notre-Seigneur. 283
Sainte Anastasie, martyre 301
Sainte Eugénie, vierge et martyre; plusieurs milliers de martyrs; saint Pierre Nolasque. 303

XXVIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Étienne, premier martyr. 306
Saint Denys, pape; saint Marin, martyr; saint Zozime, pape; saint Archélaüs, évêque; saint Zénon, évêque de Maïume; saint Théodore. 314

XXVIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Jean, apôtre et évangéliste. 316
Saint Maxime, évêque d'Alexandrie; saint Théodore et saint Théophane, évêque de Nicée; sainte Nicérate, vierge. 340

XXVIIIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Les saints Innocents, martyrs. 342

Saint Eutyche, prêtre, et saint Domitien, diacre, martyrs; saint Castor et ses compagnons, martyrs; saint Indes et ses compagnons, martyrs; saint Troade, martyr; saint Césaire, martyr; saint François de Sales, évêque de Genève; saint Domnion, prêtre; saint Théodore, moine; saint Antoine, moine. 350

XXIXe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, martyr. 352
Saint Trophime, disciple de saint Paul, premier évêque d'Arles; le saint roi David, prophète; saint Calliste et ses compagnons, martyrs; martyre de saint Dominique et de ses compagnons; saint Crescent, évêque de Vienne; saint Marcel, abbé; saint Evroul, abbé et confesseur. 366

XXXe JOUR DE DÉCEMBRE.

Saint Sabin, évêque de Spolette, et ses compagnons, martyrs. . . . 368
Le bienheureux Sébastien Valfré, de la congrégation de l'Oratoire de Turin. 370
Saint Mansuet et ses compagnons, martyrs; martyre de sainte Anysie; saint Anyse, évêque de Thessalonique; saint Eugène, évêque de Milan; saint Libère, évêque de Ravenne; saint Rainier, évêque d'Aquila. 382

XXXIe JOUR DE DÉCEMBRE.

Sainte Mélanie la Jeune, dame romaine. 383
Sainte Colombe, vierge et martyre 391
Saint Sylvestre, pape. 402
Sainte Donate et ses compagnes, martyres; saint Savinien, évêque, et saint Potentien, martyrs; saint Hermès, exorciste; saint Étienne et ses compagnons, martyrs; saint Zotique, prêtre; saint Barbatien, prêtre. 407

APPENDICE.

Vie de madame Louise de France, religieuse Carmélite. 409

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE TOUTES LES VIES DES SAINTS

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

AVERTISSEMENT.

Un grand nombre de souscripteurs nous ayant manifesté le désir de connoître les vies des Saints qui appartiennent en propre au Père Ribadénéira, celles qui ont été ajoutées dans l'ancienne édition françoise soit par André Duval, le Père Lebon, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor, le Père Artus du Montier, récollet, soit par d'autres auteurs dont les noms sont restés ignorés, et enfin celles que nous avons ajoutées nous-même dans cette nouvelle édition, nous avons cru devoir donner ces indications dans la table générale. Nous marquerons donc après le nom de chaque saint celui de l'auteur de sa vie en cette façon : pour le Père Ribadénéira, *Rib.* et si c'est une vie que les anciens traducteurs avoient négligée, nous y ajouterons un astérisque : *Rib.* * ;

Pour André Duval, *A. Duv.* ;

Pour le Père Lebon, *Leb.* ;

Pour le Père Artus du Montier, *A. du M.* Quant aux autres auteurs de l'ancienne édition, nous les indiquerons par cette marque générale, *anc. éd.* (ancienne édition).

Parmi les vies que que nous avons ajoutées, quelques-unes ont

été tirées de l'excellente traduction des Actes des martyrs de Drouet de Maupertuy; nous les distinguons pas ces initiales, *D. de M.* Toutes les autres qui nous appartiennent, seront marquées *E. D.* On comprend assez que nous ne pouvons donner le détail des sources où nous les avons puisées : la plupart sont des ouvrages italiens dont les auteurs sont tout à fait inconnus en France. Ces vies italiennes, dont nous avions formé une collection assez considérable, ont du reste été presque toutes composées au moment de la béatification ou de la canonisation de chaque saint, et publiées avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Nous les avons suivies très-scrupuleusement, même dans les plus longs dialogues que nous avons rapportés, et comme les auteurs avoient généralement eu à leur disposition les pièces du procès de canonisation, nous ne pouvions pas désirer des documents historiques plus sûrs. Si cependant nous nous étions trompé en quelques points, nous serions heureux qu'on voulût bien nous mettre à même de les rectifier.

Nous avons encore tiré quelques vies des Additions faites à la Fleur des Saints, en langue espagnole du Père Ribadénéira, par les Pères Nieremberg et Garcia de la Compagnie de Jésus, et par le Père Guerrero de l'Ordre des Carmes de l'Observance (Barcelone 1715); et enfin d'un légendaire Bénédictin intitulé : *Vite di cento santi e sante dell'Ordine di S. Benedetto,* par dom Bernard-Marie Amico de Milan, (seconde édition, Venise 1744),

Quant aux auteurs françois que nous avons suivis, nous les avons indiqués dans le texte ou dans les notes, et leurs ouvrages sont d'ailleurs bien connus.

A

	tom.	pag.
S. Abacum, martyr, 19 janvier. *Rib.*	I	327
S. Abdon, martyr, 30 juillet. *Rib.*	VII	406
S. Abibe, martyr, 15 novembre. *Rib.*	XI	244
S. Abibon, son invention, 3 août. *Rib.*	VIII	58
S. Abraham, ermite, 16 mars. *Rib.*	III	270
S. Accurse, martyr, 16 janvier. *Rib.*	I	269
S. Achart, abbé de Jumiéges, 15 septembre. *anc. éd.*	IX	225
S. Achillée, martyr, 12 mai. *Rib.*	V	161
S. Aciscle, martyr, 17 novembre. *Rib.*	XI	311
S. Albert ou Adalbert, évêque de Prague et martyr, 23 avril. *Rib.*	IV	341
S. Adaucte, martyr, 30 août. *Rib.*	VIII	526
S. Adjute, abbé, 19 décembre. *anc. éd.*	XII	256
S. Adon, archevêque de Vienne, 16 décembre *E. D.*	XII	227
S. Adrien, martyr, 8 septembre. *E. D.*	IX	97
Ste Afra, martyre, 5 août. *D. de M.*	VIII	111
S. Agapit, martyr, 18 août. *Rib.*	VIII	310
S. Agatange, martyr, 23 janvier. *Rib.*	I	380
Ste Agathe, vierge et martyre, 5 février. *Rib.*	II	217
Ste Agnès, vierge et martyre, 21 janvier. *Rib.*	I	349
Ste Agnès de Montepulciano, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, 20 avril. *anc. éd.*	IV	300
S. Agricol, martyr, 4 novembre. *Rib.*	XI	101
S. Aignan, évêque d'Orléans, 17 novembre. *E. D.*	XI	315
S. Aile, premier abbé de Rebais, 30 août. *E. D.*	VIII	527
S. Ayoul, abbé de Lérins, martyr, 3 septembre. *E. D.*	IX	22
S. Ajut, martyr, 16 janvier. *Rib.*	I	269
S. Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne, 22 juin. *E. D.*	VI	363
S. Albert d'Espain, moine et reclus, 7 avril. *anc. éd.*	IV	122
S. Albert, carme, 7 août. *Rib.*	VIII	152
Ste Aldegonde, vierge, patronne de Maubeuge en Hainaut, 30 janvier. *anc. éd.*	I	564
S. Alexandre, pape et martyr, 3 mai. *anc. éd.*	V	44
S. Alexandre, martyr, 12 décembre. *anc. éd.*	XII	160
B. Alexis Falconiéri, un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites, 17 février. *E. D.*	II	375
S. Alexis, confesseur, 17 juillet. *Rib.*	VII	198
S. Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths et fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes, 2 août. *E. D.*	VIII	25
B. Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, 31 octobre. *E. D.*	X	479

tom. pag.
S. Ambroise, évêque de Milan et docteur de l'Église, 4 avril. *Rib.* IV 54
S. Ambroise de Sienne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, 20 mars. *anc. éd.* . . . . . III 329
S. Amé, abbé de Remiremont, 13 septembre. *E. D.* . . . . . IX 197
S. Anaclet, pape et martyr, 13 juillet. *Rib.* . . . . . VII 142
S. Anastase, martyr, 22 janvier. *Rib.* . . . . . I 368
Ste Anastasie, martyre, 25 décembre. *Rib.* . . . . . XII 301
S. Anatole, évêque de Laodicée, 3 juillet. *E. D.* . . . . . VII 34
Ste Anatolie, vierge et martyre, 9 juillet. *anc. éd.* . . . . . VII 108
S. André Corsini, évêque de Fiésolé, confesseur, 4 février. *Rib.* II 190
B. André Bobola, martyr, 16 mai. *E. D.* . . . . . V 242
S. André de Crète, martyr, 17 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 264
S. André, apôtre, 30 novembre. *Rib.* . . . . . XI 501
S. Andronic, confesseur, 9 octobre. *Rib.* . . . . . X 138
S. Andronic, martyr, 11 octobre. *D. de M.* . . . . . X 160
B. Ange d'Acri, capucin, 30 octobre. *E. D.* . . . . . X 459
Bse Angèle de Foligno, veuve, du Tiers-Ordre de Saint-François, 30 mars. *E. D.* . . . . . III 486
Ste Angèle Mérici, vierge, fondatrice des Ursulines, 31 mai. *E. D.* V 502
SS. Anges gardiens, 2 octobre. *Rib.* . . . . . X 10
S. Anicet, pape et martyr, 17 avril. *Rib.* . . . . . IV 258
Ste Anne, mère de la très-sainte Vierge, 26 juillet. *Rib.* . . . VII 370
Annonciation de la très-sainte Vierge et Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 25 mars. *Rib.* . . . . . III 405
S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, 21 avril. *Rib.* . . . . IV 315
S. Anthime, évêque et martyr, 27 avril. *anc. éd.* . . . . . IV 397
S. Antoine, abbé, 17 janvier. *Rib.* . . . . . I 279
S. Antoine de Padoue, confesseur de l'Ordre de Saint-François, 13 juin. *E. D.* et *Rib.* . . . . . VI 191
S. Antonin, archevêque de Florence, 10 mai. *Rib.* . . . . . V 116
S. Apollinaire, évêque de Ravenne et disciple de l'apôtre saint Pierre, 23 juillet. *Rib.* . . . . . VII 383
Ste Apolline, vierge et martyre, 9 février. *Rib.* . . . . . II 275
S. Apollonius, martyr, 8 mars. *anc. éd.* . . . . . III 138
Apparition de saint Michel, Archange, 8 mai. *Rib.* . . . . . V 96
S. Apulée, martyr, 7 octobre. *Rib.* . . . . . X 118
S. Arsène, abbé et confesseur, 19 juillet. *Rib.* . . . . . VII 264
Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Rib.* . . . . . II 65
Ste Asèle, vierge, 6 décembre. *Rib.* . . . . . XII 101
Assomption de Notre-Dame, 15 août. *Rib.* . . . . . VIII 238
S. Astère, martyr, 23 août. *D. de M.* . . . . . VIII 404

tom. pag.
S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église, 2 mai. *Rib.* . . . . . V 15
Ste Athanasie, 9 octobre. *Rib.* . . . . . X 138
S. Attale, abbé de Luxeuil en Bourgogne, 10 mars. *anc. éd.* . . . III 200
S. Attale, martyr à Lyon, 2 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 13
Attente de l'Enfantement de Notre-Dame, 18 décembre. *Rib.* . . . XII 244
S. Aubin, évêque d'Angers, 1 mars. *A. Duv.* . . . . . III 1
S. Audifax, martyr, 19 janvier. *Rib.* . . . . . I 327
S. Augustin, évêque et docteur de l'église, 28 août. *Rib.* . . . . VIII 461
S. Avit, abbé de Miscy ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans, 17 juin *A. du M.* . . . . . VI 290
S. Ausonin ou Ausone, premier évêque d'Angoulême, martyr, 22 mai. *anc. éd.* . . . . . V 354
S. Auxibe, archevêque de Sole et disciple de l'évangéliste saint Marc, 19 février. *anc. éd.* . . . . . II 384

B

S. Bacque, martyr, 7 octobre. *Rib.* . . . . . X 115
S. Badème, abbé et martyr, 8 avril. *anc. éd.* . . . . . IV 131
Bse Baptiste Varani, religieuse de l'Ordre de Sainte-Claire, 2 juin. *E. D.* . . . . . VI 30
Ste Barbe, vierge et martyre, 4 décembre. *Rib.* . . . . . XII 64
S. Barlaam avec saint Josaphat, confesseurs, 27 novembre. *Rib.* . XI 444
S. Barnabé, apôtre, 11 juin. *Rib.* . . . . . VI 162
S. Barthélemy, apôtre, 24 août. *Rib.* . . . . . VIII 415
S. Barulas, martyr, 18 novembre. *D. de M.* . . . . . XI 322
S. Basile le Grand, docteur de l'Église, évêque de Césarée en Cappadoce, 14 juin. *Rib.* . . . . . VI 221
S. Basilide, martyr, 12 juin. *Rib.* . . . . . VI 171
Ste Basilisse, vierge et martyre, 9 janvier. *Rib.* . . . . . I 159
Ste Bathilde, reine de France, fondatrice et religieuse de Chelles, 30 janvier. *anc. éd.* . . . . . I 549
Ste Béatrix, martyre, 29 juillet. *Rib.* . . . . . VII 396
S. Bède, prêtre et confesseur, 27 mai. *Rib.* . . . . . V 465
S. Benoît Biscop, abbé en Angleterre, 12 janvier. *anc. éd.* . . . I 203
S. Benoît, patriarche des moines d'Occident, 21 mars. *Rib.* . . . III 338
S. Benoît, moine et martyr, 23 mars. *anc. éd.* . . . . . III 378
S. Benoît le More, 3 avril. *E. D.* . . . . . IV 36
V. Benoît Labre, 16 avril. *E. D.* . . . . . IV 242
S. Bérard, martyr, 16 janvier. *Rib.* . . . . . I 269
S. Bercaire, abbé et martyr, 16 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 259
R. P. Bernard, surnommé le pauvre prêtre. Appendice. *anc. éd.* . VI 493

tom. pag.
S. Bernard, abbé de Clairvaux, docteur de l'Église, 20 août. *Rib.* . VIII 332
S. Bernardin de Sienne, confesseur, de l'Ordre de Saint-François, 20 mai. *Rib.* . . . . . V 316
S. Bertin, abbé, 5 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 64
Ste Bibiane, vierge et martyre, 2 décembre. *Rib.* . . . . . XII 13
S. Birin, premier évêque de Dorchester en Angleterre, 3 décembre. *anc. éd.* . . . . . XII 57
S. Blaise, évêque et martyr, 3 février. *Rib.* . . . . . II 183
Ste Blandine, martyre à Lyon, 2 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 13
S. Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano et docteur de l'Église, 14 juillet. *Rib.* . . . . . VII 150
B. Bonaventure de Potenza, de l'Ordre des Frères-Mineurs Conventuels, 26 octobre. *E. D.* . . . . . X 424
S. Bonet, évêque et confesseur, 15 janvier. *Rib.* . . . . . I 247
S. Boniface, martyr, 14 mai. *Rib.* . . . . . V 195
S. Boniface, apôtre de l'Allemagne, évêque et conf., 5 juin. *Rib.* VI 106
Ste Bonne, vierge, 12 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 173
S. Bonose, martyr, 21 août. *D. de M.* . . . . . VIII 372
S. Braule, évêque de Saragosse, 26 mars. *anc. éd.* . . . . . III 420
S. Brice, évêque et confesseur, 13 novembre. *anc. éd.* . . . . XI 206
Ste Brigitte d'Écosse, vierge, 1 février. *Rib.* . . . . . II 159
Ste Brigitte, veuve, 23 juillet. *Rib.* . . . . . VII 337
S. Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux, 6 octobre. *Rib.* . X 96
S. Burchard, évêque de Wurtzbourg, confesseur, 14 octobre. *Rib.* X 219

C

S. Caïus, pape et martyr, 22 avril. *Rib.* . . . . . IV 328
S. Callixte, pape et martyr, 14 octobre. *Rib.* . . . . . X 221
S. Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers pour le service des infirmes, 18 juillet. *E. D.* . . . . . VII 218
S. Canut, roi de Danemarck, martyr, 19 janvier *Rib.* . . . . . I 329
B. Carloman, de l'Ordre de Saint-Benoît, 4 décembre. *E. D.* . XII 70
S. Cassien, martyr, 13 août. *D. de M.* . . . . . VIII 218
S. Cassien de Tanger, martyr, 3 décembre. *D. de M.* . . . . XII 61
Ste Cassilde, vierge, 9 avril. *Rib.**. . . . . IV 156
S. Castorius, martyr, 8 novembre. *Rib.* . . . . . XI 139
Ste Catherine de Bologne, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire, 9 mars. *anc. éd.* . . . . . III 178
Ste Catherine de Suède, vierge, fille de Ste Brigitte, 22 mars. *Rib.* III 357
Ste Catherine de Gênes, 22 mars. *E. D.* . . . . . III 265
Ste Catherine de Sienne, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique, 30 avril. *Rib.* . . . . . IV 454

tom. pag.
Ste Catherine, vierge et martyre à Alexandrie, 25 novembre. *Rib.* XI 397
Ste Cécile, vierge et martyre, 22 novembre. *Rib.* . . . . . XI 375
S. Celse, martyr à Milan, 28 juillet. *Rib.* . . . . . VII 389
S. Césaire, évêque d'Arles. 27 août. *Rib.* . . . . . VIII 451
Chaire de Saint-Pierre à Rome, 18 janvier. *Rib.* . . . . . I 305
Chaire de Saint-Pierre à Antioche, 22 février. *Rib.* . . . . . II 405
S. Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, 4 novembre. *Rib.* . . . . . XI 75
S. Chélidoine, martyr, 3 mars. *Rib.* . . . . . III 27
S. Chérémon, évêque et martyr, 22 décembre. *anc. éd.* . . . . XII 272
Ste Christine, vierge et martyre, 24 juillet. *Rib.* . . . . . VII 346
S. Christophe, martyr, 25 juillet. *Rib.* . . . . . VII 364
S. Chrysanthe avec sainte Darie, martyrs, 25 octobre. *Rib.* . . . X 404
S. Chrysogone, martyr, 24 novembre. *Rib* . . . . . XI 391
Ste Chrystèle avec saint Vincent, etc. martyrs, 27 octobre. *Rib.* X 438
Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1 janvier. *Rib.* . . . I 19
S. Clair, abbé à Vienne, 1 janvier. *A. Duv.* . . . . . I 51
Bse Claire de Rimini, veuve, 10 février. *E. D.* . . . . . II 294
S. Clair-sur-Epte, en Normandie, martyr, 18 juillet. *Leb.* . . . VII 230
Ste Claire, vierge, 12 août. *Rib.* . . . . . VIII 202
Ste Claire de Montefalco, vierge, 18 août. *Rib.* . . . . . VIII 313
S. Claude, archevêque de Besançon, 6 juin. *A Duv.* . . . . . VI 115
S. Claude, martyr à Égée, 23 août. *D. de M.* . . . . . VIII 404
S. Claude, martyr à Rome, 8 novembre. *Rib.* . . . . . XI 139
S. Clément, évêque et martyr à Ancyre, 23 janvier. *Rib.* . . . I 380
S. Clément, pape et martyr, 23 novembre. *Rib.* . . . . . XI 382
S. Clet, pape et martyr, 26 avril. *Rib.* . . . . . IV 392
Ste Clotilde, reine de France, 3 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 50
S. Cloud, prêtre et confesseur, 7 septembre. *E. D.* . . . . . IX 84
Ste Colette, vierge et réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, 6 mars. *anc. éd.* et *E. D.* . . . . . III 69
S. Colomban, abbé et confesseur, 21 novembre. *Rib.* . . . . XI 365
Bse Colombe de Riéti, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, 20 mai. *E. D.* . . . . . V 327
Ste Colombe, vierge et martyre à Sens, 31 décembre. *E. D.* . XII 391
S. Cosme, martyr à Egée. 27 septembre. *Rib.* . . . . . IX 396
Commémoration des morts, 2 novembre. *Rib.* . . . . . XI 30
Compassion de la très-sainte Vierge, 31 mars. *E. D.* . . . . III 509
Conception immaculée de la très-sainte Vierge Marie, 8 décembre. *Rib.* . . . . . XII 112
Conversion de l'Apôtre saint Paul, 25 janvier. *Rib.* . . . . . I 422

tom. pag.
S. Corneille, pape et martyr, 14 septembre. *anc. éd.* . . . . IX 210
Les quatre Couronnés, frères et martyrs, 8 novembre. *Rib.* . . XI 138
Saint Crépin avec Saint Crépinien, martyrs à Soissons, 25 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 406
S. Crescence, martyr en Lucanie, 15 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 243
B. Crispino de Viterbe, Frère lai de l'Ordre des Mineurs-Capucins, 23 mai. *E. D.* . . . . . V 365
Ste Crispine, martyre, 5 décembre. *D. de M.* . . . . . XII 82
S. Cucufat, martyr à Barcelone, 25 juillet. *E. D.* . . . . . VII 366
Ste Cunégonde, impératrice et vierge, 3 mars. *Rib.* . . . . . III 23
S. Cybar ou Eparque, abbé, 1 juillet. *E. D.* . . . . . VII 8
S. Cyprien, évêque et martyr à Carthage, 16 septembre. *Rib.* . IX 235
S. Cyprien, martyr à Nicomédie, 26 septembre. *Rib.* . . . . IX 387
S. Cyr, martyr à Tarse, 16 juin. *E. D.* . . . . . VI 280
S. Cyriaque, martyr, 8 août. *Rib.* . . . . . VIII 160
S. Cyrille d'Alexandrie, évêque et confesseur, 28 janvier. *Rib.* I 496
S. Cyrille, patriarche de Jérusalem, évêque et confesseur, 18 mars. *Rib.* . . . . . III 296
S. Cyrin, martyr à Rome, 12 juin. *Rib.* . . . . . VI 171

D

S. Damase, pape, 11 décembre. *Rib.* . . . . . XII 154
S. Damien, martyr à Egée, 27 septembre. *Rib.* . . . . . IX 396
S. Daniel, prophète, 21 juillet. *E. D.* . . . . . VII 269
Ste Darie avec saint Chrysante, martyrs, 25 octobre. *Rib.* . . . X 401
Dédicace de l'église du Saint-Sauveur, à Rome, 9 novembre. *Rib.* XI 143
Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Rome, 18 novembre. *Rib.* . . . . . XI 320
S. Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris, martyr, 9 octobre. *Rib.* . . . . . X 128
S. Denys, évêque d'Alexandrie, 17 novembre. *D. de M.* . . . . XI 296
S. Didace, religieux de l'Ordre de Saint-François, 13 novembre. *Rib.* . . . . . XI 200
S. Didier, évêque de Langres, 23 mai. *Leb.* . . . . . V 361
Dix-huit martyrs à Saragosse, 16 avril. *Rib.* . . . . . IV 231
S. Domingue de Calzade, 12 mai. *Rib.** . . . . . V 174
S. Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, 4 août. *Rib.* . . . . . VIII 64
S. Dominique de Silos, abbé, 20 décembre. *Rib.* . . . . . XII 259
Ste Domitille, vierge et martyre, 12 mai. *Rib.* . . . . . V 161
S. Domnin, martyr, 9 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 142

tom. pag.
Ste Domnine, martyre, 23 août. *D. de M.* . . . . . VIII 404
S. Donat, évêque et martyr, 7 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 150
S. Donatien, martyr à Nantes, 24 mai. *anc. éd.* . . . . . V 385
Ste Dorothée, vierge et martyre, 6 février. *Rib.* . . . . . II 228
Ste Dorothée, vierge et martyre à Aquilée, 3 septembre. *anc. éd.* IX 30
S. Dorothée, martyr à Nicodémie, 9 septembre. *anc. éd.* . . IX 119
S. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, confesseur, 19 mai. *Rib.* V 307
Ste Dympne, vierge et martyre, 15 mai. *Rib.* . . . . . V 219

E

Ste Edithe, vierge, fille d'Edgard, roi d'Angleterre, 16 septembre. *Rib.* . . . . . IX 282
S. Edmond ou Edme, archevêque de Cantorbéry, 16 novembre. *A. Duv.* . . . . . XI 266
S. Edmond, roi d'Angleterre, martyr, 20 novembre. *anc. éd.* . XI 353
S. Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, 13 octobre. *Rib.* . X 205
B. Egide ou Gilles de Pérouse, un des premiers disciples de saint François, 23 avril. *E. D.* . . . . . IV 346
S. Eleuthère, pape et martyr, 26 mai. *Rib.* . . . . . V 411
S. Eleuthère, martyr à Paris, 9 octobre. *Rib.* . . . . . X 128
S. Elie, prophète, 20 juillet. *E. D.* . . . . . VII 280
Ste Elisabeth, reine de Portugal, 4 juillet. *Rib.* . . . . . VII 38
Ste Elisabeth, veuve, fille du roi de Hongrie, 19 novembre. *Rib.* XI 336
S. Eloy, évêque de Noyon, 1 décembre. *A. Duv.* . . . . . XII 1
S. Emeri, prince de Hongrie, confesseur, 4 novembre. *Rib.* . XI 103
S. Emétère, martyr, 3 mars. *Rib.** . . . . . III 27
Ste Engracie, vierge et martyre à Saragosse, 16 avril. *Rib.* . . IV 231
S. Eparque ou Cybar, abbé, 1 juillet. *E. D.* . . . . . VII 8
S. Ephrem, syrien, diacre et confesseur, 1 février. *Rib.* . . . II 163
S. Epimaque, martyr, 10 mai. *Rib.* . . . . . V 127
S. Epimaque, martyr à Alexandrie, 12 décembre. *anc. éd.* . . XII 160
S. Epiphane, évêque à Salamine, 12 mai. *Rib.* . . . . . V 168
Epiphanie ou Adoration des Rois, 6 janvier. *Rib.* . . . . . I 116
Ste Epistème, martyre, 5 novembre. *anc. éd.* . . . . . XI 108
S. Equice, abbé, 11 août. *Rib.** . . . . . VIII 195
S. Erasme, évêque et martyr, 2 juin. *Rib.** . . . . . VI 10
Ste Erasme, vierge et martyre à Aquilée, 3 septembre. *anc. éd.* IX 30
S. Etheiwode, évêque, 1 août. *Rib.* . . . . . VIII 12
S. Etienne, fondateur de l'Ordre de Grandmont, 8 février. *A. Duv.* II 260
S. Etienne Harding, troisième abbé de Cîteaux, 28 mars. *E. D.* III 432
S. Etienne, pape et martyr, 2 août. *Rib.* . . . . . VIII 48

tom. pag.
S. Etienne, roi de Hongrie, confesseur, 15 août. *Rib.* . . . VIII 259
S. Etienne, premier martyr, 26 décembre. *Rib.* . . . . . XII 806
S. Eucber, évêque d'Orléans, confesseur, 20 février. *Rib.* . . II 393
S. Eugène, évêque et martyr à Carthage, 13 juillet. *E. D.* . . VII 143
S. Eugène, premier archevêque de Tolède, martyr, 15 novembre. *Rib.* . . . . . XI 261
Ste Eulalie de Barcelone, vierge et martyre, 12 février. *Rib.* . II 315
Ste Eulalie de Mérida, vierge et martyre, 10 décembre. *Rib.* . . XII 149
S. Euloge, prêtre de Cordoue, martyr, 11 mars. *Rib.* . . . . . III 205
Ste Euphémie, vierge et martyre à Aquilée, 3 septembre. *anc. éd.* IX 30
Ste Euphémie, vierge et martyre, 16 septembre. *Rib.* . . . . . IX 242
Ste Euphrasie, vierge, 13 mars. *A. Duv.* . . . . . III 247
Ste Euphrosine, vierge, 1 janvier. *Rib.* . . . . . I 45
S. Euplius, martyr, 12 août. *D. de M.* . . . . . VIII 211
S. Eusèbe, évêque de Verceil, martyr, 15 décembre. *Rib.* . . XII 221
S. Eusèbe, prêtre et confesseur, 14 août. *Rib.* . . . . . VIII 235
S. Eusèbe, martyr, 8 septembre. *D. de M.* . . . . . IX 115
S. Eustache, martyr, 20 septembre. *Rib.* . . . . . IX 322
S. Eustache, abbé de Luxeuil en Bourgone, 29 mars. *anc. éd.* III 449
S. Evariste, pape et martyr, 26 octobre. *Rib.* . . . . . X 423
S. Euverte, évêque d'Orléans, 7 septembre. *E. D.* . . . . . IX 86
S. Evence, prêtre et martyr, 3 mai. *Rib.* . . . . . V 44
S. Evrard, confesseur, 16 décembre. *anc. éd.* . . . . . XII 229
Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre. *Rib.* . . . . . IX 206

F

S. Fabien, pape et martyr, 20 janvier. *Rib.* . . . . . I 334
S. Facond avec saint Primitif, martyrs en Galice, 27 nov. *Rib.* . XI 460
Ste Fare, abbesse de Faremontiers, 7 décembre. *E. D.* . . . . XII 105
S. Fauste, martyr à Cordoue, 13 octobre. *Rib.* . . . . . X 215
S. Faustin, martyr à Bresce, 15 février. *Rib.* . . . . . II 353
S. Faustin, martyr à Rome, 29 juillet. *Rib.* . . . . . VII 396
Ste Fébronie, vierge et martyre, 25 juin. *E. D.* . . . . . VI 391
S. Félicien, martyr à Rome, 9 juin. *Rib.* . . . . . VI 143
Ste Félicité, martyre, 7 mars. *Rib.* . . . . . III 113
Ste Félicité, martyre à Rome, 23 novembre. *Rib.* . . . . . XI 388
S. Félix, pape et martyr, 30 mai. *Rib.* . . . . . V 487
S. Félix II, pape et martyr, 29 juillet. *Rib.* . . . . . VII 397
S. Félix de Nôle, prêtre et confesseur, 14 janvier. *Rib.* . . . . I 220
S. Félix de Cantalice, 18 mai. *anc. éd.* . . . . . V 261
S. Félix, martyr à Milan, 12 juillet. *Rib.* . . . . . VII 139

tom. pag.
S. Félix, martyr à Girone, 1 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 6
S. Félix, martyr à Rome, 30 août. *Rib.* . . . . . VIII 526
S. Félix de Valois, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, 20 novembre. *E. D.* . . . . XI 346
Fête du très-saint Sacrement. *Rib.* . . . . . II 106
Fête de la très-sainte Trinité. *Rib.* . . . . . II 91
Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, 16 juillet. *E. D.* . . . . VII 180
Fête de tous les Saints, 1 novembre. *Rib.* . . . . . XI 1
Fête de Sainte-Marie-aux-Neiges, 5 août. *Rib.* . . . . . VIII 89
S. Fiacre, anachorète, 30 août. A. *Duv.* . . . . . VIII 523
S. Fidèle de Sigmaringen, martyr, 24 avril. *E.* D. . . . . IV 359
S. Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, 25 septembre. *A.Duv.* IX 375
S. Florent, évêque et confesseur, 7 novembre. *anc. éd.* . . . . XI 132
S. François de Sales, évêque et prince de Genève, 29 janv. *anc. ed.* I 527
S. François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes, 2 avril. *Rib.* IV 21
S. François Caracciolo, fondateur des Clercs-Réguliers-Mineurs, 4 juin. *E. D.* . . . . . VI 90
S. François d'Assise, fondatenr de l'Ordre des Frères-Mineurs, 4 octobre. *Rib.* . . . . . X 51
S. François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, 30 septembre. *Rib.* . . . . . IX 451
S. François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus, 11 mai. *E. D.* V 133
S. François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon, 3 décembre. *Rib.* . . . . . XII 19
Ste Françoise romaine, 9 mars. *Rib.* et *E. D.* . . . . . III 152
S. Friard, reclus, 1 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 16
S. Front, premier évêque et apôtre de Périgueux, 25 oct. *E. D.* X 415
S. Fructueux, archevêque de Brague, 16 avril. *Rib.* . . . . . IV 235
S. Fulgence, évêque et confesseur, 1 janvier. *Rib.* . . . . . I 34
S. Fursy, abbé de Lagny, chorévêque en France, 16 janv. *anc. éd.* I 260

G

S. Gabriel archange, fête de, 18 mars. *Rib.* . . . . . III 291
S. Gaétan de Thienne, fondateur de la congrégation des Clercs-Réguliers appelés Théatins, 7 août. *E. D.* . . . . . VIII 129
S. Galation, martyr, 5 novembre. *anc. éd.* . . . . . XI 108
S. Gamaliel, invention, 3 août. *Rib.* . . . . . VIII 58
S. Gantier, abbé, 30 mai. *A. Duv.* . . . . . V 489
S. Géminien, martyr à Rome, 16 septembre. *Rib.* . . . . . IX 246
S. Genès, greffier et martyr, 25 août. *Rib.* . . . . . VIII 440
S. Genès, comédien et martyr, 25 août. *Rib.* . . . . . VIII 442

tom. pag.

Ste Geneviève, vierge, patronne de Paris, 3 janvier. *A. Duv.* . . . I 85
S. Gengoul, martyr, 11 mai. *A. du M.* . . . . . V 151
S. Georges, martyr, 23 avril. *Rib.* . . . . . IV 337
S. Gérard, évêque et martyr, 23 février. *anc. éd.* . . . . . II 421
S. Gérard, évêque de Chonad, en Hongrie, martyr, 24 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 363
S. Gérard, abbé et confesseur, 3 octobre. *Rib.* . . . . . X 36
S. Germain, évêque de Paris, 28 mai. *A. Duv.* . . . . . V 470
S. Germain, évêque d'Auxerre, confesseur, 31 juillet. *A. Duv.* . VII 418
S. Germain avec saint Servand, martyrs, 23 octobre. *Rib.* . . . X 357
Bse Germaine Cousin, vierge, bergère de Pibrac, 15 juin. *E. D.* . VI 247
S. Germer, premier abbé de Flay, 24 septembre. *E. D.* . . . . IX 367
Ste Gertrude, vierge et première abbesse de Nivelle, 17 mars. *anc. éd.* III 282
S. Gervais, martyr, 19 juin. *Rib.* . . . . . VI 318
B. Gilles de Péronse, un des premiers disciples de saint François, 23 avril. *E. D.* . . . . . IV 346
S. Gilles, abbé, 1er septembre. *Rib.* . . . . . IX 1
S. Goar, prêtre et confesseur. 6 juillet. *Rib.* . . . . . VII 62
Ste Godelène ou Godelève, 5 juillet. *Rib.* . . . . . VII 56
S. Gomer, confesseur, 11 octobre. *Rib.* . . . . . X 189
S. Gordien, martyr, 10 mai. *Rib.* . . . . . V 127
S. Gorgon, martyr, 9 septembre. *Rib.* . . . . . IX 119
S. Grégoire de Nysse, évêque et confesseur. 9 mars. *Rib.* . . . . III 148
S. Grégoire, pape et docteur de l'Église, 12 mars. *Rib.* . . . . III 213
S. Grégoire de Nazianze, évêque et docteur de l'Église, 9 mai. *Rib.* V 100
S. Grégoire VII, pape, 25 mai. *E. D.* . . . . . V 402
S. Grégoire le Thaumaturge, évêque et confesseur, 17 nov. *Rib.* XI 284
S. Grégoire, évêque de Tours, 17 novembre. *Rib.* . . . . . XI 279
S. Grégoire de Spolette, prêtre et martyr, 24 décembre. *anc. éd.* XII 278
Ste Gudule, vierge, patronne de Bruxelles, 8 janvier. *Rib.* . . . I 153
S. Guénau, abbé, 3 novembre. *Leb.* . . . . . XI 64
S. Guillaume, archevêque de Bourges, 10 janvier. *A. Duv.* . . . I 174
S. Guillaume, duc, comte et ermite, 10 février. *A. Duv.* . . . . II 282
S. Guillaume, abbé d'Eschil en Danemarck, 6 avril. *anc. éd.* . . IV 114
S. Guy, confesseur, 31 mars. *anc. éd.* . . . . . III 503
S. Guy, martyr, 15 juin. *Rib.* . . . . . VI 243
S. Gurie, martyr à Edesse, 15 novembre. *Rib.* . . . . . XI 244

H

Ste Hedwige, duchesse de Pologne, 15 octobre. *Rib.* . . . . . X 249
Ste Hélène, impératrice, 18 août. *Rib.* . . . . . VIII 806

	tom.	pag.
B. Henri Suso, 2 mars. *E. D.*	III	9
S. Herménégilde, prince d'Espagne, martyr, 13 avril. *Rib.*	IV	190
S. Hermès, martyr, 28 août. *Rib.*	VIII	496
S. Hilaire, évêque de Poitiers, 13 janvier. *Rib.*	I	209
S. Hilaire, évêque d'Arles et second abbé de Lérins en Provence, 5 mai. *A. du M.*	V	59
S. Hilaire, évêque de Mende, 25 octobre. *A. du M.*	X	411
S. Hilarion, abbé, 21 octobre. *Rib.*	X	308
S. Hippolyte, martyr à Rome, 13 août. *Rib.*	VIII	216
S. Hippolyte, évêque et martyr, 22 août. *Rib.*	VIII	382
S. Hommebon, confesseur, 13 novembre. *Rib.*	XI	212
S. Hospice, moine et reclus, 21 mai. *anc. éd.*	V	346
S. Hugues, évêque de Grenoble, confesseur, 1 avril. *Rib.*	IV	1
S. Hugues, abbé de Cluny, 29 avril. *anc. éd.*	IV	437
S. Hugues, évêque et confesseur, chartreux, 17 novembre. *Rib.*	XI	302
S. Humbert, fondateur de l'abbaye de Marolles en Hainaut, 6 septembre. *anc. éd.*	IX	74
S. Hyacinthe, martyr, 26 juillet. *E. D.*	VII	371
S. Hyacinthe, de l'Ordre de Saint-Dominique, conf. 16 août. *Rib.*	VIII	285
S. Hyacinthe, martyr à Rome, 11 septembre. *Rib*	IX	163
S. Hygin, pape et martyr, 11 janvier. *Rib.*	I	199

I

Ste Ide, veuve, 5 septembre. *E. D.*	IX	71
S. Ignace, évêque d'Antioche, martyr, 1 février. *Rib.*	II	151
S. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, 31 juillet. *Rib.*	VII	424
S. Illide, évêque de Clermont en Auvergne, 7 juillet. *A. du M.*	VII	67
S. Ildefonse, archevêque de Tolède, confesseur, 23 janvier. *Rib.*	I	407
SS. Innocents, martyrs, 28 décembre. *Rib.*	XII	342
S. Innocent, pape, premier du nom, 28 juillet. *Rib.*	VII	387
Invention de la sainte Croix, 3 mai. *Rib.*	V	38
Invention des corps de saint Étienne, premier martyr, et des saints Gamaliel, etc., 3 août. *Rib.*	VIII	58
Ste Irène, vierge et martyre en Portugal, 20 octobre. *Rib.*	X	302
S. Irénée, évêque et martyr, 28 juin. *Rib.*	VI	417
S. Irénée, martyr à Chiusi, 3 juillet. *E. D.*	VII	31
S. Isaac, confesseur, 27 mars. *Rib.*	III	426
Ste Isabelle de France, sœur de saint Louis, 31 août. *anc éd.*	VIII	545
S. Isidore, évêque de Séville, 4 avril. *Rib.*	IV	81
S. Isidore de Madrid, laboureur, 10 mai. *anc. éd.*	V	129

Digitized by Google

J

	tom.	pag.
S. Jacques, ermite et confesseur, 28 janvier. *Rib.*	I	510
S. Jacques le Mineur, apôtre, 1er mai. *Rib.*	V	1
S. Jacques, évêque de Nisibe, confesseur, 15 juillet. *Rib.*	VII	160
S. Jacques le Majeur, apôtre, 25 juillet. *Rib.*	VII	355
B. Jacques d'Ulm, de l'Ordre de Saint-Dominique, 12 oct. *Rib.*	X	199
S. Jacques l'Intercis, martyr en Perse, 27 novembre. *Rib.*	XI	462
S. Jacques de la Marche, de l'Ordre des Frères-Mineurs, 28 novembre. *A. du M.*	XI	466
S. Janvier, évêque et martyr, 19 septembre. *Rib.*	IX	318
S. Janvier, martyr à Cordoue, 13 octobre. *Rib.*	X	215
S. Jean Calybite, confesseur, 15 janvier. *Rib.*	I	240
S. Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, conf., 23 janv. *Rib.*	I	394
S. Jean Chrysostôme, évêque et docteur, 27 janvier. *Rib.*	I	456
B. Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus, martyr, 4 fév. *E. D.*	II	197
S. Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, 17 décembre. *E. D.*	XII	237
B. Jean-Baptiste de la Conception, fondateur de l'Ordre des Frères Déchaussés, de la très-sainte Trinité pour la Rédemption des captifs, 14 février. *E. D.*	II	336
S. Jean de Dieu, fondateur de l'Ordre de la Charité, 8 mars. *anc. éd.*	III	117
S. Jean-Joseph de la Croix, franciscain, 5 mars. *E. D.*	III	48
S. Jean Climaque, abbé, 30 mars. *Rib.*	III	456
S. Jean devant la Porte Latine, 6 mai. *Rib.*	V	77
S. Jean Damascène, confesseur, 6 mai. *Rib.*	V	79
S. Jean Népomucène, martyr du secret de la confession, 16 mai. *E. D.*	V	227
S. Jean, pape et martyr, 27 mai. *Rib.*	V	460
S. Jean d'Urtica, confesseur, 2 juin. *Rib.*	VI	26
B. Jean Grandé dit le Prêcheur, de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, 3 juin. *E. D.*	VI	66
S. Jean de Sahagun, ou de Saint-Fagondez, conf. 12 juin. *E. D.*	VI	176
S. Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus, 16 juin. *E. D.*	VI	261
Nativité de Saint Jean-Baptiste, Précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ, 24 juin. *Rib.*	VI	376
— Sa décollation, 29 août. *Rib.*	VIII	499
Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, Appendice. *anc. éd.*	VI	476
S. Jean et saint Paul, martyrs à Rome, 26 juin. *Rib.*	VI	397
S. Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse, 12 juillet. *Rib.*	VII	136

tom. pag.
S. Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuates, 31 juil. *E. D.* VII 460
B. Jean de Montmirail, religieux, 29 septembre. *anc. éd.* . . . . IX 418
B. Jean Massias, Frère lai de l'Ordre de Saint-Dominique, 3 octobre. *E. D.* . . . . . X 41
S. Jean de Capistran, franciscain, 23 octobre. *A. du M.* . . . . X 358
S. Jean de la Croix, premier religieux de la réforme établie par sainte Thérèse en l'Ordre du Mont-Carmel, 14 décembre. *E. D.* XII 213
S. Jean, apôtre et évangéliste, 27 décembre. *Rib.* . . . . . XII 316
Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, religieuse fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie, 13 décembre. *anc. éd.* XII 188
S. Jérôme, docteur de l'Église, 30 septembre. *Rib.* . . . . . IX 428
S. Joachim, père de la très-sainte Vierge, 20 mars. *Rib.* . . . . III 315
Saint Josaphat avec saint Barlaam, confesseurs, 27 nov. *Rib.* . . XI 444
S. Joseph, époux de la très-sainte Mère de Dieu, 19 mars. *Rib.* . III 302
— Son mariage, 23 janvier. *E. D.* . . . . . I 375
B. Joseph Oriol, prêtre de Barcelone, 23 mars. *E. D.* . . . . . III 379
S. Jovite avec saint Faustin, martyrs à Bresce, 15 février. *Rib.* . II 353
B. Jourdain de Saxe, second général des Frères Prêcheurs, 15 février. *E. D.* . . . . . II 357
S. Jude et saint Simon, apôtres, 28 octobre. *Rib.* . . . . . X 444
S. Julien l'Hospitalier, martyr, 9 janvier. *Rib.* . . . . . I 159
S. Julien, évêque et apôtre du Mans, 27 janvier. *anc. éd.* . . . . I 481
S. Julien, évêque de Cuença, confesseur, 28 janvier. *Rib.* . . . I 503
S. Julien le Pauvre, 12 février. *anc. éd.* . . . . . II 318
S. Julien, archevêque de Tolède, 8 mars. *Rib.* . . . . . III 145
B. Julien de Saint-Augustin, Frère lai de l'étroite Observance de Saint-François, 8 avril. *E. D.* . . . . . IV 134
Ste Julienne, vierge et martyre, 16 février. *Rib.* . . . . . II 368
Ste Juliette, martyre à Tarse, 16 juin. *E. D.* . . . . . VI 280
Ste Juliette, martyre à Césarée, 30 juillet. *D. de M.* . . . . . VII 407
S. Just, évêque de Lyon, 2 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 12
Ste Juste, vierge et martyre à Séville, 19 juillet. *E. D.* . . . . . VII 273
S. Justin le Philosophe, martyr, 13 avril. *Rib.* . . . . . IV 187
Ste Justine, vierge et martyre à Nicomédie, 26 septembre. *Rib.* . IX 387

L

S. Lambert, évêque et martyr, 17 septembre. *Rib.* . . . . . IX 262
S. Landry, évêque de Paris, 10 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 150
S. Largue avec saint Cyriaque, etc. martyrs, 8 août. *Rib.* . . . VIII 160
S. Laumer, abbé, 19 janvier. *anc. éd.* . . . . . I 316
S. Laurent, martyr, 10 août. *Rib.* . . . . . VIII 168

tom. pag.
S. Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, confesseur, 5 septembre. *Rib.* . . . . . IX 52
S. Laurent, archevêque de Dublin en Irlande, 14 novembre. *Leb.* XI 217
S. Laurien, archevêque de Séville, martyr, 4 juillet. *Rib.* . . VII 47
S. Lazare, disciple de Jésus-Christ, premier évêque de Marseille, 17 décembre. *anc. éd.* . . . . . XII 232
S. Léandre, archevêque de Séville, confesseur, 27 février. *Rib.* . II 459
Ste Lée, veuve romaine, 22 mars. *Rib.* . . . . . III 363
S. Léger, évêque d'Autun, martyr, 2 octobre. *Leb.* . . . . . X 14
Ste Léocadie, vierge et martyre, 9 décembre. *Rib.* . . . . . XII 136
S. Léon le Grand, pape et docteur de l'Eglise, 11 avril. *Rib.* . IV 172
S. Léon II, pape et confesseur, 28 juin. *Rib.* . . . . . VI 415
S. Léonard, confesseur, 6 novembre. *Rib.* . . . . . XI 127
B. Léonard de Port-Maurice, Frère mineur de l'Observance, 26 novembre. *E. D.* . . . . . XI 410
S. Léopold, marquis d'Autriche, confesseur, 15 novembre. *Rib.* XI 249
S. Leu, évêque de Troyes. 29 juillet. *anc. éd.* . . . . . VII 398
S. Leu ou saint Loup, archevêque de Sens, 1 septembre. *A. Duv.* IX 4
S. Leufroi, abbé, 21 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 350
Bse Lidwine, vierge, 14 avril. *Rib. et E. D.* . . . . . IV 205
S. Lin, pape et martyr, 23 septembre. *Rib.* . . . . . IX 350
S. Longin, soldat et martyr, 15 mars. *Rib.* . . . . . III 265
S. Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus, 21 juin. *Rib.* . VI 330
S. Louis, évêque de Toulouse, confesseur, de l'Ordre de Saint-François, 19 août. *Rib.* . . . . . VIII 322
S. Louis, roi de France, du Tiers-Ordre de Saint-François, confesseur, 25 août. *Rib.* . . . . . VIII 429
Louise de France, Madame, religieuse carmélite, Appendice. *E. D.* XII 409
S. Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, missionaire aux Indes Occidentales, 9 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 147
S. Lubin, évêque de Chartres, 14 mars. *anc. éd.* . . . . . III 257
S. Luc, évangéliste, 18 octobre. *Rib.* . . . . . X 267
S. Luce, pape et martyr, 4 mars. *Rib.* . . . . . III 32
Ste Lucle avec saint Géminien, martyrs à Rome, 16 septembre. *Rib.* . . . . . IX 246
Ste Lucie, vierge et martyre, 13 décembre. *Rib.* . . . . . XII 167
S. Lucien, prêtre syrien, 7 janvier. *anc. éd.* . . . . . I 140
S. Lucien, premier évêque de Beauvais, martyr, 19 octobre. *A. Duv.* . . . . . X 282
Ste Lutgarde ou Leugarde, religieuse de l'Ordre de Cîteaux, 16 juin. *Rib.* . . . . . VI 282

M

	tom.	pag.
S. Macaire d'Alexandrie, 2 janvier. *E. D.*	I	76
S. Macaire egyptien, religieux, 15 janvier. *Rib.*	I	251
S. Macaire, patriarche d'Alexandrie. 10 avril. *anc. éd.*	IV	160
Les sept Machabées, frères et martyrs, 1 août. *Rib.*	VIII	8
S. Maclou, évêque de Bretagne, 15 novembre. *A. Duv.*	XI	253
Ste Macrine, vierge, 19 juillet. *Rib.*	VII	261
S. Magloire, évêque, 24 octobre. *anc. éd.*	X	396
S. Malachie, archevêque d'Armaghen en Irlande, confesseur, 3 novembre. *Rib.*	XI	50
S. Malc, moine, 21 octobre. *Rib.*	X	325
S. Mammez, martyr, 17 août. *anc. éd.*	VIII	295
S. Marc, évangéliste, 25 avril. *Rib.*	IV	384
S. Marc avec saint Marcellien, frères et martyrs, 18 juin. *Rib.*	VI	306
S. Marc, pape et confesseur, 7 octobre. *Rib.*	X	114
S. Marcel, pape et martyr, 16 janvier. *Rib.*	I	257
S. Marcel avec saint Apulée, martyrs à Rome, 7 octobre. *Rib.*	X	118
S. Marcel avec ses enfants, martyrs, 30 octobre. *Rib.*	X	456
S. Marcel, évêque de Paris, 1 novembre. *A. Duv.*	XI	46
Ste Marcelle, veuve, 31 janvier. *Rib.*	I	597
S. Marcellin, pape et martyr, 26 avril. *Rib.*	IV	393
S. Marcellin avec saint Pierre, martyrs, 2 juin. *anc. éd.*	VI	6
Bse Marguerite, vierge, fille du roi de Hongrie, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, 28 janvier. *Rib.*	I	516
Ste Marguerite de Cortone, pénitente, 22 février. *E. D.*	II	407
Ste Marguerite, reine d'Ecosse, 10 juin. *E. D.*	VI	155
Ste Marguerite, vierge et martyre à Antioche, 20 juillet. *Rib.*	VII	277
Rde Mère Marguerite d'Arbouze dite de Sainte-Gertrude, abbesse du Val-de-Grâce, appendice. *anc. éd.*	VII	521
V. Mère Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, appendice. *E. D.*	VII	469
Bse Marianne de Jésus, vierge, surnommée le Lis de Quito, 26 mai *E. D.*	V	428
Marie (la très-sainte Vierge) : sa vie. *Rib.*	II	129
— Son Mariage avec saint Joseph, 23 janvier. *E. D.*	I	375
— Sa Conception, 8 decembre. *Rib.*	XII	112
— Sa Nativité, 8 septembre. *Rib.*	IX	90
— Sa Présentation au temple, 21 novembre. *Rib.*	XI	359
— Son Annonciation, 25 mars. *Rib.*	III	405
— Sa Visitation, 2 juillet. *Rib.*	VII	15

tom. pag.
— Sa Purification, 2 février. *Rib.* . . . . . II 172
— Son Assomption, 15 août. *Rib.* . . . . . VIII 238
— Sa Compassion, 31 mars. *E. D.* . . . . . III 509
— Fête du Mont-Carmel, 16 juillet. *E. D.* . . . . . VII 180
— Sa fête aux neiges, 5 août. *Rib.* . . . . . VIII 89
— La fête de son Nom, 15 septembre. *E. D.* . . . . . IX 215
— La fête de la Merci, 24 septembre. *E. D.* . . . . . IX 357
Ste Marie Egyptienne, surnommée la Pécheresse, 2 avril. *Rib.* . IV 11
Bse Marie de l'Incarnation, religieuse converse carmélite, 18 avril. *E. D.* . . . . . IV 269
Ste Marie-Magdeleine de Pazzi, religieuse de l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel de l'ancienne Observance, 27 mai. *anc. éd.* . V 441
Ste Marie d'Oignies, 23 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 369
Ste Marie-Magdeleine, 22 juillet. *Rib.* . . . . . VII 318
Bse Marie-Victoire Fornari-Strata, fondatrice des Annonciades célestes, 12 septembre. *E. D.* . . . . . IX 175
Ste Marie de Cervellon, appelée sainte Marie du secours, religieuse de Notre-Dame de la Merci, 19 septembre. *E. D.* . . . . . IX 308
S. Marin, confesseur, 4 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 47
Ste Marine, vierge, 17 juillet. *E. D.* . . . . . VII 205
S. Maris, martyr, 19 janvier. *Rib.** . . . . . I 327
Ste Marthe, martyre à Rome, 19 janvier. *Rib.* . . . . . I 327
Ste Marthe, vierge, hôtesse de Jésus-Christ, 29 juillet. *Rib.* . . VII 393
S. Martial, évêque de Limoges, 30 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 472
S. Martial avec saint Fauste, martyrs à Cordoue, 13 octobre. *Rib.* X 215
B. Martin de Porres, tierciaire profès de l'Ordre de Saint-Dominique, 5 novembre. *E. D.* . . . . . XI 111
S. Martin, évêque de Tours, confesseur, 11 novembre. *Rib.* . XI 161
S. Martin, pape et martyr, 12 novembre. *Rib.* . . . . . XI 190
S. Martinien, ermite, 13 février. *Rib.* . . . . . II 324
S. Martinien avec saint Processe, martyrs à Rome, 2 juillet. *Rib.* VII 26
S. Matthias, apôtre, 24 février. *Rib.* . . . . . II 428
S. Mathieu, apôtre et évangéliste, 21 septembre. *Rib.* . . . . . IX 329
S. Mathurin, confesseur, 1 novembre. *anc. éd.* . . . . . XI 21
S. Maur, abbé, disciple de saint Benoît, 15 janvier. *Rib.* . . . . I 229
S. Maurice et ses compagnons, martyrs, 22 septembre. *D. de M.* IX 335
S. Maurille, évêque d'Angers, confesseur, 13 septembre. *Rib.* . IX 192
Ste Maxelende, vierge et martyre, 13 novembre. *Rib.* . . . . . XI 209
S. Maxime avec saint Tiburce, etc. martyrs à Rome, 14 avril. *Rib.* IV 195
S. Maxime avec saint Olympiade, martyrs en Perse, 15 avril. *Rib.* IV 226
S. Maxime, martyr à Ephèse, 30 avril. *anc. éd.* . . . . . IV 470

tom. pag.
S. Maximilien avec saint Bonose, martyrs, 21 août. *D. de M.* . VIII 372
S. Maximin, évêque de Trèves, 29 mai. *anc. éd.* . . . . . V 478
S. Médard, évêque de Noyon, 8 juin. *A. Duv.* . . . . . VI 135
S. Médéric ou Merry, abbé, 29 août. *A. Duv.* . . . . . VIII 511
Ste Mélanie, dame romaine mariée, 31 décembre. *Rib.* . . . XII 383
S. Melchiade, pape et martyr, 10 décembre. *Rib.* . . . . . XII 147
S. Mellon, archevêque de Rouen, 22 octobre. *anc. éd.* . . . . X 332
S. Memmie, premier évêque et apôtre de Châlons-sur-Marne, 5 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 91
S. Mennas, soldat et martyr en Phrygie, 11 novembre. *Rib.* . . . XI 185
S. Michel archange, son apparition, 8 mai. *Rib.* . . . . . V 96
— Sa dédicace, 29 septembre. *Rib.* . . . . . IX 408
S. Milhan de la Cuculle, confesseur, 12 novembre. *Rib.* . . . . XI 195
S. Modeste avec saint Guy, etc. martyrs, 15 juin. *Rib.* . . . . VI 243
Ste Monique, veuve, mère de saint Augustin, 4 mai. *Rib.* . . . . V 50
S. Montan, religieux anachorète, 17 mai. *A. du M.* . . . . . V 256
S. Moïse, anachorète, évêque et confesseur, 7 février. *Rib.* . . . II 239
S. Moïse l'Ethiopien, anachorète, confesseur, 28 août. *Rib.* . . . VIII 492
Mort de Notre-Seigneur. *Rib.* . . . . . II 1
Ste Mustiola avec saint Irénée, martyrs à Chiusi, 3 juillet. *E. D.* VII 30

N

S. Nabor avec saint Basilide, etc. martyrs à Rome, 12 juin. *Rib.* VI 171
S. Nabor avec saint Félix, martyrs à Milan, 12 juillet. *Rib.* . . . VII 189
S. Narcisse, évêque de Girone, martyr et apôtre d'Augsbourg, 18 mars. *Rib.* . . . . . III 294
Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre. *Rib.* . . . . . XII 283
Nativité de Notre-Dame, 8 septembre. *Rib.* . . . . . IX 90
Nativité de saint Jean-Baptiste, précurseur de notre Sauveur Jésus-Christ, 24 juin. *Rib.* . . . . . VI 376
S. Nazaire avec saint Basilide, etc., martyrs à Rome, 12 juin. *Rib.* VI 171
S. Nazaire avec saint Celse, martyrs à Milan, 28 juillet. *Rib.** . . VII 389
S. Némèse, martyr, 19 décembre. *D. de M.* . . . . . XII 250
S. Néon et ses compagnons, martyrs à Égée, 23 août. *D. de M.* . VIII 404
S. Nérée avec saint Achillée, etc., martyrs à Rome, 12 mai. *Rib.* V 161
S. Nestab et saint Eusèbe, etc., martyrs, 8 septembre. *D. de M.* . IX 155
S. Nicaise, archevêque de Reims, martyr, 14 décembre. *A. Duv.* XII 209
S. Nicéphore, martyr à Antioche, 9 février. *Rib.* . . . . . II 276
S. Nicolas de Tolentino, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, 10 septembre. *Rib.* . . . . . IX 156
S. Nicolas, évêque et confesseur, 6 décembre. *Rib.* . . . . . XII 87

tom. pag.
Saint Nicomède, son invention, 3 août. *Rib.* . . . . . VIII 58
Saint Nicomède, prêtre et martyr, 15 septembre. *Rib.* . . . . IX 229
S. Nicostrate avec saint Claude, etc., martyrs à Rome, 8 novembre. *Rib.* . . . . . XI 139
S. Nil, abbé, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata, 26 septembre. *E. D.* . . . . . IX 389
Le saint Nom de Jésus. *Rib.* . . . . . I 26
Le saint Nom de Marie, 15 septembre. *E. D.* . . . . . IX 215
S. Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré, 6 juin. *Rib.* . . . . . VI 119
Ste Nymphe, vierge, avec saint Tryphon, etc., martyrs, 10 novembre. *Rib.* . . . . . XI 156

O

Ste Odile, vierge, patronne de l'Alsace, 13 décembre. *E. D.* . . . XII 172
S. Odilon, abbé de Cluny, 1er janvier. *Rib.* . . . . . I 57
Ste Olympiade avec saint Maxime, martyrs, 15 avril. *Rib.* . . . . IV 226
S. Onuphre, confesseur, 12 juin. *Rib.* . . . . . VI 173
Ste Opportune, vierge, abbesse de Montreuil, 22 avril. *A. Duv.* IV 330
Ste Osithe, vierge et martyre, 7 octobre. *Rib.* . . . . . X 110
S. Othon, martyr, 16 janvier. *Rib.* . . . . . I 269
S. Ouen, archevêque de Rouen, 24 août. *A. Duv.* . . . . . VIII 421

P

S. Pacifique de Saint-Séverin, franciscain de la Sricte-Observance, 25 septembre. *E. D.* . . . . . IX 379
S. Pacôme, abbé de Tabenne, 14 mai. *Rib.* . . . . . V 200
S. Pancrace, martyr à Rome, 12 mai. *Rib.* . . . . . V 166
S. Pantaléon, martyr à Nicomédie, 27 juillet. *Rib.* . . . . . VII 375
Le Pardon de Notre-Dame des anges ou l'Indulgence de la Portioncule, 2 août. *E. D.* . . . . . VIII 51
Passion de Notre-Seigneur. *Rib.* . . . . . II 1
S. Paul, premier ermite, confesseur, 10 janvier. *Rib.* . . . . . I 180
S. Paul, évêque de Constantinople, martyr, 7 juin. *anc. éd.* . . VI 128
S. Paul avec saint Jean, martyrs à Rome, 26 juin. *Rib.* . . . VI 397
S. Paul, apôtre, 29 juin. *Rib.* . . . . . VI 453
Ste Paule, veuve et abbesse, 26 janvier. *Rib.* . . . . . I 444
S. Paulin, évêque de Nole, 22 juin. *Rib.* . . . . . VI 356
S. Paulin, évêque d'York, confesseur. 10 octobre, *anc. éd.* . . . X 155
S. Pavace, troisième évêque du Mans, 24 juillet. *anc. éd.* . . . VII 348

tom. pag.

S. Pélage, enfant, martyr à Cordoue, 26 juin. *Rib.* . . . . . VI 408
Ste Pélagie, pénitente, 8 octobre. *Rib.* . . . . . X 121
Pentecôte ou Venue du Saint-Esprit. *Rib.* . . . . . II 76
B. Pepin de Landen, duc de Brabant et maire du palais, 21 février. *anc. éd.* . . . . . II 400
S. Pérégrin ou Pélerin, premier évêque d'Auxerre, martyr, 16 mai. *A. du M.* . . . . . V 224
Ste Perpétue avec sainte Félicité, martyres, 7 mars. *Rib.* . . . III 113
S. Pétrone, évêque de Bologne, 4 octobre. *Rib.* . . . . . X 83
Ste Pétronille, vierge, fille de l'apôtre saint Pierre, 31 mai. *Rib.* V 500
S. Philémon avec saint Apollonius, etc., martyrs, 8 mars. *anc. éd.* III 138
S. Philippe, apôtre, 1 mai. *Rib.* . . . . . V 7
S. Philippe de Néri, fondateur des prêtres de l'Oratoire, 26 mai. *Rib.* . . . . . V 414
S. Philippe Béniti, de l'Ordre des Servites, 23 août. *E. D.* . . VIII 392
S Philippe, évêque d'Héraclée et ses compagnons, martyrs, 22 octobre. *D. de M.* . . . . . X 334
Ste Philomène, vierge et martyre, 10 août. *E. D.* . . . . . VIII 178
S. Phocas, jardinier, martyr à Antioche, 5 mars. *anc. éd.* . . III 45
S. Pie V, pape, 5 mai. *E. D.* . . . . . V 67
S. Pie I, pape et martyr, 11 juillet. *Rib.* . . . . . VII 133
S. Pierre, martyr à Maroc, 16 janvier. *Rib.* . . . . . I 269
S. Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, ou Rédemption des captifs, 31 janvier. *Rib.* . . . . I 578
B. Pierre Gonzalès, vulgairement saint Telme, de l'Ordre de Saint-Dominique, 14 avril. *Rib.* . . . . . IV 198
S. Pierre de Vérone, martyr, 29 avril. *Rib.* . . . . . IV 426
S. Pierre Célestin, pape, fondateur de l'Ordre des Célestins, 19 mai. *A. duv.* . . . . . V 289
S. Pierre avec saint Marcellin, martyrs, 2 juin. *Rib.* . . . . . VI 6
S. Pierre Paschal, évêque et martyr, 28 juin. *anc éd.* . . . . VI 421
S. Pierre, prince des apôtres, 29 juin. *Rib.* . . . . . VI 436
B. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, chanoine régulier du Saint-Sauveur, 7 juillet. *E. D.* . . . . . VII 72
S. Pierre aux Liens, 1 août. *Rib.* . . . . . VIII 1
B. Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus, 9 septembre. *E. D.* IX 121
S. Pierre d'Alcantara, religieux de l'Ordre de Saint-François, 19 octobre. *anc. éd.* . . . . . X 273
S. Pierre d'Alexandrie, évêque et martyr, 26 novembre. *Rib.* . XI 406
S. Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, 2 décembre. *Rib.* XII 14
S. Placide et ses compagnons, martyrs à Messine, 5 octobre. *Rib.* X 89
S. Polycarpe, évêque et martyr, 26 janvier. *Rib.* . . . . . I 487

tom. pag.
Ste Pome, vierge, 27 juin. *A. du M.* . . . . . VI 409
S. Pontien, pape et martyr, 19 novembre. *Rib.* . . . . . XI 342
S. Pothin, évêque, avec saint Sanctus, etc. martyrs à Lyon, 2 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 13
Ste Praxède, vierge, 21 juillet. *Rib.* . . . . . VII 288
Présentation de Notre-Dame au temple, 21 novembre. *Rib,* . . XI 359
S. Prime avec saint Félicien, frères et martyrs à Rome, 9 juin. *Rib.* VI 143
S. Primitif avec saint Facond, martyrs en Galice, 27 novembre. *Rib.* . . . . . XI 460
Ste Prisque, vierge et martyre à Rome, 18 janvier. *Rib.* . . . I 312
S. Privat, évêque de Mende, martyr, 21 août. *A. du M.* . . . VIII 368
S. Prix ou saint Pregt, évêque et martyr, 25 janvier. *A. Duv.* I 431
S. Probe avec saint Andronic. etc. martyrs à Tarse, 11 octobre. *D. de M.* . . . . . X 160
S. Processe avec saint Martinien, martyrs à Rome, 2 juillet. *Rib.* VII 26
S. Procope, martyr, 8 juillet. *Rib.* . . . . . VII 95
S. Prosper d'Aquitaine, évêque de Riez en Provence, 25 juin, *Rib.* VI 388
S. Protais avec saint Gervais, martyrs à Milan, 19 juin. *Rib.* . . VI 313
S. Prote avec saint Hyacinthe, martyrs à Rome, 11 septembre. *Rib.* IX 163
Purification de la très-sainte Vierge, et Présentation de son précieux Fils au temple, 2 février. *Rib.* . . . . . II 172

Q

Quarante soldats, martyrs à Sébaste, 10 mars. *Rib.* . . . . . III 193
Quatre Couronnés, frères et martyrs, 8 novembre. *Rib.* . . . . XI 130
Quatre-vingts martyrs d'Italie, 2 mars. *anc. éd.* . . . . . III 7
S. Quentin, martyr, 31 octobre. *A. Duv.* . . . . . X 474
S. Quirin, évêque et martyr, 4 juin. *anc. éd.* . . . . . VI 86

R

Ste Radegonde, reine de France, 13 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 222
S. Raymond de Pegnafort ou de Rochefort, de l'Ordre de Saint-Dominique, 7 janvier. *Rib.* . . . . . I 128
S. Raymond Nonnat, cardinal, religieux de Notre-Dame de la Merci, 31 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 536
Ste Reine, vierge et martyre, 7 septembre. *A. Duv.* . . . . IX 80
S. Rémacle, évêque de Maëstricht, 3 septembre. *E. D.* . . . . IX 28
S. Remy, archevêque de Reims, confesseur, 1 octobre. *Rib.* . . X 1
Ste Renelde, vierge et martyre, 16 juillet. *anc. éd.* . . . . . VII 192
Renty, M. de, Appendice. *anc. éd.* . . . . . VII 506
S. Respice avec saint Tryphon, martyrs, 10 novembre. *Rib.* . . XI 156
Résurrection de Notre-Seigneur. *Rib.* . . . . . II 54

tom. pag.
S. Révérien, évêque, et ses compagnons, martyrs, 1 juin, *A. du M.* VI 1
S. Richard, évêque de Chichestre, 3 avril, *anc éd.* . . . . . IV 28
S. Rieule, premier évêque et patron de Senlis, 30 mars. *anc. éd.* III 459
S. Rigobert ou Robert, archevêque de Reims, 4 janvier. *anc. éd.* I 94
B. Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Ordre de Fontevrault, 24 février. *anc. éd.* . . . . . II 432
S. Robert, fondateur de la Chaise-Dieu, 17 avril. *anc. éd.* . . IV 259
S. Robert, premier abbé de Cîteaux, 29 avril. *A. Duv.* . . . IV 446
S. Roch, confesseur, 16 août. *Rib.* . . . . . VIII 278
S. Rogatien avec saint Donatien, martyrs à Nantes, 24 mai. *anc. éd.*. . . . . V 385
S. Romain, abbé, 28 février. *anc. éd.*. . . . . II 465
S. Romain, martyr à Rome, 9 août. *Rib.*. . . . . VIII 165
S. Romain avec saint Barulas, martyrs à Antioche, 18 novembre. *D. de M.*. . . . . XI 322
S. Romaric, abbé de Remiremont, 8 décembre. *E. D.* . . . . XII 129
S. Romuald, abbé, fondateur de l'Ordre des Camaldules, 7 février. *Rib.* . . . . . II 242
Ste Romule, vierge, 23 juillet. *E. D.*. . . . . VII 343
Fête du saint Rosaire, 7 octobre. *E. D.* . . . . . X 105
Ste Rosalie, vierge à Palerme, 15 juillet. *E. D.* . . . . . VII 165
Ste Rose de Lima, vierge, 30 août. *anc. éd.* . . . . . VIII 515
Ste Rose de Viterbe, vierge, du Tiers-Ordre de Saint-François, 4 septembre. *E. D.* . . . . . IX 34
Ste Rufine avec sainte Seconde, sœurs, vierges et martyres, 10 juillet. *Rib.* . . . . . VII 129
Ste Rufine avec sainte Juste, vierges et martyres, 19 juillet. *E. D.* VII 273
S. Rustique avec saint Denys, etc., martyrs à Paris, 9 octobre. *Rib.* X 128

S

S. Sabas, abbé, 5 décembre, *Rib.* . . . . . XII 75
S. Sabin, évêque de Spolette, et ses compagnons, martyrs, 30 décembre. *anc éd.* . . . . . XII 368
Ste Sabine, martyre à Rome, 29 août. *Rib.* . . . . . VIII 509
Ste Sabine avec saint Vincent, etc., martyrs, 27 octobre. *Rib.* . X 438
Ste Salaberge, abbesse de Laon, 22 septembre. *E. D.* . . . . IX 343
S. Salve, évêque d'Amiens, confesseur, 29 octobre. *anc. éd.* . . X 451
S. Samone avec saint Gurie, etc., martyrs à Edesse. 15 nov. *Rib.* XI 244
S. Sanctus avec saint Attale, etc., martyrs à Lyon. *anc. éd.* . . VI 13
S. Saturnin, apôtre et premier évêque de Toulouse, 29 nov. *anc. ed.* XI 484
S. Savinien de Troyes, martyr, 29 janvier. *anc éd.* . . . . . I 542

tom. pag.

S. Savinien, apôtre et premier archevêque de Sens, 19 octobre. *A. du M.* . . . . . x 287
S. Sébastien, martyr à Rome, 20 janvier. *Rib.* . . . . . I 336
S. Sébastien Valfré, de la congrégation de l'Oratoire de Turin, 30 décembre *E. D.* . . . . . XII 370
Ste Seconde avec sainte Rufine, sœurs, vierges et martyres à Rome, 10 juillet. *Rib.* . . . . . VII 129
S. Sennen avec saint Abdon, martyrs, 30 juillet. *Rib.* . . . . . VII 406
Sept frères, martyrs à Rome, 10 juillet. *Rib.* . . . . . VII 125
Sept frères Machabées, martyrs, 1 août. *Rib.* . . . . . VIII 8
Sept frères dormants, martyrs, 27 juillet. *Rib.* . . . . . VII 380
Ste Sérapie, vierge et martyre, 3 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 18
S. Serge avec saint Bacque, martyrs. 7 octobre. *Rib.* . . . . . X 115
S. Servais, évêque de Tongres, 13 mai. *anc. éd.* . . . . . V 178
S. Servand avec saint Germain, martyrs, 23 octobre. *Rib.* . . . X 357
S. Servule ou Servol, pauvre, 23 décembre. *Rib.* . . . . . XII 275
S. Séverin, abbé, 11 février. *anc. éd.* . . . . . II 311
S. Sidoine Apollinaire, évêque et confesseur, 23 août. *Rib.* . . VIII 410
S. Silvère, Pape et martyr, 20 juin. *Rib.* . . . . . VI 324
S. Silvestre, Pape, 31 décembre. *Rib.* . . . . . XII 402
S. Siméon Stylite, confesseur, 5 janvier. *Rib.* . . . . . I 103
S. Siméon, évêque et martyr, 18 février. *Rib.* . . . . . II 381
S. Siméon Métaphraste, confesseur, 27 novembre. *Rib.* . . . . XI 442
S. Simon, enfant, martyr, 24 mars. *anc. éd.* . . . . . III 398
S. Simon et saint Jude, apôtres, 28 octobre. *Rib.* . . . . . X 444
S. Simplicien avec saint Faustin, etc., frères et martyrs, 29 juillet. *Rib.* . . . . . VII 396
S. Simplice avec saint Claude, etc., martyrs à Rome, 8 nov. *Rib.* XI 139
S. Simplicien, archevêque de Milan, 16 août. *Rib.* . . . . . VIII 281
S. Smaragde avec saint Cyriaque, martyrs, 8 août. *Rib.* . . . . VIII 160
S. Sotère avec saint Caïus, papes et martyrs, 22 avril *Rib.* . . . . IV 328
S. Spiridion, évêque et confesseur, 14 décembre. *Rib.* . . . . XII 200
S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr, 7 mai *Rib.* . . . . V 89
S. Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus, 15 août. *Rib.* VIII 267
Stigmates de saint François d'Assise, 17 septembre. *E. D.* . . IX 249
S. Sulpice, archevêque de Bourges, 17 janvier. *A. Duv.* . . . . I 298
Ste Susanne, vierge et martyre, 11 août. *Rib.* . . . . . VIII 191
S. Symphorien, martyr à Autun, 22 août. *D. de M.* . . . . . VIII 383
S. Symphorien avec saint Claude, etc., martyrs à Rome, 8 nov. *Rib.* . . . . . XI 139
Ste Symphorose et ses sept enfants, martyrs, 18 juillet. *Rib.* . . . VII 228

tom. pag.

T

S. Taraise, archevêque de Constantinople, 25 février. *anc. éd.* . II 443
S. Taraque avec saint Andronic, etc., martyrs à Tarse, 11 oct. . *D. de M.* . . . . . X 160
S. Télesphore, pape et martyr, 5 janvier. *Rib.* . . . . . I 113
Ste Thècle avec sainte Euphémie, etc., vierges et martyres, 3 septembre, *anc. éd.* . . . . . IX 30
Ste Thècle, vierge et martyre à Icône, 23 septembre. *R.* . . . IX 351
S. Théodore, martyr à Héraclée, 7 février. *Rib.* . . . . . II 253
Ste Théodore, vierge et martyre, 28 avril. *Rib.* . . . . . IV 419
S. Théodore, soldat et martyr, 9 novembre. *Rib.* . . . . . XI 151
S. Théodoret, prêtre et martyr, 23 octobre. *D. de M.* . . . . . X 386
S. Théodose, abbé et confesseur, 11 janvier. *Rib.* . . . . . I 189
S. Théodule avec saint Evence, prêtres et martyrs à Rome, 3 mai. *anc. éd.* . . . . . V 44
Ste Théonille, martyre à Egée, 23 août. *D. de M.* . . . . . VIII 404
Ste Thérèse de Jésus, réformatrice de l'Ordre des Carmes, 15 octobre. *Rib.* . . . . . X 225
S. Thierry, abbé, 1 juillet. *A. du M.* . . . . . VII 1
S. Thomas d'Aquin, docteur de l'Eglise, 7 mars. *Rib.* . . . . . III 87
S. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, 18 septembre. *anc. éd.* . . . . . IX 269
S. Thomas, apôtre, 21 décembre. *Rib.* . . . . . XII 263
S. Thomas, archevêque de Cantorbéry, martyr, 29 décembre. *Rib.* XII 352
S. Tryphon avec saint Respice, etc., martyrs, 10 novembre. *Rib.* XI 156
S. Tiburce avec saint Valérien, etc., mart. à Rome, 14 avril. *Rib.* IV 195
S. Tiburce, martyr, 11 août. *Rib.* . . . . . VIII 188
S. Timothée, évêque et martyr, 24 janvier. *Rib.* . . . . . I 418
S. Timothée, martyr, 22 août. *Rib.* . . . . . VIII 381
S. Toribe, évêque et confesseur, 16 avril. *Rib.* . . . . . IV 239
S. Torquat et ses compagnons, apôtres d'Espagne, 15 mai. *Rib.* V 215
Tous les Saints, 1 novembre. *Rib.* . . . . . XI 1
Transfiguration de Notre-Seigneur, 6 août. *Rib.* . . . . . VIII 117
Translation de la sainte maison de Nazareth, 10 décembre. *E. D.* XII 139
Triomphe de la sainte Croix en Espagne, 16 juillet. *Rib.* . . . . VII 186

U

S. Ubald, évêque et confesseur, 16 mai. *Rib.* . . . . . V 238
S. Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg, confesseur, 4 juil. *Rib.* . VII 50
S. Urbain, pape et martyr, 25 mai. *Rib.* . . . . . V 394

tom. pag.

S. Ursmair, évêque, 19 avril. *anc. éd.* . . . . . IV 287
Ste Ursule et ses compagnes, martyres, 21 octobre. *Rib.* . . . . X 321

V

S. Vaast, évêque d'Arras, 6 février. *A. Duv.* . . . . . II 233
S. Valentin, prêtre et martyr, 14 février. *Rib.* . . . . . II 334
S. Valery, abbé, 12 décembre. *E. D.* . . . . . XII 161
S. Valérien avec saint Tiburce, etc., martyrs à Rome, 14 avril. *Rib.* IV 195
Ste Vautrude, patronne de Mons en Hainaut, 9 avril. *anc. éd.* . IV 151
S. Venant, martyr, 18 mai. *anc. éd.* . . . . . V 283
S. Venceslas, duc et roi de Bohême, martyr, 28 septembre. *Rib.* IX 401
Ste Véronique Giuliani, abbesse franciscaine, 9 juillet. *E. D.* . . VII 105
S. Victor d'Arcis-sur-Aube, confesseur, 26 février, *anc. éd.* . . II 453
S. Victor de Marseille, martyr, 21 juillet. *Leb.* . . . . . VII 297
S. Victor, pape et martyr, 28 juillet. *Rib.* . . . . . VII 385
Ste Victoire avec saint Aciscle, martyrs à Cordoue, 17 nov. *Rib.* XI 311
S. Victorin, évêque et martyr, 5 septembre. *Rib.* . . . . . IX 68
S. Vidal avec saint Agricole, martyrs, 4 novembre. *Rib.* . . . . XI 101
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Rib.* . . . . . II 1
S. Vincent, martyr, 22 janvier. *Rib.* . . . . . I 361
S. Vincent Ferrier, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique, 5 avril. *Rib.* . . . . . IV 89
S. Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de charité, 19 juillet. *E. D.* . . . . . VII 243
S. Vincent avec saintes Sabine et Chrystèle, ses sœurs, martyrs, 27 octobre. *Rib.* . . . . . X 438
Visitation de Notre-Dame chez sainte Élisabeth, 2 juillet. *Rib.* . . VII 15
S. Vital, martyr à Ravenne, 28 avril. *Rib.* . . . . . IV 417
S. Vorle, solitaire au diocèse de Langres, 17 juin. *E. D.* . . . . VI 298
S. Vulfrand ou Ulfrand, archevêque de Sens, 20 mars. *anc. éd.* III 320

W

Ste Walburge, vierge, 1er mai. *Rib.* . . . . . V 10
B. Werner, 19 avril. *anc. éd.* . . . . . IV 293
S. Wilfride, évêque d'York, confesseur, 12 octobre. *anc. éd.* . . X 195

Y

B. Yves, prêtre, 19 mai. *A. Duv.* . . . . . V 303

Z

	tom.	pag.
S. Zénobe, archevêque de Florence, confesseur, 25 mai. *Rib.* . . .	V	396
S. Zénon, évêque de Vérone, martyr, 12 avril. *anc. éd.*	IV	181
S. Zénon avec saint Eusèbe, martyrs, 8 septembre. *D. de M.* . .	IX	115
S. Zéphirin, pape et martyr, 26 août *Rib.*	VIII	448
Ste Zite, vierge de Lucques, 27 avril. *E. D.*	IV	403
S. Zosime, martyr, 19 juin. *E. D.*	VI	318

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

23522

Digitized by Google

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE ET RELIGIEUSE DE LOUIS VIVÈS,

RUE CASSETTE, 23.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Histoire Chronologique et Dogmatique des Conciles de la Chrétienté, depuis le Concile de Jérusalem, tenu par les Apôtres, jusqu'au dernier Concile de nos jours, contenant les motifs et les décrets de chaque Concile, l'examen et la critique de leurs actes, ou la preuve de leur authenticité, tirée des auteurs contemporains ; la définition des hérésies anathématisées, l'exposition du dogme et l'explication de la discipline, d'après les décrets des Papes et des Conciles, les Pères de l'Église et les Écrivains sacrés ou profanes, et la critique ou la preuve des faits douteux, dogmatiques et historiques, commencée par M. Roisselet de Saulcières, et continuée par M. l'abbé André, chanoine de La Rochelle, auteur des *Cours de droit canon*, etc., ouvrage dédié à Mgr Dufètre, évêque de Nevers. 6 volumes in-8. — Prix. . . . . **31** fr.

Histoire de Boniface VIII et de son siècle, par D. Luigi Tosti, religieux du Mont-Cassin, traduite de l'italien par M. l'abbé Marie Duclos, chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché de Bayeux, ancien chapelain de l'église royale de Saint-Louis-des-Français, à Rome. 2 beaux vol. in-8. — Prix. . . . . **12** fr.

Histoire et Traité des sciences occultes, ou Examen des croyances populaires sur la magie et la sorcellerie, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par le comte d'Aubert de Resie, officier supérieur de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur et membre de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères. 2 volumes in-8. de 600 pages. — Prix. . . . . **12** fr.

Interprétation de l'Apocalypse, expliquant les sept âges de l'Église catholique, les événements de notre époque, le règne de l'Antechrist et les grandes scènes de la fin du monde, par le vénérable serviteur de Dieu Barthélemy Holzhauser, restaurateur de la discipline ecclésiastique en Allemagne, mort en odeur de sainteté, le 20 mai 1658 ; ouvrage traduit du latin et continué par le chanoine Wuillerret. 2 beaux vol. in-8. — Prix. . . . . **12** fr.

Somme contre les Gentils, de S. Thomas d'Aquin, traduction avec le texte latin, accompagnée de notes nombreuses et suivie d'une table analytique complète, par M. l'abbé P.-F. Ecalle, curé de Marigny-le-Châtel, diocèse de Troyes, ancien professeur de philosophie au grand séminaire de Troyes. 3 volumes in-8., papier vélin, satiné. — Prix. . . . . **30** fr.

Summa Theologica S. Thomæ Aquinatis. Texte latin seulement. 8 vol. in-18. — Prix. . . . . **32** fr.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES PREMIERS AGES JUSQU'EN 1848.

OUVRAGE DÉDIÉ A Mgr L'ÉVÊQUE DE VERDUN.

PAR L'ABBÉ PIERROT,

Auteur du *Dictionnaire de théologie dogmatique et morale* publié dans l'*Encyclopédie théologique*, avec la collaboration d'un de nos écrivains les plus connus dans la presse religieuse et politique.

15 beaux volumes in-8., papier vélin satiné.
Prix du volume : **5** fr. **50** c.

GRAND CATÉCHISME

OU

EXPOSITION SOMMAIRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

APPUYÉE SUR LES TÉMOIGNAGES DE L'ÉCRITURE ET DES PÈRES,

Par le R. P. CANISIUS,

De la Compagnie de Jésus.

Ouvrage traduit et annoté par l'abbé PELTIER, traducteur de la *Règle de foi*, du P. PERRONNE. Renfermant le texte latin.
6 volumes in-8. — Prix : **32** fr.

VIE DES SAINTS

Par le R. P. RIBADÉNÉIRA.

Traduction française, revue et augmentée

DE LA VIE DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX,

DES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR

ET DE L'HISTOIRE DES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT

PAR M. L'ABBÉ DARAS.

12 forts volumes in-8. — Prix : **60** fr.

CORNELII A LAPIDE

IN SCRIPTURAM SACRAM

COMMENTARIA.

20 vol. petit in-4. à deux colonnes. — Prix du volume : **10** fr.

MELANGES RELIGIEUX

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Par Louis VEUILLOT,

Rédacteur en chef de l'Univers.

6 beaux volumes in-8. de 550 à 600 pages, papier satiné.
Prix : **36** fr.

De la Liturgie, ou Traité sur le saint sacrifice de la messe, par le cardinal Bona, traduit en français par un ex-professeur de dogme et de morale. 2 vol. in-8. — Prix. . . . . **11** fr.

De l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu toujours Vierge, par le P. Passaglia, traduit du latin en français par M. Ducruet, ex-professeur de belles-lettres, curé de Belleau, diocèse de Soissons. — Les témoignages des Pères et des auteurs ecclésiastiques sont reproduits dans le texte original. 4 volumes in-8. — Prix. . . . . **24** fr.

Explication des Psaumes, par le cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus, précédée d'une Introduction et d'un Essai historique sur le cardinal Bellarmin, par M. l'abbé E. Daras. 3 volumes in-8. — Prix. . . . . **16** fr.

Digitized by Google